



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

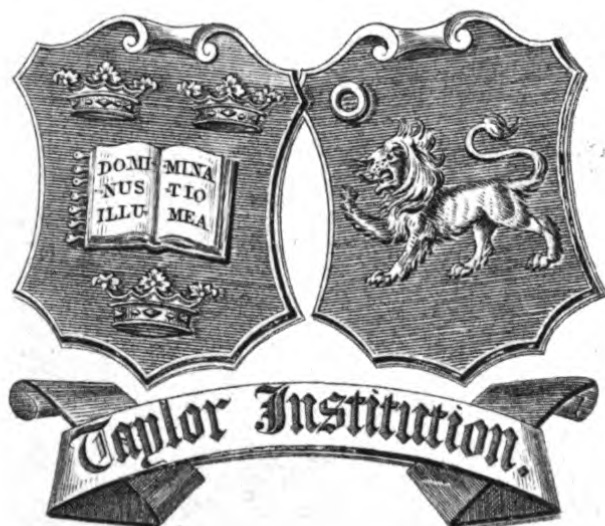
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



22. c. 17



ESPRIT

D'ALEXANDRE VINET

ESPRIT

D'ALEXANDRE VINET

GENÈVE. — IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT.

ESPRIT D'ALEXANDRE VENET

PENSÉES ET RÉFLEXIONS

EXTRAITES DE TOUS SES OUVRAGES

ET DE QUELQUES MANUSCRITS INÉDITS

rangées dans un ordre méthodique et précédées d'une préface

PAR

J.-F. ASTIÉ

Je ne suis pas de ces écrivains qui naissent traduits; j'ai besoin qu'on me traduise; et l'on me traduira si ce que j'ai dit en vaut la peine. Si je n'ai su parler que pour peu de personnes, quelqu'un peut-être prendra la peine de me faire parler pour tous. VENET.

TOME SECOND

PHILOSOPHIE ET LITTÉRATURE

PARIS ET GENÈVE

JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

LAUSANNE

A. DELAFONTAINE, LIBRAIRE

1861

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.



1912
JAN 10 1912
JAN 10 1912

1912
JAN 10 1912
JAN 10 1912

1912
JAN 10 1912
JAN 10 1912

1912
JAN 10 1912
JAN 10 1912

1912
JAN 10 1912
JAN 10 1912

1912
JAN 10 1912
JAN 10 1912

DEUXIÈME PARTIE

PHILOSOPHIE

11 12 13 14 15 16 17 18 19 20

21 22 23 24 25 26 27 28 29 30

PREMIÈRE SECTION

PHILOSOPHIE PURE

CHAPITRE I.

Introduction.

§ I. — RAISON.

Acceptions diverses du mot ; valeur et mission de la raison.

La raison, qui était la vérité dans l'objet, a signifié presque aussitôt la vérité dans le sujet. En ce sens, tout homme est obligé absolument envers la raison ; elle est pour lui, sur tous les sujets, l'autorité suprême ; car comment nierait-il la nature des choses ? A qui en appellerait-il de la nature des choses ? Il est donc un sens dans lequel on a droit de dire qu'on s'en rapporte uniquement à la raison, c'est-à-dire aux faits, à ce qui est, à la vérité. Et en tant que *notre* raison *subjective* est, dans ses éléments primitifs, un fait aussi, une nature des choses, il y a aussi nécessité, dans une certaine sphère d'idées, de croire à *notre* raison ; je dis à la raison de l'humanité dans ses données premières et irrésistibles. P. M. 328.

La raison ne peut, en sens absolu, être opposée à la raison. Il est clair que si la raison n'est capable de rien, elle n'est pas même capable de prouver sa propre impuissance. Si elle démontre qu'elle n'est rien, elle a donc le pouvoir de démontrer quelque chose.

F. 107.

On a tort de parler de raison égarée, de raison corrompue. En elle-même, elle ne se corrompt pas. Ce qui est corrompu, ce sont les éléments sur lesquels elle opère. Mais aussi, comme la raison toute seule n'a pu pervertir, la raison toute seule ne peut redresser ; les résultats que nous attendons d'elle dépendent de ces premières données. 142.

La raison n'a qu'un seul principe, mais elle a plus d'une voix ; il y a la logique de tout le monde, il y a la logique du génie.

S. XII, 293.

— La raison n'est la cause efficiente d'aucun des sentiments qui peuvent naître en nous ; tout ce qu'elle peut, c'est de nous conduire en face des faits ; puis elle se retire, et c'est aux faits à nous modifier. D. 190.

La conscience et la raison acceptent la vérité et ne la créent pas ; la vérité est donnée : donnée comme un fait souverain, comme une pensée divine, non comme une déduction de notre intelligence ; donnée comme un fait que nos facultés doivent élaborer, exploiter, mais qu'elles n'eussent jamais trouvé. En un mot, la raison et la conscience sont les pierres de touche de la vérité, et non, comme dans d'autres sphères, la source même de la vérité.

H. 278.

La raison humaine est une belle et grande chose ; et peut-être que les ruines dont elle est entourée, celles de notre innocence, ruines qu'elle domine et qu'elle ne peut relever, la font paraître plus grande encore ; mais qu'est-elle en présence de la raison divine ? quelle supériorité appréciable et définitive peut-elle conférer à ceux qui se vouent à sa culture sur ceux qui n'en ont pas eu le loisir ? A quoi sert-elle réellement si elle ne conduit pas à sentir le besoin d'une raison plus haute, et si elle ne tressaille pas à la seule idée de se voir complétée et, à certains égards, remplacée par la raison divine ? S. xv, 109.

La nature dégradée de l'homme a bien plutôt perverti la raison que la raison n'a perverti la nature. Mais aussi, comme la raison toute seule n'a pu pervertir, la raison toute seule ne peut redresser. Elle n'est pas une règle inflexible, sûre, constante. II, 357.

Parce que toute vérité n'obtient pas instantanément ni néces-

sairement l'adhésion de tout homme, on en conclut que la raison n'est rien, rien pour celui envers qui la démonstration est tentée, rien aussi pour celui qui la tente. Mais on n'eût jamais tiré cette conclusion si d'abord on n'eût pas raisonné. Le raisonnement a précédé l'abandon du raisonnement ; la foi à la raison a précédé la dénégation de la raison. Rien de plus antique que la confiance dans la raison individuelle ; point de conviction plus universelle ; les partisans du sens commun pourraient-ils nous en citer une seule plus répandue ? IV, 395.

La raison reconnaît, rapproche, combine les faits, elle n'en crée aucun. Les faits, voilà sa limite fatale. Elle n'est pas toute-puissante, elle est seulement omnipotente. II, 157.

§ II. — VÉRITÉ.

a) *Sa définition : son caractère absolu et inflexible ; vérité et vérités.*

Qu'est-ce, pour l'homme, que la vérité ? Est-ce la connaissance de toutes choses ? On l'affirme, du moins implicitement, et nous le nions. La vérité, pour l'homme, c'est la vérité humaine, c'est une vérité proportionnée à sa nature. La vérité, pour lui, c'est une fidèle représentation des choses en vue desquelles il a reçu des moyens de connaître. Les bornes de sa connaissance sont les bornes de sa nature. Vouloir franchir ces bornes, c'est se révolter contre sa nature. N. E. 372.

On s'est accoutumé, dans le monde, à donner au mot de vérité un sens trop particulier et trop étroit ; on n'y voit communément que la conformité de la représentation avec l'objet représenté ; mais la vérité peut résider dans les faits comme dans les idées. La conformité du moyen avec le but, de l'action avec le principe, de la vie avec l'idée, tout cela c'est aussi la vérité : ce qu'on appelle vertu n'est autre chose que la vérité dans le sentiment et dans l'action. En choses de morale, la vérité ne se sépare point de la vie, elle est la vie même ; et si, au lieu de passer dans la vie, elle reste dans la pensée, elle ne mérite point le nom de

v'rité. Quand on demande si je suis dans la vérité, on ne demande pas ce que je sais, on veut savoir ce que je suis. D. 378.

— La vérité est la chose du monde la plus absolue; on ne dit point : la vérité de mon pays, la vérité de mon école, la vérité de mon temps; car la vérité s'assujettit tous les pays, tous les temps et toutes les écoles. N. 17. 1824.

La vérité, de sa nature, est inflexible; elle ouvre une carrière qu'il faut fournir jusqu'au bout, ou dans laquelle il ne faut pas même entrer. Là où la route devient périlleuse (et il y a toujours un point où elle commence à l'être), la plupart rebroussent découragés; mais l'ami de la vérité poursuit sa marche; il sait qu'il n'y a de victoire et de prix qu'au terme de la course. L. C. 188.

— Toute vérité se rejoint à quelque autre qui la continue; celle-ci, comme vérité, se rejoint à quelque autre encore; il en va de même jusqu'à l'infini dans tous les sens, tandis que l'erreur, ne se rejoignant à rien, s'arrête dans les ténèbres et meurt dans le vide. N. D. 159.

Toute puissance, comme toute vérité, révèle une antithèse : et, dans le monde intellectuel et moral, toute étincelle jaillit d'un choc. R. x, 6.

Le propre de la vérité doit être de faire tendre l'un vers l'autre les deux extrêmes, et de les fondre l'un dans l'autre. Serons-nous donc, ou par dialectique, ou par simple paresse d'esprit, toujours et incurablement sectaires? S. XIII, 412.

Chacune des sphères de la vérité est gardée par un sphinx armé d'une énigme, et tout prêt à dévorer l'imprudent qui la soulève et ne la devine pas. Chacune de ces énigmes a pour nœud la conciliation de *deux vérités contradictoires*, expression qui renferme une contradiction; mais cette contradiction elle-même résume toute notre destinée. P. M. XII.

Toutes les vérités ne sont que les diverses faces ou les différentes applications d'une même vérité. T. 286.

Tout, dans les travaux de la pensée, nous élance vers l'infini, vaste océan où la raison sans guide va s'abîmer et se perdre. Toutes les questions, à le bien prendre, sont des fragments ou des parties du grand problème, et l'on n'en peut soulever aucune sans les soulever toutes. L. C. 112.

La vérité de chaque idée n'est que dans sa combinaison avec les autres idées. S. I, 26.

En bien des sujets, les éléments de la vérité existent, rien n'est obscur, rien ne manque, en un mot, sinon l'œil, qui rapprochera ces éléments, semblables à deux lambeaux d'un écrit lacéré.

XI, 120.

Une vérité particulière, isolée, à qui l'on remet la direction de toute la vie, s'étend nécessairement sur toute la vie, se déborde elle-même, pour ainsi dire, et abusivement appliquée, cesse d'être vérité. Isolée, elle n'a pas l'intelligence et la disposition d'elle-même; simple mot conservé dans une phrase effacée, elle ne donne aucun sens, elle n'apprend rien. C'est qu'en morale la vérité est une. Avant qu'on ait saisi le point central, où toutes les vérités particulières convergent, on ne possède pas même ces vérités; on ne saurait du moins en faire un usage légitime et sûr. I, 26.

Il doit y avoir une clef de tous les problèmes, une première connaissance au moyen de laquelle on connaît tout; la vérité est une puisque l'homme est un; elle est une ou elle n'est pas.

N. D. 17.

L'homme, à lui seul, n'a jamais rencontré qu'une partie de la vérité. F. 11.

b) *Vérité, mensonge, erreur.*

L'homme ne s'est jamais tout à fait trompé; dans ses plus grossières erreurs reste toujours un lambeau de vérité.

On ne peut désabuser de l'erreur qu'en lui tendant la main du côté par où elle est vérité; car toute erreur a un côté vrai, et la sympathie est la première condition d'une réprimande utile.

E. 65.

La vérité, en général, est un bien, l'erreur un mal: le mensonge répandu, autorisé dans la société, considéré à tort comme une huile qui doit en adoucir les ressorts, en modérer les frottements, et en rendre le jeu moins criant, le mensonge, au contraire, est une rouille qui la ronge; le mensonge est antisocial par excellence. S. VI, 212.

Jamais, quand on a tort, on n'a tort à moitié, et la logique de l'erreur est plus inflexible que celle de la vérité. Q. 396.

Bon gré mal gré, et fort heureusement, l'erreur toujours demeure à mi-chemin; la parfaite conséquence n'est permise qu'à la vérité. 567.

« Quand on a raison, a dit un homme célèbre, on a toujours plus raison qu'on ne croit; » ce qui revient à dire que quand on croit une chose vraie, on ne la croit jamais assez, on ne s'y fie jamais assez, par conséquent on ne voit jamais tout ce qui peut être dit en sa faveur, on n'ose pas même le voir. E. 239.

On ne prend, ni de l'erreur, ni de la vérité, à la mesure de sa volonté ou de son goût. L'erreur, comme la vérité, est tenue d'être conséquente. Qu'elle s'arrête, s'il lui plaît, à moitié chemin, n'importe : la conclusion qu'elle tâche d'éviter était d'avance dans les prémisses, la conclusion est imputable à qui a posé les prémisses. 255.

Aucun mensonge n'est infécond; l'erreur est logique comme la vérité; un principe faux déposé dans les lois teint de sa couleur tout l'ensemble des institutions et des mœurs, toute la masse d'un peuple. Une loi matérialiste n'a pas besoin d'être exécutée pour être funeste; il lui suffit d'exister; le peuple qui l'a faite, ou qui l'a laissé faire, s'est par là même inoculé un poison mortel : dès qu'ils sont adoptés, les principes deviennent des faits. 521.

Il n'y a que la vérité qui soit féconde; il n'y a, si nous osons nous exprimer ainsi, que la vérité qui soit vraie, c'est-à-dire qui produise des effets vrais. Tout système qui repose sur une fiction, sur un fait sans réalité, ne peut conduire que dans un défilé sans issue, et, dans sa tortueuse route, toucher le vrai chemin que pour le croiser en différents sens, mais sans s'y arrêter, sans le suivre.

L. 19^e. III, 73.

Il n'y a que les erreurs modérées qui soient redoutables. F. 21.

c) *Vérité, beauté, bonheur.*

La sécurité, l'abondance, l'ordre, la paix, ne sont pas moins que la certitude et l'espérance les fruits de la vérité. Aucun bien

ne nous manque absolument ; ce qui nous manque, c'est de connaître nos biens. C'est l'ignorance et l'erreur qui nous rendent malheureux ; c'est de connaissance que nous sommes pauvres ; la vérité nous enrichira : la vérité est un autre nom du bonheur.

E. 91.

Tout ce qui nous paraît beau n'est pas bon, je l'avoue ; mais Dieu a voulu que tout ce qui est bon fût beau, et ces deux choses n'ont eu primitivement qu'un même nom. La beauté est une partie, une forme de la vérité.

N. D. 395.

§ III. — PHILOSOPHIE.

a) Sa définition ; son désintéressement et sa mission.

Le grand mot de philosophie, dont le sens a tant varié, s'applique aujourd'hui familièrement à toute chaîne d'idées qui court dans une chaîne de faits. Bien entendu que le mot d'*idée* se prend ici dans un sens tout objectif, et qu'il ne s'agit pas des idées conçues par tel ou tel esprit (ce seraient encore des faits), mais de celles qui sont dans les faits, et qu'on en exprime, pour ainsi dire, en pressant les faits. Une idée est pourtant l'idée de quelqu'un ; et dire selon quelles lois générales ou dans quel sens le cours des événements se dirige, c'est dire les idées de quelqu'un qui domine tout l'ensemble des choses, c'est affirmer Dieu. S. XI, 156.

La philosophie a pour point de départ l'observation des phénomènes, et pour but leur assignation à des principes de plus en plus généraux, à des lois, et, s'il se pouvait, à une loi unique, qu'il faudrait chercher entre la volonté divine et les lois secondes. Elle embrasse, dans ses applications diverses, la matière, l'esprit, les mœurs, nos relations sociales, nos rapports avec l'infini, et la production du beau dans les arts.

C. H. III, 1.

Trouver l'immuable dans le muable est l'objet de toute étude vraiment scientifique. C'est dire par là même qu'une telle étude, sans répudier l'utilité immédiate, n'en fait pas son but. II, II.

La philosophie, prise dans sa plus grande simplicité, n'est qu'un bon sens élevé, qui, ne prétendant pas connaître toutes choses,

veut connaître bien les objets dont la connaissance ne lui a pas été refusée. Les noms et les apparences ne sont rien pour elle, le préjugé n'est la base d'aucun de ses jugements, le nombre et le temps ne transforment pas pour elle une erreur en vérité; elle ne croit, ne nie, n'affirme rien au hasard ni à la légère, ne se fiant pas à un premier regard, elle cherche les différences sous les ressemblances, et les ressemblances sous les différences; unissant tour à tour ce que le vulgaire sépare, et séparant ce qu'il unit. Tandis que tous les faits sont isolés pour le regard inattentif, ils se lient et s'enchaînent sous le sien, et elle poursuit aussi loin qu'elle peut la chaîne qui les unit, s'attachant dans chaque chose à ce qui est essentiel, et jetant à l'écart ce qui est purement accidentel, elle finit par reconnaître une même nature, un même principe, une même origine en des objets qui semblaient d'abord n'avoir rien de commun entre eux; elle ramène ainsi les innombrables faits du monde moral et du monde physique à un petit nombre de pensées, et ces pensées elles-mêmes à un plus petit nombre encore, gravissant ainsi vers l'unité, qu'elle n'atteindra jamais, mais à laquelle une force mystérieuse la contraint d'aspirer toujours. Pour dire tout en un mot, la philosophie diffère de la raison vulgaire en ce qu'elle s'applique à pénétrer de l'extérieur des choses, ou de leur enveloppe, jusqu'à leur principe, du moins jusqu'à l'idée qui explique à elle seule le plus grand nombre de faits possibles, et devant laquelle, manquant d'haleine, elle est contrainte de s'arrêter. Où s'arrêtera-t-elle? quelle est sa sphère légitime? Cette question lui importe plus que toute autre. La philosophie ne s'honore pas plus en étendant son regard qu'en reconnaissant ses limites. Elle règne dans cette apparente abdication; c'est sa gloire de savoir se borner, aussi bien que dans le domaine de la morale c'est la gloire de la volonté de s'arrêter à propos et de s'exercer contre elle-même. Mais pour connaître ce qu'elle peut et ce qu'elle ne peut pas, elle fait le compte de ses procédés et de ses instruments; elle mesure ses moyens à son but, et ne pouvant mettre toute sa grandeur à constater sa connaissance, elle en met une partie à constater son ignorance, et, pour ainsi dire, à savoir certainement qu'elle ne sait pas. E. E. 157-159.

b) *Sa sphère limitée ; — philosophie et tradition.*

Le *philosopher* est essentiel à la condition de l'homme à qui l'Évangile n'a pas encore appris à ignorer. L'unité, ce besoin de l'esprit humain, le tourmentera aussi longtemps qu'étranger à l'unité la plus excellente, il cherchera hors de lui l'ordre qu'il ne trouve pas en lui. Dans ce sens, le dernier mot de la philosophie n'est pas dit, ne le sera jamais. Jamais ce tourment d'esprit ne prendra fin que pour ceux qui, éclairés par la lumière de la Révélation, auront appris à dire : « Les choses cachées sont pour l'Éternel ; mais les choses révélées sont pour nous et pour nos enfants.

N. E. 371.

Si la philosophie, comme science, ne nous inspire pas une confiance bien grande en ce qui touche les grands problèmes de la vie, il n'en est pas de même de la philosophie comme méthode ou de l'esprit philosophique.

D. XIII.

La philosophie s'appelle elle-même l'indépendance, la souveraineté de l'esprit humain, et la tradition, à ses yeux, en est la servitude et l'abaissement. Mais il ne leur semble pas que ce soit trop de leurs forces réunies pour venir à bout d'une tâche aussi forte que celle de déraciner ce grand arbre, ou même seulement de l'émonder ; et dès lors il leur en coûte peu de vaincre leurs répugnances mutuelles ; la philosophie dès lors s'appuie volontiers sur la tradition, la tradition s'en réfère volontiers à la philosophie ; je veux dire que la philosophie ne dédaigne pas d'entrer dans les préjugés de la multitude, et que la multitude ne refuse pas d'emprunter quelques arguments à la philosophie. A Colosses, l'hérésie avait ce double caractère ; c'était un composé de raisonnements subtils et de citations sans autorité ; on alléguait à la fois contre la plénitude de Jésus-Christ une prétendue nature des choses et les opinions des docteurs.

E. E. 171.

La philosophie ne serait-elle point le *tread-mill*¹ de l'esprit humain ?

S. IX, 379.

¹ Moulin à marches qui tournent sous les pieds et sur lesquelles on marche sans avancer jamais, comme l'écureuil tournant dans une cage qui se meut sous lui.

CHAPITRE II.

Métaphysique.

§ I. — Psychologie.

a) PRINCIPES PSYCHOLOGIQUES : *âme et corps ; appétits, affections ; élément spéculatif, religieux.*

L'union de l'âme et du corps me paraît essentielle et indissoluble, l'homme sans un corps, à mon avis, n'est plus l'homme, et Dieu l'a pensé, l'a voulu tel et non autrement. On doit remarquer que Dieu, d'abord, forma l'*homme* de la poudre de la terre (c'était donc déjà l'homme !), puis, qu'il souffla dans ses narines une respiration de vie, et qu'alors cet être, qui était déjà l'homme, fut fait en âme vivante. Après ce passage, on ne peut douter que le corps ou *un* corps ne soit essentiel à la personnalité humaine ou même à l'idée de l'homme. Mais il est dit aussi que la poudre retourne dans la poudre, et que l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné ; l'esprit est présenté ici comme le tout de l'homme, parce qu'en effet le corps n'est qu'une condition de son existence ; le principe corporel, le germe invisible du corps demeure ; l'homme, dans le trépas, demeure corps et âme indissolublement ; ce corps que nous voyons périr, et que nous appelons l'enveloppe de l'âme, est aussi l'enveloppe du vrai corps, du corps impérissable. L'union persiste dans cette séparation apparente ; mais quoique perpétuelle, elle n'en est pas moins une union, et non pas une unité ; l'esprit n'est pas le corps, le corps n'est pas l'esprit ; autrement, il ne faudra pas s'en tenir là ; il faudra, sortant de l'existence humaine et embrassant par la pensée le monde entier, dire que là aussi le corps et l'esprit sont un : qu'il y a une seule existence, un seul être ; ne plus dire que l'Esprit meut et domine le monde, mais que le monde c'est l'Esprit, que l'Esprit c'est le monde, que la matière est éternelle, et que Dieu n'a pas créé. xi, 255.

Qui donc comprendra la matière sans l'esprit, et qui s'expliquera l'infini matériel que par l'infini spirituel? Que de telles idées aient pu être traitées de paradoxales, c'est une des plus grandes marques de notre chute, car elles sont le premier *postulat* de toute pensée, et, si je puis dire ainsi, la raison première de notre raison. Nous sommes plus certains de l'esprit que de la matière, et de l'infini que du fini. E. 68-69.

L'homme doit naître dans le dénuement physique, afin que son esprit sente mieux la puissance morale qui grandira plus tard; la crèche du Seigneur est pour tous; elle est l'image de la chair.

R. x, 201.

— Les appétits sont des tendances chez l'homme à se subordonner tout ce qui n'est pas lui, à se resserrer en soi et à devenir son propre but.

L'appétit est le désir du bonheur sous toutes ses formes: sous la forme de la crainte comme sous celle de l'espérance.

R. C. v, 86-87.

L'affection est l'impression que, suivant notre nature, nous recevons des objets. Source abondante d'activité, elle n'en est pas moins passive. Elle demeure endormie ou morte jusqu'à ce qu'un autre élément l'éveille. Nous aurions pu l'appeler *passion*, si nous n'avions craint de jeter sur elle une défaveur injuste. Nous distinguerons deux sortes d'affections: à la première appartiennent la compassion, la sympathie, la bienveillance générale, affections qui ont été admirablement désignées par le nom d'humanité. Elles sont virtuelles, car des occasions spéciales sont nécessaires pour nous en donner conscience. Les affections de la deuxième catégorie, au contraire, une fois éveillées, deviennent un ressort permanent de notre vie; tels sont nos divers amours, l'amitié, le patriotisme, et enfin l'amour qu'on ne distingue par aucune épithète. 87.

— *Éléments spéculatifs.* Les éléments spéculatifs de la vie humaine se rapportent exclusivement à la partie de nous-même qui voit et qui *perçoit* et qui ne voudrait jamais que voir et *percevoir*, en un mot *spéculer*. L'appétit, l'affection, le devoir, la sociabilité réclament nettement l'action. Au contraire, la spéculation ne

demande rien, elle est son but à elle-même ; elle est *scientifique* en tant qu'elle s'occupe uniquement de recueillir et de constater les faits, comme elle est *philosophique* toutes les fois qu'elle en cherche la pensée première. Elle est *poétique*, quand à travers la réalité elle poursuit l'idéal, guidée par cette conscience esthétique qui garde l'empreinte et le souvenir du beau, comme la conscience morale garde celui du bien, exemplaire vivant d'un monde où tous les faits seraient des types. L'idéal a sa place dans tous les esprits, mais quelques-uns seulement possèdent la forme de leur pensée.

Enfin, il est en l'homme des éléments d'une nature mixte. Un seul mot les nomme, c'est celui de religion. La foi elle-même est un état moral, une œuvre, une vertu. Le culte a le même caractère. Adorer, c'est sans doute contempler ; mais la prière n'est-elle pas la plus active de nos actions ? Dans aucune sphère la conjonction de ces deux forces ne s'opère si pleinement. Rien ne fait éclater une harmonie si sonore entre les diverses cordes de la lyre humaine. 89.

La parole, le travail, la famille et la loi sont les quatre piliers sur lesquels l'homme est fondé avant et après la chute : mêmes bases, mêmes caractères. R. x, 201.

La vie appartient à cette portion de notre être qui obéit, qui espère et qui aime. D. 391.

b) SENTIMENT : *instinct, bon sens, sensibilité ; candeur et sympathie ; enthousiasme, admiration, sérénité ; intimité, affection.*

L'instinct n'est qu'un point mathématique, susceptible de recevoir, en se prolongeant, les directions les plus opposées. S. xiv, 73.

Les plus nobles instincts ne sauraient assurer seuls nos pas ici-bas, et notre âme a besoin, pour atteindre son achèvement et son prix véritable, de l'école du malheur et de celle du devoir.

R. I, 34. ?

Le bon sens ne saurait suffire à tout, quoique malheureusement il en ait la prétention. F. 45.

Le bon sens, à toutes les époques, est, sur certains sujets, une

grande hardiesse et une grande nouveauté. Sur ces sujets, il est bien plus rare que l'esprit, et même, à certains moments, rien n'est plus voisin du génie. Parfois il faut du génie pour en arriver au bon sens. Quelques-unes des plus grandes révolutions par où se sont signalés les progrès de l'esprit humain n'ont été que la réintégration du bon sens. 44.

Rien n'est aussi neuf que le pur bon sens ; car chez ceux même qui en paraissent les héros ou les oracles, il est couvert, sinon d'une croûte, du moins d'une fine poussière de préjugés. S. XIII, 410.

Nous bronchons tous en plusieurs manières, et néanmoins ce monde, tout composé d'hommes privés de sens, se divise en hommes qui ont du bon sens, et en hommes qui n'en ont pas : qu'est-ce à dire ? qu'il faut distinguer les sphères. Il en est une où, sans manquer de bon sens, tout le monde se trompe, tout le monde déraisonne ; et souvent, plus que d'autres, les esprits supérieurs, parce qu'ils abordent plus de questions et que le préjugé, cette cantilène avec laquelle on endort les enfants, ne leur suffit pas. Mais le bon sens, ce sentiment juste, ce tact de la réalité, ramène les esprits supérieurs et ne ramènerait pas les autres.

L. 19^e. I, 153.

Celui qui n'a eu que des impressions, sans jamais revenir sur elles, n'a pas vécu. 18^e. II, 2.

La sensibilité est bien plutôt un élément ou une condition du bon sens, qu'elle n'en est l'ennemie. Le *bon sens* (prenez garde au mot) est un *sens*, un sentiment, un sentiment juste de la réalité. Et sans le confondre avec la sensibilité, ne peut-on pas trouver étrange la maxime qui veut qu'on ait l'âme froide afin d'avoir l'esprit juste ? Ne vaudrait-il pas autant nous dire que, pour bien juger des objets extérieurs, il faut avoir l'oreille pesante, la vue basse et la main gantée ? La passion éblouit, la sensibilité éclaire ; le cœur est une lumière. 19^e. I, 153.

On voit souvent les hommes doués d'une vive sensibilité naturelle arriver, en avançant en âge, à une sorte de dureté. F. 196.

Rien ne touche tant qu'un mot du cœur de la part de l'homme qui en est avare par devoir. P. 287.

La sensibilité, dont tant de gens voudraient faire une vertu, n'est après tout qu'un talent. S. XII, 269.

La sentimentalité est peut-être aux sentiments ce que le mysticisme est à la religion, quelque chose de plus délicat et de plus intime, quelque chose de plus rêveur et de plus vague, une ombre de mystère et un reflet d'infini jeté sur nos affections, une corde craintive et douce qui sort peu à peu de son silence pour former l'accord avec la corde principale déjà ébranlée. Ce mysticisme de l'émotion en est peut-être aussi la sensualité, et trop souvent la vraie sensibilité se fond et s'écoule dans ces molles délices, dans ces complaisances efféminées de l'âme pour elle-même. *XII, 38.*

— La candeur est à l'âme ce que le naturel est à l'esprit ; quand on est candide, on ne peut manquer d'être profond. Les paroles des enfants sont souvent les plus profondes. Il est certain qu'à un esprit droit toutes choses se présentent plus pures, n'étant pas embarrassées de formules, pourvu que ces esprits joignent à la droiture la force.. *L. 18^e. I, 306.*

La candeur, en certaines matières, ressemble beaucoup à l'audace. *O. XI.*

La sympathie est le don de s'identifier avec tous les sentiments, d'entrer dans toutes les situations, quelque opposés que nous soient les premiers, quelque étrangères que nous soient les seconds, et parfois mieux encore lorsqu'il y a contraste que lorsqu'il y a harmonie. Ce don ne constitue pas à lui seul le talent du poète dramatique, mais il en est la condition et la base. Il suffit presque seul à l'éloquence ; et c'est lui qui donne du charme et de la puissance aux enseignements du moraliste. *E. F. 272.*

Deux causes rendent l'esprit pénétrant, la sympathie et l'antipathie, la bienveillance et la malveillance, ce qu'il y a de meilleur dans l'âme et ce qu'il y a d'atrabilaire dans le caractère ; mais la pénétration de la charité est peut-être la plus intime. La haine est pénétrante sans doute, mais elle aveugle ; non-seulement elle empêche de voir tout ce qui est, elle fait de plus voir ce qui n'est pas. *L. 18^e. I, 82.*

La haine même n'exclut pas une sorte de sympathie, et la malheureuse pénétration dont elle paraît douée, tient en grande partie à ce principe. *L. 19^e. III, 339.*

La sympathie est cette intelligence de l'âme, ce don mystérieux

de s'identifier avec toutes les existences, cette logique intime et rapide, au moyen de laquelle se devine instantanément le secret de toute individualité, personnelle ou collective. 339.

La défiance peut avoir, de temps en temps, des avantages dans le commerce de la vie ; elle a parfois du talent, mais elle en a trop ; en allant au but, souvent elle le dépasse. La sympathie, au contraire, est la première condition d'une pénétration vraie ; par elle seule nous parvenons au cœur de la place, nous en discernons les cachettes et surtout les avenues. F. 72.

La grâce a tant de rapports avec la douceur du caractère et des mœurs, qu'on est presque étonné quand un esprit gracieux ne s'allie pas à un caractère bienveillant. U. v.

— Je crois que ce qui subordonne toute notre vie à une pensée, à une poursuite dont l'objet ne promet rien à notre égoïsme, rien à nos passions, peut prendre le nom d'enthousiasme.

L. 19^e. I, 124.

Une âme qui s'enthousiasme pour ce qui est vulgaire diffère-t-elle essentiellement d'une âme vulgaire ? C'est une question. Je me sens disposé à la résoudre affirmativement. Je déplore de déplorables aberrations, une prodigalité si peu raisonnable ; mais je ne puis, en thèse générale, refuser toute espèce de valeur à une passion qui n'a rien d'égoïste, rien au moins de grossièrement égoïste.

Mais on me permettra de préférer l'enthousiasme qui ne s'égare point à l'enthousiasme qui s'égare, l'enthousiasme qui s'élève à celui qui s'abaisse. J'irai plus loin : quoique l'un et l'autre révèlent la présence, dans l'âme, du même besoin, du même principe, je ne puis m'empêcher d'attribuer plus de valeur à l'âme capable du premier de ces enthousiasmes qu'à l'âme susceptible du second seulement, à l'être moral qui s'élance vers le véritable infini qu'à celui qui se précipite vers le fini déguisé en infini. Je reconnais après Pascal, trois ordres de grandeur, morale, intellectuelle, matérielle, et je mesure entre la première et la seconde une distance infiniment plus grande qu'entre la seconde et la dernière.

Quelle différence y a-t-il quelquefois entre l'enthousiasme et la pédanterie ? Pourriez-vous me le dire ? Et encore ai-je bien soin

d'écarter les éléments qui, en se mêlant à l'enthousiasme, le transformeraient en fanatisme.

L'enthousiasme pour ce qui est grand est au fond de notre nature, et ne se fait jamais sentir aussi vivement que dans l'enfance. C'est la fleur et la poésie de la vertu qui remplit l'imagination des enfants et qui les ravit. Plus tard, la fleur tombe pour laisser place au fruit, la poésie devient prose. Les beaux rêves de vertu sont comme ces hautes montagnes dont les formes hardies attirent nos regards et au sommet desquelles l'imagination s'élève sans effort. Mais quand il s'agit de les gravir en réalité, lentement et péniblement, nous sommes bientôt découragés. La vie ne se passe pas sur les hauteurs où s'accomplissent les actions grandes et sublimes; la vertu se compose d'une série longue et non interrompue de petits sacrifices, et demande cette résolution tranquille et ferme, qui ne court pas après le devoir, mais qui se tient prête à tout ce que Dieu imposera. L. 18^e. II, 188.

L'âme se rassasie aisément de ce qui n'est pas vrai; et le dégoût alors se proportionne à l'enthousiasme. D. 86.

L'enthousiasme correspond à l'infini; mais tantôt il s'adresse réellement à l'infini, tantôt il trompe son propre besoin, il donne le change à son propre principe, en prêtant aux objets finis le caractère et les privilèges de l'infini. L'Égypte défiait un bœuf ou les légumes de ses jardins; à notre manière, nous faisons de même.

L. 19^e. I, 124.

L'admiration, l'enthousiasme, renferment tacitement l'aveu d'une infériorité. D. 222.

L'admiration sied à la jeunesse, et la reconnaissance à tous les âges. U. III.

Est-il vrai que l'admiration, que la gloire écarte l'affection? qu'on aime moins à mesure qu'on admire davantage? I.

Le plaisir de blâmer est un pauvre plaisir, celui d'admirer est aussi vif qu'il est pur. L. 19^e. III, 114.

Je ne voudrais pas affirmer que tous les esprits du premier ordre aient été sereins; mais la plupart et les plus grands ont possédé cette haute qualité. La grandeur est sereine, sublime, paisible. De même que dans l'atmosphère il est une zone limpide

où les nuages n'arrivent plus, il est aussi dans le monde moral une région que les orages ne peuvent troubler, ou du moins ils n'y pénètrent que par exception. L. 18^e. 1, 320.

—L'intimité et l'abandon ne naissent que dans le domaine de l'immatériel. La pensée de l'infini est le plus étroit des liens ; et deux âmes ne se pénètrent mutuellement, ne se confondent qu'en Dieu.

E. 29.

Entre les âmes fortes et qui se conviennent, l'intimité amène bientôt la familiarité, c'est-à-dire la décente et noble liberté qui convient à des frères. La familiarité a de si grands avantages, qu'il faudrait pouvoir l'établir lorsqu'elle ne vient pas d'elle-même.

H. 482.

Ce n'est pas par l'intelligence que deux êtres se touchent ; ils communiqueraient de la sorte durant des années sans devenir intimes ; mais le cœur est le véritable *moi* dans chaque homme, puisque c'est son cœur ou l'usage de son cœur qui fait sa valeur au jugement des hommes, et qui le classe éternellement au jugement de Dieu ; or, le cœur est inépuisable. E. F. 288.

L'homme compte les besoins d'être père et celui d'être époux au nombre de ses besoins moraux, et il y a des hommes dont la vie n'est pas complète s'ils n'ont pu aimer quelqu'un d'un amour de père : ceux-là se donnent, par adoption, des fils qui sont les fils de leur âme, mais aussi complètement fils que s'ils les eussent engendrés ; il est des amitiés qui deviennent paternelles, des affections qui, en vertu de la nature morale de ceux qui les éprouvent, deviennent conjugales ; les âmes aussi engendrent ; les âmes aussi se marient ; tout n'est pas matière, tout n'est pas instinct et habitude dans ces saintes relations. R. II, 150.

c) FAITS : *caractère et volonté ; imitation et habitudes ; universalité ; génie, talent, travail ; contemplation et observation ; jeunesse.*

. Quand on est réellement quelque chose, on l'est toujours, et voulût-on effacer cette empreinte, encore ne le pourrait-on pas ;

mais en se voulant, en se posant ainsi soi-même, on s'exagère, on s'implante en ses propres défauts. R. 1, 36. ?

Un homme n'est fort que lorsqu'il porte en lui quelques antithèses fortement accentuées. Une faculté sans la faculté opposée n'est pas un pouvoir, c'est un entraînement ; il n'y a de puissance que celle qui se contient. Nous ne pouvons nous contenir et nous régler qu'autant qu'une de nos facultés est balancée par son contraire ; ce qui contrepèse est ce qui complète. L. 18^e. I, 206.

Il y a certains jeux où un objet n'est maintenu en équilibre que par un mouvement rapide et continu ; c'est l'image de certains caractères. I.

Mais quelquefois le caractère est vaincu et neutralisé en certains points au moyen du caractère même. Il peut l'être aussi par l'influence d'un fait qui produit une affection dominante. On peut faire l'application de ceci au phénomène de la conversion. Je ne parle pas ici de la conversion de l'esprit, mais de la conversion véritable, de celle du cœur, résultat d'une affection qui donne à l'âme une nouvelle vie. Cette conversion ne peut être accomplie que par un fait, non par une idée. Le pardon de Dieu, accepté par le cœur, peut seul produire une telle révolution. Cependant les forces primitives de l'être moral subsistent autant que cette affection le comporte. Si l'idée absorbait l'homme et se l'identifiait, il n'y aurait plus de caractère individuel. Une créature parfaitement sainte n'aurait point de caractère dans le sens ordinaire du mot. Son âme entière tendrait à Dieu, tout son être serait disposé à s'identifier à la nature divine. La sainteté est le caractère même de Dieu ; Jésus-Christ n'a point de caractère ; son individualité, si j'ose employer ce terme, est nulle hors des perfections que nous attribuons à la divinité. Il n'en est pas ainsi des apôtres ; nous retrouvons déjà chez eux de l'individualité. Elle est, ce me semble, moins prononcée chez Jean. Dans un sens, peut-être, il n'est pas plus près de la sainteté parfaite que ses collègues ; dans un autre cependant, son caractère individuel s'est comme perdu, absorbé, annulé dans l'impression vivante de Jésus-Christ.

L. 18^e. II, 240.

Un caractère, c'est le produit collectif, l'unité morale résultant

d'une réunion de dispositions dans le même sujet : humanité, nation, individu. Je sais bien que l'idée la plus commune est de déterminer le caractère d'après les actions ; il semble naturel, au premier coup d'œil, de reconnaître l'arbre à son fruit. Cette méthode, cependant, peut ne pas conduire à la vérité, tant est considérable sur nos actes l'influence des circonstances extérieures. Le caractère ne peut se conclure immédiatement des actions que moyennant certaines réserves et certaines règles. L'ensemble des actions, la vie, en un mot, est semblable à une ample draperie jetée sur une statue ; elle en accuse les formes d'une manière générale ; toutefois, il faudrait bien de la réflexion et de l'art pour dessiner avec exactitude le corps qu'elle recouvre. Mais les vices et les vertus, dira-t-on, ne peuvent-ils pas faire juger du caractère ? Eh bien, non, pas d'une manière absolue. Considérés à nu et en eux seuls, ils ne sont pas le caractère ; des vices peuvent avoir été contractés et des vertus aussi, par des influences qui ne dérivent point uniquement du caractère.

Le caractère se compose des traits distincts, saillants, permanents, qui se révèlent dans toute la durée d'une vie, qui en déterminent et en expliquent l'ensemble. Ces traits sont des affections, mais des affections simples, élémentaires, qui ne sont ni composées, ni dérivées. Pour retrouver ces éléments primordiaux, il faudrait, je crois, les étudier et les surprendre au vif chez les petits enfants. Combien, par la suite, la vie ne transforme-t-elle pas ces propensions naturelles !

L. 18^e. II, 237.

Le caractère est un organisme d'affections qui agissent les unes sur les autres, de telle sorte que l'ensemble, l'unité qui naît de leur rapprochement, ne soit pas une somme, mais un résultat. Il en est comme de la chimie, dont les éléments se réduisent à un fort petit nombre de substances simples qui, par leur mélange, créent d'autres substances neuves, individuelles, mais qui ne sont plus des éléments.

239.

Un grand théâtre n'est pas toujours accordé aux grands caractères et aux grands esprits ; les plus éminents n'ont pas toujours le pouvoir, et même quelquefois n'ont pas la volonté d'agrandir

leur sphère d'action. Il y a donc plus de grands hommes qu'il n'en paraît et qu'on ne pense, ce qui ne veut pas dire qu'il y en ait beaucoup. S. XI, 110.

Tout le monde aide celui qui s'aide. I.

Une âme ne veut qu'une chose à la fois. O. v, 1.

Pour se donner, il faut s'appartenir. E. F. 412.

Ce qu'il y a de plus rare dans la société humaine, ce sont des gens qui sachent vouloir. Le monde est plein de bonnes intentions, mais toutes ces bonnes intentions réunies ne valent pas une seule volonté. Je *voudrais* ne mène à rien, *je veux* est seul efficace. Il semble même quelquefois qu'un ferme *vouloir* se suffise à lui-même, et qu'il se passe de moyens. C'est qu'il les crée, c'est qu'il les fait sortir du sein des circonstances les plus défavorables ; c'est qu'il a été donné à la volonté de modifier le monde, comme il a appartenu à la *Parole* de le créer. Deux forces immatérielles ont donné naissance à tout ce qui est. N. 5. 1828.

La volonté, réduite à elle seule, a créé des résultats qui semblaient n'appartenir qu'à l'opulence ou au génie. Elle associe de force à tous ses desseins des volontés plus faibles, mais plus éclairées. Le génie sans la volonté a créé moins de merveilles que la volonté sans le génie. N. D. 321.

Ce qui est rare, comme aussi ce qui est important, c'est la volonté ; c'est elle, qui fait trouver et qui multiplie les moyens ; qui rend la faiblesse puissante et la pauvreté riche ; qui, enfin, créatrice à sa manière, rend le néant fécond, et appelle comme si elles étaient, les choses qui ne sont pas. 322.

Il est des volontés si lourdes, des natures tellement inertes, qu'une masse seule est capable de les arracher du sol ; mais, une fois détachées, elles se meuvent avec une rapidité proportionnée à leur inertie précédente. S. XIII, 410.

— L'imitation et l'habitude sont deux obéissances. L'imitation nous assujettit à l'exemple d'autrui ; l'habitude nous lie à nos propres actes et enchaîne notre présent à notre passé. Ce sont, en elles-mêmes, deux dispositions passives, à la puissance desquelles on peut se soustraire plus ou moins, mais qu'on ne saurait absolument renier, et sans lesquelles il est douteux que la société

eût pu persister, si même sans elles la société eût pu se former ¹.

III, 149.

L'homme est, dans un sens, un faisceau d'habitudes ; mais cette expression doit s'expliquer. Sans contre-poids, il est certain que l'habitude écrase l'intelligence et la liberté morale ; il faut donc, avant tout, que l'homme possède des principes, des vertus, des affections. L'habitude, en elle-même, n'est point l'épi nourrissant et plein ; elle est seulement le lien qui réunit la gerbe et qui l'empêche de s'éparpiller.

L. 18^e. II, 301.

Rien ne règle l'esprit comme une vie intérieurement réglée, quelque agitée que les événements la puissent faire au dehors. L'âme peut conserver son aplomb au milieu des secousses et des traverses ; mais elle le perd infailliblement dans le vagabondage d'une existence sans but, à laquelle l'éducation n'a point mis de frein, et dont les irrégularités ont donné plein essor aux caprices de l'imagination.

244.

L'habitude n'est vraiment bonne qu'à titre de complément.

E. F. 340.

Il est même des cas où l'on peut s'estimer heureux de rencontrer, à la place du bien absent, une habitude qui ne soit pas absolument celle du mal et qui en détourne. Cela est surtout sensible dans la vie des nations.

S. III, 150.

Le même agent qui ne vaut rien comme roi peut être précieux comme ministre. L'habitude, mise au service du bien, est une des grandes forces de notre faiblesse. Il n'y a peut-être pas de volonté si forte, ni de conscience si constamment éveillée, qui s'en puissent passer absolument. Recourir expressément, pour chacun de nos actes, à une raison qui le dicte, à un sentiment qui l'inspire, ne serait peut-être pas toujours possible. On dit que marcher à contre-mont est chose aisée à l'amour ; mais l'amour a ses défaillances ; l'habitude, pour ces moments, nous entraîne sur la pente douce qu'elle a formée. Qui sait même si l'habitude n'est pas un élément subordonné de l'amour ? Ce qui est certain, c'est que l'affection est le point de départ de l'habitude.

¹ Voir sur ce même sujet *Édification*, tome I, p. 236.

L'habitude ne remplace pas le bien, mais le bien ne peut guère se passer de l'habitude. E. F. 339. Voir aussi L. 18^{me}, II, 301.

— En un sens, l'universalité est toujours rare; d'ailleurs, il y en a de plus d'une sorte; il existe une certaine capacité universelle qu'on pourrait aussi bien appeler une universelle incapacité. Dans tous les cas, l'universalité de talent est aussi bien une chimère que la monarchie universelle. Ce serait, dans toute son étendue, la faculté créatrice. Elle n'a pu être conférée à aucun homme, et l'histoire n'en fournit aucun exemple. Le talent suppose l'individualité; or, la notion d'individualité implique celle de limite; nous sommes individuels par ce qui nous manque, aussi bien que par ce que nous possédons. Souvent même il y a disjonction des genres les plus voisins, les plus analogues; tel excelle dans la satire qui ne vaut rien dans l'épigramme. Mais ici nous parlons de l'universalité de l'intelligence, du don de comprendre toutes choses et de parler de toutes choses sans tomber dans le ridicule. A une certaine hauteur de génie, on possède cette universalité-là; Leibnitz, Haller, Bacon, dominant toutes les sphères de la pensée. Il est une autre universalité moins glorieuse, et cependant rare et précieuse encore, c'est celle de Fontenelle. Il n'enferme pas dans son étreinte tout l'ensemble des facultés humaines, mais il a une vue claire et facile de toutes choses, et il a cultivé un grand nombre de genres. L. 18^e. I, 212.

En toutes choses, l'économie est mère de la libéralité. Un autre élément de la sagesse, et, si j'ose dire ainsi, une des marques d'un caractère philosophique, c'est de savoir, sans se disperser imprudemment, sortir à propos de sa carrière et de sa profession. J'aime l'homme spécial qui se généralise; j'aime le méditatif que le désir d'obliger, fût-ce de la façon la plus vulgaire, enlève à sa méditation commencée, et qui s'en sépare, avec un soupir peut-être, mais sans hésiter. R. II, 99.

En général, notre vie, à presque tous, est une abstraction; pour mieux être l'homme d'une certaine position ou d'un certain rôle, chacun de nous cesse d'être homme; l'espèce emporte le genre; l'artiste est artiste, le théologien est théologien, le politique est politique; il faudrait que, dans une certaine mesure,

chaque homme fût tous les hommes à la fois. La vie humaine n'a de vérité qu'à ce prix. On comprend dans quel sens nous disons ceci, après avoir dit ailleurs (peut-être vous en souvient-il), qu'on ne peut être quelque chose dans ce monde qu'à condition de n'être pas tout. L. 19^e. II, 244.

—Un homme à la fois supérieur et complet peut ne prendre place qu'au second rang, et son mérite néanmoins être le plus rare de tous les mérites. R. II, 93.

Il est des génies faciles ; il en est de laborieux. On ne reconnaît assez ni les bénéfices des seconds, ni les charges qui pèsent sur les premiers. Les premiers, les génies faciles, sont bornés par leur facilité même, dont ils ne font jamais tout l'usage qu'ils en pourraient faire. L'effort élance les seconds fort au delà des limites qui semblaient leur avoir été assignées. Je parle ici d'art et de perfection. Dans les affaires humaines, où la vitesse est un si grand point, les résultats sont souvent assurés au talent facile. L. 19^e. II, 238.

Jamais le génie d'un homme n'a deviné toute une science ; jamais le génie n'a pu suppléer absolument l'observation ni l'expérience. L. 18^e. I, 382.

Le talent est le papier-monnaie du génie ; le génie seul n'est pas un effet aisé à négocier. Partout, et surtout en France, le talent est nécessaire au génie. II, 140.

La patience, quoi qu'en ait dit Buffon, n'est pas le génie ; mais le génie, privé du secours de la patience, n'atteint point sa propre hauteur. L. 19^e. I, 350.

Tout homme de génie a une idée fixe qui se mêle et se mêlera toujours à tout ce qu'il fait ; quelque mélodie qu'il chante, un même *motif* court et murmure à travers l'œuvre musicale, tantôt distinct, tantôt voilé ; la vie entière, soit de l'artiste, soit de l'homme, qu'est-elle qu'une variation plus ou moins riche sur un motif donné ? Mais à mesure que le génie s'appauvrit ou s'embarrasse, l'idée fixe se met davantage en saillie, le *motif* ressort davantage ; et ces mille et mille intentions musicales qui l'enveloppaient comme un feuillage flexible et touffu, s'éclaircissant peu à peu, le laissent paraître seul dans sa roideur et sa monotonie.

II, 382.

Il en est du génie comme de l'oiseau ; une fois qu'une pensée l'a fécondé, il en a pour la vie ; mais les premiers œufs sont les seuls qui renferment un germe vivant, un futur habitant des airs ; ceux qui viennent après sont bien aussi des œufs ; mais le duvet maternel a beau les réchauffer, ils ne peuvent rien produire de vivant ; ils ne multiplient pas l'oiseau : *prolem sine patre creatam*. 215.

Le talent ne consiste pas à couvrir un sujet de dépouilles étrangères, mais à tirer d'un sujet tout ce qu'il renfermait réellement à l'insu de tout le monde. P. 299.

Le talent peut séduire ; il peut, à des regards prévenus, tout rendre spécieux, mais, en lui-même il ne prouve rien. A. 86.

Le talent ne saurait non plus remplacer l'instruction. Il n'y a pas d'espérance plus perfide que celle que donne à un homme la conscience de son talent. Nul ne peut plus vite déchoir, s'il n'appuie pas son talent sur un fonds acquis. Bien des talents distingués se sont perdus, tandis que des talents médiocres sont arrivés par le travail à des résultats qui ne semblaient réservés qu'au génie. T. 96.

Les pensées les plus fortes, mais sans lien commun, se nuisent les unes aux autres, et d'autant plus qu'elles sont plus fortes. Il faudrait des esprits bien forts pour tirer profit de ce qui n'est pas un, ou de ce qui ne se réduit pas de soi-même à l'unité. Atteints tour à tour par une foule d'impressions qui se neutralisent, ils ne sont captivés par aucune et ne se fixent à rien. H. 48.

Si puissant que soit le génie, il est faible contre l'âme, quand l'âme n'a pas perdu l'habitude de vivre, ou quand une religion individuelle, s'unissant au plus vif de la conscience, lui a donné dans une seule dépendance toutes les indépendances, et dans la plus glorieuse des servitudes la plus précieuse des libertés.

E. 16.

L'économie du temps est l'élément principal de tous les grands succès et de toutes les gloires. R. II, 98.

De quelque côté qu'on envisage la question, le travail, l'activité si l'on veut, est un élément du succès, et l'on peut croire qu'à égalité de talent (puisque enfin la facilité n'est pas le talent), l'avantage sera toujours pour l'effort contre la facilité.

L. 19^e. II, 238.

— Gardons-nous de confondre la contemplation avec l'observation. Cette dernière est une activité qui s'empare de son objet, qui l'analyse et le dissèque ; dans la contemplation, au contraire, on pourrait dire que c'est l'objet même qui s'empare de l'âme et qui la modifie. 18^e. II, 247.

Le vagabondage de la pensée est toujours funeste. Le christianisme fait penser et non rêver. T. 128.

Lorsque la nature a réuni dans un même homme une âme très-forte et un esprit méditatif, il ne faut guère s'attendre que l'âme prendra contre elle-même le parti de l'esprit. Le proverbe de droit : que le mort emporte le vif, ne trouve point ici d'application. Où la vie est forte, elle se soumet la pensée. Soit au début de la spéculation, soit dans son cours, l'âme, toujours présente, toujours attentive à ses intérêts, s'arrange pour n'être pas éconduite. P. M. 10.

Les vies exclusivement contemplatives ne sont pas nécessairement les plus intérieures, les plus profondes, les plus vraies ; les vies exclusivement d'action, cette action fût-elle toute de pensée, ne possèdent pas non plus ces avantages. Vivre avec soi-même, c'est autre chose que penser ; agir, ce n'est pas essentiellement sortir de soi. 182.

— La jeunesse a pour sa part toutes les hardiesses, même les plus justes et les plus saintes ; il est des choses nécessaires qui ne se feraient jamais si la jeunesse ne les faisait pas : l'âge mûr peut continuer très-bien, mais il commence peu. E. F. 252.

Trop souvent une enfance malheureuse est le prélude et le présage d'une maturité funeste. O. III.

Ce qu'on a le moins dans les années de la première jeunesse, c'est une pensée à soi. On vit de la vie de tout le monde ; on a l'esprit de son temps, de son parti, de son école ; et quoiqu'on ait, plus qu'on ne l'aura jamais, l'agréable sentiment de ne relever que de soi, il est certain que cet âge n'est pas celui des inspirations vraiment personnelles. De là peut-être on doit conclure qu'il y a danger à s'offrir de bonne heure aux regards du public.

L. 19^e. II, 237.

Il est des hommes qui, saisis dès leur jeunesse de quelque pen-

sée grande et forte, l'emportent avec eux à travers toute la vie, comme un flambeau qui doit en éclairer la nuit, et cette autre nuit plus sombre et plus épaisse, la nuit de la mort. Pour tous ceux qui croient, leur foi même est cette idée ; mais dans l'enceinte d'une foi commune, plusieurs s'affectionnent à quelque aspect particulier de la vérité, où la vérité tout entière se réfléchit, d'où la vérité ressort tout entière.

U. IX.

Ceux qui, de vingt-quatre à trente-quatre ans, ne modifieraient aucune de leurs opinions seraient dignes de beaucoup d'admiration ou de beaucoup de pitié.

N. 24. 1832.

Il n'y a pas d'âge, il n'y a pas de situation où la seule règle de l'âme soit de suivre doucement sa pente. La raison veut que tout ce qui est humain se pèse et se mesure. « Il ne faut pas tout voir, tout sentir, tout entendre. »

O. V.

Le régime le plus favorable à la fraîcheur, à la santé de l'âme, est une vie réglée et même austère. Il n'y a que les âmes fortes qui soient susceptibles d'une vraie tendresse. La vie de l'âme s'use et se dissipe dans les émotions, qui ne devraient être dans l'existence que comme l'accent dans le discours. Qui sait mieux aimer que l'homme de devoir et de vertu ? Pour celui-là, il est au déclin de la vie une seconde et meilleure jeunesse que la première ; une jeunesse plus fraîche, quoique moins vive, que celle des premières années. Le trésor du cœur, soigneusement ménagé, se répand alors comme de lui-même. Affermi dans la route et sûr d'y marcher toujours, on permet à ses yeux quelques regards sur ces perspectives qu'on leur a longtemps refusées. On a hâte, on a soif de vivre ; on vient s'asseoir, nouveau venu, plein d'un étonnement naïf et respectable, à ce banquet de la vie où tant d'autres sont assis dès l'aurore ; l'âme, indulgente une fois pour elle-même, s'ouvre à toutes les impressions pures, s'associe à tous les goûts honnêtes, sympathise avec tous les nobles vœux ; et cette jeunesse tardive fait honte à la précoce vieillesse de tant d'âmes, peut-être distinguées, que l'abus des émotions a réduites à une impuissance prématurée.

R. II, 136.

§ II. — LOGIQUE.

a) LOGIQUE ET DIALECTIQUE : *définition ; divers genres de logique ; dangers de son usage exclusif.*

La logique n'est qu'une partie, la partie formelle et instrumentale de la vérité. Toute vérité est logique, en tant que vérité ; mais il y a une logique cachée dans le fond de la vérité, alors même qu'elle ne fait autre chose que s'affirmer ou se poser ; et il y en a une autre, ostensible, avancée, actuelle pour ainsi dire, dont l'emploi compte pour beaucoup dans l'éloquence du *discours* : car discourir et raisonner sont termes synonymes. P. 257.

Quand on a donné à la logique la place de la raison, on perd jusqu'au sentiment des vérités élémentaires et jusqu'aux instincts de la nature. S. XIV, 75.

Quand vous ne possédez une vérité que par voie logique, il en est à peu près comme d'une boîte bien ficelée et bien cachetée, renfermant des choses précieuses ou exquis, dont vous n'avez d'ailleurs ni la vue ni le contact, dont vous ne jouissez par aucun de vos sens. Vous pouvez bien, sans mentir, affirmer que vous les tenez, puisque vous tenez la boîte qui les contient ; mais au fond, parler ainsi c'est abuser des termes. 301.

Rien n'est terrible comme la logique dans la déraison.

L. 18^e. II, 245.

Sous des traits plus ou moins voilés, la logique ou le raisonnement est partout dans la parole humaine ; la logique la plus délicate est la loi et fait la beauté des plus simples narrations ; la logique est au principe ou au fond des mouvements oratoires les plus impétueux ; et comment n'en serait-il pas ainsi, puisque nos mouvements les plus intimes, les plus instinctifs, sont mêlés de logique ? Un bon mot est-il autre chose, bien souvent, qu'une saillie de logique ? Les plus belles choses en tout genre sont l'expression ou subissent la loi d'une logique supérieure ; car la justesse et l'inexactitude ne sont pas les seules différences entre la logique d'un homme et celle d'un autre : il y a une logique sa-

vante ou sublime comme il y a une logique vulgaire et superficielle. Elle est souvent inspirée ou suggérée par quelque chose qui vaut mieux qu'elle ; et comme il y a des raisonnements solides, il y a des raisonnements touchants. La logique n'est pas antérieure à tout ; avant elle, il y a les faits et les impressions que les faits produisent, quoique je ne veuille pas dire que la logique soit toujours étrangère aux impressions qui paraissent les plus naïves. Des faits et des impressions sublimes rendent la logique sublime ; mais elle conserve son caractère et donne au discours non-seulement une forme, mais une énergie particulière. P. 259.

— Si la logique peut se définir une nécessité de l'homme intérieur, chaque élément de notre être a sa logique, puisque chacun recèle le germe d'une nécessité. Le cœur a sa logique, la conscience a la sienne, aussi bien que l'intelligence ; car chacune de ces parties de notre homme intérieur, une fois qu'un principe est reconnu ou senti, en réclame immédiatement la conclusion comme une dette sacrée. Or, quand, sur un même point, ces trois nécessités concourent, quand, ajoutées l'une à l'autre, elles pèsent sur la volonté du poids de l'homme tout entier, comment la volonté résisterait-elle à tout l'homme, ou plutôt n'est-elle pas d'avance absorbée dans ce qui absorbe l'homme tout entier ? C'est dire ce que devient, armé de cette triple logique, le prédicateur chrétien ; c'est dire quelle sera la vivacité de sa parole, l'instance de ses sommations ; c'est dire avec quelle force doit enlacer les âmes une doctrine où tous les nœuds sont tellement rapprochés ; c'est dire ce qu'aura d'importance une prédication dont chaque discours, par une heureuse nécessité, renferme tout le conseil de Dieu. H. 589.

Une dans son principe, une dans son but, la dialectique n'est pourtant pas uniquement l'art ou le talent de conclure ; elle a deux formes ou deux applications : distinguer et déduire ; c'est toute la dialectique. Ceux même qui voudraient la définir par le second de ses emplois, seraient obligés de reconnaître que la dialectique, envisagée comme l'art de prouver, a sa condition première ou son principe dans son exacte et savante décomposition des idées. On ne compose bien qu'après avoir décomposé.

S. XII, 297.

On peut être rigoureusement dialectique et manquer de bon sens, et Pascal a raison de distinguer, comme il le fait en deux endroits, entre la méthode des géomètres et le sens commun.

H. 203.

— Pascal pense que la logique, qui est une abstraction, peut tout ébranler ; il pense de plus que, dans notre état présent, une pente malheureuse nous porte vers le scepticisme, qui fait abstraction de l'intuition, comme vers le fatalisme, qui fait abstraction de la liberté, avec cette seule différence que la pente du fatalisme entraîne tous les hommes, tandis que celle du scepticisme n'entraîne que les penseurs. Il reconnaît que, sur certains sujets d'une extrême importance, l'affaiblissement de l'intuition, et surtout de l'intuition morale, donne beau jeu aux irruptions de la logique, ennemi farouche et implacable qui pille nos meilleures convictions, et vient s'asseoir effrontément à notre foyer même pour y compter son butin. Il estime que nous ne possédons qu'à titre précaire les croyances les plus nécessaires et les mieux fondées, que leur évidence même ne les garantit pas des insultes du doute, et qu'un grand nombre des choses qu'on ne croit qu'avec l'âme, réellement nous ne les croyons pas. La conviction et le doute ne sont pas seulement deux attitudes de l'esprit, mais deux états de l'âme ; et tant que l'âme ne sera pas restaurée, il est bien des vérités que nous ne croirons pas solidement, ou que nous croirons d'une foi inerte, incapable de réagir contre les assauts de la logique. Dieu n'a pas fait la logique pour dominer la vie humaine ; ce que cette vie a de noble, ce n'est pas de croire sur preuve, mais de croire sans preuve, ou, si ce langage vous scandalise, de croire sur d'autres preuves encore que celles du raisonnement. Supposez un être qui ne soit qu'intelligence, vous pouvez compter qu'à cause de cela même il sera profondément et incurablement sceptique ; et vous pouvez en inférer que des hommes dont la logique est l'instrument habituel, dont la logique est le métier (un géomètre, par exemple, comme l'était Pascal), défendront mal contre la raison abstraite ces vérités dont la force n'est pas d'être démontrées, mais d'être senties. Si je ne sens pas que le bien est bien, et que le mal est mal, qui est-ce qui me le prouvera jamais ?

P. 308.

La dialectique pure néglige la nature ou la substance des choses. Elle s'arrête pour ainsi dire à un premier relai, où l'esprit demande et n'obtient pas une nouvelle monture. Il y a une retraite sacrée, où elle ne pénètre pas, où, toute seule, elle n'a jamais pénétré. C'est à la philosophie qu'il est donné de franchir ce seuil mystérieux ; mais pourquoi ? parce que la philosophie est quelque chose de plus que la dialectique, qu'on a si souvent prise pour elle, et qui n'est guère à son égard que ce que l'archet est à la lyre. S. XII, 302.

Il est difficile, d'ailleurs, quand on se livre à la dialectique, de ne pas se laisser aller à prouver trop ; à force de rigueur, on arrive au sophisme, et le raisonnement finit par bannir la raison. Cela est singulier, et d'abord on ne le comprend pas bien.

Quand vous appliquez les chiffres ou les signes algébriques à mesurer ou à peser une substance, vous êtes sûr que ces signes, qui n'ont rien de substantiel et qui sont parfaitement, et dans tous les cas, identiques à eux-mêmes, ne vous conduiront point à un résultat faux. Il n'en est pas ainsi de la dialectique. Elle peut vous conduire, avec une rigueur imperturbable, à des conséquences qui, envisagées de près, vous révoltent, et que vous rejetez par instinct, comme l'œil, comme la poitrine rejettent des corps étrangers. Comment cela se fait-il ? C'est que, séparées de leur substance, une formule vraie, une formule fausse, nous sont également indifférentes ; et alors, aucune répugnance intérieure ne nous avertissant, nous prenons fort aisément le relatif pour l'absolu, un point de vue pour un autre, l'ombre pour le corps, les mots pour les choses. La conversation et les livres sont pleins de ces *quiproquo*. Cela n'a pas lieu dans les sujets qui relèvent uniquement de l'intelligence, et dont la substance tout abstraite est parfaitement simple et absolument invariable ; mais rien n'est plus facile, rien n'est plus commun en des sujets où le même mot est nécessairement susceptible de plusieurs idées, et n'a point le caractère des chiffres ou des signes algébriques. En des sujets pareils, si nous ne tenons pas constamment la substance de l'idée, nous ne tenons pas l'idée ; nous la perdons en route et peut-être à l'entrée de la route, à peu près (si l'on veut bien me passer

cette image) comme un cocher, monté sur son cheval et tournant le dos à sa voiture, peut, sans s'en apercevoir, la laisser en chemin, et arriver au but avec sa monture et rien après. Cela ne peut arriver dans un calcul algébrique, où la séparation du signe et de la chose signifiée n'a jamais lieu, où le cheval jamais ne laisse le char en arrière. Dans le raisonnement sur les choses morales, c'est une condition de salut de palper incessamment la substance des idées pour s'assurer que ce qu'on tient à présent est bien ce qu'on tenait tout à l'heure. 303.

La dialectique finit par apprivoiser l'esprit à des énormités. Il s'y forme un calus, comme il s'en forme dans la main qui a manié trop longtemps un outil trop dur. Il est des vérités et des erreurs auxquelles bientôt on n'est plus sensible ; et il se trouve qu'avec toute cette dextérité, toute cette virtualité logique, on a le jugement non-seulement moins délicat, mais moins sûr, que les gens qui font plus d'usage du sens commun que de la déduction savante.

b) QUELQUES PRINCIPES DE LOGIQUE : *identité ; certitude et évidence ; axiomes ; à-priorisme ; synthèse et analyse ; cercle vicieux ; idées et faits ; théorie et pratique ; principes et conséquences.*

L'identité est le caractère des démonstrations dans les sciences exactes ; ainsi, quand j'établis que deux et deux font quatre, je ne dis autre chose sinon que deux et deux font deux et deux. I.

L'esprit mathématique et l'esprit juste sont deux choses distinctes..... Ne pourrions-nous pas citer de fameux mathématiciens qui, dans une autre sphère que leur science favorite et dans la conduite ordinaire de la vie, n'ont été rien moins que sensés et judicieux ? Un esprit géométrique, mais qui n'est rien au delà, est souvent un grand embarras au milieu des réalités de la vie ; et appliqué hors de propos, ce qui arrive souvent, il conduit avec une précision rigoureuse et une admirable méthode aux plus visibles absurdités.

Pourquoi les propositions mathématiques sont-elles d'une si ri-

goureuse précision ? C'est qu'elles ne sont que des propositions identiques, c'est-à-dire des propositions dont le sujet et l'attribut ne font qu'exprimer sous des signes différents la même idée, ou si l'on veut la même valeur. L'attribut d'une proposition mathématique n'est point une qualité, une manière d'exister que nous découvrons dans le sujet ; c'est le sujet lui-même, offert sous une forme nouvelle. Quand je dis : deux et deux font quatre, je ne désigne pas par ce dernier mot une propriété de *deux plus deux* ; je donne seulement un nouveau nom de *deux plus deux*.

— Personne, en mathématiques, ne parle d'un axe qui n'a qu'un pôle, ou d'une ligne qui n'a qu'un bout : en morale, en politique, on le fait tous les jours. La manière dont on parle du droit et du devoir en est un exemple frappant. On parle de l'un comme s'il ne supposait pas l'autre, et surtout du premier comme s'il ne supposait pas le second.

C. 37. 1842. ?

L'orgueil est plus fort que la raison, l'orgueil dément l'évidence ; il nierait au besoin le jour en plein midi ; étonnez-vous, après cela, de quelque chose, et assignez, si vous le pouvez, des limites à l'humaine déraison.

N. E. 363-364.

A un certain degré d'évidence, le silence est de la pudeur, et la démonstration devient presque une injure.

Q. 236.

Vouloir l'évidence en toutes choses, ce serait vouloir la dégradation de notre intelligence.

I.

La certitude n'est pas l'évidence. Ce mot, qu'on a beaucoup trop prodigué, désigne une qualité de l'objet ; le mot *certitude* exprime plus particulièrement un état du sujet. L'évidence est dans l'idée ou dans le fait ; la certitude est dans l'homme qui prononce sur ce fait ou sur cette idée. La certitude est simplement le repos de l'esprit qui a cessé de douter ; l'évidence est le caractère que possède une vérité, lorsqu'elle se présente d'elle-même à toute intelligence qui ne se refuse pas à la connaître, de même que la lumière du soleil frappe mes yeux pour peu que je consente à les ouvrir, et même perce à travers le voile à demi transparent de nos paupières abaissées. Dans ce sens, qui est bien celui que réclame l'étymologie, l'évidence est une chose rare, une qualité qui n'appartient qu'à un nombre borné, à un certain

ordre de vérités, et que les vérités les plus importantes à l'homme ne présentent pas. L. C. 52.

L'évidence est relative à l'organisation générale et arrêtée de l'espèce humaine, et la certitude dépend à un certain point de l'état divers et muable des individus.

Il est donc des vérités, et en grand nombre, sur lesquelles nous pouvons obtenir la plus satisfaisante certitude, que nous ne pourrions renier sans mentir à notre conscience et à notre raison, et qui, toutefois, sont privées du caractère de l'évidence. Au nombre, et même à la tête de ces vérités, sont celles qui font l'objet des croyances religieuses. Ces vérités sont relatives au monde invisible; rien de ce qui leur appartient ne frappe nos sens, rien ne force impérieusement et de premier abord notre conviction. Nous pouvons nous les prouver à nous-mêmes, nous pouvons les démontrer aux autres; mais elles ne se démontrent ou plutôt elles ne se montrent point seules; nous pouvons former, des arguments qui les établissent, une chaîne serrée, dans les anneaux de laquelle notre raison demeure attachée et comme captive. 54.

— Il n'y a de vraiment universel que les axiomes logiques; et ceux-là ne sont pas vrais parce qu'ils sont universels, mais universels parce qu'ils sont vrais. S. IV, 395.

— En dépit des apparences et de la prévention établie, nous croyons que, dans certains cas, l'*à-priorisme*, mais bien pur, bien franc et bien complet, vaut mieux que la statistique, ou doit la précéder. Il est des faits qui n'ont point, qui n'auront jamais de statistique. Il vaut mieux prouver qu'ils sont nécessaires que de prouver qu'ils sont. E. F. 307.

— Il n'y a pas deux méthodes; une méthode qui ne serait pas l'analyse, est fausse et ne mène à rien. La synthèse n'est qu'un jeu de notions si elle n'est précédée de l'analyse (Ancillon). Il y a plus; personne ne veut passer pour en employer une autre. Chacun prétend partir de l'observation, chacun prétend décomposer les objets en leurs parties et montrer les rapports de ces parties: tout le monde analyse; mais beaucoup analysent mal. I.

— Au fait, il ne faut pas condamner trop sévèrement les cercles vicieux; la vie des sages en est pleine; et personne, je crois, ne

haussera les épaules à la vue d'un pyrrhonien à genoux, suppliant l'Être des êtres de lui prouver son existence. P. 335.

— Nul, en définitive, n'est modifié que par des faits. Le raisonnement lui-même n'a d'autre objet que de mettre en rapport avec notre volonté un fait dont le contact immédiat ne nous est pas accordé. Ce moyen, toujours inférieur en force à la présence des faits, se montre insuffisant surtout lorsqu'il s'agit de déterminer, non les penseurs de profession, mais la multitude. La masse des hommes ne se laisse atteindre qu'à bout portant ; pour en être entendu, il faut faire immédiatement appel ou à leurs passions, ou à leurs intérêts palpables, ou aux sentiments primitifs de la nature humaine. S. v, 137.

Plus forte que tous les raisonnements est la pure et simple apparition d'un fait de telle nature que l'âme ne puisse le contempler sans en être modifiée. Ce sont les faits qui sont nos maîtres. Qui veut nous dominer doit, ou créer des faits nouveaux, ou mettre à notre portée les faits connus. Si vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre, vous ne pouvez prétendre à aucun empire sur notre volonté. Alléguez-vous seulement des faits épuisés ; il vaut autant vous taire. C'était là le problème à résoudre pour toute religion qui aspirait à s'emparer de la volonté humaine. Et plus ou moins, toutes l'ont tenté, à proportion de la valeur des faits qu'elles ont produits, combinée avec l'intensité de foi qu'elles ont obtenue.

F. 123.

Les principes abstraits, dit-on, rencontrent les faits et s'y brisent. Bien. Mais prenez pourtant garde que cela peut se dire aussi des préceptes les plus inviolables de la morale chrétienne. Essayez, avec ces principes, de gouverner un État. I.

Ce qui est le premier dans la pensée des philosophes, l'idéal, n'est pas le premier dans l'ordre des faits. *Base* et *principe* ne sont pas synonymes de *naissance* et de *commencement*. L'idéal n'a point de date, n'existant point dans les faits, mais dans l'esprit du philosophe, à qui il se présente comme le but de la chose et comme sa perfection. L'idéal d'une institution n'est pas le motif dans lequel cette institution fut créée, ni la pensée présente à l'esprit de ceux par qui cette institution vit et subsiste. En suppo-

sant même qu'un idéal ait été leur point de départ, le véritable idéal de la chose est ailleurs et se révèle plus tard. L'idéal, c'est l'idée que l'institution fait naître, non celle qui a fait naître l'institution. C'est la conception ou l'expression d'une loi cherchée ailleurs et plus haut que dans l'institution, et qui s'y applique souverainement. Jamais une institution ne naquit de son idéal ; mais chacune y gravite, y aspire. L'esprit humain refait le monde à mesure que le monde se fait. Il ne faut pas croire pour cela qu'il n'y ait rien de commun entre l'idéal et le réel. Loin de là, qui les approfondirait l'un et l'autre finirait par trouver dans l'un tous les éléments de l'autre ; les mêmes principes sont la base de tous les deux ; mais dans le réel ils agissent et ne se révèlent pas ; dans l'idéal ils ont pris conscience d'eux-mêmes. Mais cette différence est si considérable, que la même institution, dans son esprit réel et dans son idéal, ce sont deux institutions qui ne se comprennent pas. Chacun individuellement peut agir selon l'idéal qu'il s'est formé. Dans un arrangement général, c'est vers l'idéal qu'on doit tendre, non de l'idéal qu'il faut partir. Qu'on nous permette ici une expression impropre, mais qui nous fera comprendre. On ne peut pas plus faire violence à la conscience d'une institution qu'à celle d'un individu.

E. 243.

La philosophie a reconnu qu'en sens absolu, l'idée précède le fait. L'esprit humain, avant toute expérience, présente dans son intérieur un certain nombre de moules ou de matrices, sans lesquels les faits ne pourraient le pénétrer, ou resteraient sans forme, ce qui est la même chose. Réciproquement, ces moules ou ces matrices resteraient éternellement inféconds. Ces moules ou ces matrices sont les *idées* premières, les attributs *premiers* et *fondamentaux* dont se composent tous les autres. Ces attributs ou prédicats n'attendent, pour ainsi dire, que des sujets ; mais aucune *proposition*, aucun jugement ne peut, sans eux, éclore dans l'esprit humain.

H. 183.

De même que, dans l'intérêt des fleurs et des fruits qu'il est destiné à porter, il est bon qu'un arbre ne se ramifie pas aussitôt en sortant du sol, mais que, quelque temps encore, il pousse vers le ciel sa tige nue et droite, où la sève afflue, monte et s'élabore

au profit de la cime, de même, en tout sujet, il est bon que l'idée génératrice, avant d'enfanter ses pareilles, se fortifie d'abord, et, à cet effet, se ramasse en elle-même, se concentre, s'approfondisse; ce qu'elle produira plus tard en sera d'autant plus vigoureux et plus puissant. Avant toute génération, je veux dire avant toute application et tout détail, avant ce qui la disperse et la multiplie, l'idée existe pourtant, à l'état de germe; elle réunit alors, sous la notion et l'aspect de l'unité, ce qui plus tard n'apparaîtra que séparé et divers; elle n'est entière qu'alors; alors seulement elle renferme et elle donne tout son secret; et avec son aide, l'homme attentif peut remonter, non pas à mi-côte, mais au sommet, au premier principe de la vertu qu'on lui recommande, du vice qu'on lui dénonce, de l'erreur qu'on lui signale, du piège qu'on lui découvre; dans ce secret, dans la connaissance de ce principe intime, qui est la philosophie de chaque sujet, réside une partie au moins de la force de l'instruction pastorale; cette force, si l'on en sait disposer, n'est pas réservée par privilège au seul auditeur instruit ou cultivé; elle peut être mise à l'usage du plus simple, et l'on pourrait en donner pour preuve plusieurs des enseignements du Sauveur. Je voudrais donc, en général, que le prédicateur, avant d'aborder le détail, creusât l'idée mère de son sujet, et qu'en se proportionnant aux besoins et à la portée de son auditoire, il fit de cette idée un point de départ d'où ses auditeurs se dirigeraient d'eux-mêmes ou le suivraient plus aisément dans les embranchements divers de cette maîtresse voie. S. VI, 211.

Tout ordre de faits correspond à une idée, ou se résume finalement dans une idée, qui est comme la somme rationnelle de ces mêmes faits; cette idée, pour l'ordinaire, est si peu indifférente, qu'elle a, au contraire, une valeur intrinsèque que chaque fait particulier n'a pas. Le fait n'est souvent que la manifestation ou le symbole de l'idée; c'est l'idée surtout qui a un vrai prix; c'est l'idée qu'il faut avoir; assurément ce doit être pour la réaliser; mais, d'une autre part, c'est en vain qu'on la réaliserait empiriquement, si l'on n'avait ni la conscience, ni la conviction, ni l'amour de cette idée. 212.

L'idée pure a une forme et une étendue, mais n'a ni consistance, ni couleur, ni saveur. XII, 301.

Il ne faut pas se tromper sur la valeur des mots : la *synthèse*, invoquée avec raison comme le besoin le plus criant de notre siècle, n'est point en dehors de ces mêmes conditions. Elle a aussi sa base dans les faits, dans les faits bien observés ; mais elle les combine, elle les concilie, elle les féconde par leur rapprochement ; elle en extrait une idée vivante ; en un mot, elle est positive, tandis que l'*analyse* se renferme dans un rôle tout négatif. La synthèse est l'instinct de l'humanité et le sceau du génie ; mais quelque mystérieux et divin que soit son principe, elle diffère essentiellement de cette intuition immédiate que quelques auteurs ont attribuée aux premiers âges du monde, et qui, dit-on, plus rare et plus faible d'âge en âge, a trouvé enfin son lit de mort dans le berceau de nos méthodes. CH. III, 151.

L'idée naît des faits ; elle a dû, s'il est permis de parler ainsi, être *vécue* avant d'être conçue ; mais une fois conçue, elle prétend avec justice à régler la vie, ou plutôt la vie se range avec raison sous sa tutelle souveraine. Un instinct nous avertit que ce que nous sommes n'est pas la mesure de ce que nous devons être, que nous avons à chercher hors de nous-mêmes notre règle, que notre volonté ne peut pas être la loi de notre volonté, qu'il faut auparavant qu'elle soit réglée sur l'idée, sur la vérité, qui doit être autre chose que le *moi*. Mais si l'idée elle-même est issue du *moi*, si elle n'en est que l'expression, si elle en reproduit tous les caractères, comment nous servirait-elle de règle ? Chacun aspire à ordonner sa vie sur des convictions ; mais si ses convictions ne sont que sa volonté déguisée, dans quel cercle vicieux n'est-il pas contraint de tourner ? P. M. 17.

—C'est comme une loi de notre destinée que, de la théorie et de la pratique, toujours l'une déborde l'autre, que les effets débordent les causes, tant qu'enfin, en quelque manière, l'effet devient cause de sa cause, c'est-à-dire que l'idée excite et même exagère le sentiment qui lui a donné naissance. 16.

Le mot *système* est décrié : mais peu importe ; on ne peut régler sa vie que sur un système ; quiconque n'en a point vit au

hasard ; un système n'est qu'un principe entouré de ses conséquences ; et il est également insensé de prétendre vivre sans un principe ou sans les conséquences du principe qu'on a accepté.

L. 19^e. II, 145.

Entre les principes et leur application, on fait une distinction étrange, comme si l'application d'un principe vrai pouvait être fautive, ou comme si un principe faux pouvait avoir des applications vraies.

E. 230.

Nous n'accordons pas que des inconvénients même prouvés, même graves, accusent de fausseté un système, attendu que dans un monde corrompu le meilleur des systèmes ne saurait être sans inconvénients.

Nous n'accordons pas qu'on puisse mettre sur le compte d'un principe les embarras et les inconvénients qu'entraîne fort naturellement le retour à ce principe, s'il a été longtemps oublié et méconnu, et si le principe contraire, organisé de longue date dans la société, en a pénétré toutes les parties et modifié tous les éléments.

Nous n'accordons pas qu'un principe doive être abandonné parce que sa réhabilitation présente des difficultés et fait prévoir, même à coup sûr, des dangers, le plus grand des dangers (je dis plus grand que tous les autres ensemble) ; la source la plus inépuisable des difficultés est dans la méconnaissance du principe : tout ce qui donne un démenti à la nature de l'homme et à la loi de Dieu, tout ce qui est contraire à l'ordre moral, est plus contraire, plus préjudiciable à l'ordre extérieur que toute réforme qui ramène l'humanité au vrai, fût-ce à travers la plus violente tempête.

E. 231.

Je n'ai jamais compris cette espèce de dédain qu'on affecte de nos jours pour la théorie, qu'on oppose sans cesse à la pratique, comme à son contraste naturel. Il est vrai que lorsque les puissants se sont emparés de toutes les réalités, et sont les maîtres de la pratique, la théorie devient le refuge, la consolation et le rêve des faibles. Néanmoins, ce qu'on appelle la théorie n'est autre chose que la vérité même ; la théorie est inflexible comme la vérité, et la dérision superbe de ceux qui n'ont pas besoin d'elle

pour autoriser leurs prétentions, ne lui ôte rien de ses droits ni de son autorité ; elle survit à toutes les usurpations de la violence et à tous les sophismes de l'injustice ; et, au fort des abus, au sein même du désordre, elle se présente avec majesté comme le type indélébile de tout ce qui doit être. L. C. 32

L'*Essai*, disent quelques-uns, a un immense défaut, c'est de méconnaître la nature humaine et les faits, et l'on rappelle ici un mot de la grande Catherine à un théoricien d'une autre école que la mienne. « Vous travaillez, disait-elle, sur le papier qui souffre tout, et nous autres malheureux rois, nous travaillons sur la chair humaine. » Cette pensée en a perdu plusieurs. Tout n'est pas chair dans l'homme ; il y a, même dans l'homme naturel, une âme avec laquelle il faut compter et de laquelle on doit attendre quelque chose. Il faut bien sans doute prendre l'homme où on le trouve, mais il ne faut pas l'y laisser. Le mot de Catherine, pris en sens absolu, est une fin de non-recevoir contre les principes, contre l'invisible, contre l'idéal, — contre Dieu. Comptons avec les faits, mais que les faits comptent avec les principes. E. XII.

La multitude des théories n'est peut-être qu'une preuve de plus de la disette de principes. S. I, 25.

Le besoin d'être ou de paraître neuf se satisfait à meilleur marché dans la création de systèmes singuliers ou exclusifs, qu'en ramassant, sur la grande route du bon sens, des idées de détail justes et intéressantes. Il est bien vrai que le bon sens lui-même *systématise*, en tant qu'il rattache ses conseils à des idées générales ou à des principes ; mais ce ne sont pas là de ces systèmes qui valent le renom d'inventeurs à ceux qui les ont trouvés. VII, 62.

— On ne serait pas obligé de nous presser pour nous faire convenir que tout ce qui est vrai est utile, et que les résultats *définitifs* d'une théorie sont la contre-épreuve naturelle de sa vérité. E. 231.

On ne modère point un principe ; il exige, à la rigueur, tout ce qui lui est dû : il n'y a jamais manqué. 306.

On ferait aussi aisément remonter un fleuve vers sa source qu'on empêcherait ce principe (de l'indifférence et de l'incompétence religieuse de l'État), une fois consacré par les faits, d'engendrer toutes ses conséquences. 397.

On devrait comprendre qu'il n'est pas indifférent de partir d'un principe vrai ou d'un principe faux, et que le chemin est plus court de l'erreur à l'erreur que de la vérité à l'erreur. 372.

Un principe peut souffrir longtemps impunément, s'il souffre en silence ; et nous ne sentons guère le mal qui l'atteint que lorsque ce mal devient le nôtre, lorsque, ce principe étant devenu chair de notre chair, ce n'est plus lui seulement qui souffre, mais nous-mêmes. Mais ce moment vient pour toute vérité ; un jour elle devient partie d'un être sensible et vivant ; un jour elle devient un droit personnel, une propriété personnelle ; et ce nouveau caractère la revêt d'une évidence et d'une nécessité qu'à son état de pure idée elle eût difficilement obtenues. 365.

Nous partons de la maxime que tout ce qui est faux est mauvais, que tout ce qui est erroné est dangereux. Qui pourrait nous le contester ? Qui pourrait, alors même qu'il ne verrait pas manifestement les mauvais fruits du mauvais principe, ne pas les supposer, les conclure d'avance, à moins de s'imaginer qu'un mauvais arbre peut porter de bons fruits ? 199.

Les conséquences d'un principe ne sont irrésistibles qu'en logique ; dans la vie elles ne se réalisent pas sans un concours spécial de la volonté. Le principe est comme la matière première de l'action ; sans lui point d'action ; mais, quoique cette matière première soit *organisée*, quoiqu'elle soit proprement un germe animé, une vie, l'action n'en découle pourtant pas d'elle-même, et la pratique de la morale religieuse n'en est pas moins, dans son ensemble, un acte réfléchi. 9.

On dit vulgairement qu'on peut s'accorder sur le principe et différer sur les applications. Cela n'est pas vrai des applications immédiates, sans lesquelles l'idée languirait éternellement à l'état d'idée. Entre ceux qui les admettent et ceux qui les repoussent, il y a, quoi qu'il en puisse sembler, toute la distance d'un principe à un autre ; et une discussion sur les applications de cet ordre est, entre les premiers et les seconds, le véritable, sinon le seul moyen de s'entendre, de s'entendre au moins sur un point, à savoir, qu'on ne s'entendait pas. Il est trop facile, jusqu'à cette épreuve, d'attacher, sans s'en douter aucunement, une signification différente à des termes pareils. 19.

La conséquence, qui souffre des éclipses dans les individus, n'en supporte point dans les masses ; prenez une multitude, vous verrez que l'idée qu'on lui a inculquée porte, chez elle, tous les fruits dont elle est susceptible ; et même c'est là seulement qu'on connaît la véritable portée des idées. L. 19^e. III, 45.

L'extrême logique d'une idée en est le vrai nom ; c'est à l'extrême qu'il faut tout de suite porter une idée pour la bien connaître ; et bien souvent c'est en se retenant sur la pente, en s'imposant des restrictions arbitraires, et, pour dire vrai, en se mentant à elles-mêmes, que de grandes erreurs, qui auraient scandalisé tout le monde si elles eussent prononcé leur dernier mot, ont été presque édifiantes en le taisant. E. 256.

c) PROBLÈME DE LA CONNAISSANCE : *la connaissance ; sa nature et ses limites ; — moyens de connaître : raisonnement, intuition, raison et foi ; intelligence, volonté, conscience ; morale, sentiment, amour.*

Dans tous les cas les plus importants, le sens intime consulté rend, d'un homme à un autre, les mêmes oracles ; mais, à moins de remonter jusque-là, à moins de toucher ce point sensible où la vérité fait plus que de résider, où la vérité vit, on reste dans une région incertaine où tout peut, avec une vraisemblance presque égale, se contester ou se soutenir. 50.

Toute connaissance de l'homme doit être une connaissance humaine. Il ne connaît que ce dont il a conscience, où ce qui, sans effort, sans solution de continuité, se ramène à un fait de conscience. Car c'est abuser du mot que de prétendre qu'au delà de cette barrière, on connaît encore. La pensée, en s'aventurant dans ces espaces, peut bien encore, à perte de vue, enchaîner des abstractions à des abstractions, mais elle ne connaît plus, elle ne pense même plus, puisqu'on ne pense que sur des notions. Je ne sais comment il faut nommer ce qu'elle fait ; mais ce n'est ni connaissance ni pensée. N. E. 364.

Or, l'esprit d'un être fini, ne pouvant avoir conscience de l'infini, ne peut avoir aucune connaissance qui en dépende. Ce

n'est pas que, dans un sens, nous n'ayons conscience de l'infini. *Infini* est synonyme d'*existence*. L'existence, dans la plénitude de sa notion, c'est l'infini. Le fini implique le non-être. Et par cela seul que nous avons le sentiment de l'existence, nous avons celui de l'infini. Mais nous n'en sommes pas moins des êtres essentiellement finis, et, comme tels, la vraie conscience, la vraie connaissance de l'infini, nous est irrévocablement refusée. 365.

Ainsi qu'on vienne vous dire que les choses sont parce que nous les pensons, que c'est notre pensée qui les fait être, je dis *être*, ce qu'elles sont, ceci est hors des données de votre conscience et de la mienne, ceci ne se rattache par aucun lien à quelque fait de conscience, et demeure par conséquent hors du domaine de la connaissance. On peut bien trouver des mots pour exprimer une telle proposition ; on a l'air de dire quelque chose, mais au fond l'on ne dit rien ; et l'esprit humain, tel qu'il est constitué, est incapable de donner aucun sens réel à cette combinaison de mots. Car enfin, qu'est-ce que le *sens* d'une parole, sinon ce qui, d'une manière quelconque, nous la rend *sensible* ? Connaître en dernière analyse, c'est sentir ; connaître, d'après l'étymologie du mot, est l'acte par lequel un objet s'unit à notre être spirituel ; on ne peut absolument séparer ces deux éléments, connaître et sentir. L'erreur de ceux dont l'esprit produit ces étranges thèses, n'est pas de croire avoir la vérité, mais de croire avoir une idée. 366.

L'homme ne connaît aucune chose en elle-même et absolument, mais uniquement dans ses relations avec d'autres, ou dans ses modes, qui sont encore des relations. Ces relations sont le véritable objet de la connaissance humaine ; et si nous étions sages, si nous nous mesurions, cette connaissance nous suffirait. Mais c'est à quoi notre orgueil ne peut consentir. Il veut connaître l'inconditionnel et l'absolu, sans s'apercevoir ou sans convenir que cette prétention renferme une contradiction dans les termes, puisque la connaissance elle-même est une relation. La connaissance divise toujours le sujet et l'objet, le connaissant et le connu ; dualité persistante, irrémédiable, négation de l'absolu dans la recherche même de l'absolu. Ici l'esprit de l'homme se roidit et s'irrite contre cette difficulté immense ; il s'acharne à la poursuite

de l'unité dans laquelle toute relativité doit expirer. Tantôt il absorbe l'univers en soi, tantôt il se suicide en quelque sorte pour ne pas gêner l'univers ; enfin il le réduit à une pensée qui se pense elle-même, qui crée tout et même Dieu, et dont la pensée du philosophe lui-même n'est qu'un moment ; le sujet et l'objet ne doivent plus être distingués ; savoir, c'est être ; penser, c'est créer ; toute dualité, toute relation disparaissent ; l'homme est content : il a trouvé l'absolu, et cet absolu, il l'appelle Dieu. Et tout cela s'appelle connaître ! Mais encore une fois, connaître, c'est, directement ou indirectement, obtenir conscience de quelque chose. Point de science sans conscience. Or, ici la conscience manque. On a des mots, on a une construction purement logique, on peut se dire que si la réalité répondait aux formules qu'on a trouvées, on aurait en effet l'unité, l'absolu. Mais l'a-t-on en effet ? Connaît-on, que dis-je ? pense-t-on quelque chose ? Non, car cela ne se laisse pas même tenter ; c'est moins qu'une erreur ; et quand je cherche à quoi cela ressemble, je n'y trouve d'autres termes de comparaison que ces rêves fébriles, où toutes les substances sont confondues, et qu'aucune parole ne peut raconter. 368.

Au fond ne pas consentir à sa nature, c'est prétendre à l'infini, c'est se plaindre de n'être pas Dieu ; attendu qu'en deçà de l'infini, en deçà de Dieu, il y a toujours, même dans les rangs les plus élevés de la création, quelque attribut, quelque avantage à convoiter. 372-373.

Le savoir n'a jamais desséché que les esprits arides ; il retourne chez les autres en moelle et en saveur. U. XXXIX.

L'universalité des talents est une chimère ; mais, à une certaine hauteur, dans l'ordre de la pensée, on a l'intelligence de toutes choses ; et même cette universalité est la marque des grands esprits. XXXVI.

A la rigueur, pour bien savoir une chose, il faudrait savoir tout ; et c'est pourquoi, dans toute la vérité du terme, il n'appartient qu'à Dieu seul de savoir. Le spécialisme exclusif n'est qu'une savante ignorance. XXXVII.

La science ne nuit pas à la simplicité ; qui a beaucoup vu a beaucoup senti, et le talent s'épure à travers la science comme à

travers un tamis serré, qui ne laisse passer que l'eau la plus limpide. L. 19^e. II, 447.

— Il y a dans toute réalité, dans tout fait qui s'accomplit, deux choses distinctes, deux choses pour ainsi dire concentriques : l'essence même du fait, et sa formule. On peut connaître le fait par l'une ou par l'autre. Connaître par la seconde, c'est *savoir* ; connaître par la première, c'est *voir*. Savoir, c'est connaître la formule, laquelle est toujours plus générale que le fait ; savoir, c'est donc classer. Voir, c'est pénétrer, à travers l'enveloppe formulaire, dans l'intimité du fait, par conséquent dans son individualité ; ce n'est pas classer, c'est nommer. L'un des actes appartient à l'intelligence, l'autre est exclusif à l'âme. L'intelligence ne connaît que des abstractions et des formes : l'âme voit des êtres et des substances ; l'intelligence ne connaît que des genres et des espèces : l'âme voit des individualités ; l'intelligence sait, l'âme voit. Ch. III, 83.

Ce qui est vrai, c'est que si la science antique ne fut point divinatrice, elle en eut la prétention, et que de la substance même de la pensée elle essaya de composer un monde. Aux ailes d'Icare la science moderne a substitué, sous le nom d'*observation* et d'*induction*, une paire de béquilles avec lesquelles sans doute elle avance plus sûrement. Toutefois la science aurait tort de faire honneur de tous ses progrès à la méthode. En arrière des deux instruments que nous avons nommés réside une force libre, un élément spontané de l'esprit humain, qu'on peut nommer, mais non définir, et qui pousse à l'observation, qui pousse aux inductions, sans être lui-même poussé. L'observation n'est pas le point de départ de l'esprit : elle est le premier terme d'une action qui vient de plus haut. Ce fait, d'ailleurs, laisse intactes les bases de la philosophie expérimentale ; elle n'a rien à en redouter ; à peine a-t-elle à s'en informer. Quels que soient la nature et le vrai nom du pouvoir caché dont nous parlons, le fondement de la nouvelle ou de l'unique philosophie demeure ferme, tel que l'a posé Bacon, tel que Pope l'a résumé dans ce vers énergique et simple :

« What can we reason, but from what we know ? »

Le raisonnement laisse la vérité hors de nous. Pour devenir une partie de notre vie, une partie de nous-mêmes, elle a besoin d'être vivifiée par la foi. Si l'âme ne concourt avec l'esprit, la certitude la plus légitime manquera de fermeté et de vivacité. Il y a un courage de l'esprit comme un courage de l'âme, et bien croire à une vérité absente suppose, en certains cas, une force que tout le monde n'a pas. On aura beau faire ; les conclusions auxquelles on sera parvenu par une série de déductions logiques feront difficilement sur l'esprit l'impression de la réalité. Il y aura toujours une grande différence entre raisonner et voir, entre conclure et expérimenter. Il semble qu'après tout l'esprit ait encore besoin de voir ; il semble qu'il n'y ait de conviction énergique et efficace que celle qui tient de l'impression sensible ; et c'est à cela que la foi est bonne : elle est une sorte de vue. D. 73.

Cette force qui supplée l'évidence, cette force qui, au moment où l'homme, s'avancant dans l'océan de la pensée, commence à perdre pied et se sent surmonté par les eaux, cette force qui le prend alors, le soulève, le soutient et le fait nager à travers l'écume du doute jusqu'au bord tranquille et pur de la certitude, c'est la foi. 72.

La raison nous paraît être la forme ou la fonction spéciale de l'esprit, la foi une force de l'âme, un fait moral plutôt qu'intellectuel. Car s'il est intellectuel, pourquoi ne pas l'appeler *raison* ? L'idée que nous nous faisons de la foi se peut résumer ainsi : Vous avez une raison de croire, vous croyez. Cette raison peut tout aussi bien être l'évidence intime que le raisonnement. Quoi qu'il en soit, vous croyez. Eh bien ! l'attachement de votre âme, son abandon, sa confiance au fait que vous tenez pour vrai, voilà la foi ! Foi, confiance, fidélité, ne sont qu'un. S. xv, 109.

On a coutume d'opposer la raison et la foi : il faudrait dire plutôt que l'une complète l'autre, et qu'elles sont deux piliers, dont un seul ne pourrait, sans l'autre, soutenir la vie. On plaint l'homme de ce qu'il ne peut tout savoir, ou plutôt tout voir, et de ce qu'encore il est obligé de croire : mais c'est le plaindre d'un de ses privilèges. La connaissance directe ne met pas en réquisition les forces vives de l'âme ; elle est un état passif, qu'aucune spon-

tanéité n'honore ; mais dans l'acte de la foi (car c'est un acte et non un état), l'âme est en quelque sorte créatrice ; si elle ne crée pas la vérité, elle la rapproche de soi, se l'approprie, la réalise ; une idée devient un fait, un fait sans cesse présent. La pensée, appuyée sur une force de l'âme, manifeste alors toute sa dignité en déployant sa véritable indépendance ; l'homme multiplie sa vie, étend son univers, et atteint à la parfaite stature de l'être pensant. Sa dignité lui vient de croire, non de savoir. D. 71.

La foi trouve son usage jusque dans des faits d'expérience personnelle. Tel est notre esprit, tel du moins il est devenu, qu'il distingue entre l'expérience extérieure et l'expérience intérieure, et que, déférant sans hésiter au témoignage des sens, il lui en coûte de se rendre au témoignage de la conscience. Il lui faut de la soumission, et par conséquent une espèce de foi, pour admettre ces vérités primitives qu'il porte dans son sein, qui n'ont point d'antécédents, qui n'apportent d'autre garant que leur conscience même, qui ne se prouvent pas, mais qui se sentent. Irrésistibles par leur nature, il en coûte à tel d'entre nous un effort pour y croire. 75.

La foi n'est pas la crédulité ; l'homme le plus crédule n'est pas toujours celui qui croit le mieux ; une croyance se perd d'autant plus aisément qu'on l'a plus facilement adoptée ; et les convictions les plus fermes sont bien souvent celles qui ont le plus coûté. La crédulité n'est que la servile complaisance d'un esprit faible, tandis que la foi réclame tout le ressort et toute la vigueur. 73.

La foi n'est pas l'adhésion forcée et passive d'un esprit vaincu par des preuves : c'est une force de l'âme aussi inexplicable dans son principe qu'aucune des qualités natives qui distinguent l'homme entre ses semblables, force qui ne se contente pas d'accepter la vérité, mais qui s'en saisit, qui l'embrasse, s'identifie avec elle, et se laisse porter par elle vers toutes les conséquences qu'elle indique et qu'elle commande. 72.

Une vaste lacune s'étend, le plus souvent, entre la connaissance et l'action ; sur cet abîme un pont est jeté par la foi, qui, s'appuyant sur un fait donné, sur une première notion, s'élance à travers le vide et nous porte à l'autre bord. Une expé-

rience quelconque, physique ou morale, une vue extérieure ou intérieure, d'observation ou d'intuition, est le point de départ, la raison de la foi ; car on ne croit jamais sans quelque raison de croire. Ce premier fait n'exige ni ne comporte la foi ; mais ses conséquences, son développement logique, ne prennent un corps, ne deviennent une réalité pour l'homme qu'au moyen de la foi, qui les lui rend présentes, et lui construit un monde au delà de celui que l'expérience personnelle lui a révélé. 70.

Pour la raison, qu'est-ce que comprendre ? C'est saisir le lien logique, la chaîne d'idées qui joint ensemble deux ou plusieurs faits ; c'est se convaincre, ou s'assurer par un moyen qui n'est pas l'expérience ; c'est se mettre, par l'esprit, en rapport médiat avec des objets dont le contact immédiat nous est refusé. La compréhension de l'esprit n'est donc, à le bien prendre, qu'un supplément aux inévitables lacunes de l'expérience. Ces lacunes de l'expérience tiennent ou à l'absence des objets ou à leur nature, qui n'a pas de point de contact avec la nôtre. Si ces deux obstacles n'existaient pas, ou s'il était possible de les éloigner, l'homme n'aurait plus rien à comprendre, car il toucherait, il palperait, il goûterait toutes choses. La raison serait remplacée en lui par l'intuition. Là où l'intuition a lieu, il n'y a plus compréhension, parce qu'il y a mieux ; ou si l'on veut encore que ce soit compréhension, c'est une compréhension d'une nouvelle nature, d'un ordre supérieur, qui s'explique tout sans peine, à qui tout est clair, mais qui ne saurait se communiquer par des paroles à la raison d'autrui. Or, telle est la compréhension du cœur. 36.

Il y a des vérités d'intuition qui résident dans l'âme et veulent être saisies par l'âme immédiatement. Pour les concevoir et les embrasser, la réflexion n'est absolument de rien. Tout ce qu'elle peut à leur égard, c'est de les obscurcir et de les effacer. Et elle y réussit, soit que, s'appliquant immédiatement à ces vérités, elle cherche à analyser ce qui répugne à l'analyse comme l'être vivant répugne à la mort, soit que, remplissant indistinctement notre esprit de mille pensées qui n'ont pas eu pour point de départ les données primitives de l'âme, elle finisse par absorber l'homme moral dans l'homme intellectuel. Or, l'intelligence, par cette avi-

dité indiscrete, se dérobe à elle-même son plus grand trésor. Elle n'avait pas de fonds plus précieux que ces vérités mêmes dont elle a peu à peu perdu la tradition. Elle perd, avec les notions de l'âme, la matière première de ses plus excellentes inspirations. « Les grandes pensées viennent du cœur, » non de l'esprit. A l'âme seule, par là même, appartiennent les pensées qui réunissent ; à l'esprit seul les pensées qui divisent. S. v, 35.

La complication a pénétré partout. Peu de gens ont la vue immédiate de la vérité morale, telle que la nature la révèle. Presque tous les hommes, et même les moins cultivés, ne voient les choses invisibles qu'à travers des phrases. L'intuition est fort rare ; les phrases faites sont communes et à bon marché. C'est avec elles que pensent, en matière morale, les trois quarts des gens. Les systèmes sont un peu plus chers ; n'en fait pas qui veut, mais le plus grossier sait faire la phrase, et croit *dire* ce qu'il *répète* et croit avoir *vu* ce qu'il *dit*. Chacun dit sa phrase comme le résultat authentique et pur de son expérience intérieure. Que dis-je ? le siècle lui-même n'est-il pas un grand ingénu à qui l'on fait aussi sa phrase et qui va la répétant emphatiquement, croyant exprimer une idée, et, qui plus est, *son* idée ? On vit dans la phrase, on vit dans les dehors de soi-même ; l'âme s'évide, et il n'y a plus de sève et de circulation que dans l'écorce qui jadis recouvrait le tout et qui maintenant le représente.

Un penser creux, abstrait, accompagne beaucoup de gens jusque dans les moments les plus terribles. Le trouble, l'angoisse ne les séparent point de cette vie artificielle ; encore alors ils ne sentent que ce qu'il est convenu de sentir, et ne disent que ce qu'il est convenu de dire. La *phrase*, obstinée, se vient placer encore sur des lèvres frémissantes de colère, ou pâles d'une mort prochaine. Rien n'a plus la force de nous repousser de notre existence artificielle, adoptive, vers notre existence propre et intime.

L'observation soigneuse des faits suppose je ne dirai pas un commencement de foi, mais un consentement préalable à la possibilité des faits qu'il s'agit d'examiner. Il est des faits que nous nions d'avance parce qu'ils contredisent nos principes ; reste à savoir si ces principes eux-mêmes, fondés peut-être sur un trop

petit nombre d'observations, n'auraient pas besoin d'être réformés.....

La preuve *à priori* suppose l'emploi de celle à *posteriori*; il a fallu des faits pour la former; et si l'*à priori pur* existe, ce n'est que dans ces sentiments généraux et primitifs qui sont la base et la condition de la nature humaine. R. II, 141.

— La raison qui refuse le frein de la conscience, la conscience qui ne veut pas écouter les conseils de la raison, sont également indignes de leur nom.

Mais ces deux forces sont distinctes, et la conscience n'est pas plus un produit de la raison, que la raison n'est une partie de la conscience. L. C. 119.

Quels sont les rapports de l'intelligence et de la conscience?

La première est l'instrument de la seconde; mais, du reste, il n'y a entre ces deux forces aucun rapport d'essence. Tous les syllogismes du monde, tous les efforts de la puissance intellectuelle la plus vaste, ne pourraient faire naître dans l'âme le moindre sentiment du juste et de l'injuste, la moindre notion du devoir. L'intelligence peut féconder ce germe; sa fécondation ne saurait même avoir lieu sans elle; mais le germe préexiste.

Encore n'est-ce pas un effet nécessaire de l'intelligence de développer le sens moral et de le perfectionner. Pour le croire, il faudrait oublier qu'une multitude des plus méchants hommes qui aient désolé le monde étaient des hommes de génie. L'intelligence vient au secours de la moralité, *si on le veut*; mais cette restriction dit tout. E. F. 106.

Il y a des intelligences que la logique rend féroces; ce ne sont plus des âmes, ce sont des appareils dialectiques. La pensée aussi peut abrutir, séparée du sentiment, de la conscience et du témoignage. C'est l'impression que fait éprouver quelquefois la contemplation de ces puissants logiciens, que l'on admire avec effroi. Ne croyons ni aux sens, ni à l'intelligence, croyons à l'âme.

H. 202.

Ce n'est point par l'intelligence seule, ni par l'intelligence d'abord, que nous pouvons juger des choses de l'ordre moral. Pour les connaître nous avons aussi un sens, qui s'appelle le sens

moral. L'intelligence peut intervenir ensuite comme auxiliaire ; elle observe, elle classe, elle compare nos impressions, elle ne les produit pas ; et il serait aussi peu raisonnable de prétendre que nous les lui devons que d'assurer que c'est par l'oreille qu'on obtient la connaissance des couleurs, par la vue, des parfums, et par l'odorat des sons et des accords. Les choses du cœur ne sont véritablement comprises que par le cœur. D. 35.

Une passion quelconque n'aurait point de prise sur une notion de l'esprit, si d'abord elle ne minait le sentiment sur lequel repose la notion. Le sentiment sapé, la notion chancelle et s'écroule. Il ne peut y avoir de luttes qu'entre les pareils, entre un sentiment et un sentiment, entre l'égoïsme et l'affection. Limée par son dangereux voisin, l'affection s'exténue et s'affaiblit, et la théorie se trouble et s'altère dans la même proportion ; et ainsi s'efface peu à peu, comme nous l'avons dit, ce type que l'Éternel avait empreint au fond de notre conscience. Ainsi se confond et se fausse la règle de nos jugements moraux, P. M. 72.

Il y a un rapport étroit entre la rectitude du sens moral et la droiture de l'esprit. La première semble parfois donner la seconde ; le bon cœur donne du bon sens ; ne dirait-on pas même qu'il en est un des éléments ! Sur beaucoup de sujets, cette rectitude préserve des admirations de commande et des opinions faites ; elle fait évanouir beaucoup de mirages trompeurs. Il est vrai qu'une idée de pure convention ne saurait durer, elle périt, par le seul effet du temps, à ce qu'il semble, mais effectivement par l'action sourde et continue de l'erreur sur elle-même ; car la mort de l'erreur est une sorte de suicide ; en se mettant en contradiction avec les faits, elle s'est soumise à en être incessamment battue et minée comme les rochers par la vague ; et, à la fin d'un siècle, il ne reste plus rien de telle ou telle opinion, sans qu'on puisse dire pourquoi ni par qui elle a été détruite. Il serait triste pourtant qu'il en fût toujours ainsi, que l'erreur mourût de son fait et ne fût jamais tuée ; qu'il ne se trouvât pas dans quelque esprit ou dans quelque conscience des armes pour sa destruction ; qu'il n'y eût pas, en un mot, dans notre nature une puissance de vérité

suffisante pour cette glorieuse immolation. Heureusement une intelligence saine, un cœur droit devancent l'action du temps, et constatent qu'il n'y a pas seulement des *réalités* mais des *vérités*. Nos beaux esprits modernes ont trop l'air de charger le temps d'avoir raison pour eux, ou contre eux. Le temps n'est rien sans doute ; il n'est, à bien dire, que les hommes et les choses, toutes les existences et toutes les actions, au point de vue de la durée ; le temps n'est rien et ne fait rien ; il n'est que le milieu de tout ce qui est et de tout ce qui agit ; il y a même toujours, à côté de ce que nous avons appelé le suicide de l'erreur, quelque pensée individuelle qui l'aide à mourir ; en sorte que cette mort est le fait de tout et de tous ; mais s'y fier sans y vouloir concourir personnellement, c'est remettre, peu virilement, les intérêts de la vérité entre les mains du temps ; et si vous regardez de près, vous verrez que nos expressions sont encore trop flatteuses, et que cette démission de la pensée et de la conscience au profit d'un je ne sais quoi qu'on nomme *le temps*, implique une profonde indifférence pour la vérité, si ce n'est la négation de la vérité même.

L. 19^e. III, 324.

L'enthousiasme intellectuel entraîne-t-il avec lui l'enthousiasme moral, y conduit-il nécessairement, a-t-il avec cette excellente préoccupation quelque affinité naturelle ; et en second lieu, cet amour de l'abstraction, cette passion de la pensée élève-t-elle une barrière entre notre âme et l'égoïsme, je dis au moins l'égoïsme le plus grossier ?

Il serait souverainement injuste de ne pas avouer que la position du spéculatif est plus élevée que celle du matérialiste pratique, l'atmosphère où il respire, plus pure, et qu'un peuple de penseurs, si l'on pouvait concevoir un tel peuple, ne présenterait pas un aspect aussi affligeant, ne léguerait pas à l'histoire d'aussi sanglants souvenirs, que tel autre peuple, plus vivement, plus exclusivement préoccupé de ce qu'on appelle les réalités de la vie. Mais n'allons pas plus loin, et ne confondons pas ce qui est profondément distinct.

Entre la vérité spéculative et la vie morale il n'y a pas la continuité que l'on suppose ; la seconde n'est pas le prolongement de la

première : elles resteraient éternellement séparées sans la médiation du sens moral, et le sens moral lui-même a besoin d'être restauré.

Il est permis, il est utile, dans les travaux de la pensée, de se dépréoccuper de tout, excepté des intérêts moraux. Faire abstraction des intérêts matériels, c'est simplifier la question sans la dénaturer ; c'est l'épurer en quelque sorte. Mais se désintéresser même du bien dans la recherche du vrai, c'est renoncer à trouver le vrai, puisque le vrai est inséparable du bien. Le vrai sans le bien n'est pas vrai ; le bien est la première vérité, le vrai par excellence, le vrai du vrai. Tout autre désintéressement nous enrichit de ce qu'il nous enlève, nous fait, pour ainsi dire, exister davantage ; celui-ci, je veux dire celui qui affecte de ne pas voir dans le bien un intérêt et le suprême intérêt, celui-ci est un suicide.

L. 19^e. I, 125.

Les esprits les plus faux sont ceux qui appliquent les mathématiques à la région du sentiment.

R. x, 199.

L'utilité de l'étude des sciences exactes est positive ; elles enseignent l'exactitude, moyen qui nous conduit à la vérité ; trouver le mot propre et l'évaluation exacte de toutes choses, peut contribuer à la moralité ; les mathématiques sont une gymnastique de l'esprit.

L'homme n'est ce qu'il doit être à l'égard de son semblable qu'autant qu'il l'est à l'égard de son Auteur. Mais la sagesse de Dieu est diverse. Tour à tour il ramène l'humanité par la morale au bon sens, et par l'activité de l'esprit à celle de la conscience.

L. 19^e. III, 346.

La philosophie est implicitement de la morale, et tout système sur l'univers est un système sur la vie.

P. M. 4.

Est-ce la philosophie qui produit la morale, ou la morale qui détermine la philosophie ? Sans répondre d'abord directement à cette question, rappelons combien il est rare que des spéculations intellectuelles soient complètement à l'abri des influences morales ; combien surtout des recherches psychologiques y sont exposées ; combien est reconnu l'ascendant de la volonté sur l'opinion ; combien, enfin, il est rare que la pensée ne relève que d'elle-même,

ne consulte qu'elle seule, et se trace imperturbablement son chemin à travers les suggestions et les séductions de l'être moral sans cesse à côté d'elle. Ceux qui réfléchiront sur ces tentatives perpétuelles d'usurpation de la volonté sur la pensée, seront disposés à ne pas rejeter comme absurde la supposition d'une philosophie enfantée ou du moins, si l'on osait le dire, *conditionnée* par une morale. Ceux qui, ensuite, se demandant ce qui a le plus de force dans l'homme, du sentiment ou de la pensée, ce qui le détermine le plus impérieusement, du désir ou de la conviction, ce qui domine le plus irrésistiblement sa vie, en d'autres termes, ce qui le fait le plus être ce qu'il est, le sentiment ou la pensée ; ceux qui remarqueront aussi que toutes les théories sociales, que toutes les institutions, n'ont point commencé par être des spéculations, mais des affections ou des besoins, ne seront pas éloignés de donner la préférence à la supposition qui subordonne la philosophie à la morale. Je crois qu'il est bien plus facile d'admettre qu'une certaine direction de la volonté conduit à une certaine *théorie* sur l'âme, sur le monde et sur la vie, que d'admettre qu'une telle théorie, déduite des pures spéculations de l'intelligence, a imprimé à la volonté une certaine direction. Que si l'on objecte que la morale elle-même dérive de certains principes spéculatifs, et qu'elle est philosophie à sa base, je réponds : Qu'est-ce que ces principes eux-mêmes, sinon des faits moraux, des faits intérieurs, en d'autres termes, des sentiments découverts au fond de l'âme, la matière première, la substance de toute spéculation ultérieure ? Voudrait-on prétendre que cette coïncidence ou cette proportion entre la philosophie et la morale est une rencontre fortuite, où chaque doctrine a procédé avec indépendance, une espèce d'harmonie préétablie ? Non certes : il faut donc admettre une action de l'une des disciplines sur l'autre ; et cela posé, il me semble difficile d'hésiter sur le choix. L. 18°. II, 349.

L'intelligence de chacun peut fleurir, tandis que son individualité se dessèche et meurt. Ni la pensée dans tout son essor, ni les passions dans tout leur excès, ne la développent ni ne la manifestent. Avec tout cela, on peut n'avoir aucun caractère à soi. L'âme ne reçoit son nom propre, sa personnalité vraie que de la

conscience, confident trop négligé, autorité trop méconnue ; mais qu'il faut toujours écouter quand on ne veut pas livrer son *moi* à des influences fortuites et étrangères, quand on veut vivre de sa propre vie, quand on veut être soi-même. Par la vie de la pure intelligence, par les mouvements des affections naturelles, nous n'avons rien qui nous distingue profondément de nos semblables ; ces deux faits ne nous manifestent pas encore personnels dans le vrai sens de ce mot ; des facultés, des instincts, ce n'est pas encore nous-mêmes ; il faut descendre plus avant pour nous trouver.

S. XI, 19.

St. Paul n'a rien avancé de paradoxal, il a indiqué une vérité de haute psychologie lorsqu'il a dit : « Ce n'est pas moi qui le fais » (ce que je ne voudrais pas faire), mais c'est le péché qui est en « moi. » (Rom. VII, 17.) Ainsi, dans le péché même, le *moi* est distinct du péché ; or, quel est ce *moi* distinct du péché, qui juge et condamne le péché, si ce n'est la conscience ? De même, dans l'homme en général, le *moi* est distinct de l'intelligence et des penchants naturels. Tant que nous ne vivons que dans ces deux parties, nous n'avons qu'une existence superficielle et excentrique, et les actes que nous consommons par elles sont moins des actes que des phénomènes humains dont notre personne est le lieu. Sans une excitation morale, l'intelligence n'agit qu'extérieurement. Elle modifie notre destinée, nous-mêmes non ; elle nous caractérise au dehors, non au dedans ; elle renouvelle la forme, non la substance de notre vie.

Il est des hommes d'une haute intelligence, dont la personnalité n'a pas des contours plus distincts que ceux d'un nuage, et qui ne reçoivent leur forme que des circonstances, de même que l'eau ne reçoit la sienne que des contours du vase qui la renferme. Un peuple tout composé d'êtres pareils ne pourrait pas être comparé à une bibliothèque, mais à l'amas des exemplaires diversement reliés d'un même ouvrage. Dans un pays où les convictions manquent, où la conscience n'est pas exercée, les passions seules, par leurs différents degrés d'énergie, diversifient l'aspect ; le mouvement qu'elles occasionnent, les péripéties qu'elles amènent, créent des *individualités de situation* ; mais la véritable in-

dividualité n'apparaît guère que dans les chefs de ce mouvement général, et même n'y paraît pas toujours.

Il y a plus : là où l'absence d'une vie intime a effacé l'individualité, le travail de l'intelligence, bien loin de la ranimer, contribue à l'éteindre.

Elle nous distrait toujours plus de l'intuition spontanée, et nous la rend toujours plus superflue. Elle nous fait assister à toutes choses, et même à notre propre vie, comme à un spectacle. Elle tire nos convictions du dehors, au lieu de les recevoir du dedans. Elle nous dépayse, et nous entraîne loin du monde des impressions immédiates dans le monde des idées. La vie intérieure elle-même devient pour elle une idée, une sphère d'idées. On observe tellement sa propre vie, qu'on en oublie de vivre ; à force de se regarder, on cesse de se voir. Les inspirations intérieures, les oracles de l'âme ne se font plus entendre ; on n'a presque plus d'instincts ; le premier fonds, la base des idées morales, leur point de départ est perdu ; on n'est plus homme, on est tout pensée.

C'est aussi mal fait de substituer des idées à des sentiments que des mots à des idées. ix, 379.

Les motifs à donner en faveur de la vérité objective appartiennent aux profondeurs de l'âme bien plus qu'au domaine de l'intelligence. F. 333.

Si l'on y regarde de près, on verra que, contrairement à l'opinion la plus accréditée, le sentiment chez l'homme, le besoin, si l'on veut, sentiment premier et le plus opiniâtre de tous, est bien le fait primitif, générateur des autres, modification de l'être, et notamment des idées. Là est le germe caché de cette personnalité qui s'épanouit ensuite dans l'intelligence, et forme tant de systèmes variés et féconds. La source reste cachée ; les affluents y apportent de nouvelles ondes ; mais le courant se dirige d'après l'impulsion première communiquée par la volonté. C'est ainsi que les philosophies, ces fruits du labeur de l'intelligence humaine, ont été, à leur origine, déterminées, ou pour le moins conditionnées par la situation morale des peuples chez qui elles ont régné.

343.

Cette involontaire préférence que nous accordons à l'intelligence

sur la moralité, et aux dons de l'esprit sur ceux du cœur, est un des caractères et une des plaies de notre époque. S. III, 379.

A force de travailler sur nos pensées, de les contempler, d'en vivre, nous les substituons à nos sentiments ; pour beaucoup d'hommes les notions ont pris la place des affections, l'esprit celle de l'âme, la moralité est presque tout entière passée en intelligence, et le sang, oubliant d'aller faire palpiter le cœur, se porte au cerveau, y organise une imitation du cœur, et en fait le centre de la circulation. Ne comprendra-t-on pas que la substitution graduelle de l'intelligence aux fonctions de l'âme finit par faire, de ceux chez qui elle a lieu, des comédiens involontaires, dupes de leur propre jeu. v, 34.

On ne réfléchit pas que les connaissances qui dépendent d'un certain état de l'âme s'altèrent avec cet état même, et qu'une conscience dont la vigilance est endormie laisse pénétrer dans l'esprit toutes sortes d'erreurs. On ne voit pas que notre âme n'est plus un miroir où la vérité se réfléchit d'elle-même, sans que notre volonté y soit pour rien, mais une surface opaque où sans cesse il faut la graver de nouveau ; que, depuis la chute, la foi est si peu indépendante de la volonté, qu'au contraire la volonté en est une condition et un élément ; que la vérité n'a donc plus une évidence irrésistible, ni par conséquent la propriété de faire la même impression sur tous les esprits et de les subjuguier tous d'un même coup. N. D. 6.

L'indépendance n'est qu'une des conditions d'un bon jugement. La vérité, et lorsqu'il s'agit de juger les actions des hommes, la vérité morale, en fait le véritable prix. Nous voulons toute la vérité sur l'homme et sur les principes ; nous prétendons que, vrai sur la valeur des faits, le juge ne le soit pas moins sur la valeur des lois qu'il applique. Il n'est pas assez vrai s'il est indifférent, puisque l'indifférence est, en matière pareille, la plus grave de toutes les erreurs. L. 19^e. III, 358.

Qu'il est effrayant, le mot de Pascal : « La volonté, organe de la croyance ! » Mais combien il est vrai ! Ce qu'on appelle la foi, dans la sphère des opinions humaines, est-ce autre chose que la

volonté appliquée à des objets de spéculation ? L'intensité de cette foi n'a-t-elle pas pour mesure exacte la force de la volonté ?

P. M. 11.

Les sciences prennent leur objet hors de nous, soit dans la nature physique, qui n'excite en nous ni sympathie ni antipathie, et nous laisse en pleine possession de notre indifférence, soit dans le monde des êtres moraux, lequel, sans offrir cet avantage au même degré, ne nous touche du moins qu'indirectement et occasionnellement. La volonté est tenue à l'écart, ou du moins l'objet scientifique ne l'attire pas forcément dans son cercle. Les faits se présentent à notre intelligence dans leur pureté objective, non enveloppés d'avance du nuage de nos passions. Les erreurs sont possibles, mais il y a une cause d'erreur de moins ; toujours est-il que l'erreur est moins prochaine, moins imminente. Un point fixe nous est donné, une assiette ferme est fournie à nos opérations intellectuelles. Le degré de certitude de nos connaissances est d'autant plus grand que leur objet, dans un sens, est plus éloigné de nous, nous est plus étranger ; et le comble de l'évidence a lieu dans la sphère des faits purement rationnels, je veux dire de ceux dont la raison a fourni jusqu'à l'étoffe. En est-il de même des idées de la philosophie, j'entends de la philosophie positive, de la philosophie à *constructions* ? Où prendre leur point de départ ailleurs que dans le *moi* ? Et qu'est-ce que le *moi* pur, le *moi* abstrait ? On admet en géométrie la ligne sans largeur : peut-on admettre le *moi* sans qualités, sans vie ? Un tel *moi* existe-t-il ailleurs que dans la tête des philosophes qui l'ont rêvé ? et ce qu'on en tire, ce qu'on en conclut est-il vrai autrement que par hypothèse ? et ce qu'on élève sur cette base peut-il être autre chose qu'un édifice aérien, un espace dans l'espace, une mer dans l'Océan ? Si l'on accorde au *moi* philosophique ce que nous venons de lui refuser, a-t-on une base ferme, immuable, identique à elle-même ? Ce *moi* concret n'arrivera-t-il pas avec une partie de ce que la vie lui a donné, avec des intérêts, avec des passions, avec l'habitude, qu'il faut bien compter parmi les passions, avec le préjugé, qui est une habitude, en un mot, avec tout un état moral qui peut nuire à l'impartialité des recherches et à l'authen-

ticité des résultats? Et qui peut douter que ce *moi-là* ne soit présent et agissant au début de la recherche philosophique? toute recherche de cet ordre commence forcément par une pétition de principe; chacune a marqué son but dans son début; chacune, en se mettant en route, a su où elle arriverait; il n'y a, dans le monde philosophique, point de véritable voyage de découverte; le plus sincère a une préoccupation; et voici du moins ce qu'on ne peut contester: chacun a des affections, une vie morale, avant d'avoir une philosophie en forme; ces affections, cette vie, c'est le *moi* dans toute son énergie; ce *moi* n'adoptera pas, soyez-en sûrs, un système de philosophie par lequel il verrait *distinctement* ses affections démenties et son être moral contredit; entre le système et le *moi* l'évidence est prompte à se poser; la croyance philosophique se laisse déterminer par la vie: en est-il de même de la vie réciproquement? J.-J. Rousseau a dit quelque part: « Nos sentiments dépendent de nos idées. » Cela est vrai *à sa date*; nous le verrons: mais les sentiments n'obéiraient pas à des idées tout abstraites et en quelque sorte artificielles, si préalablement un sentiment intérieur n'eût commandé cette obéissance. Au reste, que nous dit cette philosophie qui se recommence toujours, qui ne s'achève jamais, qui ne s'assied nulle part, qui varie avec les siècles, avec les caractères, avec les institutions, sinon qu'au lieu d'être une création de l'intelligence agissant avec une souveraine spontanéité sur les éléments que lui fournit une matière neutre, elle n'est autre chose que la succession variée des évolutions de l'âme, fatiguant sa propre substance à force d'attitudes diverses? en d'autres termes, que l'état moral est *la réalité*, dont l'action énergique suscite dans la nuit des mystères métaphysiques un rêve qui s'appelle philosophie; rêve, je l'avoue, plein de signification et d'importance, et l'un des phénomènes les plus graves que présente la nature humaine?

Dira-t-on que c'est là nier la philosophie? Oui, si c'est la nier que de reconnaître que le point de départ de toute théorie de métaphysique ou d'ontologie est enfoncé dans d'impénétrables ténèbres; qu'à l'endroit de ces ténèbres et à la place du nœud qu'elles recouvrent, nous mettons forcément notre *moi*; et que toute phi-

philosophie est subjective, à prendre ce mot dans sa plus vaste signification. Si nous nions la philosophie, l'éclectisme, tout en se piquant d'être une philosophie, l'a niée avant nous ; c'est bien à cette valeur négative que le réduisent, en Allemagne, les partisans des différents systèmes en vigueur ; et, en effet, au rapport de ses plus habiles professeurs, qu'est-il que le relevé de tout ce qu'il y a de croyances populaires, ou, pour mieux dire, humaines, au fond ou à la base de tous les systèmes, la statistique des vérités d'intuition ou de sentiment que l'humanité, en tout temps, a tenues pour constantes, et enfin l'histoire générale de l'esprit humain et non une de ses créations ?

La puissance et la rigueur de dialectique déployées dans l'exposition de quelques-uns des systèmes philosophiques, ne doivent pas nous faire illusion. La dialectique n'est pas la raison ; elle est à la raison ce que l'archet est à la lyre. Elle n'est pas plus au service de la vérité que de l'erreur, et même de la folie. P. M. 4.

Un objet quelconque ne peut être traité scientifiquement qu'autant que le but préconnu des recherches n'est pas trop directement marqué par la volonté ; en d'autres termes, qu'autant qu'une impulsion intérieure ne pousse pas décidément vers un but plutôt que vers un autre. Même dans les études qui n'ont essentiellement aucune connexion avec les intérêts et les passions humaines, ce pur caractère scientifique est difficile à atteindre ; dans les sciences morales et religieuses, il est sans cesse compromis, et ne se sauve que rarement tout entier. L. 18^e. II, 334.

Le cœur ne pense point ; mais en bien des cas il détermine le point de vue d'où nous pensons. Un sentiment élevé est comme une haute montagne d'où l'on embrasse un plus vaste horizon. Et combien de grandes pensées ne sont que de grands sentiments dont l'esprit se rend compte ! Combien de talents ont été dilatés par le sentiment, combien d'esprits éveillés par une affection vive !

I, 308.

Il est des animaux que la nature a pourvus de pinces redoutables, et qui, lorsqu'ils en ont fait usage pour saisir un objet, sont hors d'état de lâcher prise ; il l'essaient vainement, et à mesure qu'ils s'efforcent de lâcher, ils serrent, ils percent et transpercent.

Est-ce force? non, c'est faiblesse. Telle est la volonté séparée de la vérité, la volonté qui n'est que volonté. On dirait d'une force ; mais c'est une pure illusion de nos sens, et les effets nous donnent le change sur la cause. Si l'on veut absolument que ce soit une force, il faut ajouter que c'est une force brutale. S. XIV, 74.

Il y a un abîme entre la faculté de juger et celle de vouloir, entre l'intelligence et la volonté. Lorsqu'elles sont unies, ce n'est point par affinité d'essence, ce n'est point par leur fait propre ; c'est par un intermédiaire, un intercesseur, pour ainsi dire, qui recommande au cœur la cause de l'intelligence. La conviction de l'esprit n'entraîne point une détermination correspondante de la volonté. Si l'on obéit à un raisonnement, ce n'est qu'autant qu'on a dans le cœur l'impulsion d'obéir à sa conviction, ou que le raisonnement a mis en évidence des faits propres à émouvoir la volonté. Il y a plus, il n'est pas toujours possible que nos raisonnements soient compris, bien loin qu'ils puissent toujours être suivis. En matière de morale, il arrive souvent que les déductions les plus claires ne sont pas comprises, parce qu'elles ne correspondent pas à un sentiment du cœur. Dans ce cas, les conseils les plus raisonnables sont perdus. Comment seriez-vous compris lorsque vous en appelez à un mobile qui n'existe pas chez celui à qui vous vous adressez ? F. 121.

L'homme n'est déterminé en dernier résultat que par des affections. Pour maîtriser une passion, il en faut faire naître une autre ; une affection n'est détruite que par une autre affection. Mais les affections ne peuvent être provoquées que par des faits : je dis par des faits qui fassent vibrer l'une des deux cordes de toute âme humaine, l'égoïsme ou l'amour. 122.

— N'attendons pas l'amour de la vérité d'une âme étrangère à tous les amours : acceptons les charges de notre nature avec ses bénéfices. Croyons qu'un haut degré de candeur est compatible avec des affections vives et des convictions du cœur, et même qu'elle les suppose. Un homme de science et de probité, l'illustre Schleiermacher, a déclaré « que l'exégèse, traitée sans un véritable intérêt théologique et chrétien, est aussi vaine qu'elle le serait sans l'esprit et l'art philologiques. » L. 19°. III, 385.

A part quelques affections naturelles qu'on porte dans le sang, à part surtout les affections des sens et de l'égoïsme, quel est celui de nos sentiments qui est bien à nous, qui est bien nous-mêmes ? Je connais un homme qui, à force de s'occuper, en artiste, de combinaisons d'idées et de combinaisons de mots, en est venu au point d'être rarement sûr du sentiment qu'il éprouve ; de se demander si c'est autre chose qu'un air qui s'exécute en lui comme par la manivelle d'une serinette ; de gémir en ne retrouvant plus certains astres dans ses cieux ; de se féliciter lorsqu'il se sent à l'improviste le cœur surpris d'une émotion bien authentique de pitié, de sympathie, d'indignation ; et de se réjouir d'une de ces découvertes comme la femme de l'Évangile de sa dragme retrouvée.

S. v, 34.

Tout ce qui s'empare de l'âme s'empare aussi de l'esprit. A chaque sentiment correspond une idée. Aussi est-ce un fait généralement observé que tout intérêt qui nous remue profondément crée ou plutôt réveille des forces intellectuelles dont nous n'avions pas la conscience. Helvétius n'est pas parti d'un principe faux en proposant de cultiver l'esprit par les passions. Il est certain qu'aussi longtemps qu'un homme n'a pas été travaillé par une affection, on ne sait pas encore de quoi son intelligence est capable.

E. F. 132.

L'habitude de nous livrer à nos goûts sensuels, la recherche exclusive des jouissances matérielles nous énerve et nous abrutit ; c'est une abstraction aussi, et la plus funeste de toutes ; mais ne sera-t-il pas permis de dire que l'abstraction qui fait taire les préoccupations de l'âme au profit de celles de l'esprit, énerve aussi à sa manière, et, dans un sens, nous abrutit. L'homme tout matière est méprisable, l'homme tout esprit est effrayant.

Quant la liberté prétend être plus qu'un moyen, tout est perdu en politique ; quand l'art devient son propre but, tout est perdu en littérature : en morale pareillement quand la pensée ne veut reconnaître la vie morale ni pour son point de départ, ni pour son terme. La doctrine de l'idée pour l'idée est plus fausse, s'il est possible, que celle de l'art pour l'art.

Il faut être préoccupé. La force d'un individu et d'un peuple n'est pas d'être dépréoccupé, mais d'être préoccupé.

L. 19^e. I, 127.

Individu ou peuple, on n'est jamais grand que par là. Ou par de grandes pensées? direz-vous. Oui, mais rappelez-vous que «les grandes pensées viennent du cœur.» Il reste, d'ailleurs, à prouver que l'abstraction épure l'âme à proportion qu'elle fait autour de l'esprit un vide parfait; il reste à prouver que ces spéculatifs, si dépréoccupés des intérêts moraux, sont dépréoccupés également de tout le reste, et qu'il ne reste dans leur âme aucune place pour les passions basses. 128.

Je ne saurais faire de la *Voraussetzungslosigkeit*, ou, si l'on veut, de l'objectivisme outré, un trait fondamental et ineffaçable du caractère de l'Allemagne. Mais elle a violemment dérivé dans ce sens, et cette tendance lui a porté préjudice. Je n'en connais pas de manifestation plus significative que l'excessive admiration que Goethe a excitée; précisément à titre de génie indifférentiste ou objectif, et l'emportement avec lequel, dans un temps, on a renversé Schiller aux pieds de cette idole. Je ne puis souffrir qu'on aime tant celui qui n'a rien aimé ni rien haï, et qu'on veuille reconnaître le sceau du génie dans le scepticisme et l'impassibilité. Il y a une contradiction plus que bizarre à s'enthousiasmer pour l'absence même de l'enthousiasme. Aristote s'étonnait qu'on pût parler d'aimer Jupiter, et je m'étonne à mon tour qu'on puisse aimer ce Jupiter de la pensée et de l'art. 129.

Pour que la science eût toute sa pureté de science, l'Allemagne l'a trop séparée de la vie; elle a trop sévèrement, dans le savant, isolé le savant de l'homme. Elle a trop exclu du labeur scientifique le cœur, les intérêts, la conscience. L'intelligence en refusant leur concours, s'est privée de ses aides les plus légitimes et les plus indispensables; elle a écarté comme à plaisir quelques-uns des éléments les plus essentiels à la solution de ses problèmes. Jamais la science ne sera cultivée en France avec cette sévérité; le caractère national y répugne invinciblement; c'est plutôt l'autre excès qu'on peut craindre; le savant français ne s'abstrait pas à ce point de l'humanité, de la vie et de lui-même. Le

plus savant parmi les savants reste homme néanmoins, et plus qu'il ne voudrait. Ce stoïcisme de la science allemande, ce désintéressement fabuleux et souvent extravagant de la spéculation n'est pas à notre portée ; et sous ce rapport nous sommes plus que l'Allemand dans les conditions du vrai, dans les matières où la vie a ses données à fournir. C'est la vie plutôt que la pensée qui nous rend incrédules ; la pensée ne vient qu'en seconde ligne, et jamais seule ; ailleurs c'est l'inverse. Et si un jour les réalités, si l'expérience, nous poussent vers l'Évangile, ce n'est pas la spéculation qui nous retiendra. Q. 286.

Plus la science a été désintéressée et plus elle a servi l'humanité. Cherchez la vérité pour la vérité même et toutes choses vous seront données par-dessus. R. x, 200.

La raison, dans chaque homme, est plus ou moins chargée, sur tel ou tel point, d'une espèce de concrétion que les passions y ont amassée ; sous cette concrétion, l'instrument de la vérité se retrouve sain et entier ; mais avant d'être dégagé de la substance étrangère qui l'environne, il ne saurait être d'aucun usage sûr. En fait de croyance, une certaine uniformité n'est demeurée que sur les vérités dont chacun s'accommode ; sur les autres, il n'en est pas ainsi ; la passion, la corruption font tout croire ou tout nier ; et l'un et l'autre avec une sorte de bonne foi. S. iv, 395.

La philosophie d'aucun siècle n'est fille d'elle-même ; les systèmes naissent des mœurs, et la direction des intelligences s'explique par l'état de la société. Le scepticisme de spéculation serait moins inquiétant s'il n'était précédé et produit par le scepticisme moral ; les sentiments reçoivent, à un certain point, l'influence des idées, mais celles-ci subissent de la part des sentiments une influence bien plus directe et plus énergique ; l'homme moral détermine impérieusement l'homme intellectuel : l'homme intellectuel a bien moins de prise sur l'homme moral ; aussi lorsqu'il est question de reconstituer les doctrines morales, bien qu'alors les bons offices d'une saine philosophie doivent être acceptés avec reconnaissance, le secours qu'on peut en attendre serait bien insuffisant si quelque puissance plus vivante, plus liée avec le cœur de l'homme, n'intervenait encore pour relever et reconstruire l'édifice ruiné des croyances morales. L. 19^e. II, 283.

L'intelligence, n'ayant à faire qu'avec des idées, choses abstraites et insensibles, n'a point de charité à exercer. La charité, dans cette application, serait un suicide. L'intelligence, qui vit de vérité, ne peut se refuser cette nourriture sans mourir; et au profit de qui mourrait-elle, je vous prie? C'est l'*homme* qui est tenu à la charité; c'est lui qui, en attaquant l'erreur, doit ménager les errants.

S. v, 404.

La passion est plus propre que le raisonnement à trancher les grandes questions.

H. 256.

On a beau faire, on n'échappe point entièrement à sa nature, et l'on n'a jamais purement et simplement la philosophie de sa pensée; on a plus ou moins celle de son caractère, et l'on a toujours un caractère: l'absence de toute préoccupation serait encore un caractère, et peut-être le pire de tous.

S. x, 205.

L'idolâtrie moderne a élevé deux autels vers lesquels s'empresse une foule d'adorateurs; un de ces autels est celui de la matière, l'autre celui de l'intelligence. Sur l'un comme sur l'autre on offre des victimes humaines, car tous les cultes idolâtres sont des cultes meurtriers. L'adoration de l'esprit a sa barbarie comme l'adoration de la matière. L'homme d'esprit trouve son compte à ne rien épargner. Celui qui méprise le plus passe pour avoir plus de sagacité. On a pu dire que le cœur a souvent de l'esprit, mais l'esprit n'a point de cœur. Dans les voluptés effrénées de l'esprit, comme dans les voluptés effrénées des sens, le cœur se dessèche, l'homme devient cruel. Il faut tout dire: il devient même stupide. Il y a tant de choses dont on ne peut juger qu'avec le cœur, que, le cœur venant à manquer, il faut de toute nécessité que la raison déraisonne. Pour connaître à quel degré le cœur rend intelligent, à quel degré aussi le culte de l'esprit abaisse l'intelligence, placez vis-à-vis d'un cas de conscience un homme d'esprit et un homme de piété. « Ta loi, ô mon Dieu, donne la sagesse aux plus simples; l'a-t-on regardée, on en est illuminé! » Et c'est pourquoi, dans nos jours, l'ivresse des triomphes intellectuels me fait presque autant de peur que l'entraînement si général vers les jouissances matérielles.

E. E. 289.

Le raisonnement n'est puissant dans la vie que par la vie elle-

même ; il détermine moins qu'il n'est déterminé ; de longues discussions peuvent ne rien terminer ; la conclusion appartient à une autorité moins abstraite. C'est peu de chose, en certaines matières, que d'*avoir raison*, si l'on n'a *la raison* du temps et des choses. Les deux logiques, des idées et des faits, également fières, également impérieuses, courent sur deux lignes parallèles, en se moquant l'une de l'autre. En choses morales, l'état moral décide de tout. L. 19^e. III, 396.

L'esprit qui raisonne et conclut n'est rien sans l'âme qui devine. Ses révélations sont les données sur lesquelles la raison opère. Comment comprendre le citoyen à moins d'être citoyen, le croyant si l'on ne croit à rien, l'homme, en un mot, si l'on n'est homme ?

L'histoire des hommes est l'histoire d'âmes humaines ; or, l'âme seule peut comprendre l'âme. On ne peut donc se représenter l'historien comme une intelligence impassible : l'historien doit être un homme tout entier. Et l'on se tromperait même en croyant que l'amour abstrait de la vérité peut lui tenir lieu de tous les autres sentiments humains. L'amour de la vérité ne saurait exister dans l'homme à l'exclusion ni en l'absence des autres sentiments humains. Celui qui a cette passion en a nécessairement d'autres. La moralité humaine n'est pas la combinaison fortuite d'éléments indépendants ; toutes les vertus tiennent à un principe et ne sont à leur racine qu'une même vertu. Mais il y a plus : l'amour de la vérité est, de tous ces éléments, celui qui peut le moins se concevoir isolé. Il suppose la préexistence de beaucoup d'autres. Il est comme le dernier résultat, l'émanation la plus pure, le parfum le plus exquis d'une âme qui n'a pas fait entre les vertus un choix arbitraire, mais qui les embrasse toutes, sinon dans un égal amour, du moins dans un égal hommage, d'une âme qui aime *la vertu*. L'amour de la vérité n'est pas, en principe, autre chose que l'amour de la vertu, de même que l'amour de la vertu n'est autre chose que l'amour de la vérité pratique. Il faut donc à côté, ou plutôt à la base de l'amour de la vérité, supposer d'autres affections, des affections pures sans doute, mais humaines en tout cas. 382.

L'amour est peut-être le plus fécond principe de la connaissance ; ce qu'il en suppose de préalable est peu de chose peut-être auprès de ce qu'il en produit ; il a, je l'avoue, ses excès, ses illusions, ses dangers ; mais il donne plus qu'il n'enlève à la vérité de l'histoire.

S. VII, 305.

§ III. — PENSÉES DIVERSES.

L'expérience n'est pas seulement un fait, c'est une action. Ce sont les faits de notre vie éclairés par la réflexion, ou, si vous l'aimez mieux, c'est la réflexion se joignant aux faits pour leur donner leur signification et leur attacher leurs conséquences. On n'a beaucoup expérimenté que quand on a beaucoup réfléchi. N. E. 278.

La pédanterie n'est qu'une frivolité grave. H. 395.

C'est à ceux qui ne savent point se rendre compte d'eux-mêmes, qu'il faut demander compte de la nature de tous. C'est ceux qui savent à peine parler qu'il faut interroger. Moins ils ont *appris*, plus ils *savent*, et leurs ténèbres mêmes vous seront une lumière.

S. v, 34.

L'individu peut s'abstraire, se scinder, une moitié de lui-même ignorer l'autre : un siècle est essentiellement et toujours concret. Le genre humain est le vrai homme, l'homme complet, le type de soi-même. La psychologie n'a point de base plus sûre que l'étude du genre humain pris en masse, ou considéré de siècle en siècle. Or, le genre humain est plus conséquent que les individus. Telles sont ses mœurs, telle est sa morale ; telle est sa morale, telle est aussi sa philosophie.

P. M. 13.

La distinction que fait Duclos : « Il y a une grande différence entre la connaissance de l'homme et la connaissance des hommes, » est suivie de ces mots : « Pour connaître l'homme, il suffit de s'étudier soi-même ; pour connaître les hommes, il faut les pratiquer. » Je n'admets ni la première de ces propositions, ni la seconde. Je crois qu'au fond ces deux connaissances ne sont pas si distinctes. L'une est nécessaire à l'autre, l'une complète l'autre ; et je ne puis mieux appuyer ce que je dis ici qu'en rappelant cette maxime de Vauvenargues : « Nous découvrons en nous-mêmes

mes ce que les autres nous cachent, et nous reconnaissons dans les autres ce que nous nous cachons nous-mêmes.» L. 18^e. II, 175.

L'homme, au fond, reste un être sérieux ; quiconque lui parle sous une forme sérieuse a une chance de plus d'être écouté. Cette remarque s'applique surtout aux classes laborieuses, chez lesquelles se laissent mieux distinguer les caractères primitifs de l'humanité. Le peuple, quand on rit avec lui, croit qu'on se moque de lui. Les masses sont sérieuses. 327.

Il y a des gens qui, dans une disposition nouvelle, oublient parfaitement ce qu'ils ont dit et même ce qu'ils ont fait avant de s'y trouver. L'idée qu'ils n'ont plus, ils ne l'ont jamais eue. S. IX, 379.

Il est bien égal d'ensevelir son âme sous un cep de vigne, ou sous une motte de gazon, ou sous un in-folio savant, ou sous le grand-livre d'un comptoir.

L'âme peut s'endormir au bruit des affaires, comme on s'endort au *tic-tac* d'un moulin.

En étudiant les phénomènes de l'existence intérieure, on est presque tenté d'admettre dans l'homme deux âmes concentriques, dont la plus extérieure n'est que la contre-épreuve ou le reflet de l'autre ; âme superficielle qui reste étrangère à l'obligation, à l'obéissance et à la volonté, mais qui conçoit toutes ces choses, qui reçoit les confidences de la vraie âme, en possède le secret, en parle le langage, et, à la faveur de cette intime intelligence, se donne et se prend pour une âme, bien qu'elle ne soit que la lueur de l'âme dans l'entendement. Quelle que soit la nature de cette faculté et le secret de ses relations avec la vie, nous ne voyons point en elle le siège de la vérité religieuse, puisque, capable de l'admirer et de la dépeindre, elle n'est point en état de l'expérimenter et de la réaliser. D. 390.

Aucune place ne peut rester vacante dans l'âme ; et le trône qu'un ange n'a pas occupé, un démon, soyez-en sûrs, viendra s'y asseoir. N. E. 40-41.

Pour être, non pas fin et subtil, mais seulement vrai, il faut avoir, intérieurement du moins, beaucoup distingué, beaucoup analysé. H. 562.

Je crois qu'il faut écouter ceux qui parlent de ce qu'ils aiment,

et les écouter même avec un intérêt particulier. L. 19^e. III, 385.

On peut avoir tous les courages et n'avoir pas celui de l'esprit !

P. M. 169.

Rien ne dure, dans l'âme, de ce qui n'a pas pour soutien intérieur l'idée. Rien ne dure de ce qui est purement passif. *Nil citius arescit lacryma.*

H. 256.

Qu'on soit dans les nuages ou qu'on soit au-dessus, on échappe aux regards du vulgaire ; et vous avez beau nager dans l'azur et dans la lumière, ceux qui ne vous voient plus disent que le brouillard vous enveloppe.

U. XVI.

A la plupart des esprits, il faut la distance et l'écho ; nous ne pouvons nous figurer que ce que nous manions librement soit extraordinaire, et si l'on venait nous dénoncer comme grand homme celui que nous pouvons tous les jours coudoyer dans la rue ou rencontrer à la promenade, nous dirions en nous récriant : « Y pensez-vous bien ? N'est-ce pas un tel ? Comment un homme que nous connaissons si bien pourrait-il être un grand homme ? »

S. XI, 110.

Malheur à qui a plus d'esprit qu'il n'en peut porter ! Or, le savoir aide à porter l'esprit.

I.

Combien d'hommes très-pervers qui ne font d'autre mal que celui qu'ils font faire !

Ce qu'il y a eu, dans la vie d'un homme, de plus important et de plus digne de mémoire, n'a souvent toute sa beauté qu'à l'état de pieux et d'intime souvenir ; et, dans ce genre du moins, le bien de quelques-uns ne peut guère, sans s'altérer, devenir le bien de tous.

U. XXIX.

En général, la modération ne fait pas trop fortune dans ce monde. La Rochefoucault en a fait l'apanage du faible. Mais la modération est de deux sortes : elle est négative, elle est positive. A une époque de torpeur, la force, la passion, une teinte même d'exaltation, sont un signe de puissance et d'individualité. Mais, dans une période d'excès, de parti, de violence, la modération est une vertu, qui ne peut être conservée que par une âme forte.

F. 153.

Il y a dans le cœur des plis secrets, auxquels il ne souffre pas

qu'un autre que lui touche pour les déployer. C'est à cause de cela que la psychologie systématique et savante restera toujours, pour les découvertes, en arrière d'une âme qui, douée de beaucoup de vie intérieure, involontairement se réfléchit sans cesse elle-même. S. III, 268.

L'esprit français a du goût, du mouvement, de l'entrain, peu de spiritualité sérieuse. F. 104.

Le génie français, naturellement impatient, et toujours pressé de conclure, se lasse quelquefois de l'investigation, et se permet sur le chemin de l'abstraction des incursions prématurées. Les rênes du raisonnement tombent parfois encore des mains fatiguées de la critique, et de temps en temps on peut craindre que le génie historique, nouvel Anthée, ne se laisse soulever du terrain des faits qu'il a sans cesse besoin de toucher, et ne perde l'haleine et la vie dans les redoutables étreintes de l'Hercule de la spéculation. Et ce qu'il y a de fâcheux dans la tendance actuelle de la spéculation, c'est qu'elle connive, sans en avoir peut-être le dessein ni la conscience, aux progrès funestes de l'indifférentisme moral. Sous les auspices de l'histoire, le fatalisme des idées devient de proche en proche la doctrine de tous les esprits.

L. 19^e. III, 298.

Les idées générales, c'est la liberté même dans le domaine de la pensée, c'est la pensée prise au sérieux et dans toute sa portée : sans cette métaphysique si décriée, on n'arrive au fond de rien, on n'a la raison de rien. I, 4.

Un sentiment public, je dis même seulement un sentiment sincère, est toujours respectable. E. 32.

Dans la philosophie, dans la littérature, on rencontre des hommes systématiques. Ils peuvent l'être de deux manières : les uns embrassent leur cercle d'idées avec une largeur qui leur laisse comprendre celles d'autrui ; les autres s'attachent exclusivement à leurs idées propres, mais leur exclusisme est d'accord avec soi-même. Toujours une unité domine. Mais de tout temps les hommes d'action furent tissus de contrastes, et loin de les affaiblir, ces contrastes ont été une condition de leur force. La puissance d'un génie scientifique, synthétique, bienveillant, paisible, est

bien plus bienfaisante et plus profonde ; mais elle n'agit qu'à distance : la force prochaine a été exercée par des hommes à qui l'harmonie intérieure manquait. L. 18^e. II, 118.

Il peut y avoir beaucoup de frivolité dans l'abstraction ; la frivolité, pour être triste ou pesante, n'en est pas plus sérieuse ; et une métaphysique creuse est une admirable enveloppe des pensées triviales et des sentiments vulgaires. L. 19^e. I, 128.

Toutes les idées simples ne sont pas grandes, mais on peut dire que toutes les idées grandes se distinguent par leur simplicité. I.

Que de gens se croient savants et éclairés lorsqu'on les a mis en état de nier ! F. 302.

CHAPITRE III.

Histoire de la philosophie.

§ I. — PHILOSOPHIE THÉORIQUE.

Systèmes de philosophie et leur valeur. — Rationalisme. — Christianisme et stoïcisme, son principe. — Déisme. — Manichéisme, panthéisme, athéisme ; — scepticisme, éclectisme.

Considérée par rapport à la morale et comme moyen de diriger la vie, la valeur directe de la science est à peu près nulle. En fait de devoir, on n'apprendra rien des systèmes. La philosophie, dont on a dit tant de bien et tant de mal, a rendu à l'humanité de grands services indirects, mais jusqu'ici elle lui a prêté peu de secours directs. Par elle on a vainement tenté de façonner une religion, de recomposer l'humanité ; elle s'est montrée inhabile à donner un sentiment de paix ou une étincelle de joie. 95.

La vérité, comme nous ne l'avons pas inventée, est moins à nous, et nous y tenons moins ; mais nous tenons à nos systèmes, parce qu'ils sont notre œuvre. I.

— Je m'imagine que les incrédules logiciens doivent trouver les rationalistes médiocrement philosophes. D. XIII.

Le rationalisme, qui ne peut tuer une société formée, est mortel pour une société naissante ; c'est d'amour et non d'orgueil que le monde doit se pourvoir à l'approche des grandes douleurs qui se préparent. L. 19^e. III, 309.

D'innombrables nuances s'échelonnent entre la pleine incrédu-
lité qui repousse Dieu et l'adoption de la pure vérité évangélique. Nous rassemblons tout cela sous le nom de *rationalisme* ; un degré de foi chrétienne s'y mêle encore en proportion diverse et ne cesse qu'au déisme ; et, du déisme à l'athéisme, la distance est grande encore, au moins pour le cœur. C'est du cœur qu'il faut partir dans le jugement qu'on porte sur les hommes, fort différent de celui que les doctrines méritent. F. 246.

Le rationalisme, non pas dans le sens théologique, mais dans le sens général du mot, a créé l'*Emile* de Rousseau. J'entends par là l'abus de la raison en toutes choses. Le rationalisme, dont la fonction légitime serait de rendre raison des faits, les méconnaît, les dénature, les isole, les distribue autrement que la nature. L. 18^e. II, 295.

— Le stoïcisme est cette doctrine haute et sévère, dont le propre est de considérer le devoir et la vertu comme unique mobile de l'homme, et de ne faire entrer en ligne de compte ni le plaisir, ni la douleur. Il poursuit son but sans dévier ni à droite ni à gauche, et tient les difficultés et les périls pour nuls et non avenue. Jusqu'à un certain point, ceci est vrai ; l'obéissance absolue à la règle du devoir est belle en soi. Ce serait la moitié du christianisme, si le christianisme était susceptible de se fractionner. Mais ce n'est pas à Dieu que se rend cette obéissance ; elle n'est, au fond, que l'obéissance envers soi-même. Dans ce système, l'homme devient en quelque sorte son propre Dieu. L'humilité en est bannie ; le stoïcisme commande à l'homme ce qu'il doit faire, mais il ne lui indique ni ce qui lui manque, ni le moyen d'y suppléer. En lui laissant ignorer sa faiblesse, il dépouille l'homme du secours qu'il eût trouvé en Dieu. Les vrais stoïciens l'ont été par tempérament. C'étaient des âmes fortes qui, sous plusieurs rap-

ports, ont pu arriver très-haut, mais qui cependant avaient des faiblesses qu'elles ignoraient ou qu'elles caressaient, et dont les vertus furent contre-pesées par l'orgueil. « Il renfle l'âme et ne la nourrit pas, » a dit Voltaire du stoïcisme.

Si le christianisme n'existait pas, les stoïques fourniraient quelques beaux échantillons de l'espèce humaine ; mais combien leur doctrine laisserait-elle de malheureux de plus ? Pour tout secours dans leurs faiblesses, pour toute consolation dans leurs peines, ceux-ci n'entendraient qu'une voix inflexible leur criant sans cesse : Avance, avance ! — Mais je suis infirme, blessé, paralysé. — N'importe, avance ! *Tu le dois !* — C'est le mobile unique offert par le stoïcisme. Le christianisme aussi nous dit d'avancer, mais il tend la main à celui qui se traîne, il soulève celui qui ne peut marcher ; lui seul termine et rejoint ce cercle toujours entr'ouvert que nulle doctrine humaine n'est capable d'embrasser. 1, 323.

Le stoïcisme, qui ne veut que le devoir pour objet et que le devoir pour motif, poursuit toujours involontairement un autre but ; il rend témoignage de ce besoin inhérent à l'âme humaine qui l'oblige à chercher hors d'elle-même, sinon son appui, du moins sa récompense. L'aigle, sans le savoir, couve les œufs du paon ; le stoïcisme couve l'orgueil, je ne dis pas l'orgueil de l'individu, mais celui de l'espèce. S. v, 354, et E. F. 211.

Le stoïcisme, c'est l'homme qui, pour avoir un dieu, se fait dieu lui-même. Le stoïcien, à la vérité, parle quelquefois des dieux, mais dans un sens sur lequel il ne faut pas se tromper. Ils sont un autre nom de son idéal, non la règle ni la raison première de sa volonté. Le stoïcien a conçu la vertu sous la notion de la force, non sous celle de l'obéissance. Elle ne se présente pas à lui sous l'aspect du devoir, mais sous celui de la dignité, soit personnelle, soit collective. Sans doute que, dans le lointain, le sentiment obscur du devoir se décèle comme la source de cette notion de la vertu ; mais le stoïcien se cache à lui-même cette origine ; et si, dans cette religion de l'orgueil, le mot de *devoir* se prononce encore, c'est d'un devoir envers soi-même qu'il est question, et le respect envers soi-même est le motif et la substance de tout bien. Il y a dans cette religion les apparences d'une hos-

tilité permanente, d'une guerre à mort contre la volonté, mais seulement les apparences ; car, s'obéir à soi-même, ce n'est pas obéir, et des devoirs dont on est le premier et le dernier terme ne sont pas des devoirs.

Quelle que soit la valeur rationnelle et morale du stoïcisme, il a ses hommes, et, dans chacun d'eux, son domaine et son temps. Il est moins un système et une foi que le tempérament de quelques âmes fortes ; et dans ces âmes il ne s'applique pas à tout, comme fait l'amour ; il ne cultive qu'une partie du champ de l'âme ; il est ordinairement obligé de se faire dur pour être fort ; et surtout, viennent des moments inattendus, il apprend enfin à se mesurer ; après avoir brisé des rochers, il se brise contre un grain de sable ; il n'avait pas recouvert uniformément et également l'âme entière ; sa cuirasse d'airain, son *æs triplex*, fait toujours défaut quelque part ; il se donne de terribles démentis ; il ne plie pas peut-être, mais il rompt ; il ne se courbe jamais, mais il tombe, et ses chutes sont d'autant plus éclatantes qu'il tombe de plus haut ; car le stoïcisme n'est que la forme la plus spirituelle de l'orgueil : « et l'orgueil, dit l'éternelle sagesse, marche devant l'écrasement. »

On peut dire toutes ces choses sans mépris, sans mésestime, et même en s'humiliant devant le stoïcisme. Le croyant, qui se sent *porté*, peut admirer ceux qui essaient de se porter eux-mêmes ; mais il les admire avec effroi, avec compassion ; car il connaît leur danger, et il sait, en tout cas, que l'homme, si tendrement enseigné à dire : « Ta volonté soit faite ! » n'a point été invité à se le dire à soi-même. S'il y a un Dieu, c'est à lui que doit aller cette invocation, pleinement, absolument et sans réserve. P. M. 32.

— L'homme simple est tour à tour déiste et panthéiste, fataliste et religieux dans la pratique, le tout sous la profession vague, mais constante, d'une foi quelconque, traditionnelle ou imposée. Le mal du savant tourmente aussi la multitude, mais plus sourdement, mais sans formule et sans nom ; et, de même que le savant dans l'intérêt de la pensée, elle, dans l'intérêt de la vie, a besoin d'être éclairée et d'être guérie. xvii.

L'immense majorité des hommes ne peut avoir de la vie reli-

gieuse que sous la forme du christianisme positif. Un homme qui ferait exception à cette règle, et qui sentirait en lui un fervent besoin de religion pour lui et pour le monde, exercerait en vain dans cette direction (du déisme) l'énergie de sa volonté et la puissance de sa parole ; il resterait éternellement docteur sans école, et capitaine sans soldats. Q. 263.

Jamais le monde ne passera au déisme. Ou le monde deviendra chrétien, ou il deviendra quelque chose qu'il me répugne d'exprimer. L. 18^e. II, 327.

Le déisme de nos jours est plus ou moins coloré de christianisme ; c'est pourquoi il ne va pas nécessairement, comme celui de l'antiquité, se fondre et se dissoudre dans le fatalisme. Mais, quel qu'il puisse être, et à le prendre dans ses meilleurs exemplaires, avouons que la foi du déiste n'est qu'une opinion, une opinion très-vague, très-chancelante et qui, comme mobile d'action, ne vaut pas la foi des païens. Que le déisme ait au moins des fakirs qui, pour plaire à leur divinité, se fassent écraser sous les roues de son char, et nous avouerons que le déisme est une religion. D. 82.

D'après la signification du terme, maintenant admise, un déiste est un homme qui professe de croire à l'existence de Dieu, mais qui ne s'inquiète pas trop de le servir et de lui plaire ; un homme, en un mot, qui reconnaît l'être à un Dieu, mais sans l'adorer. F. 169.

L'instinct du panthéisme est partout ; et l'on s'étonnera moins de nous entendre parler ainsi quand nous aurons défini le panthéisme : l'idée du fatalisme combinée avec celle de l'ordre et de l'unité. Parmi plusieurs causes qui favorisent cette tendance, il faut compter les spectacles que nous donne le mouvement politique et social depuis un demi-siècle, la puissance toujours plus sensible et toujours plus vaste de ce qu'on appelle les idées ou l'esprit du temps, l'affaiblissement de la conscience, nécessité intérieure qui, appelée à résister aux nécessités extérieures et particulièrement au nombre, s'en est jugée incapable et abandonne la partie ; enfin, il faut le dire, un besoin d'organiser au plus vite le monde social, et l'impossibilité de lui donner pour centre un

Dieu personnel auquel on ne croit plus. Quand Dieu, duquel, bon gré mal gré, il faut que le nom reste, n'est plus une personne, comment parler encore de la personne humaine ? Si la doctrine panthéiste était hostile à l'*individualisme*, elle serait peu à craindre ; mais, au contraire, elle lui est favorable, et elle ne menace que l'*individualité*. Or, l'Église d'État n'est pas née, il est vrai, du panthéisme, et elle paraît plus vieille que lui dans nos sociétés ; mais il n'en est pas moins vrai, à quelque origine qu'on la rapporte, qu'elle coïncide avec le panthéisme, avec qui elle a en commun la négation implicite de l'individualité ; partout le panthéisme, s'il ne peut renverser la religion chrétienne, qui est dans un sens excellent la religion de l'individualité, veillera au maintien des Églises d'État ; cette idée d'État, sur laquelle se fonde toute la philosophie de cette institution, cette idée que nous avons combattue, n'est, après tout, et sauf la conséquence, qu'un fragment de panthéisme.

E. 410.

Ce que le panthéisme et l'humanitarisme ont de vrai (et qui peut leur nier leur portion de vérité ?) reste sans force, je dis plus, perd sa vérité, étant séparé de ses racines ; et, par ses racines, j'entends l'Évangile, qui, en reconnaissant l'humanité comme une réalité en soi, comme une unité, et en la recommandant comme telle à notre intérêt, considère encore plus un seul homme comme un monde complet que le monde entier comme un seul homme ; l'Évangile, qui, en remplissant et pénétrant tout de la *présence* de Dieu, nous défend et nous rend impossible de transformer tout en son *essence*. Le vrai de ces doctrines disparaît donc, et par conséquent ne leur prête aucun effet bienfaisant ; le faux demeure seul, et opère. Il opère comme négation du vrai, en extirpant de l'esprit humain les notions qui donnent à l'idée de Dieu sa vigueur, et à celle du devoir sa sanction. Il dissout peu à peu dans l'âme tout ce que ces idées y avaient de positif et d'utile. Il n'y laisse, si je puis ainsi dire, au lieu d'une substance solide, que des formes sans corps. Merveilleusement assorti à notre époque, il conspire secrètement avec ses tendances les plus décidées. Il relâche et délie, en prétendant l'élargir, le faisceau de nos convictions. Il fait évaporer le sentiment religieux, sous prétexte de

l'épurer, et la loi morale sous prétexte de l'ennoblir. S'il n'était qu'un simple théorème philosophique, sans rapport avec l'état de la société, il agirait peu sur les mœurs, mais, ainsi que dans les hautes marées de l'Océan, il y a conjonction ; un astre concourt avec l'autre ; et ce que la doctrine toute seule ne pourrait pas sur le siècle, elle le peut aidée par le siècle lui-même, et elle le fera infailliblement.

L. 19^e. II, 172.

Le manichéisme n'est que l'athéisme accentué, acéré, dérisoire ; le panthéisme n'est qu'un athéisme emphatique et solennel.

S. XI, 158.

Aujourd'hui, je l'avoue, on nie Arimane et Satan. Mais il faut affirmer l'un ou l'autre. Le panthéisme n'est pas un refuge contre cette nécessité ; il n'est qu'une variante du manichéisme. Le philosophe sérieux et conséquent ne croira pas à Dieu s'il ne croit pas à Satan.

191.

— Il y a, pour la plupart des esprits, dans la libre exploration des doctrines, un point où commence à régner le scepticisme et l'anxiété ; c'est celui où l'on a acquis trop de lumières pour se contenter d'un ancien préjugé, pas assez encore pour embrasser toute la vérité. Mais l'esprit qui s'est avancé dans la route d'un libre examen, ne recule plus ; il ne peut plus reprendre ses fers ni interrompre sa course ; et, après avoir franchi ce pénible défilé du Dante, où toute intelligence libre a passé, il se trouve avec délices dans cette plaine unie, fertile et vaste de la foi, où l'a conduit son courage.

L. C. 104.

Bien qu'on puisse arriver à un état où tout est lumière, il n'y a que des êtres disgraciés qui n'aient jamais douté.

T. 108.

Si Pascal a subi les angoisses du doute, je ne l'en crois pas moins grand pour cela. Au moins est-il certains sujets où l'on n'est bien convaincu qu'après avoir douté. Il en est comme de ces constructions dont un tremblement de terre a pu seul affermir l'assiette.

P. 320.

Les doutes d'un esprit sérieux nous paraissent plus édifiants que la certitude prématurée d'un esprit léger, ou l'imperturbable assurance d'un esprit étroit et sec dont rien n'a jamais troublé la dédaigneuse béatitude.

E. 151.

Admettre le doute autrement qu'en qualité de méthode pour arriver à la vérité, le présenter, l'inspirer comme s'il devait être l'état normal et définitif de l'intelligence humaine sur la terre, c'est méconnaître les conditions de cette intelligence. F. 302.

Le scepticisme est à l'esprit ce que l'irrésolution est au caractère, une sorte d'incapacité de conclure, un goût de temporisation indéfinie qui considère des arguments contradictoires sans en faire jamais la balance, une faiblesse, en un mot, ou une paresse de l'intelligence. P. 122.

Le scepticisme, qui semble au premier coup d'œil une maladie de l'esprit, est en réalité une maladie du cœur. F. 301.

Le scepticisme s'enfante ou dans la corruption de l'état politique, ou dans la dégradation de l'esprit philosophique. 22.

Une fois le doute entré dans le sanctuaire de l'âme, les idées morales ne tiennent pas ferme longtemps ; elles lâchent pied devant les impulsions flottantes de la sensibilité, et l'on arrive ainsi, au travers des jouissances délicates du cœur, des plaisirs les plus raffinés de l'esprit, à cette sphère dont le *moi* est le centre et le pivot, où la sensibilité confine au sensualisme, où le bien-être moral ne diffère qu'en degré du bien-être physique, en un mot, à l'épicurisme. Telle est la marche naturelle et presque nécessaire du scepticisme. 302.

Une nation dont la généralité se trouve atteinte du mal sceptique, sent se retirer d'elle la sève de vie, et si quelque crise salutaire ne la sort de cet état, elle n'a plus qu'à se dissoudre. 27.

Les doutes de l'esprit, quand le cœur d'ailleurs est convaincu, sont un nuage qu'on prend pour une muraille ; la main pourrait traverser le nuage, et prendre au delà le bien que l'on désire ; mais on croit que c'est un mur et l'on n'essaie pas. I.

De même que « je fuis un effronté qui prêche la pudeur, » je hais « à l'égal des portes de l'enfer » le pyrrhonisme qui dogmatise. La conclusion qu'il se permet, quelle qu'elle soit, est exorbitante, monstrueuse, car c'est une conclusion ; sa foi n'est, à le bien prendre, qu'un coup de désespoir, un accident, une catastrophe ; entre le pyrrhonisme et la foi, il y a tout un infini. C'est une étrange témérité que de commencer par briser tous les de-

grés de l'échelle par où l'on prétend se hisser au faite ; c'est une étrange insolence que de vouloir prouver quoi que ce soit après avoir anéanti tous les éléments de la preuve. P. 214.

Quand le scepticisme dogmatise, il se mord la queue. F. 26.

Si les louangeurs de l'humanité doivent faire pitié, quel sentiment croyez-vous que doivent inspirer ceux qui, de gaieté de cœur, avec une âpre volupté, en font la satire, et nous traînent, au bruit des sarcasmes et aux éclats d'un rire impie, aux funérailles de l'espérance ? De quel nom faut-il appeler ceux qui vous insultent sans nécessité de l'étalage d'une maladie sans remède et d'une infortune sans consolation ? Certes, si jamais l'influence du roi du mal dut paraître vraisemblable, c'est lorsque, versant la lumière sur les côtés les plus affligeants de la condition humaine, y ramenant sans cesse nos regards, y multipliant les découvertes, et enivrant notre orgueil du tableau de notre misère, il nous arrête à la limite qu'il nous est si important de franchir, et réprime la plus noble des curiosités par ce mot fatal, qui scella jadis la condamnation du juste : « Qu'est-ce que la vérité ? » D. 373.

On a dit que le doute est un doux oreiller pour une tête bien faite ; il ne l'est pas, nous le croyons, pour un cœur bien fait.

U. II.

Le même homme renferme souvent le sceptique obstiné et le fanatique aveugle et sourd. Ces croyances téméraires s'incorporent si bien à l'âme qu'elles ne s'en peuvent plus détacher ; c'est une préoccupation, une idée fixe, une folie sérieuse que rien ne déconcerte, que les objections indignent, que l'opposition renforce, que le temps durcit, à qui tout sert de preuve et de confirmation.

D. 398.

Le monde moderne présente à l'observateur un singulier mélange de scepticisme frivole et de dogmatisme banal. Nous disons *mélange* et non pas *conflit*, parce que ce dogmatisme a sa sphère, et ce scepticisme la sienne. On révoque en doute ce qu'il faudrait affirmer, on affirme ce dont il faudrait douter. Tandis que l'incertitude s'attache, pour les ronger, aux axiomes du sens commun, aux intuitions de la conscience, une certitude péremptoire, une effroyable certitude, aurait dit Fontenelle, consume comme le feu

les plus épais fourrés, les intrications les plus confuses des plus redoutables problèmes. Nous vivons entourés de mystères, les mystères sont à la base même de notre vie, les choses les plus communes, les plus élémentaires sont en même temps les plus prodigieuses : eh bien ! pas un doute sur ces sujets, pas une question, rien même qui puisse faire soupçonner qu'on a regardé, qu'on a réfléchi. C'est vers les points les plus lumineux que le doute accourt, que les questions se pressent. Un philosophe s'étonnait qu'on fût si peu étonné ; il n'avait qu'à tourner les yeux d'un autre côté, il se serait étonné qu'on s'étonnât tant. S. XI, 114.

— A nommer la chose par son nom, l'éclectisme n'est que la négation de la philosophie. 431.

L'éclectisme n'est vrai que comme instinct ; il est vain comme système, puisqu'il ne produit pas à nos regards l'idée centrale autour de laquelle doivent se grouper et vivre d'une vie commune tous les éléments épars de la philosophie de l'humanité.

P. M. XI.

§ II. — PHILOSOPHIE PRATIQUE.

Le mal, la matière, l'esprit. — Utilitarisme, pessimisme et optimisme. — EUDÉMONISME, bonheur et devoir.

Nous sommes las d'entendre parler de la force des doctrines chrétiennes, et jamais de leur mesure plus miraculeuse, s'il est possible, que leur force, et plus forte que cette force même. En dehors du christianisme, avant, après son apparition, les *saturnales* de l'ascétisme ont été presque aussi vulgaires que celle du matérialisme ; forcé de maudire quelque chose, et ne voulant pas se maudire lui-même, l'homme a maudit sa chair : diversion habile destinée à sauver précisément la victime que Dieu demande. Le christianisme eût pu à peine enchérir sur la rigueur de cet inutile suicide ; il n'en a pas eu, chose étonnante, un seul instant la pensée ; d'un premier pas, il s'est placé au centre du vrai, en s'établissant au centre de l'homme. De cette position, il embrasse tout du regard et domine tout. Le cœur soumis, tout est soumis,

et le cœur soumis est un cœur sage qui ne permet pas plus l'arbitraire du sacrifice que les complaisances charnelles. De maîtresse, la matière devient esclave ; mais l'homme ne songe plus à se venger sur elle de ses propres torts. Avec cette idée disparaît naturellement celle de l'expiation, l'homme n'expie rien : il aime, il obéit, il espère, il se met tout entier au service et à la merci de Dieu. L. 19^e. III, 227.

L'ascétisme absolu a enfanté dans la région du pur esprit, des crimes auprès desquels tous les crimes pâlissent. Là, le mal, si l'on peut dire ainsi, ne prend occasion de rien ; il ne relève que de lui-même. Ailleurs la nature sert de prétexte : ici le mal lui-même est quelquefois l'objet d'une effroyable convoitise. Et sans se pousser jusqu'à cet horrible excès, est-ce que la malice humaine a besoin de la connivence et des excitations de la chair dans les crimes, quelquefois atroces, qu'enfantent l'orgueil, l'ambition et le fanatisme ? Il faut donc bien le reconnaître : tout mal ne réside pas dans la matière. S. XI, 227.

Il y a des péchés qui ont si peu de rapport avec la chair qu'un esprit pur les pourrait commettre ; il y a des vices que leur spiritualité même exaspère jusqu'à la fureur : Qu'est-ce qui pèche, dites-le moi, dans cet homme qui n'accorde qu'à regret le strict nécessaire à la nature, qui semble mieux que les plus grands saints avoir crucifié la chair avec ses convoitises, qui paraît insensible au plaisir, et même à la douleur, et qui toutefois est si prompt à haïr, dont la vengeance est implacable, les ressentiments éternels, la parole venimeuse, le regard homicide ? Qu'est-ce qui pèche en lui si ce n'est l'âme, et l'âme toute seule ? Et les hommes les plus sensuels ne commettent-ils pas de ces péchés-là ? Et ces péchés n'ont-ils pas souvent pour effet de nous en épargner d'autres ? Quand la chair est occupée au mal, l'âme, sans doute est en état de péché ; mais quand l'âme est occupée au mal la chair n'est-elle pas souvent dans un état d'innocence actuelle ? Comment nier ces faits ? Et d'une autre part, comment les concilier avec l'opinion que tout péché réside dans la matière.

Vous risquez beaucoup à dire que c'est la matière qui pèche ; car la matière étant irresponsable, toute la part que vous lui don-

nez dans le péché est enlevée au domaine de la responsabilité. Et cette part pourrait bien vous sembler si grande, que celle de l'âme ne serait plus rien. La responsabilité de la matière n'est-elle pas l'argument favori des libertins ? Il y a donc, par un retour aussi étrange que juste, il y a du matérialisme dans ce spiritualisme effréné. La matière se venge de vos mépris en les acceptant. En prenant sur elle les iniquités de l'âme, elle s'en décharge ; elle emporte avec elle vos scrupules et s'enfuit comme le bouc du désert, où vous ne pourrez plus l'atteindre.

La matière, au sens absolu, est inerte ; elle ne peut pas plus pécher qu'elle ne peut faire le bien. Elle est indifférente. Tout au plus peut-on dire que, dans notre état de déchéance, elle est faible, c'est-à-dire trop pesante pour se prêter aux mouvements, trop lente pour suivre les élans de l'esprit, si l'on désigne par ce mot l'organe du vrai et du juste. Elle est un instrument qui ne peut rien sur lui-même, et qui devient mauvais ou bon selon l'action que l'âme ou le principe immatériel exerce sur lui. C'est ce principe qui la corrompt, c'est ce principe qui la fait peccante ; c'est l'âme qui pèche : *l'âme qui péchera*, dit l'Évangile, est celle qui mourra. Si l'âme ne péchait point, la matière ne pécherait jamais ; ou plutôt en effet elle ne pèche jamais. Elle sert d'instrument au péché comme elle pourrait servir d'instrument à la justice.

A moins d'effacer de la liste des péchés et de ranger parmi les actions indifférentes toutes les mauvaises actions où la matière n'a évidemment point de part, il faut convenir que l'âme peut pécher sans le concours du corps, et dès lors il faut abandonner la formule qui fait résider le mal dans la matière. 234.

St. Jean donne expressément trois racines à l'arbre du mal : la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, lequel est encore une convoitise ; et, dans ces trois convoitises, c'est l'âme qui veut, poursuit et fait le mal. 227.

L'unité du mal est constatée par l'unité de son nom. En lui assignant un seul nom, nous lui assignons un seul principe. Si le mal n'était pas *un* il ne serait pas le mal. Il est *un* comme le bien est *un* ; et personne ne contestera sans doute que si le bien n'est pas *un*, le bien n'est rien. Mais où trouverons-nous

cette unité dans le mal et cette unité dans le bien, sans laquelle la notion même du bien et du mal nous échappe et s'évanouit? Il faut remonter par delà les notions subordonnées, et ne pas s'arrêter dans les formes particulières du mal et du bien. Mais comment trouver un principe d'unité ailleurs que dans l'être qui est le principe même de l'unité, et hors de l'idée duquel l'idée même d'unité n'a point de base? Ecartez l'idée de Dieu, l'unité du bien se dissout, l'idée même du bien n'a plus de raison. Dans un être créé, le bien est nécessairement un rapport; car en dehors de l'Être absolu, tout est relatif. Le bien est donc un juste rapport entre la créature et le Créateur. Mais le bien, chez la créature morale, implique le grand et impénétrable mystère de la personnalité. L'humanité, ou plutôt en général la créature intelligente, est l'Ève de Dieu, avec cette immense différence, que Dieu n'a pas été passif comme Adam dans la production de cette Ève collective, mais actif, libre et souverain. Nous osons voir dans l'humanité l'Ève de Dieu, tirée de la substance de Dieu comme l'autre Ève le fut de la substance d'Adam, mais investie de spontanéité, de liberté, et seule dans l'universalité des choses, pouvant dire *moi*, comme Dieu dit *moi*; se distinguant à la fois et des choses et de Dieu; séparée pour pouvoir s'unir, et afin qu'au-dessus de l'unité involontaire et passive il y eût une unité volontaire, dont le vrai nom n'est plus unité, mais union, obéissance, amour.

La difficulté était de dire *moi* après Dieu sans être tenté de dire *moi* comme Dieu. La difficulté, pour l'être qui peut dire : *Je suis*, est de ne pas ajouter : *et il n'y a que moi*. Le danger est de se faire Dieu, car c'est se faire Dieu que de passer de la liberté à l'indépendance, et de ne pas comprendre qu'on ne s'appartient qu'afin de pouvoir se donner. Ce danger naquit à un moment précis. Le péché prit occasion du commandement, qui avait été donné pour constituer la morale humaine. Sous l'impression du commandement, Ève, c'est-à-dire l'humanité, *conçut*, et elle enfanta. On sait ce qu'elle a enfanté : le péché sans doute, mais avant le péché même, la moralité.

234.

Quel fut l'objet de l'homme alors qu'il se sépara de Dieu par

le péché ? ce fut le *moi*. Mais le *moi* est à la fois immatériel et matériel. Le corps n'est pas seulement un vêtement, une enveloppe : le corps fait partie de l'homme, le corps est une forme du *moi*. Le péché eut donc deux formes comme le *moi*. Mais le péché fut *un* comme le *moi* est *un* ; et il alla du centre à la circonférence et non de la circonférence au centre qui est l'âme. 235.

Dès qu'on attribue à l'âme une partie du mal, il faut le lui attribuer tout entier. Elle n'a point de responsabilité ou elle est seule responsable. Vous pouvez lui persuader que ce n'est pas la matière, mais elle, qui est passive ; mais vous ne lui persuaderez jamais qu'elle a l'initiative et qu'elle n'a rien de plus. 255.

Le crime ne vient pas seulement d'un jugement plus ou moins faux ; si, dans le vice, le jugement est de la partie, le mal a cependant sa racine dans le cœur ; celui-ci a séduit l'esprit ; c'est l'absence ou la fausse direction du sens moral qui détermine le faux raisonnement. L'homme n'a pas sa base dans le raisonnement, mais dans le sentiment. La plupart des crimes se commettent sans jugement, ou contre le jugement du coupable.

L. 18^e. II, 175.

— Il est mille occasions où il faut dire : Cette chose a été utile parce qu'elle était bonne, et non pas : Elle était bonne, car elle a été utile. Si cette réponse ne suffisait jamais, l'ordre moral, l'unité de la création, seraient de pures chimères. L. 19^e. I, 220.

On ne naît point utilitaire, on le devient. I.

On ne dit plus, comme autrefois, que le devoir est préjugé, chose arbitraire et factice. On n'attaque plus aussi le droit, comme jadis ; on ne le subordonne plus à l'utilité ; on s'y prend mieux : on le confond avec elle ; on tâche de faire voir que l'étude bien faite des intérêts rend superflue une théorie des droits. En un mot, on a partout substitué les faits aux principes, sans nier ceux-ci, sans les discuter ; on a la confiance fondée que la meilleure manière d'en finir avec une doctrine n'est pas de l'attaquer, mais d'en élever une autre qui, peu à peu, rende l'ancienne superflue, comme un étau qui ne supporte rien. S. XI, 19.

C'est, dans la plupart des cas, une pauvre boussole que l'intérêt. Ce n'est pas tout de chercher notre avantage, notre plus

grand avantage, un avantage qui ne puisse jamais devenir une perte, il faut le discerner ; et, pour le discerner, que de connaissances, que de recherches, que de travail souvent ne faut-il pas !

M. 62.

La suprême utilité, c'est d'être juste ; et ce qui est juste finit toujours par être d'une grande utilité sociale. Dieu n'a pas voulu que la justice et le bonheur public fussent incompatibles : loin de là, il les a unis l'un à l'autre par des liens étroits. Si les gouvernements avaient pu être pénétrés plutôt de ces vérités, l'histoire nous transmettrait moins de gémissements et moins de cris de vengeance.

L. C. 349.

Il n'y a pas de milieu : si l'on peut exciper, contre un devoir absolu, de quelque grand intérêt, on le peut du plus petit ; si de l'intérêt de plusieurs, on le peut de celui d'un seul ; si la vérité peut cesser d'être vérité, c'est au choc des moindres inconvénients comme à la rencontre des plus graves ; si l'utile est le *criterium* du vrai, il faut que ce *criterium* soit instantané, immédiat, universel ; si l'utile est le *criterium* du vrai, ce n'est pas le vrai qui est vrai, c'est l'utile ; en d'autres termes, si le vrai n'est pas vrai par lui-même, il n'y a pas de vrai.

E. 234.

Loin de nous de faire jamais de l'utile la pierre de touche du vrai ; le vrai n'est pas l'utile, l'utile n'est pas le vrai ; mais, en définitive, et à prendre les choses à la hauteur convenable, le vrai est utile et l'utile est vrai. L'homme a besoin d'en être persuadé en général, et tel qu'il est, rien ne le démoraliserait plus que d'être obligé de penser que l'utile naît du faux comme du vrai, et le nuisible du vrai comme du faux. Qu'il sache bien, au contraire, qu'en soi, et sauf l'intervention de Dieu, le mal n'est jamais nécessaire, n'est jamais utile.

L. 19^e. III, 434.

Le réveil de l'utilitarisme parmi nous n'est pas spontané ; il est provoqué par une disposition générale au scepticisme, qui tient elle-même en grande partie à cette succession de commotions politiques dont l'Europe a été le théâtre. Mal armés contre une foule de questions de conscience que les événements faisaient surgir d'un jour à l'autre, et que la foi morale des vieux âges eût sommairement résolues, les individus, les États même, ont su gré à

ceux qui sont venus leur dire tout haut ce qu'eux-mêmes depuis longtemps se disaient tout bas, c'est qu'il y avait quelque autre part un *criterium* plus commode et plus sûr de la bonté des actions. L'utilitarisme s'est enrichi peu honorablement des biens d'un proscrit, je veux dire du sentiment moral, banni de la vie.

P. M. 85.

Les utilitaires nous apprennent eux-mêmes que, dans la rigueur des termes, leur système n'a point de preuves directes. Leur logique se réduit à peu près à ceci : la conscience ne peut se prouver ; donc les rênes de la vie tombent entre les mains de l'intérêt ; raisonnement logique assurément, en tant qu'il serait vrai que la conscience ne peut se prouver, mais raisonnement qui renferme en soi un aveu important ; c'est que l'empire de la vie n'échoit à l'intérêt que par droit de déshérence. 97.

On dit qu'il sera toujours impossible de diriger les aérostats, parce que, entièrement cernés d'air, il leur manque de plonger par leur extrémité dans un milieu plus dense qui les soustraie en partie à la puissance de l'atmosphère. Appliquant cette image au système qui fait de l'intérêt le maître unique de la vie humaine, nous avons peine à concevoir, en thèse générale, que ce qui est bon pour pousser soit bon aussi pour retenir ; et la vieille idée d'opposer les contraires aux contraires, la conscience à l'intérêt, le juste à l'utile, nous paraît plus solide que cette espèce d'homœopathie morale qui n'a pour elle ni la nature, ni l'expérience. 106.

Le grand argument des utilitaires, c'est que la conscience ne peut se prouver. Or, nous disons que la conscience peut se prouver.

Le mot existe, donc la chose existe. L'idée du juste est dans le monde, donc le juste est une réalité. Les utilitaires nous disent que les hommes ont inventé ce mot et cette idée ; mais les hommes n'inventent pas ainsi. 107.

Il y a entre le juste et l'utile la même différence qu'entre une loi et un fait. Le juste est une règle gravée dans la nature humaine par la main créatrice, l'idée pour laquelle existe le monde des esprits ; l'utile est une propriété de notre organisation, aussi subordonnée au juste que les faits le sont aux idées. Le juste est le motif de notre existence, l'utile en est la condition. Le juste est Dieu en nous, l'utile est le *moi* de chacun de nous. 112.

— L'homme est pessimiste, si le christianisme ne l'est pas. L'homme ne hait point qu'on lui parle du malheur de sa condition. En détail, et d'une heure à l'autre, nous sommes tous pessimistes, et l'on aurait peine à nous surprendre en flagrant délit de contentement. M^{me} de la Vallière, dans sa solitude claustrale, disait à des visiteurs : « Je ne suis pas aise, je suis contente. » Nous ne sommes, au fond et à l'ordinaire, ni aises, ni contents. En théorie, et pour le compte de l'univers, nous trouvons que tout ne va point trop mal, et, pessimistes de fait, nous nous indignons contre les pessimistes. La thèse de l'optimisme a de zélés défenseurs, et à bon droit dans un certain sens. Pascal lui-même était optimiste dans le sens auquel nous faisons allusion. Il croyait, comme nous, à la perfectibilité, au progrès ; mais le bonheur auquel il avait foi comme nous était, à ses yeux, un bonheur superficiel, relatif, et il croyait, en revanche, à un malheur profond, radical, universel de la nature humaine ; malheur dont la partie impalpable et immatérielle est à ses yeux le vrai malheur. P. 207.

Mais si la vraie religion est pessimiste, le pessimisme n'est pas toute la religion ; il faut qu'elle aboutisse au contentement et même à la joie. 209.

Les optimistes ne sont forts, ou ne le paraissent, qu'en écartant Dieu du gouvernement des choses créées, et en lui substituant la nature indifférente et insensible. Ils disent que la nature se soucie des espèces et nullement des individus. Et d'après cela les infortunes partielles ou individuelles ne doivent point nous étonner ; car ces infortunes, disent-ils, n'atteignent jamais les espèces ; moyennant quoi *tout est bien*. Même en adoptant le point de départ de ces philosophes, nous ne trouverons pas leur système inattaquable. Et d'abord qu'entendent-ils par *espèces* ? Il est fort possible que telle espèce d'animal disparaisse un jour de dessus le globe, exterminée par une autre espèce, que la nature elle-même a intéressée à cette extermination : diront-ils alors que la nature s'est manqué à elle-même ? Mais laissons cette objection, et allons au vice principal du système.

Ce vice est dans le nom qu'on lui fait porter. Il ne faudrait pas l'appeler *optimisme*, car il établit que tout est nécessaire, et non

pas que tout est bon. Il aura beau nous montrer qu'à dater du point de départ, l'enchaînement des effets est nécessaire et continu; s'ensuit-il que tout soit bien? Il est singulier que ces philosophes reprochent à leurs adversaires d'appliquer arbitrairement le mot *mal*, tandis qu'ils appliquent de la même façon le mot *bien*. Où prennent-ils la mesure de ce bien? A quelle règle comparent-ils l'ensemble de la création pour prononcer que cet ensemble est bon? Ce qui est bon, c'est ce qui est conforme au but ou aux vœux d'un être quelconque; cette notion est nécessairement subjective. Pour qu'un objet puisse être dit *bon*, il faut qu'il y ait quelqu'un qui le trouve *bon*, c'est-à-dire correspondant à son but et à ses vœux. Or, la nature a-t-elle un but, ou forme-t-elle des vœux? Tout ce qu'on peut dire, c'est que la chaîne des effets qu'elle produit est conforme à sa première donnée; mais de quel droit, et sur quel fondement dirons-nous que cette première donnée est bonne? Je trouve, je l'avoue, plus naturel de faire comme les pessimistes, de prendre dans la sensibilité individuelle la pierre de touche de l'ordre de choses, et de dire : Les êtres souffrent, donc tout n'est pas bon.

Les optimistes devraient abdiquer leur nom emprunté, et se contenter de dire : Autant que nous pouvons le voir, tout est nécessaire. Doctrine désolante, mais à laquelle on ne répond pas, et qu'on ne réfute point en étalant un long acte d'accusation contre la nature, qui ne s'en soucie point, qui ne nous entend pas même, et dont le char, roulant incessamment dans une orbite inflexible, vient écraser sous la même roue son accusateur et son défenseur. Mais si l'idée de Dieu, puisée dans la profondeur de la conscience humaine; l'idée de Dieu, invincible croyance, inaliénable attribut de notre nature; l'idée de Dieu, la première de nos idées dans l'ordre logique, vient se substituer, vivante et sensible, à l'idée morte de nature, si le *bon* plaisir de Dieu devient la nécessité suprême du monde, tout prend un nouvel aspect. Qu'importe que les effets nous apparaissent liés aux causes, les détails enchaînés à l'ensemble par une chaîne de diamant? Toute cette nécessité s'absorbe et se confond dans la volonté de Dieu. En face de cet Être éternel, pour qui tout est simultanément, immense, à qui tout est

présent, infini, à qui tout est un, nous refuserions-nous à admettre que chaque événement est à la fois la suite nécessaire d'une cause qu'il a préordonnée et le résultat prochain d'un acte immédiat de sa volonté, en sorte que la chose qu'il a commandée dès les siècles, il la commande encore au moment qu'elle arrive? En un mot, oserons-nous nier que la providence spéciale et spécialissime soit compatible avec la Providence générale? Non, Dieu a préparé dès l'éternité, ou plutôt il a embrassé dans un seul acte de sa pensée, la chaîne infinie de causes successives combinées, entrelacées, qui font que, dans ce moment, un cheveu tombe de ma tête, un soupir s'échappe de ma poitrine; mais c'est par sa volonté expresse et immédiate que ces deux accidents viennent d'arriver; il a voulu dès l'éternité que ce cheveu tombât, que ce soupir s'exhalât; il est libre et souverain à chaque moment, comme si, à chaque moment, il recommençait l'œuvre de la création, comme si, au lieu de lois générales et fixes, il agissait lui-même sans interruption pour chaque cas particulier, ayant octroyé une constitution à l'univers, et néanmoins monarque absolu. Également indépendant dans le gouvernement des créatures morales, il applique à chacune, pour chaque moment, le régime, la disposition qui lui convient, agit avec elle au jour le jour, comme s'il suivait cette maxime qu'à chaque jour suffit sa peine, prépare à l'âme l'épreuve, prépare dans l'âme la prière qui doit vaincre, et se prépare à l'exaucer. Une fois Dieu, le Dieu de l'éternité et le Dieu de l'instant, mis ainsi à la place de la nécessité, nous ne disons plus, comme les optimistes : *tout est bien*, ni comme les pessimistes : *tout est mal*; mais nous disons : Dieu règne. Nous souffrons, mais nous avons péché; nous souffrons, mais, l'éternité, qui est à Dieu, est aussi avec nous; le monde gémit, toute créature soupire, il y a beaucoup de souffrance dans le monde; mais Dieu, qui n'a pas fait le péché, n'a pas fait non plus la souffrance; il y a là un mystère qu'il nous expliquera un jour. Ce que nous savons, c'est que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu. Emparons-nous de cette parole, et renonçant à des recherches ingrates, marchons au but qu'il a marqué. L. 18^e. II, 98.

Ce n'est pas seulement pour l'âme, c'est aussi pour l'esprit,

que le bonheur est une nécessité. Le bonheur fait partie de la vérité. Le réclamer pur, entier, inaltérable, n'a donc rien qui nous déshonore, et l'homme le mieux affranchi de l'empire des sens, l'homme le plus désintéressé, ne le réclame pas, dans ce sens, moins vivement que l'avare, le voluptueux et l'égoïste. De ce besoin, très-noble à ce point de vue, résulte une appréciation plus ou moins sévère de la destinée humaine, soumise à notre jugement au même titre et de la même manière que les actes moraux. De grands esprits ont professé l'optimisme, mais l'optimisme est jugé. La sagesse naturelle et la sagesse chrétienne se sont trouvées d'accord pour le condamner ; il est vrai que d'un même jugement elles ont tiré des conclusions fort différentes ; mais c'est là tout ce qui les sépare. J'ai tort : dans l'appréciation même des faits, elles ont dû différer sur bien des points ; mais il suffit que, sur l'ensemble, elles aient prononcé le même verdict. Une philosophie sérieuse est naturellement pessimiste ; le pessimisme est une des doctrines ou l'une des bases de la doctrine de Pascal.

Au fond, si l'on compte pour quelque chose les jugements de détail, tout le monde, dans un esprit ou dans un autre, est réellement pessimiste. On pourra bien, en thèse générale, dire que tout va bien ; mais, d'heure en heure, qui est-ce qui est content, même parmi les heureux, et surtout parmi les heureux ? Qui est-ce qui est content, excepté ceux qui, comme St. Paul et à la même école que St. Paul, ont « appris à être contents ? » Additionnez les mécomptes et les murmures, et si le pessimisme ne fait pas la somme, venez nous le dire.

P. 96.

— C'est une merveille propre à l'Évangile que, quand on veut, à son point de vue, distinguer les moyens qu'il offre du but qu'il propose, les sacrifices de leur récompense, le présent de l'avenir, la terre du ciel, on le peut à peine, tant la destination de l'homme est une, tant la vérité est une, tant le devoir et le bonheur, séparés dans notre esprit par un effet de notre déchéance, ne sont au fond qu'une même chose. Dans l'Évangile, la récompense d'aimer est d'aimer davantage, la récompense de voir est de voir mieux encore.

E. E. 60.

L'âme n'est pleinement heureuse que lorsque, dans l'union à

son principe, elle s'oublie, lorsqu'elle ne voit plus que son principe, lorsqu'elle se perd en lui, et n'est plus, à l'égard du Dieu qu'elle aime, qu'un miroir, qu'un autel ou qu'un écho. 30.

L'élément de bonheur renfermé dans l'Évangile n'a rien de contraire à l'amour, qui est, selon l'expression de St. Jacques, « la fin ou la somme du commandement, » et, d'un autre côté, que le christianisme, en développant dans le cœur humain des trésors d'amour, a bien prouvé qu'il portait en soi, à côté du bonheur, et dans le bonheur même, un principe fécond de bienveillance et de charité. 371.

Rien au monde, ni hors du monde, ne peut faire qu'un être dont la volonté est unie à celle de Dieu ne soit pas heureux par là même : il le serait dans le séjour des réprouvés. P. M. 45.

Si la religion chrétienne est tellement éloignée d'exclure ou d'écarter l'idée de bonheur, qu'au contraire c'est par l'offrir qu'elle débute, si c'est là son premier fait et son premier mot, c'est que, pas plus qu'aucune autre religion elle ne peut commencer autrement. Et même si quelque chose la distingue à cet égard des autres religions, c'est d'être plus gratuitement libérale, c'est de donner tout à qui n'a rien donné, c'est de tout assurer à qui n'a rien promis. Mais ses dons sont spirituels, invisibles, assignés sur l'éternité, et ses exigences sont prochaines, immédiates, inexorables, illimitées. Elle fait plus que de montrer le bonheur à la suite de la soumission ; elle le place dans la soumission même ; l'obéissance est plus que le moyen de la félicité même ; elle est la félicité.

La religion trouve en nous l'amour du bonheur et le principe du devoir séparés, et sa mission, son chef-d'œuvre est de les réunir. Le christianisme accepte la question telle qu'on la lui pose. En promettant, en offrant le bonheur, a-t-il obtenu l'amour ? ou bien a-t-il, en offrant le bonheur, fermé les âmes à l'amour ? C'est toute la question. E. E. 342 et 362.

Nous chargeons de notre réponse ces autres adversaires du christianisme qui se plaignent à si haute voix et depuis si longtemps que le christianisme n'est composé tout entier que de renoncements et de sacrifices, et que, nous dépossédant follement de nous-mêmes, il nous jette en proie au premier venu. 363.

Il n'est pas surprenant que le christianisme se soit attiré deux reproches aussi opposés ; celui d'exiger trop de renoncement et celui d'en exiger trop peu. 336.

Bien loin de repousser, au nom du christianisme, ces deux reproches, nous les acceptons, en son nom, l'un et l'autre. Nous enchérissons même sur tous deux. A notre sens, ce n'est pas assez de dire que le christianisme accorde trop à l'intérêt, ou que le christianisme donne trop au devoir. Trop, un peu trop, beaucoup trop, sont des termes vagues, auxquels nous en substituons d'absolus. Nous disons, parce que cela est vrai, que le christianisme accorde tout à l'intérêt, et qu'il accorde tout au devoir. Et nous disons que cela doit être, parce que le christianisme, s'il est vrai, doit correspondre à la nature humaine, en ce qu'elle a d'essentiel et d'ineffaçable. C'est sur cette nature qu'il eût fallu d'abord diriger les reproches qu'on dirige contre lui. Car c'est bien elle dont on peut dire qu'elle renferme deux principes opposés dont chacun est absolu, dont chacun prétend à occuper toute l'âme. 339.

Si l'on voulait s'étonner ou se scandaliser de quelque chose, ce serait de cela tout d'abord. Cependant nul ne songe à reprocher cette contradiction à la nature humaine, parce que cette nature est un fait auquel on ne peut rien changer, et qu'il faut bien accepter tel qu'il est. Mais alors pourquoi s'étonner que ce qui est dans l'homme se trouve dans la religion ? Comment une religion nous serait-elle suspecte en reproduisant ce phénomène, et non pas plutôt en ne le reproduisant point ? Comment ce fait, au lieu de nous la faire juger fausse, ne nous fait-il pas présumer qu'elle est vraie ? 340.

La foi n'est pas seulement la ferme assurance que tout finira bien pour celui qui croit : elle est d'abord l'adhésion de l'âme à un principe. Or, un principe n'est pas vrai parce que ses applications sont heureuses, mais elles sont heureuses parce qu'il est vrai. Ainsi un devoir accompli porte toujours dans son sein le germe d'un bonheur ; mais ce n'est pas à cause de cela qu'il est devoir. Il est obligatoire en lui-même et indépendamment de ses conséquences, quoi qu'il soit impossible que ses conséquences ne soient pas bonnes. Le mot même de *devoir* emporte cette garan-

tie. Personne ne peut, au fond de son âme, concevoir une vertu qui rende malheureux ; le sacrifice a toujours son dédommagement, au dedans ou au dehors de l'homme, plus tôt ou plus tard, ici ou ailleurs ; n'importe, ce dédommagement est assuré, complet, surabondant. On le sait, on le sent ; mais celui qui, en outre, voudrait le *voir*, serait mal pénétré du sentiment de l'obligation. E. 232.

Une religion fausse se débarrasserait du problème en le niant ; la religion vraie doit le reconnaître et l'avouer. Sa tâche, son triomphe, sa gloire, ce n'est pas d'obscurcir les termes du problème, c'est de les réduire à l'unité, c'est de faire un même sentiment en nous de ces deux sentiments jusqu'alors divers et contradictoires. E. E. 341.

§ III. — PHILOSOPHIE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Son principe (sens commun) ; sa mission, ses préjugés.

Le mépris de l'homme est au fond de tout ce que Voltaire a écrit de l'homme et des choses humaines. L. 18^e. II, 45.

La philosophie de Voltaire n'est assurément pas la bonne ; c'est même à peine de la philosophie ; c'est un bon sens quelquefois élevé ; c'est cette sagesse moyenne des honnêtes gens de tous les siècles, des gens cultivés et sachant vivre, qui passe entre le stoïcisme et l'épicurisme, bien plus près sans doute du second que du premier, mais ne s'abandonnant jamais entièrement, n'affirmant rien trop fortement, ne pressant à la rigueur aucune des conséquences de ce qu'elle affirme, évitant par-dessus tout la prétention dogmatique et le ton spéculatif. Si Voltaire énerve les doctrines du dix-septième siècle, il mitige celles du dix-huitième, auquel toujours il a semblé dire : « n'allez pas si loin, » ou : « n'allez pas si vite. » Sa philosophie n'est pas matérialiste dans le sens propre du mot ; c'est plutôt involontairement qu'elle le devient, et de fait encore plus que d'intention. Elle exprime la civilisation moderne, non dans sa hauteur, mais dans ce que celle-ci a de plus agréable et de plus généralement accepté. 40.

La philosophie de Voltaire ne s'est pas élevée au-dessus du sens commun, et par là même il a nié la philosophie ; car la philosophie consiste précisément à s'appuyer sur le sens commun pour le dépasser ensuite. Voltaire a fait du point d'appui le but ; il fut l'apôtre de ce cercle d'idées reçues, et quelquefois de préjugés, qui est communément honoré du titre de bon sens. La force de Voltaire fut de donner la passion pour interprète au bon sens.

123.

Après tout, il y avait une vengeance à consommer, une justice à accomplir, des siècles entiers à expier. Le christianisme, en se faisant puissance de la terre, avait reçu en lui l'élément corrupteur et porté sa propre sentence. Il fallait qu'il fût renvoyé au désert. Toute l'œuvre de Voltaire a été une nécessité et une préparation.

128.

La philosophie du dix-huitième siècle est une réaction. Elle reprend tout en sous-œuvre ; elle fait table rase ; elle écarte toutes les traditions et toutes les autorités. Elle veut bâtir une demeure nouvelle ; mais elle aimera encore mieux habiter en plein air, sous la pluie et le vent, que de rentrer dans la vieille maison. Elle est plus préoccupée de détruire que de créer. Quel siècle a jamais voulu deux choses à la fois ? Son caractère est essentiellement négatif.

67.

Oui, le préjugé, ce grand objet de la haine du dix-huitième siècle ; le préjugé, mot dans lequel les philosophes du temps ont si souvent résumé toutes les opinions qu'ils ne partageaient pas ; le préjugé est le péché originel de la philosophie du dix-huitième siècle. C'est avec un préjugé, le sens commun, l'instinct, l'apparence, les opinions vulgaires, qu'ils ont tué tous les autres préjugés.

336.

Un jour peut-être on retracera tout le mal qu'a fait à la nation, sous ce faux nom de bon sens, l'ennemi né de la philosophie, de la religion et de l'enthousiasme, de tout ce qui tire de la poussière les individus et les nations. En morale, il a nom l'intérêt bien entendu ; en philosophie, les premières apparences ; en religion, le matérialisme. Tout ce que le dix-huitième siècle a eu de mauvais et de funeste s'est accompli au nom du bon sens. Tout ce que le dix-

neuvième siècle traîne après lui de bas et d'ignoble vers son glorieux avenir, se réclame à haute voix du bon sens. Ce bon sens, le génie des parties les plus lourdes de la société, l'inspiration des moments les plus vulgaires de la vie, n'a pas toujours avec avantage disputé le monde à son mystérieux rival, sublime inconnu, illustre anonyme, vagabond sans origine terrestre, qui n'a auprès de l'humanité d'autres lettres de créance que son inimitable accent.

Le cœur humain reconnaît cet accent pour l'avoir entendu dans un autre monde. A cette voix les masses, étonnées d'elles-mêmes, se relèvent ; l'invisible et l'immatériel, comme un puissant aimant, les tiennent pour quelques moments suspendues dans le vide. Mais la force ennemie, le bon ou plutôt le mauvais sens de la nature humaine a aussi son tour, a aussi ses heures ! Et combien plus universel est son empire ! combien plus spontanée l'obéissance qu'on lui rend ! combien plus rapides les victoires qu'il remporte ! La pierre ne monte point sans éprouver une résistance : elle n'en éprouve aucune pour tomber ; c'est le sens naturel de son mouvement, c'est son *bon sens*. En de certains temps, en de certaines questions, mettez aux prises le bon sens avec la philosophie, le bon sens avec le dévouement, le bon sens avec la foi, la victoire est au bon sens si la philosophie, le dévouement et la foi ne savent pas s'obstiner.

E. F. 160.

Le consentement universel, dans sa pureté, c'est le préjugé érigé en dogme, c'est la force brutale mise à la place de la loi, c'est l'*espace et la durée*.

P. 304.

Voyez-vous cet homme qui, chargé d'allumer au sommet d'une tour le fanal qui doit, au milieu de la tempête et de la nuit, guider vers le rivage de malheureux navigateurs, y place dérisoirement, au lieu d'une flamme aux jets larges et étincelants, la petite lampe qui tout à l'heure éclairait à peine un coin de son étroite demeure ; telle est la philosophie du sens commun. Ne faut-il pas qu'un homme soit tombé bien bas, que son âme soit bien engourdie ou tout à fait morte, pour qu'il applique sérieusement aux questions religieuses les principes étroits du sens commun ?

E. E. 164.

DEUXIÈME SECTION

PHILOSOPHIE APPLIQUÉE

CHAPITRE I.

Philosophie religieuse.

§ I. — RAPPORTS DU CHRISTIANISME ET DE LA PHILOSOPHIE.

a) Nature du problème ; — insoluble objectivement ; conflit de prétentions ; services rendus au christianisme par la philosophie.

La question des rapports et des droits respectifs de la raison et de la foi, déjà souvent traitée, est destinée, ce nous semble, à l'être souvent encore. Chez la plupart des auteurs, elle se confond insensiblement avec une autre, celle des rapports entre le christianisme et la philosophie. Nous avouons que nous n'entendons rien à cette dernière, à la prendre dans sa généralité. Qu'est-ce que la philosophie ? Tout le monde en convient : c'est le libre penser, c'est la pensée humaine dans la plus grande spontanéité dont elle soit capable. Mais qu'est-ce que le christianisme ? Une seule chose en soi, vingt choses différentes selon les esprits. On devrait donc d'abord, et l'on y manque presque toujours, dire de quel christianisme on prétend parler. Alors la question se pose en ces termes : La philosophie, ou la liberté de la pensée aboutit-

elle naturellement à tel christianisme donné ? Mais il faudrait aussi, et cela est difficile, constater la liberté de la pensée libre. La pensée prévenue n'est pas libre, et elle peut être prévenue de plus d'une façon. Si les uns, en pensant librement, en le voulant du moins, se rencontrent de point en point avec cette dogmatique chrétienne, ne dira-t-on pas, qu'à leur insu ils ont pris pour point de départ ce qu'ils appellent le terme ? et si d'autres, libres penseurs également, n'aboutissent pas à cette dogmatique, n'est-ce pas peut-être parce que, sans le savoir, ils étaient résolus à n'y point aboutir ? Au chrétien qui philosophe et qui continue à se dire chrétien, on répliquera : Vous dévidez votre christianisme sur la bobine de la philosophie ; au philosophe qui devient croyant sans abjurer la philosophie, maintes gens vont crier : Votre christianisme n'est que votre philosophie sous le couvert d'une nomenclature évangélique. La solution, dans un sens ou dans un autre, peut avoir une grande valeur subjective ; une valeur objective lui est presque toujours refusée. Toutefois, ceux qui ont fait ou subi la même évolution, ont bien le droit de considérer leurs expériences respectives comme la contre-épreuve et la vérification les unes des autres.

S. xv, 108.

Nous croyons toujours qu'une philosophie sincère dérive à son insu vers le christianisme ; nous la croyons contrainte, par une sorte d'attraction magnétique, à faire l'inverse de la tâche que lui assigne M. Cousin ; après avoir tenté d'élever le christianisme jusqu'à elle, elle finira par s'abaisser jusqu'à lui ; car de prendre un tiers parti, de vouloir ignorer le christianisme et en faire abstraction, il n'y a pas d'apparence.

II, 519.

Outre sa valeur intrinsèque, outre ses usages nombreux, outre qu'elle nous paraît, en définitive, avoir rapproché de l'Évangile plus d'âmes qu'elle n'en a détaché, nous ne méconnaissons pas que nul ne devient chrétien sans devenir philosophe, et cette philosophie simple et profonde que chaque croyant, à son insu, puise dans le christianisme, entre pour beaucoup dans la solidité de sa foi, dans son intelligence des choses religieuses, dans la conséquence de sa piété et dans l'unité de sa vie.

xv, 109.

Si l'on entend par religion une révélation positive des desseins

de Dieu à l'égard de la race humaine, et par philosophie cette spéculation qui, enveloppant toutes les questions et tous les problèmes, cherche l'unité du grand Tout et le secret de Dieu, on met en présence deux prétentions absolues, deux systèmes de règlement général de nos pensées et de nos actions ; et il ne faut pas craindre de dire que, prises à cette hauteur, la religion et la philosophie se nient réciproquement. P. M. 2.

La philosophie n'a pas d'autre choix : il faut qu'elle accuse de mensonge ou elle-même ou la religion. Dès qu'elle reconnaît la religion pour vraie, il faut qu'elle confesse que la religion en sait plus qu'elle ; la religion qui n'en saurait pas plus que la philosophie, serait nécessairement fausse. S. XI, 100.

Si la philosophie adopte la religion pour point de départ de ses spéculations, alors elle déserte son propre principe et change absolument de caractère. Purement intellectuelle, du moins elle le prétend, désintéressée du bon comme de l'utile, elle consent à recevoir ses prémisses de la religion, qui est l'affaire du cœur et de la conscience ; elle s'imprègne par là d'un élément étranger, elle renonce à toute existence propre, elle obscurcit d'avance les résultats auxquels la spéculation pourra la conduire. N. E. 369-370.

Au point de vue philosophique, le christianisme qu'on prétend débordé et dépassé, est bien en avant du siècle, et il le sera toujours, car il est la première et la dernière philosophie. S. II, 526.

Dans l'appréciation et dans l'histoire des événements religieux, il faut au moins accepter l'élément religieux comme un fait, comme un phénomène de l'esprit humain, comme une partie de la nature humaine, aussi profonde pour le moins que toutes ses autres propriétés et toutes ses autres tendances ; plus profonde même que tout le reste ; car qu'est-ce que la religion, sinon la recherche ou la connaissance d'un premier principe, non abstrait, comme celui dont se contente la philosophie, mais vivant, personnel, relatif à la fois à toutes les facultés de notre être, et dont la nécessité doit être plus universellement et plus vivement sentie que celle du principe abstrait ? Celui-ci, en effet, intéresse les seuls philosophes ; l'autre intéresse tout le monde, y compris les philosophes ; et il faut bien qu'ils conviennent que sa découverte,

et celle des moyens de se mettre en rapport avec lui, constitue, si elle est possible, une philosophie plus complète que la leur. On ne saurait donc leur pardonner, quand ils racontent un événement religieux, d'y chercher à toute force un *dessous de cartes* plus profond que le sentiment religieux lui-même, et de ne voir dans ce besoin religieux que la forme de quelque autre besoin, ou l'accident d'un phénomène plus important et plus réel. Parce que les hommes, lentement évidés par l'habitude de la spéculation, ne sentent pas le besoin de Dieu, ils auraient tort de s'imaginer que d'autres ne le sentent pas ; il faut, au contraire, qu'ils reconnaissent que ce besoin est le plus constant, le plus universel, le plus inextinguible de la nature humaine, et que, dans toutes les histoires où la religion paraît, si ce n'est pas le seul, c'est le premier qu'il faut supposer. L. 19^e. III, 37.

Sans avoir la moindre envie et sans éprouver le moindre besoin de la rabaisser, nous croyons que les nobles élans qu'elle a pris, les beaux développements qu'elle a reçus, ne doivent point faire oublier tant d'égarements, tant d'incertitudes, tant d'angoisse dont la trace et le témoignage se trouveraient chez cette même élite, des œuvres de laquelle le philosophe aime à composer le trophée de la raison humaine. Tant d'énormes disparates pèsent dans la balance ; et l'on peut avouer, sans encourir le reproche de pyrrhonisme, que non-seulement « pour présenter à l'esprit humain un complément indispensable de vérité, » mais pour consacrer, pour affermir les vérités plus élémentaires que la philosophie avait retrouvées, l'incarnation et tout ce qui s'y rattache était d'une absolue nécessité. S. xv, 117.

Les philosophes eux-mêmes sont des hommes ; et si la philosophie avait vaincu en eux toute personnalité mauvaise, la philosophie n'aurait plus rien laissé à faire à la religion, à moins que la religion ne soit un solennel amusement de l'imagination et du cœur.

Il ne faut pas condamner la philosophie, ou bien il faut se taire sur la religion qui la suppose, qui y conduit, qui la créerait si elle n'existait pas. Aussi St. Paul ne l'a-t-il pas condamnée et lorsqu'il prémunit ses disciples contre « une science faussement ainsi

nommée, » il suppose par là même une science vraie. Or, la philosophie est une partie de la science, ou plutôt la science même de la science. Comment, d'ailleurs, l'eût-il condamnée sans se condamner lui-même, lui qui en a fait un si heureux et si fréquent usage ? Nous voudrions en vain le nier ; les écrits de St. Paul, ceux de St. Jean sont pleins de la plus haute philosophie ; et qu'on nous entende bien : nous ne voulons pas seulement dire pleins d'une vérité sublime, mais pleins de cette philosophie que nous avons tâché de caractériser ¹, qui s'élève des apparences à la réalité, de l'accident à l'essence, du particulier au général, des faits changeants aux principes immuables. E. E. 160.

On a beaucoup médité de la philosophie, et je ne viens pas la défendre ; mais j'oserai bien dire qu'elle a, dans un sens, rendu service à l'Évangile. En s'appliquant à pénétrer dans son intérieur, à étudier le rapport de ses parties, sa contexture intime, son système, elle a peu à peu fait justice de cette philosophie, qui, faisant abstraction de la nature des choses, imprime à la religion le caractère le plus arbitraire, et finit nécessairement par revêtir la foi d'un mérite, celui de la servilité et de l'aveuglement volontaire. Nous n'avons rien perdu à comprendre ce qui pouvait être compris, ce qui était fait pour l'être ; car entre ignorer et méconnaître, souvent il n'y pas de milieu. Bon nombre de ceux qui ne croyaient pas y ont gagné de devenir croyants ; ceux qui croyaient déjà se sont trouvés heureux de voir combien était profond, de tous les côtés, dont ils n'avaient vu qu'un seul, le fondement de leurs espérances. Ils avaient dit avec joie : Je sais en qui j'ai cru ; ils disent, avec non moins de joie et de gratitude : Je sais ce que je crois. S. XII, 374.

Observons en général, que ces attaques trop absolues contre la raison, bien loin de servir la religion, lui sont très-défavorables. F. 107.

L'incrédule est surtout incrédule à lui-même ; l'homme pour croire en soi, doit d'abord croire à Dieu ; que Dieu se révèle, c'est-à-dire se communique à nous, le scepticisme et le désespoir s'ab-

¹ Voir la définition de la philosophie, page 13 de ce volume.

sorberont dans son sein ; il s'agit de trouver Dieu, qui est la paix et la sécurité de l'intelligence non moins que la paix et la sécurité du cœur : c'est lui qui m'apprendra tout ensemble à me confier en ma raison et à m'en défier. P. 312.

La science hétérodoxe a son sérieux à elle. Si je refusais le sérieux à la science qui absolument ne croit pas, comment, de proche en proche, n'étendrais-je pas cette exclusion à toutes les nuances intermédiaires entre l'incrédulité absolue et l'orthodoxie ? Encore puis-je savoir ce que c'est que l'incrédulité absolue, parce qu'il y a une incrédulité absolue, mais l'orthodoxie est toujours et nécessairement relative, et il n'y a qu'une manière de la définir, c'est de dire : l'orthodoxie est ce que vous ne croyez pas et ce que je crois. R. VI, 30.

b) Caractère rationnel du christianisme ; droit et bornes de la raison ; nécessité de la foi.

L'opposition essentielle que l'on signale entre la raison et la foi n'est pas une chose réelle ; ce sont deux puissances régnant dans deux domaines distincts. Ainsi, ceux qui veulent que le christianisme soit uniquement foi, et ceux qui prétendent qu'il soit tout raison, se trompent également ; il est l'un et l'autre, il occupe la pensée et le sentiment ; tour à tour il se soustrait ou se prête à l'examen ; il a ses ténèbres et sa lumière. Le théologien est tenu de prouver qu'il est bien informé ; il doit concilier à l'Évangile le respect de la raison même ; mais il n'est pas tenu, il doit même se garder de mettre l'Évangile au niveau de la raison. D. XII.

Le christianisme, œuvre divine, est aussi une œuvre rationnelle, et rationnelle précisément parce qu'elle est divine.

N. 29. 1830.

Il faut, quand la grâce de Dieu a ouvert un cœur pour lui faire comprendre le mystère évangélique, il faut que ce cœur finisse par trouver l'Évangile divinement raisonnable ; mais, avant ce moment où l'homme reçoit de nouveaux yeux et un nouvel être, j'aime mieux que l'Évangile soit pris pour une folie que pour une sagesse. E. 290.

Chose étrange et vraie pourtant : le christianisme arrangé au gré du monde est moins compréhensible puisqu'il est absurde, et néanmoins il paraît plus clair ; le christianisme complet est seul rationnel, seul logique ; et c'est celui-là qui paraît incompréhensible. L. 19^e. III, 30.

Chose singulière ! quand il est raisonnable, le christianisme n'a plus de force ; et, semblable en ceci à l'une des plus merveilleuses créatures du monde animé, s'il perd son aiguillon, il est mort. D. 59.

Si le christianisme est raisonnable, c'est d'une raison si haute et si imprévue, qu'il faut à la raison humaine quelque temps, quelque effort, et peut-être quelque grâce du ciel, pour se monter à ce ton-là. Dès le début, et en tout temps, cette raison sublime a passé pour folie ; la folie surtout, aux yeux du monde et des sages, c'est de prendre au sérieux ces doctrines si raisonnables. S. xv, 117.

— Pour constater l'authenticité d'une révélation, la raison humaine est compétente, et si la tâche qu'on lui impose à cet égard paraît au-dessus de ses forces, ce n'est pas à elle qu'il faut s'en prendre. P. 49.

Ce que nous avons nié, ce que nous nions encore, c'est l'aptitude de la raison humaine, dépourvue du secours de la révélation, à éclairer la grande question de notre destinée et à rétablir l'unité dans notre vie intérieure ; c'est sa capacité de dire à l'homme, sur son âme, sur sa vraie condition et sur Dieu, ce qu'il a besoin de savoir ; c'est sa puissance à poser « aucun autre fondement que celui qui a été posé, savoir Jésus-Christ. » Qu'on discute avec nous ces questions ; qu'on nous prouve que la raison peut fournir la carrière que nous prétendons qu'elle ne fournit pas ; qu'on emploie à cela la raison, nous l'emploierons de notre côté ; mais qu'on ne nous dise pas, au moment où nous raisonnons, que nous haïssons la raison, et, au moment où nous philosophons, que nous sommes les ennemis de la philosophie. S. II, 519.

Le chrétien récuse la raison en tant qu'elle prétendrait produire, engendrer la vérité. Il fait dans sa sphère ce que fait dans

la sienne, le vrai philosophe ; car celui-ci admet, en vertu et de l'autorité d'une révélation intérieure, des faits pour la découverte desquels la raison n'est d'aucun usage. Le philosophe n'a point à démontrer *à priori* les faits de la révélation intérieure, révélation sans antécédents, donnée *antérieure* à toutes les données. Le théologien, de sa part, reconnaît dans les faits révélés une donnée *supérieure* à toutes les données ; il ne les prouve pas non plus, car les prouver, ce serait les créer. En agissant de la sorte, il ne nie pas la raison ; au contraire, il en fait usage. Et c'est ici le lieu d'observer que la *raison*, c'est-à-dire la nature des choses, sera toujours pour nous, à quelque point de vue que nous nous plaçons, le critère de la vérité et le point d'appui de la croyance. Il faudra toujours que la vérité hors de nous se mesure, se compare à la vérité qui est en nous ; à cette conscience intellectuelle qui, aussi bien que la conscience morale, est revêtue de souveraineté, rend des arrêts, connaît des remords ; à ces axiomes irrésistibles que nous portons en nous, qui font partie de notre nature, qui sont le support et comme le terrain de toutes nos pensées ; en un mot, à la *raison*. Toute doctrine, en ce sens, est tenue d'être raisonnable, ce qui ne veut pas dire que toute doctrine soit tenue d'être accessible à la raison ; rien n'empêche que la raison n'accepte ce qui la surpasse.

D. XI.

Le champ des idées religieuses, lorsqu'on le parcourt sur les pas de la raison naturelle, n'est que le champ des problèmes et des contradictions. Plus on s'y enfonce, plus l'obscurité augmente ; et l'on finit par y perdre jusqu'à ces notions primitives, jusqu'à ces croyances d'instinct qu'on possédait avant d'y entrer. C'est l'expérience de tous les systèmes, de toutes les écoles et de tous les âges. L'histoire de la philosophie nous apprend que ces recherches, lorsqu'on s'y livre sans précaution, mènent à des questions terribles et jusqu'au bord des abîmes. C'est là que, face à face de l'infini, le philosophe voit les réalités se dissoudre, les certitudes les plus universelles s'évanouir, son individualité même devenir un problème. C'est là qu'il voit monde et pensée, observation et observateur, homme et Dieu, s'engloutir et se perdre à ses yeux épouvantés dans l'immensité d'un horrible chaos ; c'est

là que, saisi d'une mystérieuse horreur, il redemande d'un regard inquiet le monde des êtres finis et des idées intelligibles, qu'il voudrait n'avoir jamais abandonné. Ainsi, sa religion, toute de pensée, ne l'a ni éclairé, ni converti, ni consolé ; et il se trouve aussi éloigné du but qu'avant ces laborieuses recherches. 6.

Dans l'établissement des rapports de l'homme avec la divinité, la *raison* peut être regardée comme instrument du sentiment religieux, la *conscience* en est le siège.

La *raison* peut conduire l'homme, d'induction en induction, à la croyance d'un Dieu ; mais c'est la conscience qui reçoit cette croyance, et qui en subit la loi. La raison adopte les idées religieuses ; la conscience est le siège du sentiment religieux.

La raison peut et doit nous guider dans l'application de ce sentiment ; mais elle n'est pas ce sentiment même. Elle ne nous apprend pas ce qu'enseigne la conscience ; et la conscience, de son côté, ne saurait nous instruire de ce que la raison nous révèle.

Éclairer, modifier, produire notre conviction, voilà l'office de la raison ; nous faire agir conformément à cette conviction, c'est le propre de la conscience. L'une est nécessaire à l'autre. Rien n'est plus funeste au monde que de la raison sans conscience ou de la conscience sans raison. L. C. 118.

Les nations, comme les individus, ne peuvent être modifiées, à plus forte raison régénérées, que par des faits. Des *raisons* ne valent pas des *motifs*, des syllogismes ne valent pas des exemples, et la vraie conviction, dans ce genre, c'est la contagion. Au lieu d'établir, pièces en main, les droits d'une puissance déchue, montrez qu'elle n'est pas abandonnée, prouvez par ses bienfaits qu'elle ne méritait pas de l'être, faites apparaître les témoins actuels de sa dignité et de son excellence ; qu'on vous voie seul de votre personne, auprès de son étendard, le serrant dans vos mains affectueuses, l'élevant au-dessus de votre tête..... C'est là, croyez-moi, le raisonnement sans réplique, c'est là le gage de la victoire, c'en est le commencement.

On peut poser en fait qu'aucun moyen ne manque à la philosophie pour prouver la nécessité de tous les mêmes devoirs qu'impose la morale évangélique. Toutefois, pour les faire accepter et

pour les faire accomplir, le Maître suprême des hommes et leur Éducateur divin a recouru à la puissance des faits. L'Évangile lui-même est moins une doctrine qu'un fait, et toutes les fois qu'on voudra ressusciter dans le cœur une conviction morale (je dis dans le cœur, car ailleurs que dans le cœur c'est un théorème, et rien de plus), il faudra se conformer à l'exemple que Dieu lui-même a donné. Il en est de la morale comme du mouvement ; et à bon droit, puisque la morale est à l'âme ce que le mouvement est à la matière, le philosophe qui prouva le mieux le mouvement fut celui qui, au fort de la discussion, se leva et se mit à marcher.

L. 19^e. II, 284.

Quiconque prétend tirer de la raison et de la nature le système vrai et complet des rapports de l'homme avec Dieu, quiconque ne nous présente pas la religion dans un livre émané de Dieu, s'abuse et nous trompe. Oui, la vérité religieuse doit se trouver dans un livre, dans les monuments authentiques d'une révélation ajoutée ou substituée aux enseignements de la nature. On doit au moins écouter celui qui s'annonce comme porteur d'un livre de Dieu, on ne doit aucune confiance à celui qui ne produit rien de semblable ; le préjugé raisonnable est en faveur du premier, le second ne mérite pas même un moment d'audience. Pourquoi ? parce que le premier est dans les termes d'une supposition vraisemblable, et que le second part d'une donnée gratuite que rien n'appuie, que tout dément.

Ceci n'est pas un paradoxe, mais une vérité de sens commun ; et l'opinion contraire repose sur une méprise dont il est aisé de se rendre compte. La nature semble avoir pour nous une voix, mais on ne songe pas qu'elle n'en aurait point si l'Évangile n'avait parlé. Elle nous parle à travers l'Évangile, et nous croyons qu'elle nous parle directement. Mais que dit-elle, qu'a-t-elle jamais dit à ceux que l'Évangile n'a pas convertis ou tout au moins modifiés ? Qu'est-elle autre chose pour eux qu'une grande énigme, ou un autre nom de l'inflexible nécessité ? Que leur dit-elle sur le caractère de Dieu, sur ses intentions, sur sa volonté à l'égard de l'homme, sur son système de gouvernement des créatures morales ? Rien de distinct, rien de déterminant, rien qu'on puisse appeler

une révélation. On croit que le monde nous fait un cœur pour expliquer le monde ; on ne voit pas que c'est notre cœur qui nous interprète le monde, et que la nature de cette interprétation dépend d'une tout autre cause que la contemplation des phénomènes sensibles. On ne sait pas, au milieu des influences chrétiennes, faire la part de ces influences, la déduire de l'impression qu'on croit recevoir uniquement de la nature, et réduire la part de celle-ci à sa juste valeur, qui est nulle, s'il est question d'une valeur absolue, nulle si, par cette valeur, on entend le pouvoir de combler l'abîme creusé par le mal, la puissance de constituer la vie, le gouvernement suprême de la volonté, enfin cette *équation* miraculeuse et pourtant nécessaire entre nos désirs et notre destinée. Ce qui fait attribuer à la nature une étendue et une vigueur d'enseignement dont elle est incapable, c'est qu'on est peu difficile sur cet enseignement ; on le serait davantage si l'on y faisait entrer tous les éléments que nous venons d'indiquer. On sentirait alors très-bien que Dieu n'est pas révélé, qu'il ne peut l'être que par un moyen subséquent ou superposé à la nature et à la raison, c'est-à-dire par un livre, par une *Bible* ; on reconnaîtrait que les notions pures et rationnelles qu'on avait cru se devoir à soi-même (première erreur), et qu'on jugeait suffisantes aux besoins de la vie humaine (erreur non moins grande), que ces notions, à moins qu'on ne les rattache étroitement à la révélation qui en est la tige, sont des *effets*, jamais des *causes*, qu'elles ont de la *beauté*, mais pas de *vertu* intrinsèque. Hélas ! la plus vulgaire superstition en a davantage, parce que, dans sa fausseté même, elle correspond à une vérité que nous portons en nous : la nécessité que Dieu parle, et l'impossibilité qu'il n'ait point parlé. Car c'est là l'hypothèse du genre humain, tout entier. Le genre humain attend le *Verbe*, se jette sur tout ce qui lui en offre l'apparence, l'épelle et le récite dans ses imitations les plus grossières ; le genre humain veut un Dieu-Homme et une religion historique : le genre humain ne fut jamais et ne sera jamais déiste.

Qui est-ce qui se trompe ? Est-ce le genre humain ou quelques beaux esprits ? Le genre humain n'a-t-il pas plus d'esprit que tous les beaux esprits ensemble ?

— On dirait que, pour quelques personnes, plus le chemin des prémisses à la conclusion est long et détourné, plus la conviction perd de sa plénitude ; comme si elle se fatiguait dans ses détours, et qu'à l'issue du raisonnement elle arrivât épuisée. Souvent à la suite des déductions les plus logiques viendra se placer un doute obstiné, doute singulier qui n'apporte point de preuves, qui n'essaie point de se légitimer, mais qui n'en jette pas moins un nuage sur les convictions les mieux acquises. Et quand il ne naît pas du dedans, il vient du dehors. Répandu dans la foule qui nous environne, il nous assiège avec la masse de toutes les incrédulités étrangères. On ne sait pas combien il est difficile de croire au milieu d'une foule qui ne croit pas. C'est ici un noble exercice de la foi, et c'est ici que paraît sa grandeur. Cette foi à des vérités contestées, lorsqu'elle est calme, patiente et modeste, elle est un des attributs essentiels de tous les hommes qui ont été « grands dans l'ordre des esprits. »

D. 74.

Il est une chose qu'on oublie trop : c'est que la foi à l'Évangile implique peu de foi aux enseignements de la raison pure. L'Évangile ne se donne pas comme une lumière plus vive ajoutée à nos lumières naturelles, mais comme un flambeau qui vient dissiper nos ténèbres, comme le jour succédant à la nuit. Il ne suppose pas seulement, il déclare que tous les hommes étaient égarés, et qu'il n'y en avait point d'intelligent, non pas même un seul. Personne ne croit à l'Évangile sans croire qu'avant l'Évangile l'humanité était dans la nuit, et dans une nuit d'autant plus dangereuse qu'elle était, de loin en loin, sillonnée d'éclairs qui encourageaient l'homme à se mettre en route, tandis qu'une nuit plus profonde, plus impénétrable, l'eût contraint à l'immobilité et retenu loin des abîmes. Chose remarquable, et qu'il ne faut pas omettre : l'Évangile, par sa lumière, exerce une vertu rétroactive sur nos ténèbres passées ; il nous les rend visibles ; celui qui, avant d'être chrétien, se croyait sûr de beaucoup de choses, apprend dès lors ce que valait cette certitude, en quelque sorte gratuite et anticipée ; il devient sceptique après coup, non dans le présent, mais dans le passé : encore une manière de solder l'arriéré.

P. 218.

On peut croire plus ou moins bien, selon qu'on a mieux ou moins bien compris. Ceci a l'air d'un paradoxe téméraire, mais l'explication en est facile. En religion, comme en tout, prétendre tout comprendre est absurde. De cause en cause, il faut que nous arrivions à un moment où nous disions : Cela est, parce que cela est. Si l'on n'est satisfait qu'à condition de tout comprendre, il est clair qu'on ne croira pas. Or, ne pas croire, c'est ne pas savoir : il faut donc *croire*, afin de comprendre ; mais ceci bien entendu, nous ajoutons qu'il faut comprendre pour bien croire. Si, sous le nom de *foi*, vous entendez un principe qui renouvelle l'âme, la foi doit être une compréhension, c'est-à-dire une pénétration réciproque du sujet et de l'objet. L'Évangile nous convie à contempler la vérité, mais pourquoi, sinon pour la comprendre ? Il y a dans la vérité religieuse des choses cachées qui appartiennent à Dieu et des choses révélées qui sont pour nous. Quoique les voies de l'Éternel ne soient pas nos voies, il est des choses qu'on ne croit pas réellement, à moins qu'on ne les comprenne. En tout cas, pour fortifier notre foi, il faut nous appliquer à comprendre. Il ne suffit pas d'avoir atteint de l'extrémité du doigt l'extrémité de la vérité ; il faut l'embrasser, l'envelopper de ses bras et joindre au delà les deux mains pour adorer. R. C. v, 90.

Les idées du christianisme ne sont pas le christianisme ; et il faut bien remarquer ici que si du *christianisme réel*, vivant, on redescend presque sans le vouloir aux idées dont se compose son *système*, il s'en faut bien que de ces idées on remonte aussi naturellement à la vie, qui est son essence. D. 389.

L'Évangile peut, comme tous les faits, fournir la matière d'une science : mais avant d'être une science, c'est un fait, c'est une action de Dieu. Cette action, il s'agit moins d'en rendre compte que de la subir. 392.

Notre âme ne découvre pas, mais reconnaît la vérité ; ainsi elle juge avec évidence qu'une rencontre impossible au hasard, impossible au calcul, est l'œuvre et le secret de Dieu, et c'est seulement alors que nous croyons véritablement. Redisons-le : l'Évangile est cru lorsqu'il a passé pour nous du rang de vérité extérieure au rang de vérité interne, et, si j'ose le dire, d'instinct ;

lorsqu'il nous est à peine possible de distinguer sa révélation des révélations de la conscience ; lorsqu'il est devenu en nous un fait de conscience. Et ces caractères sont si loin de lui donner le moindre rapport avec le fanatisme, qu'au contraire ces caractères l'en distinguent et l'en éloignent. Le fanatisme est tout à fait étranger à l'excellente logique de la foi ; il n'a point à alléguer aux autres ni à soi-même ces intimes expériences, cette vérification irrécusable des faits par les faits ; le fanatique est aveugle ; il croit parce qu'il ne voit pas, le chrétien croit parce qu'il a vu. 408.

Si la certitude de la foi, si le droit d'être chrétien dépendaient du savoir et de l'intelligence ; si l'on n'était chrétien qu'autant qu'on serait en état de répondre à toutes les objections que la science peut créer ou que peut formuler l'intelligence, il y aurait infiniment peu de chrétiens, et même, à la rigueur, il n'y aurait ni chrétiens, ni christianisme. E. 187-188.

Un chrétien peut se dire qu'avec plus de connaissances qu'il ne lui a été permis d'en acquérir, telle objection qui lui paraît embarrassante lui paraîtrait bien frivole. Il peut se dire : Je serai troublé peut-être par une objection qui au fond n'est rien, dont un plus habile se rirait, et qu'on se garderait bien de proposer à un moins ignorant que moi. Est-il juste que je me laisse terrasser par un fantôme, et que je joue ma paix, ma force, ma vie spirituelle contre un adversaire qui ne risque rien avec moi et qui joue à coup sûr ? Non, non ; mais je me hâte d'ajouter qu'il ne doit y avoir ici ni lâcheté ni paresse. On ne peut refuser un combat que pour en accepter un autre. Celui qui fait volte-face devant un ennemi doit faire front à un autre. Il faut qu'il se justifie à lui-même ce manque apparent de courage. Il faut qu'il se mette en état d'opposer aux objections du dehors l'évidence intérieure. Il faut que sa vie, à défaut de ses paroles, devienne une réfutation de l'hérésie ; que l'hérésie, en le voyant agir, se prenne à douter d'elle-même, et qu'elle se demande si ce Jésus-Christ de qui cet homme reçoit évidemment grâce sur grâce, ne possède pas la glorieuse plénitude que jusqu'alors elle lui a refusée. E. 207.

En morale et en religion, la certitude de la vérité est beaucoup plus importante que la réfutation de l'erreur. H. 205.

La certitude chrétienne est autre chose que la certitude de l'intelligence. Le doute est un état de néant, un état de tentation où tous ont passé ! Quand la vie faiblit, la foi faiblit. La foi crée la vie, mais la vie entretient la foi. La foi est une vue ; quand elle ne l'est pas, elle descend au rang de croyance. T. 67.

La philosophie n'éveille dans le peuple aucun principe de rénovation et de vie ; la foi seule a ce privilège ; c'est par la foi, humaine ou divine, qu'un peuple vit et qu'un peuple se meut.

E. F. 447.

Le préjugé, dans le monde, et l'esprit de parti en philosophie ont beau ressembler à la foi ; la foi possède son objet, le touche, le palpe, le savoure, s'unit à lui ; mais ni l'autorité, ni le syllogisme ne nous donneront, au sujet des vérités dont l'âme est le juge, une certitude inébranlable aux assauts du raisonnement. Le raisonnement même le meilleur ne produit l'évidence qu'avec le concours de l'âme ; et mille fois on a vu le doute se dresser, hideux et sarcastique, au terme d'une déduction dont les anneaux de diamant formaient la chaîne la plus parfaite. Cette tour massive que vous aviez vue à l'horizon, ce n'était qu'un nuage. P. 310.

c) *Accord de la philosophie idéale et du christianisme idéal. — Dangers de la spéculation.*

En matière spirituelle, l'esprit philosophique et l'esprit religieux s'aident mutuellement à pénétrer jusqu'au fond des sujets : *interiora rerum*. S. x, 23.

La connaissance des choses spirituelles devait être quelque chose comme la réunion de tous les sens : vue, tact, rien n'y devait manquer. Depuis la chute, *connaître* n'a plus été synonyme de *voir* ; *voir*, a paru plus excellent, et l'on en est venu à dire qu'on ne peut connaître Dieu qu'à la condition de le voir.

N. E. 426.

Heureux l'homme qui reçoit la vérité par toutes ses facultés à la fois ! pour qui elle est tout ensemble la solution des problèmes de l'intelligence, l'étanchement d'un cœur altéré, l'accomplissement des vastes espérances de l'imagination, enfin l'apaisement des trou-

bles de la conscience ! C'est tout l'homme qui est malade, c'est à tout l'homme, à tous ses besoins que s'adresse le divin secours de la rédemption ; et peut-être certains systèmes, respectables et purs d'intention, ont-ils trop négligé, méprisé, devrais-je dire, ces côtés de la nature humaine dont la guérison, le redressement, le développement régulier entrent dans l'idée et dans les conditions de la régénération de l'être moral. Cependant on a eu mille fois raison quand on a donné la rectification du sens moral pour point d'appui à ce renouvellement général. Rien n'est plus logique et rien n'est plus fécond. L'amour, le couronnement de l'œuvre, ne pouvait en avoir l'initiative. Il ne pouvait pas être à la fois le but et le moyen. Comment offrir à Dieu ce que nous n'avons pas ? L. 19^e. III, 259.

Si la connaissance est vaine sans l'affection qu'elle est destinée à produire, l'affection est imparfaite, charnelle, mêlée d'éléments impurs sans la connaissance destinée à lui donner ses caractères. Le christianisme individuel est l'épanouissement, dans le cœur et dans la vie, de certaines idées et de certains faits qui n'ont, dans l'Évangile, rien de vague ni d'équivoque. Il n'y a point d'à *peu près* dans les pensées de Dieu ; il ne saurait y en avoir dans leur expression, surtout lorsque dans cette expression est celle de la vérité qui nous sauve. Les idées auxquelles Dieu a confié notre régénération n'ont pu être préservées avec trop de soin de tout ce qui en rendrait la portée indéfinie et les conclusions problématiques. Rien dans la parole de Dieu n'est obscur en soi-même ; rien ne l'est que par le fait de notre nature. Mais les vérités par lesquelles nous devons être régénérés et sauvés apparaissent partout nettes et précises. Aussi la tâche qui nous est imposée en religion n'est point de rendre plus clair aucun des dogmes fondamentaux de l'Évangile ; ce serait vouloir éclairer le soleil ; nous ne sommes tenus qu'à ne les point obscurcir, et dites-vous bien que, dans cette sphère, tout ce qui est obscur le devient par notre fait, soit que nous ayons voulu ajouter notre pensée à celle de Dieu (ce qui se voit surtout dans le rationalisme protestant), soit que nous n'ayons pas donné assez d'attention aux vérités de sa parole pour obtenir une connaissance exacte (ce qui est ordinaire dans le catholicisme de la multitude). 281.

Quoi que fasse l'homme d'ailleurs, et quoi qu'il prétende, il ne peut faire que sa vie ne se règle et se mesure sur sa connaissance ou son ignorance des choses éternelles. Visiblement ou invisiblement, d'une manière positive ou négative, il y rapporte tout. Forcément il a des principes. Suivant que Dieu est ou n'est pas, et suivant ce que Dieu peut être, l'homme sera tel ou tel. Telle sa croyance tel lui-même. E. 71-72.

Quoique nous soyons incapables d'inventer la vérité, il y a en nous quelque chose pour la reconnaître, pour s'unir à elle, et pour nous l'incorporer. Si le rétablissement d'une parfaite harmonie de nos facultés entre elles, de tout l'homme avec lui-même et avec la vie, si ce sentiment de plénitude et de continuité, n'est qu'une illusion, où est la vérité ? Qu'est-ce qui n'est pas une illusion ? Il y a tout autant de raison d'accuser de déception ces croyances natives, et soi-disant universelles, auxquelles M. de Laménais veut réduire la religion. Elles ne sont pas évidentes à un meilleur titre, ni dans un plus haut degré.

Il faut, en matière de religion, ou ne se point servir de la raison, ce qui est impossible, ou se référer à son autorité jusqu'au bout, ce qui est contradictoire avec l'idée d'une religion révélée. L'alternative est dure et le dilemme serait péremptoire s'il s'agissait d'un seul et même usage de la raison. En supposant que l'homme soit tombé, ce n'est pas à lui qu'il appartient d'inventer un moyen de réparation ; sa chute même en implique l'impossibilité ; mais ce moyen une fois révélé, pourquoi serait-il hors d'état d'apprécier, d'un côté, la convenance du moyen avec le but, et de l'autre la convenance au moins négative, c'est-à-dire la compatibilité de ce moyen avec les lois de cette raison, à laquelle il faut qu'il compare tout, quoiqu'elle ne puisse pas tout mesurer ? Si l'auteur (Laménais) ne croyait pas à la réalité, à la sûreté de ce critère, nous ne pourrions pas le lui alléguer.

Mais puisqu'il l'admet comme révélation, il faut bien qu'il nous le passe comme critère, et qu'il nous permette d'en faire usage pour apprendre si cette religion qui en sait plus que la raison, n'a rien de contraire à la raison, par où nous n'entendons pas seulement les premiers principes logiques d'où partent tous les esprits,

même les plus divergents, mais encore ces premières données de la morale, sans lesquelles un homme n'est pas un homme, mais une brute. Si j'avais tous les sens, excepté la vue, et que Dieu me donnât cette nouvelle faculté, ce ne serait pas un présent, mais une dérision amère, et par conséquent je ne pourrais supposer qu'il en est l'auteur, si mes doigts me faisaient connaître comme anguleux ou aigu ce que mes yeux m'annoncent comme uni ou arrondi, ou pour parler plus généralement, si le témoignage d'un sens était sans rapport avec celui de l'autre.

Si mes yeux ne servent qu'à me tromper, je les tiendrai fermés, ou je me confinerai dans les ténèbres. Or, la révélation est à la raison ce que la vue est au tact ou le tact à la vue.

L'auteur a fort bien pu rencontrer des chrétiens qui disent : Croyez que Dieu a parlé, et n'examinez ou plutôt n'appréciez en aucune manière ce qu'il a dit. Mais cette opinion-là n'est qu'une opinion. Nous disons, nous, d'une part, qu'il est impossible que, dans une religion qui vient de Dieu, il se trouve rien qui répugne aux premiers principes de la raison ; nous disons, d'un autre côté, que si nous rencontrions dans une religion qui nous est donnée pour divine des choses de cette espèce, nous serions entraînés à ne pas la croire divine, car les principes que ces choses-là contredisent sont plus évidents qu'aucune des preuves historiques sur lesquelles cette religion s'appuie ; et comme, de plus, cette religion veut être crue de cœur, comme elle veut l'adhésion de tout homme, comme, sans cela, elle ne serait pas vraiment une religion, il est impossible qu'elle dise le contraire de ce que dit notre conscience, et qu'en même temps elle exerce sur nous la puissance de régénération qui est le sceau d'une religion divine. Un appel à mon admiration est un appel à mon jugement, et qui consent à admirer consent par là même à juger. Ce n'est pas dans tous les sens que « les voies de Dieu ne sont pas nos voies et que ses pensées ne sont pas nos pensées. » Nous ne pourrions ni admirer ni même reconnaître la justice de Dieu si elle n'avait rien de commun avec notre justice, ni sa bonté si elle n'avait rien de commun avec notre bonté. Dire que Dieu est parfaitement juste et bon, c'est dire qu'il réalise parfaitement en lui l'idée que

nous nous faisons de la justice et de la bonté. Il se peut qu'un voile recouvre, sur certains points, cette justice et cette bonté ; « Dieu est dans les cieux et nous sommes sur la terre ; » mais ce que nous voyons nous fait juger de ce que nous ne voyons point.

S'il y a des obscurités invincibles, elles ne sont pas propres au christianisme, elles se retrouvent identiquement dans le déisme ; et, pour les éviter, il faut ou pénétrer avant le temps dans la « lumière inaccessible » du ciel, ou reculer jusque dans l'athéisme, où les ténèbres particulières disparaissent dans les ténèbres générales.

S. XI, 3.

Les uns demandent des nouvelles de Dieu à leur intelligence, oubliant qu'on ne peut voir Dieu qu'à la lumière de Dieu, de même qu'on ne peut voir le soleil qu'au moyen du soleil. Pour voir Dieu, l'intelligence devrait être pleine de Dieu, imbue et pénétrée de Dieu. Avec cet œil intérieur elle verrait Dieu ; mais, sans lui, elle ne peut, quelque pénétrante qu'elle soit, connaître ni trouver Dieu. Et toutefois, telle est sa présomption, qu'elle veut connaître de Dieu, non-seulement ce qui peut être connu de lui, mais encore ce qui ne peut l'être. Ici, la limite est marquée par l'Écriture qui répond aux philosophes et aux chrétiens : « Ce qui se peut connaître de Dieu a été manifesté aux hommes » (Rom. I, 19). Il existe donc des choses de Dieu qui ne peuvent être connues ; mais l'orgueil de la raison ne veut pas se l'avouer ; elle oublie qu'au delà de la lumière il y a l'abîme et la nuit. N. E. 425.

Est-ce un péché, en général, que le désir de connaître ? Non, mais c'est un péché que de vouloir connaître ce que Dieu nous a commandé d'ignorer. Même quand les moyens de connaissance existeraient, il n'en faudrait pas profiter, si Dieu l'avait défendu. Quand les moyens manquent, il semble que ce ne soit plus qu'une simple déraison ; mais il y a davantage. Il y a, dans le désir même, un principe d'insubordination et de mécontentement qui ne peut être innocent. Méconnaître nos limites, n'est pas toujours une simple erreur ; il n'y a que l'orgueil qui nous fasse méconnaître certaines limites. Et plus cette méconnaissance est déraisonnable, insensée, plus elle accuse notre orgueil, qui seul peut égarer notre raison à ce point. Or, ces limites, on peut les indi-

quer d'un seul mot. Si Dieu a livré le monde aux discussions des hommes, il n'a pas prétendu s'y livrer lui-même ; il y a un abîme entre ces deux connaissances, comme entre nous et Dieu ; « ce qu'on peut connaître de Dieu » (Rom. 1, 19), ainsi que s'exprime l'apôtre, nous a été manifesté par Dieu même dans ses ouvrages, où « ses perfections se voient comme à l'œil » (Rom. 1, 20) ; mais pour savoir ce qu'est Dieu, il faut être Dieu ; et vouloir ce qui n'appartient qu'à Dieu, c'est se faire Dieu. 361-362.

— Si une connaissance surhumaine de Dieu vous eût été nécessaire pour garantir la certitude de vos autres connaissances, Dieu vous l'eût donnée, et elle eût cessé d'être surhumaine, ou plutôt elle ne l'eût jamais été. Vous sentez bien, au fond, que ce que la conscience et la religion vous font connaître de Dieu suffit au but que vous alléguiez, et que la vie et la science s'organisent très-bien autour de cette notion : cette notion est imparfaite selon vous. Oui, parce que vous voulez connaître Dieu comme Dieu se connaît ; mais si vous prétendez à une connaissance humaine de Dieu, vous avez une connaissance parfaite dans son genre ; et vous n'avez, sous ce rapport, à vous plaindre ni de la nature, ni de la religion. 375.

— Entre la spéculation ou la pensée pure et le bien, il y a un abîme, et ce n'est pas la pensée qui le comblera. I.

L'abstraction pure, je veux dire la pensée sans le sentiment, ne conduit pas à la vérité, et l'entière dépréoccupation qu'elle affecte est une fausse position.

On peut, sans danger pour la vérité, faire abstraction des intérêts matériels ; ils n'entrent pas en ligne de compte ; mais il est impossible de faire abstraction des intérêts moraux. Cette préoccupation, au contraire, est essentielle dans la recherche de la vérité. Il n'est pas permis de se désintéresser de cela.

L'habitude de l'abstraction endurecit, abrutit. Il y a plus de véritable enthousiasme dans ceux qui sont pressés de conclure.

L'idée pour l'idée ne vaut rien de mieux que l'art pour l'art.

La force d'un individu, d'une nation, n'est pas d'être dépréoccupé, mais au contraire d'être préoccupé. Il faut être partial pour quelque chose.

Le mal n'est pas d'être intéressé, mais de l'être pour ce qui ne mérite pas notre intérêt.

Il est important de remarquer qu'à la différence des autres religions, l'Évangile n'admet la spéculation qu'à titre de point d'appui et d'auxiliaire de la pratique, et seulement dans la mesure où le besoin de la pratique le réclame. Non-seulement, comme il est aisé de s'en convaincre, aucun dogme n'est oisif; mais l'exposition du dogme s'arrête précisément, j'oserais dire brusquement, au point où la pratique, satisfaite, n'aurait point de parti à tirer d'un développement ultérieur. P. M. 35.

Il se peut qu'une religion parfaitement liée, puisqu'elle est parfaitement vraie, ait enchanté quelques esprits comme un syllogisme parfait; il se peut que, dans le contentement de pouvoir raisonner sa religion, on l'ait quelquefois un peu trop raisonnée; il se peut qu'on ait trop voulu la tirer, corps et âme, des abstractions de la dialectique, et que, l'effet s'assortissant à la cause, on ait procuré un certain nombre de conversions plus intellectuelles que morales; il se peut même qu'on ait essayé de perfectionner la logique divine, que, pour frayer au raisonnement chrétien une route plus unie et plus directe, on ait écarté, du moins par le silence, tel passage inspiré, par conséquent telle vérité, que Dieu avait tendue en piège à l'orgueil des logiciens; il se peut, pour tout dire, qu'un peu de ce rationalisme, si vivement attaqué par l'orthodoxie, soit un des caractères de l'orthodoxie nouvelle. Mais cet abus, dont nous ne devons point dissimuler la gravité, est bien loin de balancer, dans la prédication, l'incontestable mérite d'un enseignement plus systématique; mérite dont les conséquences pratiques nous feront sentir toute l'importance. H. 588.

La philosophie et les grands sentiments ont moins de rapport qu'on ne le croit avec la vérité divine, et on ne s'élève point à l'intelligence de la sagesse de Dieu à force de sagesse humaine.

N. E. 349.

Il faut mettre en sûreté votre cœur. Il faut réserver dans votre intérieur certains principes qu'aucune discussion n'a le droit d'entamer, ni même de mettre en question. Quoi qu'il en soit de tout le reste, et quoi qu'il advienne de cette discussion, ceci reste ir-

révocablement acquis à votre conscience : Dieu est Dieu, je dois vivre pour lui, l'aimer par-dessus tout, faire sa volonté, rien que sa volonté, toute sa volonté. Vous êtes arrivés à ces convictions, je le veux, par le chemin même où l'on prétend que vous ne deviez point passer ; ces convictions ont pris racine pour vous dans le mystère même qu'on vous oblige de discuter : cela ne fait rien, absolument rien ; elles sont vraies en elles-mêmes, elles sont désormais évidentes pour vous ; la diminution ou la destruction du mystère de votre foi leur porterait sans doute un mortel dommage en les déracinant de votre cœur, mais on ne peut plus les déraciner de votre esprit ; après tout, malgré tout, ce sont des vérités. Vous le savez. Eh bien, dites-vous à vous-mêmes : Avant comme après toute discussion, ceci est vrai, ceci est nécessaire ; tout ce qui le contredit, tout ce qui l'affaiblit est nécessairement faux ; je n'accepterai rien sauf ces immuables vérités ; si elles ne sont pas ma pierre de touche pour reconnaître la vérité, elles seront ma pierre de touche pour discerner l'erreur. E. E. 208-209.

Avertissons-nous mutuellement du danger de tourner en spéculation ce qui nous fut donné pour vivre, et, pour ainsi dire, de piller la vérité au profit de notre curiosité. Admirons, mais bénissons ; admirons, mais humilions-nous ; admirons, mais demandons, par-dessus la science, l'amour qui édifie. Mais ne laissons pas de nous dire et de proclamer en tout lieu que l'Évangile est divinement raisonnable, qu'il est une sagesse entre les parfaits, et qu'il est également propre à donner la sagesse aux simples et la simplicité aux sages. 435.

L'intelligence ne nous approprie que les idées des choses, non leur impression, leur réalité. Et si elle suffit dans la science proprement dite, laquelle n'a pour objet que les idées des choses et leur convenance logique, elle ne suffit pas dans la sphère des faits dont le but est d'être mis en contact immédiat avec les forces vives de l'âme, et qui, hors de ce contact, perdraient leur caractère et jusqu'à la raison de leur existence. Sans doute, en ce genre de connaissance comme en tout autre, l'entendement a des fonctions à remplir, mais la vérité ne s'arrête pas au miroir qu'il lui présente : elle le traverse pour aller se réfléchir dans le miroir le

plus intérieur de l'âme ; et l'on peut dire des vérités de cet ordre, qu'elles ne sont perçues, qu'elles ne sont comprises qu'autant qu'elles s'en vont retentir dans cette partie de nous-mêmes qui est le siège de nos affections, et par conséquent le vrai centre de notre vie. D. 378.

Si la religion est autre chose qu'une science, si elle est une vie découlant d'un fait, il est clair qu'elle ne ressortit point à la seule intelligence, et que quiconque ne voit en elle que le corps d'idées qu'elle renferme, demeure en dehors de la vérité. Et donnât-il toute l'attention possible à chacune de ces idées, à leurs rapports mutuels, à leur ensemble, fit-il chaque jour dans ce domaine quelque découverte nouvelle, tous ces progrès ne l'avanceraient pas d'un seul pas vers la vérité ; ce qu'il a appris peut bien être exactement *vrai*, mais ce n'est pas la *vérité*. 379.

Il est bien clair qu'en lui-même le raisonnement n'aboutit point au sentiment ; et lorsque la pensée se préoccupe trop de l'idée d'un fait, l'idée lui reste et le fait lui échappe. Il en est comme d'un homme que la lumière du soleil empêcherait de voir le soleil. En vain les idées qui se rattachent au christianisme sont nombreuses et belles ; leur nombre même et leur beauté deviennent un piège qui nous empêche d'aller plus avant, et l'intérêt de la curiosité emporte tous les autres. En vain ces idées sont si voisines de la vérité qu'elles en semblent la substance même ; nouveau piège plus considérable que le premier : si elles en étaient plus éloignées, si elles y étaient tout à fait étrangères, l'illusion ne serait pas possible ; aussi a-t-on eu l'occasion de remarquer que les travaux les plus éloignés de la spéculation chrétienne, pourvu qu'ils ne soient pas en contradiction avec la morale chrétienne, sont moins propres à distraire l'âme de ce qui doit faire ici-bas son objet principal. Mieux vaut souvent, pour la vie religieuse du cœur, être marchand, artiste, géomètre, que d'être théologien. 383.

L'application exclusive de l'intelligence à la religion non-seulement ne nous avance pas vers la vérité, c'est-à-dire vers la vie, mais elle tend à nous en éloigner toujours plus. 386.

Les habitudes de la pensée ne sont pas les moins tyranniques,

et il arrive un temps où le retour est impossible, même à la plus ferme volonté. Suivons l'histoire morale d'un homme livré à la tendance que nous avons décrite. Le sérieux de l'âme ne fut pas étranger à ses premiers pas ; il n'est guère possible d'admettre que, d'entrée, il n'ait vu dans la religion qu'un objet de spéculation philosophique ; son premier dessein fut sans doute de l'approprier à son âme, et de lui soumettre sa vie : mais cette impression fut superficielle et fugitive ; la pensée, vivement saisie, se jeta sur cette riche proie et la détourna tout entière à son profit. Cette inclination devint dominante et tyrannique ; tout ce qui était destiné à l'aliment de l'âme, devint la pâture de l'intelligence. Chacun des gains de l'intelligence fut une perte pour l'âme, qui, toujours plus hors de cause, toujours plus condamnée à l'inaction, perdit son ressort dans l'oisiveté. Cet homme ayant contracté le pli de saisir toutes choses du côté intellectuel, devint peu à peu incapable de les saisir sous un autre aspect. Chose étrange ! il apprit toujours mieux à se rendre compte des effets de la vérité sur une âme, et devint toujours plus incapable de les ressentir lui-même ; il parla, il écrivit peut-être, sur l'ordre de la grâce, et son cœur s'endurcit toujours plus aux atteintes de la grâce ; dans toutes ses considérations religieuses, l'idée de la chose se présentait avant la chose, s'interposait comme un obstacle entre le fait et lui ; il n'eut bientôt de tous ces faits que des fantômes, qui en représentaient fidèlement la surface et les contours, mais n'en contenaient point la substance. Il sentit le mal et s'en inquiéta ; il voulut essayer de faire de la religion, si longtemps son *étude*, une *affaire* enfin, et *son* affaire ; il chercha à se placer sous l'action et dans la dépendance de la vérité ; mais, par la force de l'habitude, son esprit venait à chaque fois se substituer à sa conscience ; cherchant en vain une religion dans ce système, il ne trouvait jamais qu'un système dans cette religion. Dans son angoisse, il eût voulu oublier, ignorer ; il portait envie à la crédulité des simples, des enfants ; il eût donné toute sa science pour un seul de leurs soupirs, et toute son intelligence en échange de leurs cœurs, car le sien avait cessé de battre, le sien était devenu de l'esprit. Il eût désiré que le christianisme fût tout entier sorti de sa mémoire, que l'existence même de cette re-

ligion lui devînt inconnue, afin que, se présentant à lui-même une seconde fois, elle agît sur son âme, de nouveau rajeunie, avec toute l'énergie d'une vérité nouvelle et d'un bienfait inattendu. Vœux superflus ! on ne se redonne pas l'œil qu'on a perdu, on ne se redonne pas la foi qui est l'œil de l'âme. Étrange état, où l'on croit tout ensemble et l'on ne croit pas, où la foi de l'esprit nous aide à sentir la nécessité de la foi du cœur, nous fait gémir de son absence, et ne saurait nous la donner ; état de lumière, mais d'une lumière qui n'a d'autre effet que de rendre visibles nos ténèbres ; ignorance dans la science, erreur dans la vérité, incrédulité dans la foi, malédiction sous la forme d'une bénédiction ; situation contradictoire, insensée, que nous reprocherions au pouvoir divin comme un jeu cruel, si l'évidence ne nous contraignait pas de nous l'imputer à nous-mêmes ! 388.

§ II. — PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Le système du christianisme, c'est-à-dire le rapport de ses parties entre elles, et de toutes ensemble à une idée mère, à un seul but ; la comparaison de cette religion avec la nature humaine, sur laquelle, si l'on peut s'exprimer ainsi, Dieu en a pris la mesure et en a tracé le plan ; l'explication, tour à tour, du christianisme par la nature, et de la nature par le christianisme ; la définition de l'esprit chrétien et son application dans les détails de la vie, le parallèle de ce système avec tous les autres systèmes, dont chacun, hors d'état de tenir ni de rendre compte de tous les faits, a laissé quelque grande lacune que Jésus-Christ a comblée, quelque immense difficulté qu'il a fait disparaître ; en un mot, la conciliation par le christianisme, et par lui seul, de toutes les contradictions, de toutes les dualités désespérantes dont la vie et notre nature même semblent formées ; voilà de quoi vous donner une idée, mais bien faible des spéculations infinies dans lesquelles l'étude de la philosophie chrétienne peut engager un esprit observateur et méditatif. 330.

Le christianisme, qui nie la suffisance de la philosophie en ces

matières (de théodycée), n'a pas pu, en apportant une solution, se poser comme philosophie ; il n'a pas dénoué le nœud, il l'a tranché, mais le nœud était vivant, il a saigné. S. x, 206.

La philosophie, en religion, est un instrument, une méthode ; il s'agit moins d'une philosophie donnée, d'une construction philosophique, que de cet esprit philosophique au moyen duquel on classe, on généralise, on abstrait, on trouve les vrais rapports des choses, on remonte des apparences à la réalité, des phénomènes au principe, on embrasse l'ensemble. Cet esprit-là nous aide à trouver la philosophie de la religion, c'est-à-dire le rapport entre eux et avec le centre, des éléments dont elle se compose, et son rapport avec le monde et la vie. C'est à l'aide de cet esprit que nous saisissons et faisons sentir la conciliation secrète qui existe entre toutes choses : entre la religion et la nature ou la vie humaine, et, dans la vie humaine, entre l'existence individuelle et l'existence sociale, entre la réalité et l'art, entre la pensée et l'action, entre la liberté et l'ordre, entre les affections particulières et les affections générales, entre les instincts et les devoirs, entre l'intérêt pour le présent et la pensée de l'avenir. La philosophie apparaît ici non comme objet mais comme instrument. H. 97.

Quand on parle de la philosophie du christianisme, on a l'air de parler d'une chose extraordinaire, lointaine, accessible à peu d'esprits ; et pourtant, dire que le christianisme est philosophique, c'est dire, en d'autres termes, qu'il est d'accord avec lui-même et avec notre nature, qu'il est humain, simple, conséquent, pratique. Aussi ne peut-on faire mieux ressortir la philosophie de l'Évangile, ni mieux entrer dans l'esprit des temps, ni mieux servir la cause du mouvement religieux, qu'en faisant abonder dans les prédications la morale qui abonde dans l'Évangile même. Sous ce rapport la chaire chrétienne a une position à reconquérir ; et jusque-là le prédicateur ne saura pas quelles peuvent être, dans une époque telle que la nôtre, son autorité et sa puissance. 600.

La philosophie spéculative du christianisme est l'étude des idées spéculatives dont le christianisme est l'expression. Elle enseigne les principes auxquels, dans l'esprit humain, il se rattache.

La philosophie pratique enseigne à quelle conséquence de la vie aboutit le christianisme.

La première est analytique ou régressive : elle remonte aux principes. L'autre est synthétique et progressive. A l'égard de la première le christianisme est le terme, à l'égard de la deuxième, le point de départ. La philosophie pratique n'est pas la *morale* ; la morale trace le devoir, la philosophie pratique donne le fait. L'une est un code, l'autre une histoire. R. C. v, 78.

Le christianisme, dans plusieurs de ses éléments, est susceptible de s'assimiler aux mœurs d'un peuple quelconque. Jusqu'à un certain point il peut devenir populaire. Quelques-uns de ses principes ont, par leur convenance avec les intérêts de l'humanité, une évidence pareille à celle de ces intérêts eux-mêmes. Il y a dans le monde actuel des instincts chrétiens ; si on y regardait de près, on trouverait à leur base des traditions évangéliques ; mais ils n'en seraient pas moins des instincts, tant ils se seraient assimilés à notre être. Nous en avons beaucoup de cette espèce. Ce que nous nous imaginons qu'on a toujours cru, il y a des siècles et des peuples qui ne l'ont pas cru. L'évidence mondaine finit par s'attacher aux choses apprises. 79.

S'il importe à l'homme du monde de reconnaître par la comparaison le faux et l'incomplet de ses représentations actuelles, il n'est pas inutile à l'homme de l'Évangile de reconnaître ce que, dans ces mêmes représentations, qui jadis ont été les siennes, il y avait de juste et de vrai, et le triomphe de la philosophie chrétienne ne consiste guère plus à nous découvrir l'erreur de nos jugements précédents qu'à montrer ce qui réunit nos deux époques et continue la première dans la seconde, ou fait remonter la seconde jusque dans la première. Il est beau de montrer ce que deviennent, sous l'influence de la grâce, comme sous l'action d'une greffe divine, ces forces que la grâce ne détruit pas, ces besoins qu'elle ne nie pas. L. 19^e. III, 31.

CHAPITRE II.

Philosophie de l'histoire.

§ I. — VÉRITÉ.

a) Ses destinées sur la terre ; vérité, position et force.

Il en est de la vérité religieuse, et de toute vérité, comme d'un vaste édifice, dont, pendant des années, un seul étage est occupé, le propriétaire, nouvellement en ménage, y réside seul ; il aura un fils qui, devenu homme, s'établira à son tour et occupera l'étage supérieur ; ce fils aura un fils, en faveur duquel, dès qu'il en sera temps, on disposera du troisième étage ; et alors toute cette grande maison se trouvera ouverte, habitée et vivante. Mais pendant longtemps, c'est en vain que vous iriez heurter au troisième, au second, personne ne vous répondrait ; on ne vous ouvrirait qu'au premier. Il y a des étages de vérités : les plus générales forment le premier ; aux autres se logent, quand il en est temps, les vérités plus particulières ; jusque-là si vous voulez les voir, il faut vous adresser au premier, où elles habitent avec leurs parents, autour d'un même foyer, confondues en un seul corps de famille, sans faire encore ménage à part. C'est ainsi que la réprobation de l'esclavage, ou la doctrine de la liberté personnelle, reste, pour un temps, impliquée dans quelque vérité plus générale, de laquelle, le temps aidant, elle se démêlera. C'est ainsi que l'indépendance mutuelle de l'Église et de l'État, nulle part enseignée, l'est réellement partout, parce qu'elle ressort de cette autre vérité, plus abstraite, plus profonde et, si vous voulez, plus théologique. Toute la question est de savoir si une logique sincère, un esprit de conséquence loyale, la déduira ou ne la déduira pas.

Q. 606.

Ce n'est pas une inconnue, ce n'est point une étrangère ; chacun la connaît de vue, chacun conserve d'elle un souvenir. Per-

sonne n'a vécu dans son intimité ; mais elle a, sur chacun, laissé tomber un regard qui a pénétré jusqu'à l'âme, et ce regard tendre, perçant, douloureux, ce regard lumineux, ce regard qui est un rayon, nous accompagne, nous poursuit, et prolonge à travers nos ténèbres une lueur fidèle. Chaque homme, chaque siècle a recueilli d'elle, dans ce regard profond, un mot qu'il se rappelle et qu'il répète ; nulle part tout entière, nulle part établie, elle a tout marqué de son empreinte ; dans toutes les institutions, dans tous les préjugés, dans les mœurs les plus différentes, il y a quelque chose d'elle ; le monde humain, la société, ne vivent que de son souvenir : c'est le sel qui les préserve d'une entière dissolution. Et toutefois, à voir comment les hommes l'accueillent à mesure qu'elle réclame un nouveau fragment de son héritage, dirait-on qu'elle a parmi eux une sorte de pied à terre, et qu'ils lui ont plus ou moins donné des gages ? « Elle est venue chez elle, et les siens ne l'ont point reçue. » S. ix, 26.

Nous savons le jour précis où Celui qui est la vérité, toute la vérité, gravit sur le Calvaire pour y répandre son sang ; mais, depuis des siècles, la vérité partielle, tantôt sous la forme d'un principe, tantôt déjà personnifiée dans quelque homme, gravit à pas pénibles, mais égaux, son mystérieux Calvaire. E. 37-38.

La vérité est une suppliante qui, debout sur le seuil, s'efforce incessamment vers le foyer d'où le péché l'a bannie. A mesure que nous passons et repassons devant cette porte qu'elle ne quitte pas, cette figure imposante et triste fixe pour un moment notre regard distrait. Elle réveille à chaque fois dans notre mémoire je ne sais quel vague souvenir d'ordre, de gloire et de bonheur ; mais nous passons, et l'image s'efface. Nous n'avons pu répudier entièrement la vérité ; nous retenons d'elle quelques fragments sans liaison, ce que notre œil affaibli peut supporter de sa lumière, ce qui nous est proportionné ; le reste, nous le rejetons, ou nous le défigurons jusqu'à le rendre méconnaissable, gardant toutefois (et c'est là un de nos malheurs), les noms des choses que nous ne possédons plus. La vérité morale et sociale est comme une de ces inscriptions tumulaires sur lesquelles tout le monde passe en allant à ses affaires, et qui vont de jour en jour s'effa-

çant davantage, jusqu'à ce qu'un ciseau secourable vienne en approfondir les traits dans cette pierre usée, tellement que tout le monde est forcé de l'apercevoir et de la lire. Ce ciseau est entre les mains d'un petit nombre d'hommes qui se tiennent obstinément baissés vers l'inscription antique, au risque d'être heurtés et foulés sur le marbre par les pieds inattentifs des passants ; c'est-à-dire que cette vérité, tombée dans l'oubli, ce devoir tombé en désuétude, trouvent un témoin dans la personne de quelque homme qui n'a pas cru, sans autre examen, que tout le monde eût raison, précisément et uniquement parce que c'est tout le monde.

N. D. 8.

Le mal ne saurait servir de raison au mal : la vérité, le droit ne se prescrivent pas : il est toujours temps d'y revenir ; et il faut y revenir, sans regarder ni à droite ni à gauche ; il y faut revenir sur la foi de Dieu, qui n'a pu attacher à un principe vrai que des conséquences heureuses, et qui ne peut manquer d'être notre garant.

E. 338.

Tout principe vrai sait bien où se poser. Jusqu'au moment décisif, il a l'air de flotter dans le vide, d'être partout et nulle part. Mais, le moment venu, il se fait chair, il devient homme ; et il se trouve qu'ayant cru n'atteindre que des formules, vous avez atteint et transpercé des cœurs.

Il n'y va pas de si peu de blesser des vérités. Ces blessures ne tuent pas, elles font vivre. La vérité ne prend une vie hors d'elle-même, une place dans le monde, un rang dans l'histoire, qu'à ce prix ; mais à ce prix elle obtient toujours tout cela. Qu'elle est belle quand elle est menacée ! qu'elle rassemble autour d'elle d'amants inconnus et de soudains défenseurs ! C'est au moment où on cherche à nous l'arracher que nous sentons, peut-être pour la première fois, par quelles profondes racines elle tenait à notre cœur.

Q. 218.

Un principe absolu ne peut être ni satisfait ni violé à moitié ; on ne saurait accueillir le mal et en exclure les effets. Tout au plus pourrait-on colorer ce fruit empoisonné ; on n'en saurait corriger d'aucune manière les sucs pernicieux et amers. E. 433.

On ne saurait d'avance, un principe étant reconnu, lui mesurer

sa marche et lui compter ses pas, dire tout entier le droit et le besoin, et ne concéder sur l'heure qu'une partie proportionnelle du besoin et du droit. Un droit connu est un droit conquis. On peut ne dire que la moitié de la vérité ; mais cette moitié, lorsqu'elle a été dite, ne se soumet pas à n'être réalisée qu'à moitié. 434.

— Véritable patrie de l'esprit, la vérité ne peut jamais être abjurée, ni même silencieusement désavouée au profit d'une position. 177.

La vérité existe ; elle a sa raison en elle-même ; elle se présente comme un but accessible et digne d'être poursuivi ; elle plane au-dessus de la vie ; elle demande à y entrer, non par ses effets, mais en personne, non par contre-coup et d'une manière accidentelle, mais directement ; non pour l'amour de ses fruits temporels, mais pour elle-même ; non comme moyen, mais comme but ; non dans la vie seulement, mais avant tout dans le cœur. E. 43.

Tout homme a un devoir envers la vérité avant d'en avoir envers sa position personnelle ; cette position même, il n'a pu l'accepter que sous réserve des droits de la vérité, ou plutôt dans l'intérêt de la vérité ; on n'a pas dû créer des positions, des emplois, des fonctions contre la vérité ; c'est pour la vérité que tout cela est fondé et subsiste. 177.

— Il n'y a aucun rapport d'essence, aucune affinité naturelle entre la vérité et la force. Cela est vrai à tel point que je ne saurais trouver dans la nature aucun terme de comparaison qui pût m'aider à rendre cette idée sensible. L'eau et le feu ont plus de parenté entre eux que la vérité et la force. Les contraires ont entre eux plus de relation, car l'un avertit de l'absence de l'autre ; mais entre la force et la vérité je ne vois aucun point de contact, aucun rapport quelconque ; l'une ne fait point penser à l'autre, ne suppose pas l'autre, ne remplace pas l'autre. La force peut se rencontrer avec la vérité, la vérité avec la force, mais cette réunion n'a rien que d'accidentel, et l'on est obligé d'avouer qu'elle est rare. Il en résulte que, lorsqu'on veut donner la force pour soutien à la vérité, on leur fait en quelque sorte contracter un hymen adultère, qui tourne au déshonneur de l'une et de l'autre. L'honneur de la vérité, c'est de triompher par sa propre énergie ; l'hon-

neur de l'autorité, c'est de comprendre ce principe, c'est de laisser un libre chemin à la vérité, c'est d'avoir foi à la puissance de la vérité, et en conséquence, de ne pas lui offrir, ou plutôt lui imposer le secours flétrissant de la force matérielle. L. C. 406.

L'histoire de tous les temps donne un démenti péremptoire à ceux qui s'imaginent qu'on tue les idées. La persécution est une greffe. *Inutiles amputans falce ramos, feliciores inserit.* Ce latin-là veut dire : que la persécution recrute pour l'ennemi. Q. 397.

On peut affirmer qu'une idée est puissante aussi longtemps qu'elle n'a pas été réfutée ; et il n'y a pour elle qu'une manière de mourir, c'est de succomber aux efforts de la raison. On a des exemples d'idées qui ont péri sous les coups d'une démonstration rigoureuse. Celles-là ne reparaîtront plus. Mais celles qu'on n'a attaquées que par la force extérieure conservent toute leur vie, si même la contradiction ne leur a pas communiqué un nouveau degré d'énergie. L. C. 99.

De toutes parts la pensée s'échappe ; la moindre issue lui suffit ; le moindre succès la mène à tous les triomphes. Elle ne demande que le commerce de l'homme avec l'homme : les relations les plus bornées lui sont un point d'appui assez fort pour soulever un monde ; elle se révolte contre la force ; elle ne cède qu'à elle-même ; elle ne se soumet qu'à la vérité. 96.

S'il est une idée que l'expérience ait consacrée, c'est celle de cette force de répulsion, et pour ainsi dire de cette élasticité de l'esprit humain, qui le contraint à se révolter contre toute tentative de compression. Contestée à toutes les époques par des esprits légers, elle a puisé, à toutes les époques, une nouvelle force dans le témoignage des faits ; et c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, mouillée de sang et de larmes, et avec un cortège de souvenirs douloureux, qu'elle se présente à nous, d'âge en âge, toujours trop sûre d'être méconnue, et toujours obstinée à se reproduire parce qu'elle est vérité. L'esprit humain est une essence libre ; la liberté est son caractère propre, un élément indestructible de sa nature. Il sait qu'il peut abuser de sa liberté, mais il sait aussi qu'il ne peut exister sans elle. La lui interdire, la lui contester, c'est l'attaquer dans son essence même, c'est vouloir l'anéantissement de sa na-

ture. Peu importe à ses yeux qu'une semblable tentative ait pour but l'établissement de la vérité. Il refuse à la vérité même le droit de s'établir aux dépens de la liberté. Que dis-je ? Il ne peut reconnaître la vérité sous les attributs de la force ; des lumières ainsi offertes l'offusquent au lieu de l'éclairer : il s'affermit de plus en plus dans des préventions qu'auraient plus sûrement dissipées la voix de la persuasion et la force intrinsèque du vrai ; il se débat en furieux dans des chaînes qu'il aurait volontairement portées ; il passe rapidement du support à la haine, et du zèle éclairé à une aveugle fureur. 86.

Des sophismes peuvent séduire, des raisons peuvent convaincre ; des promesses ni des menaces ne peuvent rien sur la pensée. Elle ne peut être modifiée que par elle-même ; elle ne reconnaît de supériorité que la sienne propre ; elle résiste à toute force étrangère ; elle est contrainte par sa nature d'être invincible. L'homme perdrait plutôt la conscience de soi-même, que le besoin et le sentiment de sa liberté intellectuelle ; il peut céder, fléchir, abjurer ses idées, les maudire, et les combattre publiquement ; mais la pensée n'est jamais complice de l'apostasie ; et lorsque la vue des fers a contraint Galilée de proclamer l'immobilité de la terre, la pensée rebelle crie avec d'autant plus de force au dedans de lui : *Elle tourne cependant !* 88.

Celui dont le tumulte du monde dispersait les pensées, se replie sur lui-même, et se concentre lorsque ce bruit est passé. Eloigné de la vue des réalités communes de la vie, privé de ce frein que la discussion eût mis à ses fougueux élans, seul avec son imagination, il la livre à de gigantesques pensées ; il se plaît à nourrir dans cette âme opprimée des plans vastes et chimériques : si, dans ses vagues méditations, il atteint la vérité, il la dépasse aussitôt ; et, d'autant plus libre que vous le croyez plus asservi, puisant une nouvelle audace intellectuelle dans les moyens que vous avez choisis pour réprimer son audace naturelle, il est destiné à vous prouver que nulle contrainte ne peut s'assurer de ravir à l'esprit humain cette liberté et cette activité que la puissance de la parole a développées en lui. 97.

b) Lois de la marche de la vérité ; vérité et nécessité, logique et fiction.

Quand nous soumettons à des lois la marche et l'action de la vérité sur la terre, nous réservons, on doit bien le penser, la souveraineté de Dieu, de qui la vérité émane. Dieu, la source des lois, Dieu, la loi des lois, n'est soumis lui-même à aucune loi. Mais de même que, dans le gouvernement de l'univers, il fait sortir d'une première impulsion, il enferme dans un seul acte de volonté, tous les effets les plus variés, toute l'infinie multitude d'accidents et d'êtres, toutes les rencontres, toutes les combinaisons, tous les prétendus hasards, qui ne sont, à nos yeux humains, qu'un engendrement successif de nécessités, dont la première seule appartient à la volonté divine ; de même que le premier fait était gros d'une innombrable postérité de faits plus particuliers, que Dieu non-seulement a distinctement aperçus, mais particulièrement voulus, en sorte que c'est pour toutes ces suites que le premier fait a eu lieu, et non pas celles-là pour celui-ci ; de même dans le gouvernement du monde moral, chaque fait, bien que dérivant d'un autre fait, relève immédiatement de Dieu, et chacun des incidents de chaque fait, chaque combinaison d'un fait avec un autre, chacune des rencontres qui ont lieu et des influences qui s'exercent entre les individualités morales, est immédiatement imputable à la volonté du souverain Maître. Il veut à chaque instant ce qui arrive à chaque instant, quoiqu'il ait d'avance lié les faits les uns aux autres, quoique la multitude infinie des phénomènes et la multitude infinie des détails de chacun d'eux ne soient que l'écoulement continu d'une même pensée, et que tout ce qui a été voulu à part et pour soi ait été voulu à la fois, comme il a été pensé à la fois et vu d'un regard. S. ix, 25.

Il y a un sens dans lequel la vérité ne connaît de lois que les siennes, n'est jamais vaincue, jamais retardée, et triomphe toujours. Elle se réalise toujours, ou dans la soumission libre de l'être moral, ou dans son châtement. Les fidèles et les infidèles, les méchants et les saints, la louent également ; l'erreur, qui la

combat, lui prépare, à ses dépens, une confirmation ; elle est sa contre-épreuve naturelle.

La chute des corps graves n'est pas soumise à des lois plus rigoureuses que l'idée dans la pensée humaine et dans la société. Un principe porte avec lui toutes ses conséquences, ainsi qu'une plante toute sa postérité. On peut choisir son temps pour soulever une question ; on peut différer à la poser ; mais, une fois posée, on ne peut empêcher les questions qu'elles renferment de se poser l'une après l'autre. Le procès s'agrandit en se plaidant ; la cause originelle disparaît ; le sujet primitif du débat s'oublie ; on passe rapidement de l'accessoire au principal, de l'accident à la substance, du *comment* au *pourquoi* ? Une question de servitude ou de mur mitoyen dévore une fortune antique ; et une existence tout entière, engagée dans ce périlleux débat, à l'issue ne se retrouve plus.

Q. 237.

— La vérité et la nécessité ne font qu'un, et la logique des idées était d'avance dans les faits. Dieu ne nous a pas donné de plus beau spectacle que celui des moments où ces deux logiques se rejoignent. Rien n'est infatigable, opiniâtre, puissant comme un principe. Il amène peu à peu toutes les pensées captives à son obéissance, et, avant même qu'il ait soumis les pensées, il a soumis les faits. Et comme tout se tient dans un système vrai, comme toute la vérité est dans chaque vérité particulière, un point gagné, tout est gagné.

E. 413.

Si tout à coup, au milieu de notre organisation sociale, la vérité apparaissait, tout l'édifice, industrieusement construit et cimenté par le mensonge, s'écroulerait, se fondrait en un clin d'œil ; mais, au même instant, par la nécessité d'exister, la société rebâtirait sa demeure à de nouveaux frais sur de nouveaux mensonges.

93.

— Étrange situation ! nous avons besoin tout à la fois de la vérité et du mensonge ! Nous n'avons que l'un de ces besoins ; mais nous cherchons à les satisfaire tous deux : l'un, comme le besoin de la vie ; l'autre, comme la nécessité du moment. Il semble, à voir le monde social, qu'avec moins de vérité, tout comme avec moins de mensonge, il ne pourrait subsister. Un mélange

délicat de fiction et de réalité semble être la condition première de toute organisation sociale : c'est que la société se propose un but parfait avec des éléments imparfaits. 92.

c) Les hommes et la vérité.

Il en est de la vérité dans l'esprit de l'homme comme du vif-argent dans la main qui le presse. On a beau la serrer, toujours et sans qu'on sache comment, il s'en échappe quelque chose.

L. R. III, 93.

Tout ce que l'homme peut faire, c'est de nier la vérité, il ne saurait la détruire : et certes il ne la niera pas toujours. S. IX, 26.

Chaque vérité est à quelque distance de notre esprit ; il lui faut le temps d'arriver, et nul ne lui mesure son temps, nul ne peut lui tracer sa route.

O. XII.

Dans un sens, quoi qu'en ait dit Fontenelle, c'est par le gros bout que la vérité entre le mieux, ou plutôt qu'elle entre.

L. 19^e. I, 220.

Le mystère et les démarches ténébreuses ne caractérisèrent jamais les amis de la vérité.

L. C. 231.

La plupart des amis de la vérité l'aiment comme Frédéric aimait la musique. On disait de lui qu'il n'aimait pas proprement la musique, mais la flûte, ni proprement la flûte, mais sa flûte.

S. IX, 379.

S'il est bon et nécessaire de revenir souvent à la charge quand on veut le bien, il faut, à chaque fois, y revenir avec des armes neuves ou fraîchement polies, avec des arguments nouveaux ou présentés sous des faces nouvelles. On n'est pas censé avoir dit la vérité deux fois, quand on ne l'a pas dite sous deux formes. Une répétition sans variété, ni de point de vue ni d'expression, affaiblit les choses au lieu de les confirmer.

V, 4.

Le cœur de l'homme a besoin de s'attacher, et ne saurait s'attacher à de pures théories, ni même à des intérêts. La vérité, dont le peuple a besoin sans doute, et qui n'est pas assurément la nourriture du seul philosophe, doit être une vérité sensible et, s'il était possible, personnifiée. Il faut qu'elle s'incarne pour qu'il la re-

connaisse et qu'il l'adore. Vous ne lui ferez jamais aimer des abstractions, et il ne fera jamais bien que ce qu'il aime. 138.

La vérité que nous avons rapetissée se venge en nous rapetissant. (Voir tome 1^{er}, 289). I.

Les grandes questions ont aujourd'hui le sort des premiers chrétiens : on les livre aux bêtes ! I.

Il est remarquable que la plupart des esprits qui ont donné une vive impulsion à la pensée humaine ont été des esprits peu scientifiques. Ils ont de l'anormal, de l'aventureux : ce n'est pas de la troupe de ligne ; ce sont des partisans, des tirailleurs ; mais c'est eux qu'il faut envoyer à la découverte. D'un autre côté, il faut convenir que leurs découvertes sont quelquefois imaginaires.

L. 18^e. I, 306.

Les bonnes causes sont souvent si mal défendues, qu'elles donnent beau jeu aux mauvaises, et l'exemple des gens instruits n'a pas toujours recommandé le savoir. E. F. 72.

Des idées neuves qui ne sont pas justes sont comme des fruits qui pourrissent avant de mûrir. I.

Sous ce nom d'amour de la vérité, on ne désigne souvent autre chose que le désir ardent de connaître, ou une espèce de haute curiosité. L'amour du vrai est encore autre chose ; il peut se trouver dans des esprits peu avides de connaître et assez contents d'ignorer, mais que le faux repousse et que le vrai ravit. Pascal est à la tête de ces nobles esprits. Sans doute il aima la vérité concrète, ou les vérités de tout ordre ; mais les convoitises de la pensée purent s'affaiblir en lui, jamais l'amour et le besoin du vrai.

P. 110.

Quoique l'homme soit menteur en tout temps, une merveilleuse Providence le force à mettre peu à peu quelque vérité dans les institutions et dans les mœurs. Q. 350.

Dans la marche vers la vérité, neuf pas sont la moitié de dix.

S. ix, 379.

Il en est de la vérité comme des *Prières* dans la sublime allégorie d'Homère. De même que les prières, toutes boiteuses qu'elles sont, atteignent au pied du trône de Jupiter l'Injure au pied rapide, de même, dans le monde où nous vivons, la vérité boiteuse

atteint l'erreur ailée ; car c'est la vérité qui boite, et c'est l'erreur qui a des ailes. E. 40.

La marche régulière de l'esprit n'est pas d'épuiser toutes les erreurs avant de se fixer dans la vérité. 230.

Celui qui n'accepte la vérité que sous bénéfice d'inventaire, a beau protester qu'il croit à la vérité, certainement il n'y croit pas. 233.

Le bien absolu, le vrai absolu doivent être offerts aux regards de l'humanité ; on ne s'en rapproche qu'à mesure qu'on y croit et qu'on les contemple, et la foi à la perfection est une même chose que la foi à la vérité. L. 19^e. I, 23.

La foi à la vérité, je veux dire à la valeur intrinsèque, à la force de la vérité, est une vertu rare, une vertu religieuse, car elle suppose la religion, et la religion la suppose. C'est déjà presque une religion, puisque celui qui croit à la vérité, croit à quelque chose de plus haut que l'espace, que le temps et que les forces de l'univers. La vérité, c'est la pensée de Dieu, c'est Dieu dans les choses. 21.

La plus grande des conceptions est de préférer la vérité à toutes choses. Je dis la vérité, puisque, pour chacun de nous, notre opinion ou notre conviction est la vérité. Ce principe de conduite est la gloire instinctive des âges chrétiens. L'histoire moderne lui doit ses principaux caractères et son plus grand intérêt, et depuis longtemps la conscience générale rend hommage à ce désintéressement qui met une pensée à plus haut prix qu'un empire. 368.

A travers des fortunes diverses, parmi la bonne et la mauvaise réputation, la vérité poursuit sa route sans se hâter, sans s'amuser en chemin. Si elle n'arrivait pas, ce ne serait pas tant pis pour elle, mais pour le monde. Si elle arrivait tard, ce serait parce que la condition de toute vérité de l'ordre moral est de marcher lentement. Q. 590.

Le monde, en frémissant, se range tôt ou tard du parti de la vérité. La mémoire des témoins de la vérité finit toujours par être honorée. Les fous du passé sont les sages de l'avenir ; ou, si leur nom périt, leur témoignage demeure. Et que leur faut-il davantage ? Ne reste-t-il pas d'eux la meilleure partie d'eux-mêmes ?

N. D. 29.

La double merveille que nous voyons dans le monde, c'est que, bien qu'il n'y ait pas, sur les mêmes sujets, deux vérités opposées, l'une pour le cœur et l'autre pour l'esprit, la même vérité que le cœur repousse, entre par la porte de l'esprit, la même vérité que l'esprit repousse, entre par la porte du cœur. La nécessité aussi fait très-souvent, quoique de mauvaise grâce, les affaires de la vérité.

E. 378.

Chaque chose ne vient qu'en son temps, c'est-à-dire après avoir longtemps manqué.

E. F. 535.

Ni les faits tout seuls, il faut le dire à notre honneur, ni les principes tout seuls, il faut l'avouer à notre honte, ne suffisent dans le monde à l'établissement de la vérité : les uns les autres s'entr'aidant, elle y prend pied et racine.

E. 434.

L'esprit humain est paresseux et fantasque. Il n'est pas si pressé de multiplier la vérité par elle-même, les idées par les idées. Il s'attarde, il muse auprès d'une vérité ; puis, éveillé par les circonstances, il s'élance et se précipite : ramper et bondir, ce sont ses deux allures. C'est ainsi du moins qu'il en use dans le domaine de la vérité spéculative et des intérêts moraux. Après de longs retards, il dévore l'espace, et, pour mieux réparer le temps perdu, il ne manque pas d'exagérer son élan et de passer le but.

Q. 341.

Il est vrai que bien des circonstances diverses peuvent jeter dans les extrêmes des esprits sincères, et pendant quelque temps l'axe de la vérité n'aura qu'un pôle pour eux ; mais s'ils sont désintéressés, ne craignez rien, les deux éléments, dont un seul paraît maintenant, sont bien conservés l'un et l'autre dans leur cœur.

C. 37. 1842 ?

Tous les hommes qui aiment exclusivement une moitié de la vérité sont de la même race, malgré les différences tranchées qui peuvent les séparer. Ils sont de la race des esprits et des cœurs étroits. Chacun d'eux est l'ennemi de sa propre cause, et l'auxiliaire de son ennemi.

§ II. — HISTOIRE.

a) SA DÉFINITION : *fatalisme ; histoire et historiens ; symbolisme ; histoire chez les anciens et chez les modernes : conditions pour la bien écrire ; signes des temps.*

L'histoire, dans sa plus haute signification, n'est que la manifestation de l'idée de progrès, soit qu'on rapporte ce progrès à la nature des choses et à la marche du temps, soit qu'on le cherche dans ce que Bossuet a nommé *la suite de la religion*, soit enfin qu'on le voie résulter de ces deux causes réunies. Dans tous ces cas, le progrès ne peut être que la marche du monde des intelligences vers la *vérité*, laquelle exclusivement et infailliblement renferme le *bien*. Si la loi du progrès n'existe pas, l'histoire n'a plus de raison, le monde non plus, et l'un et l'autre ne sont bons qu'à être mis au rebut. P. M. 245.

La philosophie de l'histoire, applicable aux faits accomplis, n'a point d'application légitime à nos déterminations intellectuelles et morales, et son unique rôle est d'expliquer, non de juger.

S. XIV, 152.

— Si, dans l'ensemble des destinées de l'humanité, ou même d'une seule nation, le poids des individualités se fait peu sentir ; si leur valeur, dans un si vaste calcul, est à peine appréciable, elles ne laissent pas de compter dans les limites d'un siècle, et les historiens fatalistes, qui ont bien le droit, dans un horizon étendu, de ne tenir compte que des causes générales et de rattacher immédiatement les résultats à des *lois*, ont tort quand ils transportent leur système dans un espace plus resserré. Rien ne les empêche, ou plutôt rien ne les dispense de faire à la liberté humaine, à la diversité des caractères, à la Providence spéciale une part et une grande part dans la production des événements. Qu'ils en fassent abstraction sur un terrain moins limité, ils le peuvent sans mettre en péril le dogme de la liberté divine, tandis que dans les annales d'un ou de quelques siècles, leur méthode compromet d'un seul coup, avec la liberté de l'homme, la liberté même de Dieu. L. 19^e. III, 347.

De toutes les lois naturelles, celles de l'histoire sont sans contredit les plus difficiles à déterminer; mais si l'on y réussit, on obtient une sorte de psychologie historique, une science des phénomènes de l'âme sociale, réel agrandissement au domaine de la psychologie individuelle, puisqu'elles manifestent et constatent certains faits qu'on ne peut étudier dans une âme isolée.

L. 18^e. I, 352.

— Les histoires ne sont pas l'histoire. L'homme qui n'envisage que les faits extérieurs et leur date, ne connaît pas la véritable histoire, celle qui met en évidence les ressorts cachés sous la variété et la succession des faits extérieurs. La tâche sérieuse de l'historien est de creuser cette apparence pour y reconnaître la signification secrète de ces vicissitudes, les lois réelles par lesquelles sont régis les événements. Car ce sont bien des lois; une observation attentive reconnaît les caractères de permanence ou d'analogie sous lesquels, dans les mêmes conditions se reproduisent les mêmes faits. Sous ce rapport, l'histoire de l'humanité se rattache au grand ensemble de l'histoire naturelle, c'est-à-dire que, de l'analyse des faits particuliers, on peut aussi déduire la loi générale qui les unit et les explique. Mais l'intégrité des jugements historiques a été fort souvent altérée par l'influence inévitable du succès. La fortune est une grande corruption de la vérité; que d'actions comptées comme grandes et illustres ne le sont devenues qu'à l'aide de ce prestige; et quelle teinte différente n'auraient-elles pas reçue d'un résultat différent! Il est vrai, le succès est la preuve d'une méthode habile à atteindre un certain but, mais il ne prouve rien sur la valeur de ce but; et encore ne prouve-t-il pas absolument en faveur de l'habileté, puisqu'un succès personnel est toujours compliqué de circonstances et de volontés étrangères. Rien n'est souvent plus difficile que de faire la juste part de l'homme qui réussit. Que de renommées perpétuées depuis nombre de siècles ont dû crouler devant le simple bon sens d'un jugement mieux motivé sur les actes et sur les hommes! Cela même a eu son excès...

Si quelque part les droits de l'objectivité sont étendus, si quelque part la personnalité de l'écrivain doit s'effacer, assurément

c'est dans l'histoire. La subjectivité même, sans laquelle pourtant l'histoire ne serait ni une œuvre d'art ni une œuvre philosophique, s'y laisse voir et ne s'y montre pas. Elle se mêle à tout et ne se vante de rien ; bien moins encore pousse-t-elle de grands cris, de peur qu'on ne l'oublie. L. 19^e. III, 335.

On a beau faire qu'une histoire ne soit point un poème ; c'en est un nécessairement. C'est l'historien lui-même fondu avec son récit, c'est une âme mêlée aux faits, une sorte de providence contemplative, arrangeant après coup les destinées humaines. Inutilement l'historien se voudrait séparer des faits ; quelque forme qu'il ait prise, quelque méthode qu'il suive, il ne saurait. Il sera poète, quoi qu'il fasse. En racontant, il aura créé. L'histoire et l'épopée se touchent, se poursuivent sans cesse. 320.

L'histoire, c'est l'expérience d'autrui ; l'expérience d'autrui nous touche peu ; le retour des mêmes situations, se déguisant sous une variété inépuisable de formes, ne permet guère à l'esprit prévenu d'appliquer les règles qu'il a pu déduire de cas précédents ; le moment de cette application ne vient jamais ; on la recule dans le passé ; on la rejette dans l'avenir ; la passion fait croire qu'on est dans un cas sans exemple ; et, pour parler un moment le langage du barreau, on *excipe* constamment de quelque circonstance extraordinaire, attendu que ce qu'on expérimente soi-même est toujours extraordinaire, et l'on renvoie à ses descendants le profit éventuel d'une étude dont, pour son propre compte, on n'a rien su tirer. S. II, 323.

Les événements sont les vrais juges des événements, et, les questions de pure morale mises à part, l'histoire ne s'écrit que sous leur dictée. VI, 68.

Il est des étoiles de première grandeur qui ne deviennent visibles pour nous qu'après six mille ans ; la même chose arrive parfois dans le firmament de l'histoire : à la lumière de tel astre brillant, mais lointain, il faut un siècle pour arriver ; et combien de rayons qui meurent en chemin ! XI, 111.

Chaque siècle, chaque individu apporte avec soi de nouvelles lumières. Ceci est surtout l'apanage de certaines époques. Chaque jugement est donc sujet à révision, non pour être cassé, mais pour

s'expliquer mieux et acquérir à quelques égards un sens nouveau.

L. 18^e. II, 32.

— Le symbolisme est vrai. Qui voudrait nier que la succession des faits, dans l'histoire d'un peuple, ne soit en même temps une succession d'idées, ou, si l'on veut, de *forces intelligibles*, et que chacune de ces idées ou de ces forces n'ait son moment de floraison avant de fructifier ? Or, ce moment n'est pas seulement le plus poétique, il est aussi le plus vrai ; et l'imperfection, le vague de la forme n'est que l'indice et la mesure de sa naïveté ; c'est un miroir coloré où l'avenir se regarde et ne se reconnaît pas encore. L'historien s'interdirait-il de signaler ces moments, de dessiner ces symboles, d'indiquer l'heure où une force nouvelle, sans conscience encore d'elle-même et pressée toutefois du besoin d'éclorre, saisit l'occasion, revêt à la hâte la forme qui se présente, et vient frapper, à demi-vêtue et les yeux fermés, à la porte de l'avenir ? C'est de la poésie, dit-on ; non pas précisément, mais le confluent de la poésie et de la philosophie : l'une des deux fut-elle jamais complète sans l'autre ? et l'histoire n'est-elle pas aussi une épopée ? Mais le symbolisme a ses lois comme la subjectivité, et là où la part de l'intuition est plus grande, celle de la réflexion doit être plus grande aussi. Le fantastique et l'exagération sont là sans cesse, épiant l'instant où la porte, laissée entr'ouverte, leur permettra de se glisser dans la maison.

L. 19^e. III, 335.

— Chez les anciens, l'histoire était simple parce que l'existence l'était. Elle pouvait, sans se compliquer, ne rien omettre. De là une partie de sa beauté, de là son caractère épique. Ce n'est pas à dire que la vie extérieure ne se composât de plus d'éléments que l'histoire n'en reproduit ; il y avait aussi alors des arts, des métiers, du commerce ; mais ces choses et beaucoup d'autres étaient plus en dehors du mouvement politique ; d'autres éléments n'existaient pas même ; l'idée de société, au sens moderne, n'avait pas apparu. En un mot, l'histoire, sous ces plumes antiques, satisfait à sa tâche et à sa mission. Dans nos littératures modernes, elle a longtemps suivi la voie antique, dans laquelle, pourtant, elle ne pouvait rencontrer et ramasser tous ses éléments essen-

tiels. Dans un vaste ensemble, où chaque chose avait son usage, et contribuait de son poids au mouvement général, elle n'a saisi qu'un ordre de faits ; dans une immense trame, elle n'a vu qu'un fil ; elle n'a été longtemps que l'histoire des dynasties ; c'est peu à peu que tout ce qui faisait partie de la vie des sociétés a fait partie de l'histoire, et que finalement l'histoire des hommes est devenue l'histoire de l'homme. Ce progrès a été rapide. Voltaire, qui s'étonnait de l'étroitesse de ses devanciers, s'étonnerait de tout ce que ses successeurs ont fait entrer dans le domaine de l'histoire. Il serait malaisé de dire ce qu'elle ne renferme pas, puisqu'elle renferme tout l'homme, et que tout ce qu'il y a de plus intime et de plus mystérieux dans sa nature, tout ce que sa pensée peut concevoir de plus abstrait, de plus en dehors de la région des affaires et de la politique, a obtenu le droit d'être signalé comme cause ou comme effet dans l'explication des destinées sociales.

327.

— Il faut, dans l'appréciation des hommes et des faits, beaucoup de largeur d'esprit pour tout voir, beaucoup de philosophie pour tenir compte de tout, et beaucoup de foi pour tout dire. Avec tout cela même, la parfaite vérité, en histoire, est un sommet inaccessible.

Mais surtout il faut être homme, homme complet, pour écrire l'histoire des choses humaines. Il ne faut pas avoir tout un côté de l'âme insensible et paralysé. S'il ne faut pas méconnaître les conditions inférieures de notre existence, il ne faut pas non plus méconnaître le divin dans la vie humaine et dans l'histoire ; il faut croire à l'esprit. (Voir dans le présent volume page 71.) 419.

C'est un avantage pour l'historien que d'avoir vu les événements ; mais l'avantage n'est pas égal pour tous ceux qui ont vu. La vue chez le véritable artiste et chez le véritable historien est si peu l'affaire des yeux seuls, que tel absent voit mieux que tel qui fut présent. Il y a une vue plus profonde que celle des yeux, que celle même de l'intelligence : il y a des choses qu'on voit avec l'âme, et cette vue est, à le bien prendre, une vie. Ch. III, 82.

L'histoire est l'explication des faits ; or, le côté par où l'on comprend les faits est le côté par où on les domine. Un monde

compris est un monde soumis. Si les faits sont plus forts que les hommes, c'est aussi longtemps que les hommes n'en ont pas le secret ; l'intelligence les en rend maîtres. Le degré de la civilisation et son caractère se découvrent pour chaque époque, non dans son histoire, mais dans la manière dont elle a écrit l'histoire, et ne fût-ce que dans le choix des objets qu'elle fait entrer dans ses récits. C'est le règlement de compte du présent avec le passé ; c'est le solde définitif que laisse le passé entre les mains du présent ; ce sont les têtes de Janus se retournant pour s'envisager l'une l'autre. L. 19^e. III, 319.

L'histoire, sans contredit, doit résumer la masse des faits ; elle n'est dans son essence, comme le fait observer un critique allemand, qu'une abréviation. Mais résumer ou abrégé, sous la seule forme de l'abstraction, ce n'est pas faire connaître les faits, non pas même à la raison. La connaissance intelligente des faits ne saurait se passer absolument de l'intuition immédiate. Vous ne sauriez faire comprendre des faits que vous ne montrez pas, et vous ne les montrez pas quand vous les résumez ; de quelque fidèle expression que vous revêtiez leur idée, elle ne sera point vivement saisie, ne deviendra point à la fois propriété de l'intelligence et de l'âme, si vous ne l'avez illuminée par des détails sensibles. 303.

Quelquefois on se figure les temps de tourmente politique comme plus propres à la composition de l'histoire ; c'est une illusion. Le récit pourra être plus animé ; il sera moins vrai ; une lumière paisible laisse mieux distinguer les objets que la lueur blafarde de l'éclair. De même l'écrivain qui travaille dans un moment de stagnation politique a bien plus de chance de saisir les raisons du passé et les probabilités de l'avenir. L. 18^e. I, 352.

L'humanité ne fait pas toutes choses à la fois ; et pour l'ordinaire on ne la voit pas *facere celebranda, celebrare facta*. R. I, 15.

— Pour pouvoir ranger un fait parmi les signes du temps, il faut étudier le temps lui-même dans l'ensemble des symptômes les plus généraux et les plus irrécusables ; le temps nous éclaire sur sa signification et la valeur d'un fait autant que ce fait lui-même

peut nous servir d'indice sur le caractère du temps ; si le texte n'est pas complet sans le mot, le mot, pour être compris, a besoin du texte. Q. 375.

Chacun peut bien entrevoir, dans la période où il vit, quelques tendances prononcées, et parmi elles une tendance plus prononcée encore que toutes les autres. Mais, s'il se hâte de nommer son siècle par elle, il y a grande apparence qu'il se trompera.

S. II, 386.

b) PRINCIPES HISTORIQUES : *Providence, nécessité; pensée et action; théorie et pratique; des révolutions et du droit de résistance individuelle.*

La vue du mal dont l'homme et les sociétés sont tourmentés est accablante pour l'âme. Elle se refuse à porter sans partage cette croix. Il faut que Dieu la porte avec elle. Fort de la pensée d'un Dieu rémunérateur et vengeur, d'un Dieu « qui surveille du lieu de sa demeure tous les enfants des hommes, et qui prend garde à toutes leurs actions, » le croyant ne perd pas sa tristesse, dont le sujet subsiste, mais cette tristesse a cessé d'être de l'accablement. Tous les mystères ne sont pas éclaircis, mais, du lieu de sa demeure, Dieu regarde, Dieu veille, c'est assez. Dans le désordre universel, l'ordre parfait est garanti. Après cela, quelle objection, quelle plainte élever ?

Sous l'empire du Dieu vivant, l'ordre, mais un ordre dont le secret échappe à notre vue mortelle, l'ordre peut être fermement espéré, prévu à coup sûr, goûté d'avance ; il existe déjà, entier, parfait, par cela seul que Dieu existe et que Dieu règne. Mais dans un monde sans Dieu, je veux dire sans un Dieu qui regarde et qui veille, dans un monde qui n'aurait d'autre Dieu que le fantôme des panthéistes, quelle âme sérieuse ne serait pas écrasée du seul aspect de l'humanité, et contrainte de choisir au plus tôt entre le désespoir, qui tue le corps, ou les consolations du matérialisme, qui tuent l'âme ?

Il ne faut pas craindre de le dire, la pensée d'un monde sans un Dieu qui punit, est une pensée désespérante. La vue de ses

vengeances console, parce que ses vengeances, c'est la justice, et que, sans la foi à la justice, l'âme humaine est aussi incomplète que le corps lui-même est incomplet sans l'âme. Les châtimens de Dieu n'effrayent pas seulement, ils rassurent; ils rassurent en effrayant: ils constatent la présence de Dieu; or, Dieu présent est le tout de l'âme.

L. 19^e. II, 180.

Nous ne devons pas craindre de rabaisser l'idée de Dieu en supposant que, dans l'accomplissement de ses desseins, il a égard à la nature des objets, quoiqu'il se plaise probablement à confondre nos pensées en cherchant ses moyens où nous n'aurions trouvé que des obstacles.

N. E. 177-178.

Beaucoup trop de personnes, même parmi les chrétiens, « se conduisent par leurs espérances. »

La Providence tranche les nœuds que nous tardons à dénouer; et quand ils sont tranchés, nous cherchons curieusement, et nous trouvons sans trop de peine comment on eût pu les dénouer; c'est-à-dire que, la chose faite, et faite sans nous, malgré nous peut-être, nous la ramenons à des principes, et la faisons rationnelle et préméditée, d'accidentelle qu'elle était. Nous donnons les premiers moments à la nécessité, les derniers à la raison. C'est la marche constante du genre humain. Elle lui fait peu d'honneur. Pourquoi faut-il que le parti de l'*expédience* et du calcul ait ses représentants parmi les chrétiens, dont la mission, dans ce monde, est de substituer, en matière de religion et de morale, la question de vérité, la question des principes purs, à celle du calcul et de l'*expédience*?

Q. 547.

Le résultat poursuivi par les uns est, à l'ordinaire, consommé par les autres; assez souvent par ceux dont il contredit tous les vœux, et qui, pour l'éloigner, ont fait tout ce qui était en leur pouvoir. La Providence a des raisons, et de bonnes raisons, pour en faire les serviteurs d'une cause qu'ils désavouent. De toute manière, elle peut prouver à l'homme que « sa voie ne dépend pas de lui, » encore que, à voir la chose de près, il soit l'artisan de ses destinées. Sa responsabilité lui demeure, et sa souveraineté disparaît.

520.

Il ne faut pas contrefaire la signature de Dieu au bas des actes que sa sainteté désavoue.

A. 86.

— Prononçons toujours avec respect, avec amour, ce nom sacré de Providence, toutefois en nous souvenant que l'avenir, que le progrès, que le devoir, c'est aussi la Providence! E. 362.

Tout ce qui a existé fut nécessaire, dans ce sens que tout ce qui existe a sa raison d'être, et que cette raison l'ayant emporté sur toutes les raisons de ne pas être, toute existence par là même implique nécessité. Dans ce sens, toutes les erreurs, et même les plus monstrueuses, ont été nécessaires. Veut-on dire par là qu'elles avaient le droit d'être? Veut-on dire que ce fut bien fait de les embrasser? Veux-t-on dire que ceux qui les embrassèrent ne manquèrent à aucun devoir, et même en cela remplirent un devoir? 360.

Convenons que, depuis le commencement des sociétés, la Providence a permis bien des choses, et que, s'il faut honorer et maintenir tout ce qu'elle a permis, nos respects s'attacheront nécessairement aux choses les plus opposées.

A notre avis, on ne saurait voir trop souvent, ou, pour mieux dire, trop constamment le *doigt de la Providence*; et nous connaissons des hommes qui s'abstiennent de signaler cette intervention divine dans aucune page particulière de l'histoire, de peur de paraître l'exclure des pages où rien d'extraordinaire n'arrête le regard humain. En un mot, les hommes dont je parle recommandent au nom de la foi, au nom du respect pour les choses divines, au nom de l'expérience, la plus grande discrétion dans l'emploi de ce moyen d'instruction chrétienne et d'édification.

L. 19^e. III, 414.

Un Dieu seul a pu dire : « Je suis venu mettre le feu sur la terre. » Sublime paradoxe, qu'un Dieu seul a pu proférer ! Un Dieu seul savait qu'il allait créer sur la terre deux mondes ennemis. Il voyait tous les vices, toutes les hypocrisies se réfugiant sous le manteau du christianisme; il savait que la pire des corruptions est celle des choses excellentes, et la pire des persécutions celle des faux chrétiens sur les vrais. Oui, l'Évangile a fait suer à la nature humaine toute sa méchanceté. Dira-t-on pour cela que le christianisme a été funeste à la société? Un mot suffit : vivons-nous pour le temps ou pour l'éternité? L'objet direct du

christianisme est-il de mieux organiser la société de la terre, ou de préparer la société du ciel? Considérons-nous Jésus-Christ seulement en qualité d'inventeur du principe de l'égalité et de la fraternité sociales? Rejetons alors une religion qui devient pour la société l'occasion de maux incontestables. Ou acceptons-la, mais comme l'éducateur de l'âme pour le ciel, et dans ce cas, tenons-la pour justifiée de tous les scandales qu'on se plaît à faire peser sur elle. L. 18^e. II, 120.

— Il est des principes qui, pour manifester tout leur caractère et déployer tous leurs effets, demandent de l'espace. Un principe négatif surtout a besoin d'être observé dans une masse d'individualités réunies. S. II, 528.

En général, là où tout le monde souffre, tout le monde est plus ou moins coupable. Q. 535.

Le bien ne se fait pas tout seul ; il exige des efforts, et il ne trouve pas toujours dans les volontés de ceux à qui on le propose ce ferme point d'appui de l'intérêt prochain, ce ressort de la crainte ou de l'espérance personnelle, seul doué du talent de l'improvisation. En toutes choses « l'esprit est prompt et la chair est faible. » L'esprit lui-même, si l'on entend par *esprit* la raison publique, l'esprit lui-même est lent. Et puis, même chez les intelligents, et surtout chez eux, la prudence intervient et veut atermoyer. E. F. 535.

Il semble écrit dans le livre de la destinée des peuples, que jamais, dans la marche des faits sociaux, la pensée et l'action ne marcheront d'un pas proportionné ; toujours d'un pied boiteux l'action halette après la pensée ou la pensée après l'action ; chacune à son tour est trop lente ou trop précipitée. Ce mal incurable des sociétés, qui dérive lui-même d'un mal incurable de la nature humaine, est un principe fécond de déchirements politiques. 159.

— Les théories sociales, aussi bien que la philosophie, affectent la spontanéité. Elles se piquent de prendre naissance dans l'examen de la nature des choses, c'est-à-dire des vrais rapports de l'homme avec l'homme et de l'individu avec la société. Et cependant tous les faits s'élèvent contre cette prétention. Ils nous conduisent

même à penser que jamais la spéculation pure n'eût trouvé ces théories, ni même ne les eût cherchées. Elles n'ont apparu dans le monde qu'à la suite des faits qui les rendaient nécessaires.

P. M. 13.

L'histoire des idées n'est pas celle de la liberté. Dans ce nouveau point de vue, l'homme se produit comme instrument. Il a rarement, il n'a peut-être jamais toute la conscience de ce qu'il fait. Et quoique une vérité sociale repose au fond de toutes les luttes, cette vérité, sous sa forme absolue et générale, ne se manifeste qu'à la génération qui vient après la lutte consommée. La postérité seule sait bien pourquoi l'on a combattu ; elle le dirait, s'il était possible, à ceux-là même qui ont combattu. Car aucune théorie n'est apparue dans le monde avant les faits ; mais les faits ont enfanté la théorie ; ainsi nous sont venues, créées une à une par l'occasion et le besoin, toutes les vérités sociales ; ainsi nos enfants sauront mieux que nous ce que nous aurons voulu. Il n'y a que Dieu qui sache d'avance tout ce qu'il veut et tout ce qu'il fait.

S. II, 379.

La religion des souvenirs, le culte du passé, seront invoqués en vain ; ils ne sont puissants que lorsque les affections du présent leur correspondent et les justifient. Hors de là, ce ne sont plus que des parfums ; on les respire, on ne s'en nourrit pas.

E. F. 341.

Tout homme dont la pensée ou dont la volonté a changé la face du monde social, est comparable au navire qui transporte, d'un continent dans un autre, toujours à travers les tempêtes, une riche cargaison d'or, d'argent, d'étoffes rares ou de précieuses denrées. Le navire ne sait pas ce qu'il porte ; mais, pour n'en rien savoir, il n'en est pas moins le porteur de tous ces trésors. Vivants navires, nous savons bien que nous portons quelque chose, et nous croyons en connaître la nature et la valeur ; mais sur ces deux points nous nous trompons toujours. « Luther, écrivait une femme distinguée, se serait très-probablement excommunié dès le début, s'il s'était vu alors tel qu'il arriva au but de la carrière. »

L. R. I, 193.

Chaque époque à son tour agite quelque question fondamentale.

Mais rarement une époque donne leur vrai nom aux questions qui la préoccupent. Les plus grands problèmes n'ont paru dans le monde que sous des noms supposés. On a pu voir tout un public se passionner pour une question, mais elles n'ont quelquefois de frivole que l'apparence, ou bien elles sont plus sérieuses que ceux qui les discutent. S. XI, 17.

Nulle époque, avant d'être épuisée, ne sait bien ce qu'elle a fait ; ni ce qu'elle a voulu ; la pensée intime des partis, la dernière raison de leurs mouvements leur échappe à eux-mêmes : nul n'est juge que de ses intentions individuelles. VI, 68.

L'homme, toujours, fait plus ou moins qu'il ne veut ; il n'atteint pas le but ou le dépasse ; il s'exagère ou se dissimule la portée de ses actes : peut-être n'a-t-il même pas toujours le secret ou la mesure de sa propre intention : il ne peut savoir exactement qu'une chose, son devoir, et c'est assez. A cette réserve près, on oserait dire de tous les hommes, même des plus hostiles, qu'ils ne savent ce qu'ils font. Car on peut avoir bien calculé, bien prévu, avoir obtenu ce qu'on voulait, précisément ce qu'on voulait, et avoir été, dans la main divine, l'instrument de quelque œuvre qu'on ne soupçonne même pas. Q. 519.

Les hommes de génie et les excellentes méthodes ne se donnent pas rendez-vous dans les mêmes époques ; les méthodes manquent aux hommes, les hommes aux méthodes. N'en est-il pas de même des institutions, qui sont aussi des méthodes ? S. IX, 379.

Ceux qui honorent le calcul seulement, calculent mal. La force de la société, la garantie de son avenir est dans l'enthousiasme, et quand l'enthousiasme aura tari au milieu d'elle, le calcul ne la sauvera pas. L. 19^e. I, 57.

Le mal négatif, le mal sans forme et sans nom, est cependant le plus grave ; la présence muette et immobile d'un principe faux est un fléau central, est un malheur intime, dont tous les autres ne sont que les signes et les effets ; mais ce qui ne se voit ni ne s'entend n'existe pas pour la multitude. E. 524.

— Les sociétés n'ont eu à personne d'aussi grandes obligations qu'à ceux qui leur ont résisté au nom de la vérité et de la pensée. Partout la société a tendu plus ou moins à devenir la conscience

de tous ; mais partout il s'est trouvé des consciences rebelles qui ont protesté et maintenu le principe de la conviction personnelle, sans lequel l'homme abdique sa nature morale, sa qualité d'être responsable et par conséquent d'être religieux. 188.

Certes, ce n'est pas nous qui contesterons aux lois le droit d'être respectées. Mais une distinction naturelle se présente. Une loi injuste doit être respectée par moi, quoique injuste, lorsqu'elle ne blesse que mon intérêt, et mes concitoyens, également lésés, lui doivent le même respect. Mais une loi immorale, une loi irréligieuse, une loi qui m'oblige de faire ce que ma conscience et la loi de Dieu condamnent, si l'on ne peut la faire révoquer, il faut la braver. Ce principe, loin d'être subversif, est le principe de vie des sociétés. C'est la lutte du bien contre le mal. Supprimez cette lutte ; qu'est-ce qui retiendra l'humanité sur cette pente du vice et de la misère où tant de causes réunies la poussent à l'envi ? C'est de révolte en révolte, si l'on veut employer ce mot, que les sociétés se perfectionnent, que la civilisation s'établit, que la justice règne, que la vérité fleurit. L. C. 364.

Lorsqu'un principe de mort, ignoré, ou négligemment surveillé, ou même favorisé par l'autorité, se répand chez un peuple, l'opposition qu'il rencontre dans le zèle de quelques individus est un principe de vie destiné à le vaincre. 380.

La loi des sociétés vieilles est d'arriver à la règle par l'arbitraire et à la simplicité par son contraire. N. 1, 30.

Les orages de l'atmosphère ne sont pas plus nécessaires à l'économie de notre globe que ne le sont à la société humaine les orages de la pensée. E. 59.

La voie de l'esprit humain est comme un escalier de géants, dont chaque marche aurait besoin d'être divisée, à défaut de quoi l'humanité tantôt perd haleine, tantôt retombe et se brise. 412.

C'est de *secousse en secousse* que les peuples avancent. Or, dans ces secousses nationales, tout étant remis en question, et les peuples rentrant pour un moment dans l'état de nature, il est impossible et inutile de prescrire des règles. Une révolution n'en reçoit que d'elle-même ; une révolution n'est pas une action, mais un *fait*, ni un acte régulier de la vie civile, mais un *phénomène*.

Il y a inévitablement un instant du moins où la société vit sans lois, un instant abandonnée tantôt à la violence, tantôt à la prépondérance morale ou intellectuelle, mais enfin toujours à la force. Un nouvel ordre de choses ne tarde pas à se former ; mais, entre ce nouvel ordre et l'ancien, il y a lacune, solution de continuité, espace où le fil des traditions s'interrompt et où l'autorité des lois vient mourir. Q. 87.

Au souvenir de mille *révoltes* généreuses qui ont fait prévaloir dans le monde les droits de Dieu sur les prétentions des hommes, les droits de la vérité sur les prétentions de l'erreur, enfin ceux de la vertu sur le vice, j'ai pu dire et je dis encore que c'est de révolte en révolte que les sociétés se perfectionnent, que la justice règne, et que la vérité fleurit. L. C. 430.

Bien que l'histoire ait appris que presque toutes les grandes questions qui ont agité la société, ont reçu une solution brutale, il est du devoir de tout homme *social* de partir de l'espérance contraire, d'épargner à la société des transformations trop soudaines, et d'adoucir la pente par où l'humanité s'avance à de nouvelles destinées. N. III, 552.

Oter de la vie des peuples l'obstination de la pensée et l'opiniâtreté des consciences, c'est refuser à la société son lendemain, c'est ouvrir à la civilisation un profond et silencieux tombeau. E. 59.

Les vrais protecteurs de la société, ceux à qui elle doit de conserver encore quelque cohérence et quelque unité, sont ceux-là mêmes au nom desquels se rattachent, dans l'histoire, des souvenirs de lutte, de persécution et de martyre.

La résistance, même la plus désintéressée, même la plus consciencieuse, aux injonctions de la société, est toujours une résistance ; l'aspect en est périlleux ; l'autorité des lois en souffre plus ou moins ; les passions égoïstes s'appuient de cet exemple ; l'esprit de révolte a des précédents à citer ; c'est un mal. Mais rapprochez-le, par la pensée, de cet autre mal, l'indifférence générale pour la vérité et la torpeur générale des consciences ; supposez une société qui ne rencontre jamais, quelques lois qu'elle porte, quelques obligations qu'elle impose, aucune résistance à ses volontés ; et dites-nous si cette obéissance n'est pas un plus

grand mal ; s'il n'y a pas, dans cette unité tout extérieure, un principe de dissolution infiniment plus actif que celui que vous avez cru apercevoir dans les résistances individuelles ; et si ces généreuses résistances, qui vous paraissent à chaque fois relâcher le lien social, ne le serrent pas au contraire, et ne donnent pas à la société son plus haut degré de consistance. Car la force d'une société est essentiellement dans la vigueur de sa morale ; et plus elle compte, dans son sein, d'hommes de conscience prêts à résister à la loi humaine, lorsqu'elle commande ce que défend la loi de Dieu ou lorsqu'elle défend ce que la loi de Dieu commande, plus elle comptera de citoyens fidèles, soumis et dévoués. Pourquoi ? parce que le même principe qui, dans certain cas, commande la désobéissance, commande à l'ordinaire la soumission ; parce que la conscience, qui nous lie à la loi divine, nous lie, avec une force proportionnée, à la loi humaine ; parce que, enfin, moins on sera disposé à céder où Dieu veut qu'on résiste, plus on sera prêt à céder où Dieu veut que l'on cède. Le plus indépendant se trouvera le plus soumis, comptez-y bien ; mais ne comptez pas que le plus aveuglement, le plus servilement soumis, celui qui ne fait pas entrer la volonté de Dieu dans les motifs de son obéissance, persévère dans la fidélité quand son intérêt prochain lui conseillera le contraire, et quand il s'imaginera pouvoir désobéir impunément. Qui n'obéit qu'aux hommes et sans égard à Dieu, obéit mal et n'obéira pas longtemps. L'anarchie n'a point de recrues à faire dans les rangs des hommes de conscience ; elle en fait d'innombrables parmi les partisans de l'obéissance implicite. Esclaves aujourd'hui, rebelles demain.

E. F. 429.

Il n'est pas un de mes lecteurs qui ne se soit dit une fois ou qui ne puisse se dire : Voici une action, en voilà une seconde, en voilà d'autres encore que, sur aucun ordre, à aucun prix, sous aucun prétexte, je ne pourrai me permettre, à moins que le cœur ne me manque ou que je n'oublie qu'il y a un Dieu ; et si je le fais, je saurai bien alors et je me dirai que j'ai eu tort ; et si je m'allègue à moi-même l'autorité des hommes, je me répondrai à moi-même qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ; et si je me dis que j'ai été contraint, je me dirai que rien ne devait me

contraindre ; et si je cherche à me consoler en me rappelant que j'ai blâmé ce que j'ai fait, je serai obligé d'avouer que plus je l'ai blâmé, moins je devais le faire. Quel sera, je le demande, celui de mes lecteurs, ou même en dehors de ce cercle étroit, quel sera l'homme qui osera dire : Je ne sais ce que l'État pourra m'ordonner, je ne m'en informe pas ; mais, quoi qu'il ordonne, je le ferai, sauf à le blâmer ? Aucun ne parlera ainsi ; ceux-là m'étonneront beaucoup moins qui termineront en ces mots : Quoi que l'État m'ordonne, je le ferai sans le blâmer ; — mais il faudra qu'ils ajoutent : parce qu'il n'y a pas de Dieu, ou parce que le peuple est Dieu. Et n'en désespérez pas ; car aujourd'hui tout se dit.

431.

Si chacun écoutait et respectait sa conscience, jamais une institution n'absorberait les individualités, jamais elle n'apparaîtrait comme un monument du préjugé et de la tyrannie d'opinion. E. 173.

Je repousse bien loin l'idée qu'on puisse, en bonne morale, se dispenser d'obéir à des lois humaines, simplement parce qu'elles sont injustes, et je n'exclus du droit d'être obéies que les lois qui obligeraient de faire ce que la conscience et la loi de Dieu condamnent.

L. C. 415.

Dans l'ordre moral, le sentiment d'un besoin équivaut au besoin lui-même. Un mécontentement général se justifie par son existence ; et si cette inquiétude était sans fondement, elle serait elle-même un mal profond, un mal plus sérieux que le mal imaginaire qu'elle accuse. Quelque chose, en tous cas, a besoin d'être refondu : ou l'état social, ou l'esprit de ceux qui s'en plaignent.

S. v, 137.

c) DU PROGRÈS, *matériel, moral ; perfectibilité ; des découvertes.*

La conscience de l'humanité ne restitue jamais aucune de ses conquêtes.

N. D. 8.

L'esprit humain ne fait-il donc point d'acquisitions définitives, et taxerait-on de témérité celui qui déclarerait impossible le rétablissement de l'esclavage ? « On ne voit pas deux fois le rivage des

morts : » une erreur ne meurt pas deux fois, ce qui est dire, en d'autres termes, qu'elle ne revit pas. E. 377.

On parle des progrès de l'esprit humain, de sa rapide ascension : c'est de sa paresse qu'il faudrait parler ; les vérités les plus simples, les plus nécessaires, ont eu mille obstacles à surmonter ; et ce n'est guère que par la porte étroite de la nécessité qu'elles ont pénétré dans le cœur et de là ont passé dans l'esprit. — Ce fait si universel, si répété, constate la tendance de l'humanité à faire marcher le sentiment avant l'idée. P. M. 15.

Il n'est aucun grand résultat moral et social qui n'ait été prophétisé par la conscience ; aucune vérité dont l'avènement dans le monde ait été absolument inopiné ; aucune révolution dans les choses à laquelle la pensée n'ait préparé sa voie. La force des choses n'est pas tout ; les *abstractions* comptent dans l'histoire ; et si vous y prenez garde, leur présence, leur action est une partie de la force des choses. E. 41.

A prendre la chose *à priori*, je doute un peu de cet ordre constant et de ce retour identique des mêmes phases ¹. Chacune de ces phases n'a-t-elle, en vertu de sa nature, qu'un seul antécédent et qu'un seul subséquent possible ? La religion ne peut-elle aboutir qu'à la poésie, la philosophie qu'aux sciences exactes ? Pour cela il faudrait au moins que ce qu'on appelle religion, poésie, philosophie, fût partout et toujours identique ; alors seulement il serait permis de présumer que chacun de leurs retours aura les mêmes contre-coups et les mêmes suites. La preuve *à posteriori* ne nous paraît pas plus frappante. « La civilisation, dit-on, tourne dans le même cercle. » Il ne peut être question de celle du monde entier, qui n'a jamais été *un*, et qui ne tend que d'hier, pour ainsi dire, à cette unité, à laquelle sans doute il doit parvenir ; à peine se pourrait-il agir de la civilisation de l'Europe, dont la solidarité morale, encore incomplète aujourd'hui, ne date pas, en tout cas, de bien loin. C'est donc dans un seul et même pays qu'il faut chercher ce phénomène. Mais, en supposant que tous les mêmes éléments doivent surgir l'un après l'autre, sera-ce

¹ Vinet s'élève ici contre la mode d'établir des cycles fondés sur une vue partielle des annales de l'univers.

nécessairement dans le même ordre ? Les conditions, en général, le point de départ, en particulier, sont-ils partout nécessairement les mêmes ? La Grèce (et dans la Grèce les différentes républiques dont elle se composait), Rome, l'Inde, les États-Unis d'Amérique, présentent-ils leurs phases dans le même ordre ? Ne s'élève-t-il pas, sous la main de la Providence, des causes puissantes d'interruption ou de diversion ? Mais enfin, quand l'ordre indiqué serait fatal, je vois peu d'intérêt à le présenter sous le point de vue de sa fatalité, et particulièrement à faire de la restauration de la religion une affaire de date et une question de tour de rôle. La religion ne refleurira pas parce que c'est son tour ; elle ne devra pas son crédit renouvelé au discrédit ou au dépérissement de la poésie, de la philosophie et des sciences exactes ; elle n'a pas besoin que rien de tout cela s'écarte pour lui faire place ; toutes ces nobles filles de l'intelligence humaine, ayant eu la religion pour nourrice et pour seconde mère, ne peuvent être toujours avec elle dans l'incompatibilité que l'on suppose ; et il me semble que, si l'on veut parler de phases, il est permis, après toutes celles que l'on signale, d'en prédire une de plus qui ferait correspondre, si l'on veut, à la *démocratie* nouvelle une *civilisation nouvelle*, une phase où l'on verra le développement religieux] concourir ou du moins coexister avec tous les autres développements. Quoi qu'il en soit (car nous ne voulons pas prophétiser), il nous eût semblé plus intéressant de marquer comme quoi l'état actuel de toutes choses, dans les pays de liberté et de haute civilisation, a fait de la religion la première nécessité et le dernier asile de la génération qui s'élève.

E. F. 386.

On est forcé de reconnaître à l'esprit humain une marche plus régulière qu'on ne l'avait estimé d'abord.

F. 275.

En matière de philosophie, de pensée en général, l'esprit humain marche par antithèse et par réaction ; il ressemble au pendule dont les oscillations vont sans cesse de droite à gauche et de gauche à droite. Mais le pendule demeure enchaîné, la valeur d'une de ses oscillations est perpétuellement compensée par celle de l'autre, tandis que l'action et la réaction de l'esprit humain ne se détruisent pas complètement ; il reste toujours un excédant

quelconque, et ces excédants additionnés forment la somme des progrès de l'esprit humain. Au premier coup d'œil, l'homme nous semble défaire à mesure ce qu'il vient de faire ; mais si nous embrassons un champ plus vaste, nous nous convaincrions de la marche réelle et progressive de l'humanité. Avance-t-elle du bon ou du mauvais côté ? ceci est une autre question. L. 18^e. 1, 2.

Il faut que le renouvellement de toutes choses vienne du renouvellement des cœurs. Un cœur renouvelé embrasse toute la vérité, sans en discerner d'avance toutes les parties et en prévoir tous les développements. Il faut admirer, et pourtant il faut compter pour peu de chose, en les comparant au but suprême de l'existence humaine, tous les progrès autres que celui-là. S'il était possible, ce que nous ne croyons pas, que par la seule force des choses et de l'intelligence, la société s'élevât, comme société, par delà toutes les utopies, sans devenir un royaume de Dieu, sans donner naissance dans son sein à un royaume de Dieu, si nous ne pouvions pas démêler dans la cité terrestre les premiers linéaments de la sainte cité, si ce cadre magnifique, et toujours enrichi de quelque nouvelle magnificence, attendait vainement son tableau, nous ne pourrions nous intéresser longtemps à une gloire si vaine, et l'ironie que nous trouverions au fond de tout cela nous traverserait le cœur. Grâce à Dieu, il n'en est point ainsi ; notre existence a une raison, et Jésus-Christ nous a fait comprendre pourquoi cet antique établissement de la société n'a pas été supprimé.

Ces œuvres, ces admirables développements de l'industrie humaine, il ne s'agit nullement de les condamner. Je souscris à toutes ces merveilles, je n'en veux pas une de moins. Ce que je veux de moins, c'est cette violente préoccupation dont elles sont l'objet, c'est ce fanatisme de la matière, qui, s'emparant des hommes par l'éducation, jette des générations sous les roues du char de sa divinité ; c'est cette servitude nouvelle qui attache non plus les corps mais les esprits à la glèbe. On me montre ou l'on me promet des populations laborieuses, économes, aisées ; on veut que j'applaudisse ; et comment ne pas applaudir au bonheur des hommes ? Mais si tout est cultivé chez ces populations, excepté la con-

science, et si leur bonheur, les enchaînant à la terre, étouffe en elles peu à peu la flamme de la vie morale, je leur souhaite de tout mon cœur la perte d'une aussi funeste félicité, j'appelle sur leur avenir de salutaires et régénérantes infortunes; car la prospérité porte toute la vie au dehors, et le malheur seul nous recueille et nous redonne le sentiment de notre vrai *moi*. Qui souffre davantage vit davantage aussi; et s'il est un bonheur dont l'effet soit pareil, c'est un bonheur originaire de l'âme et qui est lui-même essentiellement cette vie profonde que nous cherchons. E. F. 405.

Le bien matériel, qui est quelquefois une suite et un signe du progrès, ne le constitue pas. Et s'il est poursuivi dans un autre esprit que l'esprit de justice et de charité, il peut y avoir gain, profit, amélioration relative : il n'y a pas progrès social. 501.

Au fond, cette question de la perfectibilité est une question capitale; et entre gens qui, la comprenant bien, la résolvent en sens opposé, il y a nécessairement la plus grande et la plus grave des divergences. Il est vrai qu'on pourrait ne pas croire à la perfectibilité, et n'en être pas meilleur chrétien pour cela, mais il est impossible d'être chrétien et de croire à la perfectibilité. Si la nature intime de l'homme, si la direction générale de son être change avec le temps et la civilisation, si l'homme, à mesure que l'humanité avance en âge, devient essentiellement meilleur, il ne faut plus parler de chute ni de rédemption. Cette seule pierre arrachée fait crouler la voûte. Cependant nous avons vu des chrétiens, des chrétiens sincères, faire un peu plus qu'incliner vers ce système.

Étaient-ils peut-être entraînés loin de leur système religieux par l'évidence plus forte? loin d'une *doctrine* par des faits? en d'autres termes, la première donnée du christianisme serait-elle démentie par un examen impartial du monde et de l'humanité? C'est aux esprits sérieux qui peuvent se trouver en dehors du christianisme qu'il convient d'examiner cette question, résolue dans un sens ou dans l'autre avec tant de précipitation par des hommes prévenus ou légers. Tout ce que nous voulons dire ici, c'est qu'il y a certainement un progrès, un progrès qu'on pourrait appeler *moral* en tant qu'il affecte les mœurs; un progrès

qu'on pourrait caractériser par ces mots : plus de justice, plus d'humanité, plus de respect de l'homme par l'homme ; mais convenir de tout cela, ce n'est pas convenir que l'homme soit meilleur ; avoir concédé tout cela, ce n'est pas s'être interdit de soutenir que l'homme est exactement le même qu'il était le lendemain de sa chute, et qu'Adam renaît dans chaque homme que les décrets éternels appellent à cette vie d'épreuves.

Il y a même plus : ce progrès auquel nous avons concédé le titre de moral n'est pas toujours réel, même dans le sens restreint que nous n'avons pas contesté. Les institutions, les lois sont en progrès ; la société, comme telle, est perfectionnée, les individus ne le sont pas ; elle a, pour ainsi dire, des *vertus* qui sont étrangères à ses membres ; elle respire un esprit qui n'est pas le leur ; et le progrès dont on se vante se réduit peut-être à ceci : l'institution sociale telle que les siècles l'ont faite exige ou suppose actuellement de plus grandes ou d'autres vertus qu'autrefois.

E. F. 393.

Que l'homme soit toujours l'homme, que les mêmes causes produisent nécessairement les mêmes effets, et que par conséquent il n'y ait, dans un sens, rien de nouveau sous le soleil, aucune vérité n'est plus vraie, et peu sont aussi importantes : les leçons de l'expérience et de la philosophie de l'histoire n'ont d'autre fondement que cet axiome. Mais l'exagération de cette vérité n'est pas moins préjudiciable que son oubli. Il est impossible que tout se répète, et le cours des temps, la Providence elle-même ou la liberté divine, introduisent dans les questions générales des éléments qu'il faut savoir discerner, sans quoi l'étude de l'histoire ne serait qu'un piège, et c'est même la promptitude intuitive et la sûreté de ce discernement qui a fait, en tout temps, la différence caractéristique entre les hommes d'État et les historiens. Le sens historique et le tact politique, qui semblent avoir tant de rapport entre eux, sont plus différents qu'on ne pense, et les affaires entrent pour une plus grande part que l'histoire dans la formation des grands hommes politiques. Il n'y a de constant et de parfaitement égal à soi-même que la morale, parce qu'il faut bien que l'immuable soit quelque part.

L. 19^e. I, 174.

Tous les progrès aboutissent au mécontentement ; ce n'est pas la misère qui arbore le drapeau des révolutions. I.

Quoi ! le progrès serait-il donc toujours un sujet d'effroi ? éveillerait-il toujours je ne sais quelle confuse idée d'attentat et d'impiété ? verra-t-il toujours défiants, et presque ligués contre lui, bon nombre des membres les plus honorables de la société humaine ? Oui, tant qu'au progrès des lois, des arts et même des mœurs, ne correspondra pas le progrès du cœur humain, de ce cœur désespérément malin, selon l'Écriture, et dont la méchanceté rend toutes choses méchantes. L'humanité semble se souvenir que les premières inventions, que les premiers progrès ont eu lieu dans la famille de Caïn ! L. 19^e. III, 93.

Rien, aux yeux de Dieu, n'est progrès dans l'humanité que ce qui, dans l'humanité, rétablit l'image de Dieu. Le chrétien, qui voit tout avec les yeux de Dieu, dans la lumière de Dieu, ne donne aussi à nulle autre chose le nom de progrès ; car la société, n'étant ni hors de l'humanité, ni hors du plan de Dieu, doit tendre au même but vers lequel chaque homme est appelé à se diriger. On en conclura fort aisément que l'égalité n'est, aux regards du chrétien, ni tout le progrès, ni même une partie essentielle du vrai progrès, mais tout au plus (et ceci reste à discuter) une des conséquences ou un des signes du véritable progrès. Car un homme devenu l'égal de tout autre n'en est pas, pour cela, plus semblable à Dieu, et une société où l'égalité la plus absolue serait établie, n'en répondrait pas mieux, par cela seul, à la pensée divine.

E. F. 513.

Si, d'un siècle à l'autre, l'homme est égal à l'homme, il y a progrès dans la société, il y a progrès dans les pensées. Progrès bien lent, je l'avoue ; et comment l'homme, en effet, haletant sous le fardeau du péché, pourrait-il marcher aussi vite que ses désirs ? Double malheur de sa condition ! il s'attarde dans les boues de l'erreur, ou, quand il se porte en avant, son élan n'a point de mesure, et il marche moins qu'il ne se précipite, en sorte qu'on pourrait dire du progrès des sociétés ce que la science nous apprend de la marche de l'homme physique : c'est une chute incessamment retenue.

S. XIV, 75.

Voici, dans le monde, la condition de la vérité morale : elle ne lui est pas innée, elle n'en émane pas ; elle s'y réfléchit plus ou moins, par suite de son admirable convenance avec notre nature et celle de toutes choses, tout ayant coulé d'une même pensée ; en un mot, elle se réalise beaucoup plus tôt dans les faits que dans les cœurs, dans l'objet que dans le sujet. IX, 27.

Le monde social est peut-être plus avancé dans le christianisme que l'individu. Ainsi je suis frappé d'admiration quand je considère dans nos pays les protections paternelles qui enveloppent l'accusé devant les tribunaux ; j'affirme que si un homme, dans sa pratique journalière, suivait rigoureusement les règles de la justice pénale, il serait tout à fait dans les conditions chrétiennes.

R. C. v, 747.

Le progrès de la vérité morale dans l'humanité est plus objectif que subjectif ; il est dans les mœurs plus que dans les cœurs ; et, par exemple, les institutions sont plus justes, sans que les hommes soient beaucoup moins injustes. J'accorde que les institutions réagissent sur les sentiments, et que l'habitude d'être juste devient, comme toutes les habitudes, une seconde nature ; mais ce que je n'accorde pas, c'est que l'équité des lois et la douceur des mœurs indiquent une restauration proportionnée dans l'intime secret des cœurs. S. IX, 26.

Chaque siècle apporte ses nouveautés ; mais rien n'est nouveau en sens absolu, et rien ne saurait l'être ; tout, dans l'humanité, comme aussi dans chaque nation, est le développement d'un caractère primitif, la déduction logique d'une première donnée. C'est ainsi qu'à côté de la civilisation, qui est la subordination de l'intérêt de chacun à l'intérêt de tous, le sacrifice de la mauvaise liberté au profit de la bonne, à côté de la civilisation qui a commencé le même jour que la famille, un principe opposé, celui d'une sourde insurrection contre les servitudes sociales, a perpétuellement murmuré, grondé ou rugi, au sein même des sociétés les mieux réglées, et dès l'origine même de ces sociétés. Les nécessités les plus évidentes et les mieux senties n'ont pu prescrire contre cette impatience de tout frein, cet inextinguible besoin d'une indépendance sauvage. Les mieux civilisés parmi les peu-

ples et parmi les individus ont connivé à cette secrète protestation de l'élément barbare. Heureux du joug de la civilisation, on a voulu se donner la satisfaction inconséquente de le briser en idée. On a trouvé je ne sais quelle mauvaise joie à ruiner, à grater du moins les fondations de l'édifice sous lequel on reposait sa tête. Les arts sont devenus, du consentement presque général, les complices de cette tendance étrange. Elle a mis à son service une partie considérable de la littérature ; et cette partie n'a pas été moins que les autres avouée par le public. Il a encouragé à la fois la littérature qui conserve et celle qui démolit. L. 19^e. III, 287.

— La souveraineté de Dieu est évidente ; mais je ne sais si elle l'est nulle part autant que dans ces découvertes qui, les unes après les autres, ont renouvelé la face du globe. Il ne faut pas parler ici du hasard ; s'il y a un Dieu, il n'y a point de hasard.

Il n'arrive rien que de nécessaire ; le péché seul ne l'est pas. Rien ne vient s'ajouter à quelque chose de complet en soi ; l'humanité ne fait que croître et se développer jusqu'à ce qu'elle ait atteint sa parfaite stature ; le monde humain est un tableau que l'Artiste divin achève sans cesse : il ne posera qu'au dernier jour son mystérieux pinceau ; jusque-là, cette toile immense, qui nous paraît déjà pleine, offrira des vides à l'œil éternel : chaque découverte, chaque révolution ne fait que les combler. Il ne s'agit point ici, on le comprend bien, de la perfectibilité morale, mais des destinées générales de l'humanité. Dans quelque période qu'il soit né, chaque homme, avant d'être converti, est le vieil Adam ; le dernier des pécheurs n'aura pas le moindre avantage sur le premier ; mais le monde n'a cessé de se renouveler. I.

L'histoire prouve qu'à la réserve de ce qu'ont tenté un petit nombre de monarques absolus, les innovations utiles ne sont presque jamais *immédiatement* parties d'en-haut ; si cela s'est vu, ce n'est qu'à titre d'exception et d'anomalie. L. C. 342.

§ III. — DES PEUPLES.

a) *Grands hommes.*

On parle avec un peu d'indiscrétion d'hommes qui devancent leur siècle, et qui impriment leur caractère individuel aux générations. Ce sont, la plupart du temps, des hommes qui ont mieux compris, ramené à des formes plus précises, exprimé avec plus d'énergie les opinions dominantes de leur époque. Ils ont constaté ce que leur siècle portait dans son sein. Ils ont concentré dans le verre ardent de leur génie des rayons de vérité qui, dispersés dans le monde, n'avaient pu encore l'embraser. Mais leur génie, expression fidèle et forte d'un temps et d'un pays qui les ont fait ce qu'ils sont, n'était point immense comme le génie de l'humanité. Hommes, ils ont fait œuvre d'hommes, œuvre partielle, relative, bornée. Qu'un être, s'isolant de son pays, de son temps, je vais plus loin, de son individualité, devine le fait, l'idée, le dogme qui remuera, convertira, vivifiera l'homme de tous les temps et de tous les lieux... cet être n'est pas un homme, c'est un dieu.

D. 54.

Ce n'est ni un seul homme qui égare tout un siècle, ni un seul homme qui le ramène.

R. II, 80.

On ne succède qu'à la condition de n'être pas pareil.

L. 18^e. II, 25.

Les hommes ne valent que ce que le temps et les idées leur permettent de valoir.

Q. 123.

Il ne faut pas s'y tromper : l'individu n'a pas inventé, il a trouvé ; il a moins enseigné son peuple qu'il n'en a été enseigné ; tous deviennent ses disciples, mais il a commencé par être le disciple de tous ; c'est leur propre pensée qu'il leur a révélée ; ce qui lui est propre, c'est d'avoir prononcé le verbe magique, et, en donnant à ses contemporains la conscience de leurs instincts, de leur avoir donné une volonté ; don immense, car, donner une volonté, c'est donner la vie, c'est engendrer, c'est devenir père ; mais enfin il en est de cette génération comme de toute autre ;

s'il y a un père, il y a une mère ; le père, c'est la pensée d'un seul ; la mère, c'est l'instinct de tous ; la pensée a fait de l'instinct une volonté déterminée, un ferme propos, et de ce moment la nation a vécu. E. E. 309.

Tout le monde croit à celui qui croit en soi ; et son espérance audacieuse est souvent la meilleure des ressources dans un moment d'anxiété générale. D. 80.

Dans l'évaluation des chances de succès d'une idée, que c'est peu de chose que quelques individualités ! Quand une idée ne se tient pas debout par sa vigueur propre, nul talent ne la saurait soutenir ; quand elle a une force à elle, il n'y a pas de risque qu'elle ne soit pas secourue ; les talents viendront, car il est écrit qu'on aidera aux forts. Q. 123.

Aujourd'hui il y a tant de grands hommes, qu'il n'y en a point ; on ne peut pas convenablement fêter toutes ces gloires :

« L'une fait tort à l'autre ; et Monsieur le curé

« De quelque nouveau saint charge toujours son prône ; »

mais ce n'est pas la seule raison de la différence entre notre siècle et celui qui l'a précédé ; ce n'est pas pour avoir trop à admirer qu'on n'admire plus, mais plutôt pour avoir trop admiré. Le dix-huitième siècle, âge d'espérance, s'y est épuisé ; ne pouvant être fanatique, il s'est fait enthousiaste ; il admire donc à tort et à travers ; comparé au nôtre, ce siècle d'incrédulité était crédule à l'excès ; il avait foi à ses hommes, il avait foi à ses œuvres ; le nôtre ne croit guère à aucun homme ni à aucune chose ; il croit à la force, il adore la force ; or la force étant aujourd'hui partout et nulle part, sa dernière personnification ayant eu lieu dans celui qu'on a surnommé *l'homme du destin*, notre enthousiasme, à moins de remonter à cet homme, se tourne en une contemplation béate et vague. Le dix-huitième siècle, bien que ses démolitions aient été fatales, crut pourtant, quoi qu'il en ait dit, à la liberté, à l'individualité ; nous croyons, nous, à la nécessité ; comment donc serions-nous enthousiastes, et qu'avons-nous à opposer à ces longs triomphes du dix-huitième siècle, sinon l'étourdissante succession d'une multitude de popularités éphémères ? R. II, 139.

La mémoire des grands hommes est le trésor de la nation qui les a produits. 6.

Les hommes éminents font une œuvre, et leur mémoire en fait une autre. Souvent même leur souvenir est la partie la plus durable et la meilleure de leur œuvre. 6.

La célébrité est de tous les avantages que nous ambitionnons, celui qui a le moins de rapport avec le bonheur. 1.

Dans nulle carrière on n'est grand homme sans courage.

Il est encore plus hasardeux de vouloir réduire à une pensée unique et persévérante toute une vie de grand homme. Sans doute aucune grande existence n'a manqué d'unité ; mais cette unité réside plus dans l'âme que dans la pensée. L'âme entre dans la vie active toute à la fois et dans son plein ; et l'on peut dire en un sens très-général qu'elle veut dès son début tout ce qu'elle voudra toujours. Mais la pensée est progressive ; elle n'embrasse pas du premier coup d'œil tout son horizon ; elle s'en empare graduellement, par portions toujours plus grandes, par une compréhension toujours plus vive, par des élans toujours plus rapides ; elle a saisi toute sa destinée longtemps avant d'en atteindre le dernier terme ; mais l'on peut affirmer sur la foi même de l'histoire, que les grands hommes n'ont agi que par inspirations successives, que leurs desseins se sont étendus avec leurs conquêtes, et qu'il n'en est aucun qui, en commençant sa vie, en ait d'avance réglé la suite sur un plan immuable, sur une pensée unique.

Encore une fois, l'unité était là pourtant, puissante, triomphant à l'avance, mais obscure et sans conscience d'elle-même, et plutôt à l'état d'un penchant, d'une passion, qu'à l'état d'un distinct et ferme propos. L'historien, véritable prophète du passé, se reportant au point de départ du grand homme, aperçoit ce que le grand homme n'apercevait pas en soi, une idée dont les faibles linéaments accusent néanmoins tout le net et profond contour du grand homme futur. L'individu immatériel se dessine lentement dans le cours de la vie, comme l'individu physique dans le sein maternel, la vie est une longue gestation de l'être moral. Mais, en nous signalant l'élément moral qui doit dominer toute une vie, l'historien se gardera, je pense, de prêter au début de son héros, par

une espèce de rétroactivité, les desseins que peut-être il ne conçut pleinement que bien avant dans sa carrière. Il reconnaîtra qu'il en est des grands hommes d'action comme des poètes, qui, dans un sens propre à eux, *ne savent ce qu'ils font*, et le font d'autant mieux peut-être ; car la vraie force de leur génie est dans l'âme, et l'âme ne fait point de théorie. Ch. III, 20.

b) Français et Anglais. — Orgueil national.

Aucun peuple ne se courbe plus volontiers sous le joug de la mode que le peuple français ; obéir à la mode est un devoir en France. L. 18^e. II, 60.

Un peuple spirituel et spéculatif se console de la perte de ses libertés par la liberté de l'esprit ; c'est ce qui est toujours arrivé aux Français. 10.

La femme, en perdant la pudeur, perd tout à la fois. Encore aujourd'hui les misères de la France, l'imperfection de sa civilisation s'expliquent par là en grande partie. I, 393.

Le caractère des Français veut un monarque sérieux ; c'est Montesquieu qui l'a dit : oserons-nous ajouter qu'il veut un Dieu sérieux ? Ailleurs la religion, le catholicisme même, peut s'humaniser sans se compromettre ; en France une barrière sacrée séparera toujours, dans tous les genres, le sérieux du familier ; ils se mêlent ailleurs, en France ils s'excluent. Le paganisme même serait grave dans cette contrée, et il l'a été. La grâce et l'aménité ne dominaient pas dans la religion des légers et frivoles Gaulois. Chaque peuple donne à ses inclinations dominantes un contre-poids, qu'il cherche surtout dans la religion, tout en la proportionnant à sa taille et en l'accommodant à son caractère ; il était naturel que les prêtres de la Gaule fussent des Druides. Au sein du christianisme français, soit catholique, soit protestant, le même instinct se fait sentir. L. 19^e. III, 40.

Un peuple de gens d'esprit sans cœur serait un peuple d'égoïstes ; d'égoïstes prudents, direz-vous ; mais de ce qu'ils seraient tous prudents, il résulterait, pour l'égoïsme de chacun, des barrières que la passion de chacun frémirait de ne pouvoir franchir ;

la prudence apparemment se changerait en ruse ; les vices prendraient une forme savante ; la société présenterait moins d'aspects révoltants ; mais, desséchée dans ses racines, elle n'aurait bientôt plus de sève à envoyer à ses différents rameaux, et, sous la lumière ardente d'un soleil toujours clair, on la verrait s'affaïsser et mourir. E. F. 108.

L'observation qui se présentera à ceux qui étudient l'histoire des deux États, c'est qu'en Angleterre l'honneur n'a jamais eu la même influence qu'en France. Chez les Anglais on voit, d'une part, s'étaler la grossièreté, l'impudence dans le mal, et, de l'autre, on admire l'austérité et l'élévation dans le bien. L'intérêt et la conscience y mesurent tout. Il n'y a pas d'intermédiaire entre les deux mobiles.

En France, au contraire, la lacune entre l'intérêt et la conscience est admirablement comblée par l'honneur. Il faut le dire, ce principe peut conduire à mille choses funestes et mauvaises ; néanmoins, à son origine, l'honneur avait pour fonction de remplacer la conscience. Où elle faisait défaut, se présentait l'honneur, héritier, parent éloigné de la conscience. Puis la moralité s'étant séparée de la conscience et la vertu se retirant, l'honneur est resté presque seul. L. 18^e. II, 179.

On n'a pas mauvaise grâce à louer son pays, car ce n'est pas tout à fait se louer soi-même ; on a encore meilleure grâce à le censurer : cela donne un air modeste. L. 19^e. I, 141.

—L'orgueil national, parfaitement égal à lui-même d'un pays à l'autre, et ne présentant de différences que celles de la forme ou de l'accent, empreint de fatuité en France, de dédain en Angleterre, en Allemagne de rudesse, l'orgueil national a constamment récusé les jugements de l'étranger. Rien de plus intraitable, de moins raisonnable qu'un orgueil qui peut dire : *nous*, et qui semble n'être exigeant que pour le compte d'autrui. 108.

Les abus paraissent plus grands à mesure que les lumières augmentent ; ils sont, de fait, plus intolérables quand ils blessent non-seulement des intérêts et des droits, mais la conviction publique ; enfin, l'on dirait que, vers la fin de leur règne, leur venin devient plus âcre, leurs prétentions plus exorbitantes, soit

que réellement il en soit ainsi, soit que le contraste en fasse juger de la sorte.

L. 18°. 1, 368.

Les meilleures institutions, sous le rapport de la solidité et de la durée, ce ne sont pas les plus conformes à la théorie ; la foi les préserve mieux que la raison ; et les plus rationnelles ne sont guère consolidées qu'après que les convictions de l'esprit sont devenues la propriété de l'âme, et que, ne cherchant plus sans cesse les raisons de son obéissance, le citoyen obéit par une vive et involontaire impulsion, dont le principe n'est autre que la foi.

D. 78.

Ce ne sont pas les peuples qui raisonnent le mieux qui sont les plus forts ; et la force de l'homme, à ne parler que de force, est plus dans sa conviction même que dans la bonté des preuves dont il s'appuie.

Les idées d'un peuple ou de l'humanité ne sont jamais basses.

S. ix, 379.

Méfiez-vous des vœux et des espérances du peuple qui veut ignorer ses aïeux ; c'est le présent, ou l'avenir prochain et matériel, qui l'intéresse ; les nobles, les saintes espérances ne sont pas à son usage.

vii, 269.

Malheur à l'époque qui prétend ébranler les préjugés sans affermir les mœurs dans la même mesure.

L. 18°. ii, 69.

Peut-être il suffit, aux moments de crise et d'enthousiasme, de quelques hommes éclairés ; mais, sans des lumières universellement répandues et sagement réparties, une nation ne se constitue pas, et elle n'a aucun gage de durée et de considération.

N. 78. 1826.

Une multitude est souvent plus facile à tromper qu'un seul homme, et parmi les mensonges, ce sont les plus grossiers, les plus invraisemblables, qui sont les mieux accueillis ; car l'imagination du peuple ne souffre rien de médiocre, et en tout genre c'est l'énorme qui le captive.

N. E. 203.

Chaque peuple cultive une vérité aux dépens de toutes les autres ; mais c'est toujours à un peuple qu'est confiée l'administration de cette vérité ; en sorte que, à le considérer dans l'ensemble

de l'humanité, chaque peuple est un chef d'école, et, pour ainsi dire, un système. E. 310.

c) *La crise européenne et le christianisme.*

Le monde va son train et croit faire sa volonté ; il fait, plus qu'il ne croit, celle de Dieu et les affaires des saints ; le monde parle de civilisation, de richesse, de liberté : Dieu lui donne, sans y regarder, toutes ces choses, dont il est prodigue, et qui devraient, comme tous les témoignages de sa bonté, convier l'homme à la repentance ; mais, sans hésiter davantage, il enlève ce qu'il a donné, il amoncelle l'orage dans les cieux sereins et resplendissants ; il couve la calamité dans ces bénédictions accumulées ; il détruit comme il a créé, afin de créer en Jésus-Christ quelques âmes de plus pour les bonnes œuvres. M. 116.

La religion, qui renferme en soi la vraie nature, le vrai naturel, tend sans cesse à ramener la civilisation à ses vraies conditions, et la rapproche de la noblesse à proportion qu'elle l'éloigne du raffinement ; car si la grossièreté est ignoble, le raffinement ne l'est guère moins. H. 490.

En remontant de siècle en siècle, on trouvera que toutes les grandes phases de l'humanité correspondent ou aboutissent à une grande révolution de la pensée religieuse. E. 67.

La religion soutient l'humanité sur des abîmes ; ces abîmes, il faut les voir ou les avoir vus pour adorer la main qui nous tient suspendus au-dessus d'eux. R. II, 100.

Le christianisme conserve encore le monde devant la colère de Dieu. C'est peut-être en vue de sa propagation que les événements se pressent et que les peuples sont travaillés d'une redoutable crise. Quelques incrédules au cœur léger ne feront pas mentir le Très-Haut ; et l'immense gravité des circonstances n'aura pas été une fausse mesure de la Providence. D. 65.

La multitude est comme haletante sous l'oppression d'un instinct qui ne la trompe pas. Au sein d'une nature qui ne change point, sous un ciel serein et bienveillant, lorsque nulle cause extérieure, ce semble, ne provoque des convulsions sociales, en un

mot, dans un état qui peut se dire ordinaire et régulier, chacun se dit : « Cela ne peut pas durer, il faut que cela finisse ! » Tout le monde attend, tout le monde écoute ; on s'endort la main sur les armes ; on rêve de guerre après avoir raisonné en faveur de la paix ; il semble que toutes les situations soient douteuses et aspirent à se déterminer, que tous les rapports soient forcés et tendent à se libérer.

C'est le présent qui se détache du passé, le nouveau régime qui se substitue à l'ancien, la chrysalide qui s'ouvre à l'avenir qu'elle retenait captif. Tout cela n'est pas fort clair ; de semblables transformations sont à peu près de tous les temps. L'imperturbable progressivité du monde est autre chose que ce que nous voyons. Comme tout progrès social a lieu par élans successifs, dont chacun, après qu'il a épuisé sa force, est remplacé par un élan nouveau, il est probable que nous sommes au moment d'un de ces efforts vigoureux sur lesquels se mesure, ainsi que par des nœuds, le mouvement du navire de l'humanité. Mais quel est le nom de ce mouvement ? Vers quelles plages tend ce navire ? Quel est le véritable accomplissement des destinées de l'humanité ? La foi nous dit que l'homme ne jette l'ancre que dans l'éternité ; que l'éternité est un port, et que les vicissitudes et les révolutions du monde visible sont subordonnées aux plans de Dieu relativement au monde invisible. La philosophie n'assigne point de terme définitif au développement des destinées humaines ; un perfectionnement graduel, illimité, de l'état social est à ses yeux la destinée complète du genre humain ; l'action toujours plus énergique, l'harmonie toujours plus entière des éléments de cette perfection, voilà l'éternelle asymptote de notre espèce. A la tête de ces éléments, notre âge a placé la liberté, terme sous lequel l'égalité est clairement sous-entendue, tour à tour comme garantie et comme résultat de la liberté. E. F. 324.

Les guerres de religion proprement dites, relevant d'un principe immatériel, ne modifiaient l'état social qu'en vertu de ce principe et dans la proportion qu'il commandait. La guerre que nous supposons, empreinte de matérialisme dans les masses, matérialiste jusqu'à un certain point dans son principe même, a pour der-

nier terme, et peut-être pour dernier but, un remaniement bien plus profond de la société. La charrue de 89 a rencontré une pierre qui l'a fait rebrousser ; le soc n'a reculé que pour revenir avec une nouvelle force contre l'obstacle et l'enlever. Des convulsions intestines accroîtraient l'intensité du fléau : il n'est plus question de guerres territoriales, mais de la guerre de deux principes, qui n'ont pas de limites géographiques, qui soulèvent encore moins des nations contre des nations, que chaque nation contre elle-même. Il y a deux Europes, superposées, entrelacées l'une à l'autre, qui cherchent à se dégager de leurs mutuelles étreintes. Représentants des deux principes qui les divisent, deux géants provoquent, hâteront peut-être la décision qui ne peut se consommer sans eux. 329.

Les maux dont la terre a été inondée au nom de la religion ont pris leur source dans cette idée éminemment vraie, que la religion donne la vraie signification de tout homme et de toute société ; qu'il n'y a rien de plus profond en nous, rien qui détermine plus décisivement ce que nous sommes ; et que déclarer ce que nous croyons, c'est, en même temps et inévitablement, déclarer ce que nous voulons être. Tout esprit dominateur mis à part, il n'est pas étonnant que le pouvoir social ait partout, plus ou moins, été tenté de régler la croyance des citoyens ou l'enseignement du sacerdoce. Rien d'étonnant non plus si le sacerdoce a tenté de dominer, à l'aide de l'État, un fait de cette importance.

E. 80.

Les témoins superficiels des événements (et ces témoins forment le grand nombre) assistent sans s'en douter à un immense travail religieux des esprits dans toutes les parties de notre continent ; ils ne voient pas que, de toutes parts, l'Europe gravite vers une solution religieuse des embarras de la civilisation, et que le problème qui préoccupe tous les hommes sérieux, c'est de rétablir entre l'intérieur et l'extérieur, entre la pensée et les faits, un niveau depuis longtemps détruit : or, ce troisième terme, ce terme dominant et conciliateur, ce n'est assurément ni l'homme, ni les choses : c'est Dieu, c'est la religion. Il est merveilleux que la préoccupation religieuse croisse avec la préoccupation des idées

politiques et des progrès industriels. Le fait ne saurait être nié que par ceux qui ne regardent point ou qui ne regardent que d'un côté. Là même où rien n'éclate, une fermentation sourde, mais incessante, se découvre à l'attention la moins obstinée. A la vérité, tout ceci est en dehors de tout, si l'on en croit ces hommes qui ont lu, dans dix auteurs différents, l'histoire de la révolution d'Angleterre sans s'apercevoir que c'est la religion qui fit non-seulement cette révolution, mais, on peut le dire, l'Angleterre elle-même, telle qu'elle se montre à nous depuis cent quatre-vingts ans. Si ce n'est eux, ce seront leurs fils qui verront une Europe nouvelle sortir de la révolution religieuse qui se fait lentement dans les esprits, et dont ils ne tiennent compte que comme d'une singularité isolée. Une étude plus attentive, plus intérieure de l'Angleterre, de l'Allemagne, même de l'Italie, pourrait leur donner beaucoup à penser. Q. 321.

La religion de la croix ne paraît nulle part disproportionnée à la civilisation ; au contraire, la civilisation a beau avancer, elle trouve toujours le christianisme devant elle. D. 58.

Il n'est pas un des principes du christianisme qui ait développé toutes ses conséquences, pas un de ses préceptes qui ait donné tous ses résultats, pas un des germes moraux qu'il a semés dans le monde qui ait porté tous ses fruits. L. 18^e. II, 376.

Il s'en faut peut-être que le christianisme, à cette heure qui nous paraît si avancée, ait produit dans la conscience et dans la vie de l'humanité toutes ses applications, ait exprimé toute sa pensée, ait dit son dernier mot. Dans un sens, il a tout dit dès l'abord ; dans un autre sens, il a beaucoup à dire encore, et le monde ne finira que quand le christianisme aura tout dit. E. 10.

Tout ce qui, en fait de vérité sociale, est axiome aujourd'hui fut problème pendant longtemps. Le vrai problème est de savoir comment de telles vérités ont pu être jamais des problèmes. En tout autre genre de connaissances et d'arts, l'esprit humain marche plus vite. Il n'est lent que dans la recherche du juste. Il ne tire que péniblement et après de longs tâtonnements les conséquences immédiates d'un principe qu'il a reconnu. Nous sommes peut-être, à l'heure qu'il est, après dix-huit siècles de christia-

nisme, engagés dans quelque erreur énorme dont le christianisme un jour nous fera rougir, comme il nous fait rougir à présent de la torture, de l'esclavage, et de la contrainte en matière de religion. Les réformes qui s'opèrent étant bien moins dues encore à la force de la conviction qui les réclame, qu'à une certaine force des choses qui fait concourir au succès d'une cause les obstacles qui semblaient le rendre impossible. Le dernier coup de hache porté aux abus, l'est souvent par leurs défenseurs. Ceux qui voulaient faire le bien le voient consommer par ceux qui ne le voulaient pas. La vérité est plus forte que ses adversaires, car elle les soumet, et plus forte que ses défenseurs, car elle s'en passe. Tout dans les choses conspire pour la vérité; et de la part des hommes, presque tout conspire contre elle. 38.

Au lieu d'être fondée par le christianisme, la société moderne le fut par l'Église de Rome. Cette forme était nécessaire, nous dit-on; cherchez en effet de quelle manière, sous quelle autre forme le christianisme pouvait s'établir dans la jeune Europe. Mais quoi? n'y a-t-il d'autre manière que celle que nous nous imaginons, et les bornes de vos conceptions sont-elles les bornes de Dieu? Il y a deux nécessités, l'une absolue et l'autre relative. L'infidélité étant supposée, la chair l'emportant sur l'esprit, l'Église voulant marcher par la vue, oui, tout ce qui a eu lieu était nécessaire; mais est-ce à ce point de vue que des chrétiens doivent se placer, et parce qu'ils ne conçoivent pas comment, sans ce mélange inique du temporel et du spirituel, comment, sans le bûcher et sans le glaive, les choses auraient pu s'arranger, ont-ils bien le droit d'en conclure que tout ce qui s'est passé était selon la nécessité absolue, c'est-à-dire selon la vérité et selon Dieu? Ils ont coutume, nous le savons, de nous appeler téméraires; mais où est la témérité, sinon à traîner de force la sagesse de Dieu dans l'ornière des passions humaines, et à lui faire vouloir après coup tout ce que nous avons voulu? L. 19^e. III, 368.

Quand je ne saurais, par l'histoire, absolument rien des agitations de la pensée humaine avant l'Évangile, je les conclurais de la présence même et de la vérité de l'Évangile; je dirais que, si l'Évangile est vrai, le monde avant sa venue a dû être sceptique

ou pyrrhonien, par la raison à la fois triple et une de l'absence de la rédemption, de sa nécessité sentie, et de l'impossibilité de la prévoir. P. 325.

La civilisation n'est pas un changement profond et radical du cœur de l'homme. Elle enveloppe d'un réseau les passions du cœur, elle ne les tue pas ; elle recouvre le sauvage, elle ne le détruit pas. Le sauvage, l'homme de la nature, si l'on veut, est prêt à reparaitre quand l'occasion lui en est fournie ou la tentation présentée. La civilisation n'a pas absorbé dans le cœur de l'homme l'élément brutal, la *pars leonina*, dont parle Horace. Elle en rend les explosions moins fréquentes ; elle bouche les issues ; elle roule une pierre devant la caverne de Cacus, mais Cacus y est encore. Elle met un frein à toutes les haines : elle n'en met point à la haine religieuse. Q. 152.

On ne peut croire à l'Évangile sans convenir qu'il y a eu des erreurs universelles. E. 311.

Il ne faut qu'avoir un peu étudié, dans ces livres qui les conservent, les opinions de chaque temps, pour être bien convaincu que, dans un ordre de choses où l'élément moral domine, la prévision humaine est peu de chose. Quelques esprits prophétisent admirablement le passé ; l'avenir a peu de confidents. 240.

Il est vrai que la prophétie divine porte vers l'avenir et vers un point déterminé le regard de la foi, mais c'est de loin et sans marquer les intermédiaires, afin que le croyant soit tout ensemble encouragé et ne le soit pas trop, et que la conscience de la vérité, du devoir et du droit, demeure toujours pour lui la première et la souveraine prophétie.

Si la postérité a le grand avantage de prononcer les oracles de la vérité, l'esprit religieux a l'éminente prérogative de devancer et de prédire les jugements de la postérité. Sur les questions morales il sait dire dès le premier instant ce que la postérité vient répéter plus tard. N. 8. 1824.

CHAPITRE III.

Philosophie sociale.

§ I. — PRINCIPES SOCIAUX.

A. CHRISTIANISME ET SOCIÉTÉ.

Devoirs envers la société, — morale. — Humanitarisme et christianisme.

La première punition de toute âme et de toute société sans Dieu, c'est de ne plus compter sur rien. La croyance première emporte avec elle toutes les croyances ; la première des vérités, reculant du terrain de l'humanité, laisse la barrière ouverte et le champ libre à toutes les plus effroyables imaginations..... Les bases primitives de la société, les lois de la morale, les affections de la nature, vérités soudées à la grande vérité, dès lors détachées de leur centre, descendent honteusement au rang des problèmes. Tout peut se soutenir, même l'exécration, tout peut se nier, même l'indispensable. L'intérêt, la nécessité tiennent encore unies les anciennes combinaisons ; mais dans l'esprit, tout se débande, s'éparpille, se perd. E. F. 347.

A mesure que cette idée du bon Dieu et de notre père dans le ciel, est plus fortement conçue et plus vivement sentie, elle ouvre et elle attendrit le cœur ; elle y fait pénétrer la bienveillance et la mansuétude ; elle dispose l'âme à la miséricorde et au support ; elle crée dans chaque âme un intérêt humain ; elle fonde la sociabilité sur une base morale et sincère. Les croyances chrétiennes sont seules capables de dilater les cœurs, d'intéresser l'homme à l'homme, en tant qu'homme, de réaliser la fraternité universelle. En leur promettant ces effets, nous avons pour nous leur nature

même et l'expérience : tout cœur chrétien a aimé l'humanité ; tout homme qui ne l'a pas aimée n'était pas chrétien ; ces deux vérités sont à l'abri de toute atteinte. P. M. 187.

Une société qui ne sent pas sa religion et qui ne sait pas la langue, n'est pas dans les termes d'une civilisation véritable.

CH. III, IX.

Il n'y a de content que celui qui croit ; mais celui qui croit est content ; et en donnant à un peuple le principe du contentement, on lui donnerait le solde ou l'arriéré du bonheur, on lui donnerait mieux que le bonheur. E. F. 525.

Un peuple chrétien est un peuple de chrétiens, car ce n'est pas le peuple, c'est l'individu qui croit, qui espère, qui aime et qui obéit. C'est de la piété des particuliers que se compose, si l'on veut l'appeler ainsi, la piété publique ; et de même qu'une famille de païens ne peut être une famille chrétienne, un peuple ne saurait être chrétien s'il est formé de familles qui ne le sont pas. Tout est réel, tout est substantiel dans le royaume de Dieu, et la fiction n'y a point de place. N. E. 234.

On sent que l'altération des rapports de l'homme avec Dieu a entraîné celle des rapports de l'homme avec l'homme ; que la société, état voulu de Dieu, et sans lequel l'homme n'est créé qu'à demi, que la société dans son vrai sens n'existe pas ; qu'elle n'est réelle que par la communion des esprits dans une pensée, et que le premier effet de la religion est d'organiser une telle société. E. 166.

—Notre premier devoir envers la société, si l'on veut absolument voir là toute la question, c'est d'être exigeants et sévères envers nous-mêmes ; et celui qui sait fort bien ce que tout le monde doit faire, mais qui ne sait pas ou ne veut pas savoir à quoi lui-même est obligé, est un membre moins précieux de la société que celui qui ne sait pas le devoir des autres, mais qui connaît exactement le sien, et qui le pratique comme il le connaît. E. F. 366.

Toute réforme de l'ensemble est illusoire quand une réforme des individus n'y correspond pas. L'œuvre collective peut concourir avec l'œuvre individuelle ; mais l'action de celle-ci sur

celle-là est bien plus importante et plus sûre. L'opinion contraire est une des erreurs capitales de ce siècle de lumières. 365.

— Jamais, ce nous semble, on n'a pu mieux voir que dans nos temps, combien les convictions religieuses sont nécessaires pour donner à la morale de la consistance et de la force. Dans des circonstances graves, dans des affaires où s'amasse une effrayante responsabilité, il faut de la *foi* pour être *juste*. « Faites votre devoir et laissez faire Dieu ! » Ce cri du vieil Horace n'a d'écho que dans l'âme qui croit à Dieu, c'est-à-dire à un Dieu vivant. Il est difficile d'être entièrement juste, à moins de croire que Dieu pourvoira aux suites, et qu'il se charge de toutes les conséquences de notre justice. Or, cette foi, les honnêtes gens du monde ne l'ont guère. Et pourtant tout prouve que c'est à une telle foi que les nations et les individus doivent leur vraie force. En ce moment même, si nous cherchons quelles sont les contrées du monde qui résisteront le mieux, quoi qu'il arrive, aux ébranlements que prépare la lutte des deux principes, nous croyons que ce sont, sans aucune distinction de gouvernement et de théorie politique, celles où la foi religieuse, même altérée, sert encore de base et d'appui à la foi morale, qui, sans elle, se réduirait à un instinct vague, chancelant, incertain de lui-même. La force n'est pas, et ne sera pas dans les États les mieux organisés, mais dans les plus moraux, c'est-à-dire les mieux croyants. Il y a donc urgence à restaurer les bases de la morale, à redonner aux populations une religion, c'est-à-dire l'Évangile ; à le prêcher partout avec instance, avec fidélité, en temps et hors de temps, avant que Dieu prêche avec son tonnerre. 335.

La foi religieuse, en fuyant, emporte la foi morale. Les serments n'ont plus de terreur ; les actions sont jugées par le succès ; la liberté n'est que l'isolement des volontés, la défiance organisée et la consécration de l'égoïsme ; les calamités publiques sont sans dignité et sans consolation. En un mot, l'absence des convictions religieuses dessèche la société, la réduit peu à peu en poussière ; et les révolutions, où les peuples croyants retrempent quelquefois leurs ressorts, sont aisément mortelles pour les peuples sans foi.

Quand la grande idée de Dieu planait sur la société, de cette idée, vivement saisie par les uns, vaguement admise par les autres, sortaient et se répandaient dans le monde une foule de convictions morales, fermes, vives, incontestées; ruisseaux purs où s'abreuvaient ceux même qui n'avaient pas su remonter jusqu'à la source. On vivait dans un monde de réalités, on marchait d'un pas assuré sur un terrain qui ne cédait pas sous les pieds; on s'endormait plein de confiance au monde moral, aussi certain de le retrouver au réveil, que le soleil dans les cieux. Aujourd'hui tout cède, tout s'enfuit sous le pied, sous la main, sous le regard. On achèterait à prix d'or le plus léger axiome. On embrasserait comme un sauveur celui qui vous remettrait dans l'âme le plus commun des lieux communs de la morale. On serait heureux de croire à son âme, en attendant de croire en Dieu. S. III, 396.

Si vous voulez voir les relations publiques fondées sur autre chose que la nécessité, animées par autre chose que par le mouvement fébrile des passions ou l'impulsion violente des circonstances, vivifiées en un mot comme un corps sain par un sang pur, ne demandez ces grands effets qu'à la religion. Une société sans religion est un corps sans âme. N. E. 99-100.

Un peuple à la fois sans affections et sans habitudes, improvisant sa sagesse au jour le jour, ouvrant sa voile au vent de tous les systèmes, usant sa force morale dans les fatigantes alternatives de l'enthousiasme et du désappointement, encore une fois, c'est une chose triste à voir. Qui ne voudrait redonner à un tel peuple les habitudes? Mais qui croirait pouvoir les enraciner dans un autre sol que celui de la conviction morale? Et qui chercherait ailleurs de telle convictions que dans le domaine de la foi religieuse? E. F. 341.

— L'*humanitarisme* est de la philanthropie en masse et de l'espérance en grand; c'est le culte de l'humanité, le dévouement à son avenir, et, prochainement, la poursuite d'une meilleure distribution des avantages sociaux. Il y a, du reste, deux humanitarismes, l'un de tête et l'autre de cœur; nous avons dit notre avis sur le premier: assurons le second de notre sympathie. Il se trompe, nous en avons la conviction; mais il n'y aurait pas de

plus belle erreur, si l'erreur pouvait être belle. L. 19^e. III, 236.

C'est l'humanitarisme qui est dur à l'individu, c'est le christianisme qui lui est indulgent. L'un dépouille l'individualité pour revêtir l'humanité, et n'y parvient pas ; l'autre, dans l'intérêt de tous, s'occupe de chacun avec amour, le rassure, le protège, l'enrichit, et fonde le bonheur général sur la multiplication des félicités individuelles. Il ne traîne pas l'homme en victime à l'autel du Moloch humanitaire, il ne l'immole pas à l'intérêt transcendant d'un être abstrait, d'une idée sans contact avec son cœur ; il n'en exige pas l'impossible ; il lui demande son cœur et ne le lui arrache pas ; il lui paie magnifiquement ce qu'il en obtient ; il lui fait de ses sacrifices mêmes la meilleure partie de son salaire ; il l'enrichit de ses pertes, et dans la douceur d'aimer le récompense d'avoir aimé. Cette magnifique solution d'un insoluble problème, cette transformation d'une dualité funeste en une bienfaisante et merveilleuse unité, est le chef-d'œuvre de l'Évangile, son triomphe, son incommunicable privilège ; rien ne peut lui ravir cette gloire, non pas même l'universelle méconnaissance ; cette gloire éclaterait dans la vanité de nos efforts pour fonder ce que lui seul peut fonder ; elle se ménagerait son réveil dans notre confusion finale ; et, au jour de toute révélation, chacun de ses rayons deviendrait une foudre pour accabler notre aveuglement et notre ingratitude. P. M. 188.

B. LIBERTÉ ET QUESTIONS SOCIALES.

a) LIBERTÉ EN GÉNÉRAL ; *son excellence ; sa tradition perpétuelle ; — liberté, ordre, obéissance ; — vrai et faux libéralisme ; — christianisme et obéissance.*

L'amour de la liberté est le besoin des esprits éminents.

R. II, 91.

Un sincère amour de la liberté ne fut jamais chose vulgaire ; aujourd'hui même, on en peut dire ce que la Fontaine a dit des

véritables amis : « Rien n'est plus commun que le nom, rien n'est plus rare que la chose. » IX, 24.

Oui, la liberté est la mère de tout bien ; oui, la vérité, la piété, la vertu, se plaisent avec la liberté ; le vice et le crime se plaisent avec l'esclavage ; et là où la conscience et la pensée sont libres, il y a une foule de chances favorables pour le bien ; nous ne voulons pas dire qu'avec la liberté nous aurons tous les biens, car l'homme n'est pas bon ; mais nous disons qu'avec la liberté nous aurons mille maux de moins. N. 13. 1828.

C'est en accroissant dans l'homme le sentiment de sa consistance personnelle et de sa responsabilité, qu'on accroît sa valeur ; l'homme ne vaut tout son prix que là où il est aussi complètement libre que le comporte la liberté d'autrui, égale à la sienne. E. 328.

— La tradition de la liberté, croyez-le bien, est perpétuelle comme celle de la vérité. Il n'est aucune époque où la liberté, qui est une des vérités de l'ordre social, n'ait eu ses représentants et ses témoins. P. 241.

Ceux qui voudraient imposer au genre humain leur instinct stationnaire ou rétrograde se trompent s'ils s'imaginent que le vœu de liberté n'est pas descendu dans la masse des esprits ; il y a d'autant mieux pénétré que l'objet qu'il invoque se cache sous des nuages splendides. La liberté qu'appellent tant d'échos n'est pas la liberté qu'on aura, mais, en bien ou en mal, la liberté qu'on ne peut avoir ; n'importe, c'est la liberté ! le plus beau mot de toute langue, si celui d'amour n'existait pas, un mot qui doit sembler beau à tout homme, le nom d'une chose que tout homme veut, par de bons ou de mauvais motifs, et à laquelle, incontestablement, la dignité de l'homme est attachée. « Quand une fois, dit Bossuet, on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. » C'est au nom de la liberté ou de la gloire qu'on a convoqué les masses, et quand on leur a donné ces deux mots d'ordre à la fois, elles n'ont pas demandé qu'on articulât mieux ; elles ont marché.

Mais il ne faut pas, d'un autre côté, que le parti contraire s'a-

buse ; il n'y a là qu'un instinct. Il s'en faut de beaucoup que la liberté soit aimée comme principe par les masses autant qu'on se l'imagine. Nos publicistes, qui ont généralement trop peu de connaissance du peuple, parce qu'ils ont trop peu de contact avec lui, ignorent que les idées politiques, après avoir pénétré avec facilité les premières couches de la société, qui sont les plus minces, s'enfoncent bien moins aisément dans les couches inférieures, les plus épaisses ; il y a, en général, dans ces classes, très-peu de conscience de ce qui se passe et se pense à la surface, conséquemment très-peu de consistance politique ; de toutes les libertés, elles n'ont jamais bien compris que celle du sol ; et il en est encore aujourd'hui de même, à quelques exceptions près qu'il faudra chercher exclusivement dans les contrées en jouissance d'une forte culture morale, qui n'est en principe que la culture du sentiment religieux. Ailleurs, il ne faudra pas espérer des populations une grande constance dans une lutte qui n'aura pas pour objet la défense du sol ; et surtout, il faudra s'attendre, en cas de revers, à voir ces populations se trouver prêtes pour des maîtres aussi bien que pour des libérateurs. E. F. 332.

— Séparez l'idée de la liberté de celle de son but, qui est notre perfectionnement individuel, le bien de la société et la gloire de Dieu, que vous reste-t-il sous ce nom ? Rien qu'un instinct sauvage. C. 37 : 1842 ?

Malheur à celui qui ne voit dans la liberté qu'un moyen d'opprimer la liberté d'autrui ! malheur à celui qui n'aime que sa liberté ! E. 506.

La liberté ne peut subsister seule ; il lui faut pour auxiliaire, ou l'action, ou le danger, ou les principes qui la rendent respectable. L. 18^e. 1, 55.

La liberté ne protégera que la vérité.

S. x, 109.

La religion et la littérature, deux libertés.

I.

Tout mouvement intellectuel et moral produit plus ou moins d'agitation ; tout développement de la liberté est plus ou moins orageux ; et ceux qui, à l'exemple de ce noble Polonais, aiment mieux une liberté périlleuse qu'une servitude tranquille, se résignent à ces inconvénients comme à une nécessité. Liberté de la

presse, liberté de l'industrie, liberté du commerce, liberté de l'enseignement, toutes ces libertés, comme les pluies fécondes de l'été, arrivent sur les ailes de la tempête ! Des crises passagères sont la condition presque indispensable de tout perfectionnement social ; ces biens font des victimes ; telle est la misérable condition de notre nature ; mais, sans cette liberté, dont nous craignons les brusques mouvements, nous retomberions au niveau de ces peuples dont l'abrutissement héréditaire excite notre pitié. Ce qu'un gouvernement libéral doit empêcher, et il le peut, c'est qu'aucun droit ne soit compromis ; mais vouloir empêcher qu'une idée n'arrive chez un peuple, et n'y agite les esprits, est aussi insensé que de vouloir retenir les vents à la frontière, ou de vouloir soumettre les oiseaux de l'air aux péages des douanes. L. C. 365.

Quand tous les *périls* seraient dans la liberté, toute la *tranquillité* dans la servitude, je préférerais encore la liberté ; car la liberté c'est la vie, et la servitude c'est la mort. Mais si l'histoire atteste que l'enfantement de la liberté est ordinairement laborieux et plein d'angoisses, elle atteste également que la liberté, une fois établie, est le seul gage du repos des nations. Comme la liberté est la satisfaction de tous les droits, la liberté c'est l'ordre ; et l'ordre produit la paix. Le meilleur moyen d'étouffer les murmures, c'est de leur ôter tout prétexte ; le seul moyen de prévenir les révolutions, c'est de les faire. Jamais un peuple n'a demandé plus que ses vrais besoins. Et il est si peu disposé à dépasser cette borne, que souvent il reste volontairement en deçà, préférant longtemps un repos désastreux à des troubles qui pourraient améliorer sa situation. Mais il faut que d'une manière ou d'une autre, plus tôt ou plus tard, le *droit* se fasse jour ; et alors vient le temps de ces luttes déplorables, dont on rend la liberté responsable, tandis qu'il faudrait en accuser le despotisme. 376.

Nous savons, comme d'autres, tout ce que ce mot de liberté réveille d'idées funestes ; nous savons qu'à bien des oreilles il résonne comme le signal des discordes civiles, et ce n'est pas sans une sorte d'appréhension qu'on se hasarde à le proclamer. Mais cette crainte n'est-elle pas une faiblesse ? Quel mot n'a pas été déshonoré ! Quel mot tombé du ciel ne rappelle les souvenirs des

crimes de la terre? Et de quoi donc abuserait-on, sinon des choses saintes et sublimes, la religion, la philosophie et la liberté? C'est parce qu'elles sont grandes, qu'elles peuvent devenir le prétexte de grands maux. L'âme humaine ne s'exalte point pour ce qui est bas : sans cesse à la recherche du chemin de sa patrie, toute apparence de grandeur la séduit et l'entraîne; elle a besoin de trouver la gloire dans ce qu'elle aime. Eh! quoi! parce que le nom de liberté fut inscrit par des mains profanes sur l'étendard de la rébellion, désormais le despotisme serait seul de droit divin, et la liberté ne serait qu'une invention capricieuse et téméraire des hommes? 232.

— L'amour de la liberté est un sentiment éminemment social ou l'instinct le plus antisocial qui fut jamais. Chez les uns, c'est un enthousiasme généreux; chez les autres, c'est, en apparence, de l'enthousiasme aussi, mais en réalité une passion égoïste. Chez les uns, c'est la plus sûre garantie de l'ordre; chez les autres, c'est presque le désordre.

Il est deux manières de vouloir la liberté. On la veut comme un intérêt ou comme un principe. Ces deux points de vue ne sont pas exclusifs l'un de l'autre, mais ils sont distincts. Le libéral vulgaire est un homme que la société gêne, qui en souffre impatiemment les entraves, qui a regret à tout ce qu'il sacrifie de ses convenances particulières à des convenances plus générales, qui poursuit de ses vœux l'indépendance absolue de sa volonté. Je n'en fais pas encore un sauvage; sa raison peut lui apprendre à céder à la nécessité; il peut être un honnête homme; mais je l'appelle toutefois un libéral vulgaire. Avec moins de culture, une éducation plus défectueuse, il peut devenir dans l'occasion un instrument d'anarchie; car, pour lui, la société n'est qu'un mal nécessaire.

Le libéral d'un ordre relevé est un homme à qui la société apparaît comme le but, comme l'ordre, comme l'état normal de l'humanité; et comme éminemment social, il veut la liberté dans l'intérêt même de la société. C'est pour ennoblir la société qu'il fait une aussi large part que possible à l'individualité. C'est dans l'intérêt de la société qu'il repousse toutes les contraintes inutiles,

vexatoires ou sacrilèges qui corrompraient l'association et lui enlèveraient sa beauté ! Il veut la société, l'union, l'harmonie ; c'est pour cela même qu'il veut la liberté. En un môt, la liberté lui apparaît comme une loi éternelle de la nature humaine, comme un moyen puissant de perfectionnement. Les deux, en se réunissant, peuvent produire des effets immenses ; mais la palme est à celui qui repose sur une idée morale. Dans mon opinion, il est encore assez rare. — Il ne sera commun que lorsque la culture, non pas intellectuelle seulement, mais surtout morale et religieuse, sera elle-même devenue commune. E. F. 329.

Le spiritualisme est libéral, le libéralisme est spiritualiste : le matérialisme penche de tout son poids vers la tyrannie. Et si quelque chose aujourd'hui menace la liberté, ce n'est pas, comme jadis, la superstition, ce n'est pas le zèle atrabilaire de quelques dévots, ce n'est pas non plus le caractère impérieux et dominateur de quelques hommes d'Etat (la liberté résisterait à tout cela), c'est la préoccupation, la passion du bien-être matériel. Sa pente, n'en doutons pas, est du côté de la tyrannie. 511.

Le libéralisme abaisse peu à peu les barrières qui, en divisant la surface des peuples, bornaient leur regard pour rendre leurs affections d'autant plus intenses. Il impose des idées générales, qui, vraies et humaines, sont généralement acceptables, et tôt ou tard seront partout acceptées. Il unit les peuples, mais il les efface. Il ne tient nul compte des traditions, car elles le gênent ; ni des symboles particuliers, il n'en a qu'un ; ni de la religion des souvenirs, il ne connaît que celle de l'espérance. Ne se rattachant à aucun fait visible, n'ayant de contact avec rien d'historique, n'admettant aucun de ces éléments individuels, contingents, qui sont les seules choses dont le cœur humain soit vraiment touché, il demeure, malgré la beauté de ses théories, aride comme tout ce qui est abstrait, froid comme ce qui est général, jusqu'à ce que, prenant la place du patriotisme absent et des affections locales éteintes, le christianisme devienne une patrie pour toutes ces âmes exilées dans un désert de lumière, et leur refasse, si l'on peut s'exprimer ainsi, avec des espérances qui ne sont qu'à lui, un passé, des traditions, un *lien* moral enfin, où elles puissent descendre et se poser. S. VI, 66.

Le libéralisme, dans les natures d'élite, correspond à des sentiments aussi nobles que profonds, dont l'âme peut se nourrir et vivre. En de telles âmes, il est justice, charité, dignité, raison ; il est la vérité sociale tout entière. Le patriotisme a quelque chose de fortuit et d'arbitraire ; et, comme tous les attachements particuliers, il fractionne la charité : l'idée du libéralisme porte un sceau de nécessité et d'universalité ; le patriote, dans l'homme, voit la nation ; le libéral, dans la nation, voit l'homme, l'homme avant tout ; non un commensal donné par la destinée, mais l'hôte, le convive et le client de Dieu, son image et la nôtre, Dieu et nous-mêmes en autrui. Sans doute que, conçu et senti de la sorte, le vrai libéralisme l'emporte en beauté sur le patriotisme. A le prendre dans ce sens, nous sommes en progrès sur le siècle de nos pères. Mais ce sens n'est pas celui de la multitude, et elle aura besoin longtemps encore de se tenir au chaud et de s'exercer à l'amour dans les affections particulières, qui sont plus à sa portée.

Partout où le rayon divin n'est pas descendu, le libéralisme n'est qu'affaire de logique ou d'orgueil, et il est bien loin de valoir pour l'âme les attachements personnels, les préférences locales, les préjugés mêmes de l'habitude. Tant que le libéralisme des masses ne sera pas du christianisme, il ne sera, sous un nom généreux, qu'un syllogisme grossier, une stérile théorie, une confédération des égoïsmes, et même, en dépit des apparences, un pas rétrograde vers la vie sauvage, en un mot, la ruine de l'humanité s'il n'en est le salut, la honte s'il n'en est la gloire. Tel qu'il se montre souvent, il n'attendrit point l'âme, il ne l'épure ni ne l'élève ; il n'est point, comme le patriotisme, un épanouissement, une application plus étendue du sentiment de la famille ; au lieu de rapprocher l'âme des objets naturels de l'affection, il l'en éloigne, il la disperse ; en la répandant sur un espace indéfini, il l'empêche de se fixer sur aucun point ; il la creuse, il l'évide, il lui soutire ses sucs ; il remplit par des opinions la place des attachements, et par des passions âpres celle d'un enthousiasme affectueux.

Il y a deux libéralismes : l'un égoïste et sauvage, dont tout le

monde est capable, dont tout le monde porte le germe en soi, et dont le principe, si l'on y regarde d'un peu près, est le même que celui du despotisme. Il en est un autre, intellectuel, généreux, vraiment social, qui est l'idée mère de la civilisation moderne et la condition de tout vrai progrès. Ces deux libéralismes ont assez de symptômes communs pour qu'on puisse très-longtemps les confondre l'un avec l'autre ; il y a un moyen de les distinguer : c'est de les interroger l'un et l'autre sur le sujet de la liberté religieuse ; l'un la déteste, l'autre l'honore. D'où vient cela ? C'est que l'un, qui n'est qu'égoïsme, n'a que faire de la liberté religieuse, et qu'il faut de l'abnégation, de la générosité même, pour défendre dans tous les cas cette liberté ; tandis que l'autre et seul vrai libéralisme, qui aime dans la liberté une *vérité*, non un *intérêt*, vole à sa défense comme à la défense de toute autre vérité du même ordre : il lui suffit qu'elle soit vérité. Q. 380.

Le respect d'un homme ou d'un peuple pour la liberté religieuse est l'exacte mesure de son amour pour la liberté en général ; quiconque n'aime pas la liberté religieuse n'en aime réellement aucune ; car s'il n'aime pas celle qui est un bien de l'esprit et non du corps, c'est une marque que, dans toutes les autres, c'est le corps ou la matière qu'il aime, et non point l'esprit ; ce n'est pas un droit, une vérité, un principe qu'il défend, mais seulement un intérêt, et seulement son propre intérêt ; son libéralisme, en un mot, n'est que de l'égoïsme. 393.

La liberté veut être aimée comme une vierge pure, non comme une courtisane. Je ne puis honorer du titre de libéral un homme à qui la liberté de penser est insupportable. Et comme cette liberté est, historiquement et logiquement, le point de départ de toutes les autres, le titre de libéral convient mal, en dépit de ses opinions et de ses institutions, au peuple qui ne la respecte pas.

153.

— Que l'œil d'une fausse orthodoxie et d'une étroite exégèse refuse de lire dans ce message divin la proclamation de la liberté : le livre entier repousse ces assertions imprudentes. A la base, sur le front, au faite de l'édifice majestueux élevé par le Christ, partout brille ce mot qui réjouit l'espèce humaine dégradée : LIBERTÉ !

L. C. 148.

Le christianisme est, dans le monde, l'immortelle semence de la liberté. E. F. 482.

A quelque opinion politique qu'un homme ou qu'un peuple appartienne, la religion, s'il est chrétien, doit le ramener, tôt ou tard, aux doctrines de la liberté. S. xv, 354.

Jésus-Christ, bienfaiteur des nations comme des individus, a irrévocablement établi dans les sociétés humaines le règne des lois et celui de la liberté, qui, dans le vrai, ne sont qu'un seul et même règne. L'avenir leur est assuré, n'en doutons pas, et nous pouvons continuer d'espérer, autant que le permettra la condition morale de l'humanité, au lieu d'une société morte une société vivante. E. F. 456.

Au point de vue temporel, les libertés sont la dot que la religion de Christ a apportée aux États, dot payable en plusieurs termes, et point encore entièrement payée, mais dont, le jour même des noces, l'humanité a touché un à-compte. Et, par une coïncidence providentielle, les barbares dont l'invasion forma, avec celle de la foi nouvelle, un confluent si merveilleux, ces barbares n'étaient nullement socialistes. Si le sentiment d'indépendance personnelle qui bouillonnait dans leur sein n'était pas identique à cette individualité qui ne peut être qu'une création de Dieu, elle ne lui était pas contraire, et elle avait avec elle plusieurs points communs. 453.

On a, sans le vouloir peut-être, calomnié l'Évangile, quand on l'a accusé d'inspirer aux hommes une résignation apathique. Les faits répondent. La liberté des âges modernes est toute chrétienne, la religion elle-même est une liberté. Le christianisme est un levain,

qu'une bonté profonde
A jeté tout brûlant dans la masse du monde.

Est-ce peut-être malgré le christianisme que tant d'énergie, d'invention, d'activité politique et intellectuelle a caractérisé, à l'époque de leur plus grande ferveur religieuse, les plus grandes nations de l'Occident ? Ceux qui parlent ainsi de la religion de Jésus-Christ n'y entendent rien. Quand ils l'auront étudiée avec la moitié

de l'attention qu'ils accordent à une théorie chimérique, ou à la discussion comparative du système protectionniste et du libre échange, ils verront que la religion, cet axe du monde moral, a deux pôles, comme tous les axes, soumission et liberté, activité et résignation, noblesse et humilité, ardeur et patience, le présent et l'avenir, le visible et l'invisible, l'idéal et le positif, l'habitant de la terre et l'héritier du ciel. 526.

Depuis les premiers jours du monde, le combat est engagé entre la servitude et la liberté. Soixante siècles écoulés ne sont qu'une grande journée pendant laquelle les adversaires n'ont pris que quelques moments de repos. La victoire est assurée à la liberté, depuis que le grand Chef de l'humanité s'est placé à la tête de ce bataillon sacré, fort des coups qu'il reçoit bien plus que de ceux qu'il donne. S. xv, 95.

La liberté a besoin d'une base religieuse, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de lui en donner une autre, qui soit rationnelle et ferme. Toutes les vérités sociales, y compris la propriété, sont dans le même cas. La vérité religieuse est le seul bon commencement de tout. Q. 599.

La liberté peut-être est moins facile à organiser que la victoire ; la moraliser est plus difficile encore. U. xii.

Il faut que nous fassions un aveu : nous ne sommes pas encore parvenu à comprendre comment, avec la masse de liberté dont la France a accepté le fardeau, elle pourra marcher avec sécurité à travers les précipices de sa route, tant qu'une religion n'aura pas saisi profondément les âmes des citoyens ; et nous ne concevons, pour un peuple sans foi, aucun repos, aucun point d'arrêt que le despotisme. Pensez-y bien : tant de liberté, et point de croyance ! La conscience du droit séparée de celle du devoir ! De l'intérêt beaucoup, des affections si peu ! Quelles combinaisons ! quelles chances ! quel avenir ! Et qu'on n'essaie pas, pour se rassurer, de se citer des exemples analogues : il n'y en a que d'effrayants. La liberté sans la foi a fait crouler les nations ; et s'il y a aujourd'hui des peuples libres qui supportent leur liberté, qui en jouissent, qui y retrempent incessamment leur vigueur, et qui n'ont rien à en redouter, ce sont des peuples qui croient. Tout

nous persuade que la liberté française est précaire, qu'elle est menacée par elle-même, qu'elle ne saurait se consolider ni se régler tant qu'elle ne pourra pas opposer aux tentatives des ambitieux de toute espèce, à qui la carrière est si largement ouverte par l'état des choses et des esprits, la cohésion d'un peuple éclairé, vraiment civilisé, uni dans une communauté de convictions morales. (Écrit en 1832.) E. F. 79.

Dieu protecteur de la liberté. (V. Jérémie, xxxiv.) I.

De même qu'il n'y a d'esprit public que dans les pays où les individus ne sont pas exclus de toute participation à l'administration de la société, l'esprit religieux ne peut se déployer avec force que sous les auspices de la liberté. L. C. 265.

Les faits, je ne l'ignore pas, ont constitué en inimitié la religion et la liberté : l'alliance apparente du christianisme avec le despotisme a fondé dans les esprits la plus déplorable des préventions, et le passé a, sous ce rapport, travaillé sans relâche à dépouiller l'avenir. Les deux parties de la vérité humaine tendent à se rejoindre ; elles se rejoindront ; ni les faits d'hier, ni ceux d'aujourd'hui n'affaiblissent en moi cette espérance ; l'homme, sur ce point, ne sera plus intérieurement scindé, ni la société divisée d'avec elle-même ; et si, de tout temps, les meilleurs amis de la religion ont été les meilleurs amis de la liberté, le temps viendra sans doute où l'on ne croira pas, à mesure qu'on aime davantage la liberté, devoir se défier de la religion. Mais, malheureux héritiers, nous gémissons sous le poids de charges que nos ancêtres nous ont léguées ; puisse, en revanche, la postérité jouir du bien que nous lui aurons amassé ! L. 19^e. II, 53.

La société ne sera vivante et belle qu'à mesure qu'un plus grand nombre d'individus auront accueilli et concilié en eux ces deux tendances vers l'ordre et vers la liberté. Mais il ne faut pas croire que deux principes se concilient eux-mêmes, et autrement qu'au moyen d'un *tiers principe*, qui les met d'accord en les dominant. Pour aimer l'une et l'autre et l'une dans l'autre, ces deux choses distinctes qu'on appelle la liberté, il faut aimer quelque chose de plus haut que l'ordre et la liberté, qui les contienne, qui soit d'avance leur unité vivante. Toute autre conciliation est impossible et chimérique. C. 37. 1842 (?).

Pour nous, toutefois, l'obéissance n'est pas le moyen, mais le but, ni une partie du progrès, mais le progrès même. Aucun principe, aujourd'hui, n'est plus en souffrance, et c'est pour cela précisément que celui de la liberté s'en va ; car les deux sont étroitement unis et quand l'un a disparu, ce qui reste de l'autre, c'est seulement un nom. Et maintenant où s'apprend l'obéissance ? nulle part, si ce n'est dans la famille, type à la fois de la religion et de l'État, école du citoyen et du chrétien, foyer commun de deux vies, institution merveilleuse sans laquelle toute autre, ou plus étendue ou plus haute, paraît impossible. E. F. 530.

La liberté n'est que le commencement de l'œuvre, le piédestal de la statue, la base et la condition de l'obéissance. La liberté est le moyen, l'obéissance du cœur et de la volonté est le but ; la liberté est nécessaire pour obéir ; hors de la liberté, l'obéissance n'existe plus et il n'y a même plus d'usage pour ce mot. Mais si la liberté n'a de sens ni de but que par l'obéissance, ce sont deux idées corrélatives, ce sont comme les deux pôles d'un même axe, et nous n'avons pu dire que Dieu se glorifie dans la création de l'être libre qu'en présupposant que cet être libre fera usage de sa liberté pour obéir à Dieu. N. E. 450-451.

C'est tout à la fois par le cœur qu'on est libre, et par le cœur qu'on obéit. Ne parlez pas d'une obéissance où le cœur n'est pour rien ; et parlez hardiment, au contraire, d'une obéissance dont le cœur fait tous les frais, alors que toute autre manière d'obéir est devenue impossible. 346.

Il n'y a de véritable inimitié, de véritable et profonde divergence de vues, qu'entre les gens de bien et les méchants. Ce sont là vraiment les deux partis entre lesquels le monde est divisé. Tous ceux du premier veulent au fond la même chose, tous ceux du second ont les mêmes desseins. Tous les libéraux gens de bien veulent l'ordre, tous les *stabiles* gens de bien veulent la liberté ; et pareillement tous les hommes mauvais, sous quelque bannière qu'on les trouve rangés, haïssent mortellement la liberté et l'ordre. S. II, 442.

La liberté ne tire toute sa dignité et tout son prix que de son

union avec l'obéissance. Une liberté qui n'obéit pas est un pur non-sens ; car c'est pour obéir que nous sommes libres.

E. F. 516.

L'esprit de soumission et l'esprit d'indépendance, l'un et l'autre bien appliqués, sont les deux éléments dont se compose la perfection de la vie sociale. Il n'est pas propre à la société l'homme qui ne sait pas se soumettre ; il n'est pas propre à la société l'homme qui ne sait pas résister ; mais l'homme qui sait l'un et l'autre est le vrai homme social.

N. D. 303.

L'ordre, dans la société, n'est qu'un autre nom de la justice, de la raison et de la loi.

La tyrannie est le souverain désordre. C. 37. 1842 (?).

On peut sans doute, suivant les temps, et aussi selon son caractère, insister davantage sur ce qui règle le mouvement, ou davantage sur le mouvement lui-même ; mais quiconque aime l'ordre sans aimer la liberté, n'aime pas l'ordre, et quiconque aime la liberté sans aimer l'ordre, n'aime pas la liberté.

L'homme qui ne respecte rien n'est pas un être sociable. Les sociétés qui exagèrent le principe de la liberté, ou qui remplacent la loi du droit par la loi du nombre, ou de la force, périssent ou se déshonorent par l'absence de tout respect ; les États despotiques, où l'homme, en tant qu'homme, n'est pas respecté, et où le pouvoir l'est d'autant moins qu'il est craint davantage, commettent la même faute et subissent le même châtiment. Mais tous les respects sont liés au respect de Dieu, qui est le respect suprême. Religion et respect, c'est une même chose, et, dans toutes les sphères, l'un des termes peut remplacer l'autre. Il est inconséquent de respecter quelque chose quand on ne respecte pas Dieu, et cette inconséquence, possible comme exception individuelle, est impossible dans l'ensemble. Tout vrai respect est aboli dans une société où Dieu, qui est la raison même ou le principe du respect, n'est pas respecté ; j'ajoute que ce que l'homme y respecte le moins, y méprise le plus, c'est l'homme, et il a raison. Mais cela est terrible autant que raisonnable ; de la part d'un être qui se respecte, il y a encore, quoi qu'il ait fait, quelque chose à espérer ; il y a tout à craindre de la part d'un être qui se méprise à

fond ; et comment l'homme séparé de Dieu ne se mépriserait-il pas ? S. XIV, 88.

L'impartialité et la modération passent toujours pour réactionnaires. U. XIX.

Qui veut du christianisme tirer l'obéissance le peut très-facilement ; qui veut en déduire la liberté n'y sera pas plus embarrassé ; l'une et l'autre s'y trouvent ; et comment, en effet, ne s'y trouveraient-elles pas l'une et l'autre ? Mais l'esprit de parti, mutilant la vérité, ne lui accorde qu'un pôle ; et il est évident que la moitié d'une vérité est une erreur, qu'une thèse isolée de ce qui lui sert de contre-poids se dénature par là même ; que tel suc, séparé de l'élément qui le tempère, de breuvage salubre devient poison ; que la liberté isolée de l'ordre n'est plus la liberté, mais l'anarchie, et bientôt la tyrannie ; que l'ordre détaché de la liberté n'est plus l'ordre, mais le souverain désordre. On ne peut élever à l'absolu des idées relatives sans les voir s'anéantir dans leur triomphe même. Mais les aveugles qui ne voient pas des vérités si simples, et les méchants qui ont intérêt à ne pas les voir, n'ont jamais qu'un des deux mots dans la bouche ; ils ne tolèrent dans une doctrine que l'élément qui les sert ; ils ne veulent pas concevoir qu'un système ou une religion prétende réunir les deux solutions ; et suivant la préoccupation de leurs pensées, ils rejettent ou ils embrassent cette religion ou le système pour l'amour d'un seul de ses principes, en haine d'un seul de ses éléments. E. F. 164.

Pour le monde, la liberté naît d'elle-même, et la soumission d'elle-même ; fausse et funeste généalogie, en vertu de laquelle la liberté n'est que licence, et la soumission que lâcheté. Pour le chrétien, au contraire, la soumission naît de la liberté ; c'est-à-dire que, dégagé des craintes humaines, il fait librement à la charité tous les sacrifices qu'elle réclame ; pour le chrétien, la liberté naît de la soumission, parce que, étant soumis à Dieu, il n'est l'esclave d'aucun homme, et qu'alors même qu'il obéit à quelque ordre humain, c'est à Dieu même qu'il obéit. N. D. 308.

Les chrétiens ont dans leurs mains la solution du problème social, et le double principe, admirablement un, de la liberté et de l'obéissance. C'est là le sel dont, au point de vue social, ils doi-

vent saler la terre. Si, dans d'autres temps, ils ont enseigné au monde la liberté, ils ont aujourd'hui à lui enseigner l'obéissance.

E. F. 529.

b) DES DIVERSES LIBERTÉS: *Liberté religieuse et autres: de conscience, de culte, de la presse. — Tolérance et intolérance.*

Ceux-là seulement pour qui les *devoirs* de conscience ne sont rien, mettent peu d'importance à s'enquérir de ses *droits*. L. C. 329.

A quelque bord qu'on appartienne, la liberté de conscience, il faut en convenir, est une grande idée morale, une idée qui se rattache aux conceptions les plus élevées de la philosophie, et celui qui sait la faire prévaloir doit être compté parmi les moralistes éminents.

F. 173.

Le respect de la conscience est un sentiment religieux; il faut avoir de la religion pour respecter la religion d'autrui, et plus on en a, plus on la respecte.

E. 390.

Celui qui ne trouve pas dans l'Évangile la souveraineté de la conscience, y doit trouver la persécution.

S. XIII, 198.

Si les croyances religieuses sont inévidentes par elles-mêmes, c'est-à-dire si leur vérité ou leur fausseté n'est point de nature à frapper par elle-même l'homme qui les considère, il en résulte certainement que les opinions contraires, quelles qu'elles soient, n'ont pas davantage ce caractère d'évidence; car l'évidence de ces dernières entraînerait nécessairement la fausseté des premières. Et si ces opinions contraires ne sont point revêtues du caractère de l'évidence, à quel titre imposeraient-elles un joug aux croyances religieuses avec lesquelles elles ne s'accordent pas? L. C. 57.

Quelque idée que l'on se fasse de l'association politique et des bases de son administration, la liberté de conscience et de culte demeure toujours hors de la question; car, dans quelque hypothèse que ce soit, il est impossible de concevoir le moindre rapport entre la science politique et celle de l'infini, entre la politique et la foi du cœur, entre la police et la conscience. C'est là seulement, je veux dire dans les profondeurs de la conscience, que commence le droit de l'individualisme, droit absolu, droit exclusif, qui ne compte et qui ne partage qu'avec Dieu.

28,

Toute autre liberté consiste à être libre de faire (dans les limites de l'ordre et des lois) *ce qui nous plaît*, ce qui nous est agréable, ce qui nous apporte quelque jouissance ou quelque profit, ou, du moins, ce que nous croyons capable de nous en apporter. La liberté religieuse est la liberté de faire *ce qui plaît à Dieu*, ou, du moins, ce que nous croyons qui plaît à Dieu ; c'est la liberté de le servir, de remplir notre devoir, non-seulement quand il nous plaît, mais quand il nous déplaît ; en un mot, c'est la liberté d'obéir. C'est une liberté désintéressée, la seule liberté désintéressée, et par conséquent la plus noble de toutes. Q. 534.

Cette liberté n'est pas comme les autres libertés. Elle est chère à ceux qui en font usage ; elle déplaît aux autres. J'irai plus loin : j'ai rencontré peu de gens encore qui n'éprouvassent quelque impatience à voir adorer la Divinité d'une manière à laquelle ils ne sont pas accoutumés. Cela vexé toujours ; je le sais. Il faut avoir bien de la raison ou bien de la conscience pour n'éprouver pas la tentation d'imposer silence à ceux qui se permettent, sur ces sujets-là, de penser autrement que nous. 538.

Qu'est-ce que proclamer la liberté de conscience, sinon déclarer que la conviction religieuse est un domaine où le pouvoir civil ne doit point pénétrer, en d'autres termes, séparer le civil du spirituel ? 29.

La liberté religieuse est la clef de la voûte ; avec elle tout tombe, tout s'écroule. Elle est, dans toutes les constitutions, le sceau, la marque du vrai libéralisme ; elle indique le plus haut degré de civilisation et le triomphe des idées morales. Partout où elle manque, on doit douter que la liberté soit comprise, que la liberté soit aimée. 9.

La liberté religieuse n'est pas un droit seulement, mais une nécessité impérieuse de la nature humaine. Elle est loi avant de passer dans les lois. Les codes des nations peuvent la proclamer, l'enregistrer ; ils ne la font pas être. Ils peuvent l'opprimer, ils ne la détruisent jamais. 3.

Conquérir les consciences par la frayeur, les acheter par l'espérance, les égarer par le mensonge, sont des outrages également graves à celui qui a fait les consciences et qui s'en est réservé

l'empire. Placer un individu ou des masses dans l'alternative de renoncer à leurs avantages temporels, ou de renier leur conscience, c'est un attentat sacrilège. Et l'unité, toujours apparente, qu'on procure par ce moyen, est une unité impie. L. C. 411.

Les premiers réformateurs ont peut-être travaillé sans système ; mais ils n'ont laissé, ils n'ont pu laisser aucun précepte qui interdise de rien changer à leur premier plan ; et s'ils n'ont pas expressément garanti la liberté religieuse avec toutes ses conséquences, ils ont fait davantage, car leur œuvre est la proclamation vivante des principes sur lesquels elle repose. 173.

Il n'y va pas de si peu de chose que vous le pensez, d'abandonner la cause de la liberté religieuse ; c'est, d'un même coup, renoncer à toutes les libertés. 112.

La liberté de conscience n'est pas seulement la faculté de se décider entre une religion et une autre, c'est aussi essentiellement le droit de n'en adopter aucune, et de rester étranger à toutes les formes et à tous les établissements que le sentiment religieux a pu créer dans la société. Cette notion est inséparable de l'idée de *liberté*. La liberté est le droit d'apprécier par soi-même, de peser (*librare*) et de choisir. Ce droit n'existe plus, lorsque, entre plusieurs systèmes, vous êtes obligés d'en choisir un. 38.

La liberté de conscience est le droit que nous avons d'établir nos rapports avec la divinité de la manière qui nous paraît convenable. C'est le droit de n'admettre aucun juge de ce commerce intellectuel et moral, que notre conscience. C'est le droit de choisir entre croire et ne pas croire, entre adorer et ne pas adorer. C'est la parfaite indépendance de l'homme social en matière de croyance et de profession religieuse.

Les nations qui jouissent de la liberté religieuse l'emporteront toujours. Il y a dans le sentiment de la liberté un stimulant actif et universel, qui rehausse le courage de l'homme en le relevant à ses propres yeux. Il en résulte une énergie morale et une vivacité de pensée qui rendent l'homme éminemment propre à l'exploitation des avantages dont la nature l'a entouré. C'est, sans doute, une des causes du prodigieux développement de l'industrie et du commerce dans quelques-uns des pays chrétiens. 114.

Il y a une ligue naturelle, perpétuelle, entre les adversaires d'une liberté et les antagonistes de l'autre. Leur alliance est fondée d'avance ; elle se manifeste plus clairement à certaines époques, mais elle était fondée sur la nature des choses. 115.

De la liberté chrétienne se déduit, pour tous les pouvoirs et pour tous les individus se disant chrétiens, l'obligation de respecter la liberté de conscience, non-seulement chez les chrétiens, mais chez ceux qui ne le sont pas encore. 39.

Comment la liberté religieuse peut-elle être une question pour des chrétiens ? Mais ne parlons pas même de christianisme et de doctrines chrétiennes. Comment ceux qui se font la plus faible idée de ce que c'est que la religion, ceux qui mettent, du moins en principe, la gloire de Dieu et l'intérêt de l'éternité au-dessus de tout, ne répugnent-ils pas à ces idées grossières qui ravalent les choses du ciel au niveau des choses humaines, et prétendent soumettre à une police profane l'effusion de nos sentiments religieux, l'expression de nos célestes espérances, et la communion de nos prières ? Q. 39.

C'est la gloire du christianisme, c'est le signe d'un progrès général dans l'intelligence de l'Évangile, que ses disciples soient vus au premier rang des défenseurs de la liberté religieuse. S. xv, 354.

Quand le culte ne sera ni une déception, ni une séduction, il aura l'assentiment des esprits les plus philosophiques, qui, ne pouvant pas plus que le peuple se soustraire aux lois d'une organisation commune à toute l'espèce humaine, ont besoin comme nous tous d'une religion à *hauteur d'appui*. La primitive Église, dans sa simplicité, ne rejeta pas tout rite solennel ; et son chef lui avait tracé sa règle, à cet égard, dans l'institution de la sainte Cène, qui renferme la légitimation et tous les éléments du culte public. L. C. 46.

— Une fois la liberté de conscience reconnue, il serait inconséquent et contradictoire de ne pas reconnaître également la liberté des cultes, qui en est l'application immédiate et le premier emploi. 47.

La liberté de conscience n'est rien sans celle des cultes. 42.

La religion, prise dans sa pureté, est un sentiment qui cherche

à se répandre par la sympathie. Si elle ne pénètre pas dans les cœurs, elle n'est rien ; si elle ne fait qu'assujettir une certaine étendue du sol à certaines formes consacrées, elle n'a rien obtenu ; mais si elle a gagné les esprits et les âmes, elle a tout ce qu'elle prétendait, elle règne véritablement. Or, que lui faut-il pour cela ? Pas autre chose que la liberté de plaider sa cause et de produire ses titres ; confiante en son bon droit, elle ne veut que la faculté de le manifester à tous les yeux. Elle n'exige pas même qu'on impose silence à des voix ennemies ; il est de son intérêt que toutes les opinions s'expriment aussi librement qu'elle, sachant qu'il n'y a point de vraie foi sans conviction, ni de conviction sans examen, ni d'examen sans comparaison. Elle ne demande donc que ce que réclament toutes les opinions, la liberté, et elle se croit assez protégée. 248.

Si la liberté de conscience est un droit de l'individu, la *liberté des cultes* est un droit des communautés. C'est la faculté qu'elles réclament de se rassembler sous la garantie de la publicité et sous la protection de la loi pour se livrer aux pratiques de la religion qu'elles ont embrassée, et pour entretenir, par ces actes célébrés en commun, la foi et le zèle commun. 41.

La liberté politique n'a tout son prix que comme garantie et comme rempart de la liberté civile. S. xv, 354.

— La liberté de la presse se fera seule ses destinées. Venue après toutes les autres, et à son heure pourtant, elle n'est pas pour cela moins naturelle, ni moins providentielle, ni moins nécessaire, ni moins indestructible que les autres libertés. Entrée comme élément dans la vie des peuples civilisés, rien ne peut l'en faire sortir. Il ne faut pas, pour la défendre, dire qu'elle ne fait point de mal : une liberté qui ne fait point de mal est presque une contradiction dans les termes ; la liberté n'est innocente qu'en Dieu. La liberté de la presse fait du mal sans doute ; peut-être en fera-t-elle toujours moins ; mais elle en fera toujours. D'autres libertés, depuis longtemps soustraites à la discussion, ont eu aussi de très-méchants effets ; il n'en est pas une dont on n'eût pu, au même titre, solliciter la suppression. Il vaut mieux se fier à la Providence, qui, dans le monde moral, comme dans le monde

physique, en préparant des nécessités, leur a d'avance ménagé leur place dans l'ordre ; car, de même qu'il ne saurait y avoir de droit contre le droit, il ne doit point y avoir de nécessité contre la nécessité. Ce qui est nécessaire est bon, et sera reconnu tel en définitive. Au lieu de déclamer contre une liberté que les méchants font mauvaise, faisons-la bonne. Ch. III, 240.

— Si jamais la tolérance peut trouver une belle occasion de s'exercer, c'est envers des intolérants. L. C. 463.

Le mot tolérance, d'ailleurs, est fort beau, quand il désigne cette disposition de l'homme charitable à supporter chez les autres des doctrines ou une conduite qu'il condamne. Cette vertu est, comme toute vertu, un sacrifice, puisqu'elle a pour effet de laisser subsister ce que nous voudrions voir détruit. Et il s'ensuit clairement que cette vertu est d'autant plus belle que le sacrifice est plus grand, c'est-à-dire que nos principes sont plus fermes et nos croyances plus vives. L'incrédule et l'indifférent n'auraient, ce semble, ni peine ni mérite à être tolérants ; cependant ils ne le sont pas toujours, et même ils ne peuvent pas facilement l'être, puisqu'ils n'ont point en cela d'abnégation à faire. Quant aux États, comme ils ne sont pas des personnes individuelles, des êtres moraux, ils ne peuvent avoir des vertus, et la *tolérance* n'est, de leur part, qu'une mesure politique, qui ne satisfait qu'à moitié aux droits de la société. 314.

La tolérance est un palliatif insuffisant, un remède caché au fond des cœurs généreux dans des temps d'oppression et de fanatisme. Mais sa présence annonce l'absence de la liberté ; et son nom, tout beau qu'il semble, est une injure aux droits de l'humanité. Malheureux le peuple où l'on est réduit à prêcher, à invoquer la tolérance ! Naguère, ce mot, prononcé par des philosophes, écouté avec complaisance par les rois, pouvait porter dans les âmes une impression douce et consolante. Aujourd'hui, ce mot ne suffit plus ; et les consciences, devenues plus exigeantes, ne veulent entendre que celui de *liberté*. 231.

Des philosophes ont paru croire que l'incrédulité est tolérante de sa nature, et qu'elle est portée à respecter la liberté religieuse, comme la liberté de pensée en général. Je lui crois, au contraire,

un grand penchant à l'intolérance. Les adversaires des religions positives peuvent bien, dans le temps où leur liberté de penser est menacée, élever la voix avec les défenseurs de l'indépendance religieuse ; il y a entre ces deux partis, non pas communauté de principes, mais société de périls ; et la plupart des déistes et des indifférentistes défendent alors, non l'intérêt de la société, mais leur intérêt particulier. Leur impatience contre les manifestations d'une croyance positive, leurs clameurs contre des œuvres où la charité se joint à la piété, leur amertume contre tous les hommes religieux d'une manière prononcée, pouvaient faire pressentir quels seraient leurs actes si, par un jour de malheur, le pouvoir leur tombait en partage. Là-dessus notre expérience est faite, et nous n'avons plus rien à apprendre. 65.

S'il est une intolérance redoutable, c'est celle de l'incrédulité ou de la foi morte. Nous avons vu (et nous en avons gémi) des communautés chrétiennes condamner les hommes, *quoiqu'ils* chassassent les démons au nom de Jésus : nous verrons les incrédules et les formalistes en condamner d'autres précisément *parce qu'ils* chassent les démons au nom de Jésus. Tolérants envers l'indifférence et la tiédeur, c'est pour le zèle et la foi vivante qu'ils réservent leur intolérance. Et, chose remarquable, ce n'est pas parce qu'ils croient avoir le dépôt de la vérité et la vraie règle des mœurs, mais, tout au contraire, parce qu'ils sentent qu'ils ne l'ont pas, et qu'ils ne peuvent souffrir que d'autres possèdent un bien dont ils sont eux-mêmes privés. D. 274.

L'Évangile a son intolérance, quoiqu'il ne sympathise pas avec les persécuteurs, et qu'il respire la plus entière liberté religieuse ; l'Évangile a son intolérance, puisqu'il répute pour ennemi quiconque n'est pas son ami. 260.

Que de fois n'ai-je pas vu, portant le faix du jour et pliant sous la croix de son Sauveur, un homme à qui l'intolérance accordait à peine le titre de chrétien ? Aux prises avec d'anciennes faiblesses, si dures à déraciner, courbé sous les habitudes d'une longue vie, il conservait encore l'empreinte visible de ses fers ; et des coutumes, des usages invétérés trahissaient en lui le vieil homme. Toutefois il avait entendu l'appel de grâce, et selon la mesure de

force qui lui avait été donnée, il cheminait hors de cette vallée de l'ombre de la mort par un pénible sentier, mouillé de sa sueur et de ses larmes. 272.

Jésus est le plus tolérant des êtres parce qu'il en est le plus saint. 267.

c) QUESTIONS SOCIALES : *Égalité et christianisme. — Propriété. — Riches et pauvres.*

La société doit tendre à réaliser, entre les hommes, toute l'égalité qui est selon la justice, toute l'égalité qui n'est pas, dans le fond, une inégalité ; car ce qu'on nomme *égalité* serait mieux nommé *proportion*. Toutes les inégalités qui sont, à la fois artificielles, arbitraires, inutiles et excessives, peuvent être considérées comme un mal, et l'on doit considérer comme un bien que chacun soit ici-bas tout ce qu'il peut être. E. F. 503.

Le christianisme se trouve d'accord avec la philosophie naturelle, avec la politique rationnelle, pour réclamer, sinon comme un très-grand avantage pour les intéressés, du moins comme essentiellement conforme à l'idée de la justice, l'emploi de tous les moyens non spoliatoires, non attentatoires aux lois fondamentales de la nature humaine, qui paraissent propres à faire arriver tout homme, par le moyen du travail, à la plus grande somme de bien-être que comportent la mesure de ses forces et la nature de ses facultés. 515.

L'égalité humaine, selon l'idée que nous y attachons tous instinctivement, est plus grossière encore que la justice humaine, si désespérément grossière. S'il s'agit de bonheur (et c'est de cela qu'il se devrait agir), il est impossible de faire les parts égales, impossible de mesurer les parts. Aussi ne peut-il être question, en fait d'égalité ou d'inégalité, que du bien-être matériel, le seul qui soit poursuivi, convoité ou envié par tous. Cette espèce de bonheur est susceptible d'être constatée et mesurée. La question est de savoir si la société doit s'appliquer à rendre tous ses membres égaux entre eux sous ce rapport. Nous pensons que la société qui, si elle pouvait encore être théocratique ou philosophe,

aurait à poursuivre un tout autre but, ne peut, au point de vue où elle se réduit, se dispenser de graviter vers un ordre de choses où le nécessaire ne manquera pas à l'homme laborieux, et où le désir d'une condition meilleure, lorsqu'il est favorisé au dedans par les facultés de l'individu, ne rencontrera pas au dehors, nous voulons dire dans les institutions, d'invincibles empêchements. 505.

On peut se représenter à la même hauteur morale un partisan de l'égalité, un champion de la liberté. L'une et l'autre aussi peuvent être aimées d'un amour sauvage et dans l'esprit le plus hostile à la civilisation. Mais, à considérer dans l'histoire ces deux poursuites, ces deux amours, l'un apparaît plus noble que l'autre, et leur solidarité n'est pas réciproque. L'amour de la liberté n'est pas généralement uni au sentiment de l'envie; l'amour de l'égalité n'en est souvent que l'expression ou le déguisement. La recherche de la liberté entraîne à celle de l'égalité; l'amour de l'égalité peut s'allier à la haine de la liberté. L'égalité, possible sous le despotisme, est, dans un tel régime, une des consolations, dirai-je un des charmes de la servitude. La liberté civile, moins vivement désirée par plusieurs que la liberté politique, réclame en tout cas celle-ci comme garantie et comme complément.

La liberté politique serait nommée plus justement puissance, et dès lors les trois *moments* du bien politique des individus, considérés en face de l'ensemble, seraient la liberté, la puissance et l'égalité. Conservons toutefois aux deux premiers, nous le pouvons sans inconvénient, le nom commun de liberté.

Un minimum de liberté, un minimum d'égalité, sont nécessaires. Aucune société politique n'est supportable, ni même concevable sans un certain degré de l'une et de l'autre. La société même, en tant que société, est la consécration de l'une et de l'autre. Mais ni la plénitude de l'une et de l'autre, ni même le plus haut degré de liberté et d'égalité, compatible avec l'existence de la société, ne peuvent être présentés comme des vérités absolues, indépendantes des circonstances et des temps. Ce qui, dans ce genre, est juste et bon, vrai par conséquent à telle époque, ne l'était pas à une époque précédente. A partir du minimum dont nous avons parlé, et qui nous paraît déterminé par le droit éter-

nel et inviolable qu'à tout homme d'être homme, il n'y a plus que vérité relative. La pleine liberté, la pleine égalité peuvent être, en certain temps, d'une injustice et d'une fausseté révoltante. 502.

Propriété, société, liberté, termes étroitement liés. Chacun est compris dans les deux autres, et chacun comprend ou implique les deux autres. I.

Il y a deux manières si différentes de recevoir la doctrine de l'égalité, que, selon l'une, c'est bien l'égalité que vous voulez et que vous cherchez, et que selon l'autre c'est, au contraire, l'inégalité. M. 180.

Le double besoin de dominer et d'être dominé me paraît plus ancien et plus profond que le besoin d'être égal. V. III, 99.

A qui, dans le fond, avons-nous à prouver l'égalité humaine ? A personne ; car tout le monde y croit. Mais à qui faut-il apprendre à aimer ce principe, à pratiquer cette vérité ? A tout le monde. N. D. 242.

Ce qu'il importe de savoir, ce n'est pas si l'égalité triomphe dans l'opinion et dans les lois, mais si elle triomphe dans les cœurs ; si elle est aimée pour sa vérité et pour sa sainteté ; si elle est aimée d'un amour religieux et pur. M. 177.

Le péché qui rend les inégalités funestes, je l'avoue, et qui peut-être les exagère, n'en est pourtant pas le *principe*. Dès qu'un homme naît avec plus de talent ou dans des circonstances plus favorables qu'un autre (et ceci dépend de la volonté de Dieu), cet homme a les moyens de devancer ou de surpasser les autres. De là des inégalités de tous genres. Puisqu'elles sont l'œuvre de Dieu, il ne nous appartient pas de les blâmer, et il est impossible qu'elles soient mauvaises. 173.

D'institution divine, il y a dans le monde un pain pour chaque affamé, un habit pour chaque nudité, un consolateur pour chaque infortune, une satisfaction pour chaque besoin ; l'équilibre serait exact, si nous ne l'avions pas rompu ; ce n'est pas Dieu qui est en faute, c'est nous. Il n'avait institué ou permis l'inégalité que pour nous donner lieu incessamment de l'effacer, ou de l'adoucir. Même sans l'effacer, il y a ici-bas de la vie, du bonheur pour tous ; mais au lieu de placer le bonheur des individus dans leur po-

sition personnelle et de le faire dépendre de leur liberté, Dieu en a placé une partie dans le cœur des autres. Dieu a voulu que nous nous dussions réciproquement quelque chose. Il a obligé à s'entre-rencontrer, à se chercher mutuellement, le riche et le pauvre, le faible et le fort, le savant et l'ignorant. Il a voulu que le rétablissement de l'équilibre fût notre ouvrage ; il ne l'a pas rompu lui-même, mais il nous a laissé le choix de le rompre ou de le maintenir. Il est rompu, je le sais : en s'éloignant de Dieu, l'homme s'est éloigné de l'homme ; la charité ne comble pas, à mesure, les vides que fait le malheur ; l'abondance des uns, je dis l'abondance en tout genre, ne supplée pas au dénuement des autres ; en sorte qu'il y a sur la terre beaucoup plus de malheur que Dieu n'en a voulu. N. D. 325.

L'amour chrétien est le grand niveleur.

D. 186.

Le chrétien consent à l'inégalité, mais l'égalité lui est sacrée. Il va plus loin, dans ce sens, que n'irait l'homme du monde le plus zélé pour l'égalité. Car s'il honore dans ceux qui ont reçu plus de grâces que lui des monuments remarquables de la puissance de Dieu, il s'humilie vis-à-vis de ceux qu'il a devancés.

M. 191.

Il y a entre les hommes une égalité essentielle : l'Évangile la consacre ; il y a entre les hommes des inégalités accidentelles, mais nécessaires : l'Évangile les accepte. Ou, pour mieux dire, le cœur du chrétien aime cette égalité et consent à ces inégalités.

N. D. 256.

Tout amour procède d'une joie. Et l'amour de l'égalité de la joie du salut.

251.

Le principe de l'égalité s'affaiblit avec le sentiment religieux, tout comme ce sentiment lui-même s'affaiblit lorsqu'il est abandonné à lui-même. Mais lorsque Dieu protège avec puissance les idées religieuses, lorsqu'il se rend présent et sensible à un peuple, jusqu'au point que toute l'existence de ce peuple est comme pénétrée par la religion, il n'y a rien à craindre pour le principe de l'égalité. Un peuple religieux lui rend toujours hommage ; et le sentiment qu'il a de l'égalité se proportionne toujours au sentiment qu'il a de Dieu. Par la même raison qu'en la présence de Dieu

toute hauteur s'abaisse, ainsi toute hauteur s'abaisse et toute bassesse s'élève dans un ordre de choses où tout se fait en la présence et au nom de Dieu, et où Dieu lui-même prend soin de se manifester par des prodiges et par une protection spéciale. 245.

Dans l'absence ou dans le mépris de la religion, il ne reste, pour protéger la dignité humaine et le principe de l'égalité, qu'un instinct trop vague et un sentiment trop faible pour tenir tête à un orgueil qui devient féroce lorsqu'il n'est pas dominé. M. 184.

Le sentiment de l'égalité humaine est toujours dans une exacte proportion avec le sentiment de la présence de Dieu ; parce qu'il faut une base au respect de l'homme pour l'homme, et que cette base ne peut être que Dieu ; et parce qu'il n'est pas possible, parce qu'il n'est pas juste de continuer à respecter l'homme quand on a cessé de respecter Dieu. 185.

C'est le droit d'être homme, purement et simplement, que nous réclamons pour tout homme ; et c'est là que nous trouvons enfin le principe tant cherché de l'égalité humaine. N. D. 238.

Nous sommes égaux, en ce que nous sommes tous également soumis, en tant qu'hommes, à une même loi suprême, loi plus nécessaire, plus essentielle à notre condition d'hommes que ne l'est la nécessité de mourir. 239.

Quelle différence réelle, essentielle, peut-on imaginer entre deux créatures qui, l'une et l'autre, et sans intermédiaire, correspondent à Dieu ? Et quelle inégalité imaginer entre elles, sinon celle de l'obéissance ? 240.

Les chrétiens ne sont pas égaux d'abord, puis frères ensuite ; ils sont frères d'abord, et parce qu'ils sont frères, ils sont égaux. M. 193.

Une notion grossière du commerce nous fait croire que le gain d'une des parties entraîne une perte pour l'autre ; idée injurieuse à la Providence de Dieu, idée qui n'a pu naître que du déclin de la foi primitive, idée qui, à son origine, est un péché ! Le progrès des lumières a déjà commencé à dissiper ces préventions et à rapprocher les peuples ; mais pas plus que l'ignorance n'a tout fait dans un sens, l'instruction ne peut tout faire dans un autre ; et de même que l'ignorance n'eût pas suffi pour isoler les peuples

s'ils eussent trouvé dans le sentiment de la paternité de Dieu celui de leur fraternité mutuelle, de même la science ne saurait, en rapprochant les hommes par leurs intérêts, les rendre véritablement, et par le cœur, prochains les uns des autres. L'intérêt et le bon sens ne peuvent suffire à créer cette fraternité universelle qu'aucune cause extérieure n'eût pu détruire ni affaiblir, si d'abord le principe intérieur et divin sur lequel elle était fondée n'avait été ruiné dans le cœur de l'homme. N. D. 210.

Nulle part l'Évangile ne nous dit que les hommes sont égaux ; vérité que sans doute il ne nie pas, mais qu'il ignore pour ainsi dire, tant elle est au-dessous du point de vue et de l'esprit de Jésus-Christ. Mais il nous dit que nous sommes membres d'un même corps, tous acceptés, tous nécessaires, tous subordonnés au même chef en qui se trouve le principe et notre vie à tous. M. 193.

Pour un grand nombre de ceux que par habitude on continue d'appeler membres du corps social, il y a bien de l'isolement, et la société, pour eux, ressemble trop au désert. Il importe que la société, sous les auspices d'une charité éclairée, devienne de plus en plus une force vive et spontanée, et que les plus malheureux puissent enfin sentir qu'ils lui appartiennent en effet comme des membres appartiennent à un corps. Nous tendons, ce me semble, à ce dénouement, et je crois que nous y arriverons. La solidarité de tous à l'égard de tous, cette idée chrétienne, que certaines sectes parodient grossièrement, pénètre peu à peu dans les consciences, et quand la conviction, quand la bonne volonté seront là, les moyens pourront-ils manquer toujours ? S. XIII, 40.

— Même sans philosophie, le plus simple observateur pourrait dire, après avoir mis des deux parts les extrêmes hors de cause : La pauvreté a des grâces que la richesse ne connut jamais ; le nombre et la facilité des jouissances sont compensés pour elle par leur vivacité ; plus éloignée des biens de la fortune, elle demeure plus près de ceux de la nature ; les intimes douceurs de la famille ne disent qu'à elle tout leur secret, n'exhalent tous leurs parfums que pour elle ; à défaut des autres trésors, celui de l'amour lui est largement ouvert ; les cœurs sont plus près les uns des autres dans une étroite demeure ; moins répandu dans le monde, on

se livre avec moins de distraction à des devoirs qui sont des plaisirs ; les services mutuels, moins faciles, plus directs, plus personnels, sont aussi mieux appréciés ; Baucis et Philémon étaient « heureux de ne devoir à pas un domestique le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient. » Ceci n'est pas du roman, c'est de l'histoire ; mais ce qui est au-dessus de l'histoire ou du roman, c'est la déclaration de la vérité éternelle, qui a donné hautement l'avantage à la condition du pauvre. L. 19^e. III, 241.

Il y a inimitié, sourde ou déclarée, mais nécessaire entre les pauvres et les riches ; non parce que ceux-là sont pauvres et ceux-ci riches, mais parce que tous sont hommes et « conçus dans l'iniquité. » C'est uniquement à cause de cela que cette inégalité est un désordre, et c'est déjà à cause de cela qu'elle est excessive. Hors de cette malheureuse condition morale, la richesse et la pauvreté, renfermées dans de justes limites, seraient, sous deux formes opposées, deux bénédictions. L'Évangile, qui ne nous a pas caché auquel de ces deux états le plus grand péril est attaché, a fourni les moyens de neutraliser dans tous les deux le venin qui les corrompt ; le riche chrétien n'opprime, ne froisse, ne méprise personne ; le chrétien pauvre ne connaît pas l'impatience et l'envie ; et l'un et l'autre, sans changer formellement de situation, réalisent la touchante société inaugurée par cette parole de Jésus-Christ : « Vous aurez toujours des pauvres *avec vous*. » Le monde parle autrement, il dit aux riches : Vous aurez toujours des pauvres contre vous, et aux pauvres : Vous aurez toujours les riches contre vous. Le riche corrompra le pauvre, et le pauvre le lui rendra ; encore ne sait-on pas qui des deux a l'initiative. 243.

La propriété, qui a servi de base à la civilisation générale, est aussi le fondement de la civilisation individuelle. On s'attache aux fruits de son travail ; on se respecte soi-même dans son œuvre ; l'estime de soi-même devient une fortune, qu'on ne veut pas dissiper ; elle amène le besoin de l'estime des autres ; et c'est ainsi que d'un peu d'aisance, d'un peu d'*avoir*, naissent dans l'individu des habitudes morales qui profitent à la communauté. E. F. 91.

Il n'appartient pas à tout le monde, il n'est pas expédient dans tous les cas, de donner publiquement essor à une indignation qui

tombe directement et s'arrête sur une classe particulière de la société. S'il n'est ni judicieux, ni généreux de prêcher aux riches les devoirs des pauvres, il ne l'est guère davantage de prêcher aux pauvres les devoirs des riches. S. xv, 101.

C. MANIFESTATION DES CONVICTIONS.

a) Définition; nécessité de la manifestation.

La conviction n'est que la soumission de l'esprit après une certaine lutte, sa décision après un temps d'incertitude. E. 102.

Aucune vérité ne nous est plus propre, et ne devient mieux une partie de nous-mêmes que celle que nous avons longtemps combattue. Être convaincu, c'est avoir été vaincu. 45.

Manifester notre conviction religieuse, c'est tirer de notre âme, pour le produire au grand jour, ce que notre âme renferme de plus profond, ce qui, en toute situation publique et privée, est de l'intérêt le moins immédiat et le moins *actuel*, et pourtant ce dont la manifestation compromet davantage le repos de notre vie. 62.

Quand une opinion a de l'importance aux yeux des hommes, ou seulement au jugement de ceux au milieu desquels nous sommes placés, il nous convient, quelque degré d'importance qu'elle ait à nos propres yeux, de déclarer spontanément notre pensée et de la professer franchement. 32.

Nous sommes débiteurs envers nos frères de la vérité religieuse, aussitôt que nous la connaissons. Débiteurs au sens le plus étroit de ce terme. Car la vérité n'est, à le bien prendre, la propriété de personne. Tout bien qui peut être communiqué sans en priver celui qui le possède, ne peut demeurer exclusivement son bien. Si cette proposition n'est pas vraie, toute la morale n'est rien. 108.

Tout tombe ou tout se raffermir par cet endroit. Ce n'est pas une conviction que celle qu'on ne se croit pas obligé et qu'on ne se sent point pressé de répandre. 111.

Qui ne respecte pas, qui n'honore pas la vérité qui est en lui, n'a point de morale; qui la renie devant les hommes la méprise intérieurement. 88.

Le temps de dire la vérité, c'est dès qu'on la connaît, parce qu'elle apparaît toujours à son heure, et qu'il ne nous appartient point de dire des vérités prématurées. Nous ne les donnons point à notre siècle : c'est notre siècle qui nous les donne ; en sorte que, quand une d'elles apparaît à notre esprit, nous devons hardiment la dire sans crainte d'anticiper. L. C. 339.

Dans bien des cas, avoir parlé c'est n'avoir rien fait encore, parce que, dans bien des cas, parler ne tire point à conséquence, et n'est guère qu'une ouverture par où le courage de l'action s'évapore et s'en va ; et avoir parlé, c'est n'avoir rien fait dans tous les cas où il est évident pour le public qu'on eût pu tout ensemble et parler et faire. Parler sans agir, quand on peut agir, est le refuge des demi-convictions et des demi-courages. N. D. 28.

Fussions-nous seul à être vrai, nous sommes tenu de l'être. Ce devoir est individuel, indépendant des circonstances, ne se proportionnant qu'à lui-même, et n'attendant sa sanction et son à-propos d'aucun état particulier de l'humanité. Comme la vertu, ou la vérité morale prise dans sa généralité, il ne grandit ni ne diminue avec les mœurs ; type immortel, il mesure tout à soi, la société et l'individu ; et ses exigences ne sont sujettes à aucun rabais. E. 29-30.

Si Solon proclama mauvais citoyen quiconque, au milieu des discordes civiles, se refuserait à prendre un parti, la société, non moins sévère, voit dans chaque homme obstiné au silence sur les questions qui la préoccupent un mauvais citoyen dans la république des intelligences. 31.

Le découragement eût-il plus d'excuses qu'il n'en a, le devoir de qui possède la vérité, c'est de la dire avec ou sans espérance ; c'est de ne pas laisser aux seuls événements l'honneur de la démontrer ou de l'imposer ; c'est de ne pas admettre, en ce qui la concerne, qu'introduite dans le monde par la nécessité comme par une sage-femme brutale, elle naisse morte au lieu de naître vivante. Quiconque est d'avis de laisser la vérité faire toute seule ses affaires, n'est pas son ami ; il fait pis que de la haïr, il la nie ; car si la vérité n'est prouvée que par les faits, si elle n'a de sanction que l'utilité, elle n'a ni preuve ni sanction ; et l'on peut dire

qu'étant toute relative, ne conservant plus rien d'absolu, elle n'est plus la vérité. 42.

Toute conviction, que nous craignons ou dédaignons de manifester, est indigne de ce nom ; car si la conscience ne nous presse pas de la mettre au jour, où est la preuve que la conscience ait présidé à sa naissance ? ou, si cela était pourtant, quelle conscience que celle qui se croit liée à une vérité, qui se sent obligée de la recevoir, et ne se sent pas obligée de la professer ou seulement de la confesser ? 44.

Quand nous pourrions garder par devers nous tout le reste de nos pensées, celles que nous entretenons sur la religion ne pourraient demeurer notre secret. Car notre conviction en ces matières nous qualifie si profondément et dans un sens si pratique, que la société ne sait ce qu'elle a en nous qu'autant qu'elle sait ce que nous sommes par rapport à Dieu. 82.

La sincérité et la franchise dans la profession des doctrines religieuses est un gage de santé morale pour la société ; tant que cette vertu est en honneur, toutes les convictions morales sont en sûreté ; mais, avec la dissimulation de la pensée religieuse, viennent, dans une succession rapide, l'indifférentisme dogmatique et moral, la préférence donnée à l'utile sur l'honnête, et enfin la démolition complète des idées morales. 89.

En religion, en doctrine, ce qu'un homme ne dit pas est plus caractéristique et plus important pour le juger que tout ce qu'il dit ; le silence, en général, est plus significatif que les paroles ; on croit peu, on croit mal, ou l'on n'aime guère ce qu'on tait toujours. S. XII, 371.

Retenir la vérité captive, c'est retenir captif Dieu lui-même, c'est le dérober à ceux à qui il appartient comme à nous ; c'est l'empêcher de se répandre et de couler dans les cœurs des hommes ; c'est dérober le pain à celui qui meurt de faim. Tout autre refus peut avoir sa raison, peut trouver son excuse ; il n'y a ni excuse ni raison pour le refus de la vérité. Nous ne devons pas du pain à tous les hommes dans tous les cas ; mais nous devons à tous les hommes dans tous les cas la vérité. E. 112.

On peut concevoir qu'une conviction sincère se taise, mais non

qu'elle se fasse de son silence un droit, encore moins un devoir. A quiconque, de propos délibéré, retient la vérité captive, on est fondé à dire qu'il ne possède point la vérité ; la conviction religieuse qui refuse de s'exprimer, se désavoue par cela seul ; elle n'est point convaincue ; et une religion, je ne dis pas qui commanderait le silence, mais qui le permettrait, aurait par là même prononcé sa condamnation ; à ce signe, je la reconnaîtrais pour fausse. 103.

Nous reconnaissons dans le silence du croyant, ou que le cœur manque, ou que la conviction est en défaut ; et dans les deux cas la religion est absente, puisque la vraie religion doit, d'un même coup, donner la félicité et toucher le cœur. 114.

En vain l'on chercherait à se persuader qu'on servira mieux l'intérêt de la vérité en en sacrifiant une partie, pour rester uni à ses frères, qu'en se séparant d'eux pour la maintenir tout entière. Raisonnement pervers ! suggestion de l'incrédulité ! Car, d'abord, qui vous assure qu'ayant sacrifié la vérité sur un point, vous ne la sacrifierez pas sur tous les autres ? Que voulez-vous que nous trouvions dans une première faiblesse, sinon le gage d'une seconde ? Vous voulez, par un peu de dissimulation, rendre service à vos semblables ; mais, de tous les services que vous pouvez leur rendre, le plus grand est celui que vous leur refusez, le plus grand est de leur apprendre que la conscience est quelque chose, c'est-à-dire qu'elle est tout ; et, comme vous ne pouvez le leur apprendre que par des actions, comme tout autre enseignement glisserait sur leur âme comme un dard émoussé sur une cuirasse polie, vous devez saisir avec empressement et reconnaissance toutes les occasions de rendre hommage à la conscience, et bien souvent, par conséquent, de paraître fous de la folie du christianisme.

N. D. 25.

Le christianisme seul a fait au croyant un devoir et plus qu'un devoir de la publication de ses sentiments ; il lui en a fait un impérieux besoin ; il lui en a fait son propre caractère ; et, poussant au même but par deux chemins parallèles, donnant au prosélytisme deux motifs à la fois, la reconnaissance et la charité, il s'est hautement distingué entre toutes les religions, s'est mis hors de

toute comparaison avec elles, par le zèle de ses sectateurs à publier, à défendre et à propager leurs croyances. E. 115.

Le divin fondateur du christianisme a consacré le principe qu'il y a un devoir envers la vérité ; que la vérité en elle-même est sainte et précieuse ; qu'on ne peut ni négliger de l'acquérir, ni se dispenser de la dire ; qu'elle est le bien suprême du monde entier, le bien de chaque homme, son droit et son devoir. 6.

Je douterai toujours d'une conviction que la paix n'accompagne pas. Je pense que le calme lui est essentiel, comme à toutes les dispositions et à tous les actes sérieux. L'émotion pourra faire trembler sa voix, mais ce ne sera jamais l'émotion de la colère. La force accentuera ses paroles et les rendra vibrantes, la passion jamais. 124.

Le sérieux est naturellement tranquille, et à mesure que nos opinions sont plus sérieuses, elles compromettent moins la paix. La conscience, introduite dans nos débats, en aurait bientôt adouci l'aigreur et ennobli le caractère. 55.

Plus une croyance est sérieuse, plus elle mesure et compte ses paroles. 129.

Il semble que la manifestation de la conviction religieuse de chacun, est à la fois ce qui lui répugne le plus et ce qui importe le plus à tous ; à la fois ce dont la société a le moins affaire et ce dont elle a le plus de souci ; ce dont elle peut le mieux se passer et ce dont elle se passe le moins ; la chose la plus étrangère et la chose la plus essentielle à la vie ; la plus extérieure et la plus intérieure aux affaires de ce monde. 63.

Les fortes convictions dont en même temps l'objet sera sérieux, par conséquent surtout les convictions religieuses, et, par excellence sinon à l'exclusion de toutes les autres, les convictions chrétiennes, seront celles qui porteront à son plus haut point d'intensité le besoin d'indépendance. A vrai dire, la ténacité, la constance et l'héroïsme dans le maintien des opinions, nous semblent un emprunt que le monde a fait au christianisme ; avant lui, que ce côté de la dignité humaine est pâle et chétif ! chétif comme les croyances mêmes auxquelles il était réduit à se rattacher. Avec le christianisme le principe semble naître ; la conviction chrétienne,

si pleine de respect pour elle-même, enseigne à toute conviction à se respecter ; le droit et le devoir de dire la vérité se posent simultanément ; le principe de la liberté de conscience passe de la religion dans la philosophie ; les martyrs de Jésus-Christ donnent des martyrs à Platon ; les droits de la pensée sont solennellement inaugurés dans le monde ; la dignité humaine est complétée.

S. II, 387.

Toutes les fois qu'un individu a une opinion, et qu'il sent une obligation dériver pour lui de cette opinion, il a le droit d'appeler cette opinion *conscience*, et personne ne pouvant pénétrer dans l'intérieur de cet homme, personne aussi ne peut enlever le nom de *conscience* à ce qu'il lui a plu d'appeler ainsi. Q. 68.

Il ne peut y avoir de droit contre le droit, de devoir contre le devoir, de nécessité contre la nécessité ; et, si c'est le devoir de l'individu de manifester ses croyances, c'est le devoir de la société de respecter cette manifestation. L'une de ces vérités contient l'autre. E. 185.

Les idées morales, qui sont le vrai ciment de la société, se dissoudraient et disparaîtraient toutes à la fois le jour qu'il serait reconnu que la conscience, qui est leur siège, n'a pas le droit de se manifester. 58.

Vous ne pouvez sacrifier un seul cheveu de votre frère à la même croyance pour laquelle vous feriez bien d'exposer votre vie. L. C. 9.

b) Manifester et éclairer. La manifestation indépendante de la perfection. — Avantage.

On a dit « qu'avant le devoir de suivre sa conscience, il y a le devoir de l'éclairer ; » mais on aurait dû ajouter que la vraie conscience n'intervertit point cet ordre ; et à cet égard on peut dire, sans paradoxe, que l'homme qui ne connaît pas la vérité, mais qui la cherche, est bien plus dans la vérité que celui qui la possède sans l'aimer. E. 140.

S'il est trop évident que, pour exprimer des convictions, il faut d'abord en avoir, il est moins évident, mais également vrai, que

pour les avoir véritablement, pour obtenir un sentiment énergique de leur possession, pour qu'elles prennent vie en nous, il faut qu'elles se soient exprimées. 43.

La vie de la foi s'entretient par l'action, et encore mieux quand l'action est un sacrifice. Si nul ne connaît bien sa pensée avant de l'avoir exprimée, nul aussi ne possède réellement une conviction avant de l'avoir manifestée. 123.

Dieu seul affranchit les âmes ; et, pour qu'elles aient le courage de produire au plein jour leurs convictions, il faut d'abord qu'elles aient des convictions, tout au moins celle du devoir même de se manifester avec franchise. 437.

— Où en serions-nous, en fait de croyances, si nous les voulions toujours garanties par la perfection idéale et impossible de ceux qui les professent et qui les enseignent ? Quelle croyance résisterait à cette singulière épreuve ? Je dis encore plus : le zèle à chercher la vérité, à la répandre, à combattre pour elle, s'allie naturellement et presque nécessairement à un caractère passionné ; et un tel caractère entraîne avec soi des écarts et des excès. Soumettons-nous donc à entendre la vérité de toute bouche, à la recevoir de tout homme ; ce n'est ni à un homme, ni à un autre qu'elle appartient : elle est à Dieu ; et selon qu'il lui plaît de choisir un organe ou un autre, il le fait librement, dans le but sans doute de nous apprendre à respecter la vérité pour elle-même, et à exercer notre jugement comme un tribunal doit rendre la justice : sans acception de personnes. L. C. 13.

On n'adhère fortement qu'à ce qu'on a été libre de nier. Q. 85.

Celui qui est résolu à obéir toujours à sa conviction porte dans son âme un principe d'ordre qui s'applique à tout ; comme le premier effet, l'effet naturel de cette disposition morale, est de faire rechercher avec soin où est le devoir, il en résulte qu'il y a presque toujours une correspondance fidèle entre ce sentiment et les véritables notions morales ; et s'il arrive à la conscience d'en méconnaître une, elle entoure toutes les autres d'une précieuse inviolabilité. Donnez-moi seulement des hommes qui aient de la conscience, et je vous ferai un peuple où il y aura de l'unité et de la subordination. L. C. 439.

Je ne crois pas aux devoirs sans périls, et une obligation me semble d'autant plus impérieuse qu'elle est entourée de plus de sacrifices. Le sacrifice et le devoir sont choses corrélatives. Si la profession de nos convictions ne nous exposait à rien, ne menaçait aucun de nos intérêts, je douterais qu'elle nous fût commandée. Rien n'est commandé que ce qui peut nuire ; et le danger est le sceau et la sanction de la vertu. E. 56-57.

A mesure que l'orage sera plus fort, et la colère publique plus vive, vous connaîtrez que la vérité, qui grandit dans votre conscience, grandit aussi dans la conscience publique. 57.

Une conviction se fortifie et se consacre de tout ce qu'elle nous coûte. 156.

Toute relation fondée sur un malentendu volontaire et prolongé à dessein, toute fiction appareillant deux âmes qui, par leur dernier fond, tendent vers deux buts opposés, est contraire à la dignité humaine. 87.

c) Fictions et opinions. — Effet des manifestations. Église d'État.

Il faut se souvenir que tout vaut mieux, en matière de religion, que les réticences et la fiction légale, et qu'attaquer la vérité est encore une manière de l'annoncer. N. III, 553.

Tout cœur vendu à la passion renferme, par anticipation, une secrète sentence d'ostracisme contre l'âme que son obéissance à la loi intérieure munit d'un privilège d'indépendance. E. 56.

Il y a deux moyens d'avoir la paix : que ceux qui savent la vérité se taisent ; que les autres la laissent dire et l'écoutent. 57.

Qui connaît bien ce que je crois, sait aussi bien ce que je dois. 74.

Entre gens épris de la vérité, ou sincèrement résolus à l'accepter, la libre manifestation des croyances, fussent-elles diamétralement opposées entre elles, est, à tout prendre, plus favorable que contraire à la douceur des relations mutuelles. 51.

Il vaut mieux se toucher, même en se heurtant, que de s'éviter toujours. 53.

Les hommes cachaient les idées : aujourd'hui les idées cachent

les hommes ; cette différence a beau être d'opinion : cette opinion est un fait, et un fait puissant. P. M. 149.

La liberté, dont je ne fais pas la source de tout bien social, en est à mes yeux la condition ; mais il y a dans l'état présent des choses, des motifs de doute et d'inquiétude. D'un côté, la vie politique, en nous sortant de nous-mêmes, et nous mêlant sans cesse les uns aux autres, rend notre vie plus superficielle à mesure qu'elle l'étend, la communique et la répand. Un peu de solitude est nécessaire à la formation des convictions fortes. Le commerce social, trop fréquent, trop animé, agite, soulève, tient suspendus et flottants, dans notre intérieur, les éléments qui demandent à se fixer et à se réunir pour faire un corps. Le recueillement nécessaire à la conviction ne se trouve guère sur la place publique où nous vivons. Cette place publique, pour nous, c'est la presse avec ses mille et mille publications, ce sont les journaux, avec leurs déclamations contradictoires.

Ce bruit nous empêche d'entendre la voix intérieure, ou, se confondant avec elle, il produit, dans notre pensée, je ne sais quel résultat équivoque, auquel le nom d'opinion convient mieux que celui de conviction, et qui nous est quelquefois aussi peu personnel que possible. E. F. 400.

Il ne faut pas non plus se le dissimuler : dans ce nouveau système social il y a une conspiration permanente contre notre individualité ; et rien ne menace plus notre liberté intérieure que cette liberté extérieure au sein de laquelle nous vivons, et à laquelle nous participons. Cette liberté organisée a ouvert aux ambitions individuelles des chemins vers le pouvoir ; mais on n'y pénètre que sous l'escorte de l'opinion publique ; c'est cette opinion qu'il faut captiver, qu'il faut formuler dans un certain sens ; on fait tout concourir à ce but ; on en appelle aux espérances et aux craintes ; on enivre l'imagination et l'amour-propre ; on émeut les affections personnelles ; on agit par les mots et par les choses ; on ne dédaigne pas même, au besoin, les bonnes raisons ; mais, en général, on agite ; et c'est dans le calme que se forment et se décident les vraies convictions. Ce qu'on appelle opinion n'est guère autre chose que des sentiments ou des préférences personnelles.

Peu de gens sont propriétaires de leur opinion ; très-peu même sont en état d'en rendre compte ; très-peu, après l'avoir reçue d'autrui, se la sont appropriée par la réflexion. Comme tout l'ordre actuel repose sur l'opinion, il sied d'en avoir une ; on s'en pourvoit comme on se pourvoit d'une maison ; on est le locataire de son opinion ; mais on n'en répond pas ; on ne meurt pas de sa mort, car elle ne faisait pas partie de notre vie : *res perit domino* ; mais on la défend avec chaleur aussi longtemps qu'elle vit ; et cette chaleur factice, faisant d'abord illusion à celui même qui la manifeste, trompe les spectateurs à plus forte raison, en sorte qu'à l'époque peut-être où il y a le moins de convictions personnelles, et où, sous ce rapport, il n'y a plus d'individus, mais seulement des masses, la conscience humaine paraît plus directement en jeu et plus active que jamais.

La conviction, à l'époque où nous vivons, ne diffère pas assez de l'opinion. Elle s'appuie trop sur le raisonnement, pas assez sur la conscience. La conscience est trop peu interrogée, trop peu exercée. On ne lui demande point assez le témoignage et la confirmation des vérités premières. La foi immédiate est rare et mélangée.

E. 438.

Il n'y a rien aujourd'hui dont on se fasse plus d'honneur que d'avoir une opinion, rien qu'on dissimule avec plus de pudeur qu'une conviction.

E. F. 253.

Tant qu'une opinion reste opinion, c'est manquer à ceux qui la professent, c'est se manquer à soi-même, que de l'attaquer sans examen, par des conjectures hasardées, des railleries, des sarcasmes, de la livrer à la risée, d'accueillir et de caresser les bruits qui lui sont défavorables, en un mot, de courir, de gaieté de cœur, la chance terrible de faire la guerre à la vérité.

L. C. 11.

Des particuliers exercent une véritable tyrannie, relativement aux opinions, lorsqu'ils les jugent sans les connaître, lorsqu'ils en gênent la manifestation, ou qu'ils offensent de quelque manière que ce soit ceux qui les professent. Le droit naturel de toute opinion, c'est de s'exprimer librement, et de n'être condamné qu'après examen. Voilà le seul *respect* qu'elle exige, et le seul qu'elle comporte.

4.

La nouveauté d'une opinion n'est jamais une raison de la rejeter. Nos croyances les plus fermes et les mieux fondées ont commencé par être nouvelles ; et le temps, en leur rendant hommage, n'a rien ajouté à leur vérité. 17.

— La vérité de caractère est, aux yeux de tout le monde, une vertu fondamentale et le lien de toutes les autres vertus. Et si l'on demandait, non à tel ou tel individu, mais à l'humanité, jusqu'où s'étend, jusqu'où s'élève l'obligation d'être vrai, elle n'y mettrait point de limites. E. 26.

Le courage de la conviction ne s'exerce pas seulement contre le nombre : il consiste aussi à résister à l'autorité des gens qui nous surpassent de beaucoup en connaissances et en talent. S'il ne pouvait pas en être ainsi, l'univers serait livré à la merci du génie. Il faut, pour le salut de la vérité morale, du droit et de la justice, que les convictions de la conscience se puissent maintenir vis-à-vis de lui. Il faut qu'il y ait quelque part une évidence plus forte que tous les fantômes auxquels une imagination ou une dialectique puissante peut donner un faux air de vérité. Il faut fortifier la conscience, afin que le plus simple et le plus ignorant ait un refuge contre la tyrannie de l'intelligence, et une position inexpugnable au milieu des conquêtes du savoir. Il ne faut pas que ces vérités intérieures, primordiales, et qui font partie de notre nature, soient à la merci d'un syllogisme ou d'une citation. 15.

Il n'y va pas de si peu d'être en contradiction avec le reste des hommes, c'est-à-dire, pour chacun de nous, avec sa parenté, sa ville ou son pays. Cette opposition, surtout si elle est calme et persévérante, est ce que les hommes pardonnent le moins.

N. D. 32.

La publicité est dans sa sphère ce qu'est la familiarité dans celle des relations privées ; elle accoutume l'homme à l'homme ; elle foule aux pieds bien des petitesesses ; elle enlève aux lâchetés de l'amour-propre bien des refuges honteux ; elle imprime à notre vie de citoyen un caractère plus viril. Mais a-t-elle réussi à faire un devoir de la franchise dont elle fait presque une nécessité ? Nous élançons-nous, ou nous laissons-nous traîner seulement dans cette vive lumière ? Et quand nous manifestons ouver-

tement notre pensée, n'avons-nous pas plutôt en vue les consolations de la gloire que la secrète approbation de la conscience ? Au milieu de toutes ces protestations, de toutes ces déclamations, même réserve, même mystère pour tout ce qu'on a intérêt à cacher ; par-dessous ce bruit, même silence ; l'âme, comme auparavant, est voilée ; elle se trahit dans la passion comme elle s'est toujours trahie ; mais elle ne se communique, elle ne se répand pas davantage. E. F. 396.

— Si les Églises d'État n'ont pas été fondées en vue de réprimer la libre manifestation et la libre formation des croyances, c'est en haine de ce principe qu'elles sont aujourd'hui soutenues par un grand nombre de leurs défenseurs, c'est la peur de ce principe qui les accrédite auprès de la foule ; en un mot, elles existent contre lui. Et quoi qu'il en soit des sentiments de ceux qui les défendent, toujours est-il certain qu'elles répriment et amortissent incessamment le principe, et qu'elles le font, pour ainsi dire, incessamment avorter ; elles couronnent d'honneur, elles revêtent de la prestigieuse autorité du temps, de l'espace et du nombre la double servilité de l'imitation et de l'habitude ; et leur sape silencieuse ébranle toujours davantage, avec les fondements de la religiosité vraie, les bases mêmes de la moralité humaine. Elles sont, en un mot, la forme adéquate de l'erreur à laquelle nous nous opposons. E. 21-22.

§ II. — INSTITUTIONS SOCIALES.

A. RAPPORTS DE L'INDIVIDU ET DE LA SOCIÉTÉ.

a) *Individualité ; sa définition, son excellence, son caractère inaliénable ; individualité, personnalité, individualisme ; objections.*

L'individualité se sent, elle peut se peindre, elle ne se définit point, et les opérations les plus intimes, les plus involontaires de la vie organique ne se dérobent pas plus obstinément à nos analyses. L. 19^e. I, 325.

L'individualité est cette combinaison de qualités humaines qui distingue un être entre tous ses semblables et ne permet pas de le confondre avec aucun d'eux. Malgré la simplicité de cette définition, l'individualité est quelque chose de mystérieux, dont l'analyse la plus subtile ne rend pas un compte exact. Derrière tous ses éléments qui se nomment, il y a une chose qui ne se nomme pas. Ils l'ont produite et ils ne la peuvent expliquer. C'est par elle que l'abstrait passe au concret et que les noms communs deviennent des noms propres. On peut se demander si l'individualité n'est pas une imperfection ; si l'harmonie parfaite de la partie avec l'ensemble n'effacerait pas l'individualité ; si un être n'est pas individuel précisément par les parties qui le rendent moins propre à s'assimiler à la grande unité et à concourir à l'harmonie générale ; on peut demander si l'idée de la perfection morale n'exclut pas celle de l'individualité, et l'on peut observer que l'être parfait n'a point d'autre caractère que celui de la perfection. Ainsi, Paul, Pierre et Jean ont eu chacun leur caractère, et l'on ne peut dire celui de Jésus....

L'individualité n'est pas une imperfection, mais une des conditions attachées à l'imperfection de la nature humaine. L'être parfait, on peut le dire, fait *un* avec ses qualités ; il se perd en elles ; il est tout ensemble abstrait et concret ; il n'est guère que le nom propre de la perfection. Dites *Jésus* et dites *charité*, vous avez dit la même chose. Mais il ne faut pas s'imaginer pour cela qu'à mesure qu'un être humain s'avance vers la perfection il soit moins individuel ; il doit l'être pour marcher vers ce but. L'être parfait par nature se passe d'individualité : il a la perfection ; l'être totalement vicieux s'en passerait également : il a ses passions. Le premier se confond avec ses qualités, le second avec ses vices, un troisième, n'étant ni dans l'un ni dans l'autre cas, a besoin de trouver parmi les éléments de son être quelque point saillant, qui détermine tous les autres et leur serve de centre et de point d'appui, qui lui donne conscience de lui-même, qui assure une direction à sa volonté et une forme à sa vie ; car il est dans la malheureuse et heureuse situation de n'être suffisamment déterminé ni par ses vertus ni par ses vices. Entre ces deux éléments se place l'individualité.

P. M. 143.

L'individualité est la base de notre valeur propre ; car pour que nous soyons quelque chose, il faut d'abord que nous soyons, ou, en d'autres termes, que nos qualités soient à nous. Dans ce sens, l'individualité est rare ; et l'on n'exagère pas en disant que la plupart des hommes, au lieu d'habiter chez eux, vivent chez autrui, et sont comme en loyer dans leurs opinions et dans leur morale, à plus ou moins long terme ; mais cette différence n'est rien. — L'intelligence et le développement de l'esprit ne sont pas des gages tout à fait assurés de l'individualité. P. 103.

L'individualité de l'âme a d'autres effets que celle de l'esprit ; celle-ci, séparée de la première, scinde et déchire ; il les faut réunir toutes deux, l'une pour sentir, l'autre pour comprendre ; l'une pour peindre, l'autre pour expliquer ; l'une pour compléter l'autre : car comment comprendre ce qu'on ne sent pas, ou comment bien expliquer ce qu'on ne saurait peindre ? La synthèse, trop souvent bannie de la science, est pourtant un instrument scientifique ; et son absence a fait, jusqu'à ces derniers temps, la grande imperfection de nos histoires. Sans poésie, on ne peut être exact.

L. 19^e. III, 302.

L'individualité ne date que d'elle-même, et ne relève que de Dieu. Elle est plantée dans l'humanité comme la plante l'est dans le sol, et elle plonge ses rameaux dans l'air nourrissant du ciel, comme la plante y plonge les siens. L'individualité reçoit, mais par une force qui est en elle-même, qui est elle-même, et qui convertit en sa propre substance tout ce qu'elle reçoit. Elle hérite, mais elle accepte. Elle reproduit, elle donne à son tour, elle ajoute à ce fonds commun qui, après tout, est formé du concours des individualités et n'a rien puisé en dehors ; car enfin, supprimez par la pensée ces avances de la spontanéité individuelle, que reste-t-il dans le trésor général ? absolument rien.

L'individualité peut, il est vrai, succomber sous le nombre, se rendre, abdiquer ; mais tout ce qui la diminue, diminue l'homme lui-même ; et si l'absorption pouvait être complète, le nom d'homme ne désignerait tout au plus qu'un organisme sensible pourvu d'un appareil dialectique. Les deux qualités d'homme et d'individu sont inséparables ; l'une des deux ne se perd point sans

l'autre ; et l'un de nos soins les plus chers, comme aussi l'un des plus hauts problèmes de l'éducation, c'est de conserver l'individu pour conserver l'homme. E. F. 463.

Tout homme, bon gré mal gré, a son individualité, mais tout homme n'a pas de l'individualité. P. 103.

Tout esprit a probablement des idées à soi ; mais tout esprit ne pénètre pas jusqu'à ses propres idées à travers ces couches successives formées des idées d'autrui ou de tout le monde, dont les nôtres sont toujours recouvertes à une certaine hauteur. Il s'agit donc d'arriver jusqu'à soi-même. La sonde de cette espèce de puits artésien n'est ni la logique, ni l'analyse, qui peuvent bien, en certains sujets, nous conduire jusqu'à la vérité, mais non pas jusqu'à nous-mêmes. Cette sonde, à laquelle je ne cherche pas à donner un nom, est quelque chose de plus natif et de moins compliqué. C'est un certain courage d'esprit et peut-être de caractère, qui ne distingue pas toujours les plus habiles ni les plus savants, et qui, pour ne pas conduire immédiatement à la vérité, n'en est pas moins un des plus précieux instruments de cette recherche, parce que, avant de chercher, et pour bien chercher, il faut d'abord avoir trouvé ce *moi* qui est l'agent de la recherche. Nous avons une grande obligation à ceux qui ont su démêler et reconnaître leur propre voix au milieu du mélange confus de tant de voix étrangères, où la nôtre se perd si facilement, jusqu'à nous devenir la plus étrangère de toutes. 104.

— *L'individualité* peut être définie une unité indivisible, en ce sens que tout ce qu'on en détache n'est pas une unité, mais un simple fragment. L'individualité suppose l'organisation : partout où il y a organisation, il y a individualité. Un arbre est un individu.

La vie, avec la conscience de la vie, constitue la *personnalité*. Le sentiment n'y suffit pas sans la pensée. Il ne faut pas seulement sentir que l'on vit, il faut le savoir, il faut se le dire. C'est pourquoi un animal, à moins qu'on ne suppose qu'il se parle à lui-même, c'est-à-dire qu'il pense, n'est pas une personne.

Le fait de la personnalité, moins simple que celui de la vie, mais également primitif, est un profond mystère, comme tous les faits du même ordre, je veux dire non dérivés. E. F. 457.

La personnalité implique l'individualité. L'être personnel est encore plus pleinement, plus énergiquement individuel que l'être impersonnel ; l'homme est plus individuel que la plante ; mais il a aussi des liens, et, parce que son existence est plus riche, il a des liens plus nombreux ; il est dépendant, il est solidaire ; il est à la fois un tout et fait partie d'un tout : on peut le comparer à un corps entier qui serait en même temps un membre. 459.

L'individualité est inaliénable ; une fois développé au contact de ses semblables, l'individu demeure un être moral, qui, par lui-même, a des rapports avec la loi du devoir, l'infini, Dieu.

L. 18^e. I, 282.

Les mystères dans le paganisme attestent que l'individualité et la communion (car, depuis la chute, la communion suppose l'individualité) avaient besoin d'un lieu de franchise que l'institution de la religion publique ne leur ménageait pas, ne leur accordait pas même.

E. F. 445.

Une individualité n'a pas deux éditions.

S. XIII, 30.

Il y a des sacrifices impossibles. Il n'est aucun but qui puisse compenser ni justifier le sacrifice de l'existence morale, de l'individualité.

P. M. 175.

Il est certain que, si l'on fait trop abstraction de l'individualité, on s'enlève le ressort le plus énergique de la perfectibilité ; car c'est dans ce qu'il a d'individuel que réside la vraie force de chaque homme, sa moelle morale.

173.

Toute tentative de réforme ou de perfectionnement est individuelle avant d'être collective.

Q. 83.

— L'individualité n'est pas l'individualisme. Celui-ci rapporte tout à soi, ne voit en toutes choses que soi ; l'individualité consiste seulement à vouloir être soi afin d'être quelque chose. Et sans doute il vaut mieux pour la société que chacun soit quelque chose que s'il n'était rien.

Tout être ne reste pas franchement individuel ; mais tout être apporte dans le monde sa portion quelconque d'individualité. Quelqu'un a dit que « nous naissons originaux et que nous mourons copies, » et cela n'est que trop vrai. La société tend à assimiler à soi et par conséquent à absorber ce qui appartient en propre à

chacun de ses membres , ou , pour mieux dire , les individualités moins vigoureuses sont entraînées à jeter dans le fonds commun le peu qu'elles ont reçu. Qui a davantage est moins prompt à donner. Mais l'exemple , le préjugé , l'intérêt , toutes les forces rangées du côté du grand nombre , ont bon marché des âmes moins fortement constituées. Aussi rencontre-t-on dans la société des passions , des mœurs , et peu de caractères. On confond trop un caractère avec une passion.

Observez un être humain avant que le niveau ait passé sur lui ; étudiez , si vous en avez l'occasion , un enfant dirigé et non pas annihilé par ce grand système d'amortissement qu'on a trouvé bon d'appeler éducation. Vous verrez , dans les sujets les moins remarquables , l'intention de la Providence de faire de chaque être un être distinct de tous les autres , un petit monde , de même qu'à l'inverse elle a fait de l'humanité un homme collectif dont les années sont des siècles. Si quelque homme a porté , du consentement unanime , le titre de grand , comptez que son image morale est gravée dans la conscience de tous ceux qui l'ont connu , de même qu'une figure humaine reste imprimée dans la mémoire de ceux qui l'ont vue. Les hommes qui ont appartenu avec le plus d'abandon aux intérêts de tous étaient sûrement individuels ; tant il est vrai que l'individualité n'est pas l'égoïsme. La gloire n'a jamais appartenu qu'à l'individualité et ne peut même être conçue que par elle ; car la gloire n'appartient qu'à la force , qui ne réside que dans les caractères individuels. Condition des grandes choses dans le monde réel , elle est celle des grandes conceptions dans le domaine de l'art. La trouver , la produire est le but de la poésie et son triomphe.

P. M. 145.

L'individualisme et l'individualité sont deux ennemis jurés : le premier , obstacle et négation de toute société ; la seconde , à qui la société doit tout ce qu'elle a de saveur , de vie et de réalité. P. 102.

Nulle part l'individualisme ne fait mieux ses affaires que là où l'individualité fait défaut , et il n'y a pas de politique plus atomistique que celle du despotisme. E. XI.

L'individualité dont il s'agit n'est point cette individualité sensitive qui prend communément le nom d'égoïsme ou d'amour de

soi, et à laquelle nous donnerions celui d'*individualisme*, si ce mot-là ne faisait pas double emploi dans la langue. L'animal est pourvu, aussi bien que l'homme, de cette espèce d'individualité qui, pour l'un et pour l'autre, est une condition de l'existence sentie, et qui, pour l'homme en particulier, est le point de départ du dévouement; car il se possède afin de pouvoir se donner.

L'individualité dont nous parlons, et qui seule mérite ce nom, est celle par laquelle un homme, semblable, d'une manière générale, à tous les êtres de son espèce, ne ressemble pourtant exactement qu'à lui-même, se rend propre ce qui est commun à tous, et a, moralement et intellectuellement, le droit de dire *moi*.

Or il est très-vrai que, dans la condition actuelle de l'humanité, c'est-à-dire depuis la chute, le développement de cette individualité est l'*occasion* de bien des divisions dans la société; mais je réponds qu'elle n'en est pas la *source*, et qu'elle ne les produirait pas sans l'égoïsme dont elle se complique et s'envenime. Je dis encore qu'une société d'où l'individualité aurait été bannie n'en serait pas plus paisible, puisque, en la supprimant, on n'aurait pas supprimé l'égoïsme; je dis enfin que l'égoïsme y trouverait son compte, puisqu'il s'emparerait de toute la place que le départ de l'individualité intellectuelle et morale aurait laissée vacante dans les âmes, et qu'ainsi la nature humaine se vengerait en s'avilissant.

E. F. 468.

Une société d'où l'individualité est proscrite peut être socialiste, elle n'est point sociale; elle n'est pas humaine; elle n'est pas vivante; elle n'est pas une société: elle ment aux desseins de Dieu, et lui enlève ce qui est à lui, je veux dire l'homme. 473.

Où est la preuve que l'individualité soit du malin? que le soin de se maintenir indépendant de la puissance de la foule et du joug de la tradition, l'attention scrupuleuse à la voix intérieure, le respect de sa propre raison, la recherche anxieuse du vrai, que tout cela soit un fruit du péché? Nous dirons que si tout cela n'est pas encore la vérité, c'est un pas vers elle, ce sont des avances qu'on lui fait, des gages qu'on lui donne. Votre individualité, sans doute, est l'individualité de créatures pécheresses, mais c'est tout ce que le péché nous a laissé de bon s'il nous l'a laissé; le fait du péché

c'est de l'avoir affaiblie ; elle n'est pas mauvaise en soi , son mal c'est d'être faible et très-souvent de n'être pas ; et la gloire de l'Évangile est de la stimuler chez les uns, de la ressusciter dans le grand nombre, et de l'épurer chez tous. 472.

b) *Individualité, société, christianisme, liberté, responsabilité.*
— *Individualité et socialisme. L'homme et l'humanité.*

Le sentiment de l'individualité et le principe de la liberté (personnelle et non plus seulement nationale), l'idée enfin de la dualité entre l'homme et la société, sont nés, pour les peuples modernes, sous l'inspiration de deux dogmes évangéliques : le dogme de la chute et celui de la rédemption. 454.

C'est la religion qui a maintenu chez tous les peuples la consistance et les droits de la personne humaine, encore qu'on ait cherché presque partout, en rendant la religion nationale, à la suborner en faveur de l'impersonnalité. On a cherché à faire des dieux qu'on avait imaginés les dieux de la nation plutôt que de l'individu. Néanmoins, le rapport immédiat de l'homme individuel avec l'Être divin et avec la vie future étant formellement concédé, l'individualité y trouvait un point d'appui et une sorte de garantie. L'Évangile est venu, et cette grande idée, cette idée qui fait que l'homme est l'homme, a été scellée par lui dans le diamant le plus pur. Que restait-il à faire aux adversaires du principe ? Il leur restait à faire une religion de l'abandon même de ce principe, c'est-à-dire une religion contre la religion ; car rien n'est plus irréligieux qu'un dogme qui diminue ou qui nie le principe de l'individualité. Le catholicisme a fait tout ce qui lui était possible pour l'affaiblir sans le nier. Le socialisme, son héritier, est allé plus loin. En repoussant l'idée du salut individuel, ou en la traitant avec un mépris qui équivalait à une exclusion, il a porté à la personnalité humaine des atteintes dont il a conscience et dont il s'applaudit. S. xv, 88.

Il peut y avoir, jusqu'à un certain point, de l'individualité sans religion, il n'y a point de religion sans individualité, et la religion affermit et consacre l'individualité en dehors même de la sphère

religieuse. Or, l'individualité est à l'homme moral ce que la colonne vertébrale est à l'homme physique. C'est, pour mieux dire, la substance même de l'homme; c'est par l'individualité qu'il atteint à sa véritable hauteur, et tant qu'il reste au-dessous, il peut bien occuper sur la terre la place d'un homme, mais il n'est pas un homme. Si l'homme, comme on l'a dit, est un être religieux, il ne l'est qu'à condition d'être individuel, la religion n'étant autre chose qu'un rapport entre le Moi suprême et le moi de chacun de nous. Tout système d'absorption est par là même un système irrégulier, et l'union, non l'unité, est le vrai nom du rapport qui nous lie à Dieu dans l'acte de l'adoration et dans celui de l'obéissance. E. F. 315.

Autant la religion est puissante pour consacrer le principe d'individualité lorsqu'elle le reconnaît, autant elle est propre à consacrer le principe contraire quand elle lui rend hommage. I,

La religion seule, nous en sommes convaincu, peut lutter avec avantage contre le socialisme; mais c'est à condition de n'être pas socialiste. E. F. 483.

L'individualité que l'énergie de la pensée entretenait à grand-peine et imparfaitement chez un petit nombre d'hommes privilégiés, devient, sur le terrain plus populaire du devoir et de l'amour, l'apanage de tous les chrétiens. Le plus obscur des adorateurs de Jésus tient tête, dans l'occasion, au plus docte des philosophes, au plus passionné des hommes de parti. C'est sur le terrain de la liberté que Dieu est venu le chercher; c'est librement qu'il s'est soumis, cette soumission volontaire et réfléchie lui donne une consistance nouvelle; et désormais, à l'égard du monde, sa dépendance fait sa liberté. 452.

Jésus-Christ a enseigné le principe de l'individualité en le créant, ou, si l'on veut, en lui rendant la liberté. Il l'a mis dans le monde en le mettant dans la religion, d'où il a passé dans toutes les sphères de la vie. 448.

De toutes les religions purement humaines, comme aussi de toutes les politiques païennes, aucune n'a osé rendre hommage à l'individualité. La négation implicite de la souveraineté de la conscience est à la base de tous les systèmes religieux antérieurs ou

étrangers au christianisme. C'est, entre eux et lui, une ligne profonde de démarcation, ou, pour mieux dire, un abîme. Le judaïsme a été le pont jeté sur cet abîme. Il ne consacre pas précisément le principe, mais il en prépare l'avènement. Q. 427.

L'Évangile s'adresse aux individus. Ce n'est pas à un homme abstrait, négatif, neutralisé par les idées de tous, qu'il jette sa parole ; c'est à vous, c'est à moi, c'est à lui, c'est à chacun, tel que la nature le fait et le donne. C'est à chaque homme, immédiatement, que Dieu dit dans l'Évangile : « Venez et débattons nos droits ! » Chaque homme est pris à partie dans ce qu'il a de propre et d'exclusif ; aucun être collectif ne s'interpose entre lui et Dieu ; aucune idée nationale ou séculaire ne répond, en son nom, au divin interrogatoire ; c'est de lui-même et de lui seul qu'il est question, comme s'il était tout seul au monde, comme s'il était toute l'humanité. Sans cette condition, la Parole retentit vainement pour nous, qui ne sommes plus nous.

Pour devenir chrétiens, il faut d'abord que nous soyons nous-mêmes. Pour faire des chrétiens, Dieu veut d'abord trouver des hommes. Bien loin donc de redouter l'individualité, cette religion l'accepte, la cherche, la renforce et la consacre. Que de fois elle a exhumé de dessous mille décombres cette personnalité qui avait cessé d'être nôtre, et qui, sans cet appel puissant, ne se fût peut-être jamais retrouvée ! L'Évangile aime l'individualité, parce que l'individualité est une force, et que le trésor qu'il apporte ne sera bien gardé et bien défendu que par les forts. C'est pourquoi il s'empresse d'exploiter l'individualité où il la trouve, et de la réveiller, de la créer, pour ainsi dire, où elle ne paraissait pas.

Le vrai chrétien, j'entends celui qui ne l'est ni par convention, ni par héritage, ni par système, ni par esprit de parti (notez bien tous ces points), le vrai chrétien est éminemment individuel, et tout ce qui le caractérisait avant sa conversion devient ensuite plus prononcé et plus saillant. P. M. 154.

Cette individualité n'isole pas l'homme ; comment serait-il isolé par une force qui, en elle-même, n'a rien d'insocial, et qui vient de recevoir le sceau et l'impulsion de la charité ?

Je crois fermement que le christianisme est destiné à maintenir

dans le monde l'individualité, que menacent tant de causes différentes. Je crois encore que c'est à l'individualité qu'il faut demander les moyens de cette restauration sociale, invoquée par les opinions les plus diverses.

Liberté, individualité, ces deux termes se correspondent si exactement qu'on peut les dire synonymes ; car on n'est pas libre sous l'empire des lois irrésistibles qui régissent l'homme comme espèce. Individualité, religion, ces deux termes ne sont jamais séparés. Une religion collective n'est pas une religion. E 282.

Jésus-Christ a voulu élever au plus haut degré de spontanéité l'obéissance chrétienne, et à la plus haute puissance l'élément de l'individualité, comprimé dans l'ancienne économie. Ce n'est que lorsque l'exercice de la liberté est impossible qu'il nous est permis d'attendre, et dans cette soumission volontaire il y a encore, pour le chrétien, de la liberté. Ce principe, oublié jusqu'au seizième siècle, rend le protestantisme bien sérieux, et si l'on doit se réjouir de cette restauration de l'Évangile, et avec lui de la liberté et de la responsabilité personnelles, c'est avec tremblement. Mais si l'impossibilité de prévoir et de calculer les conséquences de chaque action devait nous empêcher d'agir, il est clair que nous n'agirions jamais. T. 201.

Dieu, qui sait mieux que nous ce que vaut l'individualité, et qui d'avance a vu les dangers qui la menaceraient et les moyens de la préserver, Dieu qui, d'une autre part, a voulu l'individualité et non l'individualisme, a, par un même fait, assuré l'une et réprimé l'autre ; l'Évangile, le plus social des systèmes, est en même temps l'asile le plus inviolable de l'individualité. P. M. 151.

Telle est la puissance du christianisme individuel : on peut dire qu'il révolutionne toutes nos facultés, et leur donne, comparative-ment à leurs habitudes antérieures, un essor extraordinaire. Cet effet n'est inconnu à aucune portée d'intelligence ; le sentiment chrétien ajoute de la force à la force même ; « il donne à celui qui a, » et fait voir qu'il n'y a aucune richesse de génie qui n'ait quelque chose à recevoir d'une excitation morale ; mais ses effets sont merveilleux sur les esprits paresseux et lents. E. F. 133.

Le christianisme n'a proclamé formellement que la responsabi-

lité religieuse de l'individu, résultat de son avènement à la majorité ; mais cela suffisait ; la responsabilité en matière de conscience impliquait la souveraineté de la conscience ; il fallait bien que la conséquence sortît enfin de son principe : elle en est sortie. Par-tout, plus ou moins, le spirituel et le temporel sont distincts, comme la loi et la morale, comme le délit et le péché. Ce n'est pas un accident, mais une nécessité, ni une phase passagère, mais l'état normal et définitif de la société, une vérité sociale acquise à l'humanité, un des axiomes de la science et de la civilisation. Mais qu'est-ce donc que cette distinction du temporel et du spirituel, sinon, en principe et par avance, la distinction des deux sociétés qui représentent ces deux ordres d'intérêts, la société du temps et celle de l'éternité ? E. 263.

— L'individualité est le vrai socialisme, et les vrais ennemis de la société sont ceux qui, ne lui refusant rien, se prêtent par leur silence à la convention d'une fausse unité religieuse, et rendent à César (c'est-à-dire à la société) ce qui est à Dieu seul. 99.

La vraie unité est garantie par l'individualité même ; et l'individualité s'y trouve sur son vrai terrain. 374.

On réclame contre l'individualité en faveur de la société, sans voir que c'est parce que l'individualité est faible que la société l'est aussi, sans voir que les pertes de la première ne pourraient qu'appauvrir la seconde. On oublie que la cohésion plus ou moins forte de la société a pour mesure l'individualité elle-même, qui se compose de conviction et de volonté. Qui nous a dit que l'individualité soit formée seulement de ce qui divise et isole, et non de ce qui lie et réunit ? Jusques à quand s'obstinera-t-on à confondre l'individualité avec l'individualisme ? Si la vraie unité sociale est le concert des pensées et le concours des volontés, la société sera d'autant plus forte et plus réelle qu'il y aura en chacun de ses membres plus de pensée et plus de volonté. 370.

Plus nous sommes individuels, plus nous sommes hommes ; ce qu'il y a de primitif et de général en nous, ce qui, par conséquent, nous assortit à l'humanité générale, se retrouve dans le respect et dans la culture de l'individualité ; nous en devenons plus universels, plus cosmopolites ; en sorte que, par un même

effet et du même coup, l'unité partielle devient vivante, l'unité totale plus réelle et plus sensible.

Et puis, après tout, l'individualité, c'est l'humanité, c'est la vie. Qui ne vit pas d'une vie individuelle, ne vit pas véritablement, et n'offre aux regards déçus que le simulacre d'un être humain. Il trompe sa destination, car il traverse l'existence comme une ombre sans réalité ; la société vit à sa place en vertu d'une procuration qu'il s'est laissé arracher. L'homme se perd, dans tous les sens, en abdiquant le caractère individuel ; car si l'individualité n'est ni le salut, ni le gage du salut, elle en est l'indispensable condition. Il n'y a point de vie religieuse, conséquemment point de salut, sans l'individualité, et la foi, qui nous rend à Dieu, commence par nous rendre à nous-mêmes. Il faut être homme pour devenir chrétien. E. F. 471.

Comment obtenir des hommes, si d'abord vous ne reformez des individus ? Effacer l'individualité, c'est effacer l'humanité, la réalité humaine. Rendre à la société des individus, c'est lui rendre des hommes. L'homme, en effet, n'est homme qu'à condition d'être soi-même. C'est par ce qu'il a d'individuel qu'il aime, qu'il croit, qu'il obéit. L'homme abstrait n'a de tout cela que l'apparence. C'est un arbre sans moelle, c'est un corps désossé, c'est la forme générale de l'homme, ce n'est pas l'homme. Il serait superflu sans doute de vouloir bannir de la vie humaine l'autorité, l'exemple et l'habitude ; mais ils sauront assez se faire leur part, sans qu'on s'empresse de jeter le *moi* humain, la réalité humaine, dans ses trois puits-perdus. S. v, 138.

L'individualité ne consiste point à différer des autres hommes, mais à réaliser, sous une forme individuelle, et par là même avec plus d'énergie, les caractères généraux de l'humanité. Être individuel, c'est, autant qu'il est possible, être propriétaire de ses opinions, de ses sentiments, de tout son être, au lieu d'en être simplement locataire, comme tant d'hommes, des plus savants et des plus éclairés, ont bien voulu s'y réduire. Non-seulement l'individualité n'est point essentiellement un schisme, une hérésie, mais c'est une chance d'être mieux compris, mieux senti, et le principe d'une vaste et vivante unité. E. F. 470.

Dieu, par amour pour tous les hommes, a voulu qu'ils formassent une société. Il a ordonné pour ces *êtres* l'*arrangement* qui leur convenait le mieux, mais il n'a pas créé les *êtres* pour l'*arrangement*. Il a vu, ce Dieu tout sage, et il a déclaré, qu'il n'était pas bon que l'homme fût seul. Il a, en conséquence, coordonné l'homme à l'homme ; il a voulu que l'homme ne pût devenir homme que par ce contact ; il a attaché à l'état social le développement de toutes nos facultés de l'âme et de l'esprit ; il a rendu la société aussi essentielle à l'homme que son cœur et son cerveau ; il ne l'a voulu, il ne l'a conçu qu'associé ; et de même qu'il l'a fait essentiellement être mixte par l'indissoluble union du corps et de l'âme, il l'a fait essentiellement social, faisant dépendre son caractère d'homme de celui de sociétaire. On voit que l'importance de la société est grande ; mais cette importance étant toute relative à l'individu, n'est, sous un autre nom, que l'importance de ce dernier ; en sorte que, des faits que nous venons de reconnaître, il y a tout un abîme jusques à se représenter la société comme un être ; la société n'existe point hors de l'individu ; elle est dans l'individu lui-même, comme une inclination, un besoin, un attribut ; la société, c'est l'homme cherchant son semblable. Adorable et touchant mystère, que nos passions ont recouvert d'un voile de sang et sur lequel maintenant nous étendons le brouillard de nos systèmes !

P. M. 171.

Je veux l'homme complet, spontané, individuel, pour qu'il se soumette en homme à l'intérêt général. Je le veux maître de lui-même, afin qu'il soit mieux le serviteur de tous. Je réclame sa liberté intérieure au bénéfice de la puissance qui prétend s'imposer à elle. La justice et la raison, lois universelles, sont les souveraines dont l'individualité doit assurer et relever le triomphe. 172.

L'individualité n'est-elle pas le don d'être librement et spontanément, sous la forme de son caractère propre, ce que sont pareillement beaucoup d'autres âmes ? C'est le *proprie communia dicere* du poète, appliqué à l'homme moral. Bien loin d'opposer l'individualité à l'unité comme son contraire, il faut l'y rapporter comme son moyen. Les consciences, livrées à elles-mêmes, disent essentiellement la même chose. Frappées d'un certain côté, les

âmes rendent le même son. Plus il y aura, dans un nombre donné d'individus, de consciences qu'on puisse compter, moins il y aura de dissidence entre eux. Les dissidences mêmes qui semblent venir de la conscience proviennent de l'esprit et de ses faiblesses ; la conscience peut sceller une pensée fausse ; mais ce n'est pas elle qui divise ; et plus un homme redescend vers sa conscience, plus il est probable qu'il se trouvera d'accord avec un autre homme qui s'est également recueilli dans la sienne. — J'ai voulu dire qu'en général, deux hommes consciencieux qui rentreraient sincèrement en eux-mêmes pour y trouver une direction pratique, se trouveraient d'accord. Je pouvais même aller plus loin, et dire qu'en faisant un usage également consciencieux de leur conscience, tous les hommes deviendraient chrétiens : où serait, autrement, la responsabilité de l'incrédule ? Mais, de fait, les consciences ne sont pas identiques, et elles ne peuvent pas l'être. Le *dictamen* de la conscience n'a pas cette évidence qui entraîne l'identité.

E. 49. Note 246.

Tout homme qui a fait faire un pas à l'humanité, tout homme dont le nom se lit en lettres d'or ou de feu dans les annales des peuples et dans l'histoire des arts, était pourvu d'une haute individualité. Point de talent, point de génie, point d'action étendue, sans l'individualité. Mais, d'un autre côté, point de talent, point de génie, point d'action étendue, sans ces pensées qui sont à tous, qui sont de tous les temps, qui, pour ainsi dire, sont l'homme lui-même, l'homme universel. La puissance et le charme de l'individualité ne consistent pas tant à avoir des pensées qui soient à nous seuls, qu'à exprimer d'une manière qui n'est qu'à nous une pensée qui est à tout le monde, à tout le monde, dis-je, sans excepter ceux qui la combattent : *propriè communia dicere*. La vérité, certes, n'est pas individuelle ; mais il faut qu'elle le devienne. C'est là le double mystère, la double magie du talent : vous y sentez quelque chose qui ne ressemble parfaitement qu'à soi-même, et vous vous y retrouvez, tout entier, mais lumineux et transfigurés. Le double secret de la puissance qu'exercent les grandes œuvres du génie, c'est d'être de leur époque et de la devancer. Cent ans plus tôt, Montesquieu n'eût pas écrit l'*Esprit des lois* ; mais

il ne lui suffisait pas non plus de naître cent ans plus tard, il lui fallait, pour élever ce monument, être du dix-huitième siècle et le dominer.

Il en est de l'âme engagée dans la vie de la religion ou dans celle de la pensée, comme du navire lancé sur les flots et cherchant à travers l'Océan les rivages d'un nouveau monde. Cet Océan, c'est la société, religieuse ou civile. Elle nous porte comme l'Océan, masse fluide sur laquelle le navire trace des sillons à son gré sans prendre pied nulle part. L'Océan porte le navire, mais l'Océan peut l'engloutir, et l'engloutit quelquefois. La société nous engloutit plus souvent encore ; mais enfin elle nous porte, et nous ne pouvons arriver sans être portés par elle ; car elle est semblable à la mer, qui, moins fluide que l'air et moins dense que la terre, nous cède justement assez et nous résiste justement assez pour soutenir, sans l'entraver, notre marche vers le terme désiré. Notre but n'est pas au fond, mais aux limites de la mer. En sillonnant ces eaux profondes, gardons-nous de disparaître dans leurs profondeurs. Il doit nous suffire de céder à l'élément qui nous soutient la carène de notre navire. On peut sombrer sur l'océan de la société comme sur l'Océan de notre globe, et il est inutile de dire sur lequel des deux les naufrages sont plus fréquents. Le navire que chacun de nous est chargé de gouverner et de sauver, c'est l'individualité. E. F. 465.

J'admire donc le navire et l'Océan ; mais un autre que moi rassemble et mesure les ondes du grand abîme, et mon navire est à moi. Il y a plus encore : l'Océan est fait pour le navire, non le navire pour l'Océan ; l'essentiel, le but, c'est que le navire aborde, c'est que l'homme individuel, seul en rapport direct avec Dieu, véritable objet de Dieu dans l'œuvre créatrice, accomplisse sa destination : la société y contribue en le portant ; mais il est distinct de la société, il ne saurait se confondre avec elle ; et malheur à elle, aussi bien qu'à lui, si elle vient à l'engloutir ! 466.

L'essentiel n'est pas de ne rien subir, mais de réagir à proportion ; ni de ne rien devoir, mais de rendre. Or, les dons mêmes que nous acceptons nous servent à donner à notre tour, et si nous ne recevions rien, nous aurions peu à donner. En tous cas, il nous

faut admettre ce concours ou cette antinomie de l'individualité et de la tradition, de la pensée générale et de la pensée personnelle, comme une de ces dualités dont notre nature est tissée, et que rien ne saurait effacer. Ni l'un des termes, ni l'autre ne peuvent absolument disparaître. Mais il est à remarquer que notre déchéance morale tend sans cesse à diminuer l'énergie de l'un, à augmenter la puissance de l'autre ; et si la tentation de s'isoler vient à quelques-uns, la tentation de s'absorber est celle de presque tous. On n'est pas *soi-même* en commençant, on le devient par un acte de volonté. 464.

La pensée de l'individu ne se forme ni hors de la société ni sans elle ; mais c'est l'individu, non la société, qui pense, qui croit et qui aime, et s'il lui emprunte, comme on ne peut en douter, plusieurs des éléments de sa pensée, il ne lui emprunte pas sa pensée elle-même. A cet égard, il doit, tout ensemble, se servir de la société et se défendre contre elle ; il doit même, lorsqu'il n'est pas bien défendu, faire ce qui dépend de lui pour se reconquérir sur elle, et c'est une des gloires du christianisme que d'avoir, dans la sphère la plus haute, consacré cet important devoir. Il n'a point, en le consacrant, affaibli la société ; il l'a bien plutôt affermie ; et si vous prenez le mot de *société* dans toute l'énergie de sa signification, vous pourrez dire que c'est de lui qu'elle date et de lui qu'elle procède. Tout ce qui développe dans les âmes le principe de la foi, du devoir, de la pensée et de la liberté, choses individuelles, ajoute à la force de la société. P. 102.

Il vaut mieux nous rattacher à la société, que de nous apprendre à nous en passer, ou, pour mieux dire, de nous persuader que nous pouvons nous passer d'elle. C'est à la bête seule qu'il a été donné de se suffire à elle-même. L'homme a été enchaîné à l'homme. S. XIII, 408.

Nous ne croyons guère plus dans la sphère intellectuelle que dans le monde physique, aux générations spontanées ; l'œuvre la plus individuelle est, jusqu'à un certain point, l'œuvre de tout le monde ; la solidarité reparaît partout, sans préjudice de la liberté : Dieu l'a voulu ainsi, L. 19^e. II, 450.

— Aussi longtemps que l'homme est immortel, il vaut plus que l'humanité qui ne l'est pas. Aussi longtemps que l'individu attend un jugement au delà de ce monde, il est plus grand que la société, qui n'en attend point. Il ne peut admettre d'égalité entre lui-même, qui est un être, et la société, qui n'est pas un être, mais un arrangement entre les êtres. Il sent que la substance l'emporte sur la forme, et ce qui doit durer sur ce qui ne dure pas. L'immortalité de l'âme détrône la société, et la met aux pieds, non de l'individu sans doute, mais de l'individualité. P. M. 163.

Si l'on pouvait raisonnablement établir une opposition entre l'individu et la société, nous n'hésiterions pas à dire que l'individu est plus noble que la société. Cela ne veut pas dire assurément qu'un seul soit préférable à tous. Cela signifie que la société a été faite pour l'homme ; que l'homme ou, si l'on veut, la créature humaine, la nature humaine est le but de la société, sans laquelle l'homme individuel ne peut se développer, ni se perfectionner, ni par conséquent s'approcher de Dieu. La société est de plus, pour chaque homme, un théâtre donné à son activité, une occasion fournie à ses vertus, une barrière opposée à son égoïsme, une révélation qui lui est faite de plusieurs des lois de sa nature. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que, plus il se donne à ses frères, plus il est maître de lui-même ; que, plus il est sociable, plus il est libre ; que, moins il prétend, plus il reçoit ; et enfin que, moins il est à lui, plus il est lui-même. La personnalité humaine et la société, bien loin de se faire obstacle, se prêtent secours l'une à l'autre. Le devoir est le point d'intersection des deux forces. L'individualité et la sociabilité grandissent ensemble et s'exaltent mutuellement dans l'accomplissement et dans le culte du devoir. Tout sacrifice imposé à l'une est une perte pour l'autre.

S. xv, 94.

Demandez tout à l'homme au nom de l'humanité, ou, si ce langage vous plaît mieux, au nom des intérêts humanitaires, tout, excepté sa dignité d'être responsable et ses rapports personnels avec Dieu.

P. M. 176.

La société, sans doute, est aussi une vérité ; mais elle ne serait qu'une erreur s'il était prouvé qu'elle ne peut subsister que

dans le mutisme de la conviction individuelle, qui, si elle n'est pas le siège, est au moins le canal de toute vérité. E. 46-47.

L'individualité sans la généralité n'est qu'un protestantisme absurde et sans conséquence; elle doit se fondre sans s'annuler, dans le catholicisme de l'âme humaine. P. M. 242.

c) État actuel de la société, socialisme, nationalisme, panthéisme.

L'individualité humaine s'absorbe dans la totalité à deux époques très-différentes de la vie des sociétés : dans leur première enfance, et dans cette époque très-avancée qui serait celle de leur mort, s'il n'y avait pas pour les nations décrépites une chaudière de Pélias. A la première de ces époques, l'homme se reconnaît faible contre la nature; il a besoin de se sentir membre d'un tout; il vit avec ce tout sur le fonds encore inépuisé des traditions primitives, qui appartiennent à tous et à personne; tout ce qui se fait alors est l'œuvre de tous; l'époque, la société, peuvent être individuelles : l'individu seul ne l'est pas. Tout l'intervalle qui s'étend de ces premiers âges aux derniers est rempli par les triomphes de l'individualité. Puis viennent les temps où, la société étant très-forte, l'individu n'a pas besoin de l'être. Toute force naturelle n'agissant qu'autant qu'elle y est nécessitée, l'individualité se replie ou se restreint; on peut dire qu'elle est mise à la retraite. Les théories alors se formulent et viennent concourir avec les faits. 147.

Le monde social du dix-neuvième siècle, moins hideux que celui des Césars, n'est pas moins usé sous le rapport des croyances morales. E. F. 131.

La volonté, la conscience et l'amour resteront en propre à l'individu; mais il n'est pas douteux que l'individualité ne soit menacée à la fois par ce qu'il y a dans l'état du monde actuel de mauvais, de bon, et, en tout cas, d'inévitable. A moins de ne voir autre chose dans le précédent déploiement de l'individualité que des avances temporaires faites par la nature humaine dans l'espoir d'un état définitif où elle pourra se démettre de ses fonctions et rentrer dans le repos, on ne peut douter que le niveau passé sur

toutes les saillies du corps social ne soit au préjudice de ce corps lui-même, aussi bien que de la beauté de l'existence humaine. Cette espèce de démocratie spirituelle, qui se pose comme le « Dieu jaloux » vis-à-vis de notre nature morale, oublie que, quand le ressort de l'individualité aura été brisé, son ressort à elle sera bien près de l'être, et que, portée par l'individualité au degré de force et de consistance dont elle jouit, elle ne peut sans danger nier son origine et condamner la source d'où tout entière elle a jailli.

P. M. 150.

Il y a du moins une chose sur laquelle il faut s'entendre. Le remède, quel qu'il soit, qu'on proposera, doit correspondre aux deux maux qui viennent d'être signalés : il doit recomposer l'unité en un sens, et faire, dans l'autre, ressortir la pluralité ; son action doit être telle que nous nous sentions à la fois vivre plus énergiquement et en nous-mêmes et dans l'ensemble : deux effets qui, bien qu'ils semblent opposés, s'entre-servent néanmoins, se supposent même l'un l'autre, et concourent ensemble au but de la vie humaine ; car on n'est apte à la vie sociale qu'à condition d'avoir une vie propre ; et l'on n'est vraiment de la société qu'à condition d'abord d'être complètement homme. Or, il n'y a point de système, il n'y a que la révélation de Dieu qui puisse en même temps et d'un seul coup nous arracher à l'individualisme et consacrer notre individualité. C'est une des dualités que la religion résout, une des merveilleuses conciliations qu'elle opère. Elle nous unit à la société par le dévouement, et nous y maintient individuels par la conscience ; car la religion est le réveil de la conscience. Les deux effets jaillissent d'un même principe ; leur substance est la même ; vue de près, ce ne sont que deux aspects d'un même fait.

E. F. 408.

L'état de notre époque se caractérise par deux traits en apparence contradictoires : le relâchement de l'unité sociale par la prédominance toujours plus avouée de l'égoïsme, et la pente toujours plus forte des consciences à s'abdiquer pour se livrer au torrent de ce qu'on appelle l'opinion publique ou l'esprit du siècle. Ainsi les progrès de l'*individualisme* d'une part, de l'autre l'extinction graduelle de l'*individualité*, voilà, par l'action d'une même cause,

le double abîme ou plutôt les deux abîmes creusés l'un dans l'autre, où nous sommes précipités.

L'influence sociale du christianisme, quelque immense qu'elle soit, n'est pas tout le christianisme ; elle n'est qu'un effet indirect et éloigné de sa doctrine et de son action. Pour savoir ce qu'il est, il faut l'étudier, non-seulement dans l'histoire, mais dans la conscience et dans l'Évangile. L. 18^e. II, 378.

Il faut redonner une âme à l'homme qui n'en a plus : on lui donne l'âme de tout le monde ; et quand le guide intérieur a disparu, on lui impose l'autorité universelle, c'est-à-dire la conviction commune de cette humanité dont chaque membre n'a plus de conviction ! Et l'on oublie qu'une conviction générale, réelle, puissante, ne peut être autre chose que l'accord spontané des convictions individuelles. Comment de mille ingrédients insipides former un aliment savoureux ? Comment de la mort, mille et mille fois multipliée, ferait-on sortir la vie ? E. F. 407.

Il est dans la direction de nos idées actuelles de faire dépendre l'âme et, pour ainsi dire, de la faire provenir de la société, et de demander compte à l'état social de ce qu'il y a d'intime dans la pensée. Le moyen âge voyait ou sentait différemment. Il a tiré, je l'avoue, des conséquences effrayantes du principe qu'il avait adopté ; mais ce principe était élevé et grand. Il procédait de la pensée à la réalité, de l'âme à la matière, des doctrines aux arrangements sociaux. L'âme n'avait pas encore déserté ses profondeurs pour vivre à sa surface ; les rapports de l'être humain avec l'invisible et l'infini étaient encore une réalité, et la plus puissante, et, de l'aveu de tous, la plus considérable. Volontiers et souvent, l'action extérieure jaillissait de cette source profonde, et la décision de ces questions intimes passait pour un intérêt très-positif, digne de plus d'un sacrifice. Le danger n'est pas loin, je l'avoue : quand on est persuadé que la pensée a droit de souveraineté sur le monde, au lieu de la laisser se faire sa part, on peut vouloir la lui faire, et imposer à la société, aux consciences, aux individualités, quelques théorèmes métaphysiques : l'intolérance religieuse trouvera un complice dans cette tendance ; mais cette tendance ne révèle

pas moins, dans l'époque, un caractère spiritualiste qu'il faut admirer. L. 19^e. III, 395.

On gémit de ce que toutes les libertés abondent, excepté la liberté de l'âme; de ce que, tandis que les hommes d'art aspirent à l'originalité et l'exagèrent, rien n'est plus rare qu'un caractère original; on se plaint de voir l'opinion si entraînant, et les convictions personnelles si faibles. Il fallait bien que la personnalité se réfugiat quelque part: elle s'est creusé un nid dans les intérêts; l'égoïsme, non le dévouement, a hérité de l'individualité. P. M. 174.

Si nous étudions les caractères de ce qu'on appelle aujourd'hui *civilisation*, nous sentirons que, puisée à la même source que nos institutions, elle est tout aussi peu favorable au maintien et au développement de l'individualité. Civilisation, au rapport de l'étymologie, la formation du citoyen, de l'homme complet; mais, dans le sens de l'époque, le progrès de l'intelligence dans l'intérêt du progrès matériel, ou, si cette combinaison nous est niée, le progrès de l'intelligence avec celui du bien-être. La science n'a pas créé cette étrange définition; mais la science qu'on voit toujours à la suite des mœurs, et se modelant sur elles, représente fidèlement cette idée. Elle a mis la psychologie à la place de la morale, et l'utilité à la place du droit. Sans nier la substance même des devoirs, elle les a transformés en nécessités rationnelles; sans nier la substance du droit, elle en a nié l'essence, en le tirant tout entier de l'intérêt universel. E. F. 404.

La liberté moderne a consacré le grand principe de l'individualité, et en réclame incessamment l'application. L'institution, ne cessant d'en appeler aux vœux de tous et de chacun, suppose dans chacun une conviction personnelle sur les questions qu'elle pose. Ceci n'est pas uniquement propre à la démocratie pure; la démocratie représentative, quoiqu'elle ne pose pas les mêmes questions à tous, fait pourtant un appel à la conscience de tous. Les questions électorales ne sont pas purement personnelles; elles impliquent des questions de principes. L'électeur a besoin d'être fixé sur plus de points qu'on ne pense. Il ne peut avoir une opinion sur les hommes sans en avoir une sur les choses, et son vote électoral renferme, si je puis m'exprimer ainsi, un vote délibératif. La

fonction qui lui est attribuée suppose donc quelques connaissances et quelques convictions propres ; si elles ne l'étaient pas, tout l'édifice constitutionnel serait un mensonge, et la démocratie se résoudrait, comme trop souvent on l'a vu, en une oligarchie mobile et périodiquement déplacée. Encore une fois, notre système social repose sur l'individualité. Mais l'individualité ne se forme qu'en se prononçant ; elle ne se constate même qu'en s'exprimant. Qui, sur des questions de cet ordre, dissimule sa conviction, n'en a point, n'en aura jamais ; et qui n'a pas de conviction ne sera jamais, malgré ses votes et toute son activité extérieure, un vrai membre de l'association politique, telle que notre siècle l'a faite. Et cette nullité, en se généralisant, nous ramène au point d'où nous sommes partis, au système que nous avons répudié, celui d'un seul ou de quelques-uns faisant les affaires de tous, ou leur propre affaire sous le nom de tous. E. F. 398.

Il y a des erreurs individuelles, il y a des erreurs générales. Toute une nation peut être dupe d'un grossier sophisme ; et, dans cette nation, l'homme de l'esprit le plus éclairé et le plus ferme est nationalement un sot. L. 18^e. I, 297.

Qu'est-ce que le préjugé, sinon tous nos jugements enchaînés à une première impression ? qu'est-ce que l'habitude, sinon l'asservissement de notre présent à notre passé ? l'exemple, sinon la transsubstantiation de tous en chacun ? A mesure que ces forces triomphent en nous, notre personnalité ne doit-elle pas s'exténuier ? le *moi* universel absorber le véritable *moi* ? Il s'opère du moins une singulière fusion ou assimilation. L'individu se rend tellement propre l'idée de tous, les tendances de tous, les convertit si bien en sa substance, *in succum et sanguinem*, que, les eût-il lui-même conçues, il ne semble pas qu'il pût les aimer davantage ; il va même jusqu'à s'imaginer qu'elles lui sont propres et innées ; il y attache un intérêt de gloire ou de dignité personnelle ; il se passionne pour elles jusqu'au point de paraître, dans ce caractère d'emprunt, hautement individuel ; il se fait une confusion qui doit le tromper tout le premier, et nous après lui ; tout cet ensemble d'idées et de sentiments, ce n'est pas lui et c'est lui ; c'est la vie de tous identifiée à la sienne, greffée sur le tronc

de sa personnalité ; mais plus l'identification et l'illusion sont complètes, plus, par cela même, l'individualité s'efface ; il n'en reste que ce qu'il faut pour servir de support au caractère national et l'individualiser en chacun : mais la vraie individualité, le *moi* natif et réel s'enfonce toujours plus sous le poids de tout ce qu'on lui donne à porter.

Telle est la tendance naturelle des institutions et leurs résultats quand rien ne les contre-balance. S. v, 138.

Dans tous les temps, l'institution politique, fondée sur l'individualité, a eu pour tendance de peser lourdement sur sa base, et d'écraser son support. Elle a, pour ainsi dire, pavé le champ qui recélait les semences de la vie individuelle et ne leur a permis d'élancer quelques jets pauvres et chétifs qu'à travers ses propres interstices. Elle n'a fait en cela qu'obéir sans réserve à sa nature, que céder sans résistance à sa force de gravité. Il n'appartenait qu'à notre siècle d'ériger en système une exagération involontaire, et de mettre à la base de l'institution sociale ce qui partout en a préparé la ruine ou l'a rendue irréparable. Toute chose a sa raison, et sans doute on n'est pas venu par hasard subitement à l'idée de proscrire l'individualité. 139.

Par l'effet même du péché, l'égoïsme, ou, comme on dit aujourd'hui, l'individualisme est au fond de tout. Il est à la base de toutes les sociétés. L'idée vraie de la société existe, mais la société idéale n'existe pas. Cette société idéale serait complètement étrangère au principe individuel ; ce serait tout le monde et ce ne serait personne. Mais, dans la réalité, c'est quelqu'un et ce n'est pas tout le monde. L'État est toujours un parti. E. F. 423.

Il n'y a pas de sens à accuser comme une personne la société, qui n'est pas une personne ; mais il y a du sens à se plaindre de l'état de la société, notamment de ce qu'on appelle l'anarchie des idées, ou de ce qu'il vaudrait mieux appeler l'absence des convictions, la dissolution des principes, et la mort des instincts. Mais comme une société n'a ni convictions, ni principes, ni instincts, c'est aux individus à en avoir pour elle ; c'est à tout le monde à réformer tout le monde ; c'est, du moins, au petit nombre qui sait et qui peut, à venir en aide à ceux qui ne savent ni ne peuvent,

et surtout à leur apprendre à venir en aide à eux-mêmes. Procéder autrement, c'est vouloir, comme disait un sage, enfoncer le coin par le gros bout. 364.

Soyez *vous-mêmes*, déterminez et circonscrivez votre position, ayez un foyer : c'est votre premier devoir envers la société. Quand vous ramenez les charbons ardents de la circonférence vers le centre, c'est au profit de la circonférence. S. IX, 380.

En aucun temps, et moins encore autrefois qu'aujourd'hui, l'homme n'a pu se renfermer dans l'individualité. Ni les faits ne le lui permettaient, ni ses forces n'y suffisaient en aucun cas ; car l'homme vient au monde sous la loi de la solidarité, et la société est à l'homme ce que le sol est à la plante. Il y a plus : l'idée d'individualité, dans ce qu'elle a de moral et de sublime, était depuis longtemps au-dessus de sa portée. S'il ne concevait pas l'humanité, qui fait de tous les êtres humains un tout, une unité, et pour ainsi dire une personne, il n'était pas plus en état de concevoir l'individualité, en vertu de laquelle chacun s'appartient à soi-même, est une personne véritable, et ressortit à Dieu immédiatement ; c'est-à-dire qu'il était également incapable de deux idées opposées, ou, pour parler plus exactement, incapable de réunir par la pensée les deux termes d'une seule et même idée, qui est celle de l'homme, idée qui n'est complète et même qui n'est juste qu'autant qu'elle embrasse et réunit les deux notions d'individualité et d'humanité. C'est dans l'entre-deux, sinon au milieu de ces deux pôles, que l'esprit humain chercha, et l'on peut même dire trouva, un point d'arrêt. Dans la double impossibilité d'être vraiment soi-même, et de s'unir de pensée et de cœur à l'humanité entière, la nationalité vint à son aide ; la nationalité, idée vraie en tant qu'elle n'est pas exclusive, idée juste et bienfaisante quand nous la plaçons dans la ligne même qui réunit et fait aboutir l'une à l'autre les deux idées d'individualité et d'humanité. Mais non, la nationalité fut la négation de l'une et de l'autre. La première, l'individualité, vint s'y absorber, ou du moins s'y amortir ; elle y perdit aussitôt son plus beau caractère et son application la plus excellente ; je veux dire la religion personnelle, la communication immédiate avec Dieu, la liberté intérieure de la

conscience et de la pensée, parce que la nationalité, procédant par voie d'expropriation pour cause d'utilité publique, déclara bien national et fondit dans la communauté la religion des individus; si bien qu'il ne resta de l'individualité humaine, comme résidu impur, comme lie grossière, que l'égoïsme. Pour ce qui est de l'idée d'humanité, ancienne comme celle de l'individualité, et née, on peut le dire, le même jour que l'homme, elle était déjà presque entièrement effacée, et ce que fit la nationalité, cet égoïsme collectif, cette personnalité à mille têtes, ce fut d'en faire disparaître jusqu'aux moindres vestiges et jusqu'au dernier souvenir. E. 300.

Toute vie individuelle veut un but : n'en serait-il pas de même de la vie d'une nation ? Et une nation peut-être s'en passe moins qu'un homme. Mais s'il est nécessaire qu'une nation ait un but, il serait à désirer qu'elle le trouvât sans le chercher. S. x, 107.

La société n'est pas proprement un produit de la sociabilité.

R. C. v, 90.

En bonne logique, l'État socialiste est, selon les mœurs et le tempérament de la nation, une caserne ou un monastère. L'État socialiste est nécessairement communiste en ce sens que seul il est propriétaire, et que les individus sont réduits à l'usufruit dans la mesure de leur mérite ou de leur utilité. L'État socialiste impose à tous sa religion, son goût, sa philosophie, s'il en a une. L'État socialiste, en un mot, accepte pour type une famille où les enfants sont éternellement mineurs. E. F. 441.

Le socialisme professe implicitement la déchéance de la nature humaine et l'impossibilité de sa restauration. Moins consolant, en cela, que le christianisme, qui parle d'une chute et d'un relèvement, et moins conséquent que le rationalisme, qui ne conteste la nécessité du relèvement qu'après avoir contesté la réalité de la chute. S. xv, 88.

Quand on aurait, par un miracle, rendu attrayants tous les offices nécessaires, qu'aurait-on fait de l'homme ? nous l'avons déjà dit : un estomac pensant. Si c'est là le dernier mot du progrès, ne progressons pas : reculons plutôt. E. F. 517.

Le caractère du socialisme est de procéder comme si l'homme et la société, au lieu d'être deux, n'étaient qu'un. 439.

La nouvelle Rome inaugura, insensiblement, un socialisme nouveau. Le catholicisme, en effet, n'est point autre chose. Il n'a pas ouvertement nié le principe de l'individualité en matière religieuse ; il ne l'eût pas osé ; il se contenta de proclamer des prétentions avec lesquelles ce principe est incompatible, et pour tout dire en un mot, de déplacer hardiment le siège de l'autorité. Il le déplaça en effet, et le christianisme, dès lors, changeant de nature autant que cela pouvait dépendre de l'homme, fut sacerdotal et juif. Après beaucoup de tentatives, malheureuses en un sens, mais non pas vaines puisqu'elles eurent pour effet de maintenir, en dépit du socialisme romain, la tradition de l'individualisme religieux, l'autorité, au commencement du seizième siècle, retrouva enfin sa base, et le principe de l'individualité reçut des mains de nos réformateurs, non pas une consécration explicite, mais des gages irrécusables. Le socialisme, toutefois, ne se tint pas pour battu. Dans l'enceinte même du protestantisme, qui n'est autre chose qu'un rempart élevé pour la défense de l'individualité religieuse, un nouveau catholicisme prit naissance, comme si une puissance ennemie avait conjuré l'éternel avortement de la liberté. Ce catholicisme louche et boiteux, c'est l'Église d'État ou le nationalisme religieux. 455.

Le socialisme a-t-il rien de plus hardi que l'hypothèse en vertu de laquelle tous les habitants d'un même pays sont censés appartenir à la même conviction, et soudoient forcément un culte à la prospérité duquel la plupart sont indifférents, qu'un grand nombre même haïssent et désavouent ? Se plaindre des prétentions du socialisme et s'étonner de ses progrès, après lui avoir donné de pareils gages, c'est, dans notre opinion, la plus étrange inconséquence. 485.

Le panthéisme est tour à tour le complément naturel et le principe du socialisme ; plus souvent toutefois son complément que son principe. Aujourd'hui, ce me semble, ils viennent ensemble, ils se rencontrent : au moins est-il malaisé de dire lequel des deux a devancé l'autre. Où l'un se montre, l'autre doit bientôt paraître. C'est dans les deux cas la négation de la personnalité ; on ne peut pas la refuser à l'homme et l'accorder à Dieu, ou la

nier à Dieu et la maintenir à l'homme ; car ces deux personnalités sont mutuellement solidaires. En tout cas, le socialisme et le panthéisme se flétrissent en s'unissant : le premier n'est pas moins la condamnation du second, que le second celle du premier ; on peut les juger l'un par l'autre, aussi bien que chacun en soi. 478.

Notre préoccupation exclusive des questions sociales nous fait retourner au régime juif, où le peuple était transformé en individu, et où l'individu s'effaçait. I.

Il y a du paganisme, il y a de l'irréligion, ou du moins une absence complète de spiritualité, à voir autre chose dans l'association qu'un établissement institué par la Providence pour le perfectionnement individuel, j'entends pour le perfectionnement *de tous les individus*. Si de cette institution, qui n'est que moyen, vous faites le but, soyez sûrs que ce qui était but ne sera plus même moyen, c'est-à-dire que jamais le perfectionnement individuel ne sera poursuivi comme il peut l'être dans le système inverse. La nation peut être l'objet de mon devoir, l'objet de mon dévouement ; elle le sera d'autant plus que, dans son maintien et sa prospérité, je verrai un gage de succès pour de plus grands desseins ; mais elle n'est pas pour cela mon *but* ; elle ne doit pas l'être ; elle est trop étroite pour contenir tout l'homme ; il n'y a place pour tout l'homme qu'en Dieu. S. XI, 99.

Quel est le principe du socialisme ? le même, dans le fond, que celui de la théocratie. C'est de mettre l'espèce humaine en régie. C'est de déclarer l'individu mineur en tant qu'individu, et d'éterniser sa minorité. C'est de faire de l'autorité le principe social, et de n'abandonner à la liberté que ce qu'il est absolument impossible de lui arracher. C'est de régler souverainement non-seulement la vie sociale ou publique de l'individu, mais sa vie privée, non-seulement sa vie extérieure, mais sa vie intime, ou, tout au moins, de n'en tenir nul compte. C'est, en conséquence, de lui faire sa religion, sa philosophie, sa conscience. Cette idée est très-ancienne, elle est antique, elle est païenne ; sur elle reposait tout un monde dont le christianisme, à son avènement, a sonné l'heure funèbre. Mais le socialisme antique s'est opiniâtré ; il s'est réfugié dans le catholicisme romain, qui est au socialisme ce que l'espèce

est au genre ; il a pénétré jusque dans le monde protestant ; et là, comme ailleurs, omettant l'individu pour arriver au peuple, et considérant d'emblée le peuple comme un individu, il a créé ou restauré la fiction des religions nationales, a confondu la qualité de croyant avec celle de citoyen, a supposé tous les citoyens croyants en tant que citoyens, et leur a hardiment demandé des contributions en faveur d'une foi que peut-être ils ne partageaient pas. Si l'on veut soutenir ce système, qui est bien le socialisme, tout le socialisme, il ne faut pas s'en tenir là, il faut aller plus loin ; il faut vouloir, en principe, tout ce que veulent les socialistes modernes, qui, à la différence des anciens, sont systématiques et conséquents. Vouloir que tous les citoyens indistinctement contribuent à l'entretien d'un certain culte, c'est tendre la main au socialisme, c'est lui donner des gages, c'est lui frayer, d'une main complaisante, la route de l'avenir. Tous les nationalistes font du socialisme sans le savoir, comme tous les socialistes sont nationalistes à bon escient. Si l'on redoute le socialisme, il ne faut pas se rapprocher, mais se séparer de lui. Il faut maintenir dans toute son intégrité, dans toute sa portée, le principe de la liberté religieuse, qui est par excellence de l'individualité, et par conséquent la mort du socialisme.

Q. 482.

Ceux qui, tout en niant l'individualité, répudient la contrainte et les rigueurs salutaires, ne sont que des *socialistes* manqués. Le catholicisme (romain ou calviniste, n'importe) n'est que la branche la plus ancienne, et sans doute la plus élevée, de l'arbre du socialisme, et le socialisme, à son tour, n'est que le catholicisme sur le terrain de la matière.

S. XIII, 198.

Le socialisme, n'en déplaise à Rome, est le catholicisme de notre âge, une réaction contre le principe de l'individualité, qui, consacré par le protestantisme, a caractérisé plus ou moins les trois derniers siècles. Nous ne dirons pas de ce dernier principe, comme un panégyriste l'a dit d'un grand capitaine, « qu'il est demeuré comme enseveli dans son triomphe ; » mais nous dirons bien qu'un certain nombre de penseurs et une partie du public se sont défiés de ce principe, ou de la liberté (qui n'en est qu'un autre nom), lorsqu'ils ont cru voir qu'au nombre de ses puissances

il n'avait pas celle d'organiser. Gens de petite foi, quoi qu'ils en disent, ils ont vu dans le principe protestant un germe d'anarchie dans la société comme dans l'intelligence, et une cause active de dissolution. Les uns l'ont absolument condamné ; les autres l'ont nié implicitement, c'est-à-dire dans la pratique, ou lui ont refusé, dans leurs plans de réforme sociale, l'application et l'espace auxquels il se croyait des droits. Le catholicisme nouveau se complète peu à peu : il a sa religion, le panthéisme ; sa politique, la souveraineté, ou, pour mieux dire, la divinité du peuple ; sa théorie sociale, le communisme ; son économie politique, le phalanstère : quant à sa morale, elle n'est pas encore inventée, et il n'est pas facile d'imaginer à quel endroit du système une chose telle que la morale pourrait aisément s'ajuster.

S. xv, 87.

B. ÉGLISE ET ÉTAT.

a) *Système de l'union : son origine, catholicisme, protestantisme, socialisme. Effets de l'union pour l'Église et pour l'État.*

L'amour de la domination et surtout de la domination spirituelle, est naturel au cœur de l'homme ; il faut une religion exquise et une mesure peu commune de piété pour l'étouffer, et surtout pour en inspirer l'horreur ; et combien d'hommes, sincères d'ailleurs, seront poursuivis par l'idée spécieuse que le temporel doit être subordonné au spirituel, non-seulement par chacun en soi, mais par chacun en autrui ! Il y a là un mal originel que nous rencontrerons éternellement sur notre chemin. Peut-être que le vrai principe, que le *primum mobile* de l'alliance contre laquelle nous protestons, fut presque toujours l'ambition cléricale, ou ce qu'un éminent écrivain anglais a combattu sous le nom de *despotisme spirituel*.

E. 380.

Ce qui explique souvent la longue persistance de certaines erreurs en théorie et en pratique, c'est l'appui qu'elles trouvent dans deux intérêts ou dans deux partis exactement contraires l'un à l'autre, mais qui, dans un esprit opposé, se réunissant à

désirer le même résultat, forment ensemble une majorité. Il y a longtemps que l'Église d'État n'existerait plus si les chrétiens intérieurs ou les incrédules politiques avaient cessé de la soutenir. 467.

L'établissement politico-religieux ne sera jamais quitté, avant sa dissolution, par cette classe d'hommes si nombreuse qui n'acceptent la religion qu'à titre de juste-milieu entre la religion même et l'impiété, ou qui n'ont pas vu de meilleur préservatif contre la religion qu'une religion. 432.

Toutes les religions de l'antiquité sont essentiellement nationales. Elles sont intimement unies à l'institution politique, elles en font partie, elles en sont le reflet, l'empreinte ou l'emblème. Elles se modèlent sur l'État, non l'État sur elles. Issues des besoins individuels, nées auprès du foyer domestique, qui fut partout le premier autel, elles ont néanmoins en vue, dans les États antiques, l'État d'abord, l'individu ensuite. Il est vrai que l'État n'interdit point à l'individu de faire de la religion publique une religion à lui, de penser sa religion, de la sentir, de l'individualiser ; mais ces religions, comparables, dans leur stérile magnificence et dans leur grâce frivole, à ces fleurs doubles qui ne recèlent point de fruit, ces religions n'ont rien qui réveille l'individualité, rien qui puisse devenir individuel ; elles ne s'incarnent pas, elles ne deviennent pas l'homme lui-même, l'âme pour ainsi dire de son âme ; et remarquez-le bien, leurs dogmes, leurs prescriptions sont telles qu'elles ne donnent jamais à l'individu la conscience de la dualité qui existe entre l'homme et la société. Leur loi se superpose exactement à la loi du pays, si bien qu'on dirait qu'elles ont été taillées à la mesure de cette loi. En un mot, la religion, qui semble faite pour nous élever au-dessus de nous-mêmes et de la société, la religion, au point de vue de l'antiquité, c'est encore nous-mêmes, c'est encore la société. Nous revenons par un détour au point d'où nous sommes partis. La religion est à l'État ce que la périphrase est au mot propre. E. F. 443.

Il faut bien reconnaître que ce que nous appelons aujourd'hui la distinction du temporel et du spirituel était absolument inconnu

aux peuples antiques. L'unité de l'homme et de la société était universellement supposée. Tout ce qu'est l'homme, la société devait l'être ; voilà la première formule ; elle ne dut pas tarder à être remplacée par celle-ci : Tout ce qu'est la société, l'homme aussi devra l'être. 444.

L'État antique, avec l'universalité de sa compétence et de sa responsabilité, a disparu pour jamais. S'il a continué à gérer des intérêts purement moraux, ce n'a plus été de plein droit, ni de l'aveu de tous. Les conflits, jadis impossibles, entre la religion et la politique ont, au contraire, été perpétuels, et l'histoire moderne est, en grande partie, l'histoire de ces conflits. S'ils viennent à cesser, ce ne sera pas par la restauration de l'État antique, mais par son abolition plus entière et plus absolue. Les théories de quelques spéculatifs, leurs instincts qu'ils érigent en système, n'y peuvent décidément rien ; l'État, aujourd'hui, n'est plus tout l'homme ; il n'est qu'une des formes et une des conditions de la vie humaine ; il représente et garantit le droit : il ne gère plus tous nos intérêts, mais il les protège tous : l'âme humaine pourvoit désormais à ce qui ne regarde qu'elle. Ces hommes les plus ardents et les plus obstinés à revendiquer pour l'État moderne les attributions de l'État antique, seraient plus que déconcertés s'il les reprenait. Le lendemain ou le soir de ce jour nous les verrions au premier rang de ceux que, depuis quelque temps, on appelle *individualistes*. 508.

L'État antique avait pourvu à la défense de tous contre chacun ; il était réservé à l'État moderne de maintenir le droit, non-seulement de chacun contre chacun, mais de chacun contre tous. Voilà qui est distinctement moderne, distinctement chrétien dans notre politique. Voilà le butin, hélas ! le butin sanglant de tant de siècles de douleurs. Voilà nos glorieuses couleurs, voilà la vérité qui, tout à l'heure encore, flottait joyeuse et brillante sur le navire de l'humanité. Allons-nous voir le drapeau noir du socialisme remplacer à jamais ce noble pavillon ? 479.

Le système des Églises d'État ne sera défendu avec un certain avantage, il n'aura une philosophie, qu'au point de vue du panthéisme. E. 411.

M. de Lamennais a voulu tour à tour donner pour appui à la religion le pouvoir et le peuple. Deux formes de religion d'État : nous ne voulons ni l'une ni l'autre. I.

Au point de vue du système de Rothe, ce n'est pas l'État qui est l'homme, c'est l'humanité. I.

La propriété exclusivement investie du pouvoir dans l'Église, c'est le sceau du matérialisme apposé à un établissement tout spirituel. E. 430.

Les religions d'État ne peuvent pas avoir de plus zélés défenseurs que les adversaires de toute religion positive. 468.

Spinoza, comme Hobbes, comme Hume, livre la religion au gouvernement civil. Les penseurs matérialistes ou fatalistes sont les fermes défenseurs de la religion d'État. I.

Le nationalisme en religion, ou le système des Églises nationales, est du *socialisme*, du mieux caractérisé, du plus fortement constitué. E. F. 483.

Le nationalisme en religion, ou le christianisme national, nie implicitement le grand principe de la dualité de l'homme et de la société ; par là même il nie la chute première ; car la chute première implique cette dualité, et le nationalisme, au contraire, suppose l'identité. Par là il tend la main au socialisme, lui donne des gages, lui prête un point d'appui. 484.

Il faut convenir que si l'Église catholique n'a que trop employé l'État à la réalisation de ses fins propres, elle ne s'est jamais laissé absorber par l'État. Elle lui a, bien malheureusement, emprunté de la force et de la majesté ; plus malheureusement encore elle a appelé au secours de ses violences le bras de chair de l'État ; mais il faut lui rendre cette justice, elle n'a jamais connu la servitude, et n'a jamais donné toute son indépendance pour prix de ses faveurs. E. 363.

L'Église d'État, proprement dite, est une invention de la Réforme, lorsque, ayant peur de son principe, elle le nia en fait après l'avoir proclamé en paroles. La Réforme, en se séparant de l'Église romaine, qui n'était ni la multitude ni le pouvoir civil, dut, pour trouver une tête, s'adresser au peuple ou au pouvoir civil. Son principe l'adressait au peuple ; en général, elle n'osa

pas ; et pour avoir une autorité présente et visible, elle s'adressa au pouvoir qu'elle fit évêque. Tel est le caractère des Églises d'État ; elles se réduisent à ce peu de mots : Épiscopat du gouvernement civil. 364.

Ainsi donc, les véritables Églises d'État ne sont pas si anciennes ; elles datent du seizième siècle, et peuvent être appelées sans injure l'avortement du protestantisme. Car le protestantisme en consacrant le principe de l'individualité, s'engageait à la république, se liait à la liberté ; on voit qu'il a tout au moins affaibli, entamé son principe au moment même qu'il le proclamait. 365.

Si même sous le régime de la liberté, la pente vers la religion de masse et de hasard se fait trop sentir, combien plus faut-il redouter une institution qui rend cette pente plus rapide et qui érige le mal en principe ? 394.

Je ne sais pas si l'on a remarqué que les zélés défenseurs du système national parmi les protestants en appellent aux mêmes principes dont les catholiques s'appuient dans la défense de leur Église. Tout ce que disent ces protestants contre l'unité romaine se peut dire contre le système national ; si l'unité romaine est massive, inarticulée, matérielle, morte, qu'est-ce que la leur ? Si la leur est rationnelle, comment prouveront-ils que celle de Rome ne l'est pas ? Si un corps politique peut avoir une religion, pourquoi un corps ecclésiastique n'en aurait-il pas une ? Si le premier a le discernement religieux, l'autre, à plus forte raison, ne l'aura-t-il pas ? La différence, c'est que le clergé romain allègue des textes, invoque l'idée d'une inspiration perpétuelle, et que l'Église nationale n'allègue et n'invoque rien de semblable. La différence encore, c'est que le catholicisme se croit universel comme la vérité, et le nationalisme local comme l'opinion. Il est arrivé une fois au catholicisme de se faire national ; mais il a senti que c'était ne plus être catholique ; le voilà de nouveau *ultramontain*, et dès lors dans le vrai. Le vrai, pour le protestantisme, c'est d'être *ultramondain*, autre manière de n'être pas national. Le réveil du catholicisme, celui du christianisme, ont pour effet de les dénationaliser l'un et l'autre. 373.

A la réformation, l'homme retirait partout peu à peu sa pensée,

religieuse ou philosophique, du fonds indivis des croyances publiques. L'individualité de la conscience et de la raison, opprimée, haletante sous le poids des institutions et des préjugés théocratiques du moyen âge, rejaillissait pour ainsi dire à l'issue de cette longue période. Ce principe de vie, d'avance consacré par l'Évangile, a pénétré partout, et défie à la fois le faible reste de théocratie que renferment encore les institutions modernes, et cet élément de chevalerie panthéistique que les systèmes socialistes essaient de développer. Le principe individuel du protestantisme, ayant pris enfin pleine conscience de lui-même, répudie le principe de l'agglomération massive et involontaire en matière d'Église. C'est prononcer l'arrêt de mort des églises nationales.

Q. 455.

— L'âme de l'homme, l'Église, qui est l'âme de l'humanité, a Dieu pour époux ; elle lui a juré une foi entière ; elle a juré de n'obéir qu'à lui, et de ne reconnaître qu'à lui les droits inaliénables d'époux. Mais l'alliance qu'elle contracte, comme société spirituelle, avec une société qui n'a rien de spirituel, faisant passer à cette société la compétence et l'autorité qui n'appartiennent qu'à Dieu, la constituant, elle, dans un état flagrant et permanent d'adultère.

E. 226.

La fiction d'une Église d'État est ce qu'il y a de plus propre à endormir les consciences ; et plus cette institution revêtira des titres sonores et des insignes pompeux, plus le sommeil des consciences sera ferme et profond.

Q. 550.

Une Église, quand c'est l'État qui l'entretient, et que, par-dessus le marché, elle est libre, est bien, pour le coup, un État dans l'État ; du moins cela y ressemble assez pour justifier bien des craintes et pour expliquer bien des refus.

E. 429.

S'il y a rien au monde de terrible, c'est la tyrannie du dogmatisme. Rien n'est dangereux comme un théologien puissant. La faculté d'employer à la défense et à la propagation de la vérité d'autres armes que celles dont St. Paul disait : « Les armes de notre milice ne sont point charnelles, » a précipité dans la violence et dans la cruauté des hommes qui, dans une position ordinaire, réduits aux seules ressources de la prière et de la per-

suasion, n'eussent été à l'égard de leurs frères que des suppliants pleins d'autorité. Sur mille chrétiens vous n'en trouverez pas un seul dont une pareille position n'ait dénaturé le caractère. Toute religion protégée persécutera, et persécutera pour un *iota* de théologie, pour un atome de métaphysique. 195.

Si j'avais, pour la vérité, à choisir entre deux maux, j'appellerais sur elle les plus vives persécutions plutôt qu'une protection pareille. Cette protection précaire et fortuite n'est qu'un joug, et un joug déshonorant. L. C. 101.

Protégée par des mesures oppressives, la vérité ne perd, je l'accorde, aucun de ses droits au respect : elle est toujours la vérité ; mais sûrement elle perd de son crédit sur les esprits. Seule son impression eût été forte ; mais une impression énergique et ineffaçable, celle de l'indignation qu'inspire la vue de son auxiliaire, l'a devancée ; elle a maintenant à faire à des esprits armés de prévention, qui s'obstinent à la méconnaître. 100.

Rien n'intimide ou ne dénature le sentiment religieux comme le contact du pouvoir civil. La religion, entre ses mains, devient inévitablement une police. La conscience effarouchée se retire en elle-même, se crée dans le secret une religion qui ne soit qu'à elle, laissant aux âmes sans profondeur la religion de forme, ou les formes de la religion. Libre, au contraire, de tout contact impur, le sentiment religieux s'épanche abondamment dans la vie et dans la société, pénètre les masses, filtre jusqu'au pouvoir, forme une nation chrétienne, un gouvernement chrétien, sans convention et sans contrat ; le pouvoir s'imbibe et se teint des convictions publiques ; il est aussi l'expression de la société sous ce rapport le plus précieux de tous ; sa morale est chrétienne, sa politique est chrétienne, parce que les mœurs ont écrit cette nécessité dans son mandat. 28.

L'Église nationale, garrottée dans son officialité et retenue par ses privilèges mêmes, mêlée au monde et son alliée, entassant fictions sur fictions au grand dommage de la simplicité évangélique, supposant à toup coup ce qui n'est pas et feignant de ne pas voir ce que tout le monde voit, substituant au style apostolique le style de chancellerie, inconséquente à son rôle si elle essaie d'être ex-

centrique, infidèle à sa mission si elle ne l'est pas, l'Église nationale n'est plus une armée ; c'est dire qu'elle n'est pas une Église ; son principe, qui la confond avec le monde, affaiblit, jusqu'à l'annuler quelquefois, son action sur le monde, parce que ce qui est faux est toujours faible ; et ses rapports officiels, qui mentent sans cesse, empirent sa situation, par la simple raison que tout ce qui dissimule un danger, l'aggrave. Les politiques savent tout cela ; seulement ils ne le disent pas ; est-ce donc qu'à moins qu'ils ne parlent, on ne le saura jamais ? et les chrétiens, ces prophètes (car ils le sont tous), auront-ils donc toujours des yeux pour ne point voir ? E. F. 490.

Le christianisme, par sa nature même, est agressif, conquérant, fondateur ; un train de guerre lui est ordonné ici-bas ; il a été envoyé pour troubler une fausse paix en vue de la véritable qu'il apporte aux hommes ; la lutte et les hasards sont sa part en ce monde : que cette part ne lui soit point ôtée ; qu'il se garde, lui dont la condition naturelle est d'être toujours debout, de s'asseoir, de s'accroupir dans des institutions tout humaines avec lesquelles il n'a rien de commun ; car s'il est humain, il ne l'est pas comme elles ; il l'est comme l'était l'Homme-Dieu. 496.

Le sentiment religieux est délicat et jaloux plus qu'aucun autre. Il s'alarme du moindre mélange ; il se flétrit au moindre contact ; il ne comporte aucune alliance avec ce qui n'est pas lui ; son premier intérêt est de se démêler sûrement de ce qui lui est étranger. Or, l'association de l'Église avec l'État menace évidemment cet intérêt. E. 328.

Les époques d'engourdissement et d'indifférence resserrent les liens de l'Église avec l'État en resserrant ses liens avec la matière ; mais que la vie éclate, ces liens lui pèsent ; elle cherche à les élargir, et, si on les resserre, elle les brise. 353.

Lorsque l'Église, comme si elle était veuve de son invisible Époux, laisse mettre à son doigt l'anneau de l'empire, il me semble que, puissante extérieurement, forte de l'étendue de ses conquêtes et du silence morne du paganisme, son vieil ennemi, elle se sent intérieurement défaillir, elle cherche, à défaut de sa force intérieure qui s'éteint, une force étrangère qui dissimule à tout le

monde, et d'abord à elle-même, sa débilité ; et que, de même qu'un fleuve qui, fatigué de couler, endort ses flots dans le large bassin d'un lac, elle aussi cesse de couler, sauf à reprendre son cours à l'issue de ce lac immobile qui n'a de mouvement que celui qu'il reçoit des tempêtes 352.

Arrivée au sommet de la prospérité temporelle, l'Église eut peur, et se laissa tomber dans les bras de l'État. Précisément parce que son crédit croissait dans le monde, elle aurait dû éviter toute solidarité, tout contact avec la puissance : elle fit le contraire, et, voyant son péril où était sa sûreté, elle chercha sa sûreté là même où était son péril. Ne fut-elle pas plus coupable encore ? et ne fit-elle pas une autre réponse que celle que lui dictait Jésus-Christ à cette provocation du prince des ténèbres : « Je te donnerai toute la puissance de ces royaumes et leur gloire. » 357.

Ce qui a presque partout amorti le besoin religieux, affaibli le sentiment religieux, ce qui a dégoûté de toute espèce de culte, c'est cette atmosphère étouffante et malsaine des religions d'État, cette usurpation de la compétence religieuse par les corps politiques, cette longue profanation, dont tout le monde, plus ou moins, a eu le sentiment ; c'est l'idée à laquelle elle a dû donner crédit : que tout cet établissement religieux n'était qu'un instrument de la politique ; opinion qui, propagée d'abord par des esprits d'élite, est allée flétrir dans tous les cœurs l'idée de la religion et de tout ce qui s'y rattache. 345.

En acceptant le sauf-conduit du pouvoir la religion déchire ses lettres de créance. 342.

La religion n'est autre chose que le triomphe de l'invisible sur le visible, de l'esprit sur la matière ; être religieux, c'est croire à l'esprit, c'est-à-dire croire que l'esprit ou la vérité, qui est de Dieu, a une vertu intrinsèque, suffisante à son but, et n'estimer légitimes et réels que les succès obtenus par l'esprit. Aucune religion n'est digne du nom de religion si elle ne dit : « Mon règne n'est pas de ce monde ; » aucune religion n'est une religion si elle se propose l'alliance du pouvoir civil comme moyen ou comme but ; car après cela, de quel droit pourrait-elle dire encore : Je représente sur la terre l'idée de l'indépendance et de la souverai-

neté de l'esprit, et son triomphe sur la matière ? Qui pourra dire, en effet, lequel a triomphé avec elle, de l'esprit ou de la matière, et même quel triomphe elle a voulu ? Elle a déchiré de ses propres mains sa lettre de créance, et personne, alors même qu'elle entasserait victoire sur victoire, n'est fondé à dire que l'esprit a triomphé. Il est permis à chacun de ne voir que de la politique dans toute religion qui s'appuie sur le pouvoir politique, et certes on n'y manquera pas. 332.

Quand la religion est puissante, c'est la puissance qui est la religion. 330.

Jamais l'État n'a épousé la religion chrétienne, mais son ombre et son fantôme. Il n'a jamais pu l'épouser que dépouillée de ses caractères essentiels, privée de sa vie propre, ou du moins sous la réserve tacite qu'elle ne donnerait point un libre essor à sa vie, et qu'elle la renfermerait dans certaines limites. Le christianisme n'a pu devenir religion d'État qu'à condition d'être sage, de n'être pas fou, c'est-à-dire de n'être pas ce qu'il est. 291.

La politique du christianisme cesse d'être chrétienne dès qu'elle cesse de paraître étrange et absurde aux hommes du monde. 294.

Les faits ont un langage. Or que dit ce fait de l'Église, société de la conscience, gouvernée par l'État, société des intérêts ? Ce fait de l'institution qui ne reconnaît d'autre vérité que le nécessaire et l'utile, réglant néanmoins ce qui concerne la vérité absolue ? Ce fait d'une institution dont le caractère est de restreindre l'individualité, s'ingérant dans une sphère où l'individualité triomphe jusque dans les limites qu'elle se prescrit, puisqu'elle se les prescrit elle-même ? Ce fait d'une société forcée dirigeant les affaires d'une société libre ? Ce fait, en un mot, de la matière gouvernant l'esprit ? Croit-on que ce fait restera muet ? Non, il parlera : il dira que la religion est une affaire collective, ce qui est faux ; que la société, en tant que société, a une religion ; que l'intérêt spirituel est sur la même ligne que les intérêts politiques, ce qui est faux ; que la religion et le culte sont une partie des obligations civiques, ce qui est faux ; enfin, comme nous l'avons entendu dire si souvent, qu'il faut suivre la religion de ses pères, la religion du pays, la religion officielle ; qu'il y a toujours de l'hon-

neur à lui rester fidèle et toujours de la honte à l'abandonner, ce qui est faux, ce qui est infiniment, honteusement faux?

Cette idée, semblable à une carie sourde et opiniâtre, a fait dans la conscience humaine d'incroyables ravages. En se gardant de menacer la liberté extérieure, elle a porté à la liberté intérieure les plus profondes atteintes. Elle a enlevé, non la liberté, mais ce qui est bien davantage, le sentiment et le besoin de la liberté. Elle a appesanti les consciences; elle les a attachées, enracinées à la glèbe; elle a fait naître la religion du sol et non du ciel; on s'est accoutumé à la recevoir toute faite des mêmes mains qui font la police et qui perçoivent l'impôt; on ne croit pas tant à la parole de Dieu, ni même à l'Eglise, qu'à l'Etat; on a une religion parce qu'il en a une; on en changerait s'il en changeait: rien dans la conscience amortie et cautérisée n'avertirait du changement et de la différence; on accepterait de lui une nouvelle circonscription de la vérité, aussi bien et mieux qu'une nouvelle circonscription des paroisses; et, comme la servitude avilit les âmes jusqu'à s'en faire aimer, on finit par s'enthousiasmer pour cet ilotisme à mesure qu'il prend de l'âge, et, faisant de la religion une affaire de prescription, on s'attendrit sur la religion de ses pères, sans s'informer seulement si l'on a bien la religion de ses pères, et si l'on a une religion! 221.

Le crime des Eglises d'Etat n'est pas tant d'empêcher les convictions de se manifester que de les empêcher de se former; leur crime est de nier tacitement la conscience et la religion. 222.

Quand une institution qui était exclusivement spirituelle affecte les attributions temporelles, il se fait dans son intérieur une violence qui la jette du premier coup aux dernières extrémités du mal. 524.

On ne saurait trop le redire: tout corps ecclésiastique, et même le plus pieux, deviendra persécuteur quand il aura pour lui le pouvoir. 418.

L'Evangile est, en tout point, le règne de l'esprit, ou, comme dirait volontiers la philosophie, le règne de l'idée. Ce sont les droits, la puissance de l'idée pure, que Jésus-Christ est venu consacrer et réaliser. Notre mauvaise nature a protesté, et sous les

deux formes du catholicisme et du nationalisme, elle a, de nouveau, enchaîné l'esprit à la matière. Mais dans cette étroite et fatale conjonction, l'esprit est devenu matière. Hélas ! dans toutes les formes de l'institution religieuse, l'homme est en péril de sacrifier le fond à la forme ; mais plus ce péril est grand, universel, éternel, plus il importait de ne pas ériger, comme le fait le nationalisme, l'abus en principe. Q. 429.

Il y a une grave erreur à voir dans l'Église un des établissements de l'État, comme les écoles, comme l'armée, et à croire que l'Église doit attendre de l'État son organisation et ses lois. L'Église, en quelques pays, a jusqu'à un certain point fondé l'État, ou du moins cimenté l'établissement politique ; mais où est-ce que l'État a fondé l'Église ? Sa supérieure en dignité, elle est encore, si nous regardons aux dates, au moins sa contemporaine. Elle existe par elle-même et pour elle-même ; et si elle n'est pas faite pour donner des lois, elle n'est pas faite non plus pour en recevoir. 56.

Sait-on à quel point une religion formaliste est commode pour ceux qui ne veulent pas de religion ? C'est qu'en remplissant tant bien que mal le vide, elle empêche qu'autre chose ne pénètre dans l'espace qu'elle occupe. Que croyez-vous que pensent certaines gens lorsqu'ils disent qu'il est bon que le peuple ait une religion ? Ils pensent qu'une religion est le meilleur préservatif contre la religion ; qu'une *religion d'État* est une capsule où le christianisme réel vient se figer ; et qu'il n'y a rien de mieux qu'une mort qui représente la vie. De là vient que les incrédules ont en grande recommandation les religions d'État. L. C. 478.

Oh ! comme les ennemis de la religion doivent rire intérieurement et entre eux, de voir les hommes de foi, dupes d'un respect hypocrite, accepter pour la religion un rang qui la compromet et des hommages qui l'enchaînent ! E. 300.

Il ne faut pas s'imaginer que le respect, et surtout l'amour du peuple pour une institution religieuse soit plus fort, plus profond, parce qu'il voit cette institution spirituelle en commerce réglé avec le pouvoir temporel. Le peuple, sur ce point, a des instincts plus sûrs. Il accorde à tout ce qui est pouvoir extérieur, activité offi-

cielle, un respect de convention ; et c'est ainsi, non autrement, qu'il respecte la religion officielle et le pasteur autorisé. Il voit du même œil son pasteur et son maire. Encore je ne sais. Le pasteur a des prétentions que le maire n'a pas. Il veut le cœur et il le veut de par la loi. Ce n'est pas le moyen de l'obtenir. Un ministre de l'Évangile n'est fort que par l'autorité morale, qu'aucune autre ne supplée, à laquelle toute autre porte dommage en s'y ajoutant. Q. 371.

Il ne faut pas nier les services que l'Église, en prenant une position publique, a rendus aux populations européennes ; mais il ne faut pas oublier non plus de quel prix les enfants ont payé les services rendus aux pères. I.

Nous ne pouvons prétendre en politique qu'à la vérité relative et au bien relatif. Mais la vérité absolue et le bien absolu étant l'objet propre de la religion, un système religieux faux et mauvais en principe l'est bien plus qu'un système de même qualité en politique ; et sous ce point de vue le système des Églises d'État est bien moins digne d'indulgence que le système féodal. E. 361.

Un peuple qui a abdiqué ses plus précieuses facultés, qui s'est dépouillé entre les mains de l'État du droit individuel d'avoir une opinion, doit devenir un peuple frivole. L. C. 104.

A l'aspect des maux sans nombre dont la religion a été le prétexte ou l'instrument, rapportons-en la cause à cette erreur fatale qui a établi, entre deux institutions indépendantes, l'Église et l'État, des relations forcées et inévitablement funestes, qui, en substituant à l'influence morale un empire physique, a dénaturé et faussé le caractère de ces deux sociétés à la fois. 197.

Protéger sans conviction, c'est de l'hypocrisie ; persécuter sans conviction, c'est joindre à l'hypocrisie la violence ; faire dans un esprit d'indifférence les œuvres du fanatisme, c'est le propre d'un machiavélisme sans pudeur : or, combien de fois les gouvernements nous ont-ils présenté ce spectacle, ou plutôt quand est-ce qu'ils ne nous l'ont pas présenté ? E. 522.

La politique, en faisant de la religion, a forcé la religion à faire de la politique ; mais l'une et l'autre, à ce métier, se sont corrompues, et la seconde plus que la première. T. 181.

Ce qu'on ne peut pardonner à l'union, ce ne sont pas toutes les calamités dont la seule image nous effraie, c'est d'avoir corrompu les hommes en démoralisant les deux institutions qui servent de base à la vie sociale, je veux dire la religion et la politique. E. 521.

Le plus grand crime de l'alliance est d'avoir abaissé les caractères et faussé les idées en légalisant l'hypocrisie, et en mettant le mensonge à la base des institutions.

b) État actuel des rapports.

L'union de l'Église et de l'État signifie aujourd'hui, à peu de chose près, le contraire de ce qu'elle signifiait sous Constantin, et les mêmes hommes qui, alors, auraient assisté avec frémissement à la signature du contrat, en conseillent aujourd'hui, en réclament vivement le maintien : les mêmes répugnances qui, jadis, voulaient l'Église hors de l'État, plus clairvoyantes aujourd'hui, la veulent dans l'État. A ce mensonge près, la franchise et la clarté sont partout ; et la position du christianisme, plus nette de jour en jour, est celle d'un vieillard importun dont une ingrate famille, impatiente d'hériter, accuse le long âge. E. F. 495.

Le système des Églises d'État ne se défend plus aujourd'hui comme il se défendait naguère ; certains arguments lui sont devenus impossibles. Et en général il se défend moins qu'il n'attaque, se réduisant le plus souvent à contester la bonté et surtout la possibilité des systèmes qu'on lui oppose, et tâchant d'établir par voie d'exclusion le droit qu'on lui dénie. E. 366.

Il y avait jadis une religion des masses, une foi collective, indivisible et compacte, qui, comme un large torrent, entraînait tous les esprits. L'incrédulité, retranchée au fond des cœurs, ne se rendait pas compte d'elle-même ; elle était voilée à ses propres yeux : aujourd'hui elle se connaît, s'avoue et se mesure. En général, on croit mieux, mais il y a moins de croyants, du moins de croyants complets. La foi ne se présume plus, elle ne peut plus s'exiger ; ni la qualité de citoyen, ni même celle d'homme public ne suppose celle de croyant : la religion, en un mot, a cessé de compter parmi les exigences de la vie civile. Q. 456.

La vérité est toujours égale à elle-même ; mais la vérité a ses temps. Et si l'universalité de la croyance religieuse, si une adhésion universelle au principe théocratique rendirent l'union inévitable autrefois, quel temps que le nôtre pour la théocratie ! et avec quelle évidence l'état religieux des esprits, par toute l'Europe, ne réclame-t-il pas la séparation des deux sphères ? Là est le principe d'une résurrection ; là est désormais la forme du christianisme, là les arrhes de son avenir. Il périrait dans des rapports dont la fausseté devient toujours plus palpable et dégoûtante ; mais il ne périra point, parce qu'il brisera, comme Samson, ces cordes pourries. E. 499.

Toute ruine est touchante, et pour la plupart des hommes l'espérance est moins belle que le souvenir. Nous qui parlons ici, nous sommes de ces hommes-là, et peut-être buvons-nous dans cette coupe plus profondément qu'aucun d'eux. Mais la cognée a été mise à la racine de l'arbre... Nos ménagements n'empêcheraient rien ; et, à dire vrai, y a-t-il encore quelque chose à détruire ? 402.

Il faut que les partisans ingénus de l'union finissent par se l'avouer : entre l'Eglise et l'État il n'y a nulle part *union*, mais seulement des *arrangements* où les principes ne sont pour rien. Moralement, la séparation est consommée. Q. 344.

De l'aveu même et du consentement des partisans de l'union, le spirituel et le temporel se sont peu à peu dégagés l'un de l'autre. Ce principe, qui n'est autre chose que le principe spécialement chrétien, et qui fait la différence caractéristique entre la nouvelle et l'ancienne alliance, a lentement et péniblement creusé son ornière dans la société, et le fleuve, après avoir longtemps recouvert un espace vague, ne peut plus couler ailleurs. 262.

Vers le temps des grandes rénovations, l'idée d'où elles doivent naître est dans l'air ; on la respire avec cet air ; elle germe sourdement dans les esprits qui lui sont le plus opposés ; car, s'ils n'ont pas cette opinion même, ils en ont mille qui y aboutissent à leur insu. Il en est ainsi de la séparation du temporel et du spirituel ; son triomphe est assuré ; et j'ai le droit de dire qu'il ne nous reste plus qu'à adoucir la pente ; mais le seul moyen de l'adoucir est de préparer les esprits. 414.

De même qu'il ne faut pas qu'un gouvernement adopte le christianisme, qui est trop particulier pour les déistes, il ne faut pas aussi qu'il adopte le déisme, trop général pour les chrétiens. Qu'un gouvernement fasse l'un ou l'autre, il particularise, il exclut. 266.

On a mis en avant une idée bien peu solide, et qui n'est pas même spécieuse, quand on a proposé à l'État d'avoir une religion qui fût celle de tous ceux qui en ont une, ou, pour mieux dire, qui fût contenue dans toutes les religions. On a oublié que cette religion générale, par cela seul qu'elle serait pourvue d'un culte et d'un établissement, deviendrait de générale particulière, ou de positive négative, puisqu'elle serait plus ou moins exclusive des formes spéciales qui s'estiment seules vraies ou seules identiques avec la vérité. 264.

L'idée de mettre la religion en régie nous frappera par son opposition avec l'esprit qui, de plus en plus domine le monde. Tout tend à resserrer la sphère d'action du pouvoir et à réduire le nombre de ses attributions exclusives. Le gouvernement est sensé n'avoir à sa charge que ce que les particuliers ne peuvent pas faire. Il est dans l'esprit moderne des sociétés d'être gouvernées, je ne dis pas le plus faiblement possible, mais le moins possible. On veut que la spontanéité de la nature humaine trouve de l'espace et de la matière ; que les intérêts généraux, même en dehors des fonctions publiques, occupent la pensée et le cœur des individus ; que la société se meuve et se transforme librement sous le sceau de quelques conventions générales mises hors d'atteinte. Ceci n'est pas une pensée abstraite, mais une partie de la vie et de l'instinct des sociétés modernes. Faudrait-il que ce qu'il y a de plus intime et de plus spontané dans l'homme, la chose qui, dans son principe et dans son développement, est le plus complètement étrangère au train de ce monde, qui n'y prend matériellement point de place, qui, matériellement, ne s'entrelace à rien et n'empêche rien, faudrait-il que cela, par préférence, fût mis sous tutelle ? D'où vient donc cette différence ? Si l'on traite ainsi la religion, est-ce à force de l'aimer ou à force de la craindre ? 261.

Théoriquement, l'État est rentré dans ses limites, et il s'y contient toujours plus exactement.

Le libéralisme est tout à fait d'accord avec cette tendance des esprits et des institutions, dont peut-être il est le vrai nom ; le radicalisme, ennemi-né de l'individualité, peut bien, pour un temps, agir en sens inverse sur les esprits ; mais la pensée moderne, tout imprégnée de cette sève généreuse, l'emportera en définitive. L'individualité continuera d'être à la base de la société, et l'État antique restera, avec sa poétique grandeur, dans le souvenir du passé.

L'État antique ou païen pouvait absorber tout l'homme, parce que la religion de la conscience ou individuelle n'existait pas encore. Les masses avaient une religion, l'individu n'en avait point. La religion entraînait donc sans obstacle dans l'État, ou plutôt elle y était d'avance ; l'État, plus ou moins, l'avait faite, l'État la faisait tous les jours, et chacun la recevait de lui. La grande unité dont on nous parle était donc possible dans l'État ; et l'État pouvait se donner pour la consommation de l'homme, pour l'homme lui-même, au grand dommage sans doute des développements les plus importants dont l'homme soit susceptible.

Aujourd'hui l'État est la première des institutions humaines, la plus noble des œuvres de l'homme, mais rien de plus. L'homme fait l'État, l'État ne fait pas l'homme. L'homme n'est tout entier que dans l'homme ; l'État, œuvre de l'homme, instrument et moyen de l'homme, vient de lui, mais n'en est pas moins hors de lui, comme l'univers, venant de Dieu, n'est pas Dieu. Tel est le trait caractéristique de la politique et de la civilisation modernes. Telle est la différence immense entre notre âge et les âges païens.

Q. 364-365.

c) *Séparation : importance de la question. Preuves en faveur de la séparation : la nature de l'Évangile et de l'homme ; protection et persécution. L'individu et la société en face de la religion. Objections contre la séparation. Les vrais rapports et leurs effets pour l'Église et pour l'État.*

Quiconque ne partage pas sur ce point notre conviction ne comprend bien ni l'homme ni le christianisme. Il ne connaît pas même ou il oublie les enseignements de l'histoire, qui nous montre la

religion reprenant une nouvelle vie à mesure qu'elle s'éloigne de la sphère d'attraction de l'État, et qui nous fait voir, dans le domaine spirituel, l'État flétrissant et paralysant tout ce qu'il touche. Quand Bonaparte releva les autels, il ne releva pas la religion ; elle se relevait sans lui ; il l'étouffa dans la pourpre ; et sous sa main glacée on vit se figer l'huile sainte qui, devant le feu de l'épreuve, avait recommencé à couler. E. 392.

La distinction des deux sphères, politique et religieuse, a fait un rapide chemin. Elle est devenue de jour en jour plus sévère et plus exigeante. Elle est impérieuse comme doit l'être la vérité. Elle est féconde comme la vérité... Elle fut le besoin, le soupçon de tous les siècles ; elle est la découverte et la gloire du nôtre, qui, les yeux élevés au ciel, peut légitimement s'écrier, comme le géomètre de Syracuse : *Εὐρηκα*. I.

Qu'on ne nous dise donc pas que nous nous amusons autour d'une question secondaire et de simple organisation : telle que nous l'avons conçue, elle n'est ni secondaire, ni d'organisation ; elle intéresse le fond même de la religion, et, selon nous, à tel point qu'un doute sur la vérité dont nous osons prendre la défense impliquerait dans notre esprit un doute sur la vérité même du christianisme ; car toutes les objections que nous avons entendu faire contre nos principes nous ont surtout affligé en ce sens, que nous trouvions enveloppée dans chacune d'elles, bien à l'insu de leurs auteurs, une secrète défiance du christianisme, une implicite négation de la vérité. Nous avons toujours senti que les principes de notre adversaire lui faisaient injure, et que les nôtres lui rendaient hommage. E. 201.

La *séparation* est la morale ou une partie de la morale *ecclésiastique*. L'Église chrétienne, comme l'individu chrétien, est appelée à sortir du monde ; et elle en sort à sa manière en se séparant de l'État : tel est son devoir, tel en est le mode. Ce n'est donc pas de la politique ecclésiastique, c'est de la morale que nous faisons. Et quelle forme en religion est plus propre à la vie, plus voisine de la vie, que la morale ? Et comment oserait-on appliquer à cette *forme* la morale, la sentence dont la discussion

nous occupe en ce moment : « la forme ne donne pas la vie, » puisque cette forme fait partie de la vie, puisque cette forme est la vie elle-même ? Peut-on opposer à la morale une pareille *fin de non-recevoir* ? Nous-même, si notre théorie n'est que de la morale, pouvons-nous ne pas en plaider la cause, et pouvons-nous la plaider avec trop d'ardeur et d'instance ? Qu'on dise tout ce qu'on voudra sur le résultat probable de la situation que nous voulons faire prendre à l'Église, nous n'avons que faire de balancer les conjectures ; il s'agit d'un devoir que l'Église a longtemps méconnu, que l'Église doit remplir enfin ; et jamais on ne nous persuadera qu'en rappelant l'Église à son devoir, nous ne lui procurons qu'une *forme* nouvelle et ne faisons rien pour sa *vie*. Q. 619.

— Si je pouvais croire qu'il soit donné à quelqu'un de connaître parfaitement la généalogie de ses propres idées, je dirais que celle de la séparation de l'Église et de l'État est née en moi de la simple considération de la nature humaine et de l'étude de l'Évangile. E. 471.

Le premier intérêt d'une institution spirituelle est d'éviter tout contact, et à plus forte raison tout commerce avec une institution temporelle, fondée sur un principe si différent du sien. 328.

Identifier l'Église avec l'État, c'est oublier non-seulement la chute mais l'épreuve, c'est-à-dire le dessein de Dieu, qui a voulu rendre l'homme responsable, et n'a pu le rendre responsable sans le rendre individuel, et qui, par conséquent, a dû faire de la religion un objet de certitude, et non d'évidence. 277.

L'Évangile n'avait pas besoin de protester contre le nationalisme, parce que l'Évangile est cette protestation même, ou plutôt une protestation contre un système religieux dont le nationalisme, à vrai dire, n'est qu'une forme ou une manifestation, à savoir la confusion du domaine de la nature avec celui de la grâce, du domaine de la matière avec celui de l'esprit. En s'élevant au-dessus de ce point de vue, qui est celui de toutes les religions humaines et dont le judaïsme lui-même n'avait pu être entièrement dégagé, la loi chrétienne frappait de très-haut, de très-loin, sans le voir pour ainsi dire, le système de la nationalité en religion ou de la religion nationale. Absorbé dans une idée plus générale, il était

entraîné dans la condamnation de cette idée, sans obtenir même, pour son propre compte, l'honneur d'être nommé. Q. 609.

Il y a, en vertu de la chute première, ou à prendre la nature humaine telle qu'elle est, il y a dualité entre l'homme et la société, et, sur certains points, cette dualité, pour parler le langage de l'école, est irréductible. Je ne m'étonne point, je ne suis pas très-fâché qu'on le nie; je verrais avec peine qu'on en prit trop aisément son parti; je suis presque bien aise qu'on se récrie. Je nie seulement que cela soit d'un esprit bien mûr, et je me scandalise un peu si c'est un chrétien qui se récrie; car un chrétien croit à la chute générique et à la restauration individuelle. Il a donc, non pas exclusivement, mais excellemment, des raisons d'abonder dans le sens de notre doctrine. E. F. 435.

Il y a, dans chaque membre de la société, deux êtres distincts: un être engagé par sa nature physique et ses relations temporelles dans les liens de la société civile, et un être qui, sous le rapport de sa foi et de ses espérances, n'appartient qu'à lui-même et à Dieu. L'État a quelque chose à demander au premier, rien au second. Q. 30.

Il y a pour tous une naissance selon la chair, et pour un certain nombre une naissance selon l'esprit. Or, la société civile, qui embrasse sans distinction tous les individus humains nés sur le même sol, est-elle née de l'esprit ou de la chair? Il faut ou répondre qu'elle est née de la chair, ou effacer de l'Évangile la distinction des deux naissances. Donc l'homme individuel capable d'une seconde naissance est revêtu d'une capacité que n'a point la société. Une différence aussi considérable atteste suffisamment que l'homme et la société sont deux. E. F. 437.

Les temps les plus brillants de l'Église sont ceux où, dénuée de tout secours humain, elle retombait tout entière sur l'appui de son Dieu. L. C. 249.

Le christianisme n'est pur, autant qu'il peut l'être, que quand il est séparé du monde. E. 418.

Il y a opposition, hostilité permanente entre le christianisme d'une part, et l'homme naturel de l'autre, je dis l'homme naturel et non l'homme méchant ou vicieux; tellement qu'aussi longtemps

que l'homme naturel sera en force dans ce monde, les chrétiens spirituels seront dans un état de proscription et, à quelques égards, d'exhérédation ; d'où il résulte que leur alliance, en leur capacité de chrétiens, avec une société à laquelle l'homme naturel imprime son caractère et ses tendances, équivaut à un dialogue entre deux interlocuteurs qui n'entendent pas la langue l'un de l'autre, à une association entre deux individus divisés de pensée et d'intérêt.

Q. 569.

Tout citoyen n'est pas croyant, mais tout croyant est citoyen. Les lois religieuses ne peuvent lier que celui qui leur accorde sa croyance ; mais les lois civiles lient tout homme qui vit parmi les hommes. Le mariage civil est donc une obligation civile et absolue ; le mariage religieux n'est qu'une obligation morale et relative.

L. C. 212.

— Protéger, persécuter, ne sont que les formes d'une idée et les conséquences d'un principe ; ce principe est celui qui met la conviction religieuse dans un rapport quelconque avec la société civile. Si ce principe n'avait pas été établi dans les esprits, on ne se serait avisé ni de protéger ni de persécuter les croyances. Tant qu'il existe, si confusément que ce soit, on protégera tout au moins, et en protégeant on persécutera. Dès que la société intervient en faveur d'une religion, en d'autres termes dès que la société a une religion, elle peut contester et refuser aux individus la leur en vertu du même principe qui sert de base à l'expropriation pour cause d'utilité publique. Si, au contraire, elle abdique ce droit insensé ; si, se tenant hors de l'enceinte où s'agitent les partis religieux, elle leur dit solennellement comme Jésus-Christ à ces deux plaideurs : « O hommes ! qui m'a établi juge entre vous ? » nous ne décidons pas pour le moment si elle aura par là rendu impossible le retour de déplorables excès, mais nous croyons pouvoir dire qu'il y aura une différence immense entre ces excès commis accidentellement et en violation flagrante du droit, et ces mêmes excès admis en principe, érigés en dogme et passés en loi.

E. 198.

Quand l'État, dont l'élément est la contrainte, prêterait sa sanction pénale ou le poids de son ascendant matériel aux dogmes de

l'Église, et que l'Église, de son côté, imprimerait un caractère sacré aux injonctions de la puissance civile, il n'y aurait plus de place pour la spontanéité, plus d'asile pour la liberté : tout le terrain serait envahi, jusqu'à ce que la pensée, qu'aucune entrave ne peut retenir à jamais, eût forcé l'État, ou plutôt l'eût aidé à se dégager des étreintes de l'Église. Tel a été, aux bornes du moyen âge, non pas la mort soudaine, mais le lent dépérissement de la théocratie. Q. 454.

Qu'on a l'air d'avoir raison quand on est persécuté ! et qu'on a l'air d'avoir tort quand on persécute ! E. 516.

En religion la protection du pouvoir n'ajoute aucune force aux forts, elle ajoute de la faiblesse aux faibles. Elle ne fait point appel à la spontanéité des uns ; elle étouffe chez les autres le peu qu'ils en ont. 197.

Pour une croyance quelconque, accepter la protection, c'est accepter comme éventualité le droit de persécuter. 192.

Nous ne voulons pas qu'on protège, par la raison même que nous ne voulons pas qu'on persécute. Car du droit de protéger découle irrésistiblement le droit de persécuter. On essaie de limiter ce droit ; on veut l'arrêter tout court au point où la protection finit ; on lui interdit de passer plus avant : mais la limite est arbitraire, et il est impossible de concevoir, en bonne logique, comment on pourrait dénier à la société le droit de persécuter, après lui avoir reconnu celui de protéger. Cette idée est même d'invention moderne. Les temps ne sont pas encore éloignés où la société, non pas plus raisonnable, mais certainement plus logique, s'arrogeait et exerçait le droit qu'on lui conteste de nos jours en vertu d'une distinction toute gratuite. 191.

Si l'État est l'homme, il doit persécuter, et en persécutant il ne fait autre chose qu'accomplir le précepte : « Si ton œil te fait broncher, arrache-le ; si ta main te fait broncher, coupe-la. » I.

Le premier service, ou plutôt le premier hommage que la religion vous demande, le signe auquel elle vous reconnaîtra pour siens, c'est que vous vous gardiez, comme puissances de la terre, de lui offrir vos secours : la secourir ainsi c'est la trahir.

E. 334-335.

Si la persécution apporte des grâces que la paix ignore, la persécution a des dangers que la paix ne connaît pas. Dans le tumulte et dans la poussière du combat, les formes des objets s'effacent ou s'altèrent; l'esprit s'exalte et la chair s'exaspère, et si un côté, un hémisphère de la vérité se découvre alors à nous, il est bien à craindre que l'autre ne se voile. Livrés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes, mais surtout à nous-mêmes, nous aurons peine peut-être à nous défendre de l'orgueil.

Si la persécution *subie* a de tels dangers, quels seront les dangers de la persécution *cherchée*, ou, ce qui revient au même, ceux de la persécution à laquelle on n'a pas voulu opposer le bouclier du droit? Aucune tribulation ne nous est bonne, si, au lieu de nous venir de Dieu, elle nous vient de nous. 191.

— Quand un individu devient chrétien, c'est par conviction, c'est parce qu'il s'y sent contraint; il cède à quelque chose de plus fort que lui, et pourtant un avec lui, la conscience; mais quand l'État se fait chrétien, ce n'est pas par conscience, puisqu'il n'en a point; c'est, de quelque manière qu'on présente la chose, par la considération des avantages qu'il espère de cette alliance. Ces avantages, conformes à la nature de l'État, ne sont pas les mêmes que poursuit l'Église; ce mariage est donc, de la part de l'État, un mariage pour la dot, un mariage de convenance et d'intérêt: on doit savoir quel est le sort de pareilles unions. 329.

L'État, pour être conforme à l'homme qui a de la religion, doit lui-même n'en point avoir; ici c'est la différence qui fait l'harmonie; c'est l'absence dans l'un de ce qui est présent dans l'autre, qui fait leur correspondance; et plus l'État voudra être ce que l'homme seul peut être, moins il le représentera. 247.

L'individu seul connaît la religion comme but. Connaître la religion comme moyen, ce n'est pas la connaître comme religion, c'est nécessairement la maltraiter: c'est pourquoi, soit protégeant, soit persécutant, la société qui se mêlera de religion la maltraitera. 210.

La société civile, quand elle se fait religieuse, nie l'individualité et par là même la religion: l'Église, au contraire, part de la

donnée de l'individualité, et c'est à cette condition qu'elle mérite le nom de société religieuse. 211.

La société est un être ou un fait : il n'y a pas de milieu, et il faut bien convenir que si elle est un être, l'homme n'en est pas un; si elle est homme, l'homme n'est plus homme, il n'en a que la vaine apparence. Le partage est impossible; l'un devient nécessairement tout ce que l'autre n'est plus; l'un cesse d'être tout ce que l'autre devient. Si la société est un être, elle est tout; si elle n'est pas tout, elle n'est qu'un fait, et l'homme demeure tout entier dans l'homme : il faut absolument choisir. 207.

La société n'est pas tout l'homme, mais seulement tous les hommes; la société, ce sont tous les hommes mettant en commun entre eux, non pas tout ce qu'un homme peut mettre en commun avec un autre homme, mais une partie plus ou moins grande, et en aucun cas ce qui, de sa nature, est inaliénable. La société revient à ceci : un homme, cherchant dans un autre homme un appui, un complément, et s'offrant à lui avec les mêmes caractères. 209.

Les personnes réelles dont un peuple est composé ont mis en commun ce qu'elles pouvaient mettre en commun. Cette masse d'intérêts et d'affections, de craintes et d'espérances, de préjugés même communs à tous, crée une sorte d'individualité nationale; mais jamais l'individu n'a pu jeter dans ce fonds commun ce qui n'est pas à lui, ce qui ne lui fut donné qu'à condition de ne l'aliéner jamais, ce qui ne relève pas de lui, mais ce dont au contraire il relève, la vérité et Dieu. 211.

S'il y a dans l'homme, en tant qu'individu, un élément inaliénable, inviolable, qui ne peut faire partie d'aucune communauté, il est clair que cet élément, demeurant en propre à chaque individu, soustrait par lui à toute usurpation, ne pourra être représenté dans l'État à aucune condition et sous aucune forme, et que l'État sera l'homme, si l'on veut, mais avec cet élément de moins. Il faudrait que toutes les consciences fussent identiques, ou, en d'autres termes, il faudrait qu'il y eût dans tous les hommes à la fois une même conscience, pour qu'elle pût se transporter à l'institution sociale et en devenir la conscience. Or, évidemment, il n'en

est pas ainsi, à moins que la société, au lieu d'être le concours des individualités, n'en soit l'absorption, ou, pour mieux dire, la négation absolue. 246.

L'État ne peut avoir une religion si les individus en ont une, et ne peut avoir une religion si les individus n'en ont point, jusqu'à ce qu'un miracle moral ait mis à l'unisson la conscience de tous. Mais tant que ce miracle n'a pas eu lieu, l'homme restant homme, l'homme ayant une religion, l'État n'en a point. 250.

La conscience ne serait pas la conscience, si elle sacrifiait la plus faible partie d'elle-même. A vrai dire, elle n'a pas de parties. Elle est une et indivisible. Or il en doit être de la conscience de la société, si elle en a une, comme de celle de l'individu. Elle est tout ou elle n'est rien. Elle absorbe ou plutôt elle nie celle de l'individu. Entre celle-ci et la société, il y a la nécessité sociale, pour protéger la société. Entre la société pourvue d'une conscience et l'individu, il n'y a aucune nécessité en faveur de ce dernier ; la conscience de la grande unité sociale ne peut, sans s'abdicquer elle-même, admettre la conscience de l'unité individuelle. La religion, je ne dis pas de tous, mais du tout, ne peut admettre la religion d'un seul ni de plusieurs. 204.

Si la société a une religion, c'est qu'elle a une conscience ; si elle a une conscience, comment la conscience de l'individu prévaudrait-elle contre celle de la société ? La conscience est souveraine dans l'homme, comment ne serait-elle pas souveraine dans la société ? Seul avec sa conscience, l'homme fait tête à la société ; quelle figure voulez-vous que fasse l'homme vis-à-vis de la société ayant comme société une conscience ? Il est impossible d'opposer souveraineté à souveraineté, omnipotence à omnipotence, impossible de supposer que de toutes les consciences individuelles et diverses résultera une conscience sociale. Quel mystère ou plutôt quel non-sens nous proposez-vous là ? Non, si la société a une conscience, c'est à condition que l'individu n'en ait point, et puisque la conscience est le siège de la religion, si la société est religieuse, l'individu ne l'est pas. •

Notre conscience n'est pas au nombre de ces biens dont nous pouvons disposer à notre gré, la conscience n'est pas à nous, elle

n'est pas même *nous* ; elle est une autorité qui réside en nous ; elle est l'organe de la divinité auprès de notre âme ; elle est la loi suprême, la loi des lois. Livrer la conscience, c'est livrer Dieu. La société ne peut l'exiger. Q. 7.

On peut dire que toute religion qui mérite ce nom professe la souveraineté de la conscience ; car qu'est-ce que la religion, sinon une réserve que fait l'homme social en faveur d'une partie de lui-même, qu'il ne peut ni ne veut livrer à la communauté politique, savoir : sa conscience ? C'est le principe vital de toute religion ; c'est le refuge de l'individualité, qui, sans cela, s'absorberait trop aisément dans l'unité sociale ; en sorte qu'on peut bien dire que, sans la religion, un des gages les plus solides de la liberté humaine serait irrévocablement perdu. 71.

Je pense, quant à moi, que s'il y a un dogme qui menace l'existence de l'État, c'est bien plutôt le dogme d'une obéissance aveugle et passive, le dogme qui annule la conscience. Les véritables ennemis de l'État sont ceux qui enseignent que la conscience doit se taire devant la voix du prince, ou qui, rétrécissant d'une manière étrange le champ de la morale, professent qu'il n'y a d'obligation absolue que celle d'obéir au gouvernement, que toutes les autres obligations n'ont, auprès de celle-là, qu'une valeur relative, et que le gouvernement civil est la source et la règle de toute morale. Voilà les doctrines qui perdent les États.

Peu importe le nombre, tant qu'on n'aura pas prouvé que le nombre fait la vérité ; si on ne le prouve pas, tous ces individus qu'on m'oppose équivalent à un seul ; je n'en ai jamais qu'un à la fois devant moi ; je n'ai jamais à me mesurer qu'avec l'un, puis avec l'autre, puis avec un troisième, et ainsi de suite ; la question n'est jamais qu'entre moi et un autre homme ; et, posée de la sorte, il est évident qu'elle me laisse libre. Un homme, en matière de religion, en vaut un autre, et rien de plus ; on ne dira pas, pour le coup, que cet homme me représente ; je puis bien me représenter moi-même ; et si je me range à son opinion sur un sujet quelconque, je ne me sou mets pas à cet homme, mais à la vérité. E. 249.

Les consciences ne s'additionnent pas, et ne font masse ni poids

contre les consciences ; c'est toujours une opinion individuelle, qui se trouve accidentellement l'opinion d'un certain nombre d'hommes, et qui s'impose arbitrairement à toutes les autres ; je vais plus loin : l'opinion de tout un peuple, s'il était possible que la même opinion fût propre à tous les individus dont un peuple est composé, ne pourrait pas plus s'imposer à un seul individu que l'opinion d'un seul individu à tout un peuple, à moins qu'on n'admette l'énorme paradoxe que le nombre fait la vérité ; car l'État ne peut faire valoir en faveur de la compétence religieuse que l'une ou l'autre de ces deux maximes : ou l'État, en tant qu'État, est en possession de la vérité ; il est inspiré, il est apôtre ; ou bien : le nombre et la force fait la vérité ; mais si la vérité n'a pas son sceau dans le nombre, je suis en droit de ne point distinguer si un gouvernement réside en plusieurs hommes ou en un seul ; et je vois dans tous les cas *un* homme (qu'il ait plusieurs complices ou qu'il n'en ait point) obligeant un peuple à revêtir sa conscience ; tel est, de la part de chacun des membres du gouvernement, le fait vrai, un fait dont il a conscience et dont la responsabilité lui reste tout entière ; or il s'agit de savoir si vous admettez qu'un homme, en qui se réunissent accidentellement une certaine opinion et le pouvoir, puisse faire usage de son pouvoir pour imposer son opinion ; et qu'un autre homme lui succédant au pouvoir, mais avec une autre opinion, puisse faire de même ? Ce serait bien un autre scandale si, comme cela s'est vu, cet homme se servait de son pouvoir pour imposer une opinion qui ne serait pas même la sienne, commandeur parmi des nègres soumis à un même despote que lui, esclave battant ses compagnons d'esclavage. Telles sont les thèses monstrueuses auxquelles revient de force tout système qui donne au gouvernement une compétence quelconque en matière de religion. 270.

Si l'État est l'homme, l'État est religieux ; l'État est donc capable de comprendre et de pratiquer le précepte qui nous commande de présenter la joue droite à celui qui a frappé la gauche. Qu'on nous dise franchement si c'est là la morale qu'on prétend enseigner à une communauté politique. 251.

Si l'on persiste à croire que l'État représente l'homme tout

entier, il faut absolument que l'État soit l'Église. Ce moyen terme, nommé *union*, qu'on veut placer entre la séparation et l'identité, est purement chimérique ; il ne peut y avoir de vrai que l'identité ou la séparation. 254.

Pour réaliser le système qui veut trouver dans l'État l'homme tout entier, il faut que Dieu soit présent ou qu'on croie qu'il est présent, il faut que les chefs de cet Etat-Église constatent, par d'irrésistibles preuves, la divinité de leur mission et la plénitude de leur droit. Il faut que leurs lois soient des oracles. Mais nous présenter l'État, comme État, choisissant l'Église, c'est une pure contradiction. Comment choisirait-il l'Église, à moins d'être lui-même l'Église ? Dira-t-on que, dans notre système, l'individu la choisit ? Oui, sans doute, à ses risques et périls, et pour lui seul. Mais l'État, dans l'autre système, choisit pour tous. Et comment peut-il choisir pour tous, à moins qu'on ne suppose la conscience de tous subjuguée par ces témoignages éclatants auxquels tout homme cède par cela seul qu'il est homme ? 253.

L'État connaît-il la vérité ? C'est la question ; car s'il ne la connaît pas, il ne peut ni l'enseigner ni la faire enseigner. S'il la connaît, ce sera comme État, en vertu d'une inspiration permanente qui l'érige en prophète et en apôtre ; et je le veux bien, pourvu qu'on le prouve ; mais on n'en sera pas plus avancé ; car ce qu'on aura prouvé d'un État, on l'aura nié de tous les autres, chaque État ayant sa doctrine, et la vérité ne pouvant se trouver à la fois dans plusieurs doctrines différentes ou opposées. Dès lors le droit de l'État à régir les consciences demeure uniquement fondé sur la force, qui n'a rien de commun avec le droit. 248.

L'État comme tel, connaît-il la vérité ? S'il la connaît, il doit la connaître mieux que personne ; et chacun, sur toutes les questions controversées, fera bien de s'en rapporter à lui ; ou plutôt il n'y aura pas de controverses, l'enseignement de l'État les prévenant toutes. E. F. 424.

Sans doute il serait commode de regarder le pouvoir exécutif comme dépositaire de toutes les vérités politiques ; le clergé, de toutes les vérités religieuses ; les académies, de toutes les vérités littéraires. Cela paraît même si commode à bien des personnes

qu'elles ne veulent pas douter que cela ne soit ainsi ; mais malgré leur désir, rien n'est moins prouvé. L. C. 7.

Jusqu'à ce qu'on nous montre sur la tête des rois la langue de feu qui brilla sur le front des apôtres , jusqu'à ce que le don des miracles soit conféré à un gouvernement, nous le réduirons, avec respect toutefois et confiance, au rôle de défenseur de la morale sociale ; et, prenant sur nous le soin de nos intérêts éternels, nous lui remettrons celui de nos intérêts temporels de citoyens. 77.

Il y a une vérité , et l'État n'en est pas le dépositaire. A qui donc , pour la connaître , chacun de nous est-il renvoyé ? A lui-même incontestablement. Cela ne signifie pas qu'il la trouve en soi, et qu'il n'a recours à personne. Non , mais chacun écoute et croit , chacun examine et juge , chacun compare et choisit : c'est librement que chacun se soumet. La conscience de l'individu a reconnu la vérité , et sa volonté accepte la loi de la conscience.

E. F. 424.

Pour nous , nous dirons que la vérité est en Dieu , et que du sein du Père des esprits elle se communique dans le silence et dans le mystère , non à la société , ni à l'État , mais à tout esprit que l'humilité et le repentir rendent propre à la recevoir. La mortification est la clef de ce trésor ; le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent. 434.

La conscience individuelle, s'abstrayant de tout état donné, de toute situation artificielle, peut chercher la vérité absolue, doit la chercher, doit l'espérer. Dire le contraire, ce serait dire seulement qu'il n'y a point de communication de Dieu, point de présence de Dieu dans l'homme , par conséquent point de religion possible ; mais la société, en tant que société, ne peut avoir ni ce but, ni cette espérance ; elle doit donc , restant dans sa sphère , laisser à l'individu la sienne ; en un mot, elle n'a à s'informer de la religion, qu'en tant que la religion peut se produire à l'extérieur par des faits qui l'intéressent comme société ; ce sont ces faits, non la religion même, qui tombent de droit sous ses regards et dans son domaine. E. 214.

Il est injuste de rendre l'individu responsable envers l'État de ce dont il est responsable à Dieu seul ; il est injuste d'attribuer à

l'association à l'égard de l'associé une compétence qu'elle ne peut pas exercer ; et c'est l'exercer que de proclamer cette maxime : l'État a une religion ; car dès lors quiconque n'a pas la religion de l'État n'est pas membre de la cité, ou s'il veut à tout prix être membre de la cité, il doit s'affilier à un culte qui n'est pas celui de sa conviction. 268.

Combien s'en faut-il que l'État ne s'empare de tout le terrain qui s'étend entre le droit proprement dit et la conscience religieuse ! Combien s'en faut-il que la loi civile n'occupe tout le domaine de la morale naturelle, ou même seulement de la morale sociale ! Que de choses, dans les mœurs, qu'elle abandonne aux mœurs elles-mêmes ! Quelle ligne de démarcation toujours plus précise entre le délit et le péché ! Sur combien de points, autrefois réputés de son ressort, elle se récuse aujourd'hui ! A voir comme sa carrière devient de plus en plus étroite, ne dirait-on pas que l'État doit finir par n'être que le gérant responsable ou le surveillant officiel d'une grande exploitation qu'à ce point de vue encore on pourra continuer d'appeler la république, c'est-à-dire chose publique ? 259.

Il importe de ne pas confondre les deux sphères de la morale et de la loi ; car si la morale est l'appui de la loi dans les consciences, si la morale peut être appelée au secours de la loi, si la loi encore ne peut avoir de l'autorité et de la durée qu'autant qu'elle respecte la morale, il n'en reste pas moins vrai que la loi n'est pas la morale ; car elle n'a pas pour but direct et pour principe unique la perfection absolue de l'être humain ; et toutes les fois qu'elle a affecté cette œuvre, et qu'elle a appliqué son moyen spécial, qui est la contrainte, au développement de ce qui doit, dans le sein de l'homme, demeurer libre et souverain, elle s'est brisée contre un écueil inévitable. 24.

La société, c'est vous, c'est moi, c'est tout le monde ; c'est un, deux, dix, mille, cent mille hommes, plusieurs millions d'hommes ; des hommes toujours, toujours des individus, tous responsables, tous tenus à ce que vous demandez à la société, qui, elle-même, étant impersonnelle, n'est tenue à rien. E. F. 368.

L'État, s'appuyant sur ce qu'il y a d'identique en tous les hom-

mes, les enveloppe tous de plein droit ; l'Église, née d'un élément qui n'est pas celui de l'identité, ne réunit dans son sein que ceux en qui elle a rencontré cet élément. E. 278.

Tout, jusqu'aux entreprises du socialisme, pousse l'État vers sa vraie condition dans nos sociétés modernes, et tend à constituer, au sein de la république civile, la république des esprits. I.

Nous protesterons toujours contre toute formule qui, directement ou indirectement, donnerait à un seul, ou à quelques-uns, ou à tous ensemble, un droit quelconque sur la vérité ; car la vérité n'est à personne ; la vérité, c'est Dieu même ; et nous sommes à Lui, non Lui à nous. Q. 390.

L'État ne peut être que l'expression de la majorité, et la majorité, c'est le monde. Diminuer ou émousser l'Évangile sera toujours la tendance de l'État. I.

Si vous attendez que la société vous donne une religion, que la société vous élève, vous attendrez longtemps. N'attendez pas. Laissez un moment l'univers en repos, et songez à vous : l'univers se retrouvera plus tard. Songez à vous, puisqu'il s'agit de religion, c'est-à-dire de la chose la plus individuelle, la plus sociale, si vous voulez, puisqu'elle est le vrai ciment de toute société, mais la moins sociale aussi, puisqu'elle naît et réside dans les convictions de l'individu. Veuillez, d'abord, avoir une religion pour vous, et si vous n'en voulez pas pour vous, mais seulement pour tout le monde, faites-nous la grâce de n'en point vouloir. Ce n'est pas une âme religieuse que celle qui, dans la religion, voit tout premièrement un intérêt social, et en qui cet intérêt seul fait naître l'idée et le désir d'une religion. Ici le socialisme fait défaut et tombe en contradiction avec lui-même : il sent le besoin de la religion, c'est-à-dire d'une vie spontanée de la conscience, et il prétend que la société, qu'il fait antérieure à la religion, fasse présent d'une religion à chacun de ses membres, comme elle pourrait lui faire présent d'un manoir, d'une charrue et d'un arpent de terre. L'homme veut faire la religion, et non la recevoir : il ne veut donc pas de religion.

Le christianisme a patiemment gravité des individus vers la masse. Il n'a pas prétendu avoir une société chrétienne, d'abord,

pour avoir ensuite des individus chrétiens. Le socialisme, qui n'est pas patient (*patiens quia æternus*), veut avoir d'abord une société morale, laquelle pourvoira à former des individus moraux. Cela paraît plus court ; mais ce qui est impossible est toujours très-long. Il faut croire que le vide, le déclamatoire et le danger de ces théories frapperont bientôt tous les yeux. Mais toute chose a sa raison, même ce qui n'est pas raisonnable ; et ce n'est pas un phénomène sans signification que la successive naissance et la chute successive des différentes écoles socialistes. Le philosophe chrétien y devrait prendre garde. Las et dégoûté de toutes les chimères, il doit remonter à leur source et y trouver pour lui-même un avertissement. Le point de vue socialiste ou social est aussi contenu dans le christianisme, parce que le christianisme contient tout. Si les uns exagèrent ce principe, les autres peut-être le négligent injustement. C'est un point sur lequel les amis du progrès religieux devraient porter leur attention. E. F. 370.

Sans doute que l'État, c'est-à-dire l'institution politique, est la condition de tous les développements humains et du développement religieux, qui est le premier de tous ; mais cela ne signifie point que l'État doive prendre en main la gestion de cet intérêt. Que la religion inspire les mœurs, que les mœurs dictent les lois, voilà la progression naturelle, voilà le mode vrai, voilà aussi le moyen suffisant. Et la compassion de l'Église ne s'en montrera pas plus grande, au contraire elle le sera moins en employant l'État qu'en se passant de lui. Q. 427.

L'État lui-même, l'État pris dans le simple fait de son existence, est une application instinctive et non préméditée du grand principe de la division du travail. L'État n'est qu'une des formes de l'humanité, ou une des institutions de Dieu dans l'humanité ; il est le terrain, le théâtre, l'abri de tous les développements de la créature morale, l'enceinte derrière laquelle l'homme travaille à accomplir sa destination ; la condition, en un mot, de tout ce que nous sommes ; mais il n'en est pas le principe et la source. 559.

Obligé de choisir entre deux notions de l'État, nous déclarons que nous ne sommes pas pour l'État renouvelé des Grecs. Nous sommes pour la liberté, et par conséquent pour l'État moderne.

Or, celui-là ne se pique point de réaliser dans son sein une unité qui ne doit, qui ne peut se réaliser que dans l'homme. Cet État, par conséquent, laisse tout naturellement l'Église hors de lui. Et il a d'autant plus de raison d'abandonner à l'individu, *entre autres choses et avant tout*, sa religion, que cette religion, absolument différente de tout ce qui, dans l'antiquité, a porté le nom de religion, n'est point de nature à entrer et à se perdre dans ce fonds indivis qui est le domaine de l'État. Cette religion qui proclame un Dieu jaloux est elle-même une religion jalouse ; elle s'effarouche de tout ce qui porte atteinte à son inviolable liberté ; elle ne veut devoir qu'à son propre choix les auxiliaires et les amis dont elle a besoin, et elle craint bien plus d'être aidée mal à propos que d'être injustement opprimée. 366.

Ce qui est le plus redoutable à la liberté, ce n'est pas tant une institution qui, en la menaçant, l'avertit, qu'une institution qui, en affectant de la reconnaître, nie en fait le principe même de cette liberté. La société qui veut m'ôter ma religion m'effraie bien moins que la société qui veut en avoir une. Une constitution qui fait l'État religieux me fait moi-même irréligieux pour autant que je consens à cette constitution. E. 218.

— Quelle idée a-t-on de la religion quand on craint jusqu'à sa liberté, c'est-à-dire ce qu'on ne refuse qu'au mal avéré et reconnu ? On la traite comme un mal avéré et reconnu. Et si, au lieu de l'exterminer comme telle, on la protège, on l'adopte, on l'associe à l'État, qu'est-ce à dire sinon que ce mal avéré et reconnu est en même temps incurable, et que les tuteurs de la société, hors d'état d'extirper le fléau, se chargent de l'administrer pour le surveiller, et l'exploitent pour le réprimer, à peu près comme le gouvernement, dans certains pays, prend sous sa garde et sa responsabilité les maisons de jeu et quelques autres établissements ? 405.

Nous savons bien que tout le mal vient du péché ; et s'il ne tient qu'à cela, voilà la politique, les lois, la médecine même, résumées en un mot, ou supprimées. Quant à moi, je pense que, le péché existant, il faut lui donner le moins de prise possible, ne pas le favoriser par les institutions, et même créer des institutions qui lui servent de frein. 526.

« Ayons la vie, s'écriait récemment un écrivain, à propos du système ecclésiastique que nous soutenons, ayons la vie et laissons-les argumenter. » C'est bien fait de vouloir vivre, et quand la preuve qui peut résulter de la vie sera complète, c'est-à-dire quand il sera prouvé que le système ecclésiastique qu'on oppose au nôtre a autant de bons effets individuels et généraux que le nôtre aspire à en produire, la discussion sera finie, et si elle n'a pas commencé, il ne faut pas qu'elle commence. Mais si, sous de certaines conditions, la vie est une preuve ; si, dans certains cas, elle est une fin de non-recevoir, il faut d'abord qu'elle existe, il faut qu'elle existe dans une mesure, dans une généralité, avec une supériorité qui fassent disparaître, pour ainsi dire, le terrain de la discussion. Mais on convient, avec une louable humilité, que cette preuve, que cette fin de non-recevoir manque. Nous en concluons que, même en faisant abstraction des faits nombreux et graves qui, sur le sujet de l'union, jettent le doute dans l'esprit des plus convaincus, le moment n'est pas venu de faire fi des arguments. On peut, si l'on veut, ne pas aborder la question des principes ; on peut même ne point discuter ; mais s'inscrire en faux contre une doctrine au nom d'un avenir inconnu et d'une expérience incertaine, un tel système n'a d'autre mérite à nos yeux que celui de la nouveauté.

N. E. 403-404.

On parle beaucoup des services qu'ont rendus les Églises nationales. Quoi ! parce que, sous cette forme de gouvernement, l'Église ne sera pas morte absolument ; parce que quelques rayons de l'antique foi, quelques étincelles de l'ancienne flamme auront continué à briller ; parce que le fond aura été plus fort que la forme, incessamment occupée à l'éteindre et à l'étouffer, nous imputerons à ce système tout le bien qu'il n'a pu empêcher, et nous le louerons de tout le mal qu'il n'a pas pu faire ! « Mais, dit-on, « sous l'Église nationale, le pasteur a un troupeau tout trouvé, le « troupeau est pourvu d'un pasteur avant de l'avoir demandé ! » Et comment ne voyez-vous pas que c'est là le mal précisément, et que vous feriez beaucoup mieux de laisser à ce troupeau le souci de trouver un pasteur, à ce pasteur le souci de se créer un troupeau ? Ne savez-vous pas voir qu'en matière de religion, la spon-

tanéité est le principe même de la vie, et que tout ce qui est ôté à l'une est nécessairement enlevé à l'autre? Quand il s'agit de besoins matériels, c'est la satisfaction qui importe; quand il s'agit de besoins spirituels, c'est le besoin qui importe; et, avant de préparer au besoin son aliment, il faut s'occuper de créer le besoin lui-même. Or, ce ne peut être l'affaire de l'État, ou, si c'est son affaire et son devoir, il ne saurait mieux s'en acquitter qu'en se tenant à l'écart et ne faisant rien. 359.

Certes l'État est bien innocent de tout ce qui s'est entrepris et consommé de grand et de hardi en matière de religion, dans l'ère de l'alliance; et tout prouve que cela se serait également fait, et mieux fait en son absence. 353.

Voyez, nous dit-on, la langueur spirituelle, l'engourdissement profond de ces masses, et dites si une église nationale n'est pas nécessaire! Quoi! ce n'est plus une règle sûre de juger l'arbre par ses fruits! Que dis-je? la règle sera de juger que l'arbre est bon parce que les fruits sont mauvais! Il faut conserver les églises nationales à cause de l'insipidité de leurs produits! Vous nous dites: voyez ce que c'est que l'Église *malgré* l'institution qui la lie à l'État. Que ne dites-vous plutôt: voyez ce qu'est l'Église *à cause* de l'institution qui la lie à l'État? 339.

L'uniformité n'est pas le sceau de la vérité, mais celui du mensonge, ou, tout au moins, de la fiction. Dans un domaine comme celui-là, la vie ne va point sans la diversité, la vie engendre la diversité. Et si l'institution des Églises d'État se vante de réaliser dans une vaste enceinte le phénomène de l'uniformité, par cela seul elle se condamne. 369.

S'il est de l'intérêt de la société d'avoir des citoyens religieux, ce n'est pas compromettre cet intérêt, c'est le servir, que de vouloir que la religion soit libre, et par conséquent entièrement indépendante de l'État. 389.

Nulle part l'État ne paraîtra moins athée que dans les pays où il n'y aura pas constitutionnellement une religion. 309.

Nous sommes bien aise que chaque profession et chaque art soient exercés dans un esprit chrétien; nous allons jusqu'à l'exiger; mais nous ne saurions exiger que chacune des œuvres de

cette profession, chacun des produits de cet art soit une expression explicite et directe du christianisme de l'ouvrier ou de l'artiste; pareillement, nous nous réjouissons que l'homme d'État soit chrétien, nous le voulons même absolument au point de vue de l'idéal, mais sans prétendre qu'il emploie son autorité officielle à donner aux doctrines chrétiennes l'autorité officielle qui ne leur appartient pas : il peut être pleinement chrétien, pleinement fidèle sans cela ; il n'en sera même que plus fidèle ; car outrepasser la fidélité, ce n'est qu'une autre manière d'être infidèle. 322.

L'union de l'Église avec l'État est un fait si grave, si compliqué, un fait qui modifie tellement toutes les parties de l'existence sociale, et même les conditions de l'existence individuelle, que le mal qu'il a fait devient un obstacle à la correction du mal, tout de même que l'esclavage semble avoir rendu les esclaves incapables de devenir libres. L'homme serait bien à plaindre si le mal devenait une garantie pour le mal. La guérison d'un abus antique est toujours douloureuse ; et, sous la condition de n'apporter aucun trouble dans la société, aucune réforme n'aurait jamais eu lieu. 413.

Si l'on nous demande : Que voulez-vous que la religion devienne sans l'appui de l'État ? nous répondrons simplement : Qu'elle devienne ce qu'elle pourra ; qu'elle devienne ce qu'elle doit devenir ; qu'elle vive si elle a de quoi vivre, qu'elle meure si elle doit mourir : *sit ut est, aut non sit*. 335.

L'édifice de la religion tient-il donc à si peu de chose que, détaché des institutions politiques, il doive crouler incontinent ? Quelque basse que puisse être, si l'on me permet de parler ainsi, la température religieuse des peuples, le besoin religieux est général. Sous toutes les institutions possibles, rien n'est plus populaire que la religion. L. C. 223.

Une religion qui se demande si elle n'a pas besoin du pouvoir civil confesse qu'elle n'a pas foi en elle-même. E. 331.

S'il était vrai que la religion ne dût pas survivre à ses rapports artificiels et forcés avec l'État, s'il était vrai seulement que sa condition dût empirer par le fait de cette séparation, autant vaudrait, dès cette heure, l'abandonner, et chercher dans quelque vieille erreur ou dans quelque jeune système la consolation de

cette misère intime et profonde que, jusqu'à ce jour, à l'aide d'une sage politique, elle avait si doucement, si complaisamment bercée ! 417.

Supposez que l'Église n'ait jamais été unie à l'État, quel est le chrétien qui ne se récrierait pas à la pensée de cette union, si on la proposait. I.

Il est difficile de croire que des chrétiens convaincus se représentent la protection du pouvoir politique comme la seule condition d'existence d'une religion fondée sur le rocher des siècles. S'ils sont chrétiens, ils ne sont sans doute pas insensibles au charme sérieux et sublime de se sentir agités par la tempête dans un navire qui ne peut périr. E. 368.

La force morale qui a mis l'État à son service n'aurait-elle pas toujours été assez forte sans l'État ? 349.

Le culte national ou plutôt le culte officiel est supprimé : croyez-vous que cette multitude, telle que vous la connaissez, s'en donnera un nouveau ? Non pas cette multitude telle que vous la connaissez, mais oui bien telle que la fera cette nouvelle situation ; c'est là ce qu'on oublie. Combien va être précaire la position des pasteurs ! Pourquoi, si cette liberté donne au troupeau un sentiment plus sérieux de la religion et du culte, et s'ils s'attachent à des institutions qui sont leur ouvrage, et dont ils ont désormais à répondre ? 239.

A ceux qui me disent : ce n'est pas l'institution c'est le péché, je réponds : ne dites pas de mal de l'institution catholique en tant qu'institution. I.

Ce que le christianisme a fait, avant d'être allié avec l'État, c'est de conquérir l'État. Voilà, du moins, une œuvre qu'il a consommée seul, et sans le concours de l'État. Or cette œuvre était plus difficile, et elle est plus grande à elle seule que toutes celles qu'il a pu faire depuis. Il n'est pas permis de supposer qu'il n'eût pu faire sans l'association tout ce qu'il a fait sous le régime de l'association. E. 349.

— Il ne s'agit pas, dans la séparation, d'intercepter le courant qui porte la morale dans tout le corps comme un sang frais et pur ; la séparation n'entraîne rien de pareil ; elle ne le peut en aucune

manière, et l'État, quand il le voudrait, ne pourrait s'empêcher d'en être abreuvé et pénétré. Dans cette supposition, comme dans toute autre, la morale de l'État continuera celle de la conscience, celle de la religion ; il en sera de la séparation comme de ces barrières naturelles qui marquent les confins de deux États, mais qui n'empêchent pas leurs atmosphères de se mêler : les royaumes de l'air n'ont point de frontières. 320.

De nouveaux rapports naissent entre la religion et l'État de la suppression même des rapports légaux qui existaient entre eux ; la religion ne se sépare que pour mieux s'unir, et elle ne se ressaisit de sa puissance propre que pour l'appliquer avec énergie aux besoins moraux de cette société, en agissant, non plus comme auparavant, par le corps sur les membres, mais dorénavant par les membres sur le corps. 387.

La religion, qui, de dehors, enveloppait l'État, n'est plus dehors aujourd'hui ; elle est au centre, d'où elle pénètre et nourrit l'État. Elle n'est plus la chair qui recouvre le squelette ; elle est le cœur d'où le sang va abreuver tout le corps. Et c'est à condition d'être dedans, c'est-à-dire d'être purement spirituelle, qu'elle l'abreuve et qu'elle est vraiment ce qu'elle est. 315.

L'homme a un tel besoin de religion que si, par un funeste rapprochement, vous ne lui faites pas prendre la religion pour une machine politique ou pour une manœuvre sacerdotale, il lui rendra quelques hommages, il entretiendra quelques rapports avec elle. Il attendait, pour la saluer, de la rencontrer dans la solitude, dans le dépouillement, et dans la majesté de l'indépendance. 342.

L'homme a des besoins dont la satisfaction, des douleurs dont la consolation ne se trouvent que dans le ciel. L'homme sans religion est un arbre déraciné d'où la sève se retire. Il sera religieux si on lui permet de l'être ; religieux, si l'on veut, d'une manière élémentaire ; du moins est-il certain que, si la religion se montre à lui toute seule, elle a des chances pour être accueillie, des chances qu'elle perd quand elle se présente à lui en *mauvaise compagnie*.

Partout où l'homme sera chargé de pourvoir à sa religion, il aura une religion. Ce besoin est universel, profond, inextingui-

ble ; et ce qui vous le déguise , c'est cette institution même , qui non-seulement ne laisse pas à la conscience le temps de parler, le temps de se sentir, mais qui , faisant procéder de l'État la religion et le culte , nous apprend à mettre la religion et le culte au niveau des pratiques mondaines et des observances sociales les plus ordinaires. E. 341.

Nous ne nions pas que l'Église , séparée de l'État , ne puisse devenir puissante , et , dans un sens , plus puissante , nous n'en doutons pas , que dans le système de l'union , mais d'une puissance de persuasion contre laquelle on ne peut réclamer, et qui , séparée de tout alliage et de tout moyen extérieur, reste aussi pure qu'une chose peut l'être. Puissante dans l'État et par l'État, elle le serait d'une tout autre manière et avec de tout autres conséquences. Contre cette puissance corrompue il faut protester et lutter ; l'autre n'est que la puissance de l'opinion ; les armes sont égales , et c'est la vérité qui donne la victoire. Oserions-nous prétendre davantage ? 407.

La religion rend de grands services à un État, mais elle ne les rend qu'autant qu'elle est libre ; esclave , elle ne vaut plus rien : le sel a perdu sa saveur. Q. 177.

La séparation absolue du spirituel et du temporel , de l'Église et de l'État, enlève des obstacles , ôte un piège funeste , mais ne change pas le cœur de l'homme. Tout homme qui aime ses chaînes les gardera. Tout homme restera esclave qui voudra l'être. La liberté ne s'impose pas. A la contrainte légale, directe ou indirecte, succède pour les âmes serviles le terrorisme de l'opinion. E. 436.

Partout où l'État reste neutre entre les religions , leurs divergences, bien que sensibles et senties, ne troublent pas la paix, et ne créent pas plusieurs nations dans la nation. L'unité nationale n'est jamais détruite par la religion , mais à son occasion seulement ou sous son nom, c'est-à-dire lorsque les institutions créent entre les différents cultes une rivalité politique. Alors sans doute deux cultes font deux peuples. 400.

La nation et l'unité nationale sont à la circonférence ; la conscience et l'unité de foi sont au centre. L'homme ne porte pas

dans la région politique toute la profondeur de son être. Il peut, il doit même, comme membre de la cité, faire abstraction de bien des choses ; et, quoique ce soit bien avec son cœur qu'il est citoyen, quoiqu'il se sente, sous ce rapport, dans une espèce de communion avec ceux qui aiment la même patrie que lui, tout son cœur, toute sa vie intérieure ne se prodiguent pas dans cette relation ; le meilleur, le plus intime de lui-même reste en réserve pour des buts à l'égard desquels l'État n'est qu'un moyen et une condition ; mais ce qu'il apporte de sa vie morale dans ces rapports politiques suffit au but et aux intérêts de l'association ; et l'unité nationale n'a pas besoin de plonger ses racines dans un terrain plus profond. 399.

S'il y a un moyen de faire faire quelques pas à l'unité religieuse, ou, du moins, de maintenir dans la diversité des croyances l'union des citoyens comme tels, ce moyen, c'est la liberté ; or, dans cet ordre de choses, l'égalité est le complément, l'égalité est une partie intégrante de la liberté. 401.

Partout où l'on donnera l'essor à la démocratie, il faudra donner l'essor à la religion ; elle peut le prendre d'elle-même, mais elle ne deviendra chose populaire, nationale, puissante, qu'en cessant d'être chose d'État. 481.

L'Église avant l'État, c'est l'ordre. Dès qu'entre elle et l'État il est question de rang, c'est incontestablement le premier qui lui appartient, et elle ne peut y renoncer qu'en se reniant elle-même. Indépendante ou souveraine, c'est tout ce qu'elle peut être. 360.

C. POLITIQUE.

a) Politique et christianisme. — Droit et devoir. Caractère relatif de la vérité politique.

Il est des écoles chrétiennes qui ont cru devoir conclure du dogme théologique de la déchéance le dogme politique du pouvoir absolu ; les socialistes, dans leurs conclusions, semblent se rattacher à ces écoles, et néanmoins, chose étonnante, ils font profession de croire à l'intégrité de la nature humaine. Et pourtant trai-

teraient-ils l'homme différemment s'ils le croyaient sans âme, ou irréparablement corrompu ? Le christianisme a une autre logique, une logique hardie, mais divinement hardie. Il proclame la déchéance de l'homme, et appelle l'homme à la liberté ; il prétend le restaurer par la liberté, il fait du moins de la liberté la base de sa restauration. Cette liberté n'est point la liberté politique, mais elle y conduit ; elle conduit à toutes les libertés. S. xv, 88.

C'est un dangereux écueil pour le chrétien que les préoccupations politiques. Il y perd trop souvent cette liberté d'esprit, cette indépendance de jugement, cette impartialité, cette modération qui devrait le caractériser entre tous. Amoureux de l'ordre, ses vœux appellent l'arbitraire ; jaloux de la liberté, il sanctionne d'effroyables excès, et se trouve faire cause commune avec les ennemis de la foi. Qu'il s'élève au-dessus de ces impressions. Qu'il envisage ces troubles et ces bouleversements à travers la lumière pure de l'éternité. II, 417.

Est-il un état politique plus en rapport que tel autre avec l'accomplissement du but divin ? Oui ; c'est celui où l'homme dispose d'une mesure de liberté proportionnée à toute sa responsabilité d'homme, et où les abus de cette liberté rencontrent, dans la force du gouvernement et dans la sagesse des lois, un contre-poids et un obstacle suffisants. Loin que l'égalité absolue soit essentielle au but, il peut y avoir des inégalités qui le servent, et que, par conséquent, fût-ce à leur détriment individuel, tous les chrétiens acceptent volontiers. L'égalité devant la loi est seule d'une vérité absolue. E. F. 514.

L'homme public peut être chrétien, se poser comme chrétien, sans craindre, si sa sagesse est premièrement pure et ensuite paisible, traitable et point difficile, sans craindre, dis-je, de voir mis au rebut ses talents et sa capacité. Je ne lui promets pas la popularité. Je ne lui garantis pas l'exemption de toute disgrâce ; mais qu'il se rappelle bien que le germe d'une victoire est caché dans toute défaite essuyée pour la cause de Dieu ; qu'il se rappelle encore que, quelle que soit l'aversion des habiles du monde pour les conseils du christianisme, le monde est ainsi fait que le moment du christianisme revient toujours dans la vie des sociétés,

et que ses conseils finissent par être suivis, même sans être acceptés. E. 164.

— Le devoir est individuel. Le droit ne l'est pas, puisque c'est un mode de vivre convenu ou reconnu entre plusieurs, un partage plus ou moins équitable des bénéfices et des charges sociales. Le droit suppose d'ailleurs, de plus que le devoir, une force publique. I.

Le droit qui, métaphysiquement, engendre le devoir, donne-t-il l'éveil au sentiment du devoir ? Hélas ! c'est trop souvent le contraire ; et, dans bien des cas, il suffit de proclamer le droit pour éteindre ou pour affaiblir le besoin de l'exercer. S. XI, 18.

Quand les circonstances nous feraient un intérêt d'user de nos droits aux dépens de tous nos secrets ; quand ce motif nous ferait épancher tout le mystère de notre âme, par cela seul que le devoir n'aurait pas provoqué cette manifestation, elle ne serait pas sincère, elle ne serait pas authentique, on devrait s'en défier ; et celui même qui viendrait de consommer cet acte de prétendue franchise, ne pourrait pas être certain d'avoir bien dit sa vraie pensée ; le principe qui l'a déterminé a dû altérer la limpidité de la source ; ce qu'on dit par intérêt, on n'est jamais sûr que l'intérêt ne l'ait pas dénaturé ; et il n'y a que la présence et l'action sentie du devoir qui vous garantisse la pureté des révélations dont il a été le principe.

C'est quand on se communique par devoir, qu'on peut compter sur sa propre sincérité.

Tel est le principe de vie et de santé qui manque à la démocratie moderne. E. F. 397.

Un chrétien connaît ses droits civiques sous le nom de *fonctions* : c'est le droit d'autrui qu'il nous importe de connaître comme *droit*. S. IX, 379.

Donnez de la morale, de la bonne, à un peuple, donnez-lui-en pour les relations privées et les circonstances ordinaires, et vous verrez si, même sans lui parler politique, vous ne lui aurez pas donné la morale politique. E. F. 90.

En fait, nous disons, malgré les exemples cités, que la moralité politique se conclut de la moralité sociale, se proportionne à

elle, se peut juger par elle, et que, généralement, celui qui, dans l'une de ces deux sphères, est pénétré de la sainteté du devoir, la reconnaît et l'adore également dans l'autre ; en sorte que, créer des vertus privées, c'est créer des vertus publiques, et que, former l'homme de la famille, c'est préparer l'homme du pays. 86.

Pour être touché du droit d'autrui comme du mien, il est nécessaire que je sois pénétré du respect pour la loi qui a établi l'un et l'autre, pour la loi du juste ; il faut que je sois au moins aussi touché de mon devoir envers les autres que de leur devoir envers moi ; il faut que j'aime l'égalité dans leur intérêt comme dans le mien. M. 179.

Autre chose est d'aimer *son* droit ou d'aimer *le* droit. Nous n'aimons le droit qu'autant que nous aimons celui d'autrui.

C. 37. 1842 (?)

Quand la vérité obtient un privilège, elle ne monte pas, elle descend. Sa gloire, comme sa force, est de tout tirer d'elle-même, de ne rien devoir qu'à soi. Elle ne se dégrade pas en réclamant le droit, parce que le droit est une partie de l'ordre, et l'ordre une partie de la vérité. Elle ne trahit pas sa dignité en réclamant, comme toute pensée humaine, sa place au soleil. Elle ne veut ni inviter, ni encourager les hommes à être injustes envers elle. Elle ne présume pas leur injustice, elle commence par les supposer justes. Renoncer aux voies de droit, quand un intérêt général est en cause, c'est une manière de fouler au pied le droit lui-même.

N. E. 396.

La passivité, qui est une autre sorte d'activité, n'est légitime et belle que quand l'activité proprement dite est devenue impossible. Se retirer dans la passivité quand les ressources du droit ne sont pas épuisées, c'est, comme ce jeune héros, sortir des rangs avant le signal, et vouer à la vindicte paternelle un front couronné de lauriers. 397.

Aucune tribulation ne nous est bonne, si, au lieu de nous venir de Dieu, elle nous vient de nous. Au lieu donc de réveiller la persécution quand elle dort, ou de la hâter quand elle tarde, les croyants doivent en éloigner les retours par tous les ménagements que comporte une entière fidélité ; et pour être conséquents au même prin-

cipe, ils doivent franchement réclamer la liberté et les garanties de la liberté. 395.

Mon droit est, dans chaque sphère, justement tout ce que les autres réclament pour eux ; et leur droit est pareillement tout ce que je réclame pour moi. Je n'ai de droits qu'autant que je leur en reconnais à eux-mêmes ; et aussitôt que je leur refuse leurs droits, je me refuse le mien ; aussitôt que je me l'accorde, je le leur accorde. La loi est intervenue pour maintenir cet équilibre ; elle n'a pas créé les droits, elle les a seulement salués et reconnus avec respect ; et elle s'est chargée d'être l'arbitre entre ces droits divers, afin que tous fussent préservés, ou que du moins aucun ne fût violé sans obtenir incessamment une réparation. Mais il n'en reste pas moins vrai que mon droit est la mesure de celui des autres, et leur droit la mesure du mien. L. C. 281.

— On fait des choses ce qu'on veut, on fait des hommes ce qu'on peut. C'est une matière rebelle que l'esprit humain ; l'âme est comme le feu : elle ne reçoit de formes que celles qu'elle se donne. Cette vérité est, en politique, la vérité qui sauve. 480.

Rien, en politique, n'est vrai que d'une vérité relative ; il n'y a qu'une vérité absolue, étoile polaire autour de laquelle tourne le ciel. Il est même de grandes erreurs qui semblent avoir servi le genre humain, non pas elles toutefois, mais la vérité mêlée avec elles. Ce n'est que dans la vérité centrale qu'il n'y a point d'approximation, d'incertitude et de mutabilité. L. 19. III, 376.

Pas plus que la confiance entre les individus ne peut être avantageusement remplacée par des contrats écrits, signés et scellés, pas plus la vie politique ne peut être garantie par des chartes. Elles prouvent, au contraire, comme tous les contrats, que la confiance n'existe pas ; et le but de tous nos efforts devrait être de les rendre toujours moins nécessaires, et finalement tout à fait inutiles. Les chartes ne sont que les étais provisoires d'un édifice mal fondé.

Ces réflexions sont si loin de contester la nécessité présente et le mérite des constitutions écrites, qu'au contraire elles nous en semblent la justification. L. C. 27.

Le mensonge et la corruption, même quand ils siègent sur un trône, ne viennent point de Dieu. 374.

b) Rôle et mission de l'État. — Pensées sur la politique.

Je regarde d'avance comme une époque bénie dans son principe ou bénie dans ses effets, celle où le gouvernement ne serait plus que le protecteur de toutes les libertés. E. 450.

Un gouvernement qui ne se mêlerait que de ce qui le regarde est encore une de ces hypothèses hardies qu'on n'exprime point sans une sorte de crainte. Et toutefois, la témérité n'est point ailleurs que dans l'idée de charger quelques hommes de tout le fardeau des intérêts moraux et intellectuels d'une nation. L. C. 101.

La société ne s'est pas tant formée pour distribuer à chacun une part satisfaisante du pouvoir social que pour lui garantir le libre usage de ses facultés individuelles. Toute constitution est bonne, qui offre cette garantie. Q. 2.

Les droits individuels, c'est-à-dire, le libre développement des libertés de chacun, sans autre limite que les droits parfaitement égaux de chacun des autres sociétaires : voilà le but essentiel de l'association politique. 2.

Qu'est-ce que la société sinon une institution que nous avons établie pour mieux protéger nos droits ? Protéger nos droits est le seul droit qu'elle ait en propre. Simple dépositaire des droits de tous, comment se trouverait-elle en possession d'un droit que n'a aucun de ses membres. L. C. 282.

Il n'y a point d'esprit public, là où les particuliers remettent avec insouciance la fondation de tous les établissements de bien général au gouvernement. Il ne peut suffire à tant de soins, et le bien à faire est immense ; son attribution principale est de protéger et d'aplanir la route au zèle des citoyens. Que le gouvernement gouverne, c'en est assez ; si l'esprit public règne parmi les citoyens, leur zèle accomplira le reste. 228.

Le devoir de l'homme d'État n'est pas seulement d'écouter l'opinion publique, mais de la redresser au besoin ; on ne fait rien sans elle, mais il ne faut pas lui laisser tout faire.

L. 18^e. II, 75.

La protection des minorités inoffensives est la plus belle attribution et la mission d'un gouvernement. L. C. 497.

Sans le respect des minorités, il n'y aurait pas dans le monde de tyrannie plus insupportable que les gouvernements dits de majorité ; mais dans la sphère des intérêts spirituels, cette tyrannie, ou, si l'on veut, cette *indélicatesse*, serait doublement odieuse.

E. 453.

Il est étonnant qu'on oublie qu'il en est de la contrainte indirecte comme des arguments indirects, qui sont les meilleurs en éloquence, et des impôts indirects, qui sont les meilleurs en administration. Il est d'une bonne politique de ne pas rendre immédiatement obligatoire ce que d'une autre manière on peut rendre indispensable.

461.

— Les idées politiques ne manquent pas d'apporter, en très-peu de temps et l'on ne sait comment, de grands changements dans la vie privée.

R. II, 143.

La formation de la société politique est tout au plus un fait moral, et non pas un fait spirituel.

Q. 559.

Tous les partis ont leur populace : tous les partis auraient-ils leurs saints ? Si jamais on écrit la vie de ces saints-là, elle ne remplira pas cinquante-trois volumes in-folio, comme le recueil des Bollandistes.

L. 19^e. I, 26.

Une loi n'est jamais simplement inefficace : si elle ne détruit pas le mal, elle l'augmente. Quand le législateur va se heurter contre la force des choses, il ne rencontre pas seulement résistance mais réaction énergique.

Q. 21.

Quand une loi reste sans exécution, la faute en est au législateur. Une loi qui ne peut être observée est une mauvaise loi. Il faut que le législateur la retire, ou qu'il se retire lui-même.

L'injustice une fois admise dans les lois n'en sort plus facilement ; elle est un précédent terrible, si on ne se hâte de l'effacer. Et comme tout se tient, dans l'erreur comme dans la vérité, dans le mal comme dans le bien, il est rare de ne commettre qu'une injustice à la fois.

24.

Juger sans loi c'est persécuter.

I.

Je n'attendrai pas, pour me prononcer contre une loi dont le principe est inique, de la voir traduite dans les faits ; je ne recourrai pas à la traduction quand je puis lire le texte. S. IX, 379.

Il y a des gens qui adoptent une loi dans l'espérance qu'elle ne s'exécutera pas ; cela n'est ni moral ni sensé. Quand une loi doit rester sans exécution, le plus simple n'est-il pas de ne point la faire ? Ce prétendu argument en faveur de la loi, est le premier argument contre elle.

Q. 291.

C'est de la domination des âmes que le despotisme, soit des princes, soit de la foule, est surtout avide.

E. 79.

De tous les empires, aucun ne flatte plus l'ambition que l'empire des esprits. Il est peu de chefs de nation qui ne l'aient convoité et qui n'aient fait des tentatives pour étendre leur domination au delà des choses matérielles.

L. C. 247.

Il n'y a rien qui avilisse un corps (aussi bien qu'un individu) comme d'accepter un rôle odieux.

I.

Quelle proportion peut-il y avoir entre un crime quelconque et l'arrêt par lequel, précipitant violemment un pécheur aux pieds de son juge suprême, nous prononçons, nous, créatures d'un instant, sur les destinées éternelles de nos semblables.

N. 12. 1828.

On n'est pas digne de gouverner les hommes quand on n'est familier qu'avec les parties inférieures de leur nature ; on manque de la première des données quand on ne croit pas à la puissance des idées ; et il n'y a de politique séculaire que celle qui compte avec l'âme et avec la conscience.

E. 31.

On peut assurer que toute vie jetée sans réserve dans le torrent politique est une vie superficielle ; et c'est pour cela qu'en dépit de ses prétentions notre âge manque de profondeur. Et de même ce n'est point avec des affections politiques seulement, ni principalement, que l'institution politique peut être restaurée. C'est bien plus avant, bien plus profond dans la vie humaine, qu'il faut aller chercher, pour la société défaillante, des semences de vie et d'avenir.

S. v, 139.

c) *Gouvernants et gouvernés. — Théocratie, démocratie, gouvernement des classes moyennes. — Des petites sociétés politiques.*

Dans un État quelconque, les gouvernés sont tenus à l'obéis-

sance, les gouvernants à la justice. Cette vérité peut être envisagée de deux points de vue.

Du point de vue religieux d'abord : de l'accomplissement de ces obligations, chaque parti est responsable à Dieu, le maître des sujets et le maître des maîtres, et l'infraction de l'une des deux n'autorise pas celle de l'autre. Bien observé des deux parts, ce principe devrait mettre le peuple à couvert de la tyrannie, le pouvoir à l'abri des séditions. Toujours, en définitive, c'est par *la grâce de Dieu* que dominent les souverains ; et ce mot devrait servir de garantie aux gouvernants et aux gouvernés. S'il fut appliqué surtout au profit des premiers, c'est qu'entre les deux maux de l'anarchie et du despotisme il a fallu choisir le moindre, que toute forme de gouvernement a été jugée préférable à l'anarchie, et que le caractère sacré de ceux qui gouvernent est la seule digue assurée contre celle-ci.

Du point de vue civil, les gouvernements et les peuples sont obligés les uns envers les autres. Ce second contrat s'est écrit quelquefois ; mais ne le fût-il pas, il n'en serait ni moins réel, ni moins respectable. N'ayant ni sanction ni arbitre sur la terre, il trouve ses conditions dans les besoins de la société. Il est tacitement convenu des deux parts que si l'on s'avance au delà d'une certaine limite, qui est pour le peuple celle de la patience, pour le pouvoir celle de la nécessité, il y aura infailliblement conflit et rupture. Dans les deux cas, c'est toujours la société qui, soigneuse de sa conservation, y pourvoit par une secousse violente et s'arrache ainsi à ses dangers, de quelque part qu'ils lui viennent.

Voilà pour le principe ; voici pour le fait : un peuple, terme qui enveloppe les gouvernants avec les gouvernés, peut se comparer à l'alphabet, qui renferme quelques voyelles et beaucoup de consonnes. Les voyelles sont les gouvernants, les consonnes sont les gouvernés. Et de même que la parole humaine, avec sa puissance et sa vie, ne naît que de l'union intime et de l'entrelacement continu des consonnes avec les voyelles, de même la vie d'un peuple ne résulte que du concours actif et réel de l'union organique des gouvernés avec ceux qui les dirigent. Quand nous

aurions la plus forte envie de nier ces vérités, il nous semble que cela nous serait totalement impossible. L. 18^e. II, 271.

— Dieu, qui est le légitime propriétaire de tous les pouvoirs, les revendique tous. Il reprend aux législateurs humains la portion d'autorité qu'il leur a confiée, et déclare qu'il veut l'exercer lui-même. Il dicte lui-même les lois ; non-seulement les lois morales, mais les lois civiles, économiques, cérémonielles ; il descend à tous les détails de l'administration des États ; les rois ne sont, dans le sens le plus rigoureux, que ses lieutenants et ses agents ; son action ne se borne pas à une première impression générale, elle est de tous les moments, elle se porte sur tous les objets, elle se renouvelle sans cesse ; c'est la *théocratie*. L. C. 132.

La théocratie, au sens plein de ce mot, n'existe que dans les deux formes de l'État se disant Église, ou de l'Église se disant État. Jusqu'à la réformation, c'est plutôt sous cette dernière forme que la théocratie a cherché à s'établir. E. 253.

Ce régime de la théocratie, vrai et le seul vrai si l'on ne regarde qu'à l'idée dont il est le symbole, le droit souverain de Dieu, n'est pourtant, si l'on regarde à l'application, et au détail, qu'un régime symbolique et préparatoire, puisque l'homme ne s'élève à toute sa dignité que par la liberté, et que le régime de la théocratie la restreint et la suspend. E. 315-316.

Sur la peine du Talion. Dans tous les départements du devoir, dans toutes les relations de la vie, Dieu se porta garant de la loi, et se déclara l'offensé de chaque offense, et la partie plaignante en chaque procès. Il attira à lui toutes les offenses, il absorba en lui la cause de chacun, le droit de tous. Il fut dès lors entendu que Dieu lui-même était dépouillé dans chaque larcin, insulté dans chaque outrage, meurtri dans chaque homicide. Le talion devint le centre de la législation pénale, parce que les hommes n'avaient pas à compter avec les hommes, qui peuvent pardonner, mais avec la loi même qui ne le peut, ou avec Dieu, qui est la loi. Ainsi s'explique et se justifie cette loi du talion, contre laquelle on s'est tant soulevé, parce qu'on ne l'a pas prise à son point de vue. I.

Nous ne voyons rien de commun entre un peuple, comme tel,

et la vérité. La vérité ne peut se poser, ne peut habiter que dans l'individu, en ce sens que l'individu est seul organisé, je ne dis pas pour créer, mais pour percevoir la vérité. La nationalité, abandonnée à elle-même, n'est point qualifiée pour le rôle qu'on veut lui faire jouer. Mais je n'en dis pas autant de la nationalité placée, par une dispensation extraordinaire, dans des conditions extraordinaires. Telle mesure peut communiquer à un peuple, non pas la nature et les attributs d'une personne individuelle, mais l'aptitude à recevoir, à conserver et à transmettre le dépôt de la vérité. Dieu prend ce peuple à lui, il en fait son peuple, dans la plus stricte acceptation de ce terme ; et d'abord il le tire de la boue, comme il en tira le premier homme, il le crée, il le façonne, et se l'approprie, dans un sens tout spécial et d'une manière authentique ; il lui parle comme un homme parle à un autre homme ; il lui fait à chaque instant sentir sa présence ; il la constate par des signes miraculeux ; il le gouverne et le dirige immédiatement : disons tout en un mot, il remplace, pour ce peuple, la conviction par l'évidence, et je dirai même la foi par la vue, si une telle substitution pouvait avoir lieu d'une manière absolue sans anéantir la moralité humaine avec la foi, qui, dans tous les cas et dans tous les sens, en est le principe. C'est ce régime extraordinaire qu'on appelle la théocratie, ou le gouvernement personnel de Dieu.

E. 313-314.

Le radicalisme n'est que le sapeur du socialisme. S. xv, 322.

L'instinct de la centralisation n'est pas propre aux monarchies, et qui sait si, dans l'absence de l'unité sensible et vivante, elle n'est pas encore plus vivement le besoin des démocraties ?

L. 19^e. III, 375.

La démocratie, regardée aujourd'hui comme l'état définitif et normal de la société, n'est peut-être qu'une crise importante, un état transitoire que la société doit subir. L'épithète de *chrétienne* n'y fait rien ; dans une pareille alliance de mots, le substantif dévore son adjectif.

L. 19^e. I, 372.

Nous ne comprenons pas plus le droit divin de tous que le droit divin d'un seul, s'il est vrai que la société ait un but objectif, un objet supérieur à elle-même, et qu'au lieu d'être une sim-

ple association d'intérêts, un compromis entre les passions, elle soit tenue de réaliser le juste et le vrai. Or, dans bien des cas, le juste et le vrai seraient sacrifiés, s'ils pouvaient devenir des questions de majorité. Une chose voulue par le plus grand nombre n'est ni juste ni *sociale* par cela seul ; elle peut être, au contraire, exécration et subversive de toute société ; et fût-elle voulue par tous à la fois contre un seul, elle ne doit point se faire. Que si l'on objecte que certains objets seront naturellement réservés et mis à l'abri ; c'est un cercle vicieux qui fait sourire : ne faudrait-il pas pour cela une convention, et d'abord une délibération, dans laquelle comme dans toute autre la majorité prononcera, et sur quoi ? sur le vrai absolu ! Il n'y a, à parler exactement, de système vrai que la théocratie, qui n'est pas un système, mais un fait, ni même un fait ordinaire et constant, mais un miracle. Que faire ? il faut pourtant arriver, et pour arriver il faut partir. Quelques-uns pensent que ce n'est pas le point de départ, mais le chemin et le but qui importent ; d'autres veulent que le point de départ soit pris dans le droit, et ils ne veulent voir le droit que dans l'égalité absolue de tous et dans l'égale participation de tous au gouvernement de la société.

Voilà ce qu'on appelle, par excellence, la démocratie, que Thucydide, il y a deux mille deux cents ans, définissait en ces termes : « Comme notre gouvernement n'est pas dans les mains d'un petit nombre de citoyens, mais dans les mains du grand nombre, il a reçu le nom de démocratie. » Thucydide n'eût pas appelé démocratique le gouvernement actuel (1841) de la France ; la France, à son tour, qui sur son sol ne connaît pas d'esclaves, n'appellerait pas démocratie la république de Thucydide.

Au bout du compte, la nature des choses est le principe des principes ; et cette nature des choses, qui n'est pas une abstraction, mais un fait vivant, finit toujours par surnager sur les abstractions.

La religion de la démocratie se partage en deux sectes ennemies : l'une ayant pour mot d'ordre l'admission successive de toutes les capacités, à mesure qu'elles se constatent ; l'autre la supposition, non pas peut-être de la capacité, mais du droit de tous,

capables ou non capables, en vertu de leur qualité d'hommes et de mâles et d'adultes.

Comme système, et sous le point de vue purement logique, la dernière de ces théories (contre laquelle d'ailleurs nous avons vu s'élever une difficulté assez grave) a peut-être quelque avantage sur la première, à qui elle peut toujours adresser cette objection embarrassante : des gens à qui vous conférez le droit de constater et de mesurer les capacités, devraient se récuser ; car ils sont juges et parties ; toute leur œuvre, à la bien prendre, se réduit à ceci : Exclure le plus grand nombre et se camper au pouvoir, soi et les siens. Cette conquête fonde un pouvoir de fait, mais n'établit pas un droit.

Il en est du problème politique comme d'une courbe dont les extrémités cherchent en vain à se rejoindre ; la Providence les laisse à distance l'une de l'autre ; Dieu se tait, mais il fait incessamment concourir les lumières générales et l'action du christianisme à nous sortir de ce dédale ; il se charge de résoudre par les faits des questions insolubles en elles-mêmes. La société, sous cette double influence, qui ne lui épargne pas, mais qui lui adoucit d'inévitables secousses, la société marche, non-seulement vers une distribution équitable du pouvoir, mais vers l'égalité des droits politiques, à la suite de cette grande conquête de l'égalité des droits civils. Ce n'est pas, à la vérité, dans l'égalité des droits politiques qu'elle trouvera son repos (car, dans tel temps et dans telles circonstances données, elle peut n'y trouver que le trouble et la guerre), mais bien dans *la vérité de cette égalité*, en d'autres termes dans l'égalité des capacités qui correspondent à l'exercice élémentaire ou primaire du pouvoir politique.

S. x, 107.

— Le monopole du pouvoir par la classe intermédiaire ne léguerait rien de grand à l'histoire ; une république purement bourgeoise ne ferait que des choses bourgeoises ; c'est à l'aristocratie ou à la franche démocratie qu'est réservé le sublime en politique ; et s'il est vrai que le temps de l'aristocratie soit passé, la politique bourgeoise ne s'élèvera au-dessus d'elle-même qu'en devenant, de bourgeoise, populaire.

105.

Les idées des classes intermédiaires sont trop spéciales, je ne dis pas pour contribuer, mais pour suffire à la grandeur d'une nation. C'est plus haut ou plus bas, quoique sous des aspects et des moments différents, que se trouvent les idées qu'on peut, par opposition, appeler générales.

— Il ne s'attache ni moins de poésie, ni quelquefois moins de célébrité, à l'existence des petites sociétés politiques qu'à celle des plus grands États. Leur histoire a souvent un caractère imposant qui manque à celle des empires. Elle est davantage l'histoire de la liberté humaine : l'autre est davantage celle de la destinée et de la Providence, et quel que soit, pour le contemplateur, l'intérêt de ce dernier aspect, l'homme, en général, éprouve plus d'attrait pour des destinées qui semblent s'être faites elles-mêmes, et n'avoir accordé à la nécessité des choses que ce que la volonté humaine ne peut absolument lui refuser. VII, 266.

Il n'y a que la liberté, la spontanéité, l'énergie morale, qui ennoblissent les petites destinées, et qui puissent nous en faire aimer le récit.

§ III. — ÉDUCATION.

a) *Éducation et christianisme. Pensées sur l'instruction et l'éducation. — Éducation par les choses et par les livres. — Éducation privée et publique.*

Le chrétien seul conçoit toute la dignité de l'instruction ; c'est l'héritier du ciel qu'il forme dans ses écoles ; c'est en vue d'un bonheur spirituel, éternel, qu'il apprend à l'enfant à lire et à écrire ; ses maîtres sont, en quelque sorte, des apôtres, ses élèves des prosélytes, ses écoles des temples, la science qu'il enseigne la science même de Dieu. E. F. 76.

Il ne faut pourtant pas s'y tromper : si le christianisme est utile à l'éducation, c'est qu'il élève les éducateurs, c'est qu'il leur donne un bon tempérament moral, et le sentiment simple des mê-

mes vérités que l'observation suggère et que la réflexion conseille ; mais ce n'est point qu'il remplace l'éducation et qu'il en dispense.

S. VII, 61.

Même pour le chrétien, il y a un art de l'éducation, art qui tient compte de la nature humaine, s'appuie sur elle, en accepte les secours aussi bien qu'il en reconnaît les obstacles. Si l'éducation chrétienne diffère considérablement de toute autre, ce n'est pas en prenant pour point de départ un état surnaturel, auquel, en thèse générale, elle prélude, elle prépare. Elle reconnaît, elle accepte, elle exploite la nature ; elle s'adresse à la volonté, à la raison ; elle parle du bien et du mal moral ; elle agit par l'exemple et par l'habitude ; elle établit les droits et les éléments de la loi, ou de la morale, afin que l'enfant, ne versant pas tout d'abord et précipitamment sa vie morale dans l'abîme de la grâce, s'accoutume à la réalité de la loi, se pénètre de ce qu'elle a de valeur propre, et passe par Jean-Baptiste avant d'arriver à Jésus-Christ.

62.

On ne ferait, hélas ! que rester dans les limites du vrai en imputant à certaines méthodes religieuses, qui se piquent de rigueur et de fidélité, le visible déclin de la discipline chrétienne dans mainte et mainte maison taxée d'ailleurs de rigorisme. Il y a une certaine piété, haute en couleur, vive d'accent, sévère d'aspect, qui méprise l'éducation, et qui, dans l'occasion, élève à la hauteur d'un système les faiblesses du sang et les infidélités de la paresse. En un mot, quoique nous restions convaincus que c'est autour de quelques foyers chrétiens qu'il faut chercher la reproduction la plus correcte du vrai type de la famille, nous sommes contraint d'avouer que bien des familles de chrétiens auraient à profiter à voir vivre des familles du monde, étrangères ou même hostiles aux convictions évangéliques.

E. F. 532.

Un pays doit puiser dans son sein l'essentiel de sa culture ; on ne dépayse pas sans danger les idées ; une culture trop entièrement étrangère peut devenir aussi pernicieuse pour le pays où elle est transportée, qu'elle est utile pour les contrées où elle est indigène ; cette transplantation imprudente est une manière de renoncer à son individualité, c'est-à-dire à cet ensemble d'opinions,

d'habitudes, d'affections, le dirai-je, de préjugés, nés du sol, et qui constituent la vie morale d'une nation¹. N. 16 (1824).

— En laissant de côté l'influence morale..... l'instruction a pour but en même temps : le perfectionnement de l'être intellectuel, et l'acquisition des connaissances et des aptitudes relatives à un certain état. I.

Un des préceptes de l'éducation est de ne pas trop *éduquer*, comme un des préceptes de la politique (autre éducation) est de ne pas trop gouverner. Il faut réprimer, modérer, non étouffer. Laissez à la nature le temps de se déclarer ; ne lui imposez pas silence avant qu'elle ait parlé. S. ix, 379.

Instruire est quelque chose de plus qu'*informer* ; c'est en même temps armer, fortifier intérieurement. R. V. 703.

La moralité d'un peuple ne se proportionne pas nécessairement à son instruction, il y a des causes de mal que l'instruction ne peut pas écarter, et qui en empêchent les bons effets ou lui en font produire de mauvais. E. F. 94.

L'étude date du moment où l'on commence à s'enseigner soi-même. R. x, 196.

L'ennui s'attache au travail inconstant et décousu ; dans l'école, et partout ailleurs, c'est la paresse qui s'ennuie, c'est l'activité qui jouit : rien ne pèse comme un devoir qu'on a voulu rendre léger.

C. 100. (1842).

Ce n'est pas sans raison que les mêmes termes, chez les anciens, désignaient l'école et le loisir, le jeu et l'étude. Non que l'étude soit un jeu, ni qu'elle doive jamais le devenir ; mais, comparée aux devoirs et aux efforts qui doivent remplir toute vie sérieuse, l'étude est bien un jeu, comparable à ceux de la palestra antique, et l'école peut être appelée un lieu de repos.

La simplification de l'existence intérieure, tel est, sous le double rapport de la vie morale et du bonheur, un des besoins les plus pressants de notre époque. Mais qu'on ne s'imagine pas satisfaire à ce besoin par la suppression ou la réduction des moyens de culture intellectuelle. Le mal ne vient point tant de la culture,

¹ Vinet écrivait ceci dans un moment où il était question de fonder en Suisse une université fédérale.

que du manque d'une vraie culture. Il n'est plus temps de nous ramener dans les forêts, et nous y ramenât-on, nous ne retrouverions pas sous leurs vieilles ombres les biens qu'au dire des poètes nous y avons laissés. A toute force, il faut avancer ; mais il faut avancer véritablement.

Il faut, s'il est possible, donner à la génération nouvelle une éducation qui, tout en satisfaisant aux besoins de l'intelligence et des temps, respecte l'existence individuelle dans ce qu'elle a de naturel et d'intime, et, loin d'obscurcir les sacrées traditions de l'âme, loin d'effacer les dernières traces qu'a laissées sur notre limon la main du Créateur, les protège au contraire, et, s'il est possible, en approfondisse l'empreinte ; une éducation qui nous préserve de substituer à notre âme native, être vivant et personnel, je ne sais quelle âme de convention, je ne sais quelle pensée du siècle, impersonnelle, abstraite et irresponsable ; une éducation qui ne nous dépouille pas de nous-mêmes, mais qui, au contraire, nous assurant la possession de ce que nous sommes, nous maintienne susceptibles de ces impressions qui s'adressent à l'âme, qui ne tomberaient dans l'esprit que comme dans un sable stérile, et auxquelles est attaché l'espoir de notre régénération morale. Soyons d'abord nous-mêmes, pour être ensuite ce que Dieu voudra. Soyons hommes, afin de pouvoir devenir chrétiens. S. v, 36.

A moins que les livres les plus respectés sur l'éducation ne soient un tissu d'hyperboles et de déclamations, il faut reconnaître que rien n'est moins connu que l'art d'élever des enfants, que rien ne se fait plus au hasard, et qu'il ne se commet, dans aucune des sphères de notre activité, de plus nombreuses et de plus énormes bévues ; et comme elles ont lieu sur le sujet du monde le plus important, on se demande comment, les choses étant ainsi, la société peut subsister encore et le monde peut aller. VII, 60.

Le bon sens ne suffit pas ; et il s'agit précisément de donner du bon sens, de maintenir ses droits dans une affaire où les plus sensés cessent de l'être. Il n'est pas rare, en effet, de voir des hommes et des femmes de tête et d'esprit devenir complètement absurdes dès qu'il s'agit de la pratique de l'éducation, et d'ailleurs, si la ressource qu'on propose suffisait, elle suffirait par-

tout, ce dont personne ne convient. Tout s'observe, tout s'étudie, tout s'apprend ; et pourquoi pas l'éducation comme tout le reste ?

On voit l'*histoire* professée par des femmes, tandis que des hommes enseignent la *danse*. Avec toute la réserve que nous prescrivit notre ignorance des principes de ce dernier art, nous nous permettons de demander si des attributions inverses ne seraient pas préférables. E. F. 229.

Quelques personnes, partant du principe vrai que l'homme, pour accomplir sa destination, doit devenir une *nouvelle* créature, se croient dispensées de tirer aucun parti de l'*ancienne*. Elles attendent, ou bien elles hâtent la conversion de l'enfant, ce qui signifie à l'ordinaire qu'elles lui inculquent des principes ; mais, avant et après, elles négligent de lui donner des habitudes ; ou, ce qui revient peut-être au même, elles lui en laissent prendre dont la grâce, survenant, aura charge, selon eux, d'effacer le pli ; elles laissent croître la nature sans la surveiller, sans la diriger, à moins que, par une erreur opposée, elles ne s'empressent de l'étouffer ; elles s'effraient de tout ce qui est natif, spontané ; elles ne tolèrent de la part de l'âme ni élan ni abandon ; elles ne lui permettent pas de naître avant de renaître ; elles ignorent et négligent volontairement toutes les forces du dedans, par respect, disent-elles, pour la force du dehors ou d'en haut, et ainsi, tantôt comprimant sans pitié la nature qui se déploie, tantôt la laissant se déployer et divaguer à son aise, elles préparent à la grâce attendue ou les résistances d'une âme rude et volontaire, ou l'insipide complaisance d'un automate. L'enfance ne présente que trop souvent l'un ou l'autre de ces aspects dans des familles religieuses ; on y trouve, avec une pénible surprise, ou des enfants gâtés, et gâtés avec moins de scrupule que partout ailleurs, dans l'expectative de la conversion, ou des natures mortifiées, sans saveur, sans générosité, qui ne seront pas susceptibles d'une seconde nature, n'en ayant pas eu une première. S. VII, 62.

Avec un sincère désir de s'instruire, on apprend plus avec soi-même qu'avec les autres. F. 63.

Ce qui n'est pas compris ne profite pas, et ce qui ne profite pas nuit presque toujours. C. 4.

L'objet principal est de former l'enfant à une vue de la morale supérieure et même opposée à celle qu'il trouvera dominante dans le monde. Rattachée étroitement au dogme, elle y puise des caractères distincts, profondément distincts ; toute la sublimité de la morale chrétienne, et sa dépendance nécessaire de la foi aux vérités évangéliques, doit devenir dans l'âme de l'enfant un instinct, un fait de conscience, que le temps et le monde ne puisse plus arracher. — Faire que naturellement le dogme fortifie en lui la foi morale, et que celle-ci fortifie la foi au dogme. I.

La morale n'est pas toute en formules ; la morale, dans les commencements, est aussi bonne à supposer qu'à enseigner ; il importe autant de donner à l'enfant le préjugé du bien que de lui en présenter la règle ; il y a un bon goût en morale comme en tout le reste ; et sans préjudice de la théorie qui aura son tour, je voudrais que l'instinct prit les devants. La vérité n'est pas seulement une idée qu'il faut connaître ; c'est un air qu'il faut respirer ; c'est un régime qu'il faut suivre ; c'est un regard qu'il faut occuper de la vue du bon et du beau. On néglige trop cette méthode, qui est celle de Dieu même ; Dieu nous sauve en se montrant ; la foi est un regard. E. F. 213.

L'enfant, et l'homme aussi peut-être, ne *sait* bien que ce qu'on lui *montre* ; et l'image des choses est le vrai milieu entre leur idée abstraite et l'expérience personnelle. S. v, 353.

La famille chrétienne, qui est la vraie famille, est comme un de ces tableaux d'un grand maître, dont le temps et la négligence ont voilé le dessin et noyé les couleurs. Cette surface noire, c'est un Poussin, c'est un Raphaël : tout à l'heure ce n'était qu'une planche ou un lambeau de toile ; bientôt, grâce aux soins d'un art pieux, ce sera un monument et un trésor. Que, dans cette courte allégorie, les chrétiens lisent leur devoir. Le sort de l'Etat dépend de la condition de la famille ; la condition de la famille dépend d'eux peut-être. E. F. 533.

Les meilleurs d'entre les hommes ont dû à leurs mères, après Dieu, ces semences de piété et de spiritualisme, que l'influence paternelle a si souvent desséchées. S. xi, 337.

Toutes les mères ne peuvent pas, sitôt que le désir leur en

vient, se trouver instruites et bien élevées. Il en est beaucoup à qui manquent le loisir et la liberté d'esprit pour avoir avec leurs enfants des conversations longues et suivies. Mais toutes peuvent, par la prière et par la lecture de la Bible, donner à leur pensée, à leur jugement, la direction qu'elles désirent donner à celui de leurs enfants. Et qu'elles ne s'y trompent pas : si elles ne commencent pas par leur propre éducation, si leur cœur n'a pas adopté, pour son propre compte, toutes les paroles qu'elles adressent à leurs enfants, ces paroles seront de vains sons.

Mais aussi, qu'elles se consolent les mères fidèles que d'autres devoirs empêchent d'être beaucoup avec les objets de leur plus chère sollicitude : bénis par la prière, un seul mot de leur bouche, un regard, un soupir adressés à leurs enfants, feront souvent plus qu'un éloquent discours. Il faut, sous la bénédiction de Dieu, compter sur les moyens naturels ; mais, dans la présence ou dans l'absence de ces moyens, il faut compter sur Dieu.

S. VII, 223.

L'Église renferme l'école ; il ne peut point y avoir, d'après la nature même du christianisme et la forme sous laquelle il nous a été donné, d'Église sans école. Partout où le vrai christianisme s'établira, vous verrez naître des écoles ; et l'on peut affirmer que, si la religion s'emparait des masses, par ce fait seul l'instruction populaire aurait fait un progrès immense. E. F. 143.

Si nous élevons bien nos enfants, nos enfants nous le rendent. Ils font peut-être plus pour notre éducation que nous ne faisons pour la leur. Pour être constamment avec eux ce que nous devons être, quel respect ne devons-nous pas leur porter, dans quel recueillement faut-il vivre, et comme il est nécessaire d'avoir habituellement les yeux dirigés en haut ! Ce que disait Jésus-Christ au sujet de ses disciples : « Je me sanctifie moi-même pour eux, » c'est la devise du père et de la mère fidèles. Ce qu'on veut que soient les enfants, il le faut être ; alors tout coule de source ; la discipline y gagne de l'onction et de la grâce ; l'influence se joint à l'autorité, qui doit toujours d'ailleurs s'avouer et se faire sentir ; il y a, dans les soins de l'éducation, un certain naturel que la plupart des parents ne savent trouver que dans la négligence du de-

voir ; on joue à jeu découvert, ou plutôt on ne joue pas ; il n'y a plus de rôle à soutenir, et l'enfant ne distingue plus en nous, chose pernicieuse, le père et l'homme ; nous ne lui enseignons plus ce que tant d'éducatrices qu'on appelle soignées ont enseigné aux enfants, l'art de dissimuler : la candeur appelle la candeur. Veiller au-dehors n'est rien ; on n'impose pas longtemps à l'enfant, et on le corrompt. C'est sur le dedans qu'il faut veiller et travailler ; c'est d'être qu'il s'agit, et non de paraître ; la confiance vient alors d'elle-même, et l'obtenir c'est presque avoir tout obtenu. Faisons donc deux éducations à la fois, la nôtre et celle de nos enfants ; sanctifions-nous pour nous et pour eux. I.

— Même soigneusement appliquée, ce qui est rare, l'éducation par les choses ne peut pas tout apprendre ; elle n'instruit pas d'une manière scientifique et profonde ; elle flatte l'amour-propre et donne l'habitude des décisions tranchantes et des vues superficielles ; elle distrait l'âme et nuit à la vie intérieure ; enfin elle ne suffit point à l'état actuel de la société, et ne saurait suppléer les études fortes et méthodiques. S'il est fâcheux de ne voir le monde que dans les livres, il l'est beaucoup aussi de ne pas connaître les livres. C'est combinée avec cette dernière étude que la première est vraiment profitable. Les livres séparés des affaires produisent l'abstraction et la pédanterie ; les affaires sans les livres ne laissent de place dans l'esprit que pour les vues pratiques et les idées de position. C'est pour être exclusifs que tous les systèmes sont mauvais. I.

Il est même difficile de ne pas conclure de l'histoire des sciences que, si elles eussent été cultivées dans des vues intéressées, et tout d'abord comme instruments de bien-être, ce bien-être même y eût beaucoup moins gagné que perdu, tandis qu'en obéissant à une curiosité pure d'égoïsme et ne suivant d'autre bannière que celle de la spéculation, les savants ont préparé à la société d'immenses résultats, ont fait faire à la civilisation des pas de géant, ont renouvelé la face de la terre. E. F. 186.

De l'honnête on descend bien à l'utile, mais on ne remonte pas de l'utile à l'honnête ; le sentiment du devoir conduit à la reconnaissance du droit, le sentiment du droit ne crée pas la notion du

devoir ; et enfin, pour nous rapprocher de notre sujet, la spéculation conduit vers la pratique, la pratique n'élève pas à la spéculation. 185.

Qu'on se figure, nous n'exigeons rien de plus, qu'on se figure un système [d'instruction où nul élément ne serait admis qu'à la charge de justifier de son aptitude à une application certaine et palpable. Cette base seule, cette condition fait peur. L'avenir de l'humanité, un avenir ignoble, y est écrit tout entier. 184.

Les vieilles études mises de côté, que reste-t-il ? Des études, pour tout dire en un mot, qui *instruisent* et qui ne *cultivent* pas, et qui toujours se superposant à l'homme, jamais ne s'incorporant à lui, modifient sa position, sans le modifier lui-même. 183.

Rien ne sera plus utile dans toutes les écoles que les études inutiles, j'entends celles au bout desquelles on ne voit pas une place, une distinction, un morceau de pain, mais la vérité. Qu'elles soient là, ne fût-ce que pour constater que « l'homme ne vit pas de pain seulement. » Qu'elles habituent le jeune esprit à chercher la lumière pour la lumière. Ce pli contracté par l'intelligence lui restera. Ch. I, XIII.

— C'est un immense péril pour l'enfant, surtout dans l'éducation publique, qu'une trop grande infériorité sur quelque point, et bien plus encore une infériorité générale : il n'est alors que la religion qui puisse nous élever assez haut pour nous mettre au-dessus du malheureux sentiment de l'envie. O. IV.

La plupart des parents semblent vouloir épargner à leurs enfants la peine de vivre ; ils s'en font même un art et un mérite. Réduisant l'activité de leurs fils dans des études sédentaires, ou des exercices où la surveillance et la direction se font trop sentir, les soustrayant à tout ce qui entraîne la moindre responsabilité personnelle, leur imposant la vérité, dans l'acquisition de laquelle ils ne devraient que les aider, les obligeant à ne voir, à ne sentir, à ne se décider que par des yeux, un sentiment, une volonté étrangère, ils en font des automates capables d'un certain nombre de mouvements appris, et ils croient les avoir élevés lorsqu'ils n'ont fait que les dresser. I.

L'enfant ne se développe par rien autant que par les leçons de

sa nourrice, et par ce travail qui se fait en lui à son insu lorsqu'il apprend sa langue maternelle. Réfléchit-on assez à la multitude de raisonnements déliés au travers desquels il parvient à l'usage facile et correct de sa langue maternelle? Que d'inductions suivies, que d'analogies saisies, que de nuances démêlées! et quel étonnant déploiement d'intelligence ne suppose pas l'acquisition d'une connaissance qui ne manque qu'aux imbéciles et aux muets!

Nous sommes plus d'à moitié ce que nous font nos mères; parmi les choses qui manquent à un homme, celles qui lui manquent le plus sont celles que sa mère seule eût pu lui donner; en général nous devons à nos mères, en bien surtout, beaucoup plus qu'à nos pères; et les hommes supérieurs ont pu naître de pères médiocres, mais ils ont eu presque tous des mères distinguées.

E. F. 536.

Il y a longtemps que l'on a remarqué que l'état de la famille détermine celui de la société. Le temps est venu de s'assurer que l'inverse n'est pas moins vrai. La direction actuelle des idées politiques a fortement réagi sur la famille. La même force centrifuge s'exerce sur toutes nos relations. L'individu, faible vis-à-vis de la foule, est fort vis-à-vis de la famille. Le citoyen se perd dans le cosmopolite, le membre de la famille s'absorbe dans l'homme politique; on ne sait plus vivre qu'à la circonférence, on s'exile à l'extrême frontière de l'âme; le centre, asile des sentiments affectueux, est déserté; les nœuds de la famille partout se relâchent sous l'action des nouvelles idées. Tout ce qui, à défaut du christianisme, pourra resserrer ces nœuds où ils existent encore, tout ce qui pourra retenir, à distance de l'abstraction et dans le giron des affections particulières, les âmes qui tendent sans cesse à s'échapper vers le désert des théories, doit être accueilli avec reconnaissance et avec amour.

S. VI, 66.

Heureux pour qui le foyer est un autel! car il est un âge où la force de notre vie et l'exagération de nos espérances nous répandent au dehors dans mille directions, et dissipent notre âme en la divisant.

v.

Notre insuffisance est un principe de dépendance, et notre dépendance un principe de grandeur. Est-il besoin de dire que la

famille, dans le sens humain de ce mot, est au prix de ces disgrâces apparentes? E. F. 3.

Il est un âge où tout nous réclame à la fois, et la jeune âme ressemble à ces peintres inexpérimentés qui, ne sachant ce que c'est que la perspective, portent tout sur le premier plan. O. IV.

L'affection paternelle se lie à la morale, et ce sont les sentiments de famille qui ont conservé un peu de morale dans les sociétés les plus corrompues. E. F. 192.

L'éducation publique qui, sous le nom fallacieux d'émulation, a mis l'ambition à la tête ou plutôt à la place de tous les ressorts qui peuvent agir sur de jeunes volontés, l'éducation publique qui substitue sans pudeur l'amour-propre à l'amour, réussit à faire de la vanité la base de la vie morale de toute une génération, son caractère dominant, sa seconde nature ; et, d'avance, le bonheur public, la paix du pays sont sacrifiés à cette passion aride autour de laquelle tout devient aride, et qui brûle dans l'âme enfantine, à mesure qu'elles y paraissent, les jeunes et tendres pousses de la bienveillance, de la générosité et de l'amour. P. M. 207.

Deux manières d'entendre l'émulation : aiguillon de la vanité, amour du bien excité par l'exemple. I.

L'éducation privée peut former des savants ; rarement fait-elle des citoyens et des hommes ; et l'incapacité que montrent, pour les choses de la vie, ceux qui ont été formés par elle, prouve assez que cette méthode, la plus naturelle en apparence, l'est dans le fond beaucoup moins que l'autre. E. F. 218.

L'éducation privée ou particulière a des inconvénients qui, pour être essentiellement négatifs, n'en sont pas moins graves. Il manquera toujours quelque chose à l'homme qui n'aura pas été plongé de bonne heure et longtemps dans ce courant d'eau vive qui nous refroidit un moment pour nous réchauffer plus tard. 298.

b) *Livres et écrivains d'enfants. — Point critique. — École populaire. Études classiques, mathématiques.*

Peu de gens ont vocation d'écrire pour la jeunesse, et beaucoup s'en mêlent ; peut-être n'est-il, dans cet ordre d'écrits, « point de degrés du médiocre au pire. » 212.

C'est avec de la philosophie et de l'enthousiasme qu'il faut écrire pour la jeunesse ; voilà ce qui lui profite. B. III, 59.

Qui donc, toutes choses égales d'ailleurs, écrirait mieux sur l'éducation qu'une *femme chrétienne* ? Qui pourrait être plus vrai, plus délicat, moins systématique et moins roide ? S. VII, 62.

J'ai du scrupule au sujet des fictions, même les plus morales, qu'on offre au premier âge. Est-ce que l'histoire ne lui suffirait pas ? Il est vrai que l'histoire ne permet pas le choix des faits et l'unité d'intention qui sont le privilège du roman. Mais qu'il est difficile au roman de n'être pas romanesque, et de ne pas semer dans la vie de l'enfant les germes du mécompte et du dégoût ? Il y faut bien réfléchir. Je suis si loin de croire que, sous ce rapport, l'intention remédie à tout, que parmi les romans je donne surtout l'exclusion au roman chrétien. v, 355.

Les bons livres d'enfants sont les meilleurs parmi les *livres d'hommes*.

Il n'y a peut-être pas de lectures plus attrayantes pour tous les âges que celle d'un bon livre d'*enfants*. L'enfance est un paradis qu'on traverse à pas légers et rapides, où l'on ne rentre point ; mais où l'on aime à jeter, de si loin que ce puisse être, un regard, un adieu ; on tourne volontiers un front appesanti et brûlant vers les fraîches émanations qui s'en exhalent ; on s'associe aux impressions de cet âge regretté, jusqu'à redevenir, pour quelques instants, enfant, c'est-à-dire le premier des heureux et le premier des poètes.

Mais cet attrait n'est pas le seul : les livres qui ont bien conçu et bien représenté la vie de l'enfance sont du nombre de ceux qui donnent le plus à penser ; ils ramènent l'homme et la morale à leur plus simple expression, et contiennent une psychologie d'autant plus profonde peut-être qu'elle est plus élémentaire.

Il ne faut donc pas que les personnes, plus nombreuses qu'on ne pense, qui se plaisent, dans leur âge mûr, aux livres d'enfants, rougissent de ce goût innocent ou feignent de lire ces ouvrages dans le seul intérêt de leurs enfants ou de ceux d'autrui ; un livre d'enfants peut être un grand et beau livre, et prendre une place d'honneur dans nos bibliothèques. VII, 221.

— Il y a dans l'instruction un point critique, un point fatal, auquel il faut s'arrêter, ou qu'il faut, si on le franchit, pouvoir dépasser de beaucoup. Quelque chose est peut-être plus pernicieux que l'ignorance : c'est la *délibation*¹ imprudente de la science, c'est cette téméraire incursion dans des domaines qu'on ne pourra jamais parcourir, ce commencement de savoir qui n'est qu'un commencement d'erreur. E. F. 100.

On a beaucoup multiplié les objets d'enseignement dans nos écoles primaires ; la langue seule vaut tout cela ensemble. — Apprenez-leur à penser leur parole ; vous aurez beaucoup obtenu. I.

— Concevons-nous bien l'école populaire ? Elle devrait être avant tout une gymnastique de la pensée. Non-seulement la pensée bien dirigée est le chemin de la vérité ; la pensée est l'activité d'un principe noble dans l'homme. Bien loin que l'homme soit, comme l'a prétendu Rousseau, « un animal dépravé, » il ne s'élève à la dignité d'homme que par la pensée. L'homme qui pense mal peut être vicieux, l'homme qui ne pense pas ne saurait être vertueux. Le perfectionnement intellectuel est souvent le prélude du perfectionnement moral. Cependant, nous ne présentons point le perfectionnement intellectuel comme la cause efficiente, la condition suffisante, le principe générateur du perfectionnement moral. E. F. 101.

— L'enseignement classique est suspect aux radicaux du stabilisme et aux radicaux du mouvement. Les premiers démêlent dans l'étude de l'antiquité un ferment d'enthousiasme démocratique ; les autres aperçoivent le germe subtil d'une aristocratie de culture ; or, après la chute ou l'anathème de toutes les autres aristocraties, c'est le tour de celle-ci d'exciter la défiance et la haine. A bien prendre, rien ne parle mieux en faveur de ces études que cette double hostilité ; ces reproches, qu'il est aisé de justifier, prouvent que l'étude de l'antiquité réunit deux éléments, et par conséquent satisfait à la loi de l'équilibre ; j'aurais mauvaise opinion de cette étude si l'une des doctrines en découlait et non l'autre. 164.

¹ Du latin *delibatio*, est expliqué par ce qui suit.

Il est bien certain que l'être humain, sculpté à la fois par l'antiquité et par la Bible, en reçoit, en a reçu toujours les formes les plus parfaites, et que, si jamais l'idéal de l'humanité, esprit et âme, s'est vu réalisé à l'applaudissement involontaire de ceux-là mêmes à qui échappait le secret de ce grand œuvre, ç'a été sous le ciseau de cette statuaire sublime, sous la double influence de la culture classique et des livres sacrés. Heureux serions-nous de revenir, non pas au siècle, mais aux disciplines qui donnaient à la France un chancelier de L'Hôpital, admirable exemplaire de cette édition de grands hommes et d'hommes de bien, formés à cette double école ! 179.

L'étude des langues et des littératures développe chez l'enfant une faculté que nulle autre ne saurait développer avec autant d'avantage, je veux dire le sentiment du beau. Le beau, je l'avoue, est aussi l'objet des arts du dessin ; mais les beautés incorporelles de la poésie et de l'éloquence sont sans doute au-dessus de celles qui appartiennent à la peinture et à la statuaire. C'est le beau intellectuel, le beau de l'idée dans toute sa pureté, et dégagé de toute forme matérielle, qui devient, dans la littérature, l'objet des contemplations du jeune homme. La faculté de le reconnaître et de le sentir, qui est le couronnement de toute éducation libérale, n'est pas d'une médiocre importance, lorsque des formes élégantes, simples, pures et vives deviennent l'ornement et la recommandation de nos paroles. 1.

Enfin un dernier avantage de ces études ressort d'un caractère apparent d'imperfection qui nous frappe en elles. Il leur manque l'exactitude qu'on attribue à d'autres connaissances. Mais, pour se convaincre que, précisément à cause de cela, ces études sont utiles, il faut se demander ce que serait un esprit absolument livré, s'il était possible, à l'influence des sciences exactes. Cette influence paralyserait toute sa vie. Il ne tiendrait compte que de ce qui pourrait être l'objet d'une évaluation rigoureuse, d'une mesure précise ; mais c'est ne connaître qu'une faible partie des éléments dont se compose la vie ; c'est méconnaître aussi ce qui en fait la force et la beauté. Ni l'amour, ni l'admiration ne se pé-

sent ; les impressions du goût sont indéfinies ; toute force morale est impondérable ; tout ce qui tient à la vie n'est pas plus appréciable que la vie elle-même, qui se refuse elle-même à toute mesure. En faisant méconnaître ces vérités, une culture trop exclusive des sciences exactes aurait pour résultat de fausser l'esprit, et peut-être d'ôter à l'âme toute la puissance qui tient à son élasticité. Il est donc à propos d'opposer à l'influence de ces études l'influence des sciences qui ne prétendent pas à la même exactitude. Mais il y a plus encore : l'étude des premiers éléments des sciences exactes, en occupant l'intelligence, donne trop peu de chose à faire à la raison ; l'esprit mêle trop peu de sa propre substance aux vérités qu'il découvre ; plusieurs de ses forces ne sont point mises en réquisition et demeurent sans emploi ; et l'on peut assurer qu'un esprit ainsi cultivé sera toujours, à moins que la nature ne s'y oppose avec force, un esprit déplorablement superficiel ; esprit clair, je le veux, rapide, sagace, pratique, mais incapable de s'élever au-dessus des régions moyennes de la pensée. I.

— Les mathématiques, partant de données précises pour arriver à des résultats rigoureux, n'admettant rien de vague ni d'approximatif, réclamant partout une pleine évidence, enfin ne laissant aucune place, aucune retraite dans la chaîne de leurs inductions, sévères aux préjugés, aux opinions faites et aux sentiments d'habitude, et par conséquent ne permettant à l'intelligence d'autre appui qu'elle-même, présentent à la fois deux avantages en apparence opposés : celui de stimuler l'activité de l'esprit, d'accroître, si je puis m'exprimer ainsi, sa spontanéité ; et celui d'opposer un frein aux écarts de l'imagination juvénile.

L'application exclusive de Pascal aux mathématiques et à la physique pendant sa jeunesse fut pour lui la sauvegarde de l'individualité. Ces sciences, je le crois, l'exercent peu, mais elles ne la compromettent pas ; les sciences d'une autre sorte, la littérature, par exemple, l'excitent, la développent, mais la menacent, parce que, faisant sortir de sa retraite l'homme intérieur, elles le mettent davantage en contact avec la vie de tous, et l'obligent à recevoir d'eux peut-être plus qu'il n'en doit recevoir. Les mathématiques ont si peu cet inconvénient, qu'elles en auraient un autre

tout opposé, si l'homme pouvait être exclusivement mathématicien. P. 106.

A la vérité, il ne faut rien exclure, et il serait bon de ménager une place à tout ce qui est utile, mais il y a des études fondamentales qui doivent avoir le pas sur les autres..... A la base de toutes nos études se placent naturellement celle qui nous apprend à mesurer les grandeurs matérielles, et celle qui, ayant pour objet l'analyse et l'expression de nos pensées, mesure en quelque sorte les grandeurs intellectuelles.

A mesure que l'enfant aura fait plus de progrès dans la science de l'étendue et dans celle de la parole, il sera mieux en état de mesurer les objets et de les nommer ; et dès lors toutes les études lui seront accessibles. I.

c) Éducation des femmes. — Mission des femmes. Mariage.

L'un des sexes ne peut grandir si l'autre ne grandit aussi, et les soins accordés à l'éducation de l'homme ne peuvent pas atteindre tout leur but si l'on n'en donne pas de pareils et de proportionnés à l'éducation de la femme. En nous adjugeant toute la dignité de citoyens, nous nous sommes engagés à élever, en même temps que nous, l'être que Dieu nous a donné pour aide. *Élever* est le mot ; notre langue a admirablement nommé la tâche de l'éducation. E. F. 539.

L'essence de la bonne éducation a été méconnue, et son but manqué. Les études qui fortifient l'esprit et ennoblissent l'âme ont été trop souvent sacrifiées à l'acquisition coûteuse de talents d'agrément, qu'on n'a pas même cultivés dans le vrai sens. Pour nous arrêter à un exemple, la musique, cet art qui devrait être tout entier au service de la religion, de la patrie et des doux sentiments de la nature, est devenue un art efféminé et corrupteur. On entend des bouches pures et virginales chanter dans des sociétés, et en public, des paroles qui, si elles étaient réduites en prose et parlées, feraient rougir le front le moins pudique. Les méprisables soupirs d'une âme énervée, le délire d'une passion égoïste qui sacrifie à l'objet de sa poursuite les sentiments les plus

respectables et les relations les plus saintes, les jeux puérils d'une coquetterie moqueuse ou d'une pudeur parodiée, voilà le fond de ces chants que répètent au pied de nos Alpes les femmes et les filles d'une nation religieuse et libre. Ce sont les beaux-arts, nous dit-on ; et l'on ne s'aperçoit pas que cette abusive application des beaux-arts fait insensiblement pénétrer dans les cœurs un poison qui les infecte et les ronge ; qu'en se familiarisant avec les mots, on se familiarise avec les choses, et que la légèreté, qui est l'âme de ces chants érotiques, devient peu à peu l'âme de celles qui les chantent. Nous ne voulons point pour nos filles et nos épouses de ces chants faits pour les capitales que ronge la civilisation du vice. 232.

Mobile, enthousiaste et trop constamment sous le joug du sentiment, la femme se passionne aisément ; elle est à la merci de ses émotions ; et n'examinant souvent les plus grandes questions que dans les rapports qu'elles ont avec le cœur, elle peut, avec les intentions les plus pures, donner dans les erreurs les plus graves. Avec de pareilles dispositions, rien de plus dangereux qu'une éducation superficielle, qui ne fait que communiquer au sentiment plus d'exaltation et d'irritabilité ; mieux vaudrait, sous ce rapport, une absence complète de culture ; mais mieux vaut encore une instruction solide et sérieuse, telle que l'offrent les établissements d'instruction publique, laquelle, fortifiant l'ascendant de la raison, oppose aux écarts de l'imagination une insurmontable barrière. Alors il n'est pas facile de faire adopter aux femmes, à l'aide de termes mal compris, des opinions qu'elles embrassent avec d'autant plus de chaleur qu'elles s'en rendent un compte moins exact. Alors aussi les romans ne sont plus à leurs yeux la lecture du premier intérêt ; et, en échange de ces rêveries, la réalité mieux connue leur présente des charmes positifs et plus à leur portée. Alors elles n'apprécient plus que d'après sa valeur intrinsèque leur position dans le monde, quelle qu'elle puisse être, et ne livrent plus au caprice de la mode et à des conventions arbitraires le droit de disposer de leur bonheur. 235.

On regardera toujours, à bon droit, comme défectueux un plan d'études qui, pendant des années, entretient une jeune fille dans

l'ignorance de ce que toute femme, fût-elle princesse, ne peut absolument ignorer. 546.

Des jeunes filles peuvent être enseignées par des hommes, et même, s'il s'agit d'une instruction supérieure, cela est plus rationnel sous tous les rapports ; mais tout cet enseignement doit être enveloppé, pénétré, et à certains égards dominé par une influence maternelle. 542.

— La célébrité est peut-être, de tous les avantages que nous pouvons ambitionner, celui qui a le moins de rapport avec le bonheur ; il n'en a point surtout avec les vrais intérêts d'une femme : on dirait que l'admiration qu'elle excite écarte d'elle l'affection, qu'elle devient quelque chose de moins qu'un être humain en devenant quelque chose de plus qu'une femme, et qu'elle doit avoir une part double dans la haine qu'éveillent presque toujours les grandes renommées. La célébrité isole une femme auteur et l'exile pour ainsi dire dans sa gloire. L. 19^e. 1, 15.

Il faut, quand on est femme, qu'on a du talent, choisir entre la gloire et le bonheur, entre le libre emploi de son talent et les intimes douceurs de la vie d'épouse et de mère. Il le faut ; la nature le veut ainsi ; la nature porte aussi, à sa manière, des lois contre le cumul, et les maintient sévèrement. 78.

Décidément, le dictionnaire des femmes est plus restreint que celui des hommes. Il y a des mots, très-honnêtes d'ailleurs, qui ne sont pas à l'usage de nos compagnes, un langage qui ne leur sied pas mieux qu'un chapeau rond et des bottes. La science et la politique ont leur dialecte ou leur patois, qui ont bien assez gâté le style des hommes sans nous gâter encore celui des femmes. C'est à elles à nous en corriger, si nous ne sommes pas incorrigibles. E. F. 301.

La femme est plus puissante par l'influence que par l'action directe, par l'exemple que par le raisonnement, et souvent par le silence que par la parole. Enfermée dans ces limites, elle est encore la dépositaire et l'arbitre des plus grands intérêts de la vie humaine. La paix est la chose du monde la plus imposante, et de toutes les paroles la plus éloquente. La paix est comparable à une foudre muette qui fond et fait écouler les plus durs métaux. La

paix, sur le front et dans les regards d'une femme, a une inconcevable puissance. 296.

Arbitres de notre bonheur et d'une partie de nos vertus, les femmes impriment le sceau de leur caractère et de leurs mœurs à chaque génération nouvelle, puisque chaque génération, pendant ses premières années, leur appartient exclusivement. Quiconque a réfléchi sur l'énergie et la durée opiniâtre de nos premières impressions, quiconque pensera que ces premières impressions sont précisément celles qu'une mère communique ou modifie, n'hésitera pas à reconnaître que la femme porte en ses faibles mains, avec le caractère du peuple qui s'élève, les destinées de la société. 220.

A prendre d'une manière générale la qualité d'auteur, et même d'auteur moral, cette qualité se concilie peu, dans la plupart des cas, avec la qualité et les devoirs d'une femme ; mais j'ajouterai qu'alors même qu'un âge avancé, ou un talent à la fois très-spécial et très-éminent, joint à une position tout exceptionnelle, ne devraient jamais restreindre l'application du principe, la question change beaucoup quand, au lieu d'un *ouvrage* seulement, il s'agit aussi d'une *œuvre* où le talent devient l'instrument de la charité, et quand le bien qu'on voudrait faire sous cette forme demande une main féminine. 268.

— Les lois, qui imposent l'obéissance à la femme, ne peuvent imposer l'amour au mari. Mais si, à cet égard, l'homme n'est point lié par les lois, il est d'autant plus étroitement lié par la religion et par l'exemple de Christ. D'après cette double règle, son amour doit être un véritable dévouement. M. 278.

L'indépendance propre à l'homme serait pour la femme le plus grand des malheurs ; et l'expérience l'a mille fois prouvé. Une femme n'est à sa place, n'est heureuse que lorsqu'elle a sacrifié cette dangereuse indépendance. 280.

Ce qu'on appelle dans le monde amour, inclination mutuelle, est bien loin de pouvoir assurer le vrai bonheur de deux époux ; mais il n'en est pas de même de ce que l'Évangile appelle amour. L'amour fondé en Dieu, l'amour tel que l'esprit de Jésus-Christ le crée dans les cœurs, rend le dévouement facile à l'homme, la sou-

mission aisée à la femme. Lorsqu'on s'avance dans la carrière du mariage et de la vie, les yeux élevés vers un Sauveur qu'on aime, vers un salut qu'on espère, avec un esprit de prière et de supplication, lorsque Jésus-Christ intervient continuellement par son Esprit entre l'époux et l'épouse, alors un mariage peut être heureux, et il l'est même infailliblement. Entre deux cœurs convertis, l'union est nécessairement douce et inaltérable. Hors de là il n'y a ni garantie ni sécurité. 282.

Le mariage fait nécessairement ou le bonheur ou le malheur de la vie. Et, ce qu'il y a de plus grave encore, il jette un grand poids dans la redoutable balance où se pèsent le pour et le contre de notre éternelle destinée. 283.

Une femme, nous y consentons, est placée par le mariage le plus près possible de la destination commune à tout son sexe, et, en général, dans les conditions les plus favorables pour la remplir ; mais nous ne saurions accorder qu'une femme qui n'est pas mariée ne la remplisse point. E. F. 277.

Après tout, les femmes sont des hommes (*homines*). Leur relation avec Dieu n'est pas médiate. Elles sont avec lui exactement dans les mêmes rapports que les hommes ; et dans ce point de vue, qui est suprême, l'égalité entre les deux sexes est parfaite, comme elle l'est entre le riche et le pauvre, entre le faible et le fort. C'est dans ce sens qu'il a été dit que, sous la nouvelle alliance, « il n'y a plus ni homme ni femme, » comme il n'y a plus ni barbare ni grec, ni esclave ni libre. Les deux sexes ne sont que deux formes ou deux fonctions d'une même humanité, dont tous les membres sont appelés à servir et à glorifier Dieu, les uns comme hommes, les autres comme femmes. Le service de Dieu, voilà la substance ; le reste n'est que le mode ou l'accident. Or, nous croyons bien que Dieu a fait la femme pour l'homme dans ce sens qu'il a dédoublé l'homme, à qui il n'était pas bon d'être seul, et qui eût été seul, même dans le sens moral et surtout dans ce sens, avec un être qui lui aurait été exactement pareil et parfaitement égal ; mais on ne peut pas, on ne doit pas s'imaginer que la totalité des hommes du sexe féminin (ou des *hommesses*, comme dit la Bible) ait été appelée du néant à l'être uniquement pour

compléter l'existence des individus de l'autre sexe. Cette proposition : « La femme a été créée pour l'homme, » a donc pour contre-poids et pour complément cette autre proposition : la femme a été créée pour elle-même, ou cette autre mieux encore : l'homme et la femme ont été créés pour Dieu. 279.

Sur aucun sujet mieux que sur celui du mariage, le christianisme n'a fait paraître le divin bon sens et la justesse pratique qui le caractérisent. Quand on veut réorganiser le mariage, et par le mariage la société, c'est au christianisme qu'il faut revenir. L'ordre, avec le bonheur qui en est la pierre de touche, est seulement là. 249.

Au point de vue de l'Évangile, il ne peut pas plus y avoir d'esclaves dans le mariage qu'en dehors du mariage. La dépendance de l'épouse, quoique sans autre terme que celui de la vie de l'un ou de l'autre conjoint, n'est pas plus dégradante que la dépendance temporaire d'un fils. La femme est appelée à servir Dieu dans une position subordonnée, comme l'homme lui-même dans la position du commandement : la soumission, le commandement sont deux formes du même service et deux fonctions sociales. On peut encore, si l'on veut, les désigner sous d'autres noms : c'est, du côté des hommes, le pouvoir ; du côté des femmes, l'influence. Si la femme, à ce compte-là, est mécontente de son partage, j'ose dire qu'elle n'y entend rien. L'âme la plus vulgaire peut aimer le pouvoir ; une âme élevée et qui sent sa force, préférera l'influence, qui est le pouvoir de l'âme. 255.

L'intimité conjugale deviendrait redoutable au public, ou tout au moins jetterait la perplexité et la défiance dans les relations sociales, si tous les secrets dont un des conjoints est devenu le dépositaire, devaient être le butin de l'autre. Je ne puis avec plaisir me figurer les deux époux apportant chaque jour leur proie au logis, et doublant chacun sa part de la part de l'autre. Il y a mille choses qu'il faut taire, ou qu'il vaut mieux taire ; le mariage ne peut surtout pas devenir un port-franc pour la médisance, et tout mari qui sera à ses propres yeux ce qu'il doit être en effet, l'éducateur de sa femme, se gardera de troubler par des pensées, dont le nombre seul est un mal, cette « incorruptibilité d'un es-

prit paisible, » dont nous aurions à faire le mot d'ordre de la femme chrétienne. Ce n'est pas à l'enfant seulement, c'est aussi à la femme, et dans le même sens, qu'un grand respect est dû : *Magna reverentia*. 290.

La proportion entre les intelligences ne vaut pas, ne peut remplacer le rapport entre les caractères; et deux époux qui ont beaucoup de pensées à échanger sont moins étroitement liés que le mari savant à son épouse illettrée, ou même que la femme instruite à son époux sans culture, lorsque d'ailleurs le lien d'une foi et d'une espérance commune a fait une âme de leurs deux âmes. Qui pourrait toutefois nier absolument le danger des mésalliances sous le rapport intellectuel? 537.

Il faut, sans doute, que la femme aime sa patrie, et qu'elle apprenne à ses enfants à l'aimer; mais, pareil à cet astre aux clartés consolantes qui suit notre globe dans son céleste pèlerinage, la femme, noble et affectueux satellite de l'homme, suit dans la vie l'orbite où son époux l'entraîne. Il vaut mieux qu'une femme ne soit d'aucun parti, mais si elle était de celui de son mari, qui donc voudrait s'en scandaliser? Être du parti de son mari, ce n'est pas être d'un parti. 538.

Pour que l'homme vaille tout son prix, il faut que la femme vaille aussi tout le sien. Vainement on voudrait constituer à chaque sexe une existence indépendante; c'est l'hypothèse du paganisme et de la barbarie. Il n'est pas dit que Dieu a créé l'homme et la femme, mais qu'il a fait l'homme mâle et femelle. Le *sexe* est la séparation de deux éléments humains, de deux formes de l'humanité, morales encore plus que physiques, qui, pour mieux concourir, devaient être séparées. L'homme générique est mâle et femelle, à condition que l'homme individuel n'ait qu'un sexe. Et dans mon humble conviction, la différence physique a été déterminée par la différence morale, et non celle-ci par celle-là. Chaque sexe a été organisé selon l'idée qu'il devait représenter, selon les fonctions morales qu'il était destiné à remplir. Il y a donc solidarité entre les deux. Mais cette solidarité peut être plus ou moins méconnue dans une société asservie; elle ne saurait l'être impunément dans une société libre, dans une démocratie.

Le mélange des cultures inégales a plus d'inconvénients pour les femmes que pour les hommes. Les rapports de ces derniers entre eux, surtout dans les affaires publiques, restent comparativement superficiels : il n'en serait pas de même des rapports entre les femmes, et par conséquent entre les familles. Mais quand la politesse des mœurs est venue avec la politesse de l'esprit, quand les âmes se sont rencontrées dans les régions élevées de l'intelligence, certaines répugnances peuvent diminuer et certaines barrières peuvent être un peu retirées.

542.

TROISIÈME PARTIE

LITTÉRATURE

PREMIÈRE SECTION

LITTÉRATURE EN GÉNÉRAL

CHAPITRE I.

Observations générales.

§ I. — CARACTÉRISTIQUE.

a) Définition et mission de la littérature.

Il y a des mathématiques pures, peut-il y avoir de la littérature pure? Il faudrait, dans ce cas, écarter de l'appréciation des œuvres littéraires tout ce qui ne ressortit pas au tribunal du goût; et cela ne suffirait point; il faudrait encore n'attribuer au goût que le discernement de la vérité esthétique, ou plutôt séparer absolument la vérité esthétique de la vérité morale. Cette séparation est impossible. Il vaut mieux reconnaître que la littérature embrasse tous les écrits dans lesquels l'homme se révèle synthétiquement à l'homme.

L. 19^e. III, 457.

Ce qu'on est convenu d'appeler *littérature* dans un sens spécial, est une chose qui touche à toutes choses. Les autres *disciplines* ont une étendue mieux déterminée. Le domaine de la littérature, distinct de celui de la science et de l'érudition pures, embrasse un ensemble de productions qui forme, si l'on peut s'exprimer ainsi, la couche la plus extérieure des trésors de la pensée et du savoir; écrits qui aboutissent à tous les autres, ou qui en

dérivent ou en livrent les résultats élaborés et généralisés à un public plus étendu que le public spécial du savant et de l'érudit. Touchant par ses extrémités à la philosophie, à la science et à l'érudition, la littérature déploie dans cet intervalle son domaine un peu indécis, comme une vallée se développe et se courbe entre différents sommets, sans qu'on puisse dire exactement à quelle hauteur elle se termine. Outre ses rapports nécessaires avec le savoir, la littérature en a d'aussi directs et de plus importants avec la vie dont elle est l'écho, dont elle représente ou dénonce les idées. Elle est, par excellence, « l'expression de la société, » c'est-à-dire tout à la fois du gouvernement, de la religion, des mœurs et des événements; expression précieuse principalement dans ce qu'elle a d'involontaire. Toutefois, elle en exprime surtout les *idées* et les impressions. La poésie d'un siècle nous enseigne moins ce qu'il a, que ce qui lui manque et ce qu'il aime. C'est une médaille vivante, où les vides creusés dans le coin se traduisent en saillies sur le bronze ou sur l'or. Disons, pour finir, que tous les éléments divers que la littérature s'approprie, elle les marque d'un sceau qui n'est qu'à elle; le vrai, le bon et l'utile revêtent, sous sa main, la forme du beau; et les productions dont elle se compose, relevant de la raison comme toutes les autres, subissent encore le jugement du goût.

Ch. III, III.

b) *Littérature et société.*

La littérature, c'est-à-dire le beau réalisé par le langage, s'empare spontanément de tout ce que la société adopte; et même elle ne s'empare que de ces choses-là; ce qui est spécial, ce qui doit demeurer spécial, ne peut devenir littéraire; l'art se retire quand il ne peut être vu de tous; l'art ne correspond à aucune classe particulière de la société, mais à la société tout entière; il ne veut aboutir à rien de moins large que l'humanité même. S. VI, 209.

La science est une solitude qui nous soustrait à l'influence de la société. Le littérateur, au contraire, n'est ce qu'il doit être qu'à la condition de se tremper dans le mouvement social. F, 9.

c) *Littérature et diverses sciences.*

La littérature n'est pas tant une science à part que le lien commun, l'interprète mutuel de toutes les sciences ; elle réduit toutes les idées à l'unité de sa forme ; on les passe toutes à son filtre , qui ne laisse traverser que ce qu'elles ont de plus général et de plus simplement humain. A la lettre , on doit dire qu'elle *humanise* la science, ou qu'elle rend propre à l'humanité ce qui n'était convenable d'abord qu'à une certaine partie de cette humanité, à tel ou tel groupe séparé des autres et resserré en soi par le fait d'un goût particulier, d'une faculté dominante, ou d'une étude à part. Elle extrait de chaque spécialité, apanage de quelques-uns, ce qui peut être à la portée et à l'avantage de tous. Je n'ai pas besoin de dire que ce mot *tous* doit se prendre en un sens relatif et restreint ; j'aurai plutôt besoin de faire observer que ce sens ou cette application n'est pas aussi restreinte que bien des gens pourraient le penser.

Infatigable messagère, elle va donc de l'humanité vers ces groupes dont j'ai parlé, et de ces groupes vers l'humanité ; elle demande à la science des idées générales , pour en grossir ce fonds que l'humanité entretient et renouvelle sans cesse, puis elle retourne vers la science , et lui porte des idées humaines dont la science profite à son tour. Elle rapporte au dépôt du vrai et de l'utile, cet utile et ce vrai traduits sous l'aspect du beau ; du beau, qui est sa forme, son objet, l'émanation la plus pure de la pensée, et, peut-être, le vrai dans toute sa vérité, dans toute sa lumière, avec tous ses reflets. Car la pensée humaine ne se satisfait pas à moins ; et le beau est à ses yeux , sinon la dernière cime , du moins le complément nécessaire du bon et du vrai. Ch. III, VI.

Ce qu'on appelle communément la *littérature* se rapporte réellement, comme toutes les autres classes d'écrits, à une connaissance spéciale, celle de la vie humaine. Cela ne veut pas dire précisément que la littérature nous apprend à vivre, mais qu'elle nous ouvre le spectacle de la vie. Tel est plus particulièrement l'objet ou du moins le résultat de certaines productions littéraires dont

l'homme est le sujet, soit qu'il s'y agisse de l'homme en général ou de tel individu qui a figuré sur la scène du monde. La poésie, de quelque espèce qu'elle soit, nous découvre un monde dans le monde même, en nous élevant des faits à leur idéal, dont les faits, tels qu'ils se présentent à l'œil nu, ne sont qu'une expression très-imparfaite. Enfin, dans le style seul, dans la parole humaine, lorsqu'elle a reçu du talent toute sa force, l'homme se réfléchit involontairement, et le premier sujet de chaque écrivain, quelquefois son sujet le plus intéressant, c'est lui-même. L'analyse de l'expression est une étude de l'homme, la rhétorique est de la psychologie. Voilà le côté sérieux de la littérature, dans laquelle tant de lecteurs ne cherchent que l'amusement et la jouissance. C. 5.

Dans sa généralité, la littérature ne saurait être ni excentrique ni prématurée ; elle est assujettie à son temps, même en réagissant sur lui. Elle rend ce qu'elle a emprunté ; mais il est dans son essence de rendre moins qu'elle n'a reçu. F. 7.

La littérature donc ne défaillira point, tant que ne défailliront point la pensée, par qui elle vit, et la société, pour qui elle subsiste. La littérature est le résultat idéal de la civilisation, dont ces émanations disent l'état intérieur, comme un parfum trahit la présence et la nature d'un objet odorant. Elle sera toujours l'asile, le lieu, le rendez-vous de toutes les pensées très-généralement humaines, dégagées d'applications trop spéciales, de détails trop techniques, et, s'il faut tout dire, d'utilités trop immédiates. Elle occupera toujours un coin dans l'intelligence, une place dans l'intérêt des sociétés civilisées. Elle achèvera toujours, et même elle commencera la culture de l'homme, en qui elle fera fleurir, avant tous les autres éléments, le pur élément humain. R. I, 5-7.

Une société sans lettres (si paradoxal que cela puisse sembler) serait une société sans lumières, sans morale, sans sociabilité, et même sans religion ; non pas, à la vérité, que la littérature crée aucune de ces choses, mais elle les accompagne ; et elle en est tellement la condition, qu'on ne les conçoit point sans elle.

Je ne sais jusqu'à quel point on pourrait être savant sans être lettré ; on ne trouvera pas, du moins, que nul homme de premier rang dans la science ait été absolument sans lettres, et en revan-

che on rencontrera souvent le génie scientifique orné d'une grande supériorité littéraire.

Par sa nature, la littérature est plus propre que la science à se répandre et à couler dans la société ; elle ne se contient pas, comme la science, dans certaines limites inviolables ; l'algèbre ne se mêle pas « à l'air que l'on respire ; » les lettres ont quelque chose de plus expansif et de plus volatil ; elles s'unissent à tout ; tout s'imprègne d'elles plus ou moins ; il y a, dans la société, une sorte d'enseignement littéraire en permanence, irrégulier, sans forme et même sans nom, réel pourtant, et qu'à une certaine hauteur sociale, chacun subit plus ou moins. Aucun homme, qui ne l'aurait point reçu ou point accepté, ne passerait pour *cultivé* ; ce mot correspond à celui de *littérature* ; et à vrai dire, la science enseigne, instruit ; mais il n'y a que l'application réfléchie et curieuse de la parole humaine, il n'y a que la littérature qui *cultive*.

9.

C'est en littérature surtout que chacun a besoin de tous. 1.

Un siècle tout à fait littéraire ne peut être un siècle anti-philosophique. Entre la littérature et la philosophie, il existe une contiguïté naturelle ; on ne peut cultiver exclusivement l'un de ces domaines et négliger entièrement l'autre ; une grande époque littéraire sera toujours une époque de pensée. La pensée n'y revêtira pas toujours la forme philosophique, mais elle en possédera le fond, les poètes eux-mêmes peuvent être philosophes.

L. 18^e. 1, 6.

Quelles que soient l'importance et la dignité des sciences, leur essor, non plus que celui des beaux-arts, n'est pas la mesure de la liberté de l'esprit humain ni le principe de sa vie. Les sciences, qui s'occupent des choses, sont moins profondément humaines que la littérature, qui a l'homme pour sujet et l'homme pour but.

L. 19^e. 1, 4.

Le témoignage de l'histoire n'a pas la naïveté de celui de la littérature.

F. 8.

§ II. — ÉMOTION LITTÉRAIRE.

a) Sa nature.

Je ne veux pas qu'on se jette dans cette hérésie, où périt tout art, dans l'erreur qui consiste à mesurer le mérite d'une production littéraire à la violence des sensations qu'elle excite. Le propre de l'émotion vraiment littéraire, c'est de laisser de la place et de l'emploi à la pensée ; c'est de s'aider même du concours de la pensée ; la jouissance littéraire est humaine, je le répète encore ; elle intéresse, elle remue tout l'homme ; elle n'en laisse rien d'oïsis et d'inoccupé ; mais elle est éminemment intellectuelle ; et par-dessus toutes les impressions, elle fait planer, sereine et dominante, la pensée, environnée et soutenue de toutes ses puissances.

Ch. III, XI.

Il y a certaines choses qui n'appartiennent pas, qui n'ont jamais appartenu à la littérature. De même, et par la même raison qu'elle répudie tout ce qui atteint la vie trop avant, la trouble et ne maintient pas le sceptre aux mains de la pensée, elle repousse, et repousse avec dédain, tout ce qui a pour but et pour effet de porter le désordre dans les sens ; cette action, où la pensée n'est plus que la servante de la matière et une grossière entremetteuse du péché, n'a rien de littéraire ; et l'on peut hardiment rayer du nombre des ouvrages littéraires ceux qui, du moins, n'idéalisent pas les choses de ce genre, et ne font pas, d'une manière quelconque, sa part à la pensée. Du reste, fussent-ils même littéraires, tous ces ouvrages qui soufflent la volupté, qui endorment la surveillance de l'esprit sur la chair, qui s'adressent à la partie sensuelle de notre nature, le jeune homme doit en éloigner ses regards ; la forme, l'art, le beau, tout cela, vains prétextes ; vous savez bien si c'est une impression littéraire ou quelque autre que vous cherchez ; posez-vous à vous-mêmes cette question ; répondez-y de bonne foi ; décidez-vous d'après la réponse : vous êtes en sûreté, et votre culture n'y perdra rien.

XVII.

La morale admet une autre pudeur encore que celle qu'on ap-

pelle exclusivement de ce nom ; elle repousse, par respect pour la dignité humaine, les images sanguinaires et les scènes atroces ; elle veut bien sans doute que l'homme supporte, au même titre que les douleurs personnelles, la vue des douleurs d'autrui ; elle veut même qu'il aille, sur les pas de la miséricorde, à la rencontre des spectacles les plus déchirants ; mais ce qui représente sans nécessité, et d'une manière trop vive et trop crue, la perversité humaine, tout ce qui fait de cette perversité un spectacle et une pâture pour les sens, elle l'interdit également à la plume et au pinceau. Quand elle n'y verrait pas du danger pour l'âme, elle y verrait au moins une souffrance inutile pour le cœur. Car ces détails n'ajoutent à nos convictions aucune force, à notre vie morale aucun élément. Où donc en serait une âme à qui de telles sensations seraient nécessaires ? Elle en serait à un point où l'enseignement moral perd toute l'application, à un degré d'abaissement qu'il ne peut pas même atteindre, à moins que ce ne soit par les nerfs que la conviction pénètre et que la conversion s'opère. Et en effet, toute cette physique du crime ne produit qu'une impression physique ; elle n'arrive pas aux sereines régions de la pensée, au sommet de notre être moral ; elle ne fait que promener le trouble et le désordre au pied de la montagne. L. 19^e. II, 176.

La véritable puissance du talent ne se montre point à ébranler les sens ; qui ne sait combien cela est aisé ? et qui n'en serait capable au besoin ? La puissance éclate dans l'abandon volontaire de ces faciles moyens ; le talent, c'est d'arriver à l'âme, c'est d'y faire monter, à travers des images sensibles, bien choisies, l'idée de l'objet poétique, de l'y faire arriver pleine et forte, mais aussi pure de forme que nette de contours. 177.

b) Rôle de la pensée.

Dans la première effervescence de l'âme et des passions, penser n'est que la plus faible moitié de vivre ; et dans la pensée même, c'est la vie qu'on cherche, c'est-à-dire l'animation ; une émotion vive, fût-elle même douloureuse. Ceci déjà déborde la littérature ; elle n'a pas, elle n'accepte pas de telles émotions ; et quoique vous

le deviez à des productions littéraires, je ne tiens pas ces émotions pour littéraires à cause de cela. Il y a deux choses dans la littérature du temps : la littérature, soit, mais le temps aussi, le temps surtout ; c'est-à-dire tout ce qu'on aime. On sent, on souffre, on espère autour de vous ; tout ce que vous-mêmes vous aimez, vous sentez, vous souffrez et vous espérez : une vie trop réelle, trop saisissante, pour être de la littérature. Les émotions littéraires sont d'une autre sorte ; humaines, j'en conviens, et comment non, puisque la littérature c'est l'homme ? humaines, mais non contemporaines, présentes, individuelles ; ce qui reçoit en nous l'impression littéraire, c'est moins l'individu que l'homme ; c'est dans les parties les plus générales de notre être que nous sommes atteints ; et une émotion qui trouble l'âme, qui y jette l'incertitude et le désordre, qui réagit trop immédiatement sur la vie, n'est pas une émotion purement littéraire.

R. I, 12.

La musique, cet art d'une puissance si immédiate, si instantanée, et d'une action si sensible ; la musique, sur l'effet de laquelle les idées de convention semblent ne rien pouvoir, arrive pourtant d'une époque à l'autre décolorée, impuissante, désarmée de tous ses charmes ; et quelques hommes seulement retrouvent sous ces formes surannées les tons primitifs et immortels de la nature. Les grandes œuvres de l'art d'écrire sont moins sujettes à s'oblitérer ; il n'en meurt que ce qui en doit mourir, l'actuel, le transitoire ; l'humain demeure, et c'est par là qu'ils nous touchent ; mais il est très-remarquable, et c'est là que j'en voulais venir, que l'humain, séparé des formes que lui impose notre temps, n'agit pas sur notre personnalité avec autant d'empire, exerce d'autant plus nos facultés contemplatives et d'autant moins notre être sensitif, et ne nous touche, pour ainsi dire, que par les parties les plus hautes de notre nature.

Ch. III, XVII.

c) Émotion et littérature ancienne et contemporaine.

Ce qui rend surtout une passion communicative et contagieuse, c'est sa forme, c'est son costume, c'est son langage, ce sont les allusions et les images dont elle se revêt ; si tout cela est pris

dans l'actuel, dans tout ce qui nous entoure, l'impression est trop forte ; ce n'est plus l'image d'une passion, c'est une passion réelle ; c'est un fait que nous voyons de trop près pour le voir sans danger ; au lieu que, si ces formes manquent, si le langage est autre, si les allusions sont empruntées à un autre ordre de faits, en un mot, si le costume de la passion est antique ou étranger, il ne reste à la passion que son caractère le plus général, le plus abstrait ; et à cet état elle peut sur nous beaucoup moins ; c'est une image vraie, intéressante par conséquent ; mais c'est une image.

Je crois cette idée très-vraie, et je n'en veux d'autre preuve que la préférence passionnée que les jeunes gens ont toujours donnée au moderne en littérature, et leur dédain, leur insensibilité du moins, si lente à guérir, pour les productions d'un âge antérieur. On ne peut se le cacher : les plus belles choses, si elles sont anciennes, ne passionnent pas autant que de moins belles qui sont modernes ; elles peuvent exciter de l'enthousiasme ; mais l'enthousiasme n'est pas la passion ; il en préserve. Dans cinquante ans, dans deux siècles, on lira encore, on admirera Werther comme aujourd'hui, plus qu'aujourd'hui peut-être ; mais il ne fera plus de suicides.

§ III. — DES DIVERSES LITTÉRATURES.

a) *Littérature antique.*

L'antiquité sera longtemps encore la base de tout enseignement littéraire, et nous ne voyons, jusqu'à présent, rien qui la puisse remplacer. Parmi ses titres à notre étude assidue, elle en a deux, opposés l'un à l'autre : sa distance et sa proximité. Elle fait valoir le second de ces titres contre toute littérature qui, produisant le premier, chose bien facile, se prévaudrait, en outre, d'une grande valeur intrinsèque. Mais, forte par sa proximité contre toute littérature plus lointaine ou plus antique, elle est faible contre la concurrence d'une littérature chrétienne. La ligne de démarcation que le christianisme a creusée entre l'ancien monde et le nouveau, est profonde comme un abîme. Un autre idéal de l'homme

et de la vie a surgi du sein de la vérité ; idéal qui, plus élevé que tout autre, est tout aussi naturel ; idéal que tout esprit adopte sans efforts, alors même que la source qui le lui fournit lui serait malheureusement suspecte ou odieuse ; idéal, moins simple que celui de l'antiquité, mais seulement parce qu'il est plus complet ; idéal qui peut sembler moins pur, comme nos cathédrales le sont moins que le Parthénon, mais qui le sera lorsqu'il exprimera toute la vérité, mieux peut-être que nos cathédrales n'expriment toute la religion de Jésus-Christ ; idéal, enfin, hors duquel nous ne pouvons plus concevoir ni représenter l'homme, bien que nous puissions prendre plaisir encore à retrouver dans l'antiquité, pure de toute complication et affranchie de toute lutte, certains sentiments, certaines tendances humaines, qui, sous la lumière du christianisme, ne peuvent plus désormais se déployer sans contrôle ni contradiction.

La littérature chrétienne (et je prie qu'on ne prenne pas ici cette expression dans sa signification religieuse), la littérature chrétienne n'est pas exclusivement gothique, pas plus que nos vieilles églises ne sont exclusivement chrétiennes. Je la maintiens, en principe comme de fait, grecque pour une bonne partie ; l'élément grec n'est point en dehors du christianisme, qui ne l'a pas seulement recueilli, mais, si je ne me trompe, reproduit et consacré. Et pourquoi s'en étonner ? L'élément grec, c'est l'élément humain, dans sa pauvreté, je le veux, mais aussi dans sa simplicité ; or cet élément, pris dans tout ce qu'il a de sain et de normal, est harmonique au christianisme dans le plus haut degré. Là donc où cet élément aura trouvé sa part, mêlé avec d'autres, dont l'admirable fusion, la définitive unité, ne laisse démêler qu'à grand'peine les ingrédients qui l'ont formée ; là où quelque chose de la contemplation des solitaires et des cuisants ressouvenirs de l'homme social, des habitudes de la vie privée et de la pensée toujours présente de la société, de la tristesse du moyen âge sans son amertume, et de la sévérité antique sans sa froideur, de la restauration de l'individualité et de la puissance des convictions communes ; là où ces teintes diverses formeront une nuance générale et propre, sur laquelle brillera toute la clarté de l'esprit hellénique, là vous au-

rez trouvé non la réalité parfaite (elle est hors d'atteinte), mais l'idée approximative et les signes distincts de la littérature chrétienne. C'est là que vous rencontrerez Bossuet et Racine ; et vers ce point précis, ou vers cet espace sévèrement limité, je vous dis de tourner et de fixer vos regards. Voilà *notre* antiquité.

R. I, 16, 17.

Ce n'est pas qu'il n'y ait bien des contrastes, même littéraires, entre le christianisme et l'antiquité ; mais, en général, la vérité littéraire doit plaire à la vérité morale : l'inverse, je l'avoue, n'est pas si naturel.

L. 19^e. III, 462.

L'antiquité et le christianisme sont les deux âges primitifs de l'humanité. L'antiquité, c'est l'homme dans la plénitude et la simplicité de son développement humain ; le christianisme, c'est la plénitude et la simplicité de l'homme divinisé. Il y a des rapports entre ces termes, que sans doute un abîme sépare : l'antiquité achève, au sens esthétique, un développement dont la base, toute morale, est élargie et corrigée par le christianisme. Le développement humain ne sera complet que par ces deux moyens : culture de l'âme par le christianisme, culture de l'esprit et du goût par l'étude de l'antiquité.

L. 18^e. I, 112.

Il y a, dans le paganisme, proportion constante entre le signe et la chose signifiée, entre l'idée et le symbole. La comparaison de l'idée païenne avec le symbole païen ne fait jamais naître dans l'esprit la pensée de l'insuffisance et de la vanité de ce dernier. La métaphysique et la morale du paganisme sont telles que le symbole n'atteint que trop aisément à leur niveau. Le sublime même, dans cette religion, est à *hauteur d'appui* ; il est relatif en quelque sorte : dans la nôtre, il est absolu. Au sens commun du mot, il n'y a point de merveilleux dans notre religion, bien qu'elle soit merveilleuse : on ne peut pas, du moins, inventer un merveilleux après le sien qui est de l'histoire. Les miracles n'en sont pas un ornement, mais une partie intégrante, un moyen, une force. Les images employées dans les Prophètes et dans l'Apocalypse n'ont ni l'intention ni le caractère littéraire ; elles sont sublimes plutôt que poétiques, faut-il le dire ? leur bizarrerie volon-

taire semble destinée à les exclure du domaine de la poésie, et à les préserver ainsi de toute profanation. L. 19^e. 1, 291.

Il y a une grande différence, tout au moins sous le rapport esthétique, et probablement sous plusieurs autres, entre le paganisme antérieur au christianisme et le paganisme qui l'a suivi. Le second est loin de valoir le premier ; le premier a une vérité bornée, le second n'est pas seulement faux mais contradictoire ; le premier a pu cultiver l'élément humain à défaut et au préjudice du divin, le second n'en cultive aucun, et les corrompt l'un et l'autre. C'est pour cela que la littérature antique conserve son prix, même pour des esprits chrétiens ; erreur pour erreur, on préfère celle qui n'a pas traversé la vérité ; et le beau, impossible dans l'erreur compliquée, qui est la négation du vrai, n'est pas incompatible avec l'erreur simple, qui n'en est que l'absence. S. VIII, 46.

b) Littérature chrétienne.

Il faut l'avouer, un christianisme sérieux resserre, par certains côtés, le génie littéraire. L. 18^e. 1, 130.

Toute littérature est profane. Le christianisme n'a point de littérature à lui ; il faut attendre qu'il ait un monde à lui. C'est de lui, peut-être, que relèvent dans les siècles modernes les plus grandes œuvres du génie, parce qu'il a les plus grandes pensées qui puissent exciter et alimenter le génie ; mais aucune littérature ne relève de lui, parce que la littérature ne relève que de la société, laquelle, au sens vrai du mot, n'est pas encore chrétienne. Toute littérature prise dans son ensemble et pieusement jugée, toute littérature, et même celle du dix-septième siècle, est donc hors de la vérité ; et si vous la voulez soumettre à la plus redoutable des épreuves, elle vous fondra presque tout entière entre les mains. Soyez chrétiens, puisqu'elle ne l'est pas ; c'est tout ce que je puis vous dire ; et comptez qu'elle ne saurait être pour personne autant que pour un chrétien, instructive, lumineuse et féconde. Peut-être faut-il être chrétien pour bien lire Molière et la Fontaine, pour les bien comprendre, c'est-à-dire mieux qu'eux-mêmes ne se sont compris. En tous cas, on ne vous fera pas une

littérature exprès pour vos convictions ; et quand elle serait faite, ce ne serait pas la littérature. Rien de bon, et même rien de vrai dans ce genre, que ce qui est spontané. On étudie l'homme dans l'homme, et la littérature, qui est l'homme encore, on l'étudie dans la littérature. Ch. III, xv.

C'est par là que le *Faust* de Goethe est un ouvrage chrétien, et que le *Misanthrope* de Molière est un sermon sur Jacques III, 17.

S. II, 402.

La vérité que le chrétien recueille du *Misanthrope*, c'est qu'il n'appartient qu'à la haute vertu d'être indulgente, ou, pour parler avec St. Jacques, qu'il n'appartient qu'à la sagesse « qui est premièrement pure » d'être ensuite « paisible, traitable et point difficileuse. » 403.

Ce sont deux entreprises fort différentes que celle de rendre la littérature chrétienne et celle de rendre le christianisme littéraire, et l'on n'a jamais réussi dans la seconde qu'en se proposant la première pour but. C'en est une troisième que celle de faire connaître, par un moyen littéraire, ou le christianisme ou la vie chrétienne. On n'y réussira jamais, je ne dis pas au gré des chrétiens, mais au gré du monde et du bon sens, à moins d'être ou de se faire chrétien. L. 19^e. III, 27.

La beauté du dogme chrétien est tout intérieure, toute morale ; elle est intraduisible ; c'est un texte qui ne se lit que dans l'original ; la seule mythologie dont notre religion soit susceptible, c'est le mysticisme. I, 292.

S'il y a une littérature à la fois sérieuse et sereine, animée et calme, c'est celle au milieu de laquelle brille le chef-d'œuvre de Milton. Ce poème, fondé sur la pensée chrétienne que la joie ne peut naître pour l'homme que du sein des larmes, nous présente le bonheur aux seules conditions possibles, et s'il nous défie d'en obtenir d'autres, s'il se rattache et nous ramène à de terribles souvenirs, ces souvenirs rehaussent la joie chrétienne en la rendant plus grave ; et quoi qu'il en soit, ces souvenirs sont des faits, des réalités, qui ne s'effaceront pas devant nos illusions, des faits dont la trace subsiste dans la vie et dans les consciences, dont les conséquences se trouvent sans cesse, et qui opprimeront

de leur poids les hommes du monde jusqu'à ce que la main, qui a soulevé de dessus tant d'âmes ce terrible fardeau, s'abaisse aussi sur eux pour les en délivrer. I, 413.

Si nous ne pensons pas à comparer la littérature populaire à un baromètre, qui ne fait pas la température, mais qui l'indique seulement, nous la comparerons avec confiance à ces conducteurs électriques qui ne renferment pas en eux-mêmes, mais puisent dans des réservoirs, et communiquent avec fidélité un fluide mystérieux et puissant. *L'Esprit des lois* ne fut jamais populaire, mais plusieurs de ses doctrines le sont devenues. S. II, 379.

c) *Classique et romantique.*

Le romanesque est une pure illusion sur la vie humaine ; c'est la fuite du réel et du possible, le rêve d'un monde qui n'existe pas et qui ne peut exister, une sorte de convention dans laquelle vivent certains esprits et certaines époques. La poésie, au contraire, c'est la plus vive compréhension des choses, leur plus intime comme leur plus haute vérité. L. 18^e. I, 157.

Romanesque, dans ma pensée, n'est pas synonyme d'intéressant, et je veux bien qu'un roman, en m'instruisant, m'intéresse : j'y consens d'autant plus volontiers, que je comprends qu'il serait moins instructif s'il était moins intéressant. C'est faire, à ce qu'il semble, une assez belle passe aux romanciers, et ils ne peuvent raisonnablement se plaindre de nous. Malheureusement, *mundus vult decipi* (le monde veut être trompé) ; ce que la plupart des lecteurs demandent à un romancier, c'est précisément ce que nous ne voulons pas qu'on leur donne : ils veulent qu'on les berce dans l'oubli de la vie, et ils préfèrent follement à l'écrivain qui la leur ferait aimer, celui qui la leur fait haïr, à celui qui met la poésie dans la réalité, celui qui la met ou plutôt qui la cherche ailleurs ; je dis celui qui la cherche, puisqu'une poésie qui ne peut pas se rattacher à la réalité n'est pas une poésie véritable. Le goût du romanesque n'a peut-être pas créé le roman ; mais sûrement il lui a fait la loi : c'est le romanesque que presque tout le monde cherche dans le roman, je dis même ceux qui se piquent le plus d'y chercher autre chose. L. 19^e. I, 29.

Le romantisme, pour nous, peuples modernes, est le droit de ne remonter qu'à nos origines, de relever de nous-mêmes, ou plutôt d'être nous-mêmes, dans la littérature et dans l'art. Le romantisme est la littérature propre et naturelle des nations romanes, des races qui, sous les auspices du christianisme, ont passé de la main des Romains dans celle des races germaniques, et dont cette révolution a constitué l'individualité. Le romantisme, c'est donc, en d'autres termes, l'individualité collective des sociétés issues du christianisme et de l'invasion. Il fait antithèse, non avec l'antiquité, mais avec l'imitation servile de l'antiquité, avec le classicisme. Soyons de notre temps, soyons de notre pays, voilà sa devise et son formulaire. S. XI, 370.

On se paya¹ de ce mot (romantisme), et l'on ne vit pas que ce qu'on appelait romantisme n'était pas plus une littérature que l'éclectisme n'est une philosophie, que le protestantisme n'est une religion. Sous ce nom, beaucoup trop précis, il ne se trouva, en réalité, qu'une vague idée d'émancipation; faute d'un sol préparé, on retombait, du moins pour un temps, sous le joug des modèles, et l'on n'avait fait, à bien prendre, que changer de servitude. Quelques éléments, toutefois, se laissaient discerner dans le tourbillon des idées nouvelles; l'un après l'autre, ils descendaient et se posaient dans les esprits, et commençaient la religion de la nouvelle littérature; mais elle n'était pas pour cela constituée, et elle ne l'est point encore. Ch. III, xci.

Les idées modernes, toutes plus ou moins relatives au christianisme, ont créé un bonheur exquis et d'exquises douleurs, dont les anciens n'avaient aucune idée. Même aujourd'hui, tout le monde ne veut pas comprendre de telles souffrances; à bien des gens elles font pitié plutôt qu'elles n'inspirent de la pitié; et véritablement il ne faut pas trop s'en étonner: tant d'infortunes imaginaires nous ont volé notre compassion; nous avons vu, non-seulement dans les livres, mais dans la vie, tant de chagrins bien mangeant, tant de désespoirs au teint blanc et rose, tant de beaux ténébreux et de belles affligées, qu'un bon et solide mal-

¹ Vinet a expliqué précédemment comment on est arrivé au romantisme.

heur, de l'espèce la plus vulgaire, eût infailliblement et radicalement consolés ; nous nous sommes si bien convaincus que ces peines intimes n'étaient que les mille et mille caprices, les mille et mille contorsions d'un égoïsme vaniteux, que nous en sommes devenus, je le sens bien moi-même, un peu injustes envers les souffrances et les besoins des âmes supérieures. Conséquence fâcheuse et mauvais symptôme en même temps ; car le bonheur intime de l'âme, la félicité morale, avant-goût de la céleste béatitude, n'est guère moins mystérieuse que l'infortune morale, et se rattache au même principe. Comment concevoir l'un si l'on ne conçoit pas l'autre ? Et si l'une et l'autre nous sont inintelligibles, quel sens, quelle aptitude avons-nous pour cette vie supérieure où les idées pures sont au nombre des éléments du bonheur.

L. 19^e. I, 82.

La littérature actuelle, dans son ensemble, n'est autre chose que le tumulte dans le vide, prenant toutes ses idées hors de la société, parce que la société n'en a point, ne l'exprimant guère que de cette façon, et n'ayant avec elle de contact et de commerce que par les passions, qui ne manquent jamais dans la société, alors même que la pensée fait défaut.

Ch. II, XIV.

Je suis à la fois du nouveau et de l'ancien régime en littérature ; j'applaudis aux hardiesses de l'un, j'aime et je regrette la pureté de l'autre.

L. 19^e. II, 261.

L'exagération est l'amusement des sociétés oisives, le romanesque en est la seule poésie. L'action seule donne la vraie mesure des choses ; c'est du pied, non de l'œil, qu'on apprécie à coup sûr les distances. L'idée pure ne suffit point à l'âme ; il lui faut des faits, des témoignages, des types ; à défaut de quoi l'esprit, livré, à de graves instincts, transforme le monde des idées morales en une mythologie, où, sans beaucoup de difficultés, les démons usurpent la place des dieux.

S. XIV, 74.

Après avoir cherché ailleurs, comme tout le monde fait d'abord, des secousses et des éblouissements, je suis revenu pas à pas, et avec bonheur, en ce pays de limpide lumière (les classiques) et au centre de ces clairs horizons ; ces formes hardies et pures, ce mouvement à la fois vif et retenu, cette perfection d'ensemble, si

rare chez nos modernes, ce mélange étonnant du sublime le plus naïf et du goût le plus correct, enfin cette beauté chaste, et, si l'on peut transporter à la littérature les expressions de la morale, ces charmes innocents, ont toujours plus ravi toutes mes facultés ; enfin, pour tout dire,

« Je ne trouve qu'en eux je ne sais quelle grâce
« Qui me charme toujours et jamais ne me lasse ?

Ch. III, XVII.

Je ne suis pas insensible à d'autres beautés ; plus facilement même que bien d'autres, je m'y laisse surprendre, je m'y laisse *piper*, comme disait Montaigne. Même de sens rassis, je reconnais les avantages propres aux écrits de notre temps. Ce n'est peut-être pas une littérature ; ce n'est pas une lumière généralement répandue, également répartie ; ce sont plutôt, dans un ciel voilé et triste, de rapides lueurs et des coups de foudre ; peu d'œuvres complètes, peu d'hommes complets ; peu de cette naïveté sage ou de cette sagesse naïve qui orne les grandes époques ; une fécondité hâtive, mais étonnante ; rarement un plan de campagne, mais des coups de main hardis ; une profondeur chèrement achetée par la tristesse de nos craintes et l'anxiété de nos espérances. Au tragique de situation a succédé, dans nos inventions, un tragique de pensée, bien plus sévère et plus navrant ; ce n'est plus mélancolie, c'est tristesse dure et pesante ; elle reparaît dans tous les genres, et ressort tout amère du rire et du badinage ; les grâces mêmes, dirait l'école classique, les grâces mêmes ont pleuré. De tout cela résulte dans les écrits de ce temps, je ne sais quoi qui repousse et qui attire ; une simplicité inconnue, un raffinement inouï ; une rencontre, une confusion à leurs limites, de l'extraordinaire et du trivial ; de rudes déceptions, des atteintes vives et sans cesse renaissantes ; mais, par suite même de ces impressions rapides et contradictoires, l'impossibilité de cultiver l'homme au moyen de cette littérature ; et la nécessité de remonter jusqu'au point où le fleuve coule moins impétueux et plus limpide.

XVIII.

Ce qui est bon en littérature est vrai, le faux n'a jamais été

classique, et le véritable danger n'est pas tant de connaître que de mal connaître. C. 6.

La gloire particulière des écrits du grand siècle, c'est la justesse dans la beauté et la mesure dans la force. C'est par cet admirable tempérament qu'ils sont devenus classiques. P. 271.

Les grands hommes du grand siècle n'avaient pas tant d'esprit qu'aujourd'hui. Ils étaient plus profonds et plus riches que nous, quoique nous ayons un faux air de l'être davantage ; mais décidément notre siècle a plus d'esprit monnayé, plus de cet esprit qui naît de la décomposition de toutes choses : n'a-t-on pas dit qu'en se putréfiant certaines substances deviennent lumineuses ? Le travail de décomposition qui multiplie les aspects et les reflets, vaut-il ces grandes vues, ces pensées simples, qu'on appelait alors de l'esprit, et même du bel esprit ? R. VII, 328.

CHAPITRE II.

Littérature et langue.

§ I. — GRAMMAIRE.

a) Grammaire et littérature.

La grammaire est sur le chemin de la littérature, dont elle est même le plus ancien nom ; il ne faut la prolonger que de bien peu en ligne directe pour la faire devenir de la littérature. R. I, 9.

b) *Langue, nécessité de l'étudier. — Penseurs et écrivains. — Idiome d'un peuple et sa civilisation. — Respect de la langue.*

L'enseignement grammatical, en le réduisant à une explication plus psychologique et tout aussi simple, non des *règles*, comme on dit toujours, mais des *faits* de la langue maternelle, forme, avec l'enseignement de la religion (car rien n'est plus harmonique,

mieux apparenté que ces deux études), la base vraie de la *culture* de notre peuple et de tout peuple. Une société qui ne sent pas sa religion et qui ne sait pas sa langue, n'est pas dans les termes d'une civilisation véritable. 10.

En général, on étudie trop peu la langue ; on ne la connaît qu'en gros ; on n'en approfondit pas les ressources, on ne s'exerce pas à son maniement ; on laisse ceux qui ont l'instinct, le sentiment vif et intime de la langue, se prévaloir de leur avantage ; on ne cherche pas à s'en approprier tout ce qu'avec moins de talent naturel on peut s'en approprier par l'étude. La langue reste pauvre de mots et se réduit à un petit nombre d'articulations, entre des mains peu exercées ; elle ne rend qu'à d'autres tout ce qu'elle peut rendre. H. 563.

Quel plus grand sujet de poésie que la transformation d'un monde ! Et quel témoin plus vivant, quel confident plus intime de cette transformation que la naissance d'un idiome ! Celui qui ne sentirait pas la poésie d'un tel sujet, serait incapable d'en sentir aucune. Si Adam, imposant des noms aux objets de la nature, se manifestant son existence intérieure, se reproduisant par la parole, s'élevant par elle à la dignité humaine, est pour l'âme un spectacle éminemment poétique, n'y aura-t-il point de poésie dans l'aspect d'une nation, d'un groupe de nations, imprimant sur sa parole, au moment d'un passage décisif, l'empreinte profonde de son passé, de son présent et de son avenir ? Si une époque avait la conscience de ce qu'elle fait et de ce qu'elle est, ne la verrions-nous pas, comme « notre grand ancêtre, » tressaillir à la vue de cette langue naissante, sa compagne, son Ève, qui vient enchanter l'heure de son réveil ? S. v, 221.

La grammaire ramenant à une expression plus précise tous ces raisonnements instinctifs et rapides dont j'ai parlé plus haut, est à la fois un exercice logique et métaphysique. L'esprit qui s'y livre, se forme peu à peu à l'art nécessaire d'abstraire et de généraliser, deux opérations de l'esprit qui reviennent à chaque instant dans cette étude. Elle peut, à cause de cela, être considérée à bon droit comme la préparation la plus convenable aux études philosophiques ; et je doute qu'on trouvât un seul esprit distingué

dans cette dernière carrière, qui n'ait été versé dans la science des langues. I.

L'art d'écrire, tel que l'ont conçu de bons esprits, suppose une application si universelle, si variée, si délicate de toutes les facultés de l'entendement, qu'il n'est guère possible de concevoir une gymnastique plus profitable à ces diverses facultés. C'est presque l'art de penser ; mais c'est l'art de penser appliqué à l'expression de nos propres pensées, et de nos propres sentiments, de ce que nous avons de plus proche et de plus familier.

— Tous les grands penseurs n'ont pas été de grands écrivains ; mais quel est le grand écrivain qui ait été, sous les autres rapports, un homme médiocre ?

La parole est le grand levier du bien et du mal ; la parole, produit de la pensée, réagit sur la pensée, et par elle sur la vie. Il est impossible de calculer les résultats sociaux d'une étude au moyen de laquelle, si elle est bien faite, on ne parlera plus sans savoir ce qu'on dit. Ch. I, IV.

— Je suis disposé à croire qu'entre les causes qui entravent, favorisent ou déterminent la civilisation d'un peuple, la nature de l'idiome qu'il parle n'est pas une des moins importantes. Il y a telle langue qui, bien apprise, doit, à elle seule, donner une excellente forme aux esprits. Une langue parfaite serait la vérité même.

Que de psychologie, que d'histoire, que de lumière dans le récit des aventures d'un mot ! V.

Si une langue imparfaite sert mal la civilisation du peuple qui la parle, l'emploi imparfait d'une langue porte à la civilisation plus de préjudice encore. XIV.

Les mots sont les signes représentatifs des valeurs intellectuelles. Les écrivains sans pureté ou sans correction sont comme des faux-monnayeurs, qui introduisent de la perturbation dans les transactions intellectuelles et diminuent le crédit de la parole. Le respect de la langue est presque de la morale. H. 452.

— La profanation des mots amène le mépris des choses ; et, en morale aussi bien qu'en religion, l'incrédulité est le contre-coup nécessaire de l'hypocrisie. D. 133.

La pensée fait beaucoup pour une langue, mais la passion davantage. De la passion seule elle peut recevoir le mouvement, la souplesse et, chose remarquable, la mesure même. P. 238.

Une langue n'est un moyen d'exprimer nos pensées que parce qu'elle est tout d'abord une manière de nous en rendre compte. Une langue analyse méthodiquement, c'est-à-dire décompose, distribue et classe cette foule de perceptions qui, sans son secours, demeureraient entassées et confondues dans l'esprit. Semblable aux agents chimiques les plus puissants, elle contraint les divers éléments dont se compose chacune de nos idées à se prononcer et à se distinguer dans leur union même. Semblable à un flambeau, elle porte une lumière vive dans ces retraites de l'âme où pénétrait à peine un demi-jour douteux. I.

Avoir appris une langue, c'est s'être mis en possession de toute la masse d'idées fondamentales et usuelles dont se compose le fond de cette langue ; d'où il suit qu'apprendre une langue étrangère, c'est s'initier au secret de l'individualité du peuple qui la parle ; en sorte que c'est un excellent moyen de comprendre une nation que d'étudier l'idiome dont elle fait usage.

Rien n'est plus intimement uni à un homme, à un peuple, que sa langue ; ce n'est pas seulement l'instrument de sa pensée, c'en est le fond ; c'est la vraie image de sa vie, c'est toute sa vraie philosophie. C'est en même temps le résultat de la vie sociale, et le moyen de cette vie ; c'est une indispensable condition d'ordre, de ralliement, et par conséquent de progrès ; c'est le talisman de notre Babel. Quoi d'étonnant si un instinct universel veille d'un soin jaloux sur un vocabulaire et sur une grammaire dont l'altération rendrait imminentes et la confusion des langues et la dispersion, non plus des tribus, mais des forces de la société. Veiller sur la langue, c'est veiller sur la société même. L. 19°. III, 12.

La langue est sacrée comme la société. Elle n'est pas immuable, elle ne peut pas l'être ; mais elle ne souffre aucun changement arbitraire et capricieux, aucune violence gratuite, aucune modification purement individuelle. Dans les changements qu'elle accepte, elle subit sa propre loi, et n'obéit qu'à ses besoins. 193.

En général une langue reçoit ses plus grands perfectionnements

de ceux pour qui elle n'est qu'un instrument, des hommes de génie qui, traitant des sujets intéressants et exprimant de grandes choses, se sont fait, sans autre dessein, une langue proportionnée aux divers besoins de leur pensée. Il ne faut rien attendre de puissant ni de profond d'une réforme de langage dont le langage a été le seul objet et le dernier terme. C'est la pensée qui élève la parole.

Ch. III, xv.

La langue, ainsi que la société civile, repose sur le respect de la propriété; en grammaire, comme en politique, il y a des droits acquis; chaque mot réclame son idée comme chaque individu son bien. Que ces droits soient livrés au bon plaisir de tous ou d'un seul, la langue s'écroule ainsi que la société; mais, d'une autre part, dans l'immobilité forcée de la propriété, la langue et la société croupissent. Mais il faut que ce mouvement de la langue s'opère lentement et sans violence; plus il est insensible, plus il est sûr; il se légitime d'autant mieux qu'on en connaît moins la source; autant que possible, il faut qu'il soit anonyme. De nos jours il est bien loin de demeurer dans ces conditions; en fait de langue, la propriété est de toutes parts menacée; l'arbitraire individuel se substitue à l'arbitraire légal; la convention, base du langage, tend à s'effacer, et par conséquent la confusion à s'introduire. 55.

Le mépris de la langue, surtout en ce qui concerne le sens des mots, est un des symptômes les plus certains de la décadence de l'art et de l'impuissance poétique d'une époque; c'est même, sous d'autres rapports, un fait très-grave, l'anarchie dans la langue correspondant presque toujours à l'anarchie dans les idées; comme homme, et non point seulement comme littérateur, on peut se faire un sérieux devoir de respecter les articles de ce traité social qui lie tous les hommes d'un même pays à reconnaître dans les mêmes signes les mêmes idées. S. VII, 213.

Le langage, admirable empreinte de l'homme, irrécusable délateur de tous ses secrets, le langage rend nos impressions plutôt que nos réflexions, et souvent, par conséquent, l'apparence plutôt que la réalité. D. 458.

c) *Français et Allemand.*

Prise en elle-même, la langue française offre à l'observateur des mérites bien dignes d'attention. Moins philosophique que l'allemand, elle est plus logique peut-être ; elle est d'une rigueur et d'une conséquence dans sa syntaxe, d'une finesse dans quelques-unes de ses formes, d'une prestesse dans ses mouvements, qui font contraste avec l'étoile de sa naissance et les orageux auspices de sa première formation. Tout cela vaut la peine d'un examen attentif et d'une étude formelle.

Ch. I, IX.

§ II. — STYLE.

a) *Style, logique et langue. — Traduction.*

Telle est la pensée, tel sera le style. S. XIV, 76.

Plus j'y pense, plus je suis ramené à croire que la logique, mais une logique délicate ou profonde, est la condition et quelquefois la première donnée des beautés du style, en poésie comme en prose. Ordre et proportion, que de choses dans ces deux mots ! et toute la logique du style est là, mais elle a ses degrés ; elle a ses mystères, et l'initiation qu'elle impose est laborieuse et lente ; du bien au mieux, dans ce genre comme dans tous les autres, le chemin est long et, dans un sens, il n'aboutit jamais. L. 19^e. II, 65.

Lorsque l'enveloppe d'une idée, à force de transparence et de pureté, ne laisse plus voir que l'idée, mais précise, vive, attachante, lorsque les expressions, au lieu d'arrêter le regard, comme de brillantes aspérités, se laissent pénétrer sans résistance comme un milieu lumineux, lorsque c'est par réflexion qu'on revient aux détails pour les apprécier séparément, on peut compter qu'on vient de lire un ouvrage très-bien écrit. S. V, 355.

Quand la finesse domine dans l'esprit ou dans le style, elle est moins une force qu'une faiblesse ; elle est, sinon la source, du moins la compagne de beaucoup de défauts. Au premier abord, un esprit très-fin paraît supérieur ; et en effet, c'est là une supé-

riorité d'un certain genre. Mais combien, au jugement des grands esprits, et du public qu'ils finissent par entraîner, la finesse est au-dessous de la simplicité ! Combien l'esprit en qui elle domine, est d'habitude froid, faible, frivole, souvent faux ! Les beautés simples sont durables, mais la finesse se flétrit. D'ailleurs, il y a en soi plus d'esprit dans la simplicité que dans la finesse. Ce qui est simple et spirituel est bien plus spirituel que ce qui n'est que spirituel et fin. « Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon, » dit Fénelon d'après Sophocle. Il n'y a que les grands esprits qui sachent combien il y a de gloire à être simple. La postérité distingue toujours cette gloire-là ; mais les contemporains peuvent s'y tromper. L. 18^e. I, 240.

— Le style d'un écrivain se combine avec la langue dont il se sert. Son style est à lui, mais doit s'accommoder à la langue qu'il est obligé d'employer ; tout à la fois le style obéit à la langue et se fait servir par elle. Il en résulte un tout qu'on ne peut scinder. Le style de l'écrivain sans sa langue, ce n'est plus son style, ce n'est plus lui ; et sur ce pied, plus le traducteur voudra être fidèle aux formes de son original, moins il en rendra le style. Tel tour, tel mouvement, telle locution, n'étant plus soutenus par l'idiome sur lequel ils s'appuyaient dans l'original, prennent dans la traduction un caractère tout autre, ou bien perdent tout caractère, toute vérité. On ne peut donc pas se prescrire, d'une manière absolue, de rendre identiquement le style d'un auteur, excepté dans les cas, toujours bien rares, où les deux langues offrent les mêmes moyens. S. VI, 67.

Dans la plupart des cas, il faut user d'un tempérament délicat, modifier le style pour l'assortir à la langue, ou, s'il est possible, la langue pour l'assortir au style ; dans tous les cas, il faut que la langue et le style se soutiennent et, pour ainsi dire, s'acceptent l'un l'autre. Peut-être le vrai système consisterait à se dire : Si l'auteur que je traduis, pensant comme il pensait, avait dû se servir de ma langue, ou plutôt si ma langue avait été la sienne, comment aurait-il rendu ce fait, cette idée, ce sentiment ? Je pense que cette méthode est la meilleure pour s'identifier avec l'auteur original, et pour le *traduire*, c'est-à-dire pour le *transporter* tout entier, tout vivant dans une langue étrangère.

En fait de traduction, le talent n'est pas tout ; ni même le talent joint au savoir, puisque une époque ajoute nécessairement au savoir de la précédente, jusqu'à ce qu'on sache tout, ou qu'on désespère, à bon escient, d'apprendre davantage. XIII, 86.

—Quand le style devient un spectacle, quand une expression simple n'a plus de force, quand les excitants seuls provoquent un signe de vie, les facultés sont-elles saines, la vie a-t-elle sa plénitude, les âmes se *portent-elles bien*? Il se peut que l'écrivain qui applique ces procédés soit très-fort ; mais la génération à qui on les applique est-elle forte? on en peut douter. XI, 84.

De même que le style est l'homme, de même qu'un siècle est une individualité collective, ainsi un style est un siècle.

L. 18^e. I, 342.

En prodiguant les mots, on use les idées. I.

Il est moins commun qu'on ne le croirait d'avoir le style de sa pensée. Les génies incultes ont quelquefois ce mérite ; les génies à moitié cultivés ne peuvent y prétendre, et c'est pour l'avoir possédé au plus haut degré que les grands écrivains sont grands. La disproportion ou la disconvenance entre le fond et la forme est le stigmate des artistes inférieurs, comme elle est aussi en politique, en civilisation, en morale, la marque des époques inférieures et des peuples arriérés. La plénitude de la vie, la vigoureuse maturité ne se réalise et ne s'annonce que par cette correspondance, dans toutes les œuvres, du moins, qui ne sont pas de pur instinct. Il s'agit, pour l'écrivain, d'arriver au travers de l'art à toute la sincérité de l'instinct, ou, pour mieux dire, il s'agit, pour l'instinct, de franchir sain et sauf les défilés sinueux de l'art et les aspérités du travail. C'est le triomphe de l'art consommé, c'est la joie du talent supérieur ; c'est quelquefois le bonheur tout gratuit du zèle et de l'amour ; mais bien plus rarement ; combien souvent, en effet, le style de l'homme le plus sincère ne manque-t-il pas de sincérité? S. XII, 268.

b) Unité rythmique.

L'homme est un ; s'il ne prétend pas recevoir toutes les impressions à la fois, il veut au moins que toutes celles qu'il reçoit se

trouvent d'accord entre elles ; l'unité rythmique de la période lui plaît comme symbole ou comme métaphore ; ce tout logique et grammatical qu'on appelle la phrase, doit être en même temps un tout musical : il demande à la prose, sous une forme plus obscure, plus indécise, ce qu'il attend de la poésie ; et dans le fait, où est la limite réciproque de la prose et de la poésie ? et comment ne pas avouer que la prose n'est que de la poésie, peu à peu mais jamais entièrement, éteinte ou calmée ? Il serait étonnant de dire combien perd en vertu persuasive une diction dénuée de nombre, et pour quelle part sont entrées dans les conditions d'un style éloquent la distribution des espaces dans la phrase, la répartition des sons et la prudence dans les chutes. On peut, je le sais, être éloquent dans le fond sans avoir le sentiment du rythme oratoire ; mais sans ce rythme on ne réalise pas pleinement l'éloquence qu'on porte en soi ; ou plutôt, comme l'éloquence ne peut se scinder, tout véritable auteur est un écrivain nombreux, et dans celui qui ne l'est pas, le peuple ne sent pas assez l'orateur. 269.

c) Fond et forme.

Ni l'idée sans la forme, ni la forme sans l'idée, ne se perpétuent. I.

La forme la plus exquise, s'il était possible de la donner à une substance vile, grossière et sans consistance, et si le style n'était pas de la pensée encore, la forme la plus exquise ne préserve pas, n'éternise pas les écrits : la vérité seule naît viable, la vérité seule ne périt pas. L. 19^e. I, 152.

Il me paraît tout à fait dans l'ordre, non-seulement que l'ami du vrai soit en même temps l'ami du beau, mais qu'un chrétien qui fait des vers y mette sa conscience aussi bien qu'à tout le reste, et les fasse aussi bons et aussi beaux que possible. III, 180.

Le beau peut résulter immédiatement des sentiments, des affections ; le bon est inséparable de l'idée du devoir. La vérité morale n'est réalisée et complète que chez l'homme qui, par le chemin du bon, arrive jusqu'au beau, c'est-à-dire par le sentiment du devoir au sentiment de l'amour. L'amour qui ne veut relever

que de lui-même, qui n'obéit qu'à lui-même, l'amour-instinct, l'amour qui n'a pas traversé le défilé de la conscience, l'amour qui vient avant le devoir, ne constitue pas, dans son intégrité, un être moral; pas plus au reste que le devoir qui ne se résout pas en amour. Il faut les deux éléments, et dans l'ordre que j'ai dit.

II, 380.

Nous ne voyons pas pourquoi le bon exclurait le beau; leur divorce n'est qu'un accident, leur union est dans l'ordre, et quand le bon se revêt du beau, il ne fait que reprendre ce qui est à lui.

III, 280.

La forme ne tient que sur un fond solide, comme la couleur ne tient que sur une bonne étoffe; et parmi les écrivains réputés classiques, il n'en est pas un qui ne donne à penser et qui n'apprenne à penser.

C. 5.

Là où l'idée est très-substantielle et très-forte, l'importance de la forme diminue; ou plutôt une idée substantielle et forte trouve du premier coup la forme qui lui convient essentiellement. Elle n'a pas de peine à se faire jour à travers les accidents du langage. Son corps est lumineux, et resplendit à travers le vêtement qu'on lui a donné.

N. III, 588.

J'avoue que la vérité sait plus d'une langue, qu'elle est polyglotte, pour ainsi dire, parce qu'elle est humaine. C'est un service à lui rendre que de lui faire parler plus d'un dialecte: on sait mal une chose qu'on ne sait dire que d'une façon. Mais enfin chaque idée a sa forme, et l'alliance de l'évangélicité des sentiments avec la mondanité du langage a quelque chose d'hybride; les allures du style à la mode s'accordent mal avec l'ingénuité sublime d'une pensée apostolique.

S. XII, 200.

§ III. — **LANGUE.**

a) *Fixer et innover.*

Fixer une langue, ce n'est pas en arrêter le développement, en borner les acquisitions: c'est rejeter tout à fait ce qu'elle hésitait à rejeter, et sanctionner avec autorité tout le reste. P. 269.

Il y a des individualités de langage qui tiennent à l'individualité du génie, que celle-ci rend légitimes, et qui ne s'en détachent pas. Ch. II, III.

Tout grand écrivain est novateur en fait de langue ; ceux mêmes de nos classiques qui nous paraissent aujourd'hui avoir été, sous ce rapport, les plus discrets et les plus circonspects, ont été hardis plus que nous ne pensons ; leurs hardiesses, adoptées par le public, ont cessé d'être des hardiesses. S. III, 60.

b) Langue classique et des gens du monde.

Les écrivains lettrés, les écrivains de profession, pour lesquels écrire fut à la fois un art et une carrière, ont constitué la langue classique ; et c'est dans leurs ouvrages qu'il faut la chercher. Mais cette langue n'est pas, au sein de l'idiome français, la seule digne d'attention et d'étude. Parallèlement à son cours limpide et pur, coule ou plutôt bondit et bouillonne une langue dérivant d'une autre source, irrégulière, troublée, mais abondante et forte, et à laquelle la langue des livres a fait plus d'emprunts qu'elle n'en avoue et qu'elle n'en connaît. C'est la langue des gens du monde, des gens de guerre et de cour, placés trop en dehors des intérêts, des loisirs et des préoccupations littéraires pour se faire une religion des formes du langage classique, vivant à la fois assez près et assez loin du vulgaire pour emprunter à son langage ce qu'il a de pittoresque et de saillant sans en adopter les façons trop bourgeoises, placés enfin trop haut dans la société ou plutôt trop en dehors de la société pour ne pas se rendre plus ou moins indépendants de la phraséologie reçue. Beaucoup de ces hommes ne retenaient de tous ces avantages qu'un langage bizarrement incorrect, et la prétention, quelquefois trop visible, de braver « la grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois. » Ch. III, 40.

Mais lorsque cette langue princière, cavalière parfois, cette langue des camps et des châteaux, tombe entre les mains d'un homme de génie, d'un cardinal de Retz ou d'un duc de Saint-Simon, elle devient, comme phénomène dans la langue, comme dialecte d'une nature supérieure, propre à figurer dans un recueil comme celui-ci, voué non au purisme, mais au génie. 41.

CHAPITRE III.

Préceptes littéraires.

§ I. — L'ÉCRIVAIN.

a) *Originalité et individualité.*

L'originalité est la vertu littéraire sans laquelle toutes les autres se réduisent à rien. L. 18^e. I, 123.

Quelle qu'en soit la cause, que ce soit l'ascendant d'un seul homme, ou une autorité collective, tous, plus ou moins, nous pouvons nous dire comme je ne sais quel homme célèbre : « je suis né changé. » On ne nous laisse pas le temps d'être nous-mêmes. Quelque chose de nouveau et d'étranger s'impose ou plutôt se mêle à nous à mesure que nos facultés se développent. Nous employons à aliéner notre liberté, ou ce que j'appellerais volontiers notre *ingénuité*, la moitié de l'esprit que nous pouvons avoir ; et si nous en avons peu, nous ne laissons pas d'y réussir. En littérature on ne part guère du naturel, on y revient, on s'y élève peu à peu.

B. II, 522.

Un écrit sous lequel on ne voit pas un homme est chose trop abstraite pour les besoins d'un cœur simple ; il faut pour exciter l'intérêt qu'il recherche, même involontairement, toute la variété d'une existence mortelle à reconstruire. R. I, 26 (?)

Chaque siècle a son individualité, laquelle est en même temps sa limite et sa force. Il faut arriver au niveau du siècle, et de là prendre son élan pour monter plus haut. L. 18^e. I, 330.

Les créations les plus individuelles sont suscitées ou suggérées. S. XIII, 31.

Il vaut mieux être *pauper in opere suo*, que riche du fonds d'autrui. 272.

La plupart des germes du romantisme ont subsisté enfouis dans le dix-septième siècle ; beaucoup de tentatives plus hardies avaient

eu lieu dans le seizième. Les changements qui paraissent les plus profonds, c'est le cours du temps qui les apporte, c'est l'esprit général qui les suggère. Ce qui est le propre du génie et le triomphe de l'esprit individuel, c'est de leur donner le sceau de l'éloquence.

L. 18^e. II, 29.

C'est être fort que de pouvoir beaucoup ; ne pas vouloir tout ce qu'on peut, c'est être fort deux fois. Cette seconde force est la plus rare dans toutes les sphères de l'activité humaine ; elle n'appartient, en littérature, qu'aux hommes du premier ordre, et ne les distingue pas même tous ni toujours. Il est difficile de ne pas user à tout moment de toute sa force ; mais toute qualité spéciale n'est qualité qu'à sa place et dans sa mesure, et n'est plus qu'un défaut dès qu'elle surabonde. Cette indiscretion, trop commune, a perdu de fort beaux talents, à qui il a paru plus commode de se concentrer que de s'étendre. On peut néanmoins, sans nier les droits de l'individualité, et sans porter atteinte à ce vieil axiome :

La nature fertile en esprits excellents,
Sait entre les auteurs partager les talents,

on peut affirmer que le talent le plus spécial a besoin de se généraliser ; que rien d'exclusif n'est vrai ; qu'il doit se trouver dans chaque talent quelque chose de tous les autres talents ; que le don particulier que chacun a reçu ne peut prospérer sans le concours des autres dons ; et si l'on objecte qu'il faut pour cela les avoir aussi reçus, nous répondons hardiment qu'on les a reçus, attendu qu'un esprit bien fait doit les posséder tous, quoique dans des proportions diverses. C'est là même, à notre avis, ce qui caractérise un esprit bien fait. Tout génie, sans doute, a ses côtés faibles ; mais ces côtés le seraient davantage encore si on ne les fortifiait ; et quiconque demande toujours à son terrain les mêmes fruits s'expose à voir à la longue la plante qu'il cultive s'épuiser ou s'abâtardir. Il y a, pour l'esprit, comme pour la terre, une méthode d'assolements.

L. 19^e. II, 213.

Pas plus en littérature qu'en société, l'individualité n'est la loi unique ; la littérature est aussi une chose sociale ; la vérité esthétique n'est pas plus individuelle de sa nature que toute autre vé-

rité, et la part de la liberté, ici comme ailleurs, est de se soumettre librement. L'art périrait dans l'oubli de ces principes.

III, 337.

b) Objectivité et subjectivité.

Je voudrais qu'on fût ou largement objectif, ou franchement subjectif. Souvent on aime autant à rencontrer dans un ouvrage l'auteur que le sujet. C'est peut-être un défaut dans un livre, mais c'est un charme.

L. 18^e. II, 62.

Ce n'est pas la vérité objective seule qui édifie dans un ouvrage, c'est aussi la vérité subjective, celle qui réside dans l'âme de l'auteur.

I, 307.

Un talent objectif est impartial et dépréoccupé ; il voit les choses telles qu'elles sont, et n'y mêle rien du sien : c'est lui seul qui reproduira la vraie couleur des temps, des lieux, des systèmes, des religions. Ce n'est pas de la candeur, mais c'est mieux ; aucune candeur n'est candide à ce point. Les talents subjectifs sont exposés à tout altérer par prévention ; l'objectivité, qui n'est pas prévenue, laisse à toutes choses leur caractère, leur physionomie ; elle serait la candeur, la plus parfaite candeur, si elle jugeait ; mais elle ne juge pas. Un miroir ne saurait juger.

L. 19^e. II, 70.

Parmi les écrivains qui ont agi avec puissance sur les âmes, il en est peu qui n'aient porté avec eux, jusqu'à la tombe, comme une couronne, mais souvent comme une couronne d'épines, quelque idée dont l'importance, ou la vérité, les avait suivis dès leur jeunesse.

I, 83.

Tout grand écrivain, tout poète doit être l'incarnation d'une idée. Il faut qu'il y ait fusion, identification entre l'auteur et le sujet, que les deux ne fassent qu'un, que l'auteur communique au sujet la couleur de son âme, et qu'il reçoive lui-même la teinte de son sujet.

L. 18^e. I, 144.

Un livre n'est pas un monologue, c'est un *a parte* bien long que celui qui dure un volume. Il faut écrire en vue et en présence d'autrui, emprunter en quelque sorte au lecteur le langage que nous voulons lui tenir, l'entendre à mesure que nous lui parlons, faire de chacune de nos phrases une réponse à ses muettes ques-

tions, nous laisser dicter par lui nos propres paroles. Et pourtant il faut que ces paroles soient à nous ! Et pour qu'elles émeuvent le lecteur, il faut qu'elles le frappent comme étrangères, en lui convenant comme siennes. C'est cette heureuse combinaison qui a toujours fait les habiles écrivains, les vrais orateurs ; et à mesure que l'un ou l'autre des deux éléments a manqué, que ce soit le premier, que ce soit le second, n'importe, l'éloquence a fait défaut.

S. VII, 308.

c) Progrès chez l'écrivain.

Une vie littéraire est une marche continue, où chaque publication importante forme un pas ; c'est à la critique à évaluer l'intervalle que chaque pas mesure ; en d'autres termes le progrès obtenu. En littérature, comme en morale, le progrès est inséparable de la vie ; le progrès est la vie même. La vie est une naissance perpétuelle ; insensible, si on la prend à des intervalles trop courts, elle se signale de loin en loin, dans chaque existence, par tel acte qui donne la mesure et la forme de son agent ; ces actes, dans la vie de l'écrivain, ce sont des livres ; les moins importants peuvent venir les derniers ; ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; mais dans les moins importants le progrès ou le développement doit se constater. C'est la règle : mais combien d'exceptions ! L. 19^e. II, 322.

Chaque homme, dans ses rapports avec la société, est moins un homme qu'un livre ; et, quelque sincère que soit un livre, il est rare qu'il ne vaille pas mieux que son auteur, dont il recueille les pensées choisies, les meilleurs moments, la quintessence. On s'indigne de la différence, du contraste quelquefois, et la plupart du temps on a tort ; on a tort surtout de crier à l'hypocrisie, il n'y en a point, il n'y a que la faiblesse humaine : ce n'est pas de s'être surpassé dans son livre, mais de rester inférieur à son livre, que l'écrivain doit être blâmé. Mais combien ne faut-il pas honorer les excellents auteurs qui valent encore mieux que leurs ouvrages, je veux dire les hommes dont la vie extérieure, admirée de tous, est moins belle encore que leur vie domestique !

U. XLIX.

Toute vie bien ordonnée est un acte logique, où chaque fait est

la conclusion d'un raisonnement et la prémisse d'un autre. Les actions, dans une vie ordinaire, les ouvrages, dans une vie d'artiste ou d'écrivain, ne s'ajoutent pas seulement les uns aux autres, mais s'engendrent les uns les autres. Le vrai progrès consiste à se renouveler. Tout esprit qui s'arrête dans sa victoire n'a vaincu que pour les autres et non pour soi. Il n'a pas même vaincu pour les autres. Le public a aussi sa conscience, qui l'avertit qu'il n'y a pas progrès, qu'il n'y a pas vie, là où il n'y a pas renouvellement..... L'élite des connaisseurs sent l'immobilité et démêle un principe de mort dans une suite de succès trop semblables les uns aux autres.

Il est des époques où l'on dirait que le talent naît vieux ; car, après quelques élans, il s'arrête, et se met à tourner sur lui-même. Peut-être ce phénomène n'a-t-il jamais été aussi commun qu'il l'est à présent ; peut-être aucun âge n'a-t-il présenté autant de ces talents échoués, engravés, que la vague vient périodiquement battre et soulever à moitié, sans pouvoir les remettre à flot.

Comptez que, quand on est toujours le même, on n'est pas vrai ; car le vrai est flexible et fécond ; le vrai, c'est cette route royale qui rend maître de tout le pays quiconque a su la trouver. Le faux est une impasse dont on ne trouve l'issue qu'en revenant sur ses pas. Mais, notez-le bien, l'indifférence pour la vérité est une espèce et le principe du faux ; le vrai, dans une âme, c'est la foi au vrai ; c'est l'assentiment vif et spontané aux grandes vérités morales.

Est-il rien de plus triste que ces vies sans histoire, dont tous les faits rentrent l'un dans l'autre, et ne s'additionnent pas ? Tout le monde a entendu parler de cet infortuné qui, dans un calcul d'où dépendait sa fortune et son honneur, disant toujours : *un et un font un*, et jamais : *un et un font deux*, se crut ruiné, déshonoré, et perdit l'esprit. Eh bien ! son rêve est notre histoire. Dans un grand nombre des vies littéraires de notre époque, *un et un font un*. Qu'on se représente, après cela, la vie d'un Racine. Quelle vie ! que d'histoire dans cette vie ! et quelle logique dans cette succession de chefs-d'œuvre !

L. 19^e. I, 154.

§ II. — PRÉCEPTES LITTÉRAIRES.

a) *Méditation, inspiration, goût, timidité, simplicité, pouvoir de créer.*

Le grand, le sublime est presque toujours quelque chose d'involontaire et d'imprévu. Plus, dans la création littéraire, nous nous élevons, plus il nous semble que nous nous effaçons et que nous ne disposons plus de nous-mêmes. Le médiocre, dans nos travaux, nous appartient en propre ; nous le sentons à notre fatigue, à notre sueur ; le grand nous est donné, nous l'écrivons sous dictée ; nous n'en savons pas la source ; nous n'en concevons pas la venue ; c'est nous-mêmes, et ce n'est pas nous ; ce que nous sommes alors, nous le sommes par *grâce* ; aussi tous les poètes ont parlé de leur *inspiration*, d'un Dieu en nous, d'un *mens diviniior*. Remarquable témoignage, et trop peu médité ! Oh ! pourquoi l'homme qui, dans sa vie d'artiste, croit si volontiers à la *grâce* et à l'*Esprit*, pourquoi, dans sa vie morale, ne veut-il croire qu'à lui seul ! Pourquoi ne pas étendre l'aveu des poètes, et reconnaître en général que l'homme n'est pas la source, mais le canal et l'organe de tout ce qui s'élève au-dessus du niveau habituel de sa vie ; qu'il n'est alors qu'un *milieu*, où le divin apparaît et disparaît tour à tour.

II, 318.

Qu'est-ce que la méditation, cette incubation lente et passionnée d'une idée ? C'est l'identification toujours plus intime de l'écrivain avec son sujet, surtout pour en réunir toutes les parties et pour les placer sous un point de vue général. L. 18^e. II, 165.

La vraie *méditation*, comme son nom l'indique, nous place dans le milieu des choses (*in medias res*), nous identifie avec elles, nous fait vivre de leur vie ; analyser n'est pas méditer ; car l'analyse décompose, et la méditation, pareille à une incubation féconde, enveloppe avec amour l'ensemble du fait qui lui est soumis, se réchauffant de sa chaleur et lui communiquant la sienne. L'analyse n'arrive jamais jusqu'à l'intuition, qui, dans certains sujets,

est la connaissance même ; cette connaissance par intuition est le propre de la méditation proprement dite. S. XII, 301.

Respectons, en chaque homme, poète ou non, ce moment, si bien nommé, de l'*inspiration*, où il dit plus qu'il ne sait, où il fait plus qu'il ne peut, où il devient plus qu'il n'est ; ce moment mystérieux où il cesse de se comprendre, où il se prend à se respecter, non pas en lui-même, mais dans la parole qu'il vient de prononcer, ou dans l'acte qu'il vient d'accomplir ; où, peut-être, il a peur de la hauteur imprévue où cet élan l'a placé, parce qu'il sait bien que sa propre force ne saurait l'y soutenir. C'est le Titan écrasé qui se soulève sous sa montagne, ou quelque dieu opprimé qui soupire dans notre sein. L. 19^e. II, 319.

Quand la pureté du goût ne tient pas à la timidité de l'esprit, elle peut bien, du moins à une époque où le mauvais exemple abonde, s'expliquer par l'originalité du caractère.

S. VIII, 46. Voir aussi R. I, 585.

Le goût ne conseille pas toujours la timidité ; la hardiesse est de bon goût partout où sans elle il n'y aurait pas de vérité.

R. VII, 202.

Faites dire un seul mot ou faire un seul pas à une créature humaine, on verra si vous savez créer ; il y a des esprits justes qui ne sauraient prêter un seul ton juste à un personnage inventé. Mais, en général, les femmes savent faire parler les enfants ; et, mises à l'épreuve, la plus simple quelquefois se montrerait artiste en ce genre.

S. VII, 222.

La simplicité n'est pas ce qu'un esprit profond rencontre d'abord ; elle est un fruit du travail.

VIII, 257.

b) Amour dans la littérature ; amour de la nature ; vrai et beau.

L'amour que peignent nos écrivains à la mode n'est pas l'amour chevaleresque, encore moins l'amour platonique. Ce que notre siècle adore dans la femme, c'est sa beauté ; la femme que notre siècle déifie, ce n'est pas Andromaque, ce n'est pas Thécia, c'est Briséis ou Armide ; l'amour est redevenu païen, et tout ce qui nous est propre dans cette répétition, c'est d'avoir mêlé je ne sais

quel mysticisme à l'accent de la volupté. Notre siècle, à la fois sensuel et métaphysicien, a composé de ces deux ingrédients quelque chose qui n'est pas grossier, mais qui n'est pas chaste. Le bien-être, idole du dix-neuvième siècle, a multiplié, dans les productions de l'art, les images molles et énervantes. La grâce, l'élégance, ne sont plus seulement de l'élégance et de la grâce, mais de la volupté. Toutes nos aspirations sont vers l'Orient, non pas comme vers nos origines, mais comme vers le pays du soleil, des parfums et des roses.

L. 19^e. III, 137.

On se tue bien encore, mais on ne se tue plus par amour. C'est à d'autres passions qu'appartient désormais ce déplorable honneur. Valons-nous moins, valons-nous mieux, depuis que l'amour ne dispose plus de notre vie? Cette question ne serait pas sans intérêt.

I, 264.

Quoique l'amour de la nature ait été, pour certaines âmes, une passion dans toute la force du terme, c'est-à-dire une souffrance, on peut dire en général qu'il faut du calme pour jouir de la nature. L'âme agitée par la passion se nourrit d'elle seule, en se dévorant. C'est quand le calme renaît, qu'on regarde autour de soi, et qu'on se nourrit par les yeux des beautés harmonieuses de la nature et de l'art.

95.

Sans vouloir nier que des peuples primitifs peuvent sentir, et peut-être mieux que nous, le charme auguste et la majesté de la création, il faut bien reconnaître qu'une certaine manière de sentir la nature est propre aux époques d'une excessive maturité. Un siècle civilisé jusqu'à en être malade se détourne volontiers de la vue de lui-même vers le spectacle du monde extérieur. Les souffrances intimes lui font goûter dans cette contemplation une saveur particulière, que l'homme inculte ne connaît pas. L'impression des beautés naturelles n'est point aussi simple qu'on se l'imagine. Il n'y a que l'homme social qui soit en état de sentir la nature. L'impression qu'elle produit est le résultat d'un rapport, souvent d'un contraste. Et plus ce rapport, ou ce contraste se multiplie, en se subdivisant, plus l'impression que nous recevons de la nature est pénétrante et intime.

Plus on a cultivé son âme dans les commerces de la société,

et surtout plus on en a souffert, plus enfin la société elle-même est souffrante et angoissée, plus la nature est riche, profonde, mystérieusement éloquente pour celui qui vient à elle du milieu ardent et tumultueux de la civilisation. 250.

C'est une admirable chose que cet hymen mystique de la nature avec elle-même, ces rapports qui, dans notre esprit, unissent étroitement les plus diverses parties du grand tout, l'animé avec l'inanimé, le visible avec l'invisible, la matière et l'âme; et dans chacune de ces sphères, un être avec un autre être. Cette unité, cette panharmonie, oserai-je dire, est révélée d'instinct à tous les esprits; mais quelques-uns (et Aristote prétend que ce sont les esprits justes) en sont plus vivement frappés et sont aussi plus vivement portés à la réaliser dans le discours. Ont-ils produit une pensée, ils cherchent avec empressement des langes pour ce nouveau-né, c'est-à-dire une image pour leur conception; ils n'ont pas de repos qu'ils ne l'aient trouvée; il faut qu'elle se trouve, car elle existe; la nature n'a pu manquer à y pourvoir. Il y a même plus: il est des esprits (on dit que Jean-Paul fut du nombre) qui font l'inverse, et vont cherchant une pensée pour une image; je ne sais quel instinct les avertit que cet habit doit aller à quelque taille et rencontrer son homme, que quelque nudité, qu'ils ne connaissent pas encore, demande à être vêtue; et je me tromperais fort si quelques-uns des plus heureux rapprochements n'ont pas dû le jour à ce singulier procédé. II, 227.

Il y a une vérité dont je voudrais voir tous les écrivains convaincus, c'est que la beauté d'un écrit n'est pas toute dans les lignes, mais entre les lignes, moins dans ce qui est écrit que dans ce qui ne l'est pas, moins dans telle expression, dans telle image, que dans ce mouvement souple et continu qui n'a aucune expression visible, qui ne se manifeste que dans la succession plus ou moins rapide de la pensée, dans son tissu plus ou moins serré, dans les inflexions variées de son cours, mais qui n'en est pas pour cela moins sensible et moins touchant pour un esprit bien fait. 277.

La vérité a une puissance, un charme; c'est peut-être le premier des talents littéraires, mais c'est aussi le plus rare. La par-

faite vérité de la pensée et de l'expression, lorsqu'elle est accompagnée de la grandeur de l'objet et des idées, place l'auteur au premier rang. Pascal a rejeté toute espèce d'ornements, il les a remplacés par la perfection de la vérité ; il est tout à la fois vrai et grand. L. 18^e. I, 202.

Le rapport évident du bon avec le beau a conduit à de grandes erreurs, à l'idée de la culture esthétique de l'âme, à celle que le développement du goût est la meilleure préparation à la vertu. Loin de là, une éducation littéraire mal dirigée aura pour résultat de fausser l'âme, de lui faire prendre le change et de lui donner une nourriture factice. Le talent littéraire est un très-grand piège ; dans l'homme pécheur il devient aisément une richesse inique. H. 251.

À une certaine profondeur, le bon et le beau ne font qu'un.

L. 19^e. III, 459.

Le vrai bon et le vrai beau trouvent un point sensible dans tous les esprits. Leur convenance intime avec tous les besoins primitifs de notre âme, les y fait pénétrer à la longue. H. 602.

Un rhéteur qui dérobe la forme de la pensée chrétienne pour en faire un artifice de diction, est un bourgeois qui se pavane dans les habits d'un roi, ou, pour mieux dire, un enfant qui se fait d'un sceptre un hochet. S. XII, 298.

c) Préceptes littéraires et observations diverses.—Fureur de lire.

La gloire de l'esprit et du bien dire est un des plus terribles démons. L. 19^e. I, 463.

De nos jours, on prend le vague pour de la grandeur ; il est dans notre nature de supposer volontiers immense ce dont nous ne voyons pas la fin. Une fausse apparence de grandeur est un caractère propre à une époque de scepticisme. L. 18^e. I, 10.

En des temps comme les nôtres (1834) il y a peut-être peu de mérites plus significatifs que le bon sens, quand il se joint à une grande puissance d'imagination et de sentiment ; il caractérise un esprit non-seulement droit, mais fort. Le bon sens peut

quelquefois être sublime. Le bon sens, bien souvent, a été du génie ; et, dans certains cas, la modération suppose la puissance.

L. 19^e. II, 233.

Ce n'est pas surtout chez les hommes de lettres qu'il faut chercher les convictions raisonnées, fermes et constantes ; la conviction n'est un fait intellectuel que relativement à son objet ; dans son essence, c'est un fait moral. 47.

Dans une intelligence et une âme fortes, la mesure est encore de la force. S. VI, 210.

Soyons de notre temps par nos émotions les plus vives ; par notre esprit, soyons de tous les temps. Ch. III, XII.

La prose des choses n'est pas, quoiqu'on l'ait beaucoup dit, toute la vérité ; mais c'en est une partie, un aspect du moins, avec lequel il faut compter. R. X, 14.

Entre un riche qui méprise les pauvres et un homme d'esprit qui méprise les simples, je ne vois pas de différence. Cette aristocratie des gens d'esprit, si hautaine et si dédaigneuse, et qui, du haut de son contentement, laisse à chaque instant tomber sur les esprits vulgaires le *Væ victis* de Brennus, est mauvaise autant que toute autre, et plus mauvaise que telle autre. S. IX, 379.

Se mettre à penser pour écrire, ou parce qu'on veut écrire, c'est renoncer à ses meilleures pensées. 379.

Il est des caractères dont les traits sont si délicats que la plume ne saurait les rendre, il est de ces choses qui tirent des larmes d'attendrissement des yeux d'un ami, et qui sur le papier toucheraient de bien près au ridicule. R. II, 599.

N'avez-vous pas remarqué que les effusions les plus touchantes appartiennent aux écrivains qui ne sont pas habituellement touchants, lorsque d'ailleurs la flamme sainte a pris leur cœur pour autel ? Ils s'abandonnent peu ; mais leur abandon est plus entier et plus naïf. Ces âmes sévères à elles-mêmes, et qui ne sont cachées qu'à force de s'anéantir, ont des moments où elles se trahissent. S. XII, 270.

Une puérilité ne devient pas sérieuse pour être tombée de la plume d'un grand homme. 371.

A chaque époque, il y a certaines idées flottant dans l'air, con-

fusément présentes à tous les esprits, des données heureuses, qu'il faut saisir sur l'heure, ou voir s'échapper pour jamais. Je ne sais si celui qui a le talent de les découvrir a aussi celui de les exprimer ; peut-être que l'un ne suppose pas l'autre ; mais je crois que ce double privilège appartient à des génies naïfs, qui ont eu peu d'intention, si l'on peut s'exprimer ainsi, ou qui n'ont pas eu du moins celle qu'on leur suppose. Ils ont voulu une chose, et ils en ont fait une autre ; c'est un accident commun aux plus grandes œuvres ; si leurs auteurs pouvaient faire visite à la postérité, c'est elle qui leur apprendrait leur secret. XIII, 30.

Il est permis, il est même louable d'ignorer ce qu'on vaut ; mais il n'est pas sans danger de l'ignorer tout à fait. La conscience de nos forces est une force de plus ; on ne les méconnaît point sans inconvénient. VII, 309.

La plupart des écrivains doivent se retraduire ; il en est peu qui naissent traduits, c'est-à-dire revêtus de la forme la plus propre, tout à la fois, à les exprimer et à les transmettre. Ce qu'on a d'abord écrit pour soi, il faut une seconde fois l'écrire pour autrui.

Pourquoi le faux, qui ne nous séduira pas demain, nous séduit-il aujourd'hui ? C'est qu'à chaque époque correspond une certaine forme du faux qui paraît alors le vrai. Plus tard, ce faux cesse d'être compris, et par là même il devient froid. L. 18^e. II, 37.

La gloire n'est pas une piscine, l'applaudissement n'est pas une expiation. Ailleurs, bien loin, coule le vrai Siloé. Devant le monde, peut-être, mais devant Dieu et la conscience, jamais quelques succès littéraires ne rachèteront rien. S. III, 380.

Au fond de l'admiration que peuvent inspirer des ouvrages consacrés à l'honneur de l'héroïsme belliqueux, on sent je ne sais quel vide qui fait souffrir ; il n'en est pas de même de ceux qui célèbrent l'héroïsme civilisateur. R. VII, 689.

L'affectation du besoin de l'unité est la maladie de notre époque ; rassembler en une seule catégorie les faits analogues, telle est l'unité véritable. L. 18^e. I, 345.

Un livre formé de pensées éparses a son avantage et surtout son agrément ; il a aussi ses inconvénients. Il n'y a pas eu entre l'é-

crivain et l'auteur une conférence préliminaire, des explications préalables, sur le sens des termes principaux, sur le point de vue du livre entier ; on s'est embarqué ensemble pour un assez long voyage sans se bien connaître, sans bien entendre la langue l'un de l'autre ; et peut-être sera-ce en débarquant qu'un mot, qui, d'entrée, eût tout éclairci, tout facilité, sera prononcé par hasard.

S. x, 105.

Jamais, en aucun genre, la peine ou la dépense n'a servi de mesure à la valeur des choses.

xii, 298.

Nul autre que Dieu ne peut faire un crime à qui que ce soit de n'être pas chrétien ; mais l'irréligion absolue, l'impiété est un odieux travers. L'athéisme n'est pas mauvais seulement, il est fort laid, et par conséquent rien n'est moins littéraire.

L. 19^e. i, 268.

Lire, savourer, et même peut-être imiter les romans et les poèmes du jour, ce n'est pas faire, encore moins étudier, de la littérature.

Ch. iii, xii.

Il n'y a pas de culture sans littérature, il n'y a pas de littérature hors des livres ; un cours de rhétorique n'est pas de la littérature ; il fait tout soupçonner et ne fait rien voir.

C. 6.

L'infortune matérielle, fortifiant le cœur, donne souvent quelque âpreté au caractère et quelque rigidité à la pensée : les souffrances du cœur augmentent peut-être la personnalité, mais en ajoutant à la vie et à la pensée je ne sais quelle grâce douloureuse. Moins infortunés, bien des hommes de génie eussent été moins éloquents.

L. 19^e. i, 14.

Nous nous dépensons en nous exprimant. Jamais, « sans un miracle évident » et qui ne se fera pas, on ne pourra dire de l'âme ce que le poète a dit d'une coupe merveilleuse : « Plus le vase versait, moins il s'allait vidant. » Tout vase se vide en s'épanchant, et jusqu'à un certain point ce qui est vrai d'un vase est vrai du cœur. L'âme a ses excès, qui l'affaiblissent comme d'autres excès affaiblissent le corps, et les hommes réservés, quand cette réserve n'est pas le masque de la stérilité, conservent leur âme comme les hommes tempérants conservent leur corps : cette réserve même est, à l'ordinaire, un gage et un principe de force.

Ce que nous disons des individus se peut dire également des époques et des littératures : là aussi, quand la sève déborde, on connaît qu'elle s'affaiblit. P. 286.

On est toujours mal à son aise dans un rôle emprunté ; il faut le renier ou l'outrer ; on ne se sauve de l'inconséquence que dans l'exagération ; on reste immobile, ou l'on ne se meut que par un violent effort ; en vain le système est vrai, on est toujours dans le faux. Ceci rappelle ce jeune Allemand à qui ses amis reprochaient l'excès de son flegme et de son indolence. Ils le surprirent un jour se disposant à sauter par la fenêtre : « Je me fais vif, » leur dit-il. L. 18^e. II, 204.

Correspondance générale et animée, c'est le chemin de fer de la pensée. — Nos pensées ne nous appartiennent plus. — Inconvénients pour la vie religieuse. I.

Les journaux littéraires sont, ou du moins devraient être, les embarcations de la science. S. IX, 379.

La bonne lecture renferme un peu de poésie. I.

En lisant beaucoup, on apprend à lire mal si l'on n'apprend pas à bien lire, et plus on lit, plus on se gâte la voix et l'accent. C. 23.

La période de la Restauration portera un jour, dans un sens tout à fait sérieux, ce nom qui aujourd'hui nous semble ironique. Elle a été féconde, moins pour elle, pourtant, que pour nous et pour nos enfants ; elle a été pour l'Europe l'époque de tous les réveils. Elle sera, dans le dix-neuvième siècle, ce que, parmi les siècles, a été le quinzième. On le reconnaîtra plus tard ; à présent, le combat qui se livre entre les vainqueurs obscurcit la victoire et la fait paraître douteuse. Elle ne l'est pas pourtant. La lutte politique est épuisée ; l'âme humaine se tourne vers une autre proie, et le débat principal est entre la matière et l'esprit. On ne verra bientôt plus sur le terrain que l'industrialisme (dans toutes les applications possibles du mot) et les idées immatérielles. A moins que l'âme n'abdique, elle est poussée de force dans la voie d'où elle s'écarte obstinément pour se jeter dans des routes latérales. La religion attend que la société, rebutée de mille poursuites vaines, lui revienne enfin haletante et humiliée. Au fort de la poussière du combat qui se livre maintenant, cette conclusion échappe

aux prévisions de la multitude ; mais elle se révèle à ceux pour qui, grâce à l'Évangile, le dernier fond de l'homme a cessé d'être un secret. Quand l'incrédulité n'a plus à choisir qu'entre le matérialisme le plus abject et la foi chrétienne, il faut convenir, à l'honneur du genre humain, qu'elle joue de son reste. Jamais l'humanité en masse ne s'est donnée à la matière ; jamais le matérialisme n'a organisé une société. Il faut périr ou se rendre à la vérité.

L. 19^e. III, 292.

En France, l'esprit a le don de faire tout passer ; un des torts de l'esprit français, c'est de prendre l'esprit pour le talent, quelquefois même pour l'éloquence.

L. 18^e. I, 215.

— Ne lire qu'un livre, c'est bien souvent, quelque fort que l'on soit, se mettre à la merci d'un livre.

P. 125.

Toute étude où l'esprit reste inactif et ne rend pas à mesure qu'il reçoit, en un mot, ne produit pas, n'est pas plus une étude que voir n'est regarder. Notre siècle est malade de trop lire et de lire mal ; la lecture, qu'on a appelée une *paresse occupée* , et qu'on pourrait appeler une *activité paresseuse* , est la principale occupation de beaucoup de gens, dont la pensée, incessamment mais faiblement sollicitée sur mille points différents, meurt partout à fleur de terre, et finit par n'avoir plus ni vigueur, ni spontanéité, ni indépendance. Sans une réaction volontaire du lecteur sur les pensées de l'auteur, la lecture est souvent un mal plutôt qu'un bien. Avaler n'est rien si l'on ne digère : malheur à qui l'oublie ; malheur à qui se rend complice de cette voracité ou de cet appétit sans prudence qui a fait comparer notre siècle à un *boa* gonflé de papier maculé, et dont la digestion a l'air d'une agonie ! Lisez, mais pensez ; et ne lisez pas si vous ne voulez pas penser en lisant, et penser après avoir lu.

C. 22.

On pourrait faire une bonne comédie contre la fureur des spectacles ; mais il est clair qu'on ne la fera jamais. Ce sujet est à la tête des sujets *réservés* , dont le théâtre s'abstient. Si l'on trouvait un auteur pour l'écrire, on ne trouverait pas des acteurs pour la jouer : l'inconséquence serait trop forte. Le monde est travaillé d'une autre fureur, celle de la lecture. Nous défendra-t-on d'écrire contre cette manie, sous prétexte que celui qui ne veut pas

qu'on lise doit, pour être conséquent, s'abstenir d'écrire? Nous n'en savons rien : nous voyons seulement que le théâtre n'est point l'unique tribune ouverte à l'adversaire des spectacles, tandis que l'adversaire de l'autre excès, s'il veut être entendu, est bien forcé d'écrire. Il pourrait sans doute essayer du théâtre ; mais, outre que la manie dont il s'agit est un pauvre sujet de comédie, une comédie n'est-elle pas un livre, et des spectateurs ne sont-ils pas des lecteurs?

Afin qu'on lise moins, nous tâcherons d'être lu, et pour avoir un peu plus de chance de l'être, nous déposerons nos pensées dans une de ces publications dont l'espèce représente le mieux et satisfait le plus commodément l'appétit vorace de ce boa constrictor à mille et mille têtes qui se repaît ou se gonfle de papier maculé. Les nouvelles papeteries produisent du papier sans fin ; un journal ou une revue est un livre sans fin, un livre perpétuel ; il peut avoir un objet spécial, mais son vrai but, et ce qui lui vaut en secret le plus de lecteurs, c'est l'avantage qu'il a de ménager au monstre, à des intervalles réguliers, une pâture assurée. Les livres ordinaires paraissent à l'improviste pour la plupart des lecteurs ; ou bien ils se font trop attendre ; et puis ce sont des livres, de gros morceaux où les os ne manquent pas, et les dents du monstre se sont usées à mesure que lui venait la *male-faim* ; un journal est une espèce de hachis qui convient aux mâchoires débiles du plus grand nombre et au goût blasé de plusieurs ; ce sont plusieurs livres en un seul ; et il n'y a pas jusqu'à la variété des *caractères*, ou jusqu'à la multiplicité des titres, qui ne réjouisse et n'attire l'œil même le plus sérieux. I.

§ III. — CRITIQUE LITTÉRAIRE.

a) *Théorie et pratique.*

La littérature, par tout, a précédé les théories littéraires, le fait a devancé l'idée. Nulle part non plus, autant que je le puis savoir, le plus grand éclat des ouvrages d'art ne s'est rencontré avec la plus grande perfection de la théorie, et, à parler généralement, les

plus illustres praticiens n'ont pas été les théoriciens les plus consommés. Ceci n'est pas sans exception ; mais les exceptions confirmeront la règle, s'il est vrai, comme on n'en peut douter, que, pour chacun de ces hommes également forts dans la synthèse et dans l'analyse, l'inspiration est au prix d'un oubli momentané, mais complet, je ne dis pas de l'art, mais de l'analyse. S. xi, 369.

Par cela même que je ne crois pas à la parfaite spontanéité de la philosophie, je ne crois pas à la parfaite spontanéité des idées littéraires ; j'y vois un symptôme, un effet, encore plus qu'une cause ; et à mesure qu'il en paraît de nouvelles, j'y reconnais un signe des temps, l'expression d'un besoin social, le pressentiment ou le présage d'une rénovation. Je ne leur refuse qu'une chose, c'est l'honneur de déterminer le caractère des productions de l'art, la puissance de créer des époques littéraires. Ces grands âges ne relèvent pas d'une théorie et je remarque qu'aux époques où les systèmes sur l'art ont marché tête levée, ou bien l'art a été stérile, ou bien l'art s'est moqué des systèmes. 370.

En tout genre il en est ainsi : les hommes courent après les méthodes, les méthodes cherchent des hommes ; quand l'homme est là, la méthode n'y est point encore ; quand la méthode est venue, l'homme n'est plus là. La promulgation, la défense des méthodes (et cela est vrai ailleurs qu'en littérature) est souvent dévolue aux hommes de second ordre... C'est quand une doctrine est forte qu'elle attire les hommes forts, et qu'elle trouve des champions parmi les sommités littéraires.

Les grands rénovateurs, les protestants de tout genre, ont eu des avant-coureurs qu'ils ont fait oublier. Ces noms, tardivement évoqués, obtiennent l'estime, mais n'éveillent pas la gloire. Leur martyre, tout d'opinion, n'a pu inspirer à personne l'enthousiasme de la pitié. Le génie leur a manqué, et, dans l'ordre des choses littéraires, la postérité ne se souvient que du génie.

b) Préceptes.

Rien de pire que la manie admirative et l'enthousiasme banal ; il serait dangereux de croire trop facilement aux grands hommes

et aux saints, et l'on ne doit pas regretter que la voie qui mène à la gloire soit étroite comme celle qui mène à la vie. Il n'est pas mauvais que l'on fasse queue à la porte du temple de mémoire, et pour ce qui est des saints, s'il est bon que leur lumière luise, il n'est pas bon qu'elle éblouisse. 110.

C'est surtout dans le domaine de la critique théorique que le bon sens est rare. Ici les grands modèles deviennent des tyrans posthumes ; il faut les imiter en tout, épouser leurs qualités et leurs défauts. En littérature, la France est le pays de la routine. Quand un homme se permet d'avoir du bon sens, il devient original, et puissant par cela même. Le bon sens est toujours original, car la convention et la tradition tendent sans cesse à se substituer à lui. L. 18°. II, 62.

L'impartialité est de deux sortes, parce qu'elle peut avoir deux principes, ou, si l'on veut, il y a deux impartialités. Je laisse de côté l'impartialité de calcul et d'intérêt ; mais elle n'est pas le seul *homonyme* de l'impartialité véritable. Celle-ci naît de la justice ; et la justice dans une âme saine, est une affection positive, une passion. Elle ne porte pas seulement une balance, mais des palmes et un glaive. Elle ne juge pas seulement, elle hait et elle aime. Sa condition est d'être à la fois juge et partie, et tout ensemble partie passionnée et juge intègre. Elle suppose la foi au devoir et à l'éternelle valeur des faits moraux. Elle appartient à cette jeunesse de l'âme qui ne dépend point de celle de l'âge, qui ne fleurit et ne se fane point aux illusions des premières années, mais qui verdoie encore sous les glaçons de l'hiver. Telle est la vraie impartialité, que son nom ne nomme pas bien, si être impartial de cette façon, c'est être invariablement du *parti* de la vérité. L'affaiblissement des principes religieux et moraux a produit une impartialité bien différente, tout empreinte de la lassitude et de la paresse d'une âme à qui le doute a peu à peu soutiré sa sève. Son attribut, à elle, son âme, c'est un niveau ; elle refoule tour à tour toutes les idées, tous les principes qui ont ensemble droit de cité dans l'esprit humain ; les maintenir à une hauteur à peu près égale, c'est sa principale sollicitude ; elle relève ce qui s'enfonce ; elle enfonce ce qui s'élève ; elle prévient les empiétements, ou plu-

tôt (car on ne les prévient jamais) elle les réprime l'un par l'autre ; semblable, dans ses perpétuelles oscillations, au pendule, si, comme le pendule, elle occasionnait le mouvement ; mais cela ne lui est pas donné ; force essentiellement négative, elle ne peut rien créer, et même elle ne conserve rien. L. 19^e. II, 315.

c) *Rôle du médiocre ; procès de tendance.*

On a remarqué avec justesse que le don de l'invention, qui a pu manquer à de très-grands hommes, a quelquefois été l'apanage de talents d'un ordre inférieur. L. 18^e. I, 249.

C'est la médiocrité qui *corrige*, elle fait l'office d'éditeur. H. 357.

Il faut prendre son parti, en littérature, de déférer quelquefois à des inférieurs. Le bon sens est à cent lieues du génie ; mais jusqu'à un certain point le bon sens est juge du génie.

L. 19^e. II, 412.

Tandis que, devant les tribunaux, on ne peut rendre un auteur responsable que de ce qu'il a dit, c'est bien souvent de ce qu'il n'a pas dit que la critique lui fait un crime. S. xv, 92.

Les procès en tendance, justement décriés dans la sphère du droit pénal, sont de très-bonne guerre dans la critique des ouvrages.

DEUXIÈME SECTION

POÉSIE

CHAPITRE I.

Art.

§ I. — ART EN GÉNÉRAL.

a) Sa définition, son objet, sa mission, sa condition.

L'art, qu'il ne faut pas confondre avec l'artifice, n'est, en toutes choses, que la recherche sérieuse des moyens convenables au but ; en sorte que, pour nier l'art, il faudrait d'abord établir que, du premier coup, on trouve tout et le meilleur possible. H. 19.

L'objet de l'art est complexe, aussi bien que l'être qui le conçoit et l'être auquel il s'adresse. L'art, c'est l'homme même, l'homme tout entier. Mais ainsi que, dans l'homme, toute action et toute émotion demande une idée pour centre, de même que la contemplation est le trône lumineux et paisible de l'être moral, de même, en toute composition d'artiste, l'idée doit planer au-dessus du formel et du contingent, et les inonder de sa lumière ; et toutes les émotions que l'âme ressent doivent aller s'épurer et se calmer dans la région plus haute de la contemplation intérieure. L'élément spéculatif est le plus noble de ceux que l'art introduit dans ses compositions ; il est la couronne, l'insigne royal des plus grands poètes ; coup d'œil profond, sentiment, ou divination des choses de

l'âme et de la vie, philosophie instinctive et sublime, il a été, d'Homère jusqu'à Shakespeare, de Shakespeare jusqu'à Byron et à Goethe, la marque distinctive, l'élément prédominant de ces génies, dont chacun ne trouve son égal qu'en descendant ou remontant les siècles ; et, en général, la proportion dans laquelle il est mêlé aux autres ingrédients du génie poétique, mesure exactement la grandeur de chaque poète. S. III, 165.

L'art, dans sa pratique, relève de quelque chose de plus vivant, de plus concret, de plus puissant qu'une théorie. Il relève de la vie ; de celle de l'artiste, et de celle de son temps. Pour qu'un changement s'opère dans l'art, j'entends un changement réel, sincère, il faut que l'homme, que le peuple, change ; et ce changement d'un homme et d'un peuple ne peut résulter de certaines formules esthétiques. XI, 370.

L'art a certainement sa place dans la vie ; mais il n'a rien à voir dans la formation des convictions ; les convictions relèvent uniquement de la science et de la conscience. L. 19^e. I, 184.

L'art, à prendre ce mot dans son vrai sens, est certainement peu en faveur dans un temps où fasciner, éblouir ou étourdir, est devenu le triomphe et l'objet même de l'art ; et enfin, l'art, comparable en ceci à la religion même, n'est point une perpétuelle contrainte pour l'esprit, mais il prétend nous conduire, à travers quelque labeur, à faire facilement bien, ce que nous faisons facilement mal ; et, de même que la loi morale, peu à peu identifiée avec notre âme par le secours de la religion, finit par prendre en nous toute la puissance et toute la grâce d'un instinct, l'artiste finit par obéir à l'art, comme à une seconde nature, et devient même plus *naturel* en observant les règles, qu'on ne le sera jamais en les négligeant. S. VII, 214.

L'art a pour mission, de même que le christianisme, de même que la civilisation, de nous ramener à la nature, et que nous avons, en tout genre, de peine à y revenir ! XIV, 75.

L'art seul est en possession de créer des œuvres définitives. Nulle œuvre, dans cette sphère, n'efface et n'exclut l'autre. Il n'en est ainsi de rien autre, vous le savez. En science, en politique, chaque découverte n'est que la pierre d'attente ou l'appui

d'une autre découverte. La gloire de quelques ouvriers demeure, leur œuvre s'absorbe ; on la raconte comme un fait historique, on la signale d'en haut comme un échelon sur lequel on a posé le pied, mais sur lequel on ne passera plus. Les œuvres de l'art sont les mille et mille éditions de la nature, éditions dont chacune est complète, en même temps que chacune sert à compléter les autres. C'est l'homme, c'est la vie, c'est la reproduction incessamment nouvelle et surprenante d'un mystère qui ne change point. C'est, en dehors des oracles de la sagesse inspirée, la révélation la plus complète et la plus profonde que l'homme puisse recevoir.

L. 19^e. II, 199.

M^{me} de Staël écrivait trop avec toute son âme, et avec une âme remplie de trop sérieux besoins, pour être parfaitement artiste ; artiste ! on ne l'est, dans toute la force du terme, qu'au prix d'un désintéressement trop grand peut-être pour que la conscience y puisse souscrire ; c'est la paix de l'âme ou son indifférence qui fait l'artiste complet ; et si Fénelon, par exemple, a pleinement joui de ce privilège, ce n'est pas seulement en vertu de son heureux génie, mais parce que, dès l'entrée de sa carrière, le divin donateur l'avait dispensé de *chercher*. D'autres sont artistes à une autre condition ; à la condition de vouloir l'être, de vouloir l'être toujours, et de ne vouloir être rien de plus. Ils disposent de leurs idées ; leurs idées ne disposent pas d'eux.

Ch. II, 114. Voir aussi L. 19^e. III, 293, et L. 18^e. II, 36.

Des esprits subalternes ont plus d'une fois opéré d'importantes révolutions dans le domaine des arts, et la première habileté est de venir à propos.

F. 12.

La régularité sévère, la facture savante d'une œuvre d'art n'est qu'un regard superficiel, le signe d'un équilibre imperturbable de l'âme ; les plus passionnés sont quelquefois les plus austères, et la force qui règle peut avoir le même principe que la passion qui entraîne et que l'enthousiasme qui crée.

S. XII, 243.

b) *Art et nature.*

On peut affirmer qu'en général, et dans toutes les sphères, c'est

l'art qui ramène à la nature. Nous ne sommes pas naturellement si naturels que l'on croit. La barbarie n'est point simple. H. 19.

Il est un sens, au moins, où la nature et l'art forment une antinomie, où l'art ne vaut pas la nature. Ni l'homme, ni la conviction, qui est tout l'homme, ne doivent être une œuvre d'art. Un homme ne doit pas être un système, tout le monde en convient; mais il ne faut pas non plus qu'un homme soit un poème.

L. 19^e. I, 184.

L'imagination fournit sans cesse à la passion un renouvellement de combustible; mais j'estime moins dangereuses les passions nourries d'éléments imaginaires, que celles qui, dans la disette d'idées, en sont réduites à se replier sur elles-mêmes ou à chercher leur pâture dans le positif de la vie.

L. 18^e. II, 246.

Un livre est toujours le produit de l'art; un homme est l'œuvre de la nature et des circonstances; la lumière qui vient de lui nous est plus proche et plus sûre que celle des livres.

237.

c) *Architecture et musique.*

A la différence des autres arts, qui ont pour objet d'exprimer des idées de l'âme par l'imitation des objets extérieurs, l'architecture et la musique, affranchies de cette imitation, n'aspirent qu'à rendre, l'une par des sons, l'autre par des constructions, de purs états de l'âme, en sorte que c'est l'âme elle-même, l'âme elle seule qu'elles imitent, si elles imitent quelque chose. Elles sont imitatives de la même manière que la démarche, le geste et le regard. Les autres arts rendent les formes par des formes, les couleurs par des couleurs, les objets par leurs noms, qui les rappellent tout entiers. Il n'y a pas passage d'une nature à une autre; mais c'est ce qui a lieu pour la musique et l'architecture, qu'on peut appeler de *grandes métaphores*.

S. VII, 308.

CHAPITRE II.

Poésie.

§ I. — POÉSIE EN GÉNÉRAL.

a) *Sa définition, sa source, son unité et sa diversité, sa cause, son siège, sa mission.*

L'histoire de la poésie n'est pas exclusivement et identiquement l'histoire des ouvrages en vers. La poésie habite aussi dans les écrits en prose ; elle s'y rencontre même nécessairement ; car elle est moins une classe d'écrits qu'un souffle inégalement mais généralement répandu dans la littérature ; elle est tout ce qui nous élève du réel à l'idéal, tout ce qui met la prose en contact avec notre imagination, tout ce qui, en toute œuvre d'esprit, retentit à l'âme, le beau dans tout ce qui est beau ; elle pénètre dans les genres qui lui sont, en apparence, les plus étrangers ; et ce que Voltaire a dit du bonheur peut se dire aussi de la poésie :

« Elle est semblable au feu, dont la douce chaleur
 « Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
 « Descend dans les rochers, s'élève dans la nue,
 « Va rougir le corail dans le sable des mers,
 « Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers. »

Ch. III, xxx.

Il en est de la gaieté comme de la poésie, quand l'une et l'autre sont vraies : la première vit de rien comme la seconde vit de rien.

R. x, 7.

La sensibilité, qui est l'imagination de l'âme, de même que l'imagination n'est peut-être que la sensibilité de l'esprit, n'est pas plus le principe des passions fortes que le point de départ de la vertu. On peut, avec beaucoup de sensibilité, être propre à la passion ; peut-être l'est-on d'autant moins qu'on est plus sensi-

ble : ce qui nous répand ne nous concentre pas. Mais la sensibilité, qui n'est qu'un talent ou une grâce, a bien du charme sans doute et bien de l'affinité avec la poésie. L. 19^e. II, 93.

En poésie, en éloquence, les belles, les grandes choses relèvent du lieu commun. Il faut, bon gré, mal gré, toujours qu'on y revienne. Le tout est d'être nouveau en répétant ce qui est ancien, et d'être soi-même en se faisant l'écho de tout le monde. 56.

La poésie, cet enchantement de toute vie humaine, a sa source dans notre âme, et de là se répand sur tous les objets du monde, qu'elle transfigure, dont elle renouvelle la substance. Tandis que la science leur soumet en quelque sorte notre esprit, la poésie nous les soumet, nous les rend conformes, nous les assimile ; les choses deviennent ce que nous sommes ; aussi peut-on dire que nos idées sont de toutes nos propriétés la plus inaltérable et la plus hors d'atteinte ; c'est là, du moins, qu'il faut atteindre pour nous dépouiller ; ce que la nature et la fortune nous donnent n'est guère à nous ; mais rien n'est plus à nous que ce que nous leur donnons, ce que nous y ajoutons du moins, je veux dire nos idées. Le vrai bien de l'homme, le vrai mal de l'homme sont dans l'homme ; sa destinée, c'est lui-même. Son âme est maîtresse de son sort : heureux s'il était le maître de son âme !

Mais la poésie participe de notre misère ; elle est tout agitée de notre inquiétude ; comme nous, elle va, elle vient, elle vole, elle ne se pose jamais. Elle demande à tous les objets, à tous les sentiments, quelque perspective infinie ; elle ne s'arrête nulle part ; ses élans expirent loin du terme ; et elle ne semble exister que pour rappeler aux hommes l'idée vague de ce terme inconnu, l'idée d'un accomplissement, d'un bien dont elle ignore et dont elle tait le vrai nom, III, 179.

Tout le monde est-il comme moi ? J'ai regret à tout ce que le passé garde dans ses abîmes. Je voudrais qu'il nous restât tout entier. J'ai regret, non-seulement aux monuments qui croulent, mais aux pensées qui s'évanouissent, aux voix qui meurent dans leur premier écho. J'ai regret surtout aux pensées poétiques ; les autres se retrouvent ou se renouvellent ; l'une remplace l'autre : la pensée poétique, seule, ne se remplace point ; on peut faire mieux,

on peut faire autrement ; on ne remplace pas plus une pensée poétique qu'on ne remplace une âme ; chaque création de ce genre, pour autant qu'elle est poétique, est unique et irréparable ; ce qui a été dit par un poète, un autre ne le redira pas.

Mais peut-on tout conserver ? ne faut-il pas céder à l'oubli des millions de vies et des millions de pensées ? Tout cela n'est debout, n'est présent, ne vit que dans la mémoire divine, où les plus petites comme les plus grandes existences s'impriment ou se réfléchissent immortellement. Cette grande mémoire viendra un jour en aide à nos mémoires affaiblies ; les faits ressusciteront, le passé revivra ; nous revivrons nous-mêmes dans nos années évanouies ; le crime, oublieux de soi-même comme la vertu, se souviendra et fondra d'angoisse..... S. IX, 20.

La poésie, dans sa totalité, se tire de tout l'homme à la fois, de toute sa vie, et doit la représenter tout entière. Ou, s'il y a plusieurs poésies, le génie doit les embrasser toutes et les réduire à l'unité. Il y a une poésie de la pensée, une autre de l'imagination, une troisième du sentiment, une dernière de l'action. Celle-ci se produit en actes ; elle ne tient pas une lyre, mais tour à tour le glaive du soldat, la balance du juge, le bâton du pèlerin, la bêche du laboureur, la sonde du marin, le ciseau de l'artisan. Une telle poésie appartient à tous ; et souvent elle éclate en ceux-là surtout qui ne se piquent point de la posséder, et à qui même est inconnu le nom de poésie. Mais cette poésie de l'action est le type et l'indication d'une poésie écrite, supérieure à celle des couleurs, des images, des sens et même des sentiments et des pensées. Si le verbe, malgré son excellence, n'a de valeur que par le substantif qui le porte, si le sentiment et la pensée n'ont tout leur prix que lorsque la vie les confirme et leur donne un corps, la poésie s'élève à mesure qu'elle ressemble davantage à l'action, à l'action, qui seule est la vie, et toute la vie, puisqu'elle en suppose tous les éléments, les concentre et les féconde. L. 19^e. II, 326.

Si, comme on l'a pensé, la poésie est une enfance de l'âme, elle a dû appartenir, dans un sens tout particulier, à l'enfance des peuples et du genre humain. C'est alors que, libre encore de la connaissance des faits, l'esprit transfigurait le monde à son image ; la

poésie n'est peut-être que la liberté illimitée, la souveraineté de la pensée ; la poésie était tout alors dans le monde intellectuel, elle était la philosophie du jeune univers. Arrivé sous le climat de la science, accablé sous le glorieux fardeau des connaissances acquises, mais ayant toujours le même besoin d'air et d'espace, l'esprit humain cherche l'un et l'autre dans une autre région, celle des spéculations métaphysiques ; si la poésie fut la philosophie des premiers âges, la philosophie est peut-être la poésie de notre époque ; c'est une nouvelle manière de se ressaisir de la liberté, c'est peut-être une seconde enfance. Mais la première néanmoins persiste dans quelques âmes. A chaque génération, l'esprit humain, dans chaque homme, remonte à son point de départ ; chaque nouvel homme est l'homme primitif ; l'éducation et l'exemple y mettent bon ordre ; mais la nature humaine résiste dans quelques hommes, peut-être jusqu'à un certain point dans tous les hommes. Ainsi reparaît de loin en loin la poésie primitive dans certaines âmes qui ont gardé, sauvé une plus grande partie de leur enfance.

La poésie, qui, dans tous les cas, est la plus haute et la plus intime expression de la nature humaine, n'exprime guère, en de telles âmes, qu'une vérité subjective, et ce lui est assez ; ce doit même en être assez pour nous, si nous ne cherchons dans les chants du poète que les différentes modifications de son âme, le résultat individuel d'un commerce individuel avec l'univers. Ce résultat, en lui-même, est digne de notre intérêt et de notre sympathie. Ce qui peint un homme peint l'homme, et l'on peut dire que, dans ce genre, les anecdotes valent l'histoire. 290.

On peut concevoir, et l'on connaît même par expérience une autre sorte de poésie, et c'est, je crois, celle des princes de l'art : une poésie engendrée d'une plus paisible, plus sereine et plus haute contemplation des choses humaines ; une poésie qui comprend tout, qui sent tout et que rien ne trouble ; qui devine tout et ne s'étonne de rien ; poésie prophétique, dont les accents, à proprement parler, ne sont pas ceux d'un homme, mais du genre humain ; qui ne dit pas ce qu'un individu a senti, mais ce qu'a senti la créature humaine depuis la chute qui a détruit la simplicité de son être, et qui, par ce fait même, a peut-être créé toute poésie ;

enfin poésie qui, dans un sens humain et naturel, peut être envisagée comme une révélation, et dont les paroles, d'une portée probablement inconnue à la voix qui les proféra, doivent être recueillies avec sérieux et respect. 292.

Poésie ! poésie ! le plus vain de tous les mots ou le plus profond, la plus frivole de toutes les choses ou la plus sérieuse ! Il me semble que c'est aujourd'hui que je comprends tout ce que tu peux être. Arrivé à cette époque de la vie où, pour tant d'hommes, la poésie a cessé d'exister, je te sens plus voisine de moi, plus puissante sur ma vie, plus positive dans ma pensée que tu ne l'as jamais été. Je ne te confonds point avec ta vaine image ; et, telle que je te conçois, tu m'apparais comme la plus complète personification de l'humanité, comme son vivant résumé ; tu dis tout ce qu'elle est, ou plutôt tu es tout ce qu'elle est ; tu en es la dernière et la plus intime expression : au-dessus, au-dessous de toi, il n'y a rien ; tu es la vérité des choses, dont la prose n'est que le déguisement ; tu en renfermes le secret, que tu trahis sans le connaître ; tu es le *verbe* de la nature déchue ; et tes premiers chants s'exhalèrent aux portes du paradis, sous le glaive de feu du chérubin !

Il n'y avait pas de poésie dans Éden. Poésie, c'est création ; être poète, c'est refaire l'univers ; et qu'est-ce que l'homme d'Éden avait à créer, et pourquoi eût-il refait l'univers ? Lorsque l'innocence en larmes se retira de notre monde, elle rencontra la poésie sur le seuil ; elles passèrent à côté l'une de l'autre, se donnèrent un regard, et poursuivirent leur chemin, l'une vers les cieux, l'autre vers l'habitation des hommes. « Mais, me demandera-t-on, qu'est-ce donc qui, avant le péché, occupait dans l'âme humaine l'espace qu'aujourd'hui remplit la poésie ? L'âme avait-elle des régions vides ? L'âme, qui n'est qu'action, recelait-elle une partie oisive ? Ou bien se serait-elle élargie depuis que l'homme est tombé ? Que se passait-il auparavant dans cet intérieur obscur que nous ne pouvons nous représenter privé de poésie, et où cependant, si vous avez dit vrai, la poésie n'était pas ? » Je ne me charge pas de répondre. Je ne sais qu'une chose, c'est que la santé ne se sent pas, c'est qu'un ordre qui n'aurait jamais été inter-

rompu et qui ne serait point menacé de l'être, ne se percevrait point. Même dans notre constitution actuelle, ce n'est pas la santé, c'est la convalescence qui est poétique. De même que certaines plantes ne rendent tout leur parfum qu'entre les doigts qui les froissent, certaines affections ne rendent toute leur poésie que dans l'état de souffrance. La poésie n'exprime pas toujours le regret, le désir ou l'espérance; il ne faut pas chercher ces sentiments à la base de tous les ouvrages poétiques; mais on les trouvera à la racine de la poésie prise en général. Alors même qu'elle est gaie et folâtre, son caractère essentiel dénonce son origine. Et pourquoi le malheur incommensurable qui a donné naissance à la vertu n'aurait-il pas donné naissance à la poésie? Cette généalogie ne la rend pas méprisable; la perle, pour être le produit d'une maladie, n'en est pas moins perle; la poésie, cette perle de l'intelligence et de la vie, réfléchit sur notre front quelques pâles rayons de l'auréole qui en est tombée.

Mais quelque opinion qu'on adopte sur ce sujet, une chose du moins est certaine, c'est que la poésie, bien que créatrice, est si loin de se soustraire à la loi de la vérité, qu'elle est au contraire la vérité même. Elle est la vérité, car elle est l'homme, et l'homme dans ses sentiments les plus profonds et dans ses pensées les plus spontanées. La poésie est dans l'homme, et c'est lui qui la donne aux choses. Les objets extérieurs et les événements ne sont, si l'on peut parler ainsi, qu'une substance neutre, qui reçoit de notre âme sa couleur et sa signification. La poésie n'est point, comme on l'a dit, une exagération, embellissement de la réalité; explication arbitraire et vague; le poète saisit les réalités dans leur idée, et cette idée, il la porte en lui; il est impossible de rendre autrement raison de l'Apollon du Belvédère et de toutes les créations de l'art. La nature a donné la réalité, l'homme donne l'idée. Par là, l'humanité manifeste tout ce qui est en elle; aussi peut-on considérer la poésie comme une révélation, parfaite dans son genre, puisqu'elle n'est qu'un aveu involontaire. L'art vient ensuite, volontaire, conscient, réfléchi, qui se rend compte de ses moyens; mais la poésie, à son principe, à la prendre au point d'où elle jaillit, porte ce caractère d'inspiration et de spontanéité; elle naît, elle ne se fait pas; et quiconque la fait n'est pas poète.

Le grand problème, c'est d'être à la fois universel et individuel, d'exprimer la nature humaine et de s'exprimer soi-même. Il y a des époques tourmentées où, en disant ce qu'on est, on n'est pas sûr d'exprimer l'humanité, ni de s'exprimer soi-même ; où les sentiments compliqués par les idées, les idées exaltées par les faits créent dans l'âme, ou plutôt dans l'esprit, je ne sais quelle fiction d'individualité et d'humanité, je ne sais quel fantôme, qu'on prend pour soi-même, et qui ne tient souvent que par les plus minces liens à l'humanité véritable. Nous vivons dans une de ces époques. Les vrais poètes, aujourd'hui, sont ceux qui savent s'arracher à ces influences, qui se font jour à travers ce chaos, et qui sauvent du désordre général la virginité de leur inspiration. On se rafraîchit à les lire ; on aime à se retremper dans leur poésie sincère. Mais, chose digne de remarque, ce ne sont pas, en général, les moins cultivés, les moins savants, qui paraissent les plus naïfs ; et la candeur n'est pas, il s'en faut bien, en raison directe de l'ignorance. Qu'il soit question d'individus ou de siècles, la même observation se présente : entre les deux points extrêmes de la barbarie et de la culture s'étend une région de demi-culture, d'instruction superficielle, la région des hommes et des époques transitoires : c'est là qu'il y a le moins de nature et de vérité. Le mot fameux de Bacon sur la vérité religieuse pourrait être appliqué à la poésie, qui est, comme nous l'avons dit, la vérité de la nature humaine : un peu de culture en éloigne, beaucoup de culture y ramène. 440.

La poésie réside surtout dans la conception d'un ouvrage ; dans une idée mère, dans le mouvement, qui est encore l'idée, enfin dans bien des choses, avant qu'il soit question du langage même, de la forme, de l'image. Il y a souvent autant de poésie entre les lignes du poème que dans les lignes mêmes. Une telle poésie ne se détaille point, ne s'analyse guère ; les expressions, si vous les détachez les unes des autres, ne vous paraîtront peut-être pas très-remarquables ; mais rapprochées, rassemblées, elles forment en quelque sorte une expression totale, dont l'unité, la continuité organique et vivante, la liaison intime, font une profonde impression et laissent un long souvenir. Un tel ouvrage se retient comme une seule idée, une seule phrase, un seul mot. S. III, 173.

Les grands poètes, il est vrai, n'ont pas craint de nous présenter de terribles spectacles ; ils n'ont pas eu pour notre sensibilité des ménagements pusillanimes ; mais leur action sur la pensée s'est toujours montrée plus forte que les plus fortes émotions qu'ils se soient permis d'exciter ; ces émotions n'ont jamais été leur dernier but ; à travers l'homme sensitif, dont ils n'avaient pas peur de déchirer la fibre, c'est à l'homme intellectuel et moral qu'ils aspiraient.

L. 19^e. II, 241.

Le beau est l'objet propre de l'imagination, comme le vrai est celui de la raison. Le laid n'est, en poésie, qu'une ombre passagère. Le mal, sans doute, a sa poésie ; mais aussi c'est la poésie du mal, ce n'en est pas la prose que nous demandons au poète. S'il ne s'agit que de voir les choses dans leur réalité, et non de nous élever à leur idéal, il ne vaut pas la peine que le poète se dérange ; nous lui demandons des idées ; nous saurons bien sans lui nous procurer des sensations : nous n'avons qu'à descendre dans la rue, nous n'avons même qu'à rester chez nous.

Il y a un trésor de poésie dans l'âme de tous les enfants. O. III.

L'instinct poétique est mêlé, dans une mesure quelconque, à toutes les belles et fortes natures.

R. II, 136.

La poésie est partout où il y a de l'enthousiasme, c'est-à-dire de l'ardeur pour un but immatériel. La poussière et l'odeur des vieilles bibliothèques, les ténèbres de ces cryptes de la littérature, ont pour leur investigateur le charme des plus fraîches images et de la plus fraîche poésie. Ces hommes qui souvent se refusent le don de poésie, sont poètes en dépit d'eux-mêmes.

S. V, 221.

Les beaux-arts, la poésie en particulier, sont une voix de l'humanité, l'expression, sous des formes muables, de ce qu'il y a d'immuable en elle, et, par conséquent, de commun à tous les êtres qui la composent. C'est pour savoir toucher avec force et justesse la lyre invisible qui résonne d'accord dans toutes les âmes humaines, qu'un poète est adopté par l'humanité même, dont il a dit la pensée ; car dans le poète, dans l'artiste, l'humanité ne cherche qu'un organe de ce qu'elle pense, un écho de ce qu'elle dit, une empreinte de ce qu'elle est. C'est pour cela aussi qu'un poète est connu de la postérité. L'humanité, qui ne

meurt pas, s'attache à la vérité, qui ne meurt pas. Le talent, à son plus haut degré, n'est peut-être que cette vérité même ; du moins le talent n'a rien d'universel et de durable sans elle ; elle seule l'accrédite auprès de tous les hommes, de tous les lieux et de tous les temps. Sans doute qu'il y a toujours dans les œuvres de l'art quelque chose d'accidentel et de temporaire qui ne résiste pas à l'épreuve des âges, quelques formes auxquelles il faut que les générations suivantes se prêtent avec une sorte de complaisance ; mais cette complaisance coûte peu lorsque, sous les formes d'un autre âge, on reconnaît des idées qui ne vieillissent point, et que sous un costume suranné on sent palpiter un cœur d'homme. C'est par le cœur, non par l'esprit, que toutes les nations sont concitoyennes et tous les âges contemporains. C'est par le cœur que se constate incessamment l'identité de la nature humaine.

L'esprit est habile à diviser ; c'est du cœur que partent les pensées qui rallient les individualités. Ce sont aussi ces pensées auxquelles, sous peine de mort, doit se rattacher éternellement la littérature. Que penser d'une littérature qui les renierait ? Que penser de celle qui n'aurait d'idées morales d'aucune espèce ? qui, soufflant successivement sur toutes ses lumières, promènerait ses lecteurs dans un sombre désert ou dans des régions fantastiques ? qui, en un mot, créant pour des natures humaines, se séparerait absolument de la nature humaine ? L'homme se prête à tous les écarts de l'imagination ; il consent à suivre sa nef aventureuse dans les plus dangereux passages ; mais sitôt qu'elle a rompu le fil qui la liait à la réalité, il cesse de la suivre ou la suit sans sympathie, avec impatience, avec anxiété.

Ce qui est demeuré dans le cœur de l'homme après sa chute malheureuse est pour lui une religion. Il s'attache à ces débris, qui sont du moins des débris de la vérité. Il conserve avec amour ces restes de son ancienne opulence. Il s'assied en pleurant sur ces ruines ; il ne veut pas qu'on les lui ravisse. Peut-être sait-il que ces ruines sont la pierre d'attente du grand édifice qui doit un jour courber sur sa race consolée une voûte immense et tutélaire. Quiconque attente à ces ruines insulte à sa misère, dépouille son indigence. L'humanité ne fait pas si bon marché des faibles

croyances qui lui restent ; elle dit anathème sur la main qui vient outrager des débris, et dans des ruines mêmes entasser de nouvelles ruines. L. 19^e. II, 254.

Sans la poésie, le plus grand génie ne peut aspirer à la royauté. La poésie s'adresse au grand public et aux parties les plus sensibles de tout public. Les sonores vibrations de cet orgue universel pénètrent plus avant et retentissent plus longtemps que toutes les autres. L. 18^e. II, 4.

La poésie a cet attribut complexe de chercher la *vérité* en dehors de la *réalité*, pour la mouler dans la parole humaine ; dans la parole, qui, chose merveilleuse ! organe d'une race déchue, se prête néanmoins à exprimer toutes les idées antérieures à la déchéance. La *vérité*, ai-je dit, hors de la *réalité* ; mais ces deux idées ne se détachent point, et l'une séparée de l'autre n'est point la poésie. C'est pourtant ce qu'ont paru croire ceux qui, par un instinct vrai mais vague, se sont élancés hors de la réalité, sans prendre leur essor vers la vérité ; ceux qui ont mis à la place de la vérité un idéal, ou arbitraire, ou relatif, ou partiel, qui ne faisait déployer à l'imagination ses ailes que pour la ramener par un détour au point d'où elle était partie. En général, la poésie a cessé d'être une *constitution* du genre humain, un écho prolongé des vérités que l'humanité exilée avait sauvées de son grand désastre, et emportées du paradis dans l'exil ; toujours vraie dans une certaine mesure, car autrement elle eût cessé d'être poésie ; elle a monnayé son or, elle l'a subdivisé, dédoublé en vérités plus minces et de moins de poids, elle lui a fait subir un funeste alliage, elle s'est insensiblement rapprochée de la réalité qu'elle devait surmonter, elle est restée, par ce qui lui est demeuré de vérité, le charme et la consolation des imaginations élevées ; mais ses hautes fonctions, sa mission prophétique, ont cessé ; elle domine moins la société que la société ne la domine ; elle ne peut plus rien constituer, elle ne détermine plus rien ; l'intuition, qui est le vrai nom de son effet sur les âmes, l'intuition, cette autre conscience, est engourdie comme la conscience proprement dite ; et, si l'on remonte à la vérité des choses, en théorie et en application, c'est au moyen d'élans redoublés qui tendent, jusqu'à rom-

pre, toutes les cordes de la pensée, c'est-à-dire de la raison médiate ou réflexive.

Est-ce la faute des poètes? C'est celle de tout le monde. Dépend-il des poètes de se conférer de nouveau leurs antiques pouvoirs et de rentrer dans la plénitude de leurs attributions? Peuvent-ils faire autre chose que de remonter peu à peu vers la source, vers les idées primitives, qui constituent l'homme, la famille et la société avec un autre ciment que celui de la science et des lois? De longtemps la poésie ne soudera ensemble les fragments de son sceptre tombé; mais les débris en sont beaux; et chacun d'eux, au temps où nous sommes, peut faire un roi de qui saura le relever! Chose remarquable! le cercle que décrit la civilisation nous a amenés d'analyse en analyse, et de raffinement en raffinement, vis-à-vis du néant, et nous n'avons plus à choisir qu'entre lui et l'A, B, C du genre humain; nous n'avons plus rien à apprendre dans les académies, mais tout nous serait nouveau et frais sur les bancs d'une école de petits enfants; nous avons profondément oublié ce qu'on y enseigne; il n'est pas même bien sûr que là, sur ces bancs, on l'enseigne encore; chaque génération ne recommence pas le genre humain, car on lui fait commencer la vie au point où la voyaient consommée les hommes des premiers âges; les vérités du monde naissant se trouvent trop simples, trop élémentaires, c'est-à-dire trop fortes, même pour les enfants; leur forme du moins leur ôte leur première majesté; elles n'apparaissent plus compactes, à l'état de synthèse immédiate; le tronc, mille et mille fois refendu, est devenu un faisceau adroitement lié: voyons si la poésie retrouvera ces formes larges et solennelles, cette simplicité propre aux vérités d'intuition; voyons si elle reproduira quelque chose de l'accent de la première humanité, et si cet accent sera reconnu par l'humanité actuelle et la fera tressaillir.

L. 19^e. II, 305.

b) Du désintéressement en poésie.

Oui, la poésie est essentiellement désintéressée; elle ne l'est que trop; elle dérobe ses ailes au contact froissant de la réalité;

elle n'a de commeree qu'avec l'idée : mais, à l'abri des atteintes de la réalité, c'est avec d'autant plus d'abandon qu'elle se livre à l'idée ; elle l'aspire et l'absorbe tout entière ; elle s'enivre d'un calice d'où tous les sucres grossiers ont été retirés ; elle va jusqu'au fond de chaque émotion ; elle sent beaucoup moins dans un sens, et dans un autre, beaucoup plus que l'âme aux prises avec la réalité ; plus superficielle sous un rapport, sous un autre elle est plus profonde ; la poésie, bien souvent, en dit plus que la vie, précisément parce qu'elle n'est pas la vie. Toutefois, la vie n'abandonne pas tous ses avantages ; elle a des naïvetés, des cris de nature, dont le secret n'est guère qu'à elle. 127.

La poésie est en soi-même indifférente et désintéressée ; la prose est moins impassible. La poésie aspire à l'idéal, elle vit de contemplation, elle se compromet peu dans le choix de ses sujets ; le poète voit et choisit de haut et de loin, et ne s'informe guère du but prochain de l'art. Un siècle qui devient plus prosaïque y gagne et y perd tout à la fois : il perd, en descendant de l'idéal ; il gagne, en se rapprochant de la réalité. La poésie recule d'un pas ; la prose fait un pas en avant. L. 18^e. I, 266.

N'y a-t-il pas une race de génies qui vivent moins au milieu des choses que parmi les idées des choses ; qui, de même que le dialecticien se nourrit des notions des êtres, se nourrissent de leurs images ; en un mot, qui ont rêvé qu'ils vivaient plutôt qu'ils n'ont vécu ? Cette manière d'exister enlève un homme au-dessus de toutes les bassesses. Mais on se demande si elle constitue une vie profonde, vraiment sérieuse, vraiment humaine ? La poésie elle-même ne perd-elle rien à se détacher si entièrement de la réalité dont elle procède, et à se poser ainsi solitaire dans des hauteurs aériennes ? La main divine qui, dans le principe, a coordonné la poésie et la vie, a-t-elle permis qu'on pût-être si purement poète sans aucun dommage pour la poésie elle-même ? Sans contredit, la poésie est le plus haut désintéressement de la pensée ; mais serait-il vrai que l'on est poète à proportion que l'on vit avec moins d'intensité, moins de réalité ? et l'idéal du génie poétique serait-il la transformation de l'homme en idée ? Ces questions, ce nous semble, devraient une fois être examinées. L. 19^e. I, 352.

L'histoire littéraire de notre âge dira peut-être qu'en nul autre temps il n'y eut séparation plus complète entre la poésie et la conviction, entre le poète et l'homme. Même cette poésie toute *personnelle* qui se dilate démesurément dans le vide moral de l'époque, renferme peu de vérité individuelle, peu d'humanité. Mais, chose remarquable, par cela même que les convictions manquent, la matière poétique abonde ; car une conviction a toujours quelque chose d'exclusif, tandis que le scepticisme est libre de tout accueillir et de tout exploiter. Ce qui est triste, c'est de voir la poésie, du haut de son indifférence, s'abattre sur ce qu'il y a de plus sérieux et de plus saint, et la religion servir de proie à des esprits frivoles pour qui elle est matière d'hémistiches et rien au delà.

Ch. III, 456.

Le rôle que les mœurs françaises ont assigné à la femme, a fait tort de tout un monde à la poésie. Objet à la fois d'un mépris railleur et d'une idolâtrie qui est encore du mépris, mêlée à toutes les affaires, mais exclue de son véritable domaine, la femme, chez les Français, ne peut donner aux relations domestiques le charme de la puissance qu'elle exerce en d'autres pays. Or, la moitié des affaires humaines tient à ce seul point : de la vie de famille découle tout ce qu'ont de plus savoureux et de plus intime les jouissances de la nature, l'amour de la terre natale, et jusqu'à l'esprit public ; des caractères du mariage dépendent tous les principaux caractères de l'existence nationale ; si bien qu'à dater du christianisme, la réhabilitation de la femme a changé toute l'histoire. Il est aisé de comprendre ce qu'ont dû enlever à la littérature française et cette légèreté de l'opinion sur le sujet des mœurs, et cette perpétuelle raillerie du mariage qui sont en grande partie l'œuvre de la littérature elle-même. L'intimité, la cordialité, la tendresse ont trop souvent manqué à notre poésie, qui, sous ce rapport important, a été plus qu'athénienne.

XXXI.

c) *Poésie et scepticisme.*

Nous avons en philosophie des fragments d'opinion, en morale des fragments de principes, encore est-ce trop dire peut-être. Tout

est vrai, rien n'est vrai ; l'esprit se prend à tout sans s'attacher à rien. On avait déjà connaissance d'un scepticisme effrayant parce qu'il est effrayé, qui n'est autre chose que la raison au désespoir ; il ressemble à la foi ; il suppose, il recèle une espèce de foi ; la foi, dirai-je, à la nécessité de la foi ; il se débat contre les ténèbres, ou, vaincu par elles, il les maudit. Le scepticisme de nos jours n'a plus ce caractère ; on est tombé du désespoir à l'ennui ; et quand je parle d'ennui, ce n'est pas l'ennui d'Attila, embarrassé du superflu de ses forces, et leur cherchant un emploi ; c'est un ennui impotent et rachitique qui n'a pas même le reste d'énergie nécessaire pour chercher à se sortir de soi : aucun désir assez vif, aucun élan assez passionné pour en rompre la monotonie, aucune douleur assez violente pour éveiller l'alarme ou la pitié. Le premier marchait sur des épines, celui-ci appesantit ses pas dans la boue.

Un tel scepticisme est-il poétique ? Oui, si le néant peut l'être. Non, s'il n'y a pas de poésie sans idée, ou, à défaut d'une idée, sans un état déterminé de l'âme ; ce qui n'a point de nom, ce qui ne peut point en avoir, ce que l'âme elle-même ne saurait nommer, ne peut donner matière à la poésie ; l'assoupissement de l'âme n'est jamais poétique. L. 19^e. II, 282.

Il me semble quelquefois (c'est une erreur je l'avoue, mais j'y retombe sans cesse) que la poésie n'est plus qu'une imitation de la poésie, et qu'on ne fait aujourd'hui des odes, des épopées, des ballades, des vers peut-être, que parce qu'on en a fait autrefois. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on a longtemps cultivé et que peut-être on cultive encore des genres qui n'ont pas leur racine dans nos mœurs et qui manquent de je ne sais quelle vérité actuelle dont ils portaient jadis très-vivement l'empreinte. Le romantisme, qui ne fut d'abord qu'une réaction du gothique contre le classique, et, pour ainsi dire, d'un pastiche contre un pastiche, eut le mérite, du moins, de briser des formes sacramentelles, et d'ébranler le fétichisme des genres. Il a abouti, dans notre littérature, à une modification profonde, à une altération toujours plus intime des anciens types ; de conventionnels ils deviennent naturels, de surannés, actuels, de faux enfin, vrais et sincères. Ces formes de

l'art ne reposent plus uniquement sur des hypothèses ; le poète ne se transporte plus nécessairement hors de son temps et de lui-même ; la poésie aspire à devenir actuelle ; mais il s'en faut bien que la révolution soit commencée ; et, sous une forme ou sous une autre, je vois encore le factice partout. Au reste, un siècle qui, en architecture, en religion, en philosophie peut-être, a si peu de chose à lui, peut-il avoir une poésie qui soit à lui ? 64.

Nous vivons dans un temps où l'art s'est compromis en se prenant soi-même pour objet ; se faisant absolu de relatif qu'il est et qu'il doit rester, oubliant que pour lui la beauté, la force, la dignité consistent à relever d'une réalité sentie, il contemple de loin, je ne dis pas de haut, les affections et les croyances de l'humanité, et, de leurs formes rapidement aperçues, à moitié devinées, il compose le monde de ses créations. Le poète moderne saisit au vol les objets de la préoccupation générale, et, sans se les approprier, les approprie à ses desseins. Ce qui angoisse la société n'est pour lui qu'un thème plus ou moins heureux, plus ou moins fécond. Cette indifférence ne doit point être confondue avec le calme suprême dont le génie est constamment enveloppé, calme essentiel à l'acte de poésie, mais qui, bien loin de reposer sur l'apathie, naît du contraste d'une âme émue et d'un esprit paisible. Le propre du vrai génie poétique est de sentir plus intimement que tout homme, et de contempler comme s'il ne sentait pas. Nos habiles modernes ne vivent pas, quoi qu'ils en disent, dans cette région. Légers de vie et de caractère, ils abordent de préférence des sujets sérieux et même infinis. Le poète par excellence, l'humanité, laisse échapper jusqu'à eux sa grande poésie, qui est une profonde et vague rumeur ; ils en recueillent quelques soupirs, quelques frémissements entrecoupés ; encore même n'est-ce pas immédiatement ; il faut d'abord que parmi les hommes quelque voix individuelle ait reproduit la grande voix ; alors, imitateurs d'une imitation, reflets d'un reflet, ils se mettent à chanter, et gaiement ils exploitent, sans autrement s'en soucier, et nos doutes, et nos angoisses, et notre ineffable malaise. Sont-ils atteints dans leur propre destinée par une des flèches de la Providence ? telle est la force de la préoccupation, qu'alors même, artistes avant tout

ou malgré tout, on les voit fouiller au fond de leur douleur pour y chercher la poésie. Qu'un élan de désir ou d'espérance soulève le sein de l'humanité ; qu'un soupir universel s'élève vers le ciel ou vers la religion des aïeux ; c'est pour eux de la poésie encore, je dis mal : ce sont pour eux des vers ; ils profanent, par des hommages sans tact et sans intelligence, l'objet de leur culte passager ; leur adoration l'insulte ; ils prétendent le promener sur un char de triomphe ; qu'on s'en approche, ce char est une claie. 288.

A certaines époques, la poésie est plus généralement humaine, et partant toujours plus grande. En d'autres moments, elle devient plus particulièrement sociale, c'est-à-dire qu'elle s'attache surtout à l'homme tel que la société l'a fait. Alors elle diminue l'homme en détournant son regard des profondeurs de son être et des grandeurs de sa destinée. En devenant plus sociale, elle devient moins humaine.

L. 18^e. II, 6.

Nous avons assez vécu pour enterrer la poésie *humanitaire* ; la poésie *humaine* nous survivra, quoiqu'elle soit beaucoup plus ancienne que l'autre.

S. XIII, 272.

Les événements ou les individualités qui ont, s'il est permis de parler ainsi, exhalé le plus de poésie, vus et observés de très-près, semblent n'en renfermer point ; leur poésie est comme un parfum ou comme un écho qui ne devient sensible qu'à une certaine distance, ou de temps, ou d'espace, ou de pensée. Ainsi, le mouvement industriel de notre époque aura sa poésie dans l'avenir, il l'a déjà dans la pensée du contemporain qui le regarde des hauteurs de l'avenir ; mais tout près du mouvement, au milieu de ses détails et de son fracas étourdissant, il n'y a, pour l'immense majorité des spectateurs, point de poésie. Ce ne sont pas les personnages qui ont eu le sentiment d'être poétiques, ou qui ont aspiré à l'être, qui ont rendu le plus de poésie : c'étaient plutôt des esprits positifs à la fois et élevés, des âmes fortes ou tendres, poursuivant un but, vouées à l'action, vivant d'une vie ou sérieuse ou dévouée ; et si vous vous approchez de très-près, tout vous semblera prose. Cette prose pourtant, il faut savoir la lire, il faut la bien connaître, quand on veut s'élever à la poésie du fait ou de la personne ; autrement on sera vague et sans caractère, c'est-à-dire qu'on ne sera pas poète.

L. 19^e. III, 38.

Amants de la poésie, ne caressez pas vos doutes comme de la poésie. Ne vous imaginez pas non plus que le doute soit un simple malheur; le doute est autre chose : pris à son principe, c'est du péché; le doute spéculatif est né de l'affaiblissement de la vie morale; et dans sa réaction sur la vie morale, il ne tient qu'à vous de trouver, par voie négative, la confirmation de cette parole profonde du Maître : « Si vous *voulez* faire la volonté de mon Père céleste, vous connaîtrez si ma doctrine vient de Dieu ou si je parle de mon chef. » Voulez et vous croirez. Croyez, et vous voudrez. C'est sur ce double gond que tourne la porte étroite. II, 301.

Le doute peut avoir sa poésie; il est même toute la poésie de certains esprits, sur lesquels on la voit végéter et fleurir comme sur un édifice en ruines; et, pour dire la vérité, la poésie tout entière est-elle autre chose qu'un manteau de verdure enveloppant des murs écroulés, qui, debout et entiers, n'eussent pas donné place à un brin d'herbe? Néanmoins, c'est à de certaines conditions que le scepticisme est poétique; ces conditions se rencontreraient chez Byron, et l'imagination s'émeut comme le cœur en lui voyant décrire les orbes toujours plus resserrés et toujours plus profonds de l'effroyable spirale. 91.

La poésie vit de foi, d'une foi quelconque; et quand la foi lui manque, elle y aspire du moins; mais elle ne saurait se bercer dans l'incertitude sans s'y endormir bientôt. 308.

Quelques poètes, surtout parmi les lyriques, ont pris à tâche, ce semble, d'introduire le scepticisme dans la langue comme dans les opinions. Chez eux, tel mot signifie ou plus ou moins, ou cette chose ou une autre, selon la fantaisie de l'écrivain ou selon le besoin du vers. Plus de signification arrêtée, plus d'application exclusive; tous les contours effacés, toutes les limites perdues; et dans ce vague un faux air de précision, l'affectation d'un dessin net jusqu'à la dureté; des tons à la fois criants et sourds; les fractures multipliées dans les vers sous le nom d'articulations; du *système* tant qu'on voudra, mais peu d'*art* véritable; une sévérité puérile sur des formes indifférentes, la négligence sur le fond des choses et sur l'ensemble de la composition. S. VII, 213.

On a beaucoup trop conclu des succès de quelques écrivains

sceptiques ou indifférents. Le doute est un état de l'âme, un fait humain et vrai, dont l'expression est intéressante à certaines conditions ; et il a été donné à certains génies indifférentistes de s'identifier avec le vrai par l'intelligence. En thèse générale, il faut partir de la vérité pour faire vie qui dure. La littérature, dont l'objet est l'homme lui-même, ne peut pas plus que la morale, pas plus que la politique, faire abstraction de la vérité humaine ; la littérature, pas plus que la vie, dont elle est l'empreinte, ne peut se passer d'une conviction morale, d'une foi ; il n'y a pour elle, hors de cette condition, ni développement, ni progrès.

L. 19^e. II, 385.

§ II. — LE POÈTE.

a) *Le poète.*

Il y a de beaux talents poétiques dont chacun a sa force particulière ; mais il y a très-peu de poètes complets ; la désorganisation des idées et de la société n'en permet pas de pareils. Il ne peut pas y avoir de poésie sans société, ni de société véritable et vivante sans une foi commune.

Une société sans symbole moral n'est qu'une fiction de société. La guerre est bonne à la poésie comme la paix ; les discordes civiles ne la tuent pas ; mais elle meurt dans le vide, et le vide pour elle, c'est l'incrédulité. Le scepticisme désespéré ou hautain des temps qui précèdent une telle période peut inspirer encore des chants que l'âme humaine ne désavoue pas ; mais quand le scepticisme se résigne, quand il se fait de toutes ses angoisses un chevet pour sa tête appesantie, quand la société est atteinte dans ses parties nobles, qui sont la foi et l'amour, la poésie a beau se débattre dans quelques beaux génies, il faut qu'elle se résigne au sommeil d'Épiménide. Et quand est-ce qu'Épiménide sortira de ses rêves ? Quand les rayons d'en-haut frapperont sa paupière. Le réveil de la société sera le réveil de la poésie.

P. M. 243.

Les vrais poètes sont ceux qui ont reçu de Dieu, avec le don

de l'expression, la puissance de pénétrer plus avant que d'autres dans les choses du cœur et de la vie. F. 5.

Il suffit à l'âme d'être superficiellement touchée, rapidement avertie, pour pénétrer les secrets d'une vie dont elle ne vit pas ; elle se laisse traverser par des sentiments qu'elle ne songe point à retenir ; lyre vivante, elle ne vit qu'autant qu'il faut pour retentir, et tout ce qu'elle a de vie se répand et se perd en harmonie ; le trépied inspirateur où monte le poète l'unit à la fois à la réalité et l'en sépare ; il comprend mieux et paraît mieux sentir que celui qui vit davantage ; il dira mieux que vous ce qui se passe en vous ; il est plus et moins qu'un homme, et peu s'en faut qu'il n'apparaisse comme une victime sans dévouement, nous éclairant des feux qui la réduisent en cendres. L. 19°. III, 5.

Les poètes sont naïfs. Ils disent, non sous une forme abstraite, mais sous une forme individuelle, où la réalité palpite, ce que pense l'humanité dans toute l'intimité de sa pensée. S. II, 402.

Le poète a besoin d'admirer ; il est, au sens simplement humain, le pontife du vrai, du beau et du grand ; de quelque côté qu'il étende ses ailes, croyez qu'il va porter à ces dignes objets, à leur idée du moins, le culte universel. L. 19°. III, 9.

Le poète, à la suite d'une création laborieuse et puissante, à la vue de l'être fictif que son génie a produit, ressemble à la femme de l'Évangile, « qui ne se souvient plus de ses douleurs, dans la joie qu'elle a de ce qu'un homme est né dans le monde. » L'analyste, voué à la dissection, ne saurait prétendre à retirer de son œuvre cruelle un être vivant et palpitant. L. 18°. II, 257.

On met des lyres dans les mains des poètes ; mais la vraie lyre c'est le poète lui-même. On a même douté qu'il fût rien de plus qu'une lyre ; et en vérité, si harmonieuse qu'elle fût, ce serait trop peu ; mais tous, à des degrés différents, nous sommes des lyres ; et celle que tient le poète, s'il en tient une, c'est nous.

R. x, 6.

Chaque être donné par la réalité est le porteur d'une idée, la forme donnée à cette idée. Aucune idée n'est complètement réalisée dans la vie. Que fait le poète ? Il s'empare de ces lignes inachevées, les prolonge dans tous les sens jusqu'à leur dernier

terme, n'ajoute rien d'ailleurs, n'invente rien arbitrairement, mais achève seulement d'arracher la statue au bloc où plusieurs de ses parties restaient encore engagées. L. 19^e. II, 231.

Peut-on, n'étant pas poète, ou ne voulant pas l'être, comprendre toute la vie humaine, et, pour tout dire, être homme tout à fait ? Ne faut-il pas que l'*honnête homme* (nous parlons ici le langage de Pascal) soit poète jusqu'à un certain point et de quelque manière ? P. 121.

Les grands poètes sont de sublimes enfants; ce qui ne veut pas dire que le sérieux leur manque, puisque, après tout, l'enfant est plus sérieux que l'homme fait. S. XIII, 31.

Un système, encore qu'il ait été conçu, construit par un seul homme, appartient dans un sens à tout le monde; car c'est une œuvre de logique, et la logique n'a rien d'individuel; mais cette sorte de système qu'on appelle un *poème*, n'appartient, ne peut appartenir qu'à une personne unique. C'est là que l'individualité doit triompher; d'elle seule dépend l'unité de l'œuvre: plus l'individualité est puissante, plus l'unité intérieure est forte, et cette unité intérieure est, au point de vue littéraire, la vérité même. Tout ce qui est assemblé du dehors, tout ce qui n'a pas été attiré du dedans par une sorte d'aimant moral, puis réuni, résumé par cette force vivante; tout ce qui, au lieu de croître comme une plante, a été construit comme un édifice, ne peut avoir, poétiquement, aucune vérité. Et en revanche (chose merveilleuse, triomphe éclatant de la personnalité humaine!), des éléments que la raison ne rapprochait pas, et dont la réunion manque de vérité objective, obtiennent une sorte d'unité et une sorte de vérité dans l'âme du poète, qui les lie les uns aux autres par des liens inconnus. L. 19^e. I, 275.

La poésie ne vivra jamais d'idées pures et de généralités; épique ou lyrique, n'importe; le lecteur y cherchera toujours un individu, afin de s'y trouver soi-même. Quand on aura méconnu cette vérité, il y aura peut-être des vers encore: il n'y aura plus de poésie. II, 164.

b) Le poète et l'homme.

Par simplicité, par défaut de réflexion, on aime à croire que le poète et l'homme sont solidaires l'un de l'autre. C'est une illusion qu'on se fait volontiers, mais c'est une illusion. Chez la plupart des hommes, la poésie est mieux et moins qu'un talent ; c'est une vie intérieure. Une existence sans poésie est une lumière sans auréole ; nul n'est dépourvu de cette couronne sans être disgracié de la nature. Elle est mieux qu'un talent, car c'est une vie ; elle est moins qu'un talent, car elle ne se réalise pas, elle est privée de la faculté de créer. Mais, parmi cette élite qu'on appelle les poètes, la poésie est un talent. Chez quelques-uns même, elle n'est que cela ; en eux-mêmes ils n'ont pas plus de vie poétique que tel homme qui n'a jamais fait de vers. L. 18^e. II, 5.

Le poète enveloppe l'homme comme la pulpe enveloppe le noyau, ou la pellicule la semence. La poésie, chez plusieurs, ne compromet pas l'existence ; ils en font comme on va à la campagne le soir ou le dimanche. Cette manière d'être poète n'est pas inférieure à l'autre ; les plus grands peut-être appartiennent à cette catégorie. 6.

L'impartialité est l'attribut de la grande poésie ; et certes rien n'est plus beau que l'indépendance et la sérénité du jugement dans une âme où retentissent d'ailleurs avec force toutes les affections humaines ; double condition de la poésie, dont la vocation est de tout sentir comme de tout juger. On n'a pas assez remarqué combien cet accord est difficile et beau ; mais tout le monde a dû s'assurer (car les exemples ne manquent pas) que le poète est dans l'homme et n'est pas tout l'homme ; que l'homme ne résout pas toujours pour son compte le problème dont le poète est devenu vainqueur ; que l'homme reste souvent au pied de la montagne, d'où il ne voit qu'un ciel gris et orageux, et laisse le poète gravir seul sur ces hauteurs, d'où l'œil, en s'élevant, rencontre partout un limpide azur ; en un mot, que, dans le même individu, le poète est impartial quand l'homme ne l'est pas. Décidément, le poète est toujours le meilleur de l'homme ; le poète est, momentanément,

ment et dans une sphère toute contemplative, une espèce d'homme régénéré ; il en est du moins l'image ; et le véritable homme nouveau, l'homme une seconde fois créé par le souffle de l'esprit de Dieu, peut à son tour être l'image du poète ; car lui aussi, comme le poète, est l'homme réel élevé à la hauteur de l'idée pure ; mais d'une idée qui devient à son tour une réalité, un fait ; d'une idée qui engendre une vie et qui régénère tout l'homme. Sublime, adorable poésie, qui surpasse à la fois et accomplit toute poésie ! Véritable *création*, selon le vrai sens du mot *poésie*, mais création d'un homme tout entier, qui est à la fois pensée, amour, action, et d'un homme qui pense, aime et agit à la façon de Dieu.

L. 19^e. II, 314.

c) *Méthode du poète.*

La manière du poète, c'est une synthèse rapide, instantanée, une vraie apparition ; et sans cela, ni ses conceptions ne seraient compactes, ni ses caractères ne vivraient. S. II, 413.

Ce n'est pas par des énumérations complètes, par des dissections toujours plus ténues, en un mot, par voie analytique, qu'ils atteignent l'individualité de leur objet, dernier but de toute description ; leur méthode est plus large, plus synthétique : ils ne définissent pas, ils indiquent ; ils mettent sur la voie ; ils se gardent de trop détailler, sachant bien qu'à mesure qu'on descend vers les parties élémentaires, on arrive vers ce qui est moins coloré et moins vivant ; et il est certainement remarquable que les caractères les plus intimes, les nuances les plus délicates ne coûtent pas aux grands maîtres une profusion de détails et une extrême subdivision de la matière, et qu'un rapide coup de pinceau, un mot fugitif réveille en passant toutes les impressions qu'ils ont voulu produire, mais qu'ils n'auraient pas osé une à une rattacher à leur cause, ni susciter par le travail de l'analyse. VII, 306.

La poésie, en général, ne définit pas les objets : elle les montre, elle leur donne une forme. Ce que nous demandons au poète, ce n'est pas l'idée d'un objet, c'est cet objet lui-même, concret, complexe, vivant.

L. 19^e. III, 160.

Le secret n'est pas de beaucoup dire, mais de faire beaucoup penser ; le plaisir que donne la poésie est d'imaginer au delà de ce qui est écrit ; l'œuvre se partage entre le poète et son lecteur.

R. II, 578.

Un certain désordre ou le sacrifice de quelqu'une des conditions indispensables de la vie humaine, n'est point, comme quelques-uns le pensent, un des éléments nécessaires de la poésie.

Toute description est une limite, et toute limite répugne à l'enthousiasme ; l'ineffable seul est grand, parce que nous sentons que ce qui est vraiment grand doit être ineffable, et partout où le fini, comme fini, ne se révèle pas distinctement, nous croyons voir l'infini. Les vrais poètes le savent, et, en tout genre, ils expriment, ils indiquent plutôt qu'ils ne décrivent ; ils ouvrent l'angle, et n'en prolongent pas les côtés ; ils commencent une courbe que notre imagination achève ; ils éclairent un coin du tableau et nous font rêver toute la scène qu'ils n'ont pas voulu dérouler.

L. 19^e. II, 107.

Il ne faut pas croire que le poète aille toujours de l'idée au fait, ou, en d'autres termes, cherche dans la nature ou dans la vie un fait, un exemple pour son idée ; très-souvent (et peut-être cela vaut mieux) le fait inopinément rencontré, et saisi par le génie fabuliste, suggère l'idée. Ainsi la nature devient pour lui, ce qu'elle est en effet, et d'intention peut-être, un immense apologue, une parabole qui se subdivise en mille et mille paraboles. On ne sait pas, à moins de l'avoir éprouvé, quel est le plaisir de ces esprits nés pour la fable, pour qui tout dans la nature devient personnel et humain, pour qui les incidents les plus vulgaires se transforment en de petites épopées. Le génie fabuliste est aussi naturel, aussi impérieux que tout autre.

S. VII, 315.

Quoi qu'on puisse penser du droit et de l'obligation d'un poète d'être toujours lui-même, il n'est pas moins obligé de se prêter aux autres que les autres à lui. Leur rencontre n'a lieu que dans une région moyenne, qui n'est exclusivement ni la sienne, ni la leur. C'est même une partie essentielle du talent poétique de se mettre plus ou moins au point de vue de tout le monde, de comprendre et de parler, avec une supériorité propre, la langue uni-

verselle, de ne pas attendre les esprits dans une orgueilleuse solitude où ses pareils seuls viendront le chercher, en un mot, d'être en même temps, par l'exquis de la forme, l'homme du petit nombre, et par la vérité, l'homme de tous. 307.

Sans doute, en un sens, la poésie peut tout dire ; et même elle seule dit tout ; elle seule achève l'expression de l'âme humaine ; mais elle ne dit pas comme la prose ; elle *dit* moins qu'elle n'exprime ; son objet n'est pas tant de nous transmettre un *fac-simile* des objets que d'en extraire l'idée, d'en rendre l'impression, de les traduire à l'âme. C'est à cette hauteur qu'elle se maintient poésie ; plus bas, c'est de la prose ; et si alors vous lui conservez les formes extérieures qui sont affectées à la poésie, il y a contraste pénible entre l'essence de l'objet et sa forme ; c'est de la prose déguisée, et mal déguisée ; la vibration du rythme et l'éclat des images ne font que mieux ressortir l'incurable prosaïsme du fond. C'est ici que se révèle une de ses connexions intimes, une de ces secrètes affinités de l'art, qui réfléchit la vie, avec la morale qui doit la régler. L'un et l'autre ont reçu un même avertissement, ou plutôt la morale a conseillé l'art, et l'art a servi la morale. Et pourquoi voudrait-on, en effet, que ces deux objets trop séparés l'un de l'autre dans leurs développements, n'eussent pas eu à l'origine un point de départ commun ? Pourquoi n'admettrait-on pas qu'avant de s'ébrancher, ils ont coulé dans le même lit, suivi un même cours, et qu'ils ont été, sous des points de vue et avec des moyens différents, la *poursuite du meilleur* en tout ? C'est, à notre avis, la morale d'abord qui a interdit à l'art de reproduire en détail, et sous la forme la plus absolument concrète, ce qu'il y a de hideux dans les manifestations du mal moral ; c'est elle qui eût condamné en tout temps, et qui condamne aujourd'hui cette énorme accumulation d'horreurs sans nom.

L. 19^e. II, 175.

Voulez-vous garder pur et entier le trésor des affections naturelles, intacte la force de votre conscience, ne pas échanger l'or de la vérité contre le signe arbitraire de sa valeur, voulez-vous, en un mot, vivre d'une vie réelle, d'une vie d'homme ? défiez-vous non de la poésie, mais du métier de poète. Non pas toujours,

mais trop souvent, ce métier évide l'homme ou veut un homme évidé. Une vie morale trop forte, trop intime, est souvent un obstacle à la création poétique. Comprendre vivement tous les sentiments humains, mais ne pas les éprouver trop profondément, voilà à quelles conditions se sont formés plusieurs des plus grands poètes, qu'on pourrait appeler *grands hommes* s'ils avaient été *hommes*. Ils se sont gardés de l'être ; une sublime indifférence a semblé faire partie de leur génie ; et, maudits comme la prophétesse d'Ilion, mais d'une autre manière, ils ont prophétisé pour tout le monde, excepté pour eux-mêmes ; on dirait qu'ils ont été envoyés dans le monde pour dire et non pour être ; pour voir et non pour vivre ; lorsque, véritablement inspirés, ou plutôt subjugués par la vérité, ils jetaient à la multitude quelque idée saisissante comme celle-ci :

Je suis homme ; et rien de ce qui est humain ne saurait m'être indifférent.

rien ne restait en eux de cette grande pensée, comme si en l'exprimant ils s'en étaient dépouillés. S. VII, 214.

L'inspiration prophétique peut seule procéder au hasard ; on se passe de rhétorique quand on a des miracles pour arguments ; mais quand on n'a, pour agir sur la nature humaine, que cette nature elle-même, il faut bien compter avec elle ; il faut l'observer, l'étudier, la suivre ; c'est le principe de tout art, c'est le secret de toute éloquence ; et l'orateur sacré, pas plus que tout autre, n'est dispensé de connaître ce principe et de posséder ce secret. VI, 210.

La langue la plus riche n'a pas des expressions pour toutes les nuances de nos sentiments ; il y a des choses que la parole ne dit pas, du moins directement ; et l'art du poète est bien souvent de dire une chose pour faire supposer celle qu'il ne peut dire. Les grands poètes ne se piquent pas de rendre toutes les impressions, mais ils prétendent les faire naître, et leur triomphe est de développer dans l'âme de leur lecteur tout un monde d'impressions qui n'ont pas de nom dans leurs ouvrages mêmes. VII, 306.

En poésie, ce sont ceux qui ne cherchent pas qui trouvent.

L. 19^e. III, 188.

La poésie est une activité de l'intelligence. Quand elle ne fait qu'émouvoir, elle confond le moyen avec le but. La sensation doit être considérée comme le moyen de l'idée ; la poésie, sans doute, ne néglige pas l'impression sensible, mais elle la traverse pour arriver plus haut. Il faut qu'elle agrandisse l'horizon de la pensée, qu'elle nous procure le noble plaisir de la contemplation.

L. 18^e. 1, 156.

§ III. — POÉSIE, ART ET SCIENCE.

Philosophie, éloquence, musique, histoire.

Sans philosophie, il n'y a pas de véritable poésie : sans philosophie, on peut faire de jolis vers ; mais, pour être réellement poète, il faut jusqu'à un certain point être philosophe. II, 104.

Tout grand poète est philosophe d'instinct et d'inspiration ; tout grand philosophe est poète. Point de haute philosophie sans imagination ; l'observation et l'induction, qu'on a nommées les deux béquilles de la science, n'avancent pas si elles ne s'inspirent de la puissance vitale de l'imagination. F. 4.

Il naît plus d'idées d'une seule fable, qu'il ne peut naître de fables de vingt idées, et l'instruction qui ressort le plus vivement d'un récit, fut rarement présente, au moins distinctement, à la pensée du narrateur. Les grandes œuvres, les inventions immortelles, ne se conçoivent pas *à priori*. Il y a, dans l'idée qui leur a donné naissance, quelque chose à la fois de plus immédiat et de plus complexe. Le thème de toute composition poétique est une combinaison intime d'éléments, dont la rencontre, fortuite en apparence, est, pour l'esprit où elle se consomme, une espèce de vision. On ne voit pas, s'il en était autrement, en quoi le génie poétique différerait essentiellement du génie philosophique. Et voilà, pour le dire en passant, pourquoi ce qu'on appelle l'idée d'un ouvrage d'imagination est difficile à dégager. C'est qu'elle ne vient jamais seule et dans la pureté de son abstraction, c'est que l'objet immédiat de la poésie est toujours un composé, et qu'une unité de pensée à la fois plus rigoureuse et plus visible

serait au prix de la poésie elle-même. Parler ainsi, ce n'est pas ravalier le poète, ce n'est pas davantage nier l'art; c'est reconnaître à la poésie le pouvoir de créer des êtres vivants; car la vie est un fait complexe, le concours simultané de plusieurs éléments qu'il sera loisible à l'analyse de distinguer après coup.

S. XIII, 31.

Il est né à la poésie, dans ces derniers temps, deux ennemis dont elle doit se garder d'autant plus qu'ils s'annoncent à elle comme des alliés: l'*idéalisme*, qui la dépayse et la dénature, et le panthéisme qui la déprave.

L. 19^e. III, 96.

La poésie est à la pensée ce que le corps est à l'âme. U. XLI.

La méthode du poète n'est pas celle du philosophe; mais nul n'est poète, comme aussi nul n'est philosophe, que par la pensée.

L. 19^e. II, 242.

Il n'y a de haute poésie que celle qui nourrit la pensée; la poésie est une philosophie à l'état concret.

III, 158.

Tous les arts, et la philosophie avec eux, réclament un noble désintéressement de la pensée; tous aspirent vers l'idée pure; et l'éloquence elle-même ne fait exception qu'en apparence; l'orateur ne devient grand qu'en s'élevant vers des principes plus vastes, vers des intérêts plus universels que sa poursuite du moment; c'est des hauteurs de l'idéal qu'il doit dominer le réel. Mais cette doctrine ne va point à établir que l'art, pour être pur, doit s'absorber dans la pensée de la forme. Comment gagnerait-il quelque chose à mentir à son origine? N'existe-t-il pas comme moyen avant d'être offert comme but? Chercha-t-on d'abord une idée pour des expressions ou des expressions pour une idée? Qu'est-ce donc, aux yeux de la conscience humaine, que l'art séparé de son objet, ou se faisant de son objet une simple occasion? Ce qui est certain, c'est que, posé sur cette base, l'art dépérit comme art, et que la recherche exclusive de la forme ruine la forme elle-même. L'enseignement littéraire, obligé de traiter de la forme à part, de concentrer l'attention, durant des années, sur des mots et sur des phrases; l'éclat plus bruyant des succès littéraires; le charme plus sensible des travaux où la recherche de la forme prend nécessairement une grande place: tout cela, tourné, ce semble, à l'avant-

tage de l'art, n'a que trop souvent pour effet de l'amincir et de l'évider. Une pensée forte, un ferme savoir sont les premières conditions de l'art ; et, comme on l'a fort bien dit, il n'y a que les substances compactes qui soient susceptibles d'un beau poli. Aussi ne doit-on pas s'étonner que la science, aidée par la culture littéraire sans cesser de la dominer, ait créé quelquefois d'excellents écrivains. Il est difficile que l'exactitude scientifique ne passe point dans le langage, puisque le vrai savant est celui qui nomme le mieux, et que la science elle-même est une meilleure nomenclature des faits naturels. L'ordre manque rarement dans le style d'un homme qui puise dans l'ordre sa force et qui lui doit toutes ses découvertes. Il règne, de plus, dans le monde physique, monde de l'ordre et de Dieu dans un sens particulier, monde où l'observateur n'a heureusement rien à mêler de soi-même, il y règne une paix majestueuse qui se communique aisément au style, lequel, en d'autres genres, est l'homme même, et dans celui-ci le monde même. La dignité de la vie, bien plus ordinaire aux savants qu'aux littérateurs, parce que leurs passions ne sont pas l'étoffe de leurs travaux, devient tout naturellement la dignité du langage ; et le sublime inhérent aux grands traits de la nature et aux grandes vues de la science, réfléchi dans une âme sensible, y fait naître une grave éloquence.

Un homme que l'inspiration visite à l'improviste en reçoit une sorte de surprise quelquefois plus favorable à l'art que le dessein prémédité, et surtout que le dessein exclusif, de produire de belles formes. Aussi plusieurs génies scientifiques ont laissé, sans l'avoir voulu, des modèles d'éloquence ; la forme est venue à ceux qui ne la cherchaient pas ; et le beau, attiré par le vrai, l'a suivi dans les écrits de ces hommes qui n'aspiraient qu'à instruire. On trouvera d'ingénieux développements de cette idée dans un article de M. Töpffer sur les voyages de de Saussure (*Biblioth. Univ. de Genève*, sept. 1834). N'est-il pas permis d'inférer que le poète aurait beaucoup à gagner, sous le rapport de l'art, à un commerce sérieux avec la science ? et ne pourrait-on pas rappeler ici, en les généralisant, ces paroles de Fontenelle : « Quoique l'éloquence et la poésie soient les principaux talents que demande l'Académie

« française, elle admet aussi l'érudition (ajoutez : *la science*) qui n'est pas barbare ; et peut-être ne lui manque-t-il que de se parer davantage de l'usage qu'elle en fait, et même du besoin qu'elle en a ? » Ch. III, 171.

Il n'y a que peu d'exemples de talents véritables que l'érudition ait enlevés à la poésie. Quand la poésie est une vocation, il est bien difficile, ce semble, de ne pas lui demeurer fidèle. S. v, 220.

— Ni la poésie ne se passe de force, ni l'éloquence n'exclut la beauté. Il faut chercher ailleurs la différence de ces deux genres. Elle consiste en ce que l'une, l'éloquence, a pour objet des faits, et l'autre des idées ; j'entends l'éloquence en tant qu'éloquence, et la poésie en tant que poésie, car ces deux arts s'atteignent quelquefois et se mêlent plus ou moins. L'éloquence aspire à opérer des changements dans le monde réel, la poésie n'en veut produire que dans les représentations de l'esprit. L'éloquence n'ignore pas les idées, la poésie ne fait pas abstraction des faits ; mais la première va des idées aux faits, la seconde va des faits aux idées c'est-à-dire que l'éloquence transforme des idées en faits, et que la poésie transforme des faits en idées. Il faut bien que l'éloquence prenne son point d'appui dans des idées (les idées de justice, d'honnêteté, de convenance), mais, comme un levier, elle se sert de ce point d'appui pour remuer des faits ; de même, il faut bien que la poésie prenne son point d'appui dans des faits, dans la réalité, dans l'expérience, mais c'est pour s'élever avec elle vers des idées ou vers un idéal. Remarquons seulement que le mot d'*idée* ne signifie pas dans les deux cas la même chose ; dans le premier, ce sont des lois, les lois de la nature, de la raison et de la conscience ; dans le second, les idées ne sont que des types plus purs ou plus complets de toutes les existences que ne peut les présenter aucune existence réelle et concrète prise à part, ni toutes ensemble. L'éloquence nous porte donc à l'action, et la poésie à la contemplation. L'éloquence est un combat, la poésie est un spectacle ou une vision. L'éloquence parle de ce qui est, la poésie crée ce qui doit être. L'éloquence coule dans le même lit que la vie ; la poésie se creuse un lit à côté de la vie. L'éloquence se mêle, pour ainsi dire au flot de la vie, qu'elle grossit et qu'elle entraîne,

la poésie la suspend. Je ne parle pas ici, on doit le comprendre, de la vie intérieure ou contemplative, mais de la vie extérieure ou pratique. Les deux fleuves ne sont pas toujours séparés ; ils peuvent, de loin en loin, se réunir et couler ensemble ; la poésie peut devenir éloquente, l'éloquence peut devenir poétique ; mais l'éloquence et la poésie n'en sont pas moins distinctes dans leur principe, dans leur but, et par conséquent dans leurs moyens ; et cela est si vrai que l'éloquence, qui est une action, si elle s'arrête d'agir pour contempler, cesse d'être éloquence, et que la poésie, si elle oublie de contempler pour agir, cesse d'être poésie.

La règle de chacune, c'est de ne pas se renier, c'est de rester fidèle à son principe, de le maintenir sans cesse, et de se servir l'une de l'autre, sans se laisser absorber l'un par l'autre. H. 510.

Ce qu'on louait le plus comme poésie chez nos auteurs, c'était ordinairement de l'éloquence. Les plus habiles s'y sont mépris ; et chose étonnante, mais facile à prouver, c'est parmi nos prosateurs peut-être qu'il faut chercher quelques-uns de nos plus grands poètes. S. III, 165.

— La poésie, qui s'élève au-dessus de la musique par l'admission de l'élément logique, retourne quelquefois vers la musique, pour lui emprunter non-seulement la mélodie des sons, l'accent, le rythme, mais quelque chose même de la nature du langage musical, qui, s'il ne dit pas tout ce que la parole peut dire, exprime en revanche ce que la parole n'exprime jamais. Il y a du caractère de la musique dans tel vers, peut-être dans telle ligne de prose, où les liens logiques un peu relâchés laissent plus librement flotter la pensée, et lui permettent d'occuper dans l'âme un espace, et de couler dans des retraites où une forme plus précise ne lui eût pas permis de pénétrer. C'est de la musique dans des mots ; et les moins harmonieux la peuvent renfermer, car c'est l'esprit de la musique, et non sa forme, qui vient de rentrer ainsi dans la poésie. L. 19^e. III, 15.

— L'art qui crée, l'histoire qui juge, ne sont pas dans les mêmes conditions. La poésie n'est comptable de ses inventions qu'à la nature humaine. Elle n'a pas à se détacher des affections dont elle vit, dont elle est née. Elle ne demande pas au poète de lais-

ser au logis, pour la suivre, une partie de son être : elle emporte avec elle l'homme tout entier. C'est l'empreinte de l'homme tout entier, réel, concret, qu'elle donne à ses fictions, fictions qui, à bien dire, n'en sont pas ; fictions plus vrais que l'histoire : car l'histoire est toujours le jugement d'une intelligence individuelle appliqué à des faits qui la débordent, et dans la poésie le poète ne se mesure, pour ainsi dire, qu'à lui-même. On ne refait pas l'Iliade ; mais il n'y a pas de chef-d'œuvre historique qui ne demande à être refait ; chacun d'eux n'est achevé, n'est irrévocable que comme poème ; en sorte que la même chose en fait tout ensemble une œuvre transitoire et une œuvre immortelle. 386.

CHAPITRE III.

Divers genres de poésie.

§ I. — POÉSIE DRAMATIQUE.

a) Drame et poésie. Tragédie française, Corneille et Racine.

Le drame n'est que le nom technique et spécial de la vie. Toute vie est un drame, car toute vie est un échange de pensées et de sentiments entre deux personnages, ou entre deux êtres dans le même personnage. Où cet échange manque, il n'y a point de vie et point de poésie. *Amant alterna camænæ.* II, 9.

Le drame est, en tout sujet, la lutte de deux forces rivales, pourvues l'une et l'autre d'auxiliaires plus ou moins importants ; deux armées qui se rassemblent à la fois, une rencontre, une mêlée, des succès variés, une attente aussi précise que vive, une anxiété prolongée, et, pour dénouement, la défaite des uns, la victoire des autres. Le drame est une action qui, née sous nos yeux d'éléments bien distincts, va peu à peu se compliquant, serrant son nœud, élargissant sa trame, enveloppant plus d'intérêts,

nous associant par une sympathie au moins spéculative à toutes ses vicissitudes, et nous entraînant hors d'haleine vers un terme fatal, où nous nous reposons enfin, mais pour l'ordinaire dans les pleurs ou dans une méditation douloureuse. Le drame se compose de plusieurs drames dont chacun a pour théâtre le cœur de chaque personnage, divisé en lui-même, et redemandant ou au crime ou à la vertu son unité perdue. 460.

Tout ce qui est grand, tout ce qui est beau est poétique et n'est pas pour cela dramatique. Il ne faut pas confondre le genre et l'espèce. Il est vrai que l'élément dramatique complète le récit, comme le récit complète le lyrisme. La poésie lyrique est la poésie à son état, non primitif peut-être, mais élémentaire. Elle est la poésie dans sa notion la plus pure, la plus abstraite : elle est, pourrait-on dire, la poésie même. Mais tout comme l'âme, qui la respire et l'exhale, cherche involontairement à s'unir à toutes les formes de la vie, la poésie lyrique aspire au récit, et le récit aspire au drame. Le drame, dans la poésie, ou si l'on veut, la partie dramatique dans toute œuvre de poésie constate victorieusement l'union des deux mondes, du monde extérieur avec celui de l'âme, la plus entière conciliation de la poésie avec la réalité. C'est la vie entrant de front, et non plus obliquement, dans le sanctuaire où toutes choses viennent dire leur dernier mot, et révéler leur plus intime secret. Après le drame, il n'y a plus rien.

R. VII, 199.

Les anciens ne connaissaient pas l'amour. Ce que nous appelons de ce nom a sans doute son principe dans la nature, mais se développe par la civilisation. Aussi ce sentiment n'existe-t-il pas dans la tragédie antique, qui roule tout entière sur les affections de père, d'époux, d'enfant, et sous ce rapport Voltaire a retrouvé la veine abandonnée.

L. 18^e. II, 36.

— Le génie pratique et peu contemplatif des Français les a empêchés de faire dominer l'élément spéculatif, dans leurs tragédies. Car je n'appellerai pas contemplation, ni satisfaction de l'élément spéculatif, la manie de prédication qui s'empara, au siècle dernier, de Voltaire et de ses disciples.

S. III, 165.

Le Français, homme pratique, homme d'application et de ré-

sultat jusque dans les beaux-arts, a déclaré que la tragédie est un instrument, une machine destinée à produire dans l'âme des mouvements de terreur et de pitié : définition qui, si elle en reste là, me paraît indigne de la tragédie. Mais le génie français, beaucoup plus oratoire que poétique, vise à l'action et ne connaît guère la contemplation. Chatouiller l'âme et l'irriter, est en général le but des tragiques français. Cela donne à leurs œuvres un caractère d'immobilité auquel d'autres peuples ont mieux réussi à se soustraire. Il y a dans la tragédie un élément spéculatif qu'ils ont su sentir et saisir, et qui se rattache aux plus hautes facultés de l'âme. La tragédie ne prêche pas une thèse, mais elle réalise une idée, et c'est là un de ses intérêts principaux, non-seulement pour les philosophes de profession, mais pour tout homme sérieux. L. 18^e II, 308.

Les tragiques français sont plus éloquents, ils ont plus de goût, mais ils sont moins poètes. La poésie pure abonde davantage dans le théâtre des autres nations. Les personnages des Anglais ne parlent pas comme ils devraient parler ; ils gâtent leur rôle par un mélange insupportable de cynisme, de grotesque, de ridicule ; mais le don de l'idéal et la fécondité de la création ont été dévolus aux Anglais. 34.

— La force des passions fut l'idéal de Racine, comme la force de la volonté avait été celui de Corneille. Il fut plus vrai et moins sublime, plus tendre et moins pathétique. L'amour mêlé à l'héroïsme fut le sujet favori et l'âme de ses tragédies. Ch. III, xxxii.

Un homme d'une sensibilité exquise, St. Paul, a dit un mot aussi profond qu'il est simple : « quoique, en aimant davantage, je sois peut-être moins aimé ! » Serait-il vrai qu'en aimant davantage on s'expose, on se condamne à être moins aimé, et que le confiant abandon de l'affection est comme le signal donné à l'ingratitude ? Serait-ce là un des mystères du cœur humain et de la vie ? Si cela était il n'y aurait rien de plus tragique. Eh bien ! c'est là une partie du tragique de *Corinne*. Révélation saisissante ! L'amour est un sacrifice et non pas un marché ; c'est comme un sacrifice que, dans ce monde malheureux, l'amour doit être pratiqué ; aimer, c'est monter sur l'autel, c'est renoncer d'avance à

toute réciprocité ; on n'aime que quand on y renonce, et l'on ne goûte dans sa pureté l'ineffable bonheur d'aimer que lorsqu'on fait de l'amour toute la récompense de l'amour ; et afin que ces vérités sublimes et tristes prennent en nous une vie, il est ordonné, selon l'expression et selon l'expérience de l'apôtre des nations, « qu'en aimant davantage, nous serons moins aimé. »

L. 19^e. I, 82.

b) Inclination théâtrale, sa cause et ses effets. Un peuple théâtral.

L'élément poétique, à notre avis, complète l'homme. La poésie n'est pas la parure des choses ; elle en est l'idée intime, ou, du moins, elle est la poursuite de cette idée qui, peut-être, était présente et éclatante aux yeux de l'homme, avant que le péché eût obscurci sa vue spirituelle. L'élément poétique, pris en lui-même, et abstraction faite de son application, correspond aux meilleures parties de notre être, et ne peut donc déchoir à mesure que l'état social se perfectionne ; car une vérité ne peut contredire une autre vérité.

Mais le goût théâtral est d'une autre nature. C'est le besoin de voir la vie comme elle n'est pas ; c'est le besoin de se faire illusion sur les inévitables proportions des objets. C'est l'empire de la partie sensitive de l'être sur la partie spirituelle. La partie sensitive a ses droits ; mais ces droits sont ceux d'un vassal, non d'un maître. Elle est au service de la partie spirituelle, pour travailler dans le sens et dans l'intérêt de cette dernière, non dans son sens et dans son intérêt propres.

P. M. 227.

— Un peuple théâtral, c'est un peuple qui porte partout l'inclination qu'il porte au théâtre et qu'il en rapporte : la soif des impressions sensibles, des effets dramatiques, des scènes, de la représentation. La réalité des choses peut lui inspirer, selon ce qu'elle est, de l'aversion ou de l'estime ; mais ces sentiments n'ont pour lui de l'intensité qu'à proportion que son imagination leur en peut prêter, et l'imagination est avertie par les sens. Bientôt même il s'accoutume à faire peu attention à ce qui ne lui est pas

recommandé par cet accompagnement obligé. Ce qui est obscur, silencieux, intime, ne le touche pas, n'arrive pas même jusqu'à lui. Il n'entend qu'à travers le porte-voix, ne voit qu'à travers le microscope, et ne juge un objet que par la pompe des décors. Il n'est pas capable de s'enthousiasmer pour la raison pure, ni de résister à des réclamations sonores, ni de se défendre contre le prestige des mots. La vertu qui ne sait pas *se poser*, qui ne fait pas scène, qui n'est pas dramatique, qui ne *représente* pas, le laisse passablement froid; en morale, le beau le touche plus que le bon; rien ne sert devant lui d'être juste si l'on n'est sublime; d'être vrai si l'on n'est frappant; d'être ferme si l'on n'est imposant. C'est une oreille assourdie qui ne perçoit plus les sons modérés, et n'est ouverte qu'aux cris.

Pour réussir au milieu d'un tel peuple, il est clair qu'il faut afficher, lever le rideau et tenir la scène. Les hommes qui veulent être quelque chose se font acteurs. A la tribune, dans les livres, dans les journaux, dans la société, on est plus préoccupé d'un rôle à jouer que d'une conduite à tenir. Le théâtre n'est plus dans quelques édifices, il est partout; il envahit la vie publique. Quand la patrie est un théâtre, les citoyens sont des acteurs.

L'histoire d'un tel peuple est un long drame, où il compte avec complaisance les coups de théâtre sous le nom de *journées*. La continuité patiente d'un heureux développement social attache quelques regards; la plupart se laissent captiver aux éclatantes péripéties. Quelques-uns veulent du juste, un plus grand nombre de l'utile, tous du glorieux. Les plus heureux succès, s'ils ne sont pas *beaux* par-dessus le marché, sont peu appréciés, et l'imagination superbe et dégoûtée couvre de ses ratures tout ce qu'elle n'a pu embellir et dramatiser.

Il est difficile de dire jusqu'à quel point ce goût du spectacle peut influencer sur la marche des événements publics. Il faudrait, pour cela, pouvoir mesurer tout ce qu'ajoute de force, non-seulement à la vérité, mais à l'erreur, la science des coups de théâtre; tout ce que, dans des moments critiques, peut déterminer l'émotion d'un spectacle frappant et inattendu. L'histoire de certains peuples, qui ne nous permet pas de révoquer en doute la réalité de ces

effets électriques, ne nous fournit pas des données sûres pour en évaluer la portée.

* Ce n'est pas ainsi que j'entends une existence nationale poétique : elle est plus recueillie ; elle trouve la poésie partout, parce que, en effet, la poésie est partout. Elle est surtout dans les joies, dans les soucis, et jusque dans les tristesses du foyer domestique ; dans ce drame long, monotone et doux de la vie de famille ; dans le retour régulier de ce qu'attend une espérance modeste ; dans les épisodes gracieux, sombres ou touchants que la Providence entremêle à l'épopée de chacune de nos vies ; dans le souvenir respectueux des vertus réelles et pratiques des ancêtres ; dans l'estime plus que dans la gloire ; dans un amour intime de la terre natale, de tous ses enfants, de tous ses intérêts ; dans la vie intérieure du cœur, vaste et profond théâtre où, dans un demi-jour solennel, se meuvent tant d'idées et de sentiments, d'images et de réalités, de souvenirs et d'espérances ; dans la religion enfin, sans laquelle toute poésie est menteuse ou mutilée, et qui, seule, donnant une valeur impérissable à ce qui ne paraît pas, en enlève d'autant à tout ce qui paraît et qui éclate. Un peuple poétique a peu besoin de spectacles ; pour lui, du moins, les plus simples sont les meilleurs ; il lui suffit de ceux qui, en quelques traits, consacrent et symbolisent sa vie sérieuse, active et tranquille. 231.

c) Influence de la représentation dramatique.

Je ne condamne point absolument le théâtre et ceux qui le fréquentent ; je me permets seulement cette remarque, qu'un vrai chrétien n'aura guère le goût ni le besoin du théâtre ; qu'il n'existe nulle harmonie entre le christianisme et le théâtre dans son état actuel, et j'en tire, toujours sous le point de vue religieux, la conclusion que ceux qui ont pour le théâtre un goût prononcé, sont dans une illusion qui n'est pas sans danger. Si le théâtre voue ses instruments à l'immoralité, et quelquefois à l'infamie, par la tâche qu'il leur impose, comment nous serait-il permis d'encourager un tel amusement ?

L. 18^e. II, 313.

Vue de près, toute infortune est prosaïque ; la vraie charité peut

seule l'idéaliser. Il est donc fort à craindre, comme J.-J. Rousseau l'a observé, qu'on éprouve du désappointement en rencontrant dans la vie des malheurs et des malheureux d'une tout autre sorte que ceux qui, au théâtre, inspirent un intérêt si vif ; et ce désappointement peut refroidir beaucoup. S. III, 165.

Ce qu'il faut dire, c'est d'abord que l'âme fréquemment attendrie par des infortunes théâtrales n'en devient pas plus tendre pour cela ; ensuite, qu'il y a une fausse pitié, une fausse bienveillance, trop souvent excitées par les auteurs dramatiques, et qui font à l'âme plus de mal que de bien. L. 18^e. II, 307.

C'est un mauvais signe et un mal que d'être obligé d'aller chercher des plaisirs si loin de la sphère naturelle ; une vie bien employée doit être elle-même la source des vrais plaisirs. Autant que possible, ceux-ci doivent être attachés à notre état et rapprochés de nos devoirs : ainsi les joies domestiques, les meilleures d'entre toutes les jouissances terrestres. 305.

Tout auteur dramatique qui sait son métier, doit valoir quelque chose de plus à la scène qu'à la lecture. S. XIV, 76.

La lecture, non la représentation, est la vraie pierre de touche de la bonté d'une œuvre dramatique. Je reconnais le prestige de la scène comme un fait ; mais ce qui n'est bon qu'à la représentation n'est pas bon, ce qui ne paraît pas vrai à la lecture n'est pas vrai.

La publicité est une lumière éclatante, mais fausse, qui n'est pas plus favorable au jugement des acteurs qu'à la candeur des personnages. P. M. 68.

Les émotions du théâtre ont besoin d'être corrigées par la contemplation. L'âme frémissante se restaure et se raffermie dans ce noble exercice. De cette hauteur elle voit avec plus de calme et mieux les accidents dont l'aspect l'a ébranlée. La terreur et la pitié demeurent, mais changent de caractère, et quelquefois d'objet. Il naît de leur mélange avec la contemplation un tragique plus spirituel et en même temps plus profond. L'âme se sent enlevée vers de plus grands intérêts. Britannicus et Junie intéressent le cœur ; mais les plus nobles puissances de l'âme tendent ailleurs irrésistiblement. Ce n'est pas même assez que le destin de Rome soit sus-

pendu à la décision que va prendre Néron : l'humanité tout entière est dans cet homme. Et si, d'un côté, le seul aspect de cette monstrueuse individualité nous épouvante, ce qu'il y a dans Néron de l'homme en général épouvante bien davantage. En voyant les ongles pousser au tigre, on frémit de comprendre si facilement comment ils lui poussent ; on frémit de ne trouver en fin de compte rien que d'humain dans ce monstre ; et l'âme se prend d'une mélancolie sérieuse dont elle finit par être elle-même l'objet.

S. III, 165.

Il faut le dire à l'honneur de notre nature, toute déchue qu'elle est, l'intérêt que nous portons à un personnage quelconque a toujours pour motif les qualités que nous croyons reconnaître en lui, et pour mesure, la mesure de ces qualités ; et c'est par là que l'intérêt du personnage se rattache à l'intérêt du principe.

L. 18^e. I, 169.

A la représentation d'un ouvrage dramatique, à la lecture de l'histoire ou d'une fiction idéale, rien n'émeut plus vivement notre sympathie que le caractère d'un homme résistant seul, avec sa conviction individuelle, à l'erreur de tous, avec sa conscience individuelle, à la perversité de tous. Cette sympathie, sans doute, est un triomphe du sentiment moral, et il est permis d'en conclure que, jusqu'à un certain point, nous savons reconnaître et honorer le vrai moral vu à distance. Mais, en même temps, comme ces faits qui nous touchent si vivement et à si bon droit, se sont très-souvent répétés, comme chaque époque les reproduit, comme l'histoire en est toute pavée, il est aussi permis d'en conclure que l'amour et la haine du public se sont souvent égarés. Allons plus loin.

La position de proscrit où ce noble caractère fut placé par les contemporains, cette position, la perdrait-il vis-à-vis de nous ? Quant à présent, sa perfection ne nous menace pas, ne compromet aucun de nos intérêts. Qu'est-ce qui nous empêcherait de l'admirer ? cette admiration ne nous coûte rien. Mais transporté au milieu de nous cet homme rencontrerait-il moins d'opposition de notre part que de la part des gens de son siècle ? La question n'est pas de savoir si nous sommes en état, jusqu'à un certain

point, d'apprécier et d'admirer la vertu morte ; la question est de savoir si nous sommes bons juges de la vertu vivante, et si par là même notre amour et notre haine sont un juste signalement de la qualité des personnes et des choses. P. M. 66.

La dignité des femmes est inséparable de la réserve où il leur sied de se maintenir. Et qui de nous voudrait avoir pour fille ou pour sœur une héroïne de comédie ? La comédie est donc pernicieuse en ce qu'elle offre une suite de tableaux propres à amollir le cœur et à le disposer à la plus séduisante des passions ; elle trompe la jeunesse, les femmes surtout, en donnant comme la grande affaire de la vie ce qui n'en occupe qu'un moment. Ce mensonge influe sur le caractère trop souvent attribué sur la scène à la vieillesse de l'un et de l'autre sexe ; il conduit à rendre l'âge méprisable et la paternité odieuse. Ajoutons seulement que ces vices ne sont pas particuliers au théâtre ; ils appartiennent également à la littérature, et surtout au roman. Le roman est le théâtre transporté à la maison. L. 18^e. II, 311.

§ II. — POÉSIE ÉPIQUE ; — LYRIQUE.

*Poésie lyrique et dramatique comparées. Poésie intime.
Comique. Satire.*

L'épopée, dans le vrai, n'est autre chose que l'explication de la terre par le ciel. C'est, de tous les genres, le plus essentiellement religieux. L'histoire est une chaîne qui traîne à terre aussi longtemps qu'elle n'est pas reliée à son premier chaînon, l'anneau scellé au rocher des siècles. Elle n'est complète, elle n'a toute sa philosophie qu'à cette condition. On peut ne pas goûter la manière dont Bossuet a rattaché les événements historiques à la volonté divine, mais toutes les critiques du livre de Bossuet n'emportent pas le fond de la question. Hors de là, sans doute, il peut rester à l'histoire, envisagée en elle-même, un certain sens et une certaine philosophie ; mais l'épopée, qui n'est que l'histoire idéalisée, perd toute sa valeur sans l'intervention de la divinité. Ce n'est pas là une pure convention, c'est le résultat d'une raison profonde. Il

ne dépend pas d'un homme de faire une épopée parce qu'il l'a voulu. A défaut d'un cœur religieux, il y faut, du moins, une imagination religieuse. Il faut, de plus, qu'une épopée soit animée par un grand fait humanitaire. Mais dans une pareille œuvre, et là se trouve la limite de l'individualité, on a besoin d'être soutenu par tout un peuple, par tout un monde. 16.

Les épopées sont de véritables bibles humaines. La commémoration d'un grand événement y sert à consacrer une grande vérité. C'est dans une idée que le genre humain demande la conclusion de chacune des vicissitudes historiques. 24.

Autant la connaissance de soi-même est le point d'appui nécessaire de toute régénération, autant peut-être une minutieuse observation rend cette même œuvre difficile. Elle tourne en étude, en curiosité, les grandes impressions qui inclinent l'âme du côté de la lumière. Elle transforme furtivement les douleurs du repentir en joies de l'amour-propre ; des reproches de la conscience deviennent des découvertes de l'esprit. On ne rentre pas en soi-même, on en sort plutôt. Spectateur amusé d'un mal sérieux, on cesse d'y être identifié, on s'en isole, on s'en distrait en s'en occupant. Cette étude, par contre-coup, peut profiter à d'autres hommes ; elle nuit le plus souvent à celui qui s'y livre. Il vaut mieux ne voir d'abord que les grands traits de sa nature, ne connaître que les grands mots de la langue morale, suivre à l'égard de soi-même la méthode de l'Évangile, qui, prenant à plein poing toutes ces petites misères, en compose d'un seul coup une grande misère, et par ce moyen nous met tout d'abord en présence, non de nous-mêmes, mais de Dieu. Sans doute que plus tard, je veux dire après la restauration de l'âme, la gerbe se délie et nous laisse voir une à une toutes ses tiges d'ivraie : l'œil chrétien, qui voit de très-loin les grandes choses, de près voit les plus petites très-exactement, l'idée première du christianisme est un instrument sûr et délicat, qui pénètre, comme la parole de l'Évangile, jusqu'aux dernières divisions de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; et c'est même au christianisme que nous devons indirectement cette fine psychologie, qui, malheureusement, ne retourne pas toujours à sa source. Telle production qu'au fond le christia-

nisme désavoue, *René*, *Werther*, *Obermann* peut-être, sans le christianisme n'eût jamais pu naître. Où ne pénètre pas la lumière de l'Évangile, il fait descendre par détours d'étranges lueurs ; s'il n'éclaire pas, il désabuse du moins ; où il ne porte pas la joie, il porte le désenchantement ; une mélancolie subtile, un mysticisme creux et affamé, est le contre-coup du christianisme dans les âmes profondes ou délicates qui ne sont pas devenues chrétiennes ; il a fait, en entrant dans le monde, un grand vide dans les âmes qu'il n'a pas remplies ; il leur a rendu impossibles toutes ces créations fantastiques dont elles se peuplaient autrefois ; il n'y a plus de place dans le monde que pour lui ou pour le néant. Sans le savoir, chacun le sent ou l'éprouve ; et de là ces tourments autrefois inconnus, de là ces rêveries énervantes des âmes dépossédées, de là cette poésie qui se nourrit d'elle-même, et qui, faute d'une immensité pleine, s'empare d'une immensité déserte, d'une immensité de douleur, autre infini pour un être dont l'infini est la véritable portion, le besoin éternel, l'incorrupible symbole !

L. 19^e. III, 24.

Le lyrisme est moins un genre qu'un élément poétique ; ou du moins, c'est un élément avant que d'être un genre. Le lyrisme, c'est la poésie elle-même dans le plus pur de sa substance. C'est cette mystérieuse émotion qui s'attache à tout, et qui naît aussi de tout, parce que la source en est en nous plutôt que dans les choses. Séparez de chaque genre ce qui le caractérise et lui donne son nom, du drame le drame lui-même, de l'épopée les personnages et les faits, du poème didactique les enseignements, que restera-t-il ? Rien, pensez-vous ? Rien, hormis l'âme du poète, âme pleine de poésie, et qui se prendra elle-même si vous lui retirez tout le reste. Mais, quelque excellente qu'elle soit, elle n'est à soi-même qu'un pis-aller, et toujours, comme une hirondelle sur l'abîme, elle vole de côté et d'autre, cherchant où se poser. De là tous les genres divers qu'énumèrent les poétiques ; de là le genre lyrique lui-même, qu'il ne faut pas confondre avec le lyrisme, dont il est une des applications. Car enfin la poésie lyrique aussi a des sujets, tantôt épiques, tantôt dramatiques, tantôt philosophiques ; mais ce qui fait qu'elle n'est, malgré cela, ni drame,

ni épopée, ni poème didactique, c'est qu'elle n'emprunte à tous ces thèmes divers que ce qu'il lui faut pour justifier les émotions qu'elle exprime. Le propre sujet de la poésie lyrique, c'est l'impression que le poète reçoit de ces différents objets. Elle en est, pour ainsi dire, l'écho dans l'âme du poète, le son qu'ils rendent pour lui, la couleur dont ils se teignent au plus intime de son être.

II, 16.

Si l'on y réfléchit un peu, on trouvera que les deux genres, les deux éléments, lyrique et dramatique, bien que séparés et distincts, ne sont pas aussi distants l'un de l'autre, pas aussi opposés qu'un premier coup d'œil voudrait nous le faire penser. La poésie lyrique est subjective, je l'avoue ; c'est le *moi*, et le *moi* lui seul, retentissant sur la lyre ; le poète, concentré en lui-même, paraît n'en point sortir. Mais, qu'on y prenne garde, ce n'est pas son *moi* le plus profond, le plus personnel, qui est l'objet de ses chants ; c'est, si l'on peut parler ainsi, un *moi* idéal, qui est en même temps en dehors et au-dedans du poète, une personnalité épurée, à distance de la passion, et n'en recevant pas les atteintes immédiates. Jamais la *passion* proprement dite ne fut lyrique. La poésie vit d'émotions sans trouble. Elle se nourrit de la substance la plus pure des sentiments de l'âme. Elle s'abreuve d'un nectar sans lie. Le poète lyrique est un *moi* écoutant le *moi* personnel, et, tel qu'un écho sévère, ennoblissant les accents qu'il recueille. Ce qui s'imprime dans les chants lyriques, c'est moins la réalité immédiate, concrète, de nos impressions, que leur idéal. Il y a donc dans la poésie lyrique un commencement, une ébauche du drame. Il y a une transformation, une traduction ; le poète prête sa voix à l'homme ; le *moi* interprète le *moi*, de même que le poète dramatique nous transmet, après les avoir éprouvées, les émotions et les pensées d'un personnage qui lui est positivement étranger.

124.

— Ce qui est *intérieur* par excellence, c'est ce dernier fond de l'âme où personne presque ne descend, où nous vivons sans nous y sentir vivre, où s'engendrent, à notre insu, nos maîtresses-pensées, et par où nous valons tout ce que nous pouvons valoir. Scène obscure pour nous-mêmes des plus grands événements de

notre vie ! Source primitive de ces faits que nous croyons primitifs et qui ne sont que secondaires ! Vie profonde où n'atteint guère cette prétendue poésie intime, dont l'intimité se trouve à la portée des plus superficiels et au goût des plus frivoles ; mais où plonge immédiatement le rayon divin lorsque le mot de la seconde création a été prononcé sur nous, et d'où rejaillit à tous les étages de notre vie, la vraie et pure lumière ! Cet abîme, tapissé de perles de grand prix, repousse, comme une eau trop dense, le plongeur trop léger ; et de nos jours, quelques esprits seulement ont touché par moments à ce fond ténébreux, et en ont rapporté quelques perles. Quelques-uns ont remonté, le poil hérissé d'épouvante, ayant là-bas entrevu quelque forme vague de Dieu, dont la vue avait bouleversé toutes leurs notions et menacé leur sécurité. C'est qu'en effet là est le contact réel entre le fini et l'infini ; entre l'âme et Dieu ; là, est tout le sérieux de la vie, le dernier fond de la personnalité humaine, le *moi* véritable ; là, par conséquent, et non dans je ne sais quelle menue et subtile psychologie, se trouvent les pensées intimes, la poésie intime, dont le nom aujourd'hui est tant prodigué. Le primitif et l'intime ont des points de rencontre sans être essentiellement une même chose ; l'intime, en un temps tel que le nôtre, ne s'entr'ouvre guère qu'aux regards de la conscience émue ; peut-être nos seules angoisses morales sont-elles le chemin de ces profondeurs ; peut-être n'y a-t-il de vraiment intime que les pensées du repentir, et Dieu ne se rend-il d'abord sensible qu'aux méditations du remords. 319.

— Substituer à la haine que mérite le mal, la risée qu'excite la déraison, c'est tendre à faire passer le péché pour un simple travers d'esprit ; c'est fausser ou détourner l'impression que la conscience en eût dû recevoir ; c'est obliger l'homme vicieux à changer de masque, plutôt que de caractère. Le ridicule n'est point une arme illégitime en tous les cas ; mais c'est une arme dangereuse ; il peut quelquefois être bon de faire rougir le vice ; mais la moquerie elle-même est bientôt vice à son tour ; le pécheur peut être conduit quelquefois de la honte au remords, mais combien d'âmes qui s'en tiennent à la honte, et dont l'amour-propre seul souffre et pleure ! La moquerie *comique*, la meilleure en tous les

sens, puisqu'elle n'est que la représentation naïve d'un caractère vrai dans des situations vraisemblables, et qu'elle est moins moqueuse que toute autre, ne laisse pas d'avoir ses périls. Ce jeu est dangereux, non-seulement à faire, mais à voir. Il nous semble au moins qu'il s'applique mieux à des travers de l'esprit qu'à des vices du cœur; distinction réelle, quoiqu'il n'y ait guère de travers sans péché, ni de péché qui ne crée un travers. Ch. I, 292.

Le comique, qui n'est autre chose que la révélation naïve d'un caractère par lui-même, quand il est bon ne lasse point. P. 252.

Assez de gens savent juger que le mal est mal, et cependant ils ne font qu'en rire. C'est le commencement de tous les athées, et le propre, hélas! des plus excellents comiques. F. 36.

— Le plaisir que donne la satire, même excellente, est en général d'une nature inférieure à celui que la comédie procure. Il y a dans ce dernier quelque chose de plus que de l'amusement, quelque chose même au-dessus de la satisfaction légitime, mais dangereuse, que peut donner la vue d'une punition nécessaire et méritée; le plaisir de la comédie, ou, pour me restreindre dans l'exacte vérité, le plaisir que donne le comique proprement dit, est un plaisir poétique et intellectuel, je dirai même philosophique, si l'on veut. P. 252.

La raillerie n'est que le sérieux pris à rebours. L. 19^e. II, 38.

§ III. — POÉSIE RELIGIEUSE.

a) *Poésie, religion, christianisme.*

Je ne sais s'il existe un *art chrétien*; mais ce qu'on appelle de ce nom est en général bien peu chrétien; il y a bien peu de christianisme dans la plupart des tableaux de piété; les plus excellents sous ce rapport ne sont pas du moins les plus célèbres. L'art chrétien triomphe dans l'expression plutôt que dans la forme, parce qu'il est apprécié par l'âme plus que par les yeux; et une peinture n'est chrétienne que lorsque sa vue est pour nous une seconde lecture de l'Évangile. S. v, 355.

La religion a nettement séparé sa cause de celle de l'art, pour

ne pas donner à ses enseignements un attrait mondain. Elle n'a pas affecté le contraire non plus ; la vérité n'affecte rien ; mais elle n'a pas voulu flatter une faiblesse trop commune, donner le change aux esprits, et distraire du vrai par le beau. Elle a choisi des moyens, des formes, un langage, non pas précisément où le vrai parût seul, puisque sous un certain rapport le vrai entraîne le beau, mais où le beau ne parût que comme entraîné par le vrai. Elle ne pouvait s'empêcher d'être sublime ; mais elle ne s'est rien permis au delà, et elle a eu si peu d'égard aux exigences littéraires, qu'on pourrait croire souvent qu'elle les a volontairement bravées. Préoccupée du fond, elle n'a pas voulu se préoccuper de la forme au delà de ce que le fond exigeait impérieusement, et elle semble avoir dit, comme saint Paul : « Je n'ai pas soin de la chair pour satisfaire ses convoitises ; je traite durement mon corps et je le tiens assujéti. » L. 19^e. 1, 238.

Il y a certainement un rapport entre la poésie et la foi ; la poésie, comme l'amour, vit de foi ou de confiance ; non qu'elle échappe au doute ou qu'elle nie le mystère ; mais elle a foi en quelque chose dans l'homme et hors de l'homme ; elle vit, et elle exprime la vie ; elle peut connaître le désespoir, elle ne connaît pas l'ennui, et ne se sépare pas de toutes les existences, n'abjure pas toutes les sympathies pour s'ensevelir dans le néant d'un égoïsme vaniteux. A l'honneur de la nature humaine, l'égoïsme est si peu poétique que toute poésie s'y perd. La poésie ne se conçoit pas sans la sympathie, et sans une communication vive et continuelle du dedans au dehors. Les *idées* mêmes ne lui suffisent pas : ainsi qu'à l'amour, ainsi qu'à l'âme, il lui faut des *êtres*, des réalités, de l'histoire, un monde complet. Tout autre milieu est, pour elle, un vide où elle se meurt. II, 20.

Il est impossible que la suprême vérité, sortant d'elle-même pour se revêtir de la parole humaine, ne devienne pas une poésie, et la plus pure, la plus parfaite, comme la plus vivante ; c'est à cette hauteur, en effet, que l'idée et la vie, la réalité et l'image, s'embrassent et se confondent. 328.

Quoique l'art puisse identifier l'artiste à tout ce qu'il n'éprouve pas, et que ce soit même l'ambition, l'objet propre et la nature

de l'art, peu d'artistes, surtout dans notre époque, ont assez étudié, assez contemplé la vérité chrétienne, pour s'associer par l'imagination aux principales situations qu'elle fait naître; ils disent mieux en général ce qui va vers elle que ce qui vient d'elle, et rien n'est si chrétien chez eux que le besoin sans nom qu'ils éprouvent de l'être. La plupart du temps, quand ils font de la religion un instrument, ils en jouent mal, ou une langue, ils la parlent mal : l'accent les trahit. J'aime mieux leur christianisme quand ils ont été chrétiens sans le vouloir.

Leurs doutes, bien souvent, renferment plus de religion que leur foi. En ce genre, la vérité objective, ou l'exactitude dogmatique, fût-elle complète, a bien moins de prix que la vérité subjective, même dans la plus grande imperfection de l'idée ou de la connaissance. Rien, à première vue, n'est plus positivement chrétien, parmi les vers de M. Hugo, que la *Prière pour tous*; combien l'est-elle peu en comparaison d'autres morceaux où il n'a pas songé à l'être ! S. IX, 18.

La poésie a ceci de commun avec la religion, qu'elle se mêle et s'unit à toutes choses, comme le son au mouvement, comme l'écho à la voix. L. 19^e. II, 212.

La religion, pas plus que l'homme, ne relève, comme dit Pascal, « de l'espace et de la durée ; » les idées d'infini, d'immensité, d'éternité, de puissance, essentielles sans doute à la religion, ne sont pourtant pas la religion; tout cela peut surabonder dans le langage d'un poète, et la gravité y manquer tout à fait. Avec ces éléments, on peut faire de la métaphysique et même de la poésie; mais ni cette métaphysique, ni cette poésie ne seront religieuses. La grandeur même ne s'y trouvera pas; car la grandeur de Dieu est d'être saint, la grandeur de l'homme est d'aspirer à l'être, et jusqu'à ce qu'il le soit, sa grandeur est de sentir qu'il ne l'est pas. Une pensée religieuse est donc d'abord une pensée de componction et de repentir; un poème religieux est un poème fondé et appuyé de partout sur ces mêmes idées. Il ne saurait ailleurs qu'en elles puiser de l'intérêt et de la sève; sans elles il est aride; et l'amour même qu'il exprime, par cela seul que ses racines ne plongent pas dans la douleur du péché, sèche sur pied, ne fleurit jamais, ne rend point de parfum. III, 149.

De même que tout chrétien est philosophe, tout chrétien est poète. C'est même une chose qui m'a souvent étonné, que de voir des esprits austères, arides, rigoureux, se prêtant à cette audacieuse poésie de la foi chrétienne, poètes malgré eux, poètes parce qu'ils étaient croyants. Cette poésie n'admet que des beautés chastes, mais pourtant de vraies beautés, et de plus diverses qu'on ne croit. Pendant assez longtemps, la poésie, presque éteinte en Allemagne, ne vivait encore que dans les chants chrétiens. Les *cantiques* anglais comptent pour quelque chose dans la littérature de la Grande-Bretagne. S. III, 172.

La poésie, qui est une espèce de spiritualité, serait, pour quiconque y voudrait réfléchir, une précieuse indication de notre nature et de notre destination. On en a fait une religion ; elle-même a fait des religions : mais la religion est une vertu, et quoique la poésie soit de la même date que la vertu, elle ne procède pas du même principe. La poésie devait seulement nous avertir, nous rappeler notre dignité, jeter dans l'infini une des ancrs de notre navire. Si la poésie a été si souvent une distraction de l'âme, n'est-ce pas notre faute plutôt que la sienne ? L. 19°. II, 220.

S'il y a une religion vraie, dire que la poésie ne peut s'y appliquer sans l'altérer, et que le contact mutuel de la religion et de l'art est mortel pour l'un et pour l'autre, c'est faire de la poésie un attribut et le caractère de l'homme déchu et non relevé ; c'est ne lui accorder qu'une légitimité provisoire, c'est ne la déclarer *viable* en chaque âme que jusqu'à la conversion exclusivement, c'est dire que le poète s'absorbe et s'annule dans le fidèle, et la poésie dans la vérité. III, 87.

La poursuite de l'idéal ayant rencontré son objet dans l'objet de la foi chrétienne, on pourrait croire qu'elle doit cesser. Mais la restauration que la Parole évangélique et l'Esprit de Dieu opèrent en nous, ne nous reportent pas au point où le péché nous a pris. L'état nouveau peut bien être aussi bon, et même valoir mieux, que notre état primitif ; mais il en diffère. La vertu remplace l'innocence ; l'innocence ne se retrouve pas. Le souvenir de la chute demeure ; la connaissance du bien et du mal demeure ; la vie et l'âme ne sont plus simples. 180.

La religion d'ailleurs, la religion positive n'a-t-elle pas sa poésie ? une poésie qui n'appartient qu'à elle ? On veut bien en trouver dans les époques agitées de l'Église ; on reconnaît qu'elle se cueille à pleines gerbes dans les souvenirs des persécutions et des martyres ; mais les persécutions que l'âme subit en son intérieur, ce long, perpétuel et secret martyre de la fidélité, cet ardent combat de la prière, ces angoisses de la charité ; ce zèle qui fait de chaque chrétien un autre Moïse sur un autre Nébo, soutenant de ses larmes cette armée de martyrs que ses vœux seuls peuvent accompagner dans un autre Canaan ; la sainte épouvante qui saisit l'âme et l'imagination sur le bord des profondeurs de Dieu ; la solennité toute nouvelle de la vie et de la mort ; cette langue touchante de la création dont la foi retrouve la clef que le péché avait perdue..... que d'éléments, que de sources de poésie ! et quand pourront-elles tarir ? elles se renouvellent dans chaque âme, chacune répétant à sa manière le drame universel de la foi. Non-seulement le christianisme a sa poésie, mais tout chrétien de cœur est poète, par cela seul qu'il est chrétien. C'est une source de poésie aussi bien que de vérité, ouverte à ceux dont l'âme, sans cela, n'eût fait guère que de la prose. Plusieurs ont saintement médité de la poésie, ou l'ont niée ; et leurs anathèmes quelquefois étaient de la poésie.

182.

Nous n'accepterons jamais vos beaux vers en échange de la vérité que vous nous devez, dirons-nous aux poètes ; et aux chrétiens : Nous ne passerons jamais à votre piété de mauvais vers ni de mauvaises rimes ; rien ne vous oblige à mettre votre christianisme en vers, ni même à croire que cette forme lui convienne ; mais, chrétiens ou non, des vers sont des vers, et les meilleurs sentiments ne les rendent pas bons s'ils sont mauvais. Si vous ne voulez pas vêtir la vérité, laissez-la nue, cela lui sied ; mais ne la dégradez pas en la couvrant de haillons. S'il vous est trop difficile de faire de bons vers, faites de la bonne prose, ce qui n'est pas, à tout prendre, infiniment plus facile, et ce qui n'est pas moins nécessaire ; car, quoi qu'on dise, il le faut bien dire ; mal dire la vérité, c'est être injuste envers elle, c'est lui refuser ce qui lui appartient.

S. ix, 19.

Que, dans les occurrences de la vie, le fond soit accepté pour l'amour de la forme, ou que la forme passe de conserve avec le fond, à la bonne heure; on est bien heureux de ne pas rencontrer tout mauvais là où tout n'est pas bon. Mais l'accident n'est pas la règle; la règle veut « que le bon soit toujours camarade du beau; » il n'y a pas plus de demi-poésie que de demi-christianisme; et il est plus simple et même plus raisonnable de n'être du tout ni l'un ni l'autre que de prétendre l'être à moitié.

C'est parce que toute poésie née en pays chrétien n'est pas chrétienne, que la poésie chrétienne est devenue un genre; mais c'est aussi parce que les éléments moins purs qui ont pénétré dans le monde chrétien ont passé jusque dans le christianisme, c'est-à-dire dans l'idée qu'on s'en fait; c'est parce qu'il y a, présentement, bien des christianismes différents, fort peu familiers et fort peu sociables entre eux, que le titre de *chrétienne* signifie à peu près tout.

17.

Qu'une expression de profonde pitié, d'extase et d'amour puisse faire naître dans l'âme une émotion pieuse, je ne le nie pas; et malheur à l'art s'il n'avait pas cette puissance; mais je doute que la beauté des formes puisse élever l'âme et la spiritualiser jusqu'à la prière.

v, 354.

b) *Poésie et morale.*

Toute vérité, en morale, est une partie du christianisme, qui est toute la vérité. Tout ce qui est vrai, le christianisme l'adopte, ou plutôt le réclame. C'est par là que des poètes, qui n'ont d'ailleurs, ni dans leurs écrits, ni même dans leur vie, suffisamment respecté les lois de la morale, ont été chrétiens à leur insu dans leurs peintures de l'humanité.

II, 402.

Chose admirable! il y a souvent dans tel poète deux hommes, l'un qui moralise directement et va, tant qu'il peut, à l'établissement d'une morale mondaine; l'autre qui *décrit* et qui pousse vers la morale chrétienne. Cette morale a ainsi des amis parmi ses ennemis, et elle les défie de prouver aussi bien leur doctrine qu'ils démontrent et consolident la sienne.

404.

La poésie ne va point sans la liberté intérieure ; et il n'y a pas de liberté dans la passion. Mais il est un moment où la passion elle-même devient pensée ; à plus forte raison l'affection, le devoir, tous les éléments moraux, tous les actes moraux de la vie humaine. Tout cela n'est pas l'obstacle, mais le trésor, mais la condition de la poésie. Il faut au moins avoir deviné tout cela pour pouvoir en faire la poésie ; n'est-on pas plus sûr encore de comprendre tout cela quand on l'a éprouvé, d'exprimer cette vie quand on a vécu ? La divination poétique irait-elle plus loin, en saurait-elle plus que l'expérience personnelle ? Et quoique le talent, à ce qu'il semble, ait ses entrées partout, n'y a-t-il pas des réduits sacrés où il ne pénètre que sous les auspices et sur les pas du souvenir ?

L. 19^e. II, 246.

Un poète serait déjà moral à un certain point s'il était vrai ; si la nature humaine, si la passion se montraient dans ses ouvrages telles qu'elles sont ; s'il exprimait, sans déguisement, le fort et le faible de chaque chose, s'il ne portait pas le roman dans la poésie ; s'il nous fournissait, en un mot, à défaut de justes conclusions, du moins des données justes pour conclure nous-mêmes. Tous les grands poètes ont eu ce génie, et c'est par là que leurs écrits sont devenus si précieux à tous les âges ; l'esprit peut faire vivre pour un temps, la vérité seule rend un ouvrage immortel.

366.

Je n'exige du poète que d'être vrai et de ne pas intéresser au vice : c'est là toute sa moralité positive.

F. 5.

Si, à la suite d'une vive excitation morale, d'un mouvement d'enthousiasme produit par la lecture, par la composition, par un spectacle, ou toute autre cause, on ne se sent pas autant, ou même on se sent moins de disposition à pratiquer une petite vertu, à faire un sacrifice sans gloire et sans figure, qu'on se dise qu'on a éprouvé une émotion poétique et rien de plus. Une émotion vraiment morale aurait embelli pour nous tous nos devoirs, eût ajouté du charme et de la poésie aux plus rebutants. La poésie, dans cet ordre, est tributaire de la vie, la vie ne l'est pas de la poésie.

S. IX, 379.

L'égoïsme est la solitude absolue. L'homme qui n'aime ni Dieu

ni son prochain, est un banni, un prisonnier volontaire ; mais s'il ne peut échapper au mépris, il échappe à la poésie : elle n'ira point, pour le peindre, s'enfermer avec lui dans son cachot ; elle le marque du doigt, et passe. XIII, 39.

C'est un grand malheur pour un peuple, et c'en est un pour la poésie, quand tous les sentiments naturels se trouvent isolés du sentiment religieux. On a beau faire : il y a quelque chose d'incomplet et de faux, de faible à la fois et de violent dans toutes les affections auxquelles ne se mêle pas cette affection divine ; il n'y a rien, hors d'elle, qui ne sonne creux, rien qui ne soit, à la longue, atteint et convaincu de nouveau. La poésie politique se dispense moins que toute autre de cette combinaison, comparable à celle qui, pour rendre l'airain plus sonore, y fait couler des flots d'argent. Béranger lui-même paraît l'avoir senti. L. 19°. II, 53.

c) Poésie sacrée : cantique, ses conditions, individualité.

Partout la poésie a fait partie du cortège de la religion. A ce point où le dogme accueilli par la conscience ou sanctionné par l'esprit, a passé dans le cœur ou s'est emparé de l'imagination, la parole ordinaire, ne suffisant plus à l'âme transportée, invoque le secours de cette langue mystérieuse, qui est elle-même une sorte de religion, un élan vers l'invisible et vers l'infini. Toutefois, la vraie religion est la seule qui puisse se vanter d'avoir, dans toute la force du terme, une poésie sacrée, parce que la vraie religion est la seule qui remue l'âme dans ses dernières profondeurs, et qui fasse tendre à la fois vers un même objet toutes ses facultés. S. I, 138.

La poésie sacrée populaire appartient à la religion de l'individualisme, au protestantisme chrétien. Le protestantisme fait de la poésie comme de la foi le bien commun de tous. 139.

Être chrétien sans nuance, chrétien dans la plus simple acception du mot, est une condition première pour réussir dans la poésie sacrée. 140.

Le chant spontané naît de la surabondance d'un sentiment

quelconque, qui cherche une issue, qui se demande à lui-même un écho. S. III, 172.

La simplicité logique du cantique doit aller jusqu'à l'humilité. Le sublime lui est permis, l'ingénieux jamais. 173.

Il y a une ligne profonde entre les moments de l'homme naturel et les états de celui que la grâce divine a touché. L'imagination, retentissement de l'âme de tous dans l'âme de chacun, suffit à décrire les premiers de ces états ; elle en porte en soi les données, le dessin ; mais les impressions des doctrines évangéliques sur une âme ne sont pas également à sa portée ; elle ne les peut concevoir, n'en concevant pas le principe ; elle ne peut donc pas les peindre, ou elle les peint sans vérité et sans vie ; car en aucun genre, sa puissance ne va jusqu'à peindre ce dont elle n'a nulle connaissance anticipée, nulle perception intérieure. Des passions générales ont souvent été rendues avec une vérité si flagrante, qu'il ne semblait pas que le poète eût pu les peindre mieux, les eût-il lui-même éprouvées ; mais je ne crois pas qu'il en puisse être de même des émotions positivement chrétiennes. 268.

Le cantique est tenu de s'attacher au fond des choses. Sa beauté est dans l'idée et dans le mouvement plus que dans les images. Encore le mouvement dont il est susceptible est-il un mouvement grave, uniforme, continu, tout à fait différent des soubresauts du genre pindarique, et même des saillies impétueuses de l'éloquence. Le chant chrétien sort à larges flots transparents d'une âme touchée, mais calme. Les images trop ingénieuses lui vont mal ; l'esprit lui est mortel : en fait d'idées, on ne lui permet que le simple et le sublime. 172.

L'individualité n'en est pas proscrite ; mais l'individualité trop prononcée donne plutôt l'élégie chrétienne que le cantique. L'élégance est permise au cantique, mais une élégance austère ; il faut que les paroles bibliques y puissent entrer sans disparate, sans dure discordance ; de même que l'Évangile est la langue commune des grands et des petits, le cantique est, en poésie, le milieu commun de toutes les intelligences, il doit être, comme la Bible, noblement populaire.

TROISIÈME SECTION

ÉLOQUENCE

CHAPITRE I.

§ I. — ÉLOQUENCE EN GÉNÉRAL.

a) Sa définition. — Éloquence et vérité. Éloquence parlée et écrite ; éloquence et individualité.

L'éloquence est *un don*, et *un don de l'âme*. C'est le don de penser et de sentir avec les autres ce qu'ils pensent et sentent, et d'y assortir les paroles et les mouvements de son discours, de parler la pensée d'autrui. L'éloquence repose sur la sympathie. Jamais on n'est éloquent qu'à condition de parler ou d'écrire sous la dictée de ceux à qui l'on s'adresse ; ce sont les auditeurs qui nous inspirent, et si cette condition n'est pas remplie, on peut être profond et agréable, mais on ne sera pas éloquent. Pour être éloquent, il faut sentir le besoin de communiquer sa vie aux autres, et comprendre intimement quelles sont les cordes qu'il faut faire vibrer en eux. H. 6.

L'éloquence, dans le sens de la Bruyère et de Pascal, est une action de la vie réelle, un effort contre une résistance, une *compulsion*, on pourrait dire un drame où un seul personnage paraît, mais où il y en a deux, et qui a son nœud, ses péripéties et son dénouement. Le dénouement peut, selon les cas, être une détermination, un acte volontaire de celui à qui l'on parle ; dans d'autres,

un sentiment, qui est aussi un acte, et, au point de vue de la philosophie et de la religion, l'acte par excellence. 7.

Un discours est éloquent lorsqu'il établit entre son objet et nous-mêmes des rapports justes et sentis, lorsqu'il met notre conviction d'accord avec nos sentiments, et nos sentiments d'accord avec notre conviction, lorsqu'il lie étroitement nos impressions à celles de l'orateur, en sorte que ces deux fleuves n'ont qu'un même cours. R. v, 699.

— Au fond, être éloquent, c'est être vrai ; être éloquent, ce n'est pas ajouter quelque chose à la vérité, c'est enlever l'un après l'autre les voiles qui la couvrent ; et ce rôle n'est pas négatif, car la vérité ce sont les faits. Dans ce sens, Pascal est l'orateur par excellence, parce qu'il est aussi nûment vrai que possible. Mais la vérité n'est pas seulement dans les faits, elle est aussi dans le sentiment de la vérité. S'unir à elle, être pathétique à son sujet, c'est être vrai d'une seconde manière. La vérité, dite avec amour, serait-elle moins vérité ? Non, sans doute ; mais, vérité en nous, hors de nous, elle n'est pas vérité encore. H. 9.

La vérité est éloquente en soi, nous ne lui ajoutons pas l'éloquence, nous l'en dégageons seulement : la vérité, dans quelque sens qu'on prenne ce mot, est la condition et l'étoffe de l'éloquence. La rhétorique n'est que l'art d'extraire et puis de purifier ce précieux minerai. Une expression n'est plus belle qu'une autre que parce qu'elle est plus vraie, plus adéquate à l'idée. Cicéron a défini l'éloquence : *Aptè dicere*. S. ix, 380.

L'éloquence a beau faire, elle ne saurait être plus éloquente que la vérité ; l'éloquence n'est autre chose au fond que la vérité ; et l'orateur le plus accompli est celui qui met la vérité dans tout son jour ; pour cela, bien souvent, il ne faut que citer les faits, nommer les choses. XII, 232.

L'éloquence n'étant autre chose que la vérité mise dans tout son jour, la vérité est le fond même et l'âme de l'éloquence.

B. 1846. II, 520.

Le discours oratoire est un acte, avant d'être un discours ; *l'éloquence est une vertu*. Malheur à qui, érigeant le moyen en but, voit dans la rhétorique l'art de faire un discours, et non l'art

de proportionner la parole à la vérité, et la vérité à l'homme!... Celui pour qui le discours n'est qu'un discours, ne sera jamais éloquent; mon discours, pour être éloquent, doit être une affaire (*negotium*), dans le sens le plus réel du mot, un acte substantiel et viril, un événement dans ma vie morale et civile; mon discours doit être moi-même, et non pas, mauvais ou bon, difforme ou beau, quelque chose en dehors de moi. III, 39.

L'éloquence est le concours et la concentration de toutes les forces intérieures de l'homme dans l'exposition, et, si j'osais m'exprimer ainsi, dans la *vindication* de la vérité. L'éloquence, c'est tout l'homme, esprit, imagination, volonté, et tout cela réduit à une indivisible unité. Il n'y a point d'éloquence sans poésie, il n'y en a point sans philosophie, il n'y en a point sans passion. Formé du confluent de toutes ces eaux, le fleuve de l'éloquence ne creuse pas toujours des abîmes, ne forme pas toujours des cataclysmes; mais c'est toujours un fleuve, ce n'est jamais un lac; la continuité du mouvement est la condition la plus essentielle de l'éloquence, et, dans ce mouvement général, il y a encore des mouvements particuliers, des inflexions imprévues et soudaines, signes non moins caractéristiques, formes non moins essentielles d'un discours vraiment éloquent. Ces accidents, nés de la vive intuition de certains rapports que l'âme seule aperçoit, sont l'éloquence même; et quelques-uns des plus beaux traits oratoires qu'on aime à citer ne sont rien de plus ni de moins que des transitions. II, 539.

Ce qui est éloquent dans les ouvrages éloquents, c'est la vérité; l'éloquence n'est que la vérité passionnée, c'est-à-dire la vérité dans sa plénitude, car la passion complète la vérité. Je parle de vérités de l'ordre moral. P. 256.

Ce qui est éloquent d'une manière sensible et effective, ce n'est pas la vérité hors de nous, mais la vérité en nous; par conséquent, ainsi que je me suis exprimé tout à l'heure, la vérité passionnée. 257.

— Notre éloquence écrite n'est pas plus vive ni plus oratoire que notre éloquence parlée, mais je la crois plus parfaite.

B. 1846. III, 59.

Un livre allemand, un livre anglais, en tant que livre, est un monologue, un long *a parte*; chez certaines nations, une harangue même est un livre : chez nous, un livre est une harangue, et tout écrivain une espèce d'orateur; encore faut-il ajouter que, dans cette tribune qu'on appelle un livre, nous nous trouvons en général bien plus à l'aise que dans l'autre.

Ni la prédication, ni la plaidoirie, ni aucun exercice public et solennel de la parole n'ont rien de commun avec l'éloquence, s'ils font de l'éloquence même leur objet; il en est de la vraie éloquence comme de la vraie probité, « qui ne se pique de rien; » l'orateur est un homme d'action, en qui la parole ne fait que continuer ou précéder l'action; le discours est une scène bien réelle entre deux interlocuteurs très-animés dont un seul se fait entendre; enfin, vérité, mouvement, grandeur, tout cela, et rien de moins, c'est toute l'éloquence. 62.

— Il n'y a qu'une éloquence, et néanmoins chacun a la sienne; qui n'a pas la sienne n'en a point; l'art qui demeure impersonnel n'a point de portée, et n'atteint pas; car l'idée n'est quelque chose pour la multitude qu'à condition de se faire chair, de devenir homme, et l'homme abstrait n'est pas un homme vivant. 63.

Quelque abus que l'on fasse du mot d'individualité, je me sens obligé de recommander à l'orateur d'être individuel; — ce qui ne signifie pas : se soustraire aux lois générales dont l'oubli nous place en dehors des conditions de la communion humaine, mais s'acquitter de sa mission en être intelligent et responsable, et en tenant compte de la manière particulière dont on est affecté de la vérité. Ne faut-il pas que le liquide prenne la forme du vase où on l'a versé, et cette forme altère-t-elle en rien ce liquide? Sans individualité, point de vérité. Dans l'art comme dans la religion, l'objectivité, la vérité objective a pour condition la naïveté, et la naïveté n'a point lieu sans l'individualité. Quand nous renonçons à nous-mêmes en faveur d'un tiers, c'est-à-dire d'un modèle ou d'un type convenu, qu'est-ce que la vérité y gagne? Il faut donc nous mettre en face de notre sujet, nous soumettre à son influence, recevoir de lui notre loi, lui devoir notre forme, et tout en profitant des modèles, n'accepter d'autre forme que celle qu'impri-

meront à notre œuvre les lois du bon sens et la connaissance de la nature humaine. Il est clair, en effet, que l'individualité trouve son emploi dans la structure du discours comme dans tout le reste.

H. 400.

L'éloquence s'entretient à la fois d'individualité et de sympathie ; vivre beaucoup en soi-même, vivre beaucoup en autrui, c'est la double condition d'une parole puissante.

449.

Nous aimons jusqu'à un certain point que le rang s'intimide devant l'intelligence ; mais l'intelligence a aussi sa tyrannie, et nous sentons qu'il est aussi juste de protester et de se prémunir contre le despotisme du talent que contre tous les autres. L'homme n'est pas encore libre lorsque, capable de résister à la puissance matérielle, il ne l'est pas de défendre sa conscience contre les attaques de l'éloquence.

R. II, 81.

b) Sa méthode, ses règles, son milieu, ses moyens.

La méthode de l'orateur ne peut, sans inconvénient ou sans dommage, se confondre avec celle du naturaliste ; or, c'est à celle-ci qu'involontairement et par habitude nous ramenons celle-là ; nous transportons à l'art les procédés de la science : c'est une méprise. Je ne sais si Aristote serait content, mais Platon ne le serait pas.

B. 1846. III, 49.

Le *nosce te ipsum* est la devise de l'orateur comme la règle de l'homme.

R. v, 699.

La vue d'un homme que rien ne distrait et que rien n'écarte, même un instant, de la route qu'il s'est tracée, est une des choses qui agissent avec le plus de puissance sur l'imagination. Un esprit si entièrement asservi à sa pensée est bien près de nous y asservir. Fait-il un pas hors de sa ligne, il peut compter que nous en ferons dix. Si certaines digressions réjouissent le génie de l'éloquence, c'est par exception, et le cas est rare : une continuité sévère est essentielle à la perfection de toute œuvre oratoire.

S. xv, 342.

Il faut faire naître de préférence l'émotion, des affections, les

plus élevées. On peut faire pleurer d'un coup de poing. Il est de généreuses larmes ; il en est qu'il est trop aisé de faire couler.

H. 261.

Le respect de la liberté est essentiel à l'éloquence, comme il l'est à la grâce divine, cette autre et souveraine éloquence. On peut être convaincant sans être éloquent. B. 1846. III, 43.

Il y a un ordre oratoire comme il y a un ordre lyrique, et je veux quelque mal à Quintilien et à Cicéron lui-même d'avoir, en abusant d'une étymologie, placé dans l'élocution toute la force et l'essence même de l'éloquence ; j'aimerais mieux dire, en détournant ou peut-être sans détourner l'application d'une phrase de Buffon : que l'éloquence est l'ordre et le mouvement que nous mettons dans nos pensées, ou, tout au moins, qu'elle résulte, avant tout, de cet ordre et de ce mouvement. II, 540.

Lorsque nous invitons l'orateur à explorer l'idée, à chercher les faits dans l'idée, nous ne lui proposons point une aride dissection logique, qui ne donnerait que des résultats superficiels, sans corps et sans vie ; il faut bien se dire que l'idée elle-même est un fait, un fait vaste, mais vivant, pris dans sa *substance* même et non dans sa *formule*, qui, comme tous les faits de l'ordre moral, se voit avec l'âme, et, pour être connu, doit être senti. Mais une fois cette condition posée, reconnaissons qu'une idée, vraie à son point de départ, suivie dans son cours avec persévérance et une inflexible vigueur, conduirait nécessairement à tous les détails que fournit l'observation immédiate ; et avec un avantage de plus, celui de les coordonner les uns avec les autres, et tous ensemble à un premier fait, dont la connaissance leur donne une sorte de vie rationnelle, que l'empirisme le plus heureux ne peut leur communiquer. S. VI, 213.

Cette méthode n'est pas seulement légitime, elle est la seule dans bien des cas. Ainsi, toute entreprise nouvelle, ne pouvant poser le pied dans des pas déjà marqués, tire tous ses renseignements, et, si je puis ainsi dire, tout son itinéraire de quelque idée générale, dont elle presse avec force, mais avec précaution, les conséquences naturelles. Combien de fois l'idée a montré le chemin à l'observation ? Combien de fois l'astronome a marqué dans

le vague des cieux le point où devait se trouver un astre, qu'un peu plus tard le télescope y a vu briller, avec le volume et la masse que lui avait assigné un calcul savant ? Quelle ne serait pas la lenteur de la marche des sciences, si elles se bornaient à laisser les faits venir à elles, au lieu de les aller chercher, de les évoquer par la vertu puissante de l'idée ! C'est l'idée qui a découvert un nouveau monde, avant que les navires de Colomb en eussent touché les bords ; et si l'esprit humain n'avait pas ses limites (limites qu'on ne peut déterminer, mais qu'il faut bien avouer), ce n'est pas seulement l'existence de l'Amérique, c'est la configuration de ce continent, c'est son sol, son climat, sa végétation peut-être, que l'idée, devenue prophète, aurait décrits à coup sûr.

La vraie région, le milieu naturel de l'éloquence, ce sont les pensées de tous, et par conséquent, autant qu'il est possible, le langage de tous. L'éloquence est un contact de l'homme avec l'homme, par leurs côtés non accidentels ou individuels, mais humains. La langue qui convient à l'éloquence est donc une langue générale, commune, usuelle. Rien de rare et d'exceptionnel n'y serait à sa place. Je ne dis pas qu'on ne puisse être *éloquent* sur des sujets très-spéciaux ou à leur occasion ; mais on ne saurait être *oratoire* sur de tels sujets, excepté devant un auditoire très-particulier, à qui ces sujets n'offrent pas de difficultés et qui peut ramener promptement les idées spéciales à des idées générales, les seules qui soient oratoires.

H. 480.

Toutes choses d'ailleurs égales, et dans le plus grand nombre de cas, le terrain de la politique est plus favorable que tout autre à l'éloquence.

B. 1846. III, 40.

L'effusion n'est qu'une des formes de l'éloquence ; il ne faut ni se l'interdire ni se la commander ; on est toujours assez éloquent lorsqu'on est entièrement vrai avec soi-même, et il ne serait pas juste de confondre le sang-froid avec la froideur. Je ne nierai pas toutefois qu'un certain degré de réserve dans l'expression est peu propre à représenter fidèlement la vraie position de l'être moral en face de la loi morale et de son divin auteur. Quelque abus qu'on ait fait d'un certain langage, celui qu'une réaction inévitable a fait prévaloir sent un peu trop son philosophe et son

grand esprit ; mais il est trop vrai que la déclamation nous a contraints d'en venir là. L. 19^e. III, 359.

Maint auteur, dont l'éloquence personnelle manque de naturel et de simplicité, retrouve quelquefois, en faisant parler autrui, ces précieuses qualités. On dirait qu'il est plus aisé de bien dire au nom d'un tiers qu'en son propre nom, et d'imiter parfaitement l'éloquence que d'être franchement éloquent pour son compte.

B. 1846. II, 523.

Ne vous bornez pas aux auteurs de votre genre ou de votre espèce. Que l'orateur étudie son art chez les historiens, le prédicateur chez les avocats, tous chez ceux qui ne sont ni orateurs ni écrivains. C'est un principe de rhétorique qui ne se trouve dans aucune rhétorique, et qui est pourtant le premier de tous. Qu'on veuille être avocat ou prédicateur, il faut étudier la langue dans la vie commune. C'est en se dépaysant, en sortant de son genre, qu'on s'élève à des idées générales sur la nature de l'éloquence.

L. 18^e. I, 79.

L'erreur serait de croire que les modèles ce soient uniquement les grands sermonnaires pour le prédicateur, les grands avocats pour le stagiaire, les maîtres de la tribune pour l'aspirant aux honneurs de la députation, ou même en général, les orateurs pour l'orateur. Il y a du danger dans cette vue, l'idée de l'éloquence doit demeurer libre et illimitée dans notre esprit. Lui substituer un type, même le plus parfait, c'est le borner ; c'est plus encore, c'est lui jeter un voile sur la face. Si tel devait être le résultat de la lecture des modèles, j'entends des modèles spéciaux, il vaudrait mieux ne pas les lire. Presque tous, je l'avoue, s'élèvent par delà nos conceptions et nous élèvent avec eux ; lisons-les donc, nous ferons bien ; mais gardons-nous de ne chercher l'éloquence qu'où nous la trouvons *toute faite* ; cherchons-la où elle est encore à l'état élémentaire, virtuel, où la substance se trouve sous la forme. Nous risquons fort, autrement, d'être à jamais les captifs d'une forme, et de voir l'idée nous échapper en s'incorporant dans le phénomène ou dans l'accident..... Il n'y a d'imitation fructueuse et vivante que celle du modèle intérieur. B. 1846. III, 61.

La clarté, dans l'éloquence, est souvent à elle seule une grande

force, un grand moyen de persuasion ; ne pourrions-nous pas ajouter que souvent aussi elle est un piège ? Elle n'est pas toujours une preuve de la justesse de raisonnement ni surtout de la justesse des vues ; elle peut, aussi bien que l'élégance, accompagner et décorer l'erreur. On peut sans doute être à la fois superficiel et obscur : mais la superficialité donne le moyen d'être clairs à ceux qu'un élan plus élevé eût perdus et laissés dans les nuages. Il faut toujours se défier de l'obscurité ; mais il ne faut pas accorder à la clarté une confiance absolue. L'amour-propre et la paresse conspirent pour nous prévenir en faveur de ce qui est clair ; mais pour juger un auteur, il ne suffit pas de le comprendre aisément dans le point de vue où il s'est placé : il faut, avant tout, examiner ce point de vue lui-même. Du haut d'une colline, l'horizon est distinct, parce qu'il est borné ; du haut d'une montagne, celui qu'on embrasse peut être confus à ses limites, mais il est immense.

Ch. III, 207.

L'éloquence, comme tous les arts, est un produit, un développement de la nature. Elle doit présenter le même phénomène que la nature. Il est impossible, si elle est cultivée dans le sens de la nature, qu'elle ne produise pas le beau en produisant l'utile ; mais de même qu'en morale, l'utile est produit par l'honnête, et non l'honnête par l'utile, en sorte qu'on ne peut arriver à l'utile qu'à travers l'honnête ; de même dans l'art, le beau, le vrai beau, ne peut naître que de l'utile. Ici l'utile prend la première place ; mais l'utile, dans ce domaine, c'est la conviction, c'est la détermination précise de la volonté, et l'utile, selon les lois de la morale, se confond avec le vrai, le juste et le bon. C'est donc du fond même du sujet que nous devons tirer nos ornements ; les seuls vrais, par conséquent, les seuls vraiment beaux sont là ; rien n'est beau absolument par soi-même, mais par la place qu'il occupe ; ce serait donc un mauvais calcul que de chercher des ornements hors de notre sujet, c'est-à-dire hors de notre but. Notre sujet les tient à notre disposition ; nul besoin de nous écarter. H. 515.

L'éloquence n'étant pas un genre de composition, mais une force de l'âme, pénètre et anime, selon l'occasion, les matières les plus diverses. Le genre oratoire, ou le discours public, n'en

est que l'occasion la plus immédiate et la forme la plus complète. Mais l'éloquence n'en est pas moins, dans l'art d'écrire, une vertu spéciale, une beauté reconnaissable entre toutes les autres à certains caractères.

Elle s'associe, dans le besoin, à la philosophie, à la poésie : elle s'appuie de l'une, elle se pare de l'autre ; mais elle n'est ni l'une ni l'autre. La poésie et la philosophie, prises dans leur pureté, se dégagent de la réalité pour s'élever à l'idée ; l'éloquence a pour objet la réalité, et poursuit un but pratique ; les deux premières sont désintéressées : l'éloquence ne peut pas l'être ; les deux premières contemplent : l'éloquence est une action. Le philosophe et le poète s'adressent à ce qu'il y a en nous de spéculatif : l'orateur cherche à s'emparer de notre volonté. Sa tâche est une agression opiniâtre ; notre âme est un fort qu'il assiège, mais qu'il ne prendrait jamais s'il ne s'était ménagé des intelligences dans la place ; l'éloquence n'est qu'un appel à la sympathie ; son secret consiste à démêler et à saisir dans l'âme d'autrui les parties qui correspondent à l'âme de l'orateur et à toute âme ; son but est de s'emparer de la main qu'à notre insu nous lui tendons sans cesse. C'est de nous qu'elle obtient des armes contre nous ; c'est de nos concessions qu'elle se fortifie, de nos dons qu'elle se prévaut, avec notre aveu qu'elle nous accable. En d'autres termes, l'orateur invoque des principes, intellectuels et moraux, que nous tenons en commun avec lui, et il ne fait que réclamer avec instance les conclusions de ces prémisses ; il nous prouve que nous sommes d'accord avec lui, il nous fait aimer et sentir cet accord ; en un mot, comme on l'a dit, avec énergie, on ne démontre aux gens que ce qu'ils croyaient déjà.

Ce talent de l'esprit, ou de l'âme plutôt, est un talent à part et distinct de tous les autres. Il tient à une sensibilité, à un don de vivre en autrui, qui ne saurait s'imiter ni s'enseigner. Rien ne le supplée. Quoi de plus simple pourtant ? Mais précisément parce qu'il est très-simple, il est très-rare. Qu'est-ce que les traits les plus fameux d'un Démosthène, d'un Bossuet et d'un Fox, sinon des appels au bon sens de l'esprit, ou à la conscience, qui est le bon sens de l'âme ? Quel est le vrai terrain de l'éloquence, si

ce n'est le *lieu commun*? Quand l'éloquence se combine avec de hautes considérations philosophiques, ainsi que l'âge moderne nous en fournit des exemples, on est tenté d'abord d'attribuer à la philosophie l'impression qu'on vient de recevoir ; mais l'éloquence est quelque chose de plus populaire ; c'est à la puissance de faire vibrer en nous les cordes primitives de l'âme, ce qu'elle a de plus simplement humain, c'est à cela et à nulle autre chose, que nous reconnaissons l'orateur. Ch. III, 232.

c) *Éloquence, poésie, philosophie, rhétorique.*

On n'est pas orateur au même titre qu'on est poète. Un homme devient poète à l'ordre de son génie, et chanter ne fut jamais une affaire ; parler en est une ; l'éloquence orale et publique n'est que l'une des dépendances et l'un des instruments de quelque dessein politique, religieux ou social. L'orateur n'est pas d'abord un orateur ; il ne l'est même qu'à condition d'être quelque chose de plus ; cette chose manquant, nous n'avons plus un orateur, mais seulement un rhéteur. B. 1846. II, 522.

« La vraie éloquence, a dit Pascal, se moque de l'éloquence. » Si l'on pense qu'il a voulu dire que la nature se moque de l'art, je crois qu'on s'abuse. L'éloquence dont se moque la vraie éloquence, et dont Pascal se moque avec elle, c'est l'éloquence des rhéteurs, l'éloquence formaliste qui réduit tout à des conventions et à des recettes, l'éloquence d'apparat qui croit s'élever en fuyant la simplicité, un fantôme, en un mot, un simulacre d'éloquence, la forme sans la substance, et l'organisme sans la vie. 520.

Nul, pour mettre sa conscience à l'aise et sa vie au large, ne saurait se passer de sophisme ; et le sophisme ne va pas loin sans l'appui de la rhétorique. 526.

La rhétorique, ce trésor des formes, a elle-même plus d'une forme ; et tout homme est rhéteur parce que tout homme est menteur.

La rhétorique n'est pas toujours où on la cherche, elle est plus souvent encore où on ne l'attendait pas. 527.

§ II. — ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE.

a) Nécessité de l'art et de l'étude ; de l'autorité.

L'étude a une importance pratique très-immédiate. Il n'est pas un développement de l'esprit humain qui ne soit à la religion une aide ou un obstacle. Rien n'est indifférent : tout sert ou nuit. Et les doctrines les plus scientifiques, les systèmes les plus abstraits, au bout d'un certain temps, descendent dans le peuple. T. 137.

Il faut étudier pour exciter sa propre pensée au moyen de celle des autres et pour l'enrichir. Ceux qui n'étudient pas verront leur talent se flétrir et seront vieux d'esprit avant le temps. L'expérience le démontre surabondamment par rapport à la prédication. D'où vient que des prédicateurs fort admirés à leur début, déclinent si rapidement ou restent fort au-dessous des espérances qu'ils avaient fait naître ? C'est, le plus souvent, qu'ils n'ont pas continué à étudier. 136.

Sans doute, c'est Dieu qui convertit : voilà le principe ; mais il convertit l'homme par le moyen de l'homme : voilà le fait ; je dis de l'homme personnel, vivant, moral. Dès que vous admettez ce fait, vous admettez l'art dans la prédication ; car que serait-ce que cet homme moins la pensée ? ou comment lui laisserez-vous la pensée, et l'empêcherez-vous de raisonner ce qu'il fait ? Et comment, s'il raisonne, raisonnera-t-il à moitié ? Si le Saint-Esprit ne tient pas la plume, il faut bien que ce soit lui qui la tienne ; s'il n'est pas inspiré, il faut qu'il réfléchisse. L'inspiration étant mise de côté, je ne sais pas voir pourquoi il se fierait à sa première impulsion plus qu'à la réflexion, au hasard plutôt qu'à l'art.

H. 23.

Prendre pour point de départ la sagesse humaine, pour qui la croix est une folie, c'est répudier cette folie, qui est pourtant la doctrine salutaire. Mais la réflexion, la méthode, l'art en un mot, n'ont rien de commun avec la sagesse humaine dont il est ici question. Le plus habile des prédicateurs, le plus *sage* quant à l'art, peut abonder dans le sens de la « folie de Dieu, » de même

que le plus étranger à cette divine folie peut manquer absolument d'art. 28.

L'art d'abstraire, de généraliser, de coordonner les principes, ne sera jamais dédaigné par les prédicateurs éclairés ; et il y a aussi une philosophie chrétienne. Renfermée en des limites précises, elle a son usage dans la prédication et jusque dans la vie. Et de nos jours nous l'avons déjà vue appliquée au christianisme avec autant de succès que de convenance. D. XIII.

Si Dieu se sert de moyens, nous pouvons bien nous en servir ; nos facultés ne sont pas plus indignes de nous que nous le sommes de Dieu ; et s'il est constant que Dieu consent à faire de l'homme son moyen, mettons tout le moyen, c'est-à-dire tout l'homme, au service de Dieu ; or, l'homme comprend l'art ; l'homme est essentiellement artiste ; ôtez l'art, l'homme n'est plus l'homme. H. 24.

Un homme de lettres, malade, à qui un prêtre tâchait de représenter les joies du paradis, l'interrompit pour lui dire : « Ne m'en parlez plus, mon père ; votre mauvais style m'en dégoûterait. » Cette plaisanterie profane est le dernier mot de l'épicurisme intellectuel. Mais, franchement, il n'est pas permis de parler des choses divines en mauvais style. En vain dira-t-on que les choses doivent parler ; mais qu'est-ce qu'un mauvais style sinon quelque chose qui les empêche de parler, un style infidèle, un style qui n'est pas vrai (et sous ce rapport il peut être à la fois élégant et mauvais) : qu'est-ce qu'un bon style, en revanche, sinon un style, qui est vrai de toutes les manières ? 431.

S'il y a tant de ministres qu'on ne peut entendre, si les discours oiseux sont si fréquents dans la chaire, si les plus faibles avocats peuvent à peine descendre aussi bas que les plus faibles prédicateurs, c'est que l'art, encore plus nécessaire dans la chaire qu'au barreau, est nié par la paresse ou repoussé par le préjugé. La doctrine opposée élèverait certainement le niveau de l'éloquence ecclésiastique. Que les plus jeunes parmi les plus zélés en fassent l'essai ; ils ne tarderont pas à se désabuser de l'idée que l'art est quelque chose d'essentiellement volumineux, qui demande, pour se déployer, un grand espace, c'est-à-dire beaucoup de temps ; ils comprendront bientôt et sauront plus tard par expérience, que

beaucoup d'art peut tenir dans une heure : l'intensité du travail en vaut bien la durée. Quand on a fait cette découverte, on est déjà fort avancé. Ce qui, dans quelques esprits, a décrédité l'art, ce n'est pas l'art lui-même, ce n'en est pas même l'abus, c'en est bien plutôt l'absence. Un discours dont la marche est compassée, le plan péniblement symétrique, le style pompeux ou brillanté, la phrase constamment arrondie et sonore, nous attriste ou nous impatiente par sa froide élégance. Condamnons hautement un genre aussi faux. Osons même blâmer, dans des ouvrages beaucoup plus simples et plus graves, une certaine roideur de formes et un certain apprêt de langage, derniers et trop persistants vestiges d'une époque où l'éloquence était un spectacle. Bannissons, si l'on veut, la rhétorique des rhéteurs, pour faire place à la rhétorique des philosophes. Réclamons les droits de l'individualité, qui est à l'art ce que la liberté est à la loi. Mais n'accusons ni ne bannissons l'art, qui n'est pour rien dans les travers qui nous ont choqués. L'art est nécessaire ; l'art est immortel ; les réformes mêmes que nous recommandons relèvent de lui et seront son œuvre ; et quand nous les aurons obtenues, nous pourrons dire avec un droit égal, avec une égale vérité : A la fin, la nature a repris ses droits ; à la fin, l'art a triomphé ! L'art, en effet, consiste essentiellement à observer et peut-être à retrouver la nature. Il n'y a qu'une opposition vraie ; ce n'est pas celle entre la nature et l'art, mais celle entre le faux art et l'art véritable. Si nous tenons à cette formule, c'est que cette formule est un principe. 436.

L'esprit d'analyse du siècle a pulvérisé tant d'opinions, a laissé debout si peu de croyances ! Il y a si peu de parti à tirer du pur raisonnement pour réédifier le monde moral et la religion naturelle ! Heureux donc qui a reçu des mains de Dieu la solution que la terre est impuissante à donner ! Solution arbitraire, mais qui doit être arbitraire, puisque il est prouvé par le fait que la raison n'en peut pas trouver une naturelle. Heureux qui l'a trouvée ! il a quelque chose à donner aux âmes ; et, dans son humble dépendance de la vérité révélée, il est en réalité bien plus indépendant, il a plus d'ascendant que le prédicateur qui ne veut croire

qu'à soi-même, et qui se surprend, à tous les moments, à ne pas croire à soi-même. 279.

— Ce qui subjugué l'homme, c'est l'autorité, et il y a peu d'autorité dans la passion. B. 1846. II, 528.

L'homme à qui les hommes imposent n'est pas fait pour leur imposer ; celui qui tremble devant eux ne les fera jamais trembler ; et si Pierre, en prononçant son premier sermon, son sermon d'épreuve si l'on veut, avait été préoccupé de son rôle et du jugement de son auditoire, il n'eût pas entendu la multitude, touchée de componction, lui dire à la fin de son discours : « Hommes frères, que ferons-nous ? » (Act. II, 37.) H. 282.

Je crois qu'en général nous restons, sous le rapport de l'autorité, au-dessous de ce qui est légitime, possible et nécessaire. La hardiesse et la liberté des prophètes ne se font pas assez sentir dans nos discours. En un mot, nous ne reprenons pas assez. Nous combattons à armes courtoises, comme dans un tournoi ; nous oublions qu'un combat sérieux demande le fer émoulu, et qu'un semblant de combat ne donne qu'un semblant de victoire. Une compassion plus vive pour nos peuples, un sentiment plus grave de notre responsabilité, enfin un idéal plus élevé et plus solennel de notre état, devraient nous mettre au-dessus des vaines considérations, et de certaines bienséances qui, à vrai dire, ne nous regardent pas. Ce n'est peut-être pas l'idée qu'on se fait aujourd'hui du ministère, j'en conviens, mais est-ce à nous à nous conformer à cette idée, ou est-ce à nous à la réformer ? Si les maximes du monde sur ce sujet sont la mesure de notre liberté, il n'y a pas de raison pour que nous ne descendions toujours plus bas dans la complaisance ; si, au contraire, nous nous adjugeons toute la liberté que chrétiennement nous pouvons nous adjuger ; si, bien loin de laisser entamer notre ministère, nous revendiquons pour lui toute l'autorité qui lui appartient, il y a toutes sortes de raisons de croire que le monde, avec étonnement d'abord, y consentira et s'y accoutumera. Il aime le courage et l'indépendance ; il n'est fort que contre les faibles ; et c'est notre timidité qui fait sa hardiesse. Partout et en tout temps, pourvu que nous suivions la vérité avec la charité, notre ministère sera ce que nous voudrons qu'il soit.

Accepté d'ailleurs ou non accepté, l'essentiel est qu'il soit ce qu'il doit être. 277.

Si l'on cherche quelle différence il peut y avoir, sous le rapport de l'autorité, entre nos temps et des temps plus anciens, elle ne s'explique pas par un affaiblissement de la conviction chez les ministres, mais par une circonstance d'une autre nature; et peut-être, en y regardant de près, trouverait-on que l'autorité ne paraît avoir baissé que parce qu'elle était exagérée, ou que les cordes, si l'on peut parler ainsi, ne paraissent lâches à présent que pour avoir été autrefois trop tendues. A l'autorité de la conviction et de la vocation intérieure, qui est tout, se mêlait, sans qu'on s'en aperçût, l'autorité de la position ou de la vocation extérieure; et peut-être celle-ci avait une trop grande part dans l'assurance et la hauteur du ton de la prédication. Il n'y avait pas alors plus de foi véritable et moins d'incrédulité réelle qu'il n'y en a de nos jours; mais l'incrédulité se prononçait moins et même se connaissait moins; l'incrédulité n'avait pas encore été poussée par les circonstances à la nécessité de se déclarer, ni même de s'examiner; parmi ceux qui, sur ce point, étaient au clair avec eux-mêmes et ne se faisaient plus d'illusion, la plupart soit prudence soit ménagement, se taisaient: ceux qui s'affichaient étaient en petit nombre, et blâmés même par les complices de leurs opinions. La fiction légale, ou pour mieux dire, le préjugé commun, c'était que tout le monde croyait. Les troupeaux paraissaient encore entiers et compacts, l'Église très-incorporée à l'institution politique, la foi toujours et à bon droit présumée, le clergé tranquille possesseur d'une position forte et de privilèges pour la défense desquels les uns eussent fait, je le crois, peu de sacrifices, mais contre lesquels aussi les autres eussent fait peu d'efforts. Je crois bien sérieusement que le changement qui est survenu, et que bien des gens déplorent, est une bénédiction de Dieu; et que si l'incrédulité qui s'ignorait autrefois se connaît aujourd'hui, si l'opposition qui se cachait se découvre et se déclare, il n'y a là que progrès.

271.

C'est le devoir des uns d'examiner avant de croire, c'est le devoir des autres d'affirmer avec énergie l'objet de leur foi. Cette

énergie, cette insistance, cette gravité, cette autorité en un mot, ne portent pas à la liberté la plus légère atteinte ; elles ne font qu'avertir la conscience et lui donner l'éveil : et la prédication n'a des torts envers la liberté que lorsqu'elle trouble l'âme et la bouleverse par des prestiges, et qu'à la faveur du bruit et du tumulte qu'elle a excités, elle nous arrache un assentiment que notre âme, attentive, touchée, mais rassise, ne lui aurait jamais donné. 270.

L'homme le plus modeste doit savoir sacrifier sa modestie à la dignité de la vérité, et la fierté lui sied quand il parle pour elle. Mais l'autorité est bien plus essentielle à la prédication chrétienne, qui parle de la part de Dieu même, et qui annonce les oracles de Dieu. Ce serait blesser les âmes simples que de ne pas donner ce sceau à nos discours ; ce serait même étonner ceux qui ne croient pas à notre Évangile. Ils ne sont pas à notre point de vue, mais ils savent bien quel il doit être ; s'ils nous permettent d'être convaincus, ils nous permettent par là même de parler avec autorité ; et en prenant en leur présence un autre ton que celui de l'autorité, nous ne réussirions qu'à les scandaliser et à les éloigner davantage. 267.

Il y a d'avance faveur assurée aux hommes qui, dans ce monde d'inconstance et de perplexité, s'expriment sur un sujet grave avec conviction et avec empire. C'est même la première chose qui frappe chez un orateur et qui lui concilie l'attention, lorsqu'on voit d'ailleurs qu'il tire toute son autorité de son message et non de lui-même, et qu'il est aussi modeste qu'il est convaincu. 268.

Si l'autorité, en matière de prédication, était tout ou à peu près tout, la prédication se réduirait à rien ou à peu près rien.

L'expérience et le raisonnement se joignent à l'autorité, dans la chaire, non pas pour prouver l'authenticité du document, qui est hors de question, ni pour y suppléer, puisque la certitude qui naît de ce témoignage n'est pas une demi-certitude ; mais parce que, subjectivement, et eu égard au dernier but qu'on se propose, aucune preuve ne suffit dans cette sphère, si le témoignage intérieur ne s'y joint, et parce que les déclarations de la Bible ne sont souvent que des points de départ pour la raison. 198.

b) Préceptes généraux. — Familiarité et causeries.

On croit qu'il n'y a pas de mystère dans cette action de l'âme sur l'âme par la parole, parce que c'est une chose ordinaire ; comme si ce qui est ordinaire n'était pas souvent très-mystérieux et insondable. La même parole agit en un sens sur l'un, dans un autre sens sur l'autre. Sans doute le caractère de l'individu y entre pour beaucoup ; mais d'où vient qu'un prédicateur chaleureux ne produit souvent pas d'effet, tandis qu'un faible prédicateur creuse souvent de profonds sillons dans les âmes ? Combien n'ont pas été touchés par l'un et l'ont été par un autre ! Combien souvent il ne tient qu'à un mot que l'âme qui nous écoute soit convertie ! La dispensation en vertu de laquelle une âme, une seule âme, est touchée dans toute une foule qui reste froide, n'est-elle pas un des plus grands mystères ? Oui, la prédication est un mystère, le plus profond de tous, celui qui renferme une multitude d'autres mystères. Au fond, c'est Dieu qui prêche, et l'homme n'est que son instrument. T. 9.

La lutte se retrouve toujours au fond de l'œuvre pastorale. Le sacrificateur est lui-même victime, et c'est son propre sang qui coule sur l'autel. S. xv, 156.

Il est écrit dans les faits, aussi bien que dans la nature des choses, que la prédication qui n'est pas chrétienne ne saurait être éloquente, et que la foi positive est seule en possession de donner des chefs-d'œuvre à la chaire. VI, 209.

On voudrait toujours être fort éloquent : il faut se résigner quelquefois à être de sens rassis, humble et faible. Un discours froid et faible, mais vrai, sera plus béni qu'un discours éloquent qui dépasse la situation intérieure. T. 235.

L'idée chrétienne est belle surtout de sa pureté ; elle ne souffre que des ornements purs ; le style, qui est l'homme, doit se convertir avec l'homme, ou du moins bientôt après. S. III, 270.

Je n'aime guère mieux l'éclat des images dans le discours de la chaire que l'or sur les vêtements du prêtre ou le luxe dans le sanctuaire. H. 523.

Pourquoi les *plans* des modernes nous paraissent-ils plus beaux ? parce que le christianisme a changé notre point de vue moral, parce qu'il nous a inspiré le respect de l'individualité en nous-mêmes et chez les autres. Mais la beauté *littéraire* qui en résulte peut-elle être appréciée, sentie par ceux qui n'ont pas senti cette même influence ? Un Grec du temps d'Euripide la sentirait-il ? Le *beau* n'est donc ici que le *bon* à la plus haute puissance, et ce bon supérieur est d'invention chrétienne. S. XI, 371.

Une chose a porté malheur aux orateurs de la chaire : c'est d'avoir voulu à toute force, et dans tous les cas, et continuellement être orateurs. A cet égard, peut-être, les grands modèles leur ont nui. Ils n'ont pas vu que ces modèles n'avaient été eux-mêmes orateurs que selon l'occasion, et quelquefois à leur corps défendant. Le prédicateur, dans sa paroisse, est avant tout catéchiste ou instituteur. B. 1846. III, 41.

L'indignation, cette colère de la conscience, est aussi digne du chrétien que la colère l'est peu. L'amour du bien, nous l'avons dit, implique la haine du mal ; et pourquoi, si l'amour a ses effusions et ses transports, la haine n'aurait-elle pas les siens ? Comment l'exciterions-nous si nous n'osions l'exprimer ? Les prophètes, les apôtres, Jésus-Christ lui-même, n'ont-ils pas donné un libre essor à la douleur et à la pieuse colère dont leur âme était remplie ? Il en est de la colère selon Dieu comme d'un tonnerre qui éclaterait dans un ciel d'azur ; cette colère n'interrompt ni ne trouble la sérénité de l'âme ; elle n'est pas opposée à la charité ; ce serait, au contraire, manquer de charité que de ne pas la ressentir et de ne pas la montrer. H. 294.

Le temple est un ciel : on entre un moment dans l'éternité pour rentrer dans le temps ; et il n'y doit pénétrer, de tous les événements qui se passent au dehors, qu'une seule chose, les vérités qu'ils apportent. 89.

La grâce n'a pas mis au rebut la nature ; et parce que les cieux ne racontent pas toute la gloire de Dieu, il ne s'ensuit pas que, sur ce sujet important, les cieux soient devenus muets.

La nature est une immense parabole. 94.

On n'est pas chrétien si l'on ne pense pas sa religion, si l'on

n'est pas persuadé de sa religion ; or l'un et l'autre est incompatible avec cette éloquence violente et perturbatrice. 258.

L'éloquence politique des anciens cherchait à troubler, et en avouait le dessein : la prédication, lorsqu'elle opprime notre liberté intérieure, a déchiré son mandat. S. XII, 271.

Il me semble que la religion paraîtrait bien plus une chose réelle, prochaine et nécessaire, quand on la verrait, comme un sang pur et divin, palpiter partout dans la vie, et si la prédication, après nous l'avoir montrée rationnelle, nous la faisait sentir vivante, c'est-à-dire humaine. H. 604.

La forme traditionnelle des discours de la chaire, forme que leur but n'a jamais entièrement justifiée, est aujourd'hui un véritable anachronisme ; et au milieu d'un mouvement qui va jusqu'à transformer l'idée en affaire, il y a grand inconvénient à donner à l'affaire, la plus positive comme la plus haute, l'apparence menteuse d'une idée. 605.

— La causerie, dans la chaire, est toujours malséante ; car il n'y a pas de *causerie religieuse* ; ce sont des termes qui s'excluent. R. v, 697.

Le prédicateur qui n'est pas familier, et qui porte dans la chaire les bienséances et les périphrases de la civilité mondaine, qui se tient sur la réserve, qui ne se livre pas, est un ami qui tend la main à son ami, mais une main gantée, à travers laquelle on ne sent ni la chaleur ni la vie. Que sera-ce de celui qui aura soin de revêtir sa main avant de la présenter à son ami, je veux dire du prédicateur qui se permettra moins de laisser-aller, moins d'effusion dans la chaire qu'il ne s'en permet dans les rencontres ordinaires et les commerces superficiels de la vie sociale ? Si nous comprenons bien la position du prédicateur investi, au moins pour quelques moments, de la liberté d'un père et d'un frère, son langage sera familier, en ce sens qu'il sera plein et tout composé de termes, de mouvements et de tours empruntés aux rapports de la famille et de l'amitié. Ce langage marquera d'une manière vive le rapport qu'il sent exister entre son auditoire et lui ; ce langage donnera le sentiment que ce n'est pas d'une simple idée, mais d'un intérêt commun, actuel, dominant, qu'il est question entre

lui et ses auditeurs : ce langage les rapprochera de lui. Il est superflu de distinguer la familiarité que nous avons en vue d'une autre familiarité indécente et profane ; il s'agit, en toutes choses et avant tout, d'être animé d'un sentiment chrétien ; ce sentiment crée à la fois et limite la familiarité ; si elle est chrétienne, elle est accompagnée de ces saintes réserves qui ne sont pas étrangères aux plus libres épanchements de deux chrétiens entre eux.

H. 484.

c) *Faits et idées ; deux excès contraires. — Sermon, conférence. — Homélie. — Éloquence de la réformation. — La Bible et l'éloquence de la chaire.*

La prédication a toujours incliné vers deux excès contraires. Elle tend à se transformer ou à l'image du prédicateur, ou à l'image d'un certain idéal de convention. Le second abus est plus commun que le premier. Tous les deux sont à craindre. Le prédicateur qui se livre, sans contre-poids, à ses impressions individuelles, le prédicateur lyrique ou contemplatif, si l'on ose le nommer ainsi, se trompe dangereusement sur sa mission. Sans doute qu'il faut être individuel, et il est même remarquable qu'il faut l'être pour être universel, c'est-à-dire pour parler un langage qui arrive au cœur de tous ; mais ce droit à ses limites ; et c'est un poète peut-être mais ce n'est pas un orateur, que celui qui ne sait pas sortir de lui-même pour se placer au point de vue où toutes les âmes humaines se réunissent et ne font pour ainsi dire qu'une seule âme.

S. VIII, 257.

L'élément objectif a d'ailleurs une place, et une grande place, dans la prédication chrétienne : le ministre de l'Évangile annonce l'Évangile ; il ne raconte pas sa propre histoire, mais les merveilles de Dieu. Seulement il les raconte avec son âme ; c'est sur son âme, comme sur un foyer vivant, que tombent les rayons de la vérité pour aller de là frapper d'autres âmes ; et ces vérités qui ont dû devenir une partie de lui-même, arrivent à ses auditeurs comme une émanation de son être, réelles et personnelles à la fois, objectives et subjectives, divines et humaines.

258.

C'est dire assez que la prédication ne s'assujettit à aucune forme qu'à celle même de la vérité, soit extérieure soit intérieure, qu'elle repousse tout autre type, qu'elle n'est liée à rien de convenu et de traditionnel. La prédication ne porte pas, comme le prédicateur, une robe et un rabat ; elle a le langage des sujets qu'elle traite, nul autre. La gravité, l'onction, la simplicité, sont ses formes ; elle n'en a pas de plus particulières ; elle n'a pas de *rites* ; et rien n'oblige le prédicateur d'en faire un second plainchant, presque aussi invariablement noté que le premier.

Des sujets graves, à plus forte raison, des sujets saints, repoussent également ce qui est trop fin, ce qui est trop piquant, ce qui est trop varié, ce qui est trop brillant, et ne permettent pas à la mondanité de pénétrer par mille allusions (qu'est-ce en effet que ces agréments du style à la mode sinon des allusions) dans une éloquence consacrée au triomphe de l'invisible sur le visible, et de l'éternité sur le temps. C'est faute d'étude, et peut-être faute d'imagination, qu'un orateur va chercher des beautés ailleurs que dans son sujet ; si ce n'est pas la faute de l'orateur, alors il faut dire qu'un sujet qui le réduit à faire ainsi ressource de tout, n'était pas digne d'être traité, et l'un des stigmates les plus irrécusables d'une littérature qui dégénère, c'est de tirer ses ornements non de la substance même des sujets, mais du dehors, au lieu de chercher au même endroit et de faire éclore d'un même jet la force du discours et sa beauté.

Le prédicateur, disons en général le moraliste, peut recourir directement aux choses, aux faits, les montrer immédiatement comme lui-même les a vus, les laisser parler en quelque sorte ; mais il peut aussi s'adresser à l'idée qui les contient ou qui les résume, et, creusant cette idée, en faire sortir l'un après l'autre, par voie de déduction, tous les faits qu'elle renferme, avec leurs traits et leur couleur. Ne les eût-il pas vus lui-même, il se fie à l'analyse de l'idée pour voir avec l'esprit des détails dont il n'a pas eu l'expérience et le contact. Cette voie est-elle légitime ? est-elle sûre ? peut-on la conseiller au prédicateur ? Non point exclusivement sans doute ; rien ne dispense de l'expérimentation, rien ne supplée absolument la vue et la vie ; aucune spéculation ne

saurait donner, toute seule, le secret de ces tons vrais et vifs, de ces cris de l'âme, de cette réalité poignante, qui appartiennent de droit au témoignage oculaire et aux souvenirs personnels.

Je dirais volontiers au jeune prédicateur : Avant tout, observez, sentez, vivez ; cherchez les faits dans les faits eux-mêmes ; ne vous hâtez pas d'abstraire ; l'abstraction elle-même n'est féconde et ne prend le caractère de la vie, que là où il y a des souvenirs, là où la vie a suscité la pensée. Mais je me garderais bien aussi d'exclure l'autre méthode. Elle est puissante, elle est féconde, et elle caractérise toutes les grandes œuvres de l'éloquence morale. S'il faut en général avoir vécu avec les faits pour les reproduire avec une vivacité qui les rende présents, il faut en avoir médité l'idée pour leur donner tout leur sens et toute leur importance. La philosophie de la morale et celle de la religion ne se trouve que dans cette voie ; et cette philosophie, qu'on le sache bien, doit être offerte et enseignée à tous. VI, 213.

Je suis bien convaincu qu'un grand nombre des traits les plus énergiques, des détails les plus vrais, les plus nuancés et les plus intimes que nous présentent les ouvrages des maîtres de la chaire, et dont, à la première vue, nous faisons honneur à l'observation immédiate et assidue des faits réels, sont essentiellement la déduction d'une idée vivement saisie et fortement pressée ; je suis convaincu que, sans le secours de cette méthode, ces grands hommes auraient vu beaucoup moins de choses, et qu'il faut à tout esprit une idée générale pour s'orienter parmi les faits, pour les apprécier, et même souvent pour les apercevoir.

Nos écrits de piété sont plus vrais de forme, et d'inspiration même, que la plupart de nos sermons. Le temps est venu de *parler* ; il ne faut pas s'obstiner à *prêcher*. B. 1846. III, 59.

Que le christianisme ne perde rien de sa majesté ; qu'à une époque où le respect s'en va, il demeure l'objet d'un dernier respect, et qu'il ramène tous les autres, le respect de la conscience, de la loi, de l'âge, de la faiblesse et du malheur ! mais que, dans un siècle positif, il se montre plus positif encore et plus réel que tout le reste ; qu'on s'en fie à son incomparable dignité, pour contre-balancer la familiarité des formes ; et, bien loin de craindre que

le ridicule s'attache aux naïves expressions de la nature et aux vives couleurs de la réalité, qu'on sache bien qu'il n'est permis qu'à la chaire d'être impunément familière, et que jamais le ridicule ne lui viendra plus sûrement que d'une cérémonieuse politesse, si opposée à la franchise des prophètes et d'un apprêt de formes si différent du pathétique abandon et de la logique impétueuse des apôtres. Toutes les précautions destinées à dissimuler la vraie forme des choses peuvent convenir à d'autres éloquences, qui ont à cacher dans leur objet je ne sais quel intime néant ; mais le christianisme, tout vie et tout substance, seul objet absolument sérieux et solide parmi ceux qui nous préoccupent, le christianisme gagne tout à se produire sans voile. H. 606.

L'infini prolonge, pour ainsi dire, chacune des pensées et chacune des affections de l'homme religieux ; tout est marqué pour lui du sceau de l'infini, et le sentiment de l'adoration, éveillé en lui par un digne objet, pénètre toute sa vie et toute son éloquence de cette mystérieuse saveur à laquelle il paraît que la religion seule pouvait trouver un nom, puisqu'on n'osa lui donner que celui d'*onction*. L. 19^e. III, 360.

— Un bon sermon est plus aisé à faire qu'une bonne homélie. H. 170.

Le sermon est immobile, stationnaire ; il parle de l'homme de tous les temps. La conférence est progressive ; elle suit le cours des idées, des événements et des âges. N. E. 408.

La conférence est une prédication qui s'étend à tout ce qui est dans quelque rapport avec la vérité chrétienne, à toutes les considérations qui peuvent tendre à l'établissement ou à la gloire de cette vérité. Elle embrasse toute l'apologétique, toutes les idées, tous les faits qui recommandent l'Évangile à l'humanité. Elle tient compte des temps ; si elle répond aux difficultés qui se rencontrent dans toute âme d'homme, elle a égard aussi aux difficultés qui sont particulières à certains esprits, à celles qui résultent de l'état actuel de la science, ou des préoccupations politiques, ou de la situation générale de la société. 407.

La conférence n'est pas le sermon ; elle en diffère en ce qu'elle a spécialement pour but l'instruction, et en ce qu'elle ne prescrit

à celle-ci d'autres bornes que celles de son objet, qui est en général la démonstration ou le développement des vérités du christianisme. N. E. 406.

— Il ne faut pas l'oublier : la réformation, qui restaurait et consacrait le principe de l'individualité religieuse, s'adressait pourtant aux masses ; elle aspira, dès le début, à constituer un peuple, à organiser un État ; évangélique dans ses doctrines, elle était juive ou catholique dans sa méthode. Telle sa méthode, telle aussi sa prédication. Le réformateur du seizième siècle ne décompose pas son auditoire, il ne prend pas chaque individu à part : il embrasse la masse entière et la pousse tout à la fois vers un même but. B. 1846. III, 42.

— Il me semble que la Bible est le vrai diapason du prédicateur, à qui elle marque d'une manière sûre le ton général de son discours ; c'est dans la Bible que son imagination doit se tremper, c'est de ce milieu qu'il faut sortir, pour être fort avec mesure, simple avec grandeur, familier avec noblesse et gravité. Je remarquerai en particulier que c'est la Bible qui imprime et maintient au discours de la chaire cette juste mesure de popularité que nous sommes sans cesse exposés, dans l'état actuel de la civilisation, ou à manquer ou à dépasser. H. 502.

Rien n'est si humain que le christianisme ; nul n'est homme autant qu'un chrétien. En s'inspirant de l'Écriture, l'éloquence de la chaire atteindra sans peine à cette grandeur mêlée de familiarité, à cette familiarité pleine de grandeur, qui devraient être, et qui n'ont pas toujours été l'inimitable cachet de la prédication. 505.

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

PHILOSOPHIE

PREMIÈRE SECTION

PHILOSOPHIE PURE

Chapitre I. — Introduction.

	Pages
§ I. Raison : <i>acceptions diverses du mot; valeur et mission de la raison</i>	7
§ II. Vérité	9
a) Sa définition; son caractère absolu et inflexible; vérité et vérités	9
b) Vérité, mensonge, erreur	11
c) Vérité, beauté, bonheur.	12
§ III. Philosophie	13
a) Sa définition; son désintéressement et sa mission . . .	13
b) Sa sphère limitée; philosophie et tradition.	15

Chapitre II. — Métaphysique.

§ I. Psychologie	16
a) PRINCIPES PSYCHOLOGIQUES: âme et corps; appétits, affections; éléments spéculatifs, religieux	16

	Pages
b) SENTIMENTS : instinct, bon sens, sensibilité; candeur et sympathie; enthousiasme et admiration; intimité, affection.	18
c) FAITS : caractère et volonté; imitation et habitudes; universalité; génie, talent, travail; contemplation et observation; jeunesse	23
§ II. Logique.	33
a) LOGIQUE ET DIALECTIQUE : définition; divers genres de logique; dangers de son usage exclusif.	33
b) QUELQUES PRINCIPES DE LOGIQUE : identité; certitude et évidence; axiomes; à-priorisme; synthèse et analyse; cercle vicieux; idées et faits; théorie et pratique; principes et conséquences	37
c) PROBLÈME DE LA CONNAISSANCE : la connaissance; sa nature et ses limites; — moyens de connaître; raisonnement, intuition, raison et foi; intelligence, volonté, conscience, morale, sentiment, amour	47
§ III. Pensées diverses.	72

Chapitre III. — Histoire de la philosophie.

§ I. Philosophie théorique : <i>systèmes de philosophie et leur valeur; rationalisme; christianisme et stoïcisme, son principe; déisme; manichéisme, panthéisme, athéisme; scepticisme, éclectisme.</i>	76
§ II. Philosophie pratique : <i>le mal, la matière, l'esprit; — utilitarisme, pessimisme, optimisme; eudémonisme; bonheur et devoir.</i>	85
§ III. Philosophie du 18^{me} siècle : <i>Son principe (sens commun); sa mission; ses préjugés.</i>	98

DEUXIÈME SECTION PHILOSOPHIE APPLIQUÉE

Chapitre I. — Philosophie religieuse.

§ I. Rapports du christianisme et de la philosophie.	101
a) Nature du problème; insoluble objectivement; conflit	

	Pages
de prétentions; services rendus au christianisme par la philosophie	101
b) Caractère rationnel du christianisme; droits et bornes de la raison; nécessité de la foi	106
c) Accord de la philosophie idéale et du christianisme idéal; dangers de la spéculation	115
§ II. Philosophie chrétienne	125

Chapitre II. — Philosophie de l'histoire.

§ I. Vérité	128
a) Ses destinées sur la terre; vérité, position et force . .	128
b) Lois de sa marche; vérité, nécessité, logique et fiction.	134
c) Les hommes et la vérité	136
§ II. Histoire	140
a) SA DÉFINITION: fatalisme; histoire et historiens; symbolisme; histoire chez les anciens et chez les modernes; conditions pour la bien écrire; signes des temps	140
b) PRINCIPES HISTORIQUES: providence, nécessité; pensée et action; théorie et pratique; des révolutions; du droit de résistance individuelle	146
c) DU PROGRÈS: matériel; moral; de la perfectibilité, des découvertes	155
§ III. Des peuples	164
a) Grands hommes	164
b) Français et Anglais; orgueil national	167
c) La crise européenne et le christianisme	170

Chapitre III. — Philosophie sociale.

§ I. Principes sociaux	176
A) CHRISTIANISME ET SOCIÉTÉ. DEVOIRS ENVERS LA SOCIÉTÉ; MORALE; HUMANITARISME ET CHRISTIANISME	176
B) LIBERTÉ ET QUESTIONS SOCIALES	180
a) LIBERTÉ EN GÉNÉRAL; son excellence; sa tradition perpétuelle; liberté, ordre, obéissance; vrai et faux libéralisme; christianisme et obéissance	180

	Pages
b) DES DIVERSES LIBERTÉS: liberté religieuse et autres; de conscience, de culte, de la presse; tolérance et intolérance	194
c) QUESTIONS SOCIALES: égalité et christianisme; propriété; riches et pauvres.	201
C) MANIFESTATION DES CONVICTIONS.	208
a) Définition; nécessité de la manifestation.	208
b) Manifester et éclairer; la manifestation indépendante de la perfection; avantages	213
c) Fictions et opinions; effet des manifestations; Église d'État	215
§ II. Institutions sociales	219
A) RAPPORT DE L'INDIVIDU ET DE LA SOCIÉTÉ.	219
a) Individualité, sa définition, son excellence, son caractère inaliénable; individualité, personnalité, individualisme; objections	219
b) Individualité; société, christianisme, liberté, responsabilité; individualité et socialisme; l'homme et l'humanité.	226
c) État actuel de la société; socialisme, nationalisme, panthéisme.	237
B) ÉGLISE ET ÉTAT.	248
a) Système de l'union: son origine; catholicisme, protestantisme, socialisme; effets de l'union pour l'Église et pour l'État	248
b) État actuel des rapports.	261
c) Séparation: Importance de la question; preuves en faveur de la séparation; la nature de l'Évangile et de l'homme; protection et persécution; l'individu et la société en face de la religion; — objections contre la séparation; — les vrais rapports et leurs effets pour l'Église et pour l'État	264
C) POLITIQUE	287
a) Politique et christianisme; droit et devoir: caractère relatif de la vérité politique	287
b) Rôle et mission de l'État; pensées sur la politique.	292
c) Gouvernants et gouvernés; théocratie, démocratie, gouvernement des classes moyennes; des petites sociétés politiques.	294
§ III. Éducation	300

	Pages
a) Éducation et christianisme; pensées sur l'instruction et l'éducation; éducation par les choses et par les livres; éducation privée et publique.	300
b) Livres et écrivains d'enfants; point critique; école populaire; études classiques, mathématiques.	310
c) Éducation des femmes; mission des femmes; mariage.	315

TROISIÈME PARTIE

LITTÉRATURE

PREMIÈRE SECTION

LITTÉRATURE EN GÉNÉRAL

Chapitre I. — Observations générales.

§ I. Caractéristique.	325
a) Définition et mission de la littérature.	325
b) Littérature et société	326
c) Littérature et diverses sciences	327
§ II. Emotion littéraire	330
a) La nature.	330
b) Rôle de la pensée.	331
c) Émotion et littérature ancienne et contemporaine.	332
§ III. Des diverses littératures.	333
a) Littérature antique	333
b) Littérature chrétienne.	336
c) Classique et romantique.	338

Chapitre II. — Littérature et langue.

	Pages
§ I. Grammaire	342
a) Grammaire et littérature	342
b) Langue, nécessité de l'étudier; penseurs et écrivains; idiome d'un peuple et sa civilisation; respect de la langue.	342
c) Français et allemand	347
§ II. Style	347
a) Style, logique et langue; traduction.	347
b) Unité rythmique.	349
c) Fond et forme.	350
§ III. Langue	351
a) Fixer et innover.	351
b) Langue classique et des gens du monde.	352

Chapitre III. — Préceptes littéraires.

§ I. L'Écrivain	353
a) Originalité et individualité.	353
b) Objectivité et subjectivité.	355
c) Progrès chez l'écrivain.	356
§ II. Préceptes littéraires	358
a) Méditation, inspiration, goût, timidité, simplicité, pou- voir de créer	358
b) Amour dans la littérature; amour de la nature; vrai et beau.	359
c) Préceptes littéraires et observations diverses; fureur de lire.	362
§ III. Critique littéraire	368
a) Théorie et pratique	368
b) Préceptes.	369
c) Rôle du médiocre; procès de tendance	371

DEUXIÈME SECTION

POÉSIE

Chapitre I. — Art.

	Pages
§ I. Art en général	372
a) Sa définition, son objet, sa mission, sa condition . . .	372
b) Art et nature	374
c) Architecture et musique.	375

Chapitre II. — Poésie.

§ I. Poésie en général	376
a) Sa définition, sa source, son unité et sa diversité, sa cause, son siège, sa mission.	376
b) Du désintéressement en poésie	386
c) Poésie et scepticisme	388
§ II. Le poète	393
a) Le poète.	393
b) Le poète et l'homme.	396
c) Méthode du poète.	397
§ III. Poésie, art et science.	401
Philosophie, éloquence, musique, histoire	401

Chapitre III. — Divers genres de poésie.

§ I. Poésie dramatique.	406
a) DRAME ET POÉSIE: tragédie française; Corneille et Racine.	406
b) INCLINATION THÉÂTRALE: sa cause et ses effets; un peuple théâtral	409
c) INFLUENCE DE LA REPRÉSENTATION DRAMATIQUE. .	411
§ II. Poésie épique: lyrique.	414

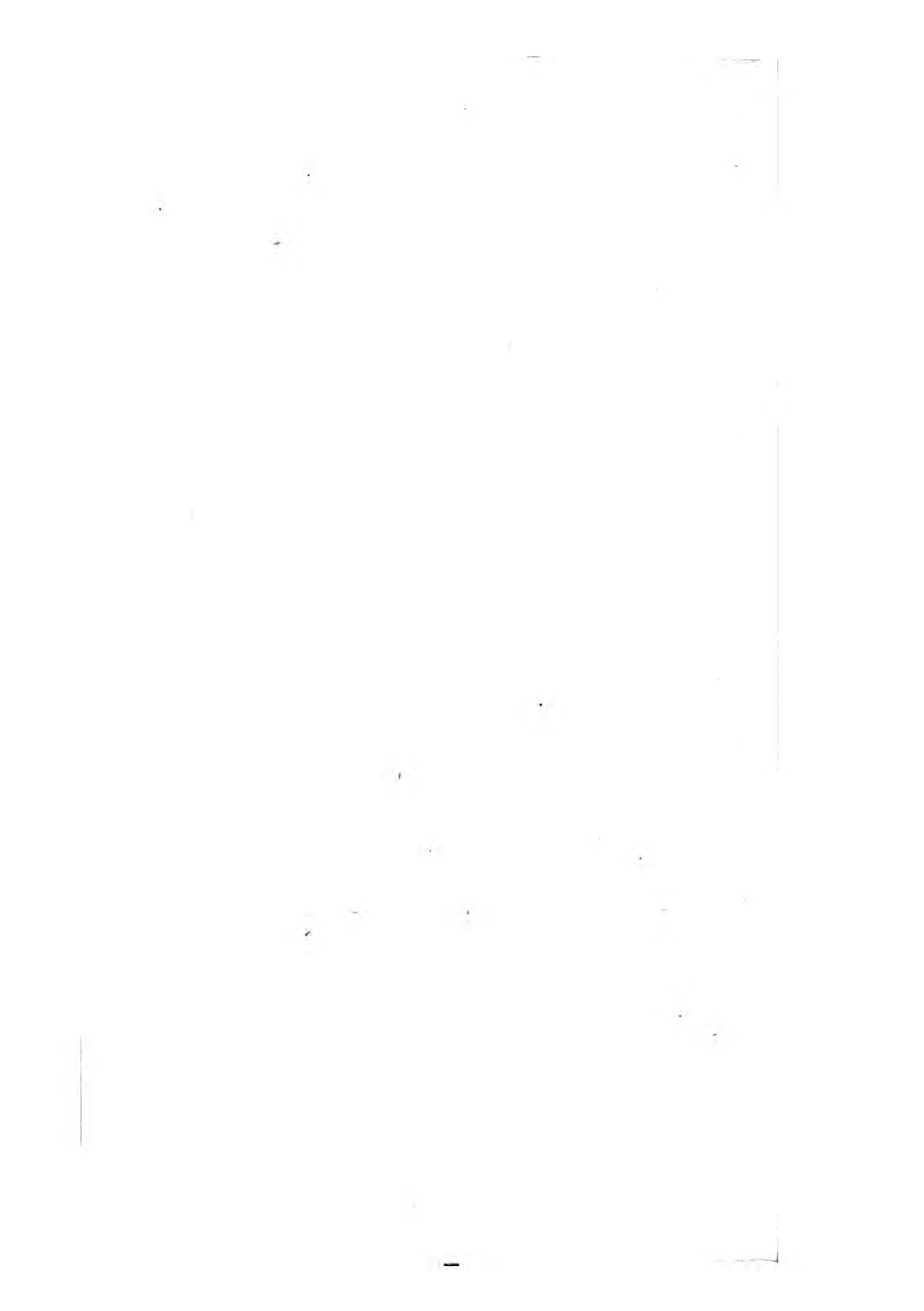
	Pages
Poésie lyrique et dramatique comparées; poésie intime; comique; satire	414
§ III. Poésie religieuse.	419
a) Poésie, religion, christianisme	419
b) Poésie et morale.	424
c) Poésie sacrée; cantique; ses conditions; individualité. .	426

TROISIÈME SECTION

ÉLOQUENCE

Chapitre I.

§ I. Éloquence en général.	428
a) Sa définition; éloquence et vérité; — parlée et écrite; — et individualité.	428
b) Sa méthode, ses règles, son milieu, ses moyens. . . .	432
c) Éloquence, poésie, philosophie, rhétorique	438
§ II. Éloquence de la chaire.	439
a) Nécessité de l'art et de l'étude; de l'autorité	439
b) Préceptes généraux; familiarité et causeries.	445
c) Faits et idées; deux excès contraires; — sermon, con- férance; homélie; éloquence de la réformation; la Bible et l'éloquence de la chaire.	448





4



